DARA

Documents
d'Archéologie
en Rhône-Alpes

LYON, LES DESSOUS DE LA PRESQU'ÎLE

BOURSE - RÉPUBLIQUE
CÉLESTINS - TERREAUX

Sites Lyon Parc-Auto

Sous la direction de C. Arlaud,
en collaboration avec J.-M. Lurol,
S. Savay-Guerraz et A. Vérot-Bourrély

Lyon, les dessous de la Presqu'île

Bourse, République, Célestins, Terreaux, Sites Lyon Parc Auto

Catherine Arlaud (dir.)

DOI : 10.4000/books.alpara.1842

Éditeur : Alpara

Lieu d'édition : Lyon

Année d'édition : 2000

Date de mise en ligne : 2 juin 2016

Collection : DARA

EAN électronique : 9782916125374

<https://books.openedition.org>

Édition imprimée

EAN (Édition imprimée) : 9782906190245

Nombre de pages : 280

Référence électronique

ARLAUD, Catherine (dir.). *Lyon, les dessous de la Presqu'île : Bourse, République, Célestins, Terreaux, Sites Lyon Parc Auto*. Nouvelle édition [en ligne]. Lyon : Alpara, 2000 (généré le 08 décembre 2022).

Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/alpara/1842>>. ISBN : 9782916125374. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.alpara.1842>.

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2021. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

© Alpara, 2000

Licence OpenEdition Books

L'aménagement, à la fin des années 80, de parcs souterrains de stationnement au cœur de la Presqu'île lyonnaise - sous les places des Terreaux, de la Bourse, de la République et des Célestins, a été l'occasion d'étudier, par ces quatre fenêtres largement ouvertes, une portion du sous-sol qui, jusqu'ici, avait surtout donné lieu à des observations dispersées...

Une approche pluridisciplinaire, associant études géologiques, sédimentologiques, archéologiques et archivistiques, permet pour la première fois de restituer une vision d'ensemble de la formation, au confluent du Rhône et de la Saône, de cette presqu'île de prime abord ingrate, puis de sa conquête, patiente et tenace, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours.

Voici aussi exposé un échantillonnage du mobilier considérable recueilli au cours des fouilles : verreries, céramiques, instruments de métal, mais aussi, grâce à des conditions de conservation exceptionnelles - la vase du grand fossé médiéval des Terreaux - des objets de cuir, de bois et de tissu, qui illustrent la vie quotidienne de nos ancêtres.

SOMMAIRE

Auteurs/Remerciements

Préface

Élise Faure-Boucharlat

Introduction

Le cadre géographique

L'historiographie de la presqu'île

Chronologie de l'occupation

La problématique des sites

La place des terreaux

Les places de la bourse et de la république

La place des célestins

Les dessous de la presqu'île lyonnaise - Résultats des fouilles

Chapitre 1. À l'origine, un site inhospitalier

La genèse de la plaine alluviale

Une lutte entre les hommes et les cours d'eau

Chapitre 2. Investir et organiser les espaces (milieu I^{er} - IV^e siècle)

Des habitats et des entrepôts ?

Une *domus* aux célestins

Chapitre 3. De l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge

Deux sites abandonnés ou en cours d'abandon après le III^e siècle

Aux Célestins, continuité de l'occupation

L'activité hydrologique durant le haut Moyen Âge

Chapitre 4. La ville médiévale et moderne

La place des Terreaux : les premières fortifications

Le grand fossé (fin XVe-XVI^e siècle)

Un système défensif inadapté : l'abandon des fossés de la lanterne au milieu du XVI^e siècle

La vie quotidienne à travers l'analyse du grand dépotoir du XVI^e siècle

La vie religieuse le site des Célestins

L'habitat et le réseau viaire

Naissance de la ville contemporaine

Synthèse. Reconstitution paléogéographique et historique

Genèse et évolution du site de confluence de Lyon

L'antiquité

Durant le haut Moyen Âge

La ville médiévale et moderne

Bibliographie

Plan de la ville de Lyon avec les quatre fouilles archéologiques

Crédits illustrations

Auteurs/Remerciements

Auteurs

- 1 **Archéologie** : Catherine ARLAUD : responsable d'opération (4 sites), Monique LE NEZET : responsable-adjoint (Terreaux I), Jean-Marc LUROL : responsable-adjoint (Bourse, République et Célestins).
- 2 **Géomorphologie** : Agnès VEROT-BOURRELY : géomorphologue (4 sites) sous la direction de J. -P. Bravard (Professeur de géographie à l'Université Lyon II).
- 3 **Archives** : Philippe BERNARDI : analyse des archives (Célestins), Sophie SAVAY-GUERRAZ : analyse des archives (Bourse, République et Terreaux).
- 4 **Céramique** : Grégoire AYALA : étude de la céramique antique (Bourse, République), Eric BERTRAND : étude de la céramique antique (amphores République et Bourse), Christine BONNET : étude de la céramique antique (Célestins, Terreaux), Alban HARRY : étude de la céramique médiévale et moderne (Bourse, République et Célestins), Tommy VICARD : étude de la céramique médiévale et moderne (Terreaux).
- 5 **Verre** : Michelle AUGER-RAHATSOZ : étude du verre médiéval et moderne (4 sites).
- 6 **Numismatique** : Christian CECILLON : étude numismatique (République, Terreaux, Célestins), Alain AUDRA, Bruno CLARET, Patrice MATHEY, Jean-Michel POISSON (Bourse).
- 7 **Faune** : Vianney FOREST : étude archéozoologique (4 sites). - Etude des coquillages marins : Fr. Brien-Poitevin †.
- 8 **Etude des petits objets** : Magali ROLLAND (Terreaux, Célestins).
- 9 **Dessin** : Pierre DAGUIN : (Terreaux), Catherine PLANTEVIN : (République - Terreaux - Célestins), Frédéric PONS : (Terreaux IX et X), François VAIREAUX : mise au net des dessins (4 sites), Laurence WAVRIN : mise au net des dessins (Bourse).

Remerciements

- 10 Les fouilles des quatre parcs de stationnement ont été décidées par le Service Régional de l'Archéologie et réalisées par une équipe d'archéologues de l'Association pour les

Fouilles Archéologiques Nationales. Ces fouilles ont été entièrement financées par la société Lyon Parc Auto (LPA) : nous remercions très sincèrement l'équipe de LPA avec laquelle nous avons travaillé et tout particulièrement Monsieur Gindre, Monsieur Chaussinand et Madame Mansot pour leur soutien, leurs conseils et l'intérêt qu'ils ont porté à ces travaux tout au long des fouilles. Ils ont intégré l'archéologie à la construction des parcs et ont réussi à le faire au même titre que d'autres travaux. Leur présence et leur efficacité ont été précieuses pour nous, que ce soit pour les «journées portes ouvertes», la mise en sécurité sur les chantiers, ou un autre sujet...

- 11 Nous remercions très particulièrement J.-P. Bravard, professeur de géographie à l'Université Lyon II. En effet, J.-P. Bravard est à l'origine de la collaboration des géographes et des archéologues dans la région lyonnaise dès 1980. Par son dynamisme, sa disponibilité, il a su animer une réflexion interdisciplinaire sur les sites archéologiques. Toujours présent, il a relancé, soutenu les recherches et atténué les obstacles. Sans sa passion, son volontarisme et son soutien, les résultats publiés ici sur l'évolution topographique du site de Lyon n'auraient pas vu le jour.
- 12 Pour leurs conseils précieux et leur relecture attentive du manuscrit, nous remercions H. Galinié, professeur à l'Université F. Rabelais de Tours, J. Burnouf professeur d'Histoire à l'Université de la Sorbonne à Paris, M.-Chr. Bailly-Maître et Ch. Mazard, membres de la CIRA, et enfin H. Savay-Guerraz qui nous a tout particulièrement aidés dans la dernière ligne droite.

Préface

Élise Faure-Boucharlat

1- La Presqu'île de Lyon

Cl. F. Guy/A. U.

- 1 Lorsque, à la fin des années 80, la Municipalité de Lyon lance un vaste programme de création de parcs de stationnement souterrains en centre ville, les archéologues sont troublés, partagés qu'ils sont entre l'inquiétude de voir des fragments importants des archives du sol vouées à la disparition et l'enthousiasme d'avoir l'occasion de les découvrir. Mais la réalité s'impose et à peine achevés les grands chantiers archéologiques préalables à la construction du métro, dont certains encore en cours de publication, la mobilisation doit être relancée sans relâche.
- 2 Quatre places de la Presqu'île sont concernées par les choix d'implantation : la place des Terreaux, au nord, au pied de la Croix-Rousse, les places de la Bourse et de la République, près du Rhône, et enfin, celle des Célestins, à proximité de la Saône. Les sondages d'évaluation, conduits entre 1988 et 1990, font ressortir le riche potentiel archéologique que ces espaces avaient conservé jusque là et la décision est prise de fouiller l'emprise des différents chantiers d'aménagement. C'est ainsi que, de 1990 à 1994, les "dessous de la Presqu'île" sont systématiquement explorés sur près de 10 000 m².

- 3 Conformément aux pratiques désormais bien rodées dans une ville pionnière en archéologie préventive, les opérations se sont déroulées dans le cadre d'une convention entre l'Etat (Ministère de la culture et de la communication) et l'opérateur désigné par la Ville de Lyon, la société Lyon Parc Auto, dont l'intérêt pour ces recherches ne s'est jamais démenti tout au long des multiples péripéties qui ont émaillé ces cinq années de fouilles. Les moyens matériels et financiers mis à disposition par Lyon Parc Auto ont permis le recrutement par l'Association pour les fouilles archéologiques nationales des équipes archéologiques, l'équipement et le fonctionnement des opérations. Le Service régional de l'archéologie (Direction régionale des affaires culturelles de Rhône-Alpes) en a assuré l'encadrement avec l'appui du Service archéologique municipal. Les pages qui suivent ne peuvent rendre compte du travail considérable fourni par tous les partenaires de cette aventure, maître d'ouvrage, entreprises de travaux public et responsables scientifiques, pour faciliter le bon déroulement de ce qui est la plus importante opération d'archéologie urbaine conduite à ce jour à Lyon. Qu'ils en soient tous remerciés.
- 4 S'il était source de difficultés d'organisation, le télescopage du calendrier des chantiers était aussi une chance, puisqu'il a permis que les différentes opérations soient regroupées en un seul et même programme d'archéologie urbaine et confiées à des équipes, certes à géométrie variable en fonction des nécessités pratiques, mais dont le noyau de direction a pu travailler dans la durée. Il fallait bien tout le talent et la détermination de Catherine Arlaud, qui en assumait la coordination générale, pour en permettre la réussite. La dernière et incontournable étape de ce long parcours se clôt par cette publication que les Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes se devaient tout naturellement d'accueillir. Le Ministère de la culture et de la communication, sous-direction de l'archéologie, et la société Lyon Parc Auto en ont assuré le financement, tandis que l'association lyonnaise pour la promotion de l'archéologie en Rhône-Alpes apportait son soutien à l'entreprise.
- 5 Après les fouilles préalables aux travaux de la ligne D du métro entre 1983 et 1987 (publiées dans cette collection sous les n° 3, 5 et 10), à l'occasion desquelles l'exploration des secteurs de Bellecour et de Saint-Jean, en centre ville, de Vaise à la périphérie, sans oublier le pont de la Guillotière, avait ouvert la voie à une archéologie urbaine extensive et éclectique, celles des parcs de stationnement ouvrent l'aire de la maturité. Nourries des acquis de décennies d'interventions, elles ont pu se forger une solide problématique, fil d'Ariane des observations de terrain et de l'élaboration des résultats : si chacun des sites explorés présente des caractéristiques propres, rapidement brossées au début de l'ouvrage, la classique présentation monographique fait place à une approche synthétique où se combinent et se complètent les informations réunies çà et là pour retracer comment l'homme a progressivement mis au pas une nature inhospitalière jusqu'à y inscrire une portion de ville, en cette contrée de reliefs et de confluence. Et voilà le grand mot lâché : confluence ! Car une bonne partie de la minutieuse enquête livrée sur ces chantiers est consacrée à retracer les divagations du Rhône et de la Saône et à détecter comment s'est opéré le passage d'une plaine inondable à une presqu'île suffisamment stabilisée pour que les Lyonnais, au début du Ier s. de notre ère, envisagent de s'y établir. Le cadre naturel ainsi questionné, les informations recueillies sur les différents sites sont présentées selon un découpage chronologique qui met en lumière les temps forts de l'occupation de cette partie septentrionale de la Presqu'île, du début de l'Antiquité à l'Époque moderne.

- 6 Cette problématique exigeante justifiait que les auteurs établissent, en préalable, un bilan critique des connaissances sur cette question, afin de faire ressortir les attendus scientifiques de chacun des quatre chantiers. L'historiographie de la Presqu'île qu'ils proposent en introduction offre désormais un bel outil aux chercheurs lyonnais. Dans cet esprit, il est fait part égale aux données archéologiques " classiques " et aux résultats des autres disciplines mises à contribution, parmi lesquelles la géomorphologie et la sédimentologie sont les auxiliaires privilégiés. Cette démarche, développée avec brio lors des fouilles des parcs de stationnement, est l'une des forces de la recherche archéologique lyonnaise, résultat de la collaboration volontariste de quelques chercheurs qui en ont mis au point les méthodes et tracé les axes de recherche. C'était il y a près de vingt ans, lorsque les fouilles du métro, sous la houlette d'un efficace tandem, l'archéologue Joëlle Burnouf et le géographe Jean-Paul Bravard, ont conduit à réviser l'approche traditionnelle de la topographie lyonnaise. La partie de ce volume consacrée à l'Antiquité est une belle illustration du succès de cette interdisciplinarité, aujourd'hui mise en oeuvre par leurs nombreux émules. On comprend comment, à des rythmes divers selon qu'elles sont assujetties aux débordements du Rhône ou de la Saône, ces terres basses ont été progressivement " colonisées " ; on découvre comment, au terme d'une lutte aussi acharnée que patiente entre les hommes et les cours d'eau, cette partie de la ville semble échapper à un plan d'urbanisme raisonné pour se développer dans une ambiance semi-rurale. C'est bien le mariage de l'histoire et de la géographie qui a permis d'écrire, preuves à l'appui, une nouvelle page sur l'évolution du Lyon antique.
- 7 Mais cette approche environnementale n'est pas réservée aux périodes anciennes ; de la même façon, les auteurs s'interrogent sur les raisons de la déprise de l'occupation de la Presqu'île après l'Antiquité et durant une grande partie du Moyen Âge, contexte dans lequel les vestiges mis au jour place des Célestins, pour les périodes mérovingienne et carolingienne, ne prennent que plus de relief. Il s'agit de départir le rôle respectif des conditions naturelles, économiques et politiques d'un phénomène qui, en l'état des connaissances actuelles, se prolongera jusqu'au XIII^e s. Et ce sont encore ces méthodes d'observation qui sont mises à contribution, place des Terreaux, pour éclairer l'histoire d'un tronçon de la fortification septentrionale de la ville du bas Moyen Âge, des contingences topographiques qui ont dicté le tracé du fossé du XIII^e s. au processus de comblement et d'abandon du dispositif édifié au XV^e s.
- 8 Lorsqu'ils évoquent la ville médiévale et moderne, les chercheurs se livrent à un ratissage large de toutes les sources disponibles, transgressant allègrement, s'il en est une, la frontière entre histoire et archéologie. Les données du terrain n'en sont pas moins minutieusement décortiquées, comme le montre l'analyse architecturale des vestiges des places de la Bourse et de la République, où les premières maisons médiévales, tronquées et englobées dans les bâtis successifs, sont déchiffrées avec peine. Les archives écrites et iconographiques sont très habilement mises à profit pour éclairer l'interprétation des découvertes. Les éléments du puzzle se mettent en place dans un contexte élargi et une chronologie resserrée, grâce aux nombreuses mentions textuelles et à un mobilier abondant et varié, qu'il s'agisse des fortifications urbaines, du couvent des Célestins, de la trame des quartiers d'habitation et des rues qui les desservent. L'histoire de ces portions de ville se fait volontiers anecdotique, à travers la restitution d'une maison ordinaire, la composition d'un dépotoir domestique, la découverte d'un trésor monétaire, les discussions des édiles locaux, la description d'un

jardin... Pour la première fois est démontré un processus d'urbanisation propre à la Presqu'île, dont la forme et le rythme lui confèrent une allure de faubourg, au moins jusqu'au XVI^e s., lorsque les espaces inoccupés commencent à se lotir et que des mesures d'alignement sont prises par les autorités.

- 9 Ainsi, six ans après l'achèvement des fouilles, la boucle est bouclée ! Les conditions du stationnement des automobilistes lyonnais se sont sans doute améliorées, mais au prix de la disparition de milliers de mètres cubes d'informations sur le passé de leur ville. Les opérations d'archéologie préventive ont permis de compenser en partie ces pertes par la description, la restitution iconographique, l'analyse et l'interprétation de ces vestiges. Les équipes qui ont oeuvré sur le terrain et les spécialistes qui ont mené à terme cette savante publication ont amplement rempli leur mission. Souhaitons que, dans une étape ultérieure, le grand public soit convié, lui aussi, à découvrir les « *dessous de la Presqu'île* ». En attendant, le parc des Terreaux offre une évocation du mur d'escarpe des fortifications médiévales et une série d'objets de la vie quotidienne provenant du comblement du fossé. Le parc des Célestins, quant à lui, visité pour son étonnant accès en double élipse, fait déjà partie du patrimoine lyonnais !

AUTEUR

ÉLISE FAURE-BOUCHARLAT

Conservateur régional adjoint des Monuments historiques de la région Rhône-Alpes.

Introduction

La compréhension de l'évolution de la ville passe
d'abord par celle de l'hydrologie et de son
évolution.
Brian Ayers

2- Carte des formations quaternaires (région lyonnaise)

D'APRÈS MANDIER 1988.

Réalisation O. Franc

- 1 La morphologie de la région lyonnaise est hétérogène, car elle comprend quatre ensembles géologiques au coeur desquels s'inscrit la confluence Rhône-Saône (**fig. 1,2**).
 - à l'ouest, le rebord du Massif Central est représenté par le plateau lyonnais : les terrains cristallins et cristallophylliens sont à une altitude voisine de 300 m. Ce replat d'érosion est entamé par des rivières guidées par des directions structurales. Sur la bordure de ce massif ancien, des buttes témoins comme le Mont d'Or ou des plateaux effondrés comme le BasBeaujolais, sont les restes des terrains sédimentaires qui recouvraient le Massif Central à l'ère secondaire ;
 - au nord-est, le plateau de la Dombes est formé de terrains tertiaires horizontaux, recouverts uniformément d'un manteau morainique. Haut de 300 m, il domine par une côtière les cours d'eau actuels, l'Ain, la Saône et le Rhône ;
 - au sud-est, le Bas-Dauphiné est un vaste ensemble de collines tertiaires recouvertes par les formations glaciaires et fluvio-glaciaires du Quaternaire.

Le cadre géographique

- 2 La ville de Lyon s'inscrit dans ce carrefour géographique où la Saône est venue confluer tardivement avec le Rhône, au début de l'Holocène. La Saône, rivière de plaine au régime océanique, se caractérise par une hydrologie contrastée, avec de hautes eaux d'hiver et des étiages d'été. Sa pente moyenne, son lit fixe et peu large ont été très tôt des paramètres favorables à son franchissement, puis à la navigation. A l'entrée de la ville, elle présente une vallée dans l'ensemble encaissée, marquée par le défilé de l'Homme de la Roche entre les deux plateaux (Fourvière et Croix-Rousse), lieu possible de traversée. Le Rhône, au contraire, torrent montagnard, présente un vaste lit, large de plus de 10 km, et de hautes eaux printanières. Sa pente est dix fois supérieure à celle de la Saône et si leurs débits actuels sont sensiblement les mêmes, la vitesse des crues du Rhône est si forte qu'elle rend ses inondations souvent dangereuses. A Lyon, ce fleuve alpin restera longtemps un obstacle, une frontière et sera franchi par un ouvrage uniquement au XIIe s. (actuel pont de la Guillotière).
- 3 Ces deux cours d'eau isolent actuellement une bande de terre longue de 4,25 km et large en moyenne de 700 m. Appelée Presqu'île, cette plaine alluviale, dont l'altitude est comprise entre 171 m en amont et 167 m en aval, est dominée au nord par la colline¹ de la Croix-Rousse qui culmine à 252 m, témoin méridional du plateau des Dombes (**fig. 3**). La colline de Fourvière domine en rive droite de la Saône à 300 m d'altitude (terminaison orientale du plateau lyonnais). En rive gauche du Rhône, s'étend la large plaine alluviale, jusqu'aux terrasses fluvioglaciaires de l'Est lyonnais. Le site de confluence sera définitivement fixé au XVIIIe s. lors des grands aménagements dirigés par Perrache (1776). Les quatre sites présentés ici sont localisés sur cette Presqu'île (**fig. 4**) (voir annexe : Plan de la ville de Lyon avec les quatre fouilles archéologiques) soit d'amont en aval : le site de la place des Terreaux, celui de la place de la Bourse, puis de la place de la République et enfin le site de la place des Célestins proche de la rive gauche de la Saône actuelle.

3- Plan topographique de la ville de Lyon avec les chantiers archéologiques

L'historiographie de la presqu'île

- 4 Depuis environ 1840, il existe une forte tradition locale de recherche sur la question des cours d'eau dans l'agglomération lyonnaise, la ville dite aussi « aux deux collines ». S'il est vrai que la présence du Rhône et de la Saône, comme celle des reliefs dominants, marquent très fortement le paysage urbain, des aménagements réalisés au XIXe s. ont contribué à entretenir un intérêt soutenu pour l'histoire de ces éléments naturels. Les travaux de l'ingénieur Perrache, qui ont repoussé le confluent plus au sud, les constructions ou reconstructions de ponts, l'aménagement des quais, les endiguements... témoignent du rôle directeur des cours d'eau dans l'urbanisation de la ville.
- 5 Très tôt les archéologues ont pensé que le confluent avait eu un impact fort sur l'implantation humaine. Leur démarche a malheureusement été ralentie par un fort déterminisme géographique : le choix de ce site considéré comme idyllique pour une occupation n'était pas remis en question, "l'acropole de Fourvière" décrite par Strabon ou encore le "berceau de ville" défini par Vidal de la Blache, géographe moderne, en sont des illustrations. Les différents chercheurs n'ont pas moins systématiquement pris en compte le problème de la topographie, notamment du site de confluence.

Les hypothèses sur la topographie antique jusqu'à 1982

- 6 Tous les auteurs s'accordent pour reconnaître une confluence principale, en aval du quartier d'Ainay (au nord de l'actuelle place Carnot). Mais sur cette Presqu'île ainsi

définie, de nombreux tracés de confluence secondaire, en amont, sont supposés selon les auteurs.

- 7 En 1846, F. Artaud pose les premières hypothèses et propose un site de confluence au pied de la colline de la CroixRousse, bras qui aurait été ensuite recreusé par l'homme à l'époque antique afin de créer un canal de communication entre les deux cours d'eau (Artaud 1846 : 194). Par ailleurs, cet auteur interprète la découverte d'éléments de construction, rue Mercière, localisée à proximité de la rive gauche de la Saône, comme étant les témoins d'un quai antique qui limiterait l'extension de la rivière en rive gauche vers la Presqu'île. La plupart des hypothèses (fig. 5) qui vont suivre au sujet de la configuration des terres basses de la ville, appelée Presqu'île, s'appuient sur l'existence de ce quai, qui n'a jamais été confirmée depuis² De plus, il identifie un mur antique en travers de la Saône entre le pont Bonaparte et l'ancien pont Volant.

5- Les différentes hypothèses de confluence à Lyon

D'après Desbat 1982

- 8 En 1881, B. Vermorel critique le passage d'un bras du Rhône au pied de la colline de la Croix-Rousse. La présence de l'enrochement granitique en forme de promontoire situé au niveau de la place Tolozan, aurait obligé le Rhône à faire un coude en direction de l'ouest. De même, il n'imagine pas un canal entre les deux cours d'eau ; long d'environ 650 m, il aurait présenté un dénivelé de 1,90 m, créant un courant, compte tenu de la différence du niveau d'étiage entre le Rhône et la Saône.
- 9 A. Allmer et P. Dissard (1887-1888) reprennent l'hypothèse d'un canal au pied de la colline de la Croix-Rousse entre les deux cours d'eau. Au sud du quai supposé par Artaud, ils situent un bras de la Saône qui aurait conflué avec le Rhône au sud-est,

confluence qui isolerait l'île dite d'Ainay jusqu'à la confluence principale en aval (**fig. 5A**).

- 10 A. Steyert (1895) exclut l'existence d'un canal entre Rhône et Saône en amont, à l'époque antique. Il confirme, en revanche, au pied du plateau de la Croix-Rousse, la présence d'habitations ; plusieurs *dormi* ont été signalées dans ce secteur (rues Sainte-Catherine, Hippolyte Flandrin, de la Paix, d'Algérie, Constantine, à l'angle des rues Commerce-Pouteau, à l'emplacement de l'ancien couvent des sœurs Saint-Charles et sur le rocher de la place Rouville (Steyert 1895 : 275-276). Il étaye l'hypothèse d'un bras du Rhône venant confluer avec la Saône au niveau de la place Bellecour (**fig. 5B**). Au sud de ce tracé de confluence, l'auteur définit une île "dont le sol domine de 1,50 m celui de la Presqu'île" appelée île d'Ainay. Le sol antique de cette île était de 3 à 4 m au-dessous du sol moderne mais à l'abri des inondations, puisque le Rhône pour cette époque était "de 5 mètres inférieur à son niveau actuel...". Il affirme que "c'est à partir du VIe s. que, le lit du Rhône s'étant progressivement ensablé, les eaux ont commencé à ravager la ville basse de leurs invasions périodiques." (*op. cit.* : 278 et 282).
- 11 M. Audin propose un bras du Rhône qui traverse la Presqu'île en direction de la Saône, selon un axe quasiment perpendiculaire (1919) (**fig. 5C**).
- 12 C. Germain de Montauzan détermine la présence d'un canal dans la partie amont, puis trois sites de confluence, dont un commandé par la Saône (**fig. 5D**). Ces tracés isolent donc trois îles sur ces terres basses (1924).
- 13 Les travaux de A. Kleinclausz (1925, rééd. 1980), concluent à un bras du Rhône qui conflue avec la Saône à l'époque antique, selon un tracé semblable à celui que proposera A. Audin. Pour l'auteur, ce bras n'aurait été comblé qu'au XIe s. Par ailleurs, l'auteur imagine la partie septentrionale de la Presqu'île durant l'Antiquité comme "un terrain boueux, coupé de fossés, et habité par quelques pêcheurs" (Kleinclausz 1980 : 193)
- 14 Au milieu du XXe s., A. Audin (**fig. 5E et 6**) s'associe avec un géographe P. Russo afin d'étudier le milieu naturel dans lequel l'homme a évolué au cours des siècles. Dès 1961, ces auteurs dressent un panorama de l'évolution du site de Lyon argumenté par de nombreuses observations *in situ* (Russo *et al.* 1961 et 1964). Ils mettent en évidence un grand bras du Rhône celtique traversant la Presqu'île du nord-est au sud-ouest. Ce bras, dit des Jacobins, délimite au sud l'île "d'Ainay". Sa rive droite viendrait rejoindre la Saône "à l'extrémité sud du quaidigue d'Artaud..." (Russo *et al.* 1964 : 54). En accord avec A. Steyert, ils confirment l'existence d'habitats dans l'Antiquité au pied de la colline de la Croix-Rousse. En revanche, les auteurs avancent l'hypothèse d'une confluence sur ce site amont, par déversement de la Saône lors d'une "évolution du régime des fleuves dont le point de départ pourrait être l'inondation de 580..." décrite par Grégoire de Tours. Cette modification des écoulements fluviaux expliquerait le comblement du bras des Jacobins, "entre 580 et 892, et sans doute aussi loin du début que de la fin de cette période de quatre siècles, le bras des Jacobins s'ensabla..." ce qui aurait provoqué l'ouverture du chenal des Terreaux. Ce dernier se serait à tel point développé dans les siècles ultérieurs, qu'une île Saint-Pierre se serait formée. Pour A. Audin, "l'orientation même de ce chenal franchement est-ouest incite à en attribuer l'ouverture à la Saône dont il prolonge le cours au sortir du canyon de Pierre-Scize, plutôt qu'au Rhône dont aucun bras ne pouvait atteindre les Terreaux selon semblable itinéraire" (*op. cit.* : 57-58). Par ailleurs, les auteurs mettent en évidence l'existence d'un

bras de Saône antique en rive droite, dit "bras Marsaux", plaqué contre la colline de Fourvière et comblé par les Romains (*op. cit.* : 52 à 53).

- 15 En 1980, R. Turcan reprend et critique ces tracés hypothétiques : il approuve globalement le tracé de A. Audin, mais en revanche, suppose un bras du Rhône plus étroit avec une chronologie plus tardive, mais non argumentée, au cours du II^e s. (**fig. 5F**). Il n'exclut pas que sous le règne d'Auguste, le site de confluence ait été plus au nord (Turcan 1980 : 66 et 69-70).
- 16 En 1982, A. Desbat présente des figures de synthèse de ces multiples tracés de confluence et permet au lecteur de visualiser ces différentes hypothèses. Il démontre les limites de toutes ces propositions trop souvent étayées par de minces observations. La présence d'alluvions ne suffit pas à argumenter l'hypothèse d'un bras ; toute la Presqu'île est constituée par un cailloutis recouvert d'alluvions fines appartenant au Rhône et seule l'altitude du cailloutis peut confirmer l'axe d'un chenal. La découverte de vestiges antiques "dans l'îlot Mercière - Saint-Antoine à l'emplacement même du confluent supposé..." lui permet de remettre en cause le tracé du "bras des Jacobins". L'auteur finit par conclure sur deux propositions, soit "la configuration de la Presqu'île romaine était somme toute assez proche de celle de la Renaissance", à savoir une seule confluence vers le quartier de Perrache, soit le site de confluence était plus au nord (Desbat 1982 : 33).

6- L'hypothèse d'A. Audin sur l'évolution de la confluence et l'emprise des quatre sites

Après 1982, une approche plus scientifique de la topographie

- 17 Le bilan dressé en 1982 par A. Desbat a montré aux archéologues la faiblesse des données de terrain face aux différentes hypothèses émises sur les tracés de confluence.

L'essor de l'archéologie de sauvetage, notamment les fouilles liées à la construction du métro, ont permis une réflexion croisée des équipes archéologiques, avec les géomorphologues. Ponctuellement dès 1982, puis systématiquement depuis 1985, une étude géomorphologique est intégrée à l'analyse des gisements archéologiques afin de comprendre sur quel site l'homme s'est installé, de quelle manière il a appréhendé ce lieu et comment il a vécu avec les contraintes de ce milieu alluvial.

- 18 Ces études géomorphologiques ont été l'occasion de reconstituer progressivement la topographie de la plaine alluviale avant l'occupation humaine et de localiser les berges anciennes du Rhône et de la Saône.
- 19 Ce type d'analyse permet d'observer le terrain qualifié de "naturel" par les archéologues, afin de déterminer la nature des unités géomorphologiques sur lesquelles s'est développée l'occupation humaine : bancs caillouteux, dépôts fins alluviaux, remblai caillouteux et éventuellement dépôts colluviaux de bas de pente. Pour isoler les processus de sédimentation, l'étude géomorphologique s'appuie principalement sur l'observation des formes de terrain, de la structure des dépôts grâce au relevé détaillé de stratigraphies (1/20^e) et l'analyse d'échantillons prélevés dans les unités sédimentaires caractéristiques (analyses granulométrique et morphoscopique).

Méthodologie

Les données granulométriques sont traitées selon la méthode de l'image CM. Cette méthode d'interprétation morphodynamique permet d'identifier le mode de transport et le type de dépôt associé afin de différencier des unités géomorphologiques : chenal, berge, levée, plaine d'inondation... (Bravard *et al.* 1986 : 43-55 et Macé *et al.* 1991). Les résultats des analyses granulométriques et le traitement par image CM sont consultables dans les rapports déposés au service de l'archéologie en Rhône-Alpes (Rapport, Arlaud 1989).

Les études paléoenvironnementales qui peuvent être associées à ces observations, telles que l'anthracologie, la palynologie ou la carpologie n'ont pas été développées sur ces sites de plaine alluviale.

Pour l'étude granulométrique, les sédiments grossiers sont tamisés alors que les sédiments fins inférieurs à 400 micromètres sont traités au Compteur Coulter TA II, après destruction sur plaque chauffante des carbonates à l'acide chlorhydrique et de la matière organique à l'eau oxygénée.

L'origine des sédiments est appréhendée à partir d'une étude morphoscopique à la loupe binoculaire (X 16 et X 40) grâce à laquelle sont identifiés les minéraux composant le dépôt :

- les dépôts issus du Rhône, qui draine le massif alpin, sont riches en minéraux noirs et en biotites (micas noirs) et contiennent peu de feldspaths. Les quartz sont souvent laiteux ;
- les alluvions de la Saône, originaire du Massif Central, sont principalement composées de grains polyminéraux arrondis, de nombreux quartz et de feldspaths. Elles contiennent peu de biotite, mais les micas blancs (muscovite) sont abondants. Les minéraux noirs sont quasiment absents ;
- les sédiments issus de la colline de la Croix-Rousse comprennent une majorité de grains polyminéraux, souvent anguleux, issus du socle granitique, dont la présence s'explique par la brièveté du transport assuré par les courants de ruissellement sur pente, de la colline vers la plaine : cette distance trop courte ne permet pas une désagrégation complète des grains (orthose, quartz à biotite, muscovite, feldspaths). Les quartz non usés sont souvent mats.

Cette étude morphoscopique d'ordre qualitatif serait à améliorer par une analyse quantitative, c'est-à-dire le comptage des grains et l'établissement de pourcentages, afin de confirmer les interprétations préliminaires.

- 20 Ce terrain dit "naturel" est souvent le support du bâti et peut, par analyse fine, révéler des niveaux de fréquentation datables (présence de charbon de bois, d'os, de céramiques). La variabilité de son épaisseur peut aussi révéler des processus complexes d'érosion difficiles à évaluer (Macaire 1990 :41-50).
- 21 Ces travaux analytiques mettent au jour, au fur et à mesure des investigations, les éléments permettant d'identifier les contraintes naturelles dues aux fluctuations des cours d'eau dans la plaine lyonnaise. Dans un premier temps, l'étude concerne l'époque antérieure à l'installation humaine, puis dans un deuxième temps, tente de comprendre comment l'homme a conquis cette zone instable, plaine d'inondation notamment au cours de l'Antiquité, mais aussi aux périodes plus récentes (Moyen Âge et époque moderne).

Un bilan de la recherche de 1982 à 1990

- 22 Les quelques fouilles réalisées dans la plaine alluviale durant les années 80 fournissent ainsi de nouveaux repères topographiques, d'autant qu'elles ont intégré une étude géomorphologique³ des niveaux sédimentaires non anthropisés : observations *in situ* de plusieurs sites archéologiques et étude des sondages géologiques profonds (fig. 4 et 7). Au début des fouilles des parkings, cette analyse interdisciplinaire a débouché sur une remise en question partielle des hypothèses sur les sites de confluence et a tenté de définir la genèse de la plaine alluviale à Lyon, ainsi que l'évolution de sa topographie au cours des périodes historiques (Macé *et al.* 1991).

7- Localisation des principaux sites fouillés entre 1983 et 1998 dans le centre de Lyon

La genèse de la plaine alluviale

- 23 En résumé, lors d'une période postglaciaire encore indéterminée, la Saône et ses alluvions ont progressé sur l'espace occupé aujourd'hui par la Presqu'île, en profitant d'un Rhône au talweg déprimé. Les alluvions du fond de la Saône sont épaisses de 3 à 10

m et leur toit ne dépasse pas 155 m d'altitude. A l'âge du Fer, les facteurs climatiques (dégradation probable) et anthropiques (défrichements, notamment dans le Massif Alpin) ont permis au Rhône de retrouver une forte compétence et de transporter une charge alluviale grossière. Le fleuve a alors construit à l'emplacement de la Presqu'île un vaste épandage caillouto-sableux, épais de 8 à 10 m, dont le sommet se tient aux environs de 164 m. La topographie de ce cailloutis est modelée par de nombreux chenaux, larges et peu profonds, mis en place par un écoulement en tresses. La présence, place Antonin Poncet, d'un peuplier subfossile dans cette masse caillouteuse permet de dater au plus tôt cet épisode, de 765-400 av. J.-C. (2410±55 B.P., Arc 137, Becker *et al.* 1989). Ce cailloutis est ensuite recouvert par un ensemble sablo-limoneux, épais de quelques décimètres, qui se met en place dès la Tène : un squelette humain retrouvé fossilisé dans ces alluvions sableuses sur le site de Palais-Grillet a été daté par radiocarbone de 2015±150 B.P. (Ly 5659, Ayala *et al.* 1992). Le passage du cailloutis aux alluvions sableuses démontre que la dynamique du Rhône s'est modifiée entre le 1er âge du Fer et l'Antiquité : soit son tracé s'est déplacé vers l'est, soit le fleuve a incisé son lit en raison d'une modification des débits solides et liquides et a évolué vers un écoulement à chenal unique.

- 24 L'occupation humaine débute à la fin du 1er s. av. J.-C. sur ces alluvions fines mais les phases de sédimentation grossière, repérées notamment sur le site de la rue Palais-Grillet à cette époque, démontrent que le Rhône reste proche et actif (*op. cit.*). Ainsi, au cours de l'Antiquité, la forme de la Presqu'île a probablement évolué. D'une part, les berges et les bancs caillouteux proches des fleuves ont pu être rajeunis sous l'effet de crues violentes. D'autre part, des chenaux de tracé indéterminé ont pu découper la Presqu'île comme le suggèrent les découvertes anciennes.

Les sites de confluence

Un bras (antique ou médiéval) ou un canal au pied du plateau de la Croix-Rousse ?

- 25 Les données récentes obtenues sur le nord de la Presqu'île (**fig. 7**) (**Tab. 1**) sont fournies par les fouilles du parking Louis Pradel (Rapport, Helly 1979), de l'annexe de la Mairie (Rapport, Mandy 1981), de la ZAC Saint-Vincent (Rapport, Lascoux *et al.* 1994), de la place Tolozan (Rapport, Becker 1989) et de l'Opéra (Rapport, Raynaud 1990) ; ces trois derniers sites ont l'avantage d'avoir fait l'objet d'une étude géomorphologique :
- le premier site, localisé à l'emplacement de l'ancienne rue Puits Gaillot, soit à près de 200 m à l'est du site des Terreaux, révèle des niveaux d'occupation datés du début de notre ère au milieu du IIIe s. La présence d'habitations localisées entre 164,50 et 165,50 m NGF en moyenne est confirmée (pièces et bassins). Un égout (164,37 m) et un caniveau (166,18 m) donneraient l'axe d'une voie parallèle au Rhône. A 163,37 m, une couche de galets à matrice argileuse grise pourrait être le témoin du plancher alluvial rhodanien. En tout état de cause, ces résultats repoussent plus au sud les tracés supposés de canal ou chenal (antique ou médiéval) proposés par les différents auteurs ;
 - la fouille, effectuée sous l'annexe de l'Hôtel de Ville à 100 m de la place des Terreaux, a permis de repérer le terrain naturel de la colline de la Croix-Rousse à 167 m ; il est décrit comme étant composé essentiellement de loess. Les niveaux d'occupation antique qui se résument à des murs et un sol ne se développeraient qu'à partir du milieu du 1er s. ap. J.-C. ; ils pourraient correspondre à un aménagement de la pente en terrasses près d'une voie localisée à peu près sous la rue Désirée, d'axe est-ouest ;

- la ZAC Saint-Vincent, en rive gauche de la Saône, est localisée à près de 400 m au nord-ouest de la place des Terreaux. L'étude géomorphologique a permis d'y observer le substrat caillouteux (lit vif de la Saône) entre 161,40 et 162,20 m d'altitude. Les alluvions postérieures révèlent un site caractéristique de plaine d'inondation en cours d'exhaussement jusqu'à l'altitude de 164,50-165,0 m ; la présence de dépôts grossiers permet de supposer la remise en eau d'un chenal proche du site mais, par la suite, seuls quelques balayages de crue l'atteignent. Ces alluvions sont fossilisées par des colluvions au pendage nord-sud jusqu'à 165,50-165,20 m d'altitude ; elles mêlent des sables et des matériaux cristallins du versant de la Croix-Rousse. Les premières traces d'occupation sont contemporaines ou postérieures à cette phase de colluvionnement et sont représentées notamment par un four daté du Hallstatt (Moyen à Final, voire La Tène) Sur ces niveaux, se développe une occupation artisanale datée de 40-20 av. J.-C. ; l'urbanisation va se poursuivre jusqu'aux IV^e-V^e s ;
- sous la place Tolozan, en rive droite du Rhône et à 250 m au nord-est des Terreaux, a été mis au jour un site de berge du Rhône antérieur à l'époque antique : le cailloutis à l'ouest, à 163,40 m d'altitude, présente une sédimentation de type plaine d'inondation ; à l'est le lit vif du Rhône est à 161,50 m. Un enrochement est aménagé probablement avant la fin du règne de Tibère et sert d'abri à des bateaux. Il est érodé, puis renforcé et protégé par des pieux dans la deuxième moitié du I^{er} s. ap. J.-C. A noter, pour l'époque moderne, la présence d'une digue maçonnée, orientée nord-sud, qui repose sur une série de pieux datés par dendrochronologie de 1624 ;
- sur le site de l'Opéra, à 200 m à l'est de la place des Terreaux, les observations sédimentaires révèlent un plancher caillouteux du Rhône à 162,40 m au sud du site. Ce secteur a ensuite fonctionné comme une plaine d'inondation et porte des traces d'occupation antique qui se résument à un puits, des remblais et des fragments de structures maçonnées. Le puits est creusé dans le plancher alluvial rhodanien, sous le tracé du fossé médiéval, dans la partie sud du site ; il est constitué d'une structure en bois datée par dendrochronologie de 80 ap. J.-C. ; cette structure est arasée à 162,40 m. L'intérieur du puits est scellé par un dépôt d'inondation du Rhône à 162,10 m d'altitude. Le site, exhaussé par 50 cm de remblais, est occupé durant l'Antiquité, comme en témoignent des sols et deux structures maçonnées entre 163,10 et 163,40 m en moyenne. Par ailleurs, avant ou pendant le creusement du fossé médiéval, le Rhône a déposé successivement des alluvions fines, témoins d'une inondation, et des alluvions grossières (graviers à matrice sableuse). Ce dernier niveau, repéré à 162,70 m, pourrait être interprété comme une phase d'exhaussement du fleuve ; cette dynamique accrue du Rhône dans ce secteur est peut-être à rattacher à la crise climatique du petit âge Glaciaire qui débute au XIV^e s. De plus, l'étude géomorphologique du remplissage du fossé a pu isoler des phases d'inondation du Rhône (les dépôts sont issus principalement de processus de décantation et de courants lents de débordements) ainsi que des phases de colluvionnement provenant du versant sud de la colline de la Croix-Rousse.

Tableau 1 : les fouilles archéologiques effectuées sur la Presqu'île lyonnaise entre 1983 et 1990

Sites	Année	Responsable	Antiquité	Moyen Âge	Moderne
Tolozan	1990	C. Becker	Barque et appontement du I ^{er} ap. J.-C.	Four à chaux	Digue
Rue Puits Gaillot	1979	B. Helly	Collecteur III ^e s. et traces d'habitat du I ^{er} au III ^e s.		
Place Louis Pradel	1982	B. Mandy	Occupation 2 ^e moitié du I ^{er} s.		
Opéra	1990	F. Raynaud	Puits curvélé de la fin du I ^{er} s. Vestiges d'habitat III ^e s.	Fossé (22 m. de large) et rempart de l'enceinte nord de la ville médiévale Escarpé = 2 m. de largeur et contrescarpe 1,80 m)	Comblement du fossé Construction de l'Opéra
Sondages Pl. des Terreaux ouest	1988	B. Mandy		Fossé et rempart médiéval (id. chantier de l'Opéra)	Comblement du fossé et création de la place des Terreaux
Sondages pl. de la Bourse	1989		Vestiges antiques à déterminer	Habitat ?	Habitat
Sondages pl. des Terreaux (nord-est)	1989	C. Arlaud		Habitat <i>extra-muros</i> du XIII ^e s.	Démolition de l'habitat et élargissement du fossé. Comblement du fossé et création de la place des Terreaux
Rue Palais Grillet	1990	G. Ayala	Fréquentation autour de l'ère et occupation au III ^e s.	Rue à la fin du XII ^e s.	Rue
Sondages rue Childebert	1990	C. Godard	Niveau d'amphores		Îlot d'habitat : partie nord du bâtiment de la boucherie de l'Hôpital 1684. Alignement pour la percée de la rue Childebert 1858
Îlot 24, rue de la Monnaie	1983	L. Jacquin	Occupation du début de l'ère jusqu'à la fin du III ^e s. Entrepôt I ^{er} et Ve s. Fosses du IV ^e - Ve s.		Îlot d'habitation : hôtel de la Monnaie
Rue Bellecordière	1983	L. Jacquin	Habitat du début du II ^e s.		Maison XVI ^e s. ; fosses, silo, glacière, dépotoir Xe et XVI ^e s.
Sondages pl. des Célestins	1990	C. Arlaud	Épandage d'amphores et démolition de structures antiques	Trous de poteaux et murs en pierres liées à la terre : jardin du couvent des Célestins	Couvent des Célestins, puis aménagement de la place des Célestins
Kiosque Bellecour	1983	C. Becker	Occupations successives, début de l'ère jusqu'au III ^e s.		
Pl. Bellecour Métro Ligne D	1985	J. Burnouf	Niveau d'amphores de la fin du I ^{er} s. sur une levée de chenal du Rhône en cours de remblaiement		Aménagement de la place Bellecour
Pl. Antonin Poncelet	1987	C. Becker	Décharge du I ^{er} au III ^e s. Habitat moderne	Canal	Digue, habitat et construction de l'Hôpital de la Charité
Faculté Catholique	1986	M. Momin	Vestiges antiques		

- 26 Nous noterons enfin que la synthèse des découvertes anciennes et récentes, réalisées sur le versant méridional de la Croix-Rousse (Tranoy et Ayala 1994), démontre que les premières trames urbaines apparaissent autour de 10 av. J.-C. ; parallèlement le Sanctuaire Fédéral des Trois Gaules est inauguré en 12 av. J.-C. et l'Amphithéâtre est achevé en 19 ap. J.-C. Les niveaux d'occupation se développent ensuite selon une trame plus serrée sur les pentes et au pied de la colline jusqu'aux III^e-IV^e s. ap. J.-C. Cette urbanisation (édifices monumentaux, voie, habitats), se traduit par des talutages, l'édification de murs de soutènement, de terrasses, aménagements qui sont autant de facteurs de déstabilisation de la couverture pédologique et sédimentaire, en équilibre fragile sur cette pente. La mise en place de processus érosifs peut alors fournir des sédiments jusqu'à la plaine en contrebas.
- 27 L'ensemble de ces données ne confirme pas un site de confluence au pied du plateau de la Croix-Rousse, ainsi une occupation sur les quatre sites est envisageable durant l'époque antique. La configuration de la plaine serait proche de l'actuelle, même si elle semble moins large avec une rive droite du Rhône à la hauteur de l'actuelle place Tolozan. Les données sont absentes ou trop succinctes pour définir ce secteur aux époques ultérieures. On notera tout de même le retour d'un Rhône plus actif sur la marge orientale de la plaine vers les XIV^e-XV^e s. (fouilles de l'Opéra).

Le bras du Rhône dit des Jacobins ?

- 28 Développé par A. Audin, ce tracé traverserait la Presqu'île d'est en ouest et confluerait avec la Saône au niveau de la place des Jacobins (Audin 1947, Russo *et al.* 1961), ou selon R. Turcan (1980), au sud de la digue de la rue Mercière, soit entre le quai Saint-Antoine et les Cordeliers, là où la Presqu'île est aujourd'hui la plus étroite. Ce dernier tracé proposé pour l'époque antonine est légèrement plus au nord que celui proposé par A.

Audin pour l'époque celtique (*op. cit.*). Quelques découvertes ponctuelles ont favorisé ces suppositions, notamment la mise au jour en 1951, sous l'immeuble n° 19 de la rue de la République, entre la rue Gentil et la place de la Bourse, d'un lot important d'amphores "disposées très régulièrement la pointe en haut" (Audin 1964 : 131). Cette découverte fut interprétée comme un vide sanitaire nécessité par le caractère humide des sols. A la fin des années soixante-dix, des travaux effectués par la SEMALY sur un égout, rue de la République, vers la place de la Bourse, ont permis de dégager des amphores installées dans la vase et le sable, dont une le col en bas (Turcan 1980 : note 11). Néanmoins les résultats des fouilles du quartier Mercière/quai Saint-Antoine (Rapport, Laroche *et al.* 1980) puis de la rue de la Monnaie (Rapport, Jacquin 1984) sur la rive gauche de la Saône ont démontré l'existence d'un habitat à l'époque antique sur ce secteur prétendu ennoyé par la confluence.

- La fouille de l'îlot 24, rue de la Monnaie apporte des éléments nouveaux à la discussion. L'étude géomorphologique du site démontre que les structures antiques sont installées sur un site de berge caillouteuse de la Saône, exhaussée par limonage de crue jusqu'à 163,0 m. Il n'est cependant pas possible d'affirmer que le Rhône n'a pas eu d'influence directe sur le site, soit par une lône en voie de colmatage, soit par débordement à l'occasion de fortes crues ; mais, en tout état de cause rien ne prouve le maintien d'un chenal du Rhône confluant à l'amont du site et coupant la Presqu'île. Au début du Ier s. ap. J.-C., l'installation d'un mur-digue introduit une rupture. D'une part à l'est, en position d'abri, un habitat daté de 40-60 ap. J.-C. peut se développer et aucune trace d'alluvionnement n'a été observée. D'autre part, le secteur compris entre la digue et la Saône est surélevé par un remblai caillouto-sableux, alors que la présence de limons de débordement témoigne de la persistance des crues de la rivière au voisinage de la digue (Rapport, Bravard 1984).
 - De même, la fouille archéologique du site de la rue PalaisGrillet (Ayala *et al.* 1992), à proximité de la rive gauche du bras supposé des Jacobins, fournit une autre image topographique de la Presqu'île à l'époque gallo-romaine. Site localisé dans le lit majeur du Rhône au premier âge du Fer, il évolue en plaine d'inondation dès La Tène⁴. Les premières fréquentations humaines qui débutent sous le règne d'Auguste sont suivies de crues importantes du Rhône issues du sud-est mais sans aucune trace d'un chenal large et profond. Ces données orientent vers une description de ce secteur de Presqu'île comme un espace instable. Durant la période des hautes eaux, celui-ci est parcouru par des chenaux de tressage, peu profonds et divaguants, dont seuls les bancs caillouteux émergés et exhaussés d'un remblai sont occupés dès le milieu du Ier s. ap. J.-C.
- 29 Par ailleurs, ces deux sites, rue de la Monnaie et rue PalaisGrillet, n'apportent aucun argument favorable au bras de Saône hypothétique de A. Allmer et P. Dissard (1887-1888), ainsi qu'au deuxième bras du Rhône de C. Germain de Montauzan (1924).

Un bras du Rhône sous la place Bellecour, selon A. Steyert

- 30 L'auteur suppose l'existence d'un bras du Rhône traversant Bellecour d'est en ouest pour aller confluer avec la Saône. Si ce site de confluence n'est pas démontré à l'heure actuelle, la fouille réalisée au sud-ouest de la place Bellecour confirme l'existence d'un bras du Rhône à cet emplacement à l'époque antique. Son talweg cote entre 160 et 162 m et son axe est nord-est/sud-ouest. Si l'analyse a permis d'observer l'exhaussement d'un banc caillouteux à l'est, sous la place A. Poncet, et le remblaiement du chenal en 6 séquences successives, aucune influence de la Saône n'a pu être déterminée. Il est intéressant de noter que la levée du chenal, renforcée par un aménagement

d'amphores flaviennes, est réactivée par des flux actifs du Rhône à la fin du 1er s. ap. J.-C. (Vérot *et al.* 1989).

Le tracé de la Saône

- 31 L'hypothèse de l'existence d'un bras de Saône à Tramassac, dit bras Marsaux (Audin 1947-1956 et Russo *et al.* 1964) en rive droite du tracé actuel de la rivière a été confirmée (Arlaud *et al.* 1994). Les observations réalisées entre Saint-Jean et Saint-Georges, sont d'un grand intérêt pour la localisation des rives de la Saône à l'époque antique (av. A. Max, Villedieu 1990, rues Tramassac-Carriès, Arlaud *et al.* 1994 et Clément V, Rapport, Monnoyeur 1992). En effet des dépôts d'alluvions rhodaniennes ont été mises en évidence sur le site de Clément V : elles sont pures et n'ont subi aucun remaniement. Elles sont datées au plus tard de la fin du 1er s. av. J.-C. Leur présence signifie, que lors du dépôt, la Saône n'atteignait pas ce secteur. A l'époque, celle-ci aurait été plaquée contre l'escarpement de Fourvière et correspondrait au bras Marsaux de A. Audin. Large d'une centaine de mètre, le talweg de cette Saône primitive, à 156 m d'altitude était bordé à l'est par un banc caillouteux rhodanien culminant à 162,50-163,50 m. Ce serait seulement autour du début de notre ère que la Saône aurait creusé son lit actuel dans les alluvions rhodaniennes et aurait abandonné peu à peu son cours primitif, au pied de la colline. A cette époque, la Saône, encore mal fixée dans son chenal, s'étalait probablement à l'est, dessinant progressivement sa rive gauche qui délimite ainsi ce que l'on appelle aujourd'hui la Presqu'île. La fouille de l'îlot 24 (Rapport, Jacquin 1984) montre que cette rive est pratiquement fixée au milieu du 1er s. ap. J.-C., en amont du site. Par ailleurs, l'analyse du remplissage sédimentaire et anthropique du chenal primitif, dit bras Marsaux, a permis de définir une chronologie de l'activité hydrologique de ce bras primitif de la Saône en cours de remblaiement durant l'Antiquité (Arlaud *et al.* 1994 : 31) :

- de la deuxième moitié du 1er au début du 2e s. ap. J.-C. se succèdent une phase active à dépôts grossiers puis une phase plus calme déposant des sables et limons ;
- du milieu du 2e ap. J.-C. à la première moitié du 3e s. ap. J.-C., l'alternance des épisodes de crue et de décrue contribue peu à peu à l'affinement vers le haut de la dernière séquence de remblaiement ;
- jusqu'au milieu du 3e s. ap. J.-C., des chenaux résiduels de crue se maintiennent ; ils sont ensuite comblés par des alluvions grossières, témoins d'un courant encore assez vif, et par des remblais anthropiques.

- 32 Cet assèchement permet enfin l'occupation de la rive droite de la Saône nouvellement formée, à la fin du 3e s. ap. J.-C.

Conclusion

- 33 Toutes ces données nous renseignent sur l'influence des deux cours d'eau sur la Presqu'île, mais sans que l'on puisse pour autant définir des zones privilégiées de confluence, à l'exception de celle identifiée entre Saint-Jean et Saint-Georges en rive droite de Saône. Il apparaît d'un point de vue général que la dynamique fluviale du Rhône domine et il n'est pas rare de repérer ses alluvions sur la bordure occidentale de la Presqu'île (Faculté Catholique, Rapport. Monin 1985 et rue de la Monnaie, Rapport, Jacquin 1984), alors que les alluvions de la Saône ont une extension limitée. Des observations réalisées lors de la construction du kiosque de la place Bellecour ont mis

en évidence une crue de la Saône entre des niveaux datés 40 et 60 ap. J.-C., dans cette partie centrale de la Presqu'île (Rapport, Becker 1982). Plus en aval, sur le site des Facultés Catholiques, des sédiments de crue ont été isolés : ils appartiennent à la Saône et correspondent à la phase terminale d'un exhaussement de banc ou de berge du Rhône, malheureusement non datée (Rapport, Monin 1985).

- 34 Ce bilan démontre que la topographie de la Presqu'île apparaît au début de l'Antiquité beaucoup plus complexe qu'on ne le supposait. En bref, ces premiers résultats montrent que les hypothèses émises par nos prédécesseurs sont trop statiques, à la fois dans l'espace (bras profond aux rives fixes) et dans le temps (bras stable dans une période historique). La plaine alluviale lyonnaise reste un élément dynamique que les populations riveraines ont peu à peu colonisé, puis maîtrisé tout au long de l'histoire.

Chronologie de l'occupation

Durant l'antiquité

- 35 La problématique lyonnaise est restée uniquement centrée sur l'Antiquité jusque dans les années 80. Elle a de plus souffert d'un réel déterminisme politique et géographique. Le site de Fourvière, l'*Acropole* mentionnée par Strabon, a bénéficié de soins attentifs de la part des historiens et archéologues locaux. L'histoire de l'occupation de la Presqu'île reste à écrire et il est évident que trop de pièces manquent encore à ce puzzle pour que cela soit possible aujourd'hui, bien que l'historiographie lyonnaise soit particulièrement riche.
- 36 Une cartographie recensant, par époque, toutes les découvertes faites notamment sur la Presqu'île, quelles que soient leur nature ou les circonstances dans lesquelles elles ont été faites, est un outil aujourd'hui impérativement nécessaire. Cette lacune est une réelle entrave à une réflexion globale sur la ville et son potentiel (épaisseur des sédiments).
- 37 Les analyses de géomorphologie, liées à des datations de bois, ont démontré depuis peu que la Presqu'île était une formation très récente et qu'il n'était donc guère possible d'y supposer une occupation avant le début de notre ère. Enfin les nombreuses analyses archéologiques faites ces dernières années ont révélé une forte occupation antérieure à notre ère dans la plaine de Vaise (Bellon *et al.* 1995). Cette anse que forme la Saône au nord-ouest de Lyon et les pentes de la colline de Fourvière, qui la surplombent, aurait été un lieu beaucoup plus hospitalier durant la Protohistoire, voire même après.

L'enceinte

- 38 P.-A. Février a résumé en quelques mots l'état de nos connaissances sur les fortifications de la ville durant l'Antiquité : "dans d'autres (villes), comme Lyon, on cherche en vain jusqu'à présent même une hypothétique muraille coloniale et l'enceinte du Bas Empire paraît tout aussi mythique ; elle fuit devant les archéologues" (*Lyon aux premiers temps chrétiens*, p. 36).
- 39 À son tour A. Desbat (Desbat 1987) fait le bilan des connaissances ; après une lecture des diverses hypothèses émises par les auteurs du XIXe et du début du XXe s., il tient des propos identiques à ceux de P.-A. Février : "Les arguments invoqués pour justifier l'existence d'une enceinte sont pour la plupart irrecevables. Quant aux vestiges eux-

mêmes, il faut d'abord regretter l'absence totale d'éléments de datation, ensuite souligner plusieurs questions qui surgissent de la confrontation de toutes les données archéologiques. Même si l'on admet par principe que la colonie de Lyon a dû posséder une enceinte, il faut constater notre ignorance de son tracé précis et de sa structure, et admettre l'insuffisance des arguments jusqu'ici développés pour justifier des hypothèses peut-être trop facilement admises" (*op. cit.*). En effet, A. Desbat a recensé et cartographié toutes les hypothèses faites par les auteurs qui ont travaillé sur la topographie de Lyon. Il est intéressant de noter que cette recherche ne concerne que la colline de Fourvière, rive droite de Saône. Tous les auteurs, sauf J.-B. Monfalcon, sont unanimes pour doter la ville d'une enceinte, alors qu'il n'existe pas un seul témoin matériel de sa présence. En effet, seul J.-B. Monfalcon émet une hypothèse différente, à savoir qu'il n'y aurait justement pas eu de fortifications construites au Haut Empire : "Lyon dans le second siècle n'avait d'autre moyen de défense que ses deux fleuves et la position même de ses collines, remparts naturels auxquels on aurait ajouté des murailles et des fosses si les circonstances l'avaient demandé" (Monfalcon 1847 : 154 vol. I).

- 40 Les différentes hypothèses du tracé de l'enceinte augustéenne suivent, avec quelques variantes, le même schéma : ce tracé serait sensiblement identique à celui du Moyen Âge depuis Pierre-Scize au nord jusqu'à la Quarantaine au sud ; selon A. Steyert cette muraille ne va pas jusqu'à Pierre-Scize, mais longe le plateau de la Sarra avant de rejoindre la Saône au niveau de Saint-Paul. L'hypothèse de A. Kleinclausz reprend celles de Allmer et Dissard (1888), de Germain de Montauzan (1908), et la complète par une muraille qui longe la Saône de Pierre-Scize à la Quarantaine.
- 41 Il n'existe aucune hypothèse de tracé d'enceinte sur la Presqu'île pour cette période.

L'habitat

- 42 Si les fouilles ou les découvertes fortuites ont presque systématiquement démontré une occupation antique sur la Presqu'île, de nombreuses informations manquent encore quant à la destination de ces vestiges, leur datation, les zones d'occupation, leur abandon ou leur transformation...
- 43 Des vestiges appartenant à des *domi* ou à des entrepôts sont attestés par les découvertes fortuites anciennes ou récentes. Les auteurs mentionnent par exemple de nombreuses découvertes de mosaïques appartenant à des habitats (Artaud 1846 ; Steyert 1895 ; Allmer *et al.* 1887-88 ; Germain de Montauzan 1924 ; Kleinclausz 1925 ; Audin 1956).
- 44 En 1980, un article de R. Turcan (Turcan 1980) fait le point des connaissances sur la Presqu'île (**fig. 8**). Les zones à forte densité d'occupation (habitat ou entrepôt) seraient essentiellement localisées, d'après les découvertes fortuites, au sud et au nord-ouest de la Presqu'île ; cette constatation s'appuie sur un présupposé selon lequel la Presqu'île aurait été coupée par un bras du Rhône nord-est, sud-ouest, depuis l'église SaintBonaventure jusqu'aux nord de la place des Célestins. L'auteur définit ainsi l'île des *Canabae*.

8- Localisation des mosaïques

(d'après Turcan 1980)

- 45 Ainsi, d'après R. Turcan, "une cinquantaine de mosaïques a été relevée au sud de Bellecour c'est-à-dire rien que dans la moitié sud de l'île des *Canabae*. quartier fortement urbanisé, très actif et très vivant durant près de quatre siècles" (*op. cit.* : 73-74) (**fig. 9**). Certaines descriptions d'installations d'amphores associées à des mosaïques ressemblent fortement à des vides sanitaires. Si ces mosaïques décorent des *domi*. d'autres structures ont été interprétées comme appartenant à des entrepôts ou à des fours de potiers (Hôtel des Postes). Ainsi ces riches demeures seraient associées à des activités commerciales : "Les mêmes qui faisaient le commerce en gros des vins assuraient la production de l'emballage, des récipients de transport. A côté des entrepôts vinaires se trouvaient les ateliers de poterie, comme ceux qu'on a relevé près de Bellecour. C'est l'indice d'une coordination des activités, d'une rationalisation de l'activité économique au second siècle de notre ère" (*op. cit.* : 7879). Toujours d'après le même auteur des inscriptions attestent le rôle de ces hommes d'affaire *in Kanabis*.

9- Mosaïques retrouvées place des Célestins en 1876

(STERN 1967)

- 46 Au nord de la Presqu'île, au-delà des Terreaux, la cartographie des découvertes anciennes et des fouilles récentes (Tranoy et Ayala 1994) réalisée pour la période antique montre bien une occupation dense du bas des pentes de la colline de la Croix-Rousse, parure monumentale (amphithéâtre, sanctuaire présumé...) et résidences privées.
- 47 Au nord, le long de la Saône, en rive gauche (quai Joseph Gillet), des ateliers de potiers sont attestés durant le 1^{er} s. ap. J.-C. Certains ont été fouillés, comme ceux de la Muette (Lasfargues *et al.* 1970).
- 48 Entre les Terreaux au pied de la colline de la Croix-Rousse, et le sud de la Presqu'île⁵, peu d'éléments sont connus hormis des mosaïques et quelques découvertes mentionnées par Artaud comme par exemple "des restes de murailles de façon romaine sur lesquels sont assis les piliers des voûtes" d'une partie souterraine de l'église Saint-Nizier (Artaud 1846 : 202). Aucune fouille récente n'a mis au jour des vestiges bien conservés, même si des occupations successives du début de l'ère au III^e s. sont attestées par les fouilles de la rue Palais Grillet (Ayala *et al.* 1992), de l'îlot 24, rue de la Monnaie (Rapport, Jacquin 1984) ou du kiosque place Bellecour (Rapport, Becker 1982). Les traces sont au contraire très altérées, difficiles à interpréter car dans l'ensemble il apparaît que les matériaux de ces constructions ont presque systématiquement été récupérés au III^e s.
- 49 Les découvertes de mosaïques attestées dans la Presqu'île, indiqueraient une occupation résidentielle durant la période antique (comme l'a démontré la percée de la ligne A du Métro où seules quelques mosaïques — dans la partie sud de la Presqu'île — ont pu être sauvées du désastre archéologique qui a caractérisé ces travaux).

Malheureusement on peut regretter le caractère systématiquement fortuit de ces découvertes, dont aucune n'est liée à une étude archéologique. Ainsi isolés de leur contexte, ces éléments apportent peu de renseignements, si ce n'est la localisation éventuelle d'une *domus* : "Aujourd'hui est acceptée l'idée que dès le IIe s., sinon plus tôt, un habitat continu, mais inégalement dense et hétérogène, reliait cette Croix-Rousse et l'actuel quartier d'Ainay. De riches maisons ont livré suffisamment de mosaïques pour que l'on en tire l'idée d'un quartier dynamique comme l'était au même moment celui de la rive droite du Rhône à Vienne" (Reynaud 1986 : 56).

Durant l'antiquité tardive et le haut Moyen Âge

- 50 Un des aspects original de l'occupation de Lyon est le déplacement du lieu de pouvoir : le nouveau centre délaisse le *forum* supposé au sommet de la colline de Fourvière, et s'établit au pied même de cet escarpement, sur un site peu urbanisé. Selon P.-A. Février c'est de cette marginalité qu'a dépendu le développement médiéval de Lyon (Février *et al.* 1986 : 64).
- 51 Dès le Ier s. ap. J.-C., la Saône s'est décalée vers l'est, et son lit primitif en cours de remblaiement est assaini par les hommes. Un nouvel espace se libère entre le pied de la colline et la nouvelle Saône (Arlaud *et al.* 1994). C'est là que s'installe, sur la rive droite de la Saône, le nouveau lieu de pouvoir, la cité épiscopale (Reynaud 1998) alors que parallèlement l'habitat des pentes de la colline est peu à peu déserté. Les résultats des fouilles du baptistère, de l'ensemble cathédral (Reynaud 1986 et 1998), illustrent le dynamisme de ce quartier dès le haut Moyen Âge, dynamisme qui ne s'éteindra qu'au XVIIe s., période à partir de laquelle le quartier se fossilise sur lui-même. La présence du baptistère et de l'*ecclesia*, construits dès les IVe-Ve s. a certes largement contribué à maintenir en place une occupation sur la rive droite de la Saône, en face même du site des Célestins ; celle-ci est matérialisée par une forte densité de vestiges accumulés sur une épaisseur d'environ 8 mètres, sans aucun hiatus dans la stratification (Arlaud *et al.* 1994).
- 52 Pour la période du haut Moyen Âge, voire même pour tout le Moyen Âge, les témoignages archéologiques sont absents des préoccupations des auteurs anciens et inexistantes sur les sites déjà fouillés sur la Presqu'île, hormis la présence d'une portion du rempart médiéval (fouilles de l'Opéra, Rapport, Reynaud 1990). Le tableau (**Tab. 1**) présenté montre par époque les découvertes récentes sur la Presqu'île et il est clair que la majeure partie concerne la période antique ; la fouille des niveaux de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge est depuis fort peu de temps prise en compte par les archéologues eux-mêmes.
- 53 À cet abandon intellectuel correspond la pénurie documentaire générale de la période des IVe-IXe s. Ainsi ignore-t-on à peu près tout de la physionomie de la ville, mais plus encore de la Presqu'île, durant ces siècles. La carte récapitulant les installations connues aux IVe-Ve s. à Lyon publiée en 1986 par J.-Fr. Reynaud lors du Congrès sur "*Les premiers temps Chrétiens en Gaule Méridionale*" (**fig. 10**) montre clairement nos lacunes pour l'histoire de cette période sur la Presqu'île.

J'ai restauré à partir des fondations les églises et la maison du monastère de femmes dédié à Saint-Pierre. Trente-deux moniales y vivent maintenant selon la règle.

- L'église Saint-Nizier⁹ est attestée : selon J.-Fr. Reynaud le mausolée a été construit aux VI^e-VII^e s. pour abriter les reliques des évêques de Lyon (Reynaud 1986 : 125-129). L'église Saint-Nizier que Leidrade a fait réédifier (aussi) a disparu lors de la reconstruction de l'église aux XIV^e-XV^e s. Seuls subsistaient en sous-sol des caveaux funéraires contemporains de l'église haute, et un petit oratoire oriental à plan centré. Au XIX^e s., en 1835, les derniers vestiges paléochrétiens disparurent, lors de la construction d'une vaste crypte...
 - Une basilique est aussi connue par les textes à Ainay, elle aurait été fondée à l'époque burgonde par la reine Carétène, sans doute épouse de Gondebaud, d'après son épitaphe transmise jusqu'à nous par un manuscrit du XI^e s. qui est connu de Spon au XVII^e s. Le vocable de cette basilique n'a toutefois pas été précisé... Par contre, on sait qu'aux XII^e-XIII^e s., l'église construite par le prêtre Gotbran a été dédiée à Saint Michel. La paroisse de cette église avait les mêmes limites territoriales que la Seigneurie (*op. cit.* : 131).
- 59 Qu'en est-il de la réalité du *burgo lugdunensi*¹⁰ (Paradin 1573 : 92) mentionné entre Rhône et Saône à partir du milieu du IX^e s. ? Le terme même, selon M. Rubellin, "suggère une forte concentration humaine à cet endroit" (Rubellin 1990 : 295). Selon F. Artaud, "vinrent ensuite les siècles de barbarie, et surtout le Ville s., où les Sarrasins renversèrent ses murailles et tout ce qui restait des édifices romains" (Artaud 1846 : 199). La vision de A. Kleinclausz est analogue, toujours influencée par les invasions — celles des Hongrois cette fois ci — face auxquels les Lyonnais, "fort diminués en nombre et jugeant leur ville trop difficile à défendre avec sa vaste enceinte à demi ruinée, s'entassent au bas de la colline de Fourvière" (Kleinclausz 1980 : 9). Il peut paraître symptomatique que tant d'événements se réfèrent à une "muraille" dont nous ne connaissons à peu près rien toutes périodes confondues (*cf. supra*).
- 60 L'existence d'une enceinte réduite serait induite par un texte de Grégoire de Tours qui stipule qu'en
- 580 le Rhône réuni à la Saône, renversa une partie des murs de la cité (Grégoire de Tours dans Desbat 1987 : 64) ;
- 61 il est difficile d'extrapoler à partir d'une phrase qui pourrait n'être qu'une formule ou de déterminer à quel rempart cet auteur fait allusion. A. Desbat constate cette ambiguïté : "On ne peut en aucune manière induire que Grégoire de Tours parle de l'enceinte réduite et que c'est à celle-ci que Grégoire de Tours fait référence" (*op. cit.* : 64). Une autre mention indiquerait que les murailles sont situées dans la plaine et non sur la colline de Fourvière car Grégoire de Tours localise Saint-Irénée *suburbio murorum*.
- 62 Cette hypothèse d'une enceinte réduite a été reprise lors des découvertes faites dans les fouilles du Groupe épiscopal par J.-Fr. Reynaud. L'auteur suppose que la population, regroupée au pied de la colline sur la rive droite de la Saône, est défendue par un rempart (Reynaud 1990 : 265). Ce rempart correspondrait au mur retrouvé lors des fouilles du groupe épiscopal : ce mur daté fin III^e-IV^e s. et mesurant 1,80 m de large, est situé en bord de Saône.
- 63 Jusqu'à ce jour il ne semble pas que des découvertes aient été faites sur la Presqu'île concernant cette enceinte. Le problème n'apparaît pas non plus à travers les textes des auteurs ayant travaillé sur la topographie de la ville pour cette période.
- 64 L'une des rares mentions de bâtiment carolingien est de F. Artaud : "Dans la maison que vient de faire bâtir le sieur Jacquemot, au coin de la rue de la Palme, on a trouvé, sous

d'anciennes murailles, des constructions plus anciennes encore dans lesquelles on a rencontré des monnaies carlovingiennes " (*sic*) (Artaud 1846 : 204).

- 65 Lors du partage de l'empire carolingien, la rive droite de la Saône revint à l'Empire, et la rive gauche — la Presqu'île — au Royaume ; ainsi parle-t-on d'une cité sur la rive droite et d'un bourg sur la rive gauche. Cette distinction restera longtemps très marquée.
- 66 Aux IX^e et X^e s., la succession des différentes souverainetés à Lyon est impressionnante (Rubellin 1990 : 296) ; Lyon ne semble pas à cette période être une ville importante, par rapport à Vienne notamment, à quelques kilomètres au sud, où les souverains préféraient résider. Cette instabilité politique, accentuée par le fait que Lyon n'était ni capitale, ni lieu de résidence privilégiée des souverains, voire même des Comtes, a largement participé au renforcement du pouvoir de l'Archevêque sur la ville.

La ville médiévale

Le contexte historique

- 67 L'ancien partage de l'empire carolingien restera longtemps marqué dans la toponymie : "du côté du Royaume" ou "du côté de l'Empire". Très tôt sur la rive droite, des éléments forts du paysage urbain symbolisent le pouvoir : le quartier canonial de Saint-Jean et le château de Pierre-Scize, tous deux résidence de l'Archevêque. A l'inverse, dans le Lyon Royal, on cherche désespérément un quelconque symbole de l'autorité centrale ou municipale... rien n'émerge dans le paysage. Ce constat est révélateur d'une situation qui durera jusqu'au XIV^e s., période à laquelle les Lyonnais commenceront seulement à s'affranchir du pouvoir de l'Archevêque.
- 68 En 1032, Lyon passe du royaume de Bourgogne à l'Empire malgré des tentatives de résistance à Conrad II. Le roi essaya à deux reprises de désigner lui-même l'Archevêque, pour avoir en place un prélat qui lui serait fidèle ; cette tentative fut ressentie comme une réelle ingérence et opposa le pape avec les Lyonnais contre l'Empereur. Suite à cette affaire, Lyon fut à nouveau délaissé jusqu'au milieu du XII^e s. En 1157, la Bulle d'Or de Frédéric Barberousse reconnaissait à l'Eglise l'exercice des pouvoirs régaliens sur la ville, renforçant encore le pouvoir de celle-ci. Au cours du XII^e s., deux puissances régionales étaient en luttes entre elles-mêmes et contre l'Archevêque : le Comte de Forez et le Sire de Beaujeu ; cette lutte se termine peu ou prou avec le Traité de 1173 par lequel l'Archevêque échange des droits et des terres avec le Comte de Forez ; ce traité restitue une situation identique à celle du X^e s., l'Archevêque, comte de Lyon, est le seul maître sur la ville.
- 69 A partir du XIII^e s. les historiens notent un tournant qui aurait pour origine une meilleure communication avec l'extérieur : le pont de la Guillotière sur le Rhône (Burnouf *et al.* 1991), l'axe rue Mercière et le pont de Saône face à l'église Saint-Nizier concrétisent enfin l'activité sur la Presqu'île dont l'urbanisation va s'accélérer. Selon M. Rubellin "la présence d'un couvent de chacun des quatre grands ordres mendiants (Mineurs, Prêcheurs, Carmes et Augustins) est un indice commode pour classer Lyon parmi les villes importantes d'Occident au tout début du XIV^e s." (Rubellin 1990 : 321). Un autre indice caractérise ce développement ; on compte cinq hôpitaux à la fin du XII^e s. et douze à la fin du XIII^e s. C'est aussi à partir du XIII^e s. qu'apparaît la société civile lyonnaise dans la documentation. Le patriciat lyonnais est composé uniquement de

bourgeois dont l'activité est principalement commerciale ; ce sont aussi de grands propriétaires immobiliers. Ils se répartissent surtout dans deux quartiers, le Change, rive droite de Saône, et autour de Saint-Nizier sur la rive opposée. Ce dernier est le centre de la résistance bourgeoise face à la puissance archiépiscopale. Plusieurs crises à partir de 1267 se succèdent jusqu'à celle de 1320 au terme de laquelle l'Archevêque Pierre de Savoie concède enfin une charte de franchise aux Lyonnais.

- 70 Le cycle des foires, trois par an en 1445 et quatre par an à partir de 1463, comme le transfert de nombreuses banques italiennes à Lyon, témoignent de l'essor économique de la ville. Imprimeries et soieries sédentariseront un savoir-faire particulier et local.
- 71 Toutefois, comme le souligne très justement J. Rossiaud, "Les façons de vivre et de penser, bien sûr, lentement changeaient, mais elles s'étaient transformées tout aussi fortement entre 1320 et 1440 ; et puisqu'il nous faut bien, bon gré mal gré, dater cette rupture — l'histoire s'accommode aujourd'hui fort mal de ces frontières factices — ce furent les soldats du baron des Adrets qui, bien plus que les marchands italiens, ouvrirent, mais dramatiquement, un nouvel âge dans l'histoire lyonnaise" (Rossiaud 1990 : 353).

Les fortifications

- 72 La topographie de la ville médiévale a été évoquée par quelques historiens, mais on peut regretter que l'enceinte, entre autres, ait été si peu étudiée.
- 73 B. Vermorel¹¹ : ses travaux sont essentiels pour l'étude des fortifications à Lyon ; malheureusement si ces derniers se présentent sous forme de manuscrits achevés pour la partie rive droite de Saône et la colline de Fourvière, il n'en est pas de même pour la Presqu'île et la Croix-Rousse pour lesquels il faut se reporter à des notes peu ou pas mises en forme. Quelques éléments ont néanmoins été publiés, tout d'abord dans l'introduction à *l'Histoire des rues de la ville de Lyon* (Vermorel 1879 : XII et XIII), mais surtout et de manière plus détaillée, dans un article consacré aux Fossés de la Lanterne, extrait de la *Revue du Lyonnais* (Vermorel 1871 : 324-340). Dans le premier article, l'auteur résume succinctement "le tracé [des] enceintes de Lyon aux différentes époques en précisant que la ville jadis groupée autour de Saint-Nizier était fermée du côté sud par une muraille qui passait tout au long du chemin devenu la rue Grenette, muraille qui n'était déjà plus qu'un souvenir en 1350" et qu'en 1269, les citoyens avaient entrepris de "creuser, *a parte Sancti Nicetii*, les larges et profonds fosés de la Lanterne pour remplacer la clôture de Saint-Marcel" (Vermorel 1879 : XII-XIII). Deux assertions qui allaient connaître une fortune durable ! La première concernant le mur d'enceinte de la Grenette reste encore valide, mais mériterait d'être démontrée plus assurément (*cf. infra* et Rossiaud 1990). Quant à la seconde, relative aux Fossés de la Lanterne et à la clôture dite de Saint-Marcel, elle a été reprise par J. Pointet (Pointet 1926) et plus tard par B. Gauthiez (Gauthiez 1994 : 17 et 33). Ces deux derniers auteurs proposent de placer une ligne de fortification sur le bas des pentes de la Croix-Rousse, entre les portes de Saint-Marcel et du Griffon. Ces deux portes sont portées sur le plan scénographique du XVI^e s. Cette enceinte serait antérieure à celle des Fossés de la Lanterne et aurait été édifiée au XII^e s.
- 74 Or, dans son article consacré aux Fossés de la Lanterne, B. Vermorel soulignait bien que les fortifications sises du côté de Saint-Marcel "c'est-à-dire à l'endroit appelé depuis les fossés de la Lanterne constituaient non une nouvelle enceinte, mais la reconstruction

ou transformation d'une fortification préexistante" (Vermorel 1871 : 337). C'est d'ailleurs ce dernier schéma que l'auteur reprend dans le manuscrit inédit de son ouvrage sur l'histoire des fortifications de la ville, que l'on peut raisonnablement considérer comme le point de vue le plus achevé sur la question¹².

- 75 A. Kleinclausz (1925) : "Pour garantir leur sécurité, ils (les Lyonnais) ont construit en 1356-1378, sur la rive droite de la Saône, de la porte Saint-Georges à la porte de Pierre-Scize, une puissante enceinte de 700 toises, destinée à remplacer celle des Romains écroulée et qui suit à peu près le même tracé. Entre la porte du pont Levys et la porte de Trion, son front principal forme la muraille de la Retraite ; les murs crénelés sont renforcés par des tours rondes ou carrées, bordés de fossés et munis d'un chemin de ronde. Mais la protection de la ville ne tient pas toute entière dans cet ouvrage ; il en existe d'autres plus anciens. Du Rhône à la Saône, les "vieux fossés" (*vetera fossata*) barrent l'accès de la colline Saint-Sébastien, la Croix-Rousse d'aujourd'hui, et parallèlement à eux, trois autres murs ont été construits. Le plus important, complètement remis en état sous Charles V, commence sur la Saône à la porte de la Roche, contourne la colline de la Croix-Rousse et aboutit sur le Rhône à la Tourette d'où il se prolonge le long du fleuve jusqu'à l'enclos des Cordeliers ; le second est constitué par les *grands teriaux* de la ville en direction de la rue de Constantine ; le troisième se trouve dans l'axe de la rue Grenette ; ces deux derniers encadrent ce qu'on nomme le Grand Clos de Lyon (*magnum claustrum civitatis Lugduni*). Quelques poternes, comme celles de Saint-Marcel et du Griffon, pratiquées dans l'épaisseur des murs, permettent seules de passer. Le cloître Saint-Just, laissé en dehors de la fortification générale pour ne pas compliquer la défense, et le cloître Saint-Jean, ont chacun une enceinte particulière" (Kleinclausz 1925 rééd. 1980 : 17-18).
- 76 Rubellin et Lorcin (1990) : selon ces auteurs, aux XIe-XIIe s. : "Entre Rhône et Saône, le bourg voit sa limite septentrionale consolidée : une muraille percée d'une porte (porte Saint-Marcel ou de la Lanterne) double les fossés des Terreaux" (Rubellin et Lorcin 1990 : 307). Ces derniers n'étant pas évoqués par ces mêmes auteurs précédemment, on peut se demander à quels fossés ils font précisément allusion, ceux-ci étant antérieurs à la muraille construite aux XIe-XIIe s.
- 77 Rossiaud (1990) : "A la fin du XIIIe s. ou au début du XVe s., un fossé de défense barrant le plateau fut creusé de Saône à Rhône, au sommet de la côte de Saint-Sébastien, là où furent édifiés plus tard les remparts maçonnés que l'on voit sur le Plan Scénographique. Ces premiers fossés donnés comme "confins" par les reconnaissances sont dits *neufs* en 1350, *vieux* un siècle plus tard. Tandis qu'était renforcée l'enceinte de Fourvière, de semblables travaux furent entrepris par la commune sur un retranchement existant au pied de la côte Saint-Sébastien : les *Grands Terreaux*. Cette ligne de défense comprenait deux portions : à l'ouest, une muraille légèrement courbe, de la porte de la Pêcherie ou Chenevier sur la Saône à la porte de la Lanterne, déjà ancienne en 1360 puisque les maisons de la rue du Bessal s'y appuient, l'autre rectiligne, de la porte de la Lanterne au Rhône, peut-être alors réduite à un simple fossé, puis renforcée par une muraille de quelques pieds garnie d'échiffes. En avant des Terreaux, cinq portes font plutôt figure de limites que de défense, n'étant reliées par aucune fortification continue" (*op. cit.* : 361).
- 78 Selon le même auteur "l'enceinte des Terreaux se retournait à angle droit le long du Rhône jusqu'au *portail vieux* dans le prolongement de la rue Grenette. Au-delà la ville demeure ouverte sous la seule garde de ses fleuves jusqu'au confluent" (*op. cit.* : 362).

79 Ce retour d'un mur de fortification, parallèle à celui des Terreaux, situé sous l'actuelle rue Grenette a déjà été évoqué par A. Kleinclausz ; ce système de fortification enfermerait la ville autour de l'église Saint-Nizier. J. Rossiaud apporte quelques arguments à ce tracé : "Un mur est-ouest dans l'axe de la rue Grenette où ses fondations ont été repérées et dont les terriers attestent l'existence, fermait encore la ville au sud à la fin du XIII^e s. Son alignement coïncide très exactement avec la séparation des seigneuries de l'archevêque et de l'abbaye de Saint-Pierre. L'installation vers 1220 des Frères Mineurs ou Cordeliers à l'extérieur, contre la muraille, près d'une ancienne porte au débouché de la rue de la Gerbe s'accorde avec ce que l'on sait des choix des Ordres Mendiants ou des obligations qui leur étaient faites de se tenir hors les murs. La suppression "du mur de la Grenette" s'explique par la poussée urbaine vers les terrains plats du centre de la Presqu'île, le port du Rhône et les ponts qui se sont succédés à proximité" (Rossiaud 1990 : 362). La localisation d'un mur de fortification dans l'axe de la rue Grenette serait une question à reprendre ; cette hypothèse, reprise par plusieurs auteurs, Vermorel en 1879. puis Guigue en 1886 (**fig. 11**), reste relativement pauvre en argumentation :

- le mur que les terriers évoquent en 1350 n'est déjà plus que le souvenir d'un mur (Vermorel 1871 : XII-XIII) et était-ce réellement un mur d'enceinte ?
- J. Fr. Reynaud¹³ a interprété une maçonnerie est-ouest vue en coupe lors des travaux de la ligne A du métro (rue de la République) comme pouvant appartenir à un système de fortification ; cette maçonnerie était située un peu au nord de la rue Grenette ;
- la rue Grenette ne sera ouverte du Rhône jusqu'à la Saône que très tardivement ; auparavant elle butait à l'ouest sur deux îlots de maisons : un premier îlot entre la rue de la Draperie et la rue Mercière (axe ancien), et un deuxième entre la rue Mercière et la Saône. Le "mur de la Grenette" serait-il plus ancien que ces deux îlots d'habitat ?
- J. Rossiaud mentionne "des fondations" dont les vestiges auraient été retrouvés rue Grenette ; l'auteur ne cite malheureusement ni ses sources, ni les circonstances ou l'époque de ces découvertes ;
- les mêmes suppositions ont aussi été faites pour la rue Longue :
- enfin, F. Artaud propose un dessin différent : "En 1350, le circuit des fortifications de la ville était tracé de la manière suivante : du côté du midi, de Sainte-Hélène au port Saint-Michel, une muraille servait de limite entre la juridiction de l'abbé d'Ainay et celle de l'Archevêque. D'une part, on voyait des vignes, et de l'autre, le tènement de Bellecour, qui commençait sur la même ligne. Après avoir traversé la Saône on trouvait la porte Saint-Georges" (Artaud 1846 : 214).

11- Plan de Lyon au Moyen Âge par G. Guigue

AML 501 294

Cl. J. Gastineau

- 80 Jusqu'à ces dernières années, l'enceinte de la ville médiévale n'était pas connue par les fouilles archéologiques et aucun vestige n'était conservé en élévation. Les premières investigations sur le terrain sont celles de l'Opéra, situé entre la place des Terreaux et le Rhône (Raynaud 1990) et les sondages réalisés préalablement aux fouilles du parking des Terreaux (Rapports, Mandy 1988 et Arlaud 1989). Cette partie est-ouest des fortifications, au nord de la Presqu'île et au pied de la colline de la Croix-Rousse est figurée sur le plan scénographique de la Ville de Lyon réalisé vers 1550. De plus, à l'est (sous l'Opéra) des vestiges avaient déjà été vus par F. Artaud: "Tandis que M. Chenavard commençait à faire reconstruire le bâtiment de la Comédie, élevé par Soufflot sur l'ancien jardin de l'Hôtel de ville, nous avons remarqué dans les fondations, vers la rue Puits-Gaillot et du côté de la rue Lafont, deux pans de murailles de 5 pieds d'épaisseur, qu'on a démolis avec assez de difficulté. Cet ouvrage, qui ne paraissait pas fort ancien, était sans doute accompagné d'autres murailles ou remparts formant une double enceinte, défendus dans cette partie par le canal du fossé des Terreaux, dont la largeur, d'environ 60 pieds, se trouvait égale et parallèle à celle de la cour de l'Hôtel de Ville ; ces massifs de murailles étaient composés de gros cailloux et de quelques pierres de Couzon, liés avec un ciment grisâtre très dur (nous avons reconnu d'autres traces du même canal vers la place des Terreaux). Les murs dont nous venons de parler, allant du Rhône à la Saône et traversant les anciens Terreaux, nous ont paru appartenir au moyen-âge." (Artaud 1846 : 194-195).

L'importance des couvents sur la presqu'île

- 81 De nombreux couvents se sont installés côté Empire ; ainsi peut-on rapidement mentionner, du sud au nord de la Presqu'île, autour des anciennes abbayes bénédictines d'Ainay et de Saint-Pierre-les-Nonains : les Templiers, puis les Célestins, les Jacobins, autrement dit frères prêcheurs, les Cordeliers, autrement dit frères mineurs (franciscains), les Carmes, les Augustins et les Clarisses (**fig. 12**).

12- Localisation des différents couvents mentionnés sur un extrait du plan de S. Maupin

Musée Gadagne à Lyon

- 82 Ces ordres mendiants devaient rester près des villes, mais hors les murs, et disposer de terrains suffisamment vastes pour les cultiver et en vivre. Leur installation suggère deux réflexions sur la topographie de la Presqu'île :
- plusieurs auteurs ont restitué des murs d'enceinte en fonction de leur présence ;
 - la Presqu'île devait être relativement peu lotie pour qu'ils puissent s'installer ainsi.
- 83 Leur importance ne cesse de s'accroître : "D'abord modestement installés par leurs bienfaiteurs dans des quartiers écartés, soucieux de s'agrandir et de s'isoler, ces couvents durant la fin du Moyen Âge suivent une politique d'accaparement qui donne à leurs premiers établissements des dimensions de véritables îlots. Sans difficultés apparentes, les Jacobins acquièrent une dizaine de maisons qu'ils réduisent en cimetière, Carmes et Augustins pour faciliter leurs constructions, obtiennent la suppression ou le détournement de rues ; les Cordeliers enfin, dans des conditions qu'on ignore, s'assurent la libre disposition d'un hectare et demi au débouché de la rue Grenette" (Rossiaud 1990 : 363).

L'habitat et le réseau viaire

- 84 L'évolution de l'habitat civil sur la Presqu'île est un chapitre de l'histoire lyonnaise encore peu traité. Plusieurs études historiques récentes contribuent néanmoins à en définir les caractères et à terme, visent à mettre en évidence les étapes et les modalités de l'urbanisation de Lyon (Perez 1990, Gonthier 1981 et indirectement, Zeller 1984). Cette question a par ailleurs intéressé les archéologues (Becker *et al.* 1989), même si parfois ils ne l'ont abordée que de manière théorique (André *et al.* 1985). Par contre, sur la rive droite de la Saône, plusieurs interventions archéologiques comme celle de l'avenue Adolphe Max (Villedieu 1990), ou de l'îlot Tramassac (Arlaud *et al.* 1994) ont livré des vestiges d'habitats médiévaux et modernes (laïcs et ecclésiastiques) dont l'interprétation complétée par l'étude des sources écrites, a éclairé l'histoire de l'habitat lyonnais ; celle-ci s'est encore enrichie par l'analyse archéologique des élévations d'immeubles voués à la démolition ou à la restauration (Rapport, Arlaud 1985, 1988, 1992, 1994 et thèse en cours).
- 85 Il existe une pénurie d'informations importante dans l'histoire de l'habitat vernaculaire sur la Presqu'île (Perez 1990 : 20-22) ; de ce fait, il a paru judicieux de conjuguer deux démarches ; l'analyse des élévations conservées et l'étude des textes, lors des fouilles pratiquées sur le site de la place de la Bourse et de la place de la République, tout en ayant conscience que l'aspect ponctuel de cette étude ne livrerait qu'une page de l'histoire du processus d'urbanisation de la Presqu'île depuis le Moyen Âge. Ces résultats permettront en outre de comparer l'urbanisation de la Presqu'île à celle de la rive droite de la Saône.
- 86 Que l'habitat privé soit mal connu tient pour une part au laconisme et à la dispersion des sources. Sauf pour quelques grandes demeures, il est en effet rare que la construction, la disposition ou l'évolution des bâtiments soient abordées avec précision par les textes anciens. La pratique du contrat oral était courante lorsqu'il s'agissait d'effectuer des travaux sur des bâtiments privés, même s'il arrivait que des actes à ce sujet soient conclus, "à prix-fait", devant notaire. Les transmissions (héritage, dotation...), les transactions (vente, location...) composent certes la majeure partie des registres notariés, mais la teneur des actes se révèle fort souvent décevante, faute de détail sur les biens échangés. En fait, s'il existe une masse documentaire considérable sur l'histoire juridique de la propriété privée, il est beaucoup plus malaisé de retracer l'évolution des bâtiments.

Le tournant du XIXe s. : paupérisation et grands travaux

- 87 Dès 1823, la ville s'inquiétait de la paupérisation de la Presqu'île. M. de Pontmartin, conseiller de préfecture à Lyon, rédigea un rapport tout à fait inquiétant : "La partie centrale de la ville de Lyon est celle où la nécessité d'une large restauration se fait particulièrement sentir. Les rues y sont étroites et sans concordance dans leur percement. L'air et la lumière, l'espace et une circulation facile manquent aux nombreux habitants d'une masse de réduits infects qui couvent et enfantent tous les désordres physiques et moraux. Entouré par la place des Terreaux, par la place Bellecour, par les quais du Rhône et de la Saône, ce quartier est le mieux placé et pourtant en général les immeubles y ont peu de valeur. On comprendra que nos observations ne portent pas sur les quais qui font l'ornement de la ville, mais bien sur ce pêle-mêle de maisons où vient s'entasser une population dégradée par la misère,

l'insalubrité et le vice. A l'aspect de ces rues ténébreuses, les étrangers fuient notre cité" (Pontmartin 1845 : 177-194).

- 88 Il est certain qu'il fallait trouver un moyen d'endiguer les foyers endémiques, de problèmes d'hygiène certes, mais aussi de rébellion qui couvaient dans ces quartiers miséreux (fig. 13).

13-Anonyme, extrait du plan de la ville de Lyon indiquant les positions occupées par la garnison et les insurgés pendant les journées du 9 au 14 avril 1834

VERS 1853

Lyon, AML 3 S 732
Cl. J. Gastineau

- 89 De plus, il était clair que la misère et la paupérisation latente des quartiers de la rive droite de la Saône étaient en train de gagner la Presqu'île ; de la même manière qu'un siècle plus tôt les marchands, les notables... avaient déserté les quartiers Saint-Georges, Saint-Jean et Saint-Paul, l'émigration était amorcée de la Presqu'île vers les quartiers neufs des Brotteaux en rive gauche du Rhône.
- 90 Quant à la vision que pouvaient en avoir les voyageurs, le récit de Charles Dickens¹⁴ qui séjourne à Lyon en 1845 est tout à fait éloquent : "Quelle ville est Lyon ! Il est certaines circonstances malheureuses où les gens vous disent qu'il leur semble être tombés des nues. Ici, c'est une ville toute entière qui s'est laissée descendre de cette région là-haut, à la manière de ces pierres qui, avant de retomber, ont d'abord été ramassées dans quelque lande ou autre plaine stérile. Les deux grandes rues à travers lesquelles coulent les deux grands fleuves de Lyon et toutes les petites rues qui y cherchent une issue étaient brûlantes comme des ventouses, étouffantes, puantes, hideuses ; les maisons hautes et vastes, sales à l'excès, pourries comme de vieux fromages et aussi peuplées. Ces maisons ont un essaim d'habitants jusqu'aux collines qui enferment la ville dans leur

ceinture : nous vîmes toutes ces larves humaines se montrer à leurs fenêtres, pour sécher leurs haillons sur des perches, se traîner sur leurs portes, les unes pour sortir, les autres pour entrer, haletant sur le pavé, rampant entre des piles ou des ballots de marchandises, et vivant ou plutôt ne mourant pas, jusqu'à ce que leur heure fût venue, dans un récipient épuisé. Fondez toutes les villes manufacturières en une seule, vous aurez à peine une idée de Lyon, tel qu'il s'offrit à mes impressions ; j'y vis ou crus voir toutes les misères de nos propres cités industrielles concentrées dans une ville étrangère. L'effet en fut si désagréable sur mes yeux, mes oreilles et mon odorat que je ferais un détour de plusieurs lieues, plutôt que de rencontrer encore Lyon sur ma route".

NOTES

1. Le terme de "colline" est constamment employé dans l'agglomération lyonnaise pour désigner les quartiers de Fourvière et de la Croix-Rousse, de manière impropre puisque ces quartiers se développent sur les plateaux et leurs pentes. Par tradition le terme colline sera toutefois utilisé.
2. Les fouilles du quai Saint-Antoine (Rapport Laroche *et al.* 1980) ne l'ont pas confirmé.
3. Etude réalisée au Centre d'Etude en Géographie et Aménagement. URA 260 CNRS, sous la direction de J.-R Bravard. Seuls les sites, Annexe Mairie, place L. Pradel et me Bellecordière n'ont pas fait l'objet d'une étude géomorphologique.
4. Datation fournie par la présence d'un squelette fossilisé dans les alluvions sablo-limoneuses.
5. Les travaux réalisés à la fin du XVIIIe s. par l'ingénieur Perrache ont repoussé les limites sud de la Presqu'île.
6. La capitale est alors Chalon-sur-Saône.
7. Fouilles réalisées par J.-Fr. Reynaud.
8. Texte latin établi par A. Coville, *Recherches sur l'histoire de Lyon du Ve au IXe s.* (450-800), Paris. 1928 : 283-288. Traduction M. Rubellin.
9. Nizier est l'oncle de Grégoire de Tours. Il construit des églises et agrandit la maison épiscopale. Il réunit un concile entre 567 et 570 à Lyon. A sa mort en 583 il est enterré dans l'église qui prendra son nom ; des miracles se produisent sur sa tombe et son culte se développe rapidement.
10. *Quod dum ad monasterium inter Ararim et Rhodanum situm in burgo Lugdunensi.*
11. AML.-3 ii 5 à 17 (6 à 12 = Fourvière).
12. AML. 3ii5.
13. Communication orale de J.-Fr. Reynaud.
14. Revue Britannique, n° 2, février 1846.

La problématique des sites

- 1 La fouille des sites des parkings a offert bien évidemment la possibilité de faire le point sur de nombreuses hypothèses, mais aussi de découvrir des pans nouveaux de l'histoire de la Presqu'île.
- 2 Chaque opération a été précédée d'une campagne de sondages d'évaluation lesquels ont confirmé le fort potentiel archéologique des quatre sites¹⁵.
- 3 Les chantiers des parkings ont opéré de profondes excavations à travers les sédiments de la Presqu'île : de sa construction par le Rhône et la Saône, durant la Protohistoire, jusqu'aux grands travaux d'urbanisme du XIXe s., toutes les périodes ont pu être abordées. L'analyse géomorphologique liée à l'étude archéologique s'est attachée à définir précisément la topographie de ces quatre sites répartis sur les terres basses. Ces résultats confrontés aux différentes hypothèses concernent le confluent et son évolution. En outre, l'analyse des dépôts naturels intercalés dans les différents niveaux d'occupation met en évidence les interactions entre le milieu naturel et les activités humaines.
- 4 Enfin, l'étude des textes permet de mieux comprendre certains vestiges, tout en donnant une autre dimension à leur interprétation.
- 5 Les principaux résultats intéressent l'évolution du milieu naturel, de la topographie et de l'urbanisme de la Presqu'île. Mais ces fouilles ont aussi considérablement enrichi notre connaissance de la civilisation matérielle pour toutes les périodes considérées, révélant en particulier des aspects de l'époque moderne encore inconnus à Lyon.

La place des terreaux

- 6 La place des Terreaux est à mi-distance des deux cours d'eau et au pied du versant méridional du plateau de la Croix Rousse. La partie explorée, qui couvre presque toute la surface de la place, s'étend sur 3250 m².
- 7 À ce site, sont associées (**fig. 4 et 14**) de nombreuses interrogations concernant la topographie du secteur amont des terres basses au cours des différentes périodes historiques : lieu de confluence, de canalisation ou d'occupation durant l'Antiquité, et site fortifié durant l'époque médiévale.

14- Limite d'emprise des fouilles, place des Terreaux

Un site de bas de pente

- 8 L'emplacement du parking est localisé en rupture de pente, au contact de deux unités géomorphologiques : la plaine alluviale et le plateau de la Croix-Rousse, dont le versant sud domine le site à une altitude de 252 m. Il accuse une pente de 12 % jusqu'au contact de la plaine, à environ 170 m, et présente une légère convexité dans sa partie supérieure, alors que la partie inférieure est légèrement concave. Ce profil est très accidenté, avec une succession de pentes variables, d'éperons, de vallons et de falaises isolant des terrasses. L'une d'entre elles correspond au site de l'amphithéâtre.
- 9 Le fonctionnement de ce versant a pu participer à la sédimentation sur le site lors de crises érosives, entraînant les formations localisées sur le plateau¹⁶. Les niveaux superficiels les plus fins (limons et argiles), entraînés lors d'épisodes de ruissellements diffus et limités, se déposent d'abord. Les formations les plus grossières affleurent alors. Lors d'épisodes érosifs à ruissellement torrentiel, sables, cailloux, et fragments granitiques peuvent être arrachés au versant et déplacés jusqu'au pied de la colline. Selon ce modèle, on peut assister à un relais des colluvions de plus en plus grossières, qui transitent et s'accumulent au niveau de la rupture de pente, pour former ainsi une stratification inversée.
- 10 L'étude s'est attachée à retrouver les traces d'une occupation ancienne dans ce qui apparaissait a priori comme un site favorable à l'installation humaine, au pied du versant, à l'abri des flux principaux des cours d'eau.
- 11 Il importait également de vérifier l'hypothèse de l'ouverture d'un chenal par la Saône à la fin de l'Antiquité et au début du haut Moyen Âge avancée par A. Audin (Russo *et al*, 1964).

Les fortifications

- 12 Ce site apparaît primordial pour la connaissance des fortifications médiévales et modernes. L'historiographie lyonnaise concernant les fortifications est relativement pauvre, tout comme l'a été jusqu'à une date récente l'apport de l'archéologie. Les recherches conduites sur la place des Terreaux sont parmi les premières à mettre au jour des éléments de l'enceinte médiévale de la ville, sur un secteur baptisé fossés de la

Lanterne. A la différence des fouilles effectuées précédemment sur le site de l'Opéra (Rapport, Raynaud 1989), il a été possible de dégager une vaste portion du fossé et des murs qui le confinaient, sur un espace qui, de plus, ne fut jamais construit après leur abandon. Un certain nombre de questions ont été abordées : l'origine de ce système défensif, son tracé et son architecture, son histoire à la fin du Moyen Âge.

- 13 La nature des processus naturels de sédimentation participant au remplissage du fossé, mais aussi celle des dépôts anthropiques, ont été au centre des problématiques de cette opération. Pour étudier le fonctionnement hydrologique du fossé, une étude paléolimnologique des niveaux de sédimentation naturelle du remplissage s'est attachée à reconstituer les archéoenvironnements aquatiques ou palustres, grâce à l'analyse des restes de Cladocères (micro-crustacés très abondants dans les eaux calmes ou stagnantes).
- 14 Un aspect particulièrement intéressant de l'histoire de ce quartier est l'urbanisation du nouvel espace gagné sur les fortifications, entre bourg et faubourgs. Il existe de multiples interactions entre le développement urbain et la "frontière" des fossés de la Lanterne, qui accueillirent, après leur disparition, le centre de la vie municipale. Il s'agit bien d'un site-clé de l'histoire de Lyon, dont le moindre intérêt n'est pas d'avoir symbolisé le pouvoir municipal depuis le XIII^e s. jusqu'à la période moderne.

Les sources documentaires

- 15 Les archives concernant les fortifications sont abondantes et la majorité des textes émanent du pouvoir municipal. En dépit de quelques interventions royales, ce sont les échevins et la ville qui assurèrent l'essentiel de la construction, de l'entretien et du financement des fortifications médiévales. C'est donc au fil des délibérations et des comptabilités consulaires que se présentent des renseignements relatifs à l'enceinte des Fossés de la Lanterne. L'intérêt stratégique des fortifications, l'histoire de leur construction, étroitement liée à celle de la ville, luttant pour s'affranchir de l'autorité archiépiscopale, le transfert (après leur destruction) du centre de la vie municipale sur leur emplacement, sont autant d'explications à ce foisonnement documentaire.
- 16 La qualité des renseignements historiques fournis par ces études d'archives est inégale. Par leur nature même, les textes ne livrent en effet qu'une vision partielle de l'histoire et de la physionomie de cette enceinte. Ainsi on ignore, sauf confirmation ultérieure ou vérification dans les comptabilités, la réalité des décisions prises en délibération sur les travaux à entreprendre. Autre exemple, lorsque le caractère comptable prime sur tout autre, il est parfois impossible de déterminer la nature ou la localisation des travaux effectués. Enfin il faut noter l'absence de toute documentation figurée et cartographique, les imprécisions lexicographiques, les difficultés de localisation, la disparition de documents etc. En bref, il est difficile de proposer une description évolutive fiable de ces ouvrages fortifiés : il faut se contenter d'images fragmentaires, à la faveur d'années mieux documentées que d'autres.

Les places de la bourse et de la république

- 17 Les problématiques de ces deux sites, en bordure du Rhône (**fig. 4 et 15-16**), montrent de telles similitudes qu'ils sont présentés ensemble. Le site de la place de la Bourse, 400 m en aval (au sud) des Terreaux est à 150 m de la rive droite du Rhône actuel. La surface

fouillée est de 1700 m². A 450 m plus au sud, le site de la place de la République, localisé à 200 m de la rive droite, a été exploré sur 2000 m², avec notamment des observations rue Childebert au sud-est de la place.

15- Limite d'emprise des fouilles, place de la Bourse et vue du site vers le sud

- 18 À leurs emplacements, se rapportent plusieurs hypothèses relatives au confluent : le premier se situe en limite du bras supposé des Jacobins ; l'emprise du second recouvre plusieurs tracés de confluence proposés depuis la fin du XIXe¹⁷.
- 19 Sur ces deux sites, les fouilles ont révélé l'importance des structures conservées en élévation : elles correspondent à des îlots d'habitat démolis lors de la création de la rue Impériale vers 1850, puis de la rue Childebert et de la rue Président Carnot et enfin de la place de la Bourse. Si de très nombreuses maçonneries appartenant à des parcelles antérieures aux grands travaux du XIXe s. avaient déjà été dégagées sur la Presqu'île, elle n'avaient encore donné lieu à aucune analyse détaillée. En effet, ces maçonneries étaient systématiquement méprisées, car elles étaient considérées comme des vestiges de "caves modernes". Il était donc primordial de mettre l'accent sur l'étude de ces vestiges encore conservés en élévation, et de la compléter par celle des textes, pour apporter des éléments sur la mise en place du parcellaire et du réseau viaire à la fin du Moyen Âge.

16- Limite d'emprise des fouilles, place da la République et vue partielle vers le nord-ouest

Cl. J.-Cl. Chuzeville, LPA

Les principaux fonds d'archives consultés

- 20 L'histoire des maisons lyonnaises repose, pour une large part, sur le dépouillement des tables dressées pour établir l'assiette des diverses taxes levées au nom du Roi ou de la Commune. Les biens immobiliers des Lyonnais y sont estimés, classés par noms de propriétaires ou par rues. Les *Nommées* de 1388 sont les plus anciens registres conservés ; d'autres leur succédèrent avec plus ou moins de régularité et de précision. A partir du début du XVIIe s., ces documents sont complétés par les tables annuelles des alignements accordés par le consulat. Auparavant ceux-ci étaient consignés dans les comptes-rendus des délibérations consulaires. Ces opérations d'alignement visaient à redresser le tracé des rues souvent étroites, auxquelles des façades implantées sans plan directeur conféraient une irrégularité qui entravait la circulation et l'évacuation des eaux usées. Les reconstructions des maisons y sont donc pratiquement toutes mentionnées, datées, avec l'indication des nouvelles mesures à respecter. Certaines maisons particulières ont par ailleurs fait l'objet d'estimation ou d'expertise, dont les rapports sont conservés dans les fonds de la Sénéchaussée ou dans les registres notariés. Leur existence est aléatoire et la plupart de ces documents ne sont pas antérieurs au XVIIe s., néanmoins leur degré de précision en font des documents précieux pour la description des immeubles de cette période.
- 21 À ces archives d'origine civile, viennent s'ajouter celles des communautés religieuses, régulières ou séculières, qui exerçaient une rente sur la presque totalité du territoire de la ville. Les terriers de cette directe contiennent les reconnaissances successives dues sur chaque propriété ; ces registres sont parfois agrémentés de plans levés, pour la majorité, au cours du XVIIe s.
- 22 Enfin, il arrive que des dossiers concernant une seule propriété aient été constitués et conservés tels quels, véritable compilation d'actes relatifs à l'histoire des immeubles qui la composaient. Une parcelle du chantier de la place de la République possède ainsi

un volumineux dossier tiré des archives de l'Hôtel-Dieu, composé d'actes qui vont du XVIIe au XIXe s.

- 23 Signalons enfin qu'au début du XXe s., J. Pointet a établi, îlot par îlot, la liste des mentions relatives aux différentes parcelles de chaque quartier le Lyon. Le travail méthodique et considérable de cet érudit repose essentiellement sur le dépouillement exhaustif des archives fiscales de la ville et des terriers ecclésiastiques. Seul le volume consacré au plateau de la Croix-Rousse a été édité. Les manuscrits de cet auteur, cahiers et plans, sont conservés au Musée de la Ville de Lyon, et une copie est disponible aux Archives Municipales.

La place des célestins

Topographie originale

- 24 A quelque 300 m au sud-ouest de la place de la République, le site de la place des Célestins est proche de la rive gauche de la Saône actuelle. (**fig. 4 et 17**). Les recherches, là encore, étaient l'occasion de vérifier plusieurs hypothèses de confluence, puisque l'emprise du chantier est localisée près de leurs tracés et plus particulièrement du bras dit "des Jacobins" (**cf. fig. 5**)¹⁸ :

17- Limite d'emprise des fouilles, place des Célestins et vue du théâtre

CL. J.-CL. CHUZEVILLE, LPA

- 25 L'analyse géomorphologique avait aussi comme but de reconstituer la mise en place de la rive gauche de la Saône et sa chronologie et de déterminer l'influence du Rhône sur la partie ouest de la Presqu'île. En effet, les résultats acquis lors des fouilles des quartiers Saint-Jean et Saint-Georges (*op. cit.*), en rive droite de la Saône, confirment que des flux du Rhône nord-est/sud-ouest ont atteint la partie occidentale de la plaine, repoussant la Saône au pied de la colline de Fourvière et ce jusqu'à la fin du 1er av. J.-C. Les sondages préliminaires ont également permis d'observer sur la place des Célestins des alluvions mises en place par le fleuve et la Saône (Arlaud *et al*, 1990).

Une occupation durant l'Antiquité

- 26 Les découvertes fortuites de 1836 (Artaud 1846 : 86), puis les travaux de construction d'un collecteur en 1876, avaient mis au jour dans ce secteur plusieurs mosaïques et des *emblemata* avaient alors été déposées (Stern 1967 n° 126 à 128) (**fig. 9**). S'il ne faisait aucun doute pour le narrateur que ces découvertes se rattachaient à une vaste *domus* antique, ces fouilles n'eurent cependant pour but que le dégagement des mosaïques. D'après H. Stern qui les a étudiées, ces dernières dateraient de l'époque des Sévères (Stern 1967 : 97-100).
- 27 Quatre sondages préliminaires, très proche des découvertes du XIXe s., ont confirmé la présence de vestiges antiques : il s'agit essentiellement de couches de démolition, contenant de nombreux fragments d'enduits peints, ainsi que d'un épandage d'amphores prouvant la nécessité d'assainir le terrain. Le décapage de l'emprise totale du parking, sur une surface de 2000 m², a révélé une partie du plan de la *domus*. Mais c'est sans doute sur ce site que l'étude géomorphologique a mis en évidence avec le plus de clarté les relations complexes de l'évolution du milieu naturel et de la colonisation humaine de la Presqu'île, au cours de l'Antiquité.

Des vestiges du haut Moyen Âge

- 28 Dans deux sondages préalables sont apparus des vestiges du Moyen Âge : directement sur la démolition antique, des sols en terre battue et une série de petites fosses bien alignées correspondent vraisemblablement à des trous de poteaux et des murs en pierres liées à la terre. Ces éléments, difficiles à discerner, sont tous intégrés dans une épaisse couche de terre noire, très organique, la célèbre "terre de jardin". L'absence de mobilier ne permettait pas de dater plus précisément ces structures. L'extension des recherches a permis de les rattacher au haut Moyen Âge, ce qui constitue une première dans la Presqu'île.
- 29 Enfin aucun témoin des bâtiments du couvent des Templiers, puis des Célestins, n'a pu être observé, ce que l'analyse des plans anciens a confirmé : il apparaît en effet que l'actuelle place des Célestins occupe l'emplacement des anciens jardins du couvent.
- 30 Plutôt que présenter les résultats acquis sur chaque site sous la forme de quatre monographies, il a paru plus enrichissant de les synthétiser par grande époque. Ainsi apparaît mieux l'apport de chacun, évidemment inégal suivant les périodes, à l'histoire de la Presqu'île, de la Protohistoire jusqu'au XIXe s.

18- La Presqu'île lyonnaise

Cl. P. Plattier

NOTES

15. Mandy 1988, sondage Terreaux ; Arlaud 1989, sondage Terreaux ; Godard 1990, sondage République ; Arlaud 1989, sondage Bourse et Arlaud 1990, sondage Célestins.

16. Les formations géologiques se succèdent ainsi, des plus anciennes aux plus récentes (notice de la Carte géologique 1979, David et Mandier 1984) :

- le socle granitique représenté principalement par le granite porphyroïde à gros grains dit "de Limonest" ; les faciès à deux micas n'y sont pas rares ;
- la molasse du Miocène inférieur marin à sables calcaires et micacés en léger affleurement à la base de la colline ;
- les formations aigilo-sableuses du Miocène supérieur continental.

L'ensemble des formations du Quaternaire appartient à la glaciation de Riss (Mandier, *op. cit.*) et se compose successivement :

- de sédiments glacio-lacustres à faciès argileux issus de la formation d'un lac lorsque le glacier du Rhône est venu se bloquer contre le versant ;
- de moraines de fond dominantes, hétérométriques composées d'un mélange de blocs et galets dans une matrice limoneuse ;
- de quelques moraines d'ablation à faciès caillouteux qui sont conservées sur le haut du plateau ;
- et d'une couverture loessique.

17. Le site de la place de la République se trouve : - sur la rive nord du bras proposé par A. Allmer et P. Dissard, non confirmé (1887-88) ; - à l'ouest de la rive droite du bras confluent à Bellecour, tracé proposé par A. Steyert (1895) et confirmé par les fouilles de la station de métro de cette place (Vérot *et al*, 1989). La rive droite de ce bras peut recouper la limite sud-est de l'emprise de fouilles ; - sur le tracé proposé par M. Audin (1919) ; - sur la rive sud d'un des trois tracés supposés de C. Germain de Montauzan (1924) ; - au sud du bras supposé des Jacobins de A. Audin, très critiqué (1964).

18. Le site des Célestins se trouve sur l'île dite "d'Ainay", bordé au nord par le bras de confluence d'Allmer et Dissard (1887-1888) et à l'ouest par la berge du bras principal de la Saône. Le tracé proposé par M. Audin place ce site sur la rive sud-est de cette confluence (Audin, 1919). Les trois

bras de confluence proposés par C. Germain de Montauzan localisent le site d'étude à l'angle nord-est du bras le plus méridional (Germain de Montauzan, 1924). Enfin, le site occupe la partie sud-ouest c'est-à-dire la rive gauche du bras celtique des Jacobins de A. Audin (Russo *et al*, 1961 et 1964), tracé à peu près semblable à celui de Kleinclausz (1925) ou encore à l'hypothèse de Turcan, mais d'une chronologie plus tardive.

Les dessous de la presqu'île lyonnaise - Résultats des fouilles

Chapitre 1. À l'origine, un site inhospitalier

- 1 Comme il a été rappelé, le Rhône a construit sa plaine alluviale formée d'un plancher caillouteux au plus tard à l'âge du Fer, sur les alluvions caillouteuses de la Saône mises en place au cours du Postglaciaire (Bravard *et al.* 1997). La réalisation de sondages profonds ainsi que le suivi des travaux de terrassement des parkings, hors contexte archéologique, ont permis quelques observations ponctuelles qui nous informent sur les premières phases de formation de la Presqu'île. Une bonne collaboration avec l'aménageur nous a permis de réaliser quelques relevés et notamment le prélèvement des troncs fossiles extraits de ces alluvions.

La genèse de la plaine alluviale

- 2 Le contact de deux faciès alluviaux (Saône-Rhône) a pu être observé lors de la phase de construction du parking République au niveau de la rue Childebert. Un bras du Rhône ancien qui ravine les alluvions de Saône a été mis au jour (**fig. 19**). Le sommet des alluvions rhodaniennes a été atteint sur l'ensemble des sites sur une superficie variable. Les troncs fossiles prélevés dans ces deux formations fournissent des repères chronologiques dans la reconstitution de ces terres basses (*op. cit.* : 177-201).

19 – Vue des berges est et ouest du chenal du Rhône sous la rue Childebert

(République)

Les alluvions postglaciaires de la Saône

- 3 Elles s'étalent sur la majorité de la Presqu'île et culminent en moyenne à 155 m d'altitude. Elles ont été mises en place par la rivière lors d'une période où le Rhône s'écoulait en position topographique déprimée plus à l'est. Observées place de la République, elles ont été également datées par deux troncs extraits place des Célestins.

République

- 4 À l'angle de la rue Childebert et de la place de la République, une grande stratigraphie, partiellement conservée entre deux étages du parking en construction, a permis d'observer ces alluvions de Saône, qui culminent à la cote 155 m. Elles sont composées de sables très grossiers de couleur rose orangé, de cailloutis et de quelques lits de graviers. Les cailloutis tractés appartiennent à la charge de fond d'un chenal de la Saône.

Célestins

- 5 Lors des terrassements, deux troncs subfossiles (US 7934 et 7935) ont été dégagés, à une altitude moyenne de 155 m (-12 m) dans les alluvions de Saône, et datés respectivement de :
 6690 +/-67 B.P. soit 5671-5444 B.C. (Ly 6582)
 6684 +/-91 B.P. soit 5696-5435 B.C. (Ly 6581).
 Il est possible que ces deux échantillons appartiennent au même tronc qui permet de

dater au plus tôt (si remanié) le sommet de la formation alluviale de Saône du début de l'Atlantique.

Les alluvions caillouteuses du Rhône

- 6 Les alluvions graveleuses mises en place par le Rhône ont été observées sur tous les sites avec une précision variable selon la profondeur des sondages.

Rue Childebert : un chenal ancien

- 7 Les alluvions sablo caillouteuses de la Saône décrites précédemment ont été entaillées par le Rhône sur une largeur de 22 m et une profondeur de 2,50 m (**fig. 20**). Le chenal est orienté nord-ouest sud-est ; il est remblayé par des sédiments caractéristiques du Rhône.

20- Coupe schématique du chenal du Rhône repéré rue Childebert

(République)

- 8 Au fond du talweg, à environ 152,5 m d'altitude, un tronc de pin est fossilisé par du cailloutis rhodanien qui participe au remblaiement du chenal (**fig. 20**). Ce tronc a été daté par radiocarbone de 5795 $\pm$ 50 B.P., (4785-4530 cal BC) (Arc 768 - ARC 92/R1213C), soit de l'Atlantique récent.
- 9 Le remblaiement de ce chenal est assuré principalement par des cailloutis et graviers à matrice sableuse de couleur grise, formation épaisse au minimum de 3 m. Dans ces sédiments de charge de fond exclusivement roulés et tractés, le tronc a provoqué un ralentissement du courant permettant le dépôt de sables piégés dans les racines.
- 10 Lors de ces terrassements, un tronc d'orme extrait, à la cote 155 m au sommet du remplissage rhodanien, a été daté par radiocarbone de 3770 $\pm$ 50 B.P. (2455-2030 BC) (Arc 768 - ARC 92/R1213C), soit du Subboréal.
- 11 Les alluvions de la Saône de l'Atlantique ancien sont ravinées par le Rhône au cours de l'Atlantique récent. L'exhaussement rhodanien se poursuit au début du Subboréal.
- 12 L'observation du sommet du substrat caillouteux rhodanien sur les quatre sites permet de décrire une topographie irrégulière de bancs et de mouilles caractéristiques d'une dynamique de tressage imprimant en surface des chenaux peu profonds et divagants.

Terreaux : une topographie de bancs partiellement émergés au nord

- 13 Les observations restent ponctuelles en raison des nombreuses modifications du sous-sol au cours des périodes historiques¹⁹ Elles se limitent à trois sondages, au sud de la place (zone V), au nord (zone IX) et au nord-ouest (zone X).

21 - Coupes stratigraphiques Terreaux, zone IX

Au nord, le cailloutis culmine entre 163,25 (US 3823) (**fig. 21 A**) et 164,05 m (US 3865), selon un pendage vers le sud et vers l'ouest. La stratification complexe fait apparaître des lits entrecroisés de cailloutis et de sables, lesquels séparent deux ensembles essentiellement caillouteux (**fig. 22A**). Les éléments grossiers, roulés et tractés au fond du lit, témoignent du passage du lit vif du fleuve (milieu aquatique) alors que les alluvions fines traduisent un affaiblissement de la turbulence des courants, en suspension uniforme ou en suspension graduée (milieu terrestre). Cet ensemble sédimentaire pourrait traduire une dynamique de tressage du chenal à l'origine du dépôt, puisque dans le cadre de cette dynamique instable, les chenaux changent constamment de tracé (déplacement latéral pour disperser l'énergie).

Au nord-ouest, le substrat caillouteux a été repéré à 163,44 m d'altitude en moyenne sur 10 cm d'épaisseur et 1 m de largeur.

Au sud, ce plancher repéré *in situ* au-delà de l'escarpe (zone V) cote à 163,64 m ; les 50 cm d'alluvions fines rhodaniennes, qui le fossilisent, prouvent qu'il est en place et non remanié.

22 - Coupe stratigraphique (1025) : Terreaux, zone IX

- 14 En résumé, ces observations ponctuelles réalisées au nord de la Presqu'île permettent de décrire un plancher alluvial du Rhône modelé par des chenaux peu profonds et instables qui isolent des bancs partiellement émergés, en moyenne entre 163,25 et 164,05 m.

Bourse : un chenal du Rhône isolant une île

- 15 Ce chenal de tressage orienté nord-est, sud-ouest, large de 15 m, occupe l'angle nord-ouest de la place²⁰ Le talweg, à une altitude de 161,60 m, est légèrement décalé vers la berge orientale observée à 164 m. Ces éléments définissent un chenal sinueux dont l'écoulement concentré s'effectue dans la concavité à l'est et provoque un exhaussement sableux sur la convexité à l'ouest (**fig. 23 2**).
- 16 À l'est de ce chenal, le plancher alluvial rhodanien est compris entre 164,40 et 163,30 m du nord au sud. Une dépression à environ 163,50 m traverse le site de l'extrémité nord-est, vers le sud. Elle est limitée au sud-est et à l'ouest par deux bancs dont l'altitude est supérieure à 164,0 m (**fig. 23 1**). Une restitution de la topographie du cailloutis permet de définir une île dont les bancs culminent à plus de 164 m. Elle est bordée à l'ouest par un chenal peu profond à 161,60 m et à l'est par le tracé principal du fleuve. Cette topographie caillouteuse, caractéristique d'une dynamique de tressage du Rhône, peut être datée au plus tôt de la fin du Ier âge du Fer.

23- Le chenal antique du Rhône

(Bourse)

République : une bande active de tressage du Rhône

- 17 Sur ce site, le plancher alluvial rhodanien culmine en moyenne entre 163 et 164 m, mais sa topographie reste ondulée et irrégulière avec des axes de chenalisation dont l'altitude se maintient entre 160 et 162 m (fig. 24 1).

24 –

- 1) RECONSTITUTION TOPOGRAPHIQUE DU SITE DE RÉPUBLIQUE
- 2) INTERPRÉTATION TOPOGRAPHIQUE DU SECTEUR
- 3) EVOCATION DU PAYSAGE DE LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE AU DÉBUT DE NOTRE ÈRE

Au nord, le toit du cailloutis oscille entre 163,60 m et 162,74 m d'altitude.

En aval, le plancher présente plusieurs niveaux de cailloutis qui alternent avec des phases sableuses. Une phase caillouteuse forme un banc à 163,55 m, orienté nord-est, sud-ouest, lequel domine une zone déprimée au nord jusqu'à 162,30 m, et une au sud-ouest inférieure à 163,00 m. Les lits de cailloutis qui composent le banc sont très hétérogènes et présentent plusieurs faciès déterminés par la granulométrie :

en tête de banc, au nord-est, des lits de gros galets semblent l'expression d'un pavage dû à l'érosion par la crue suivante, progression de banc en delta ou avalanching ;

en queue de banc, au sud-ouest, de nombreux lits de sables alternent avec des lits de graviers aux altitudes de 163,40 à 162,40 m, selon un pendage nord-est, sud-ouest et traduisent des processus différents (transport en suspension graduée et en suspension uniforme) avec des courants qui se sont dispersés et affaiblis.

Au sud-est, rue Childebert, le plancher alluvial est composé de plusieurs faciès vers l'est où se superposent des lits de galets à matrice sableuse et des lits de cailloutis et graviers. L'altitude supérieure évolue de 163,0 m à l'ouest à 164,40 m à l'est (près du tracé actuel du Rhône) et une légère dépression se dessine, d'altitude inférieure à 163,30 m en moyenne.

- 18 Cette différenciation topographique du plancher alluvial, définit une zone alluviale dynamique fortement remaniée par des chenaux de tressage du Rhône. Dans un tel système, il est impossible de trouver des limites de berges car elles sont en constante évolution avec des chenaux peu profonds qui se remblaient et se recourent à chaque phase de crues. On ne peut alors décrire que des ensembles qui appartiennent à un système de bande active ; une reconstitution en est proposée (**fig. 24 2**).
- 19 La variabilité topographique et texturale s'expliquerait par le passage de chenaux multiples, qui construirait un banc ou une langue caillouteuse en progression vers l'ouest, dans un axe de chenalisation. Ainsi, on peut imaginer une lône du Rhône active, peu profonde, dont les courants drainés par plusieurs chenaux balayent les marges (alt. inf. 162,30 m). Le sable se dépose à l'aval et sur les marges latérales du chenal (au nord et au sud à 163,50 m de moyenne) alors que le cailloutis se dépose dans l'axe du talweg et construit peu à peu un banc (à 163,40 m min.).
- 20 Le cailloutis au sud-est, avec un pendage est-ouest, correspondrait à un bourrelet alluvial caillouteux rarement inondé dans sa partie orientale. Celui-ci, construit par le Rhône, isolerait la bande active de tressage de l'axe principal des flux, localisés à l'est. La légère dépression observée dans ce secteur est peut-être le témoin de la marge est de la lône.
- 21 Il est difficile de dater la formation de cette bande active qui a pu progressivement n'être utilisée que lors des hautes eaux ; à l'étiage, elle pouvait prendre l'aspect d'un bras inactif occupé par une nappe d'eau résiduelle (**fig. 24 3**). Le début de sa mise en place est probablement à corréliser avec l'activité du Rhône au 1er âge du Fer.

Célestins : une topographie irrégulière à l'ouest

- 22 Lors des terrassements profonds du parking, une formation caillouteuse mise en place par le Rhône entre 161,20 et 161,95 m d'altitude a été observée.
 - une couche entre 161,20 et 161,60 m d'altitude, composée de cailloutis, graviers et galets noyés dans une matrice sableuse grise abondante est caractéristique d'un dépôt de charge de fond du Rhône ;
 - l'unité alluviale postérieure est formée de graviers et galets de gros module (axe B compris entre 5 cm et 10 cm de longueur) et de petits cailloutis jusqu'à 161,95 m. Ce niveau se caractérise par l'absence de matrice sableuse et cette structure en open work traduit la forte turbulence des courants tractifs du fond du chenal.
- 23 Sur l'emprise des fouilles, le substrat caillouteux rhodanien a été observé ponctuellement jusqu'à 162,60 m. A titre de comparaison, ce substrat caillouteux a été repéré en amont (îlot 24, rue de la Monnaie - Rapport, Jacquin 1984) à une altitude de 162,0 - 162,70 m avec une inclinaison en direction de l'ouest.

Synthèse : la Presqu'île, une construction du Rhône au Ier âge du Fer

- 24 Les résultats obtenus sur ces quatre sites permettent d'approcher la chronologie de l'alluvionnement rhodanien et de décrire la topographie de la Presqu'île jusqu'à la fin du Ier âge du Fer.
- 25 L'étude des données du substrat caillouteux rhodanien et des dates issues de troncs ou de matières organiques fossilisés en amont de Lyon et au niveau de la Presqu'île, conduit à émettre l'hypothèse de fluctuations hydromorphologiques au cours de l'Atlantique. Une première phase d'incision, vue place de la République vers 5800 BP, serait suivie d'une phase d'aggravation à forte activité de 5800 à 5450 BP. Les datations pour la période du Subboréal ne permettent pas de caractériser des fluctuations. Cette période pourrait présenter une phase d'activité fluviale modérée " matérialisée par des bancs à une altitude voisine de 160/162 m et des chenaux à 155-159 m dans la Presqu'île " (Bravard *et al.* 1997 : 188).
- 26 Enfin une nappe alluviale composée de cailloutis, graviers et galets (axe b moyen 3-7 cm) noyés dans une matrice sableuse grise, caractérise une forte activité fluviale du Rhône au Ier âge du Fer. Cette formation construit de vastes bancs caillouteux observés pour les quatre sites étudiés.
- 27 La datation radiocarbone de deux troncs subfossiles extraits lors des terrassements du parking des Terreaux, à près de 159 m d'altitude dans le substrat, apporte des éléments complémentaires de discussion. Un premier tronc, retrouvé à plat au nord de la place, présente un diamètre de près d'un mètre et une longueur proche de 8 m. Sa date de mort naturelle est 6790 $\pm$ 62 B.P. soit 5730 - 5528 BC (Ly 6311). Le second, découvert dans la partie est de la place était orienté légèrement est ouest. Il est daté de 2251 $\pm$ 52 B.P. soit 399/177 BC (Ly 6312). La date ancienne du premier tronc suppose un remaniement, qui serait confirmé par la date du second, puisque les deux troncs ont été trouvés à une altitude similaire. Néanmoins, en raison du volume du premier tronc, cette hypothèse apparaît critiquable ; dans ce cas il faut peut-être envisager que le second tronc date un ravinement de La Tène qui aurait atteint une formation caillouteuse plus ancienne.
- 28 Alors que, avenue A. Max, un tronc a été daté de 761-591 BC (Arlaud *et al.* 1994) et place A. Poncet un peuplier de 2410 $\pm$ 55 B.P. soit 765-400 BC (Becker *et al.* 1989), la datation des Terreaux confirmerait que le Rhône tressait et balayait la Presqu'île à l'âge du Fer, voire jusqu'au milieu de La Tène, au moins dans la partie septentrionale de la Presqu'île. Cette chronologie renforce l'image d'un lieu très inhospitalier.
- 29 Une topographie irrégulière de bancs émergés, caractérise donc la Presqu'île à la fin du Ier âge du Fer. La partie occidentale, plus en aval, observée aux Célestins, révèle une topographie légèrement plus basse. Cette formation caillouteuse correspond à une bande alluviale active constamment remaniée par les fortes divagations du Rhône ; certains paléo-tracés ont pu être identifiés.
- 30 Un chenal de tressage a été isolé lors des fouilles de la Bourse. Une bande active de tressage mise en évidence sur le site de République pourrait atteindre une largeur d'une centaine de mètres. Ces formes à topographie déprimée doivent probablement drainer les hautes eaux et les crues du Rhône.
- 31 Cette dynamique de tressage, qui conduit au dépôt d'alluvions caillouteuses, dessine un paysage de bancs et de lônes, appartenant au lit majeur du Rhône, impropre à la

colonisation humaine. Ces résultats étayent les premières interprétations sur la genèse de la plaine alluviale à Lyon (Macé *et al.* 1991) ; la mise en place de celle-ci et sa chronologie sont peu à peu précisées.

Stabilisation de la Presqu'île : une plaine inondable

- 32 Dès le milieu de La Tène, la formation caillouteuse déposée par le Rhône est fossilisée par des alluvions fines témoins d'un changement de dynamique fluviale. Ces dernières exhaussement peu à peu le sol de cette formation. Le chenal de la Bourse se remblaye peu à peu, alors que la bande active de République se maintient et draine encore les flux d'inondation. Au niveau des Célestins, la Saône profite d'un Rhône en cours de retrait sur sa rive gauche et construit sur le site sa berge de rive gauche, délimitant une nouvelle Presqu'île.

Terreaux : un exhaussement sablo-limoneux des deux cours d'eau

- 33 Cet exhaussement regroupe plusieurs unités alluviales fines qui fossilisent le substrat caillouteux.

Au nord (**fig. 21B**), le plancher caillouteux est exhaussé jusqu'à 163,30 m à l'ouest et 164,10 m à l'est (**fig. 22 B**). Les faciès sédimentaires montrent différents processus alluviaux :

- des sables moyens à grossiers témoignent de courants turbulents de crue ;
- des sables fins plus ou moins limoneux traduisent des courants lents favorables à une décantation des fines dans la nappe d'eau inondante.

La morphoscopie des grains permet de caractériser des flux de la Saône, mais certains lits qui présentent des minéraux noirs et de la biotite ainsi que peu de feldspaths, tendraient à définir une influence concomitante du Rhône.

Au sud (zone V), le cailloutis est fossilisé par 50 cm d'alluvions fines qui présentent deux faciès superposés jusqu'à 164,20 m d'altitude :

- une première couche sableuse de couleur grise résulte de courants d'inondation du Rhône, lents à turbulents, origine qui confirme la mise en place rhodanienne du cailloutis sous-jacent ;
- une deuxième couche de couleur orangée où alternent des limons, puis des sables, caractérise des flux de la Saône qui deviennent plus turbulents.

- 34 Ce secteur de Presqu'île remanié par le Rhône auparavant et ce jusqu'au milieu de La Tène (*cf. infra*) évolue vers un site de plaine d'inondation. Ce milieu terrestre est soumis épisodiquement aux débordements de la Saône et du Rhône lors des hautes eaux et des crues. Il est difficile de préciser si les deux cours d'eau débordent de manière alternée ou concomitante. La turbulence des courants assure un alluvionnement à granulométrie variable (du sable limoneux au sable grossier) qui conduit à l'exhaussement du site jusqu'à une altitude de 164,10 - 164,20 m en moyenne.
- 35 Cette période d'alluvionnement peut être datée de La Tène au Ier s. ap. J.-C. sur ce site. L'évolution de ce secteur vers un site de plaine d'inondation offre enfin un espace potentiellement colonisable par les populations riveraines.
- 36 L'arrivée d'alluvions issues de la Saône est probablement en relation avec son changement de tracé qui se décale vers l'ouest dès le début de notre ère, profitant d'un Rhône en retrait sur sa rive gauche.

Bourse : le remblaiement du chenal et l'exhaussement du site

- 37 Le chenal dessiné par la topographie caillouteuse connaît plusieurs séquences de remblaiement qui se traduisent par une superposition d'alluvions fines à dominante sableuse (fig. 23 3).

Cette stratification a été repérée sur 15 m de large en ouest/est et sur 27 m de long du sud au nord. Le talweg, à une altitude de 161,60 m est légèrement décalé vers la berge est où se sont déposés des sédiments plus fins à dominante limoneuse alors qu'à l'ouest se succèdent des remplissages sableux très grossiers. Ces éléments laissent suggérer un chenal sinueux dont l'écoulement concentré s'effectue dans la concavité à l'est et provoque progressivement un exhaussement sableux sur la convexité à l'ouest : passage d'un style de tressage (faible profondeur) à un style de méandrage (sinuosité).

Sur le profil F, à 161,90 m, un lit de feuilles mortes isolées dans un remplissage limoneux a fait l'objet d'un prélèvement daté à l'accélérateur de particules : 2020 ± 60 B.P. soit -179/+88 (Ly-OXA 3945). Dès la fin de La Tène, la dynamique alluviale du Rhône a évolué et seules des séquences de débordements lents alimentent sa rive droite et conduisent au remblaiement du chenal. Le sommet du remplissage culmine aux environs de 163,50 m jusqu'à la berge est, ce qui conduit à un remblaiement d'environ 1,90 m. L'aménagement anthropique qui scelle ces alluvions donne un *terminus* augustéen à cet épisode de remblaiement.

- 38 Délimité par le chenal précédent et le Rhône à l'ouest, l'île caillouteuse est exhaussée au sud-ouest par des dépôts alluviaux de faible épaisseur²¹ (environ 10 cm) dont le sommet porte des niveaux anthropiques datés également du règne d'Auguste.

Les sables les plus grossiers, issus de suspensions graduées, "beurrent" les zones de cailloutis légèrement plus élevées qui dessinent des micro-bancs (altitude supérieure à 163,50 m) alors que les sables plus fins, transportés en suspension uniforme, remblaient les zones légèrement déprimées (altitude inférieure à 163,50 m) à l'ouest de ces bancs.

- 39 Ainsi, les dépôts fins d'inondation enregistrés par ce site proviennent de courants lents de débordement alimenté par le Rhône, sur la partie est du site et par le chenal rhodanien en cours de remblaiement à l'ouest ; la vitesse d'écoulement dans ce dernier est probablement contrôlée par l'amont. Par rapport à la mise en place du substrat caillouteux, ces dépôts fins calés par les occupations anthropiques postérieures (augustéennes) démontrent le changement de dynamique du fleuve dès le milieu de La Tène et l'évolution de ce secteur en milieu terrestre, soit un espace libéré pour les populations riveraines.

République : le maintien d'écoulement hydrique dans la bande de tressage du site et l'exhaussement des bancs émergés

- 40 Des alluvions fines ont été repérées au nord et au sud en bordure de la lône active. Elles fossilisent et exhaussent les secteurs jusqu'à 163,45 - 163,70 m au nord et 163,25 - 163,90 m au sud-est, alors que la lône au centre reste en eau. Les traces de fréquentation augustéenne qui recouvrent ces dépôts donnent un *terminus post-quem* à cet alluvionnement.

Au nord, le cailloutis est fossilisé par 4 séquences d'alluvions avant les premières fréquentations :

- des sables très grossiers issus d'un transport en suspension graduée dont certains grains sont roulés participent au remblaiement des légères dépressions de la zone nord, nivelées en moyenne à 163,0 m ;
- une alternance de sables fins et moyens et un mince lit de cailloutis traduisent une variabilité de la turbulence des courants (transport en suspension graduée dans un chenal proche aux courants

turbulents et transport dans un chenal qui serait alors coupé des flux principaux). Cet ensemble pourrait refléter la construction d'une levée de berge par des débordements d'intensité variable qui proviennent des chenaux de crue balayant la bande de tressage, et ce jusqu'à une altitude voisine de 163,40 m ;

- la troisième séquence est exclusivement composée de cailloutis à matrice sableuse grossière de couleur grise, dont le sommet culmine à 163,70 m au sud-est et seulement à 163,45 m dans la zone initialement déprimée au sud-ouest. La mise en place de ce dépôt suppose le retour de courants tractifs liés à une forte crue ou au déplacement d'un chenal dans ce secteur qui a pu éroder les marges de la lône et les dépôts de la séquence antérieure ;
- la dernière séquence est représentée par des dépôts sableux issus d'un chenal coupé des courants principaux de crue dont la turbulence diminue. Sur ces alluvions, témoins de l'éloignement des flux, se développent les premières fréquentations humaines (*cf. supra*) qui fournissent un *terminus post-quem* augustéen.

Au sud, le cailloutis est fossilisé par trois séquences alluviales qui présentent un gradient vertical granulométrique évoluant du grossier au fin :

- des sables issus d'un transport en suspension graduée sont principalement localisés dans le secteur où le cailloutis est à une cote inférieure à 163,25 m. Cette légère dépression peut probablement guider les flux de crue de la bande de tressage, lesquels déposent alors leurs sables grossiers et remblaient le secteur à 163,20-163,25 m ;
- des sables moyens, dont la médiane est plus faible que précédemment, fossilisent la partie la plus à l'est de la zone, soit le cailloutis élevé, entre 163,60 et 163,90 m. La présence de ces sables suppose l'existence de courants lents mais parcourus par des flux turbulents (percentile élevée) ;
- la troisième séquence est formée de sables fins qui remblaient la zone déprimée jusqu'à 163,25-163,40 m (limite suspension graduée). La micro-dépression est alimentée par des débordements lents provenant de la lône active. D'ailleurs le pendage des couches indique une direction sud-ouest conforme à celles observées dans la lône.

Avant le début de notre ère, les zones nord et sud en bordure de la lône active sont régulièrement alimentées par des crues débordantes.

- 41 La variabilité granulométrique des sédiments et donc de la vitesse des courants peut s'expliquer par l'instabilité du secteur où les chenaux se déplacent à chaque crue et s'approchent ou s'éloignent des marges.
- 42 L'arrivée d'alluvions fines sur le site confirme le changement de dynamique fluviale du Rhône qui se retire sur sa rive gauche. Néanmoins, la bande active de tressage continue de drainer des flux hydriques, maintenant une dépression ; seuls les bancs caillouteux en marge sont exhaussés. Ainsi la lône a drainé les hautes eaux du Rhône et/ou ses crues jusqu'à cette période.

Célestins : édification de la berge de la Saône jusqu'à la première moitié du le s. ap. J.-C.

- 43 Les observations stratigraphiques permettent d'isoler trois grandes phases d'édification de la berge de Saône dès la baisse de l'influence rhodanienne sur ces terres basses avant toute occupation humaine (**fig. 25, 26**).

25- Coupe stratigraphique sur le site des Célestins

L'arrivée de la Saône et des crues rhodaniennes

- 44 Le plancher caillouteux rhodanien est fossilisé dans un premier temps par des alluvions fines, puis dans un deuxième temps par des alluvions caillouteuses. Ces dernières caractérisent une importante séquence d'alluvionnement issue de la Saône (morphoscopie de la matrice) alors que parallèlement une séquence limitée au nord-est du site est issue du Rhône (fig. 25B, 26B).

26 - Les différentes phases alluviales de mise en place du site des Célestins

Des formations sablo-limoneuses issues des deux cours d'eau

Les alluvions fines rhodaniennes sont représentées par un mince lit de sables fins limoneux transportés dans des courants lents de débordement de chenal. Ce passage entre un milieu aquatique (lit vif du cours d'eau) et un milieu terrestre (plaine d'inondation) confirme le changement de dynamique du cours d'eau (déplacement latéral des axes de circulation des flux rhodaniens ou/et baisse du

régime fluvial). Le changement traduit par la variation de la granulométrie apparaît brutal sur ce site. Faut-il envisager une intervention humaine dans ce changement de dynamique fluviale ? Aucun élément ne permet de répondre précisément à l'heure actuelle.

Ce dépôt est fossilisé ensuite par 10 cm de sables grossiers jusqu'à 162,05 m d'altitude issus de courants plus turbulents que précédemment, proches de l'axe des flux principaux. Les grains gris orangé de ces sables permettent de déceler une influence concomitante du Rhône et de la Saône. Ce serait le premier niveau où l'influence de la rivière est mise en évidence sur ce site.

Une formation caillouteuse de la Saône

L'influence croissante de la rivière sur cet espace se traduit par la mise en place d'un dépôt caillouteux à galets, graviers et cailloutis (axe B, moyen : 2 cm et maximal : 4 cm), noyés dans une matrice sableuse orangée. La topographie sommitale de cette formation dessine un bourrelet caillouteux, dont le sommet est orienté nord-sud (de 163,04 à 162,50 m), et semble correspondre à un banc irrégulier. Il isole deux zones déprimées, une au nord-est, inférieure à 162,50 m, et une au sud-ouest inférieure à 162,30 m. Ces alluvions grossières, dont la mise en place a nécessité une forte compétence de la Saône, correspondent à la charge de fond du lit vif du cours d'eau. L'arrivée de la rivière sur le site suppose un changement conséquent et pourrait s'inscrire dans le processus de déplacement de la rivière mis en évidence sur les sites de la rive droite : en effet, dès le tout début du 1^{er} s. ap. J.-C., la Saône abandonne peu à peu son lit primitif au pied de la colline et creuse un nouveau lit, correspondant sensiblement à son tracé actuel. Ce déplacement a dû être progressif et rendu possible par la baisse relative de l'influence rhodanienne. Cette séquence traduirait donc l'arrivée de la Saône sur la Presqu'île actuelle. La construction alluviale repérée ici serait le début de l'édification de la nouvelle berge de rive gauche de la rivière.

Une nouvelle formation caillouteuse rhodanienne

À l'est du chantier, un épandage caillouteux à matrice sableuse de couleur grise (galets, graviers et cailloutis), correspond à la charge de fond du fleuve (morphoscopie), et culmine à 163,05 m au nord-est. Ce dépôt présente un pendage en direction de l'est où le toit cote à 162,45 m. Le lit vif du Rhône atteignait l'angle est du site, alors que, dans la séquence décrite précédemment, la Saône noyait la quasi-totalité de la surface.

- 45 La complexité des couches alluviales observées sur ce site permet de définir un secteur de confluence des deux cours d'eau dans cette partie de la plaine. Des cailloutis de Saône renferment des lits de cailloutis à matrice grise qui traduisent, dans cette partie orientale du site, l'influence du Rhône conjointement avec celle de la Saône. Il reste difficile de savoir si l'alluvionnement des deux cours d'eau est simultané ou au contraire séquentiel.
- 46 Lors de cette phase, dont la chronologie ne peut être définie que par référence aux données de la rive droite, à savoir le début du 1^{er} s. ap. J.-C., le site appartient au lit vif de la Saône qui y construit les prémices de sa berge de rive gauche, axée alors nord-sud ; le Rhône plus éloigné ne parvient à alluvionner que l'extrémité est du site. Les flux rhodaniens peuvent être issus de balayages de crues qui traversent la Presqu'île par les chenaux résiduels, remis en eau à cette occasion. Ces observations renvoient au confluent supposé par Audin (Russo *et al.* 1964), mais un large et profond chenal n'est pas obligatoire pour permettre aux flux du Rhône d'atteindre la partie occidentale de la

Presqu'île. Des axes de chenalisation peu profonds ont pu se maintenir, comme celui de la Bourse ou de République en amont du chantier des Célestins.

Balayages de crues de la Saône et débordements lents du Rhône

- 47 Cette phase est représentée par une succession de couches alluviales sableuses et limoneuses qui assurent le comblement des zones déprimées, décrites ci-dessus, au nord-est du site et ce jusqu'à une altitude voisine de 163,0 m à 162,70 m (**fig. 25 C. 26 C**).

Ces alluvions se caractérisent par une succession de lits de couleur orangée et grise qui témoignent de l'influence des deux cours d'eau (morphoscopie). L'étude détaillée permet d'individualiser quatre séquences dans cet alluvionnement :

- des sables sont témoins d'une influence prépondérante de la Saône, mais les premiers lits plus fins laissent présumer une influence concomitante du Rhône. Il est possible que la lame d'eau déposant ces sables ait remanié le sommet du cailloutis sous-jacent et donc la matrice rhodanienne le composant. Le site fonctionne comme une plaine d'inondation. Les lits suivants, plus grossiers, supposent le rapprochement du chenal de Saône qui fournit des courants de débordement plus turbulents et participent à l'exhaussement de la berge (**fig. 25, 26C1**) ;
- la séquence suivante est caractérisée par un litage d'alluvions issues de l'influence alternée de la Saône et du Rhône. Les sédiments du fleuve sont légèrement plus fins (suspension uniforme) et seuls des débordements à courant lent, issus d'un chenal éloigné atteignent la partie nord-est du site, plaine d'inondation (**fig. 25, 26C2**) A l'opposé, les sédiments de la Saône traduisent la proximité du chenal dont les courants tractifs, liés au fond du chenal, permettent une dynamique d'accumulation active (suspension graduée) ;
- ensuite des alluvions exclusives de la Saône démontrent le maintien d'une certaine turbulence des courants d'inondation (**fig. 25, 26C3**) ;
- enfin, des courants lents de débordement du Rhône (suspension uniforme) alimentent la partie est du site et poursuivent le comblement des zones déprimées au pied du banc caillouteux de Saône (**fig. 25, 26C4**)

Par ailleurs, le sommet du banc mis en place dans la phase antérieure est recouvert par un lit mince, sablo-limoneux, jusqu'à une altitude moyenne de 162,90/163,0 m à l'est et de 162,60-162,70 m au sud. Les débordements lents du fleuve ont pu noyer la surface du banc, ce qui expliquerait que des sédiments fins aient pu se retrouver piégés dans les cailloutis.

- 48 La présence concomitante d'alluvions du Rhône et de la Saône sur ce site semble s'inscrire, comme la phase précédente, dans la période comprise entre la fin du Ier s. av. J.-C. et le milieu du Ier s. ap. J.-C.
- 49 La Saône connaît dans cette phase une baisse de sa dynamique fluviale par rapport à la phase antérieure : elle ne dépose sur le site que des sables alors qu'auparavant elle charriait des cailloutis. Cette évolution pourrait traduire le début de l'encaissement de la Saône dans son nouveau lit et la stabilisation progressive de son écoulement, ou simplement une période de calme hydrologique.

Retour de la Saône sur le site : consolidation de la berge de rive gauche

- 50 Cette phase alluviale est représentée par le dépôt d'un ensemble grossier de cailloutis, de graviers et de galets noyés dans une matrice sableuse orangée (**fig. 25D**). Ce dépôt, dont les éléments sont principalement roulés et la matrice sableuse transportée en suspension graduée, correspond à la charge de fond d'un chenal de la Saône. Par rapport à la phase précédente, la Saône est capable de transporter des éléments grossiers soit par une augmentation de son régime hydrologique soit par une morphologie particulière de son nouveau bras, lui permettant de projeter des galets sur

la berge. Ce nouveau banc exhausé culmine ainsi à 163,30 m d'altitude en moyenne et son orientation se trouve légèrement décalée vers le sud-ouest (**fig. 25, 26D**).

Des zones déprimées de part et d'autre du banc se maintiennent :

- dans la partie nord-est, des dépôts sableux fossilisent le cailloutis à 163,00 m. Le passage du cailloutis au sable démontre l'éloignement des flux principaux du chenal, qui se décale vers le sud ;
 - dans l'angle est, cette phase est représentée par des sables grossiers, dont le toit atteint 162,90 m d'altitude. Le secteur est resté à l'écart du lit du chenal et est alimenté par des courants turbulents de débordement dus à la proximité de ce dernier ;
 - dans la partie occidentale, les dépressions présentent un pendage vers le nord-ouest de 162,68 à 162,30 m.
- 51 Cette phase correspond à une construction caillouteuse issue de la Saône. La rivière n'est pas encore stabilisée et connaît sans doute des variations en plan de son écoulement : l'axe de ce dernier qui était éloigné du site dans la phase précédente, traverse à nouveau le site et poursuit la construction du banc ou de la berge de rive gauche repérée dès la première phase. Cette rive s'oriente peu à peu nord-nord-est/sud-sud-ouest. Les références déjà citées nous permettent de situer cet épisode au milieu du I^{er} s. ap. J.-C.
- 52 Enfin, il est intéressant de corréliser cet alluvionnement avec les observations réalisées lors des fouilles de l'îlot 24 rue de la Monnaie (Rapport, Bravard 1984). En effet, la mise en place d'un mur digue alors que la rive gauche est pratiquement fixée autorise une occupation datée du règne de Claude sur ce site. Cet habitat fossilise des sédiments de la Saône : ceux-ci proviennent de courants de débordement assez rapides qui projettent des sables fins sur des dépôts limono-sableux issus de phases d'inondation plus calmes. Cet épisode hydrologique produit une sédimentation sur le site, jusqu'à une cote moyenne de 163,0 m.
- 53 Face à ces éléments de comparaison, ainsi qu'à la datation des niveaux postérieurs, il est possible que la construction caillouteuse de cette phase soit légèrement antérieure au milieu du I^{er} s. ap. J.-C.

Synthèse : la Presqu'île, une plaine inondable au début de l'ère

- 54 De La Tène au début de notre ère, le Rhône se retire sur sa rive gauche (**fig. 27**). Seuls des épisodes de débordement, durant les hautes eaux et/ou les crues plus marquées, ont pu reprendre d'anciens chenaux en cours de remblaiement en amont, comme place de la Bourse. Ces chenaux, plus ou moins marqués dans la topographie caillouteuse abandonnée par le fleuve, se traduisent par un paysage de lônes.

27- Le site de *Lugdunum* avant notre ère, une Presqu'île sous la contrainte de la Saône et du Rhône

- 55 Parallèlement, la Saône qui était jusqu'alors plaquée contre la colline de Fourvière, a pu à son tour s'étaler sur sa rive gauche et débiter l'édification de sa nouvelle berge qui limite la Presqu'île. La rivière participe alors comme le fleuve à l'alluvionnement en sédiments fins du secteur septentrional de la Presqu'île (place des Terreaux). De même, lors d'une phase de répit, le site des Célestins redevient un milieu terrestre. Au début du 1er s. ap. J.-C. les cours d'eau confluent sur ce site lors des hautes eaux et/ou des crues du Rhône. A l'étiage des cours d'eau, les terres basses peuvent donc être fréquentées, notamment les bancs émergés ; elles fournissent au moins un espace de circulation.

Une lutte entre les hommes et les cours d'eau

Des aménagements d'assainissement au début du 1er s. ap. J.-C. (bourse et république)

Bourse : assainissement du chenal

- 56 Le chenal bordant à l'ouest le site de la Bourse s'est donc remblayé dès le milieu de La Tène. Rapidement, les hommes ont investi ce nouveau secteur en accélérant son assainissement par une couverture d'amphores (**fig. 28 et 23 3**). Celles-ci sont disposées verticalement et à l'envers, le col en bas, enfoncées dans le dernier dépôt alluvial participant au remplissage. Elles sont concentrées dans la partie ouest, soit dans la convexité ; cette démarche est logique, le bras est ainsi assaini à partir de la berge la plus stable. Cet aménagement n'est pas sans rappeler les amphores mises au

jour 19 me de la République, au nord de la place en 1951 (Audin 1964). Cette couverture d'amphores s'étendrait sur plusieurs mètres carrés.

28 - L'assainissement du chenal

(Bourse)

- 57 L'ensemble des caractères typologiques du lot d'amphores recueilli et leur association présentent des caractéristiques très proches de celui de la rue Childebert (*cf. supra*) et seraient datés comme ce dernier entre 15 av. J.-C. et 15 ap. J.-C (**Tab. 2**).

Tableau 2 : Typologie des amphores utilisées pour assainir le chenal

Provenance	Types	Nbr.	%	% de vinaires
Gaule	Amph. De Marseille	1	2,80%	8,30%
Orient	Obedaren 74	1	2,8%	8,3%
Italie	Dressel 1	2	5,70%	16,6%
Italie	Dressel 2/4	4	11,40%	33,3%
Espagne	Pascual 1	2	5,7%	16,60%
Espagne	Haltern 70	2	5,7%	16,60%
Espagne	Dressel 12	3	8,5%	
Espagne	Dressel 9	3	8,5%	
Espagne	Dressel 7/8	10	28,50%	
Espagne	Dressel 20	4	11,40%	
	Indéterminés	3	8,50%	
	TOTAL	35		

(Bourse)

Republique-Childebert : aménagement d'un gué

- 58 Dans la partie sud-est du site République-Childebert, la légère dépression topographique, partiellement remblayée d'alluvions fines, est couverte d'amphores entières (**fig. 29, 30**), allongées côte à côte. Les cols orientés à l'est s'imbriquaient plus ou moins entre les fonds de la rangée précédente.

29 - Relevé en coupe de l'assainissement rue Childebert

(République)

30 - Amphores utilisées afin d'assecher le terrain, rue Childebert

(République)

- 59 Les 39 amphores recueillies montrent qu'il n'y a pas eu un choix rigoureux des formes. Des amphores très ventrues comme des Dressel 20 sont mêlées à des amphores moins ventrues et plus courtes comme les Dressel 2 et des amphores longues de divers

modèles comme des Dressel 2/4, des Dressel 6, des Pascual 1, des Haltern 70, des Dressel 7/11 ou des Dressel 12. La trame est donc forcément irrégulière (**Tab. 3**).

Tableau 3 : Typologie des amphores utilisées pour l'aménagement d'un gué

Provenance	Types	Nbre.	%	% des vinaires
Gaule	Amph. de Marseille	1	2,5%	6,5%
Gaule	Gauloise 7	1	2,5%	6,5%
Italie	Dressel 6a	1	2,5%	6,5%
Italie	Dressel 2/4	3	7,7%	18,8%
Espagne	Pascual 1	4	10,2%	25%
Espagne	Haltern 70	6	15,4%	37%
Espagne	Dressel 12	2	5,10%	
Espagne	Dressel 9	5	12,8%	
Espagne	Dressel 7/8	12	30,8%	
Espagne	Dressel 20	3	7,7%	
Orient	Orientale	1	2,5%	
	TOTAL	39		

(République)

- 60 Dans la stratigraphie, au-dessus de ces éléments, aucun aménagement qui expliquerait leur présence n'a été observé. Ces amphores, repérées à une altitude avoisinant 163,30 m, sont recouvertes par une couche d'alluvions caillouteuses, elle-même fossilisée par un nouveau dépôt sableux.
- 61 Cet ensemble d'amphores se situe donc dans une zone inondable lors des hautes eaux et/ou des crues, non loin du chenal principal du Rhône. Ce secteur à topographie déprimée reste un lieu humide, peut-être marécageux. Afin de rendre plus accessible ce lieu de passage, l'amphore, matériau, très abondant, relativement solide, sert alors de soubassement à un aménagement de type gué ou permet de créer un vide sanitaire.
- 62 La position horizontale des amphores est moins courante que celle verticale utilisée pour les vides sanitaires (toutes époques confondues), néanmoins elle rappelle celle décrite par A. Hesnard pour le dépôt de la Longarina à Ostie : "Couchées sur le sol, elles formaient de longues files parallèles de deux ou trois amphores de front.... Ces amphores semblent donc, une fois vidées de leur contenu, avoir servi à assécher ce terrain marécageux par leur masse" (Hesnard 1980 : 141).
- 63 Contrairement à de nombreux vides sanitaires connus dans la région lyonnaise, l'éventualité d'un matériel résiduel est écartée grâce à l'homogénéité du lot. De ce fait, la datation générale des amphores et celle de leur mise en place se confondent.
- 64 L'arrivée des amphores de Marseille autour de 15 av. J.-C. à Lyon fournit un *terminus post quem* relativement solide. Seule, la typologie des amphores Dressel 12 et Dressel 9

permet de remonter ce *terminus* jusqu'en 10 av. J.-C. Déterminer un *terminus ante quem* au gisement est plus délicat ; la présence d'amphores de Marseille et Pascual 1 assurerait l'enfouissement des vases antérieurement à 15 ap. J.-C. ou même 10 ap. J.-C. La typologie d'autres types (Dressel 20, Haltern 70, Dressel 12) et la cohérence des associations de types confirment une installation proche du changement d'ère.

Des installations précaires au milieu du I^{er} s. ap. J.-C. (Bourse et République)

- 65 Sur les sites de Bourse et de République, à proximité de la rive droite du Rhône, ont été retrouvées des installations éphémères datées du début de notre ère à partir du mobilier céramique et des monnaies. Bien que relativement ténus, ces vestiges marquent cependant les premiers niveaux d'installations ; ils s'intercalent entre des séquences de crue qu'ils ont stratifiées et permis de dater.
- 66 Les occupations suivantes conserveront, jusqu'à l'époque claudienne, un aspect toujours précaire, sans construction en dur ; elles se distinguent des toutes premières par leur étendue sur l'ensemble du site, par des aménagements de sol avec des graviers (nivellement, assainissement) et des recharges de mortier. Les structures associées, tels les calages de poteau, les fosses en assez grand nombre, traduisent une densification de l'activité humaine sur ces espaces et aux alentours.

Bourse : fréquentation et inondation jusqu'au règne de Claude

- 67 La succession des événements est à remarquer : pas moins de quatre phases d'installation entrecoupées par des phases de crues rythment la stratigraphie pour la première moitié du I^{er} s. ap. J.-C. (**fig. 31 et Tab. 4**).

Les dépôts d'inondations et les premières occupations augustéennes

- 68 Une première phase d'inondation est représentée par des dépôts de sables grossiers qui ont été repérés sur la majeure partie du site (épaisseur de 6 à 39 cm). Les zones les plus élevées du banc caillouteux, non concernées par les premières phases alluviales, sont exhausées. Ces sédiments d'inondation sont transportés en suspension graduée dans des courants turbulents. Le dépôt repéré au sud-ouest du site semble définir des flux qui circulent temporairement dans l'ancien chenal remblayé. La présence d'un micro-chenal de crue au nord-ouest du site confirme une phase hydrique d'érosion dans cette partie occidentale. Son talweg cote à 163,50 m, alors que le banc culmine en moyenne à 164 - 164,4 m dans ce secteur.

31- Alluvionnement et installations anthropiques dans la première moitié du 1er s. ap. J.-C.

A. 1er niveau d'occupation augustéen.

B. 2e niveau d'occupation augustéen.

(Bourse)

- 69 Le chenal actif qui alimente le site s'est probablement rapproché par rapport aux phases précédentes et a déposé des sédiments plus grossiers ; il est néanmoins possible d'envisager un changement de dynamique fluviale pour expliquer l'augmentation de la turbulence des courants d'inondations : augmentation de la vitesse, du débit...
- 70 Ces dépôts portent le premier niveau d'occupation connu dans la partie sud-est. Un sol est matérialisé par des concentrations ou par des épandages de mobilier (céramique, os, *tegulae*, coquillages, charbons de bois), sans aménagement préalable et sans modifier la topographie alluviale préexistante (**fig. 31 A**). Il ne s'étend pas sur l'ensemble du site et reste limité en surface dans la zone sud-est sur environ 100 m² (**fig. 31**). La quantité des éléments mis au jour et l'aspect du dépôt attestent une réelle occupation malgré l'absence de construction. Le mobilier a été recueilli, en grande partie, à la surface de l'inondation, mais il s'est aussi enfoncé dans l'épaisseur de cette couche (US 1101 et 1335).

- 71 Le détail des céramiques fines²² et des amphores s'accorde pour situer la constitution du lot dans un contexte strictement augustéen. Des sigillées non identifiées (Service I et II) et des imitations de sigillée, de forme Goudineau 1 à vernis noirâtre ou rougeâtre, se trouvent en connexion avec un matériel amphorique au sein duquel émergent véritablement les produits hispaniques (60,66 %). Les parois fines (35,40 %) sont représentées presque exclusivement par des vases à pâte siliceuse. Il faut noter la présence de quelques fragments apparentés aux productions dites d'Aco. L'inventaire a révélé un fragment de lampe à huile dont le bec est orné d'un motif de tête d'oiseau, type très répandu dans les époques tardorépublicaine et augustéenne (Ayala 1990 172). L'identification de deux restes de vases en céramique *terra nigra*, dont la date d'apparition communément admise est fixée au début du règne de Tibère, n'est pas absolument assurée. Cependant, cette présence ne saurait moduler la datation de l'ensemble puisqu'une étude sur cette production tend à remonter le début de la diffusion de ces produits (Laroche 1988 : 145). Les particules de mica contenues dans les quelques fragments d'amphores gauloises (3,28 %) permettent d'attribuer celles-ci aux productions issues des ateliers marseillais en activité à la fin du I^{er} s. av. J.-C. (Bertucchi 1983 : 89).
- 72 Au regard de l'ensemble de ce matériel, il semble possible d'estimer la formation des premiers niveaux d'occupation dans la deuxième moitié du principat d'Auguste, soit dans une période située aux alentours de l'ère.

Une deuxième phase alluviale

- 73 Une nouvelle phase alluviale fossilise ce niveau d'occupation par des sables, fins à limoneux, épais de 7 à 30 cm. Elle suggère un nouveau débordement du Rhône, mais plus lent : les lits les plus grossiers sont situés à l'ouest du site à une altitude supérieure à 164 m et les plus fins à l'est à une altitude inférieure à 164 m. Ces sables, issus d'un transport en suspension uniforme, attestent l'évolution progressive de ce secteur en plaine d'inondation moins soumise aux débordements de crue à faible courant.
- 74 Cette phase alluviale alimente un secteur déjà fortement exhaussé par la crue précédente. La variabilité spatiale de la granulométrie du dépôt, à savoir des sédiments de plus en plus fins d'ouest en est et associés à un pendage ouest-est, laisserait envisager une alimentation du site par des flux provenant du nord-ouest : une telle hypothèse sous-entend que la lône remblayée à l'ouest du site continue de drainer les flux de débordement du fleuve. L'assainissement d'amphores augustéennes mis en place dans ce chenal pourrait donc être postérieur à cette deuxième phase alluviale et ces crues justifieraient cet aménagement.
- 75 Le retour à des conditions hydrologiques plus calmes, moins turbulentes que dans la phase précédente, expliquerait la présence d'une nouvelle occupation qui est plus manifeste sur le banc alors que le chenal est assaini. Un niveau de sol. assez distinct, se développe à la surface des limons d'inondation dans les mêmes secteurs (partie sud-est du site) que le précédent et présente les mêmes caractéristiques. Il est surtout marqué par la présence d'un foyer constitué d'une petite zone rubéfiée avec des charbons de bois et de la cendre, d'un lit de fragments de *tegulae* et d'une grande quantité de mobilier céramique et d'os (**fig. 31 B**). Il faut là encore noter l'absence totale de structure construite.

- 76 L'ensemble du mobilier céramique ne présente pas de grande disparité par rapport à celui du premier niveau d'occupation. Les différents types de production attestés ici ne s'éloignent guère de l'époque de formation de la phase précédente. Cela signifie une succession de ces deux phases dans un temps très court.
- 77 Le pourcentage de la *terra nigra* (23,08 %) tendrait à rapprocher la datation du règne de Tibère. Toutefois, l'absence de véritable sigillée gauloise interdit de franchir la fin de celui d'Auguste. Les importations hispaniques (43,75 %), au sein desquelles se trouvent quelques bords de type Haltern 70, "amphore vinaire dont la diffusion se limite presque exclusivement, pour le moment à la vallée du Rhône" (Tchernia 1986 : 142) sont toujours présentes. La production d'amphores orientales (6,25 %) est attestée par quelques exemplaires provenant de l'île de Rhodes.
- 78 Compte tenu de sa position stratigraphique, cette phase se situerait à la fin de l'époque augustéenne.

Une nouvelle installation au début du règne de Tibère

- 79 La troisième phase d'occupation du site se distingue des deux premières, puisqu'elle n'est pas seulement localisée dans de petits secteurs, mais s'étend sur une grande partie de la surface fouillée. Des sols en terre battue et en mortier sont aménagés, soit directement sur les niveaux d'occupation précédents, soit sur des couches plus ou moins épaisses de graviers rapportés pour assainir le terrain et pallier les variations du relief (**fig. 31**).
- 80 La présence de trous de poteau, témoins de constructions de structures légères et les réaménagements des niveaux de sol avec des recharges de mortier dans certains secteurs, donnent à ce troisième niveau d'occupation un caractère moins éphémère et plus organisé.
- 81 Le mobilier céramique provient des niveaux de sols et des comblements de plusieurs petites fosses qui ont également livré de la faune.
- 82 L'apparition de la sigillée gauloise sud (le pourcentage est encore faible avec 3,73 %) et l'augmentation des amphores gauloises (15,52 %) constituent les témoins d'une séquence chronologique différente de la précédente pouvant être fixée à la charnière des règnes d'Auguste et de Tibère.
- 83 Parmi les sigillées gauloises sud, aucune identification n'est possible en raison de l'absence totale d'élément typologiquement remarquable. Les parois fines (21,16 %) gardent encore dans leur ensemble un aspect très siliceux. Au milieu de quelques fragments d'amphores hispaniques (30,82 %) de type Haltern 70 et de type Dressel 20, qui durant les trois premiers siècles de l'Empire ont servi à exporter l'huile de la vallée du Guadalquivir, le type Pascual 1 est présent ; il est produit depuis les dernières années de la République jusqu'au début du règne de Tibère.

De nouvelles inondations et l'occupation Tibère-Claude

- 84 Une phase d'inondation représentée par une couche d'alluvions d'une épaisseur de 6 à 15 cm couvre la quasi-totalité du site, soit à une altitude supérieure à 164,20 m (excepté au sud-ouest et sur le banc au nord-ouest). Ces dépôts sont issus d'un transport en suspension graduée dans des courants turbulents. La localisation d'un dépôt au sud-

ouest signifierait que ces flux ont également pu transiter dans la lône assainie à l'ouest du site, mais toujours à topographie déprimée.

- 85 Cet ensemble sédimentaire est assez peu homogène, mais cette inondation s'effectue sur un terrain occupé et des obstacles peuvent par conséquent influencer les conditions du dépôt. Le retour de courants énergiques et turbulents sur le site peut s'expliquer par une plus grande proximité du chenal actif ou des changements de dynamique fluviale.
- 86 Des niveaux de sols et des éléments de maçonneries installés sur ce niveau de crue (164,31 m), ont été mis au jour dans la partie sud-est du site. Les sols sont constitués d'un épandage de graviers (alt. sup. 164,35 m). Les maçonneries encore en place se résument à deux bases de piliers arasés, en moellons de granit liés au mortier, auxquelles il faut ajouter deux négatifs de murs récupérés. Ces vestiges, peu étendus sur le site, restent dans l'ensemble difficiles à interpréter. Ils montrent cependant que le type d'occupation quitte peu à peu son aspect rudimentaire et éphémère du début de l'ère pour durer. L'existence de constructions en dur montre qu'il ne s'agit plus d'espaces fréquentés ponctuellement, mais bien de lieux de vie, zones d'habitat ou d'activité.
- 87 En revanche, ces niveaux de sol n'ont pas livré de mobilier céramique excepté un fragment de *dolium*. Le mobilier provient essentiellement des comblements des fosses et des négatifs de murs qui contenaient également de nombreux éléments de démolition, tels que des fragments de tegulae et des moellons de granit. Une fibule en bronze, assez bien conservée, a été retrouvée dans le remplissage d'une fosse.
- 88 Rien dans le nombre restreint de restes de vases, 43 au total, ne permet de dater cette phase, mais sa position stratigraphique la place au cours du règne de Tibère ou au début de celui de Claude.

La dernière phase d'inondation avant l'occupation claudienne

- 89 Elle fossilise les vestiges précédents et présente un dépôt épais de 20 cm en moyenne. Ces alluvions sont issues d'un transport en suspension uniforme dans des courants lents de débordements. Le secteur sud-ouest du site enregistre cet alluvionnement et confirme ainsi sa particularité : il semble probable que des flux de débordements du Rhône soient encore drainés par la lône assainie.
- 90 Cette phase traduit le retour de conditions hydrologiques plus calmes que précédemment ; des processus de décantation traduisent la fin de l'exhaussement et assurent probablement le remblaiement final du micro-chenal de la zone nord-est. La diminution de la contrainte hydrologique autorise une nouvelle occupation et le site se trouve à cette altitude définitivement à l'abri des crues.
- 91 Une reprise de l'occupation, concentrée comme la précédente dans la zone sud-est du site, est visible sur cette dernière inondation. Elle est matérialisée par des sols en terre battue qui présentent de nombreuses traces d'incendie et un foyer rudimentaire.
- 92 En ce qui concerne le mobilier céramique, chacun des pourcentages des trois types de production, révélateurs d'une large diffusion, confirme une fourchette chronologique aux alentours de la moitié du Ier s. ap. J.-C.
- 93 La sigillée gauloise sud (76,74 %) est représentée par les formes Drag. 15/17, 18/31, dont la date d'apparition est située à partir du règne de Claude. A noter un fond de vase en sigillée marbrée dont la production est très localisée dans le temps (40 à 60 ap. J.-C.). La

céramique à parois fines (13,95 %), à motifs d'écailles ou à paroi sablée, est à présent exclusivement représentée par une production à pâte calcaire qui peut être apparentée aux produits issus de l'atelier lyonnais de La Butte. Soulignons ici le seul fragment de céramique à glaçure plombifère que la fouille du site ait livré. Les amphores gauloises (50,70 %), parmi lesquelles le nombre de fragments micacés reste minime (2 fragments sur un total de 72), conserveront dorénavant une proportion relativement constante et un net avantage sur les productions hispaniques (7,04 %).

République : fréquentation et inondation au cours du I^{er} siècle ap. J.-C.

- 94 Deux niveaux d'occupation s'intercalent entre des phases d'inondation au début du I^{er} s. ap. J.-C. Contrairement à la place de la Bourse, où les crues n'atteignent plus le site après le milieu du I^{er} s. ap. J.-C., place de la République, des séquences d'inondation sont relevées jusqu'à l'époque flavienne (**Tab. 4**).

Tableau 4 : Récapitulatif des premières occupations et des inondations sur les sites Bourse et République

	Bourse	République
Autour de l'ère - 10 / + 10	. Dépôt de Crue Assainissement du chenal avec des amphores . 1 ^{ère} fréquentation : épandage de mobilier (céramiques, charbons de bois, os)	Aménagement d'un gué (?) avec des amphores . 1 ^{ère} fréquentation : épandages de mobilier (céramiques, amphores, tegulae) dans et sur des alluvions limoneuses, absence de construction. Fosse, fossé ? deux monnaies
Début I ^{er} s. ap. J.-C.	. Dépôt de crue	. Dépôt de crue
	. 2 ^e fréquentation. Niveau de sol bien marqué, absence de construction. Petite zone rubéfiée : foyer. Céramique, tegulae, charbons de bois, os	. Alluvions post-augustéennes
I ^{er} quart du I ^{er} s. ap. J.-C.	. 3 ^e fréquentation Niveau de sol aménagé avec un apport de graviers et des recharges de mortier Structures légères : calages de poteau Activité : fosses. Céramiques, os	. 2 ^e fréquentation. Niveau de sol avec une concentration de céramiques, os, charbons de bois en surface Absence de construction
	. Dépôt de crue	
Fin 1 ^{ère} moitié du I ^{er} s.	. 4 ^e fréquentation = 1 ^{ère} occupation ? Niveau de sol avec des épandages de graviers. Espace plus structuré que dans les phases précédentes Présence de maçonneries : base de piliers, mur (en négatif)	. Alluvions ante Claude
	. Dépôt de crue	

Première fréquentation au nord du site à la fin de l'époque augustéenne et inondation

- 95 Au nord du site, une première phase est représentée par des couches d'inondation qui sont composées de sables limoneux, issus de courants lents provenant des débordements d'un chenal éloigné. La présence de cailloutis dans cette formation peut s'expliquer par la fréquentation anthropique de ces niveaux, localisés entre 163,30 et 163,55 m à l'ouest et entre 163,50 et 163,80 m à l'est. Le pendage initial est-ouest de la topographie du secteur est conservé.
- 96 Le niveau d'occupation, le plus ancien du site, est semblable à ceux augustéens de la place de la Bourse. Il s'agit surtout d'épandages de mobilier (céramique, tegulae, charbons de bois...) retrouvé sur une petite surface au sud-ouest et présents sur et dans les couches d'inondation.

- 97 D'autres indices anthropiques, assez sommaires, appartiennent à ce niveau. Ils se résument à un petit fragment de base de muret en terre et en brique, conservé sur une longueur de 1,50 m. qui constitue l'unique vestige d'un élément construit, et à deux structures en creux, une fosse et une "dépression". Cette dernière structure, qui correspondrait à un petit fossé de 0,60 m de profondeur et d'orientation nord-est/sud-ouest, est comblée par cinq couches. Au fond, une couche anthropisée riche en amphores et en tuiles est fossilisée par quatre remplissages équivalents aux séquences d'alluvionnement contemporaines repérées au sud-ouest. Elles sont composées d'une alternance de lits à cailloutis dominant et de lits plus sableux. Il est possible que des épisodes de crues assez turbulents assurent le comblement de cette dépression, axe privilégié de drainage des flux, jusqu'à une altitude moyenne de 163,80 m, alors que les débordements beururent en sédiments fins la légère dépression située plus au sud-ouest.
- 98 Ces témoins anthropiques, encore très ténus, n'attestent pas une réelle installation humaine dans ce secteur de la Presqu'île. Par contre, ils sont révélateurs d'une fréquentation peu intensive, très assujettie aux débordements successifs du Rhône, qui commencerait au début de l'ère si l'on se réfère au mobilier.
- 99 Des sigillées non identifiées (13,63 %) et des imitations de sigillée (34,09 %), formes Goudineau 26 et 27, Service 1, (Desbat, Savay-Guerraz 1986) sont associées à un matériel amphorique au sein duquel les provenances hispaniques (29,18 %) tiennent une bonne place. Cependant, les sigillées provenant de la Gaule du Sud offrent déjà un pourcentage assez conséquent (14,77 %). Elles sont représentées par un Drag. 18, deux Drag. 24/25, un Drag. 27, un Drag. 33 et une forme Ritt. 1. Ces formes issues des ateliers rutènes connaissent leur début de diffusion à la fin du règne d'Auguste (Bémont, Jacob 1986). Les parois fines (6,81 %) se répartissent en production à pâte siliceuse et pâte calcaire à revêtement sablé (Fiches 1986 : 101). Les fragments de lampes à huile (3,40 %) se réfèrent au type à volutes, mais leur état de conservation ne permet pas de les attribuer à une forme précise. La céramique dite *terra nigra*, dont la date d'apparition est communément fixée durant la deuxième décennie du Ier s. ap. J.-C., totalise déjà 9,09 % des céramiques fines.
- 100 Parmi le matériel amphorique, il faut souligner qu'une partie des productions gauloises (15,02 %) présente une pâte beige rosée avec une inclusion très abondante constituée de nombreuses particules de mica (Becker *et al.* 1986 : 76). Cette caractéristique rattache ces fragments à l'atelier marseillais de La Butte des Carmes en activité à la fin du Ier s. av. J.-C. (Bertucchi 1983). Rien n'interdit, cependant, de penser que les produits issus de cette fabrique aient continué à circuler au début du siècle suivant.
- 101 Au regard de l'ensemble de ce matériel, il semble possible de proposer, pour dater ce premier niveau d'occupation, la période située aux alentours de la fin du règne d'Auguste et au début de celui de Tibère. L'importance du matériel typiquement augustéen par rapport à un matériel véritablement tibérien s'expliquerait par un brassage dû à des phénomènes d'inondations successives.
- 102 Des indices monétaires confirment cette proposition chronologique. Deux as de Nîmes ont été retrouvés dans la couche d'inondation anthropisée 6685 (alt. 163,30-163,50 m). Ce type de monnaie, qui fut frappé en grande quantité durant la période augustéenne (27 av. J.-C. 14 ap. J.-C.), alimenta en numéraire frais les colonies nouvellement créées en Gaule (Nîmes, Vienne, Lyon...) et connu un temps de circulation important ; il n'est pas rare en effet de constater son utilisation dans le courant du Ier s. ap. J.-C. Cependant, ces deux monnaies n'ont pas dû être utilisées très longtemps. Bien que

fortement concrétionnées et corrodées, ces pièces ne comportent pas de traces accentuées de circulation. Un usage bref au début du Ier s. ap. J.-C. de ces deux as, frappés entre 27 av. et le début de notre ère, est possible.

Des installations précaires au nord sous le règne de Tibère

- 103 Les installations décrites précédemment alternent avec des phases d'inondations du Rhône sur sa rive droite. La chronologie des occupations permet de caler en partie l'activité fluviale dans cette première moitié du Ier s. ap. J.-C. Certaines inondations sont datées du règne d'Auguste, d'autres phases alluviales marquent la transition entre les règnes d'Auguste et Tibère et entre Tibère et Claude.
- 104 Une deuxième phase d'alluvionnement scelle les niveaux archéologiques précédents (163,40-163,60 m). Elle traduit une persistance des courants lents de débordement : le secteur reste en marge des flux principaux qui s'éloignent ou dont l'intensité diminue ; ceux-ci inondent principalement la partie en légère dépression topographique par rapport au reste de la zone. Au cours du règne de Tibère, ce secteur nord étant le plus souvent émergé, des installations précaires se développent, selon un pendage en direction du sud-ouest.
- 105 Ces traces anthropiques repérées sur les couches d'alluvions sont, comme les précédentes, assez restreintes. Il s'agit là encore essentiellement d'épandages de mobilier (céramique, os, charbon de bois...), mais répartis en surface et qui marquent clairement un niveau de sol.
- 106 L'ensemble des céramiques inventoriées présente une sensible évolution par rapport à celui de la première phase d'occupation. Les céramiques sigillées de Gaule du Sud voient leur nombre augmenter (26,66 %). Cependant, mise à part la présence d'un Drag. 2.21, aucune forme nouvelle n'a été repérée : un Drag. 18, trois Drag. 24/25 et quatre Drag. 27. Cette augmentation s'opère au détriment des sigillées N.I. en très net recul (1,33 %). La céramique *terra nigra* disparaît de l'échantillonnage des céramiques fines. Une lampe à volutes à bec de forme triangulaire ressort de ce matériel. Le pourcentage de céramiques engobées (33,33 %) ou d'imitations de sigillée (18,66 %) est encore notable. Deux fragments de céramique peinte ont été attribués aux productions dites de Roanne, appellation impropre puisque d'autres ateliers, en particulier à Vienne et Saint-Romain-en-Gal, semblent avoir produit de tels vases.
- 107 Le profil quantitatif du matériel amphorique se calque presque exactement sur celui de la phase précédente : les amphores d'Espagne (14,28 %) devancent encore les produits gaulois (3,96 %) au sein desquels les marseillaises micacées dominent (10,31 %). Seule une légère progression des amphores orientales est à souligner.
- 108 Cette phase se situe donc, par rapport à la précédente, dans une succession chronologique tout à fait justifiée, soit sous le règne de Tibère.
- 109 Aucun élément bâti lié à cette occupation n'a été découvert dans ces secteurs, ce qui permet de concevoir ces surfaces comme des espaces extérieurs utilisés pour des activités en bordure des lônes du Rhône. La fréquentation du site traduit plutôt une utilisation ponctuelle du secteur par les riverains qui vont conquérir progressivement des espaces encore soumis aux caprices du fleuve.

Des dépôts alluviaux antiques non calés

- 110 Place de la République, seuls les témoins d'occupation découverts dans la partie nord permettent de fonder une chronologie des dépôts alluviaux. Plus au sud, deux phases alluviales sont donc traitées à part : l'une fossilise l'aménagement d'amphores augustéennes au sud-est, l'autre au sud exhausse la lône avant les premières installations claudiennes.

Après le règne d'Auguste, au sud-est (zone III)

- 111 L'aménagement d'amphores, interprété comme un passage dans une zone déprimée, régulièrement inondée durant les hautes eaux, est fossilisé par une couche de cailloutis et graviers de couleur grise, épaisse en moyenne de 30 cm. Le toit de cette couche culmine entre 163,50 et 163,60 m d'altitude. Ce dépôt, limité au secteur déprimé, suppose un fort courant tractif et correspond à la charge de fond d'un chenal en crue qui a pu choisir cette topographie déprimée comme axe préférentiel de drainage (**fig. 29**).
- 112 Ce niveau est ensuite recouvert par un dépôt sableux, entre 163,20 et 164,10 m ; il correspondrait à un exhaussement de bancs ou à la construction d'une levée de berge alimentée par des balayages de crues assez turbulents.
- 113 Cette turbulence des flux se confirme dans la dernière séquence alluviale, puisqu'elle est formée principalement de cailloutis, c'est-à-dire d'éléments roulés sur le fond d'un chenal. Cette couche, dont le toit culmine à 163,30-163,60 m d'altitude, est en partie détruite par les niveaux d'occupation antiques postérieurs, mais non datés précisément.
- 114 Le retour de courants turbulents après le règne d'Auguste est à corrélérer avec les dépôts d'inondation repérés sur d'autres sites de la Presqu'île, du règne d'Auguste à celui de Claude.

Avant le règne de Claude, au sud (zone II)

- 115 La partie centrale de cette zone correspond à une bande active de tressage où des chenaux multiples fonctionnent au moins pendant les hautes eaux. Le sable se dépose à l'aval et sur les marges du chenal (au nord et au sud-ouest) alors que le cailloutis se dépose dans l'axe du talweg (au sud) et construit des bancs caillouteux. Dans le cas d'une dynamique de tressage, la zone est balayée par plusieurs chenaux de courte durée qui se remblaient peu à peu et parfois avec les mêmes sédiments que ceux dans lesquels ils se sont entaillés, aussi est-il très difficile de déterminer leur limite et leur phasage.
- 116 L'analyse stratigraphique permet tout de même d'isoler trois séquences qui participent au remblaiement des axes déprimés ou mouillés :
- la première, entre 162,55 et 162,95 m, se compose de sables grossiers transportés en suspension graduée et dont certains grains sont roulés. Le secteur est donc parcouru par des courants tractifs liés au fond du chenal et dont les sédiments participent à l'exhaussement, peut-être d'un banc inférieur visible seulement à l'étiage ;
 - la deuxième séquence qui présente une variabilité de faciès (du sable fin aux lits de cailloutis) traduit la diversité de turbulence des flux qui alimentent le secteur. Un premier ensemble formé de sables limoneux résulte de processus de décantation à courant très lent voire inexistant, témoin de l'éloignement des flux (épisodes de décrue). Un deuxième ensemble résulte de courants lents, mais plus dynamiques que précédemment (suspension uniforme). Le troisième ensemble issu de courants

turbulents (suspension graduée) traduit la proximité des flux. La présence de lits de cailloutis confirme l'éventail des vitesses de courant : un micro-chenal réentaille le sable, puis est remblayé par du cailloutis et enfin est fossilisé par un nouveau dépôt sableux (**fig. 32**). Cette alternance traduit l'instabilité de cette zone soumise aux épisodes de crues qui provoquent le remblaiement et l'exhaussement de la zone déprimée jusqu'à 163,20 m ;

- la dernière séquence à sables grossiers démontre la persistance de flux turbulents. Quelques lits plus fins peuvent correspondre à des niveaux de décrue à courant plus faible. Cet épisode participe au remblaiement terminal de la lône récemment abandonnée et nivelle le secteur à une altitude de 163,40 m.

32 - Chenal caillouteux balayant la zone II

(République)

- 117 La datation du fonctionnement de cette lône à chenaux multiples, comme celle de son remblaiement, est incertaine ; seule la stratigraphie permet de fournir un *terminus post quem* du règne de Claude. Il est possible aussi d'envisager que les dépôts d'inondation repérés au nord et au sud-ouest, mais aussi sur le site de Palais-Grillet où ils sont datés de la fin du Ier s. av. J.-C. au règne de Claude (Ayala *et al.* 1992) soient le résultat de courants de crue drainés dans cette bande active de tressage. Ces dépôts dateraient le fonctionnement de la lône !

La stabilisation de la rive gauche de la Saône (Célestins)

- 118 Les phases de sédimentation alluviale démontrent que le site passe d'un milieu aquatique à un milieu terrestre. Une dernière phase caillouteuse de la Saône exhausse jusqu'à 163,40 m et isole deux zones à topographie plus basse au nord-est et au sud-ouest (**fig. 33E**). Suite à un retrait des flux turbulents de la rivière, des sables d'inondation remblaient partiellement les dépressions, (**fig. 33F**). La diminution de la contrainte de la Saône permet aux populations de commencer à investir les terres

proches de la nouvelle rive gauche de Saône aux environs du milieu du 1er s. ap. J.-C. L'occupation qui débute un demi-siècle après celles des sites en bordure de Rhône (Bourse et République) se met, elle aussi, en place très progressivement. Les éléments anthropiques les plus anciens sont de petits fossés (?) retrouvés sur l'ensemble de la surface du site et un niveau de sol dans l'angle ouest. Ces vestiges donnent l'image d'un espace peu fréquenté, toujours assujéti aux débordements des fleuves.

Les premiers éléments d'occupation, au milieu du 1er s. ap. J.-C.

Des petits fossés ou micro chenaux

- 119 Des micros structures en creux entaillent les dépôts alluviaux sous-jacents. Ces vestiges, très ténus, peu profonds avec des profils évasés ou droits, restent difficiles à interpréter. Leur remplissage est composé principalement de cailloutis à matrice sablo limoneuse marquée par l'influence de la Saône, mais également de quelques blocs de granite (ou gneiss), d'os, de fragments de tuiles et de briques, et de rares tessons de céramiques non identifiables. Leur origine peut être :

- soit naturelle, auquel cas ces micros chenaux de crue, ou de décrue, témoignent de la variation des écoulements épisodiques de la Saône ;
- soit anthropique, auquel cas ces fossés sont creusés pour assurer un drainage du site fréquemment noyé auparavant. Ils constitueraient alors les premiers témoignages d'une intervention humaine sur ce site (**fig. 33G**).

33 - Évolution topographique du site des Célestins dans la deuxième moitié du 1er s. ap. J.-C.

Un niveau de sol

- 120 Dans l'angle sud-ouest du site, un sol relativement épais, d'environ 10 cm, se développe à la surface des alluvions. Il contient une forte concentration de fragments de céramiques, de tuiles, de briques et de charbons de bois. Ce sol s'adapte à la topographie préexistante ; il conserve un pendage en direction de l'ouest et épouse les formes en creux sans pour autant compenser le dénivelé.
- 121 Les quelques fragments de sigillés présents proviennent tous des ateliers du Sud de la Gaule. Quatre formes sont identifiées : un Drag. 27, un Drag. 15/17, un Drag. 33, et un Ritt. 12. Cette dernière forme n'est pas produite avant le milieu du Ier s. ap. J.-C. et l'apparition du Drag. 15/17 est postérieure à 30 ap. J.-C. environ.
- 122 Les amphores gauloises sont déjà majoritaires avec 151 fragments. La seule forme identifiable est une G. 3 de Gaule narbonnaise produite tout au long du Ier s. Parmi les amphores hispaniques, les Dressel 20 dominent avec 67 fragments. Deux Dressel 7/11 fabriquées à partir de la fin du 1er s. av. J.-C., et durant tout le Ier s. ap. J.-C. ont été découvertes dans ces niveaux. Les importations italiques et orientales restent très minoritaires.
- 123 Le matériel amphorique corrobore une datation autour du milieu du Ier s.

Fréquentation et alluvions à la fin du Ier s. ap. J.-C.

- 124 Les premières tentatives d'installation, datées du milieu du Ier s. ap. J.-C. se sont en quelque sorte soldées par un échec, puisque le secteur est à nouveau envahi par les cours d'eau. Une nouvelle formation caillouteuse traduit le retour du chenal de la Saône sur le site. Elle exhausse le banc jusqu'à 163,50 m d'altitude et gomme les dépressions qui sont à 163,40 m environ (**fig. 33H**).
- 125 Il faut attendre la fin du Ier s. ap. J.-C. pour constater les signes d'une réelle occupation sur ce site.
- 126 Les vestiges de cette nouvelle phase d'occupation, certes très ténus, se résument à des calages de poteaux, des traces anthropiques à la surface des couches d'alluvions et à un sol en terre battue mis au jour dans l'angle sud du site (**fig. 33J**). En revanche, ils marquent le début d'une véritable installation humaine sur cet espace qui perdurera, presque sans interruption, jusqu'au IXe s.
- 127 Une série de calages de poteaux (TP 4 à 9), repérés uniquement en stratigraphie, a été localisée dans la partie nord-est du site (**fig. 33I**). Leur répartition ne dessine pas une organisation spatiale. Ce sont en fait des traces trop succinctes pour faire l'objet d'une interprétation précise ; elles peuvent correspondre à des vestiges d'installations précaires dans un secteur encore assujéti aux inondations, donc peu habitable. Faut-il en déduire pour autant un système d'aménagements permettant le passage dans une zone insalubre ? Leur datation reste tout aussi incertaine du fait de l'absence de traceurs chronologiques (céramique ou monnaie) ; seuls des fragments de gneiss, de tuiles et de briques ont été isolés dans les remplissages.
- 128 Ces calages sont fossilisés par un ensemble de couches alluviales composées essentiellement de sables fins anthropisés où apparaissent parfois de minces lentilles de cailloutis. Ces dépôts poursuivent l'exhaussement du site qui atteint 163,55-163,60 m d'altitude sur l'axe du banc, alors que la partie orientale conserve une légère dépression à 163,40 m.

- 129 Ces alluvions résultent de courants lents de débordement (suspension uniforme). Le secteur des Célestins est localisé dans la plaine d'inondation de la Saône (détermination morphoscopique) et ce changement de dynamique rend enfin possible l'occupation du site. Les quelques lits de cailloutis repérés démontrent que la rivière connaît encore des épisodes turbulents de crue.
- 130 Au sud-ouest, des niveaux contemporains présentent un caractère plus anthropique qu'alluvial ; le développement de ces niveaux de fréquentation (sols de circulation), s'explique puisque ce secteur reste à l'abri des flux d'inondation (fig. 33J).
- 131 Pour l'étude du mobilier céramique de cette séquence, le lot provenant des unités alluviales anthropisées situées dans les parties centrales et nord-est, a été traité séparément du lot issu d'un niveau sud-ouest mieux stratifié (7820).
- 132 Les risques de pollution provoqués en grande partie par l'infiltration de tessons des couches supérieures sont très importants dans le premier lot et un regroupement du mobilier aurait faussé les résultats. En effet, les niveaux d'alluvions anthropisées sont situés sous un remblai daté du IIIe s. ap. J.-C. Des productions telles que l'amphore gauloise et la sigillée claire B fortement représentées dans cet apport postérieur, sont également abondantes dans ces niveaux d'alluvions. Il est apparu rapidement que les 396 fragments de céramique retirés de ces couches provenaient, soit en partie, soit totalement, du remblai supérieur. De même, on ne peut tirer aucun enseignement fiable des deux monnaies, frappées au IIe s., retrouvées dans les couches 7747 et 7749.
- 133 La couche d'alluvions (7820) se situe, par contre, dans un secteur où la stratification est nette et les risques de pollution quasi inexistant.
- 134 Dans ce dépôt (7820), les 95 tessons présents sont essentiellement de gros éléments (fragments d'amphore, de mortier en commune claire) disposés de manière anarchique. À l'intérieur de la céramique fine, la présence d'un Drag. 37 du sud de la Gaule suggère un *terminus post quem* aux alentours de 70/80 (Pferdehirt 1986 :221-320). Les autres formes en sigillée du sud de la Gaule et la présence d'un fragment de sigillée du centre de la Gaule non grésé, donnent une fourchette chronologique autour du dernier quart du Ier s. et du début du IIe s.
- 135 En céramique commune claire, la présence de plusieurs mortiers à lèvre pendante (Desbat *et al.* 1979)²³ offre aussi un horizon à partir de l'époque flavienne. Parmi les amphores, cette datation est confortée par la présence de G4 et de G1.
- 136 Dans l'angle méridional du site, une autre unité (7834) est séparée du dépôt précédent (7820) par la tranchée de récupération d'un mur ; ces deux unités présentent chacune un aspect différent. L'unité 7834 évoque un sol d'occupation avec une texture très organique riche en charbon de bois et un lot de céramique très homogène composé de petits fragments écrasés sur place ; elle se différencie de la couche d'alluvions anthropisées (7820) qui contient essentiellement des parois d'amphores et des fragments de mortier. Cette observation conduit à émettre deux hypothèses sur la configuration du site au cours de cette phase :
- dans la première hypothèse, un mur, qui sera ultérieurement récupéré, existe dès cette phase d'occupation et sépare 7820 et 7834. Ces deux couches sont donc différentes parce qu'elles n'appartiennent pas au même espace. Dans ce cas, la dissemblance provient vraisemblablement de la nature des activités pratiquées de part et d'autre de cette limite. Ce mur peut faire partie d'un bâtiment déjà construit dans une zone localisée au sud-ouest du site : il peut aussi constituer la limite nord-est d'une parcelle. Dans les deux cas, il sépare un

espace intérieur, au sud-ouest, dans lequel se trouve le sol (7834), d'une zone extérieure au nord-est, recouverte par les couches d'alluvions dont 7820 fait partie. Mais la présence d'un mur dès cette phase n'est pas prouvée archéologiquement. Il existe bien les restes d'une maçonnerie au fond de la tranchée de récupération mais ses liaisons stratigraphiques avec le niveau de sol (7834) et la couche d'alluvions anthropisées (7820) ne sont pas perceptibles. L'altitude de l'arasement du tronçon de mur conservé (163 m) est située plus bas que celles des deux couches (entre 163,20 m et 163,40 m) ;

- la deuxième hypothèse consiste à n'intégrer aucune structure construite en dur au cours de cette phase. Dans ce cas, le mur encore partiellement présent dans la tranchée de récupération fait partie d'un bâtiment qui sera construit plus tard et la nature des couches 7834 et 7820 est le résultat d'un épiphénomène (épandage de céramique) indépendant de la présence d'un bâtiment.
- 137 Le mobilier extrait de l'unité 7834 contient des céramiques très fragmentées, parmi lesquelles certains vases auraient été cassés sur place (12 individus NMI pour 38 fragments en paroi fine). 176 tessons ont été recueillis, souvent posés à plat sur le sol. Pour cette phase, c'est la seule unité de ce type repérée sur le site ; elle n'a malheureusement été accessible que sur une surface de 3 m².
- 138 Toute la sigillée a été produite dans le sud de la Gaule. Elle correspond à peu près à la même fourchette chronologique que celle de 7820. Les parois fines sont bien représentées avec 12 individus pour 38 fragments. Ce sont uniquement des productions de l'atelier de la Butte à Lyon qui a fonctionné à partir des années trente jusqu'à la fin du Ier s. ap. J.-C. On observe, entre autres, deux pots ovoïdes sablés de type XXXIII (Grataloup 1988), un bol à décor de pastilles cloutées de type XXIX, un gobelet à dépressions sablé de type XXXIV. Le gobelet à dépressions est une production tardive de la Butte, qui apparaît aux alentours de 60, ce qui confirme le *terminus post quem* donné par les autres types de production. Deux lampes à volutes proviennent aussi de l'atelier de la Butte. Les urnes carénées en commune grise, Merigoux n° 4 et 5 offrent également un horizon à partir de 60/70 (Merigoux 1980), (Desbat *et al.* 1979)²⁴.
- 139 La présence de ces traces d'occupation indique que les hommes ont cherché à conquérir des espaces jusque-là situés en zone inondable. Sont-ils devenus accessibles parce que la période est plus sèche avec une atténuation des inondations ou existe-t-il des aménagements (digue) qui les protègent des crues ?
- 140 Si les traces de fréquentation du site sont repérables, il est par contre impossible de les interpréter et de définir un contexte à partir des données de terrain. Existe-t-il un bâtiment en dur dans la zone située au sud-ouest du site dont nous aurions la trace du mur nord-est. hypothèse qui expliquerait alors la différence de nature des couches 7820 et 7834 ? Ou bien, autre solution, les installations encore très précaires se limitent-elles à des constructions en matériaux légers, comme le prouveraient les traces de calages de poteau repérées dans la partie nord-est du site ?
- 141 Il semble que ces installations s'effectuent, au plus tôt, à partir du règne des Flaviens. L'espace fouillé et la quantité de matériel recueilli ne permettent pas de déterminer avec certitude jusqu'à quel point le seuil du IIe s. est franchi, mais l'atelier de la Butte cessant de fonctionner autour du changement de siècle, nous pouvons conclure que cette phase ne se situe pas très en avant dans le IIe s.

Un site impropre à l'occupation jusqu'au IIe s. (Terreaux)

- 142 Les phases de sédimentation alluviale et colluviale, mises en évidence dans la partie nord de la place des Terreaux (zones VI, IX, X et sondages d'évaluation) (Rapport, Arlaud 1989) sont traitées ensemble, car le passage d'un processus sédimentaire à l'autre semble graduel, au point qu'aucune limite précise dans la stratigraphie ne peut être définie. En effet, ces phases correspondent à une sédimentation liée au contact des deux unités morphologiques que sont le versant et la plaine :
- la première phase regroupe l'ensemble des unités où l'influence de l'activité des cours d'eau est reconnue ;
 - la seconde phase est représentée par des unités sédimentaires principalement d'origine colluviale en provenance du versant sud de la Croix-Rousse.
- 143 Il est important de signaler que les dépôts peuvent être au départ des colluvions qui ont, par la suite, été lavés par des flux d'inondation au pied du versant. Il est également possible que des sédiments colluvionnés glissent en bas de pente dans une nappe d'eau inondant temporairement le site. L'imbrication des processus reste donc difficile à cerner.
- 144 Dans cet ensemble sédimentaire, deux couches s'individualisent par leur composition et servent à la structuration chronologique du propos : d'une part, une couche composée de fragments de gneiss et granite qui semble indiquer un micro-aménagement d'origine anthropique (US 3847 = 3892) et d'autre part, une couche qui témoigne d'une importante séquence de colluvionnement.

Méthodologie

Cette sédimentation concomitante à double processus n'est pas évidente à déterminer pour chaque couche car, même si les processus sont successifs, les minéraux apportés par la Saône et ceux provenant du versant sont similaires puisque la rivière draine un bassin versant de même nature géologique que celle de la colline de la Croix-Rousse. Seule l'usure des grains (anguleux/roulés,) et la prépondérance des grains polyminéraux (grains non détruits par un transit trop bref) peuvent fournir des arguments en faveur d'un processus colluvial. De plus, chaque échantillon n'a pu être observé à la loupe binoculaire en raison du temps que demande cette opération qui permet une estimation qualitative de l'origine du sédiment. Ainsi, l'interprétation se base sur des indices morphoscopiques et l'évaluation du tri du sédiment à partir de l'étalement de la courbe granulométrique : valeur de l'écart-type du diagramme de fréquence des classes granulométriques. En effet, après observation des courbes granulométriques des échantillons, nous constatons que :

- pour les dépôts d'origine alluviale, l'écart-type présente une faible valeur environ inférieure ou égale à 30 % en raison du bon tri assuré par les courants hydriques ;
- pour les dépôts d'origine colluviale, cette valeur est supérieure à 60 % en raison d'une sédimentation globale en masse qui ne permet pas le tri des grains.

Cette constatation qualitative est très approximative, mais elle a fourni néanmoins quelques paramètres permettant de formuler des hypothèses d'interprétation de l'origine des sédiments. Ce constat serait bien entendu à développer et à argumenter par une analyse statistique comme l'analyse multivariée par exemple, mais dans le cadre d'une étude plus poussée et systématique.

Une sédimentation naturelle sous influence alluviale

- 145 Cette sédimentation se caractérise dans les différentes zones, observées au pied de la colline (**fig. 21C**) par la présence de grains caractéristiques de la Saône (US 3819), des lits à structure alluviale comme des sables bien triés (US 3815, 3816, 3817) ou encore un niveau fin de décantation (US 3818), et enfin des grains usés et arrondis. Néanmoins quelques paramètres propres à une sédimentation colluviale sont présents (US 3817, 3845).
- 146 Au sud de la zone IX (strati. 1010) cette sédimentation exhausse le site de 163,60 m à 164,35 m d'altitude (US 3815 à 3819). Légèrement plus à l'est (strati. 1023.) plusieurs couches, qui témoignent du même événement, exhaussement le site jusqu'à une altitude moyenne de 164,70 m (US 3846, 3848 à 3850). A l'extrémité est de la zone (strati. 1025.) (**fig. 22**), une succession de couches confirme la complexité de la sédimentation dont le toit atteint 164,30 m d'altitude (US 3857 à 3862). Et à l'ouest de la place (zone X), deux dépôts repérés en sondage profond semblent appartenir à cette phase d'après les altitudes (entre 163,70 m et 164,40-164,60 m d'altitude).

Un niveau aménagé par l'homme ?

- 147 Les dépôts naturels précédents sont fossilisés localement par une couche hétérogène (US 3847) (**cf. fig. 21 C**) (US 3892) (**cf. fig. 22 C**) qui se caractérise par un ensemble de fragments de gneiss granitiques (module moyen 7 cm) noyés dans une matrice sableuse et granuleuse, issue principalement de la décomposition des granites. La forte concentration de ces fragments quasiment imbriqués les uns dans les autres pose un problème car elle reste difficile à expliquer dans le cadre d'un processus naturel de colluvionnement ; aussi peut-on envisager un aménagement anthropique. Cet apport a pu être mis en place pour aplanir le secteur.

Ce niveau est compris entre 164,70 et 164,80 m d'altitude. Une petite fosse circulaire de 60 cm de diamètre et d'environ 15 cm de profondeur (164,40 - 164,55 m) a été repérée en décapage. Son remplissage hétérogène et meuble était principalement composé de sables fins dans lesquels ont été mis au jour un fragment de gneiss, un de granite, quelques galets accompagnés de charbons de bois, deux tessons de céramiques non identifiables et quelques fragments d'os.

Cette structure est le premier vestige anthropique repéré sur le site, mais elle ne peut malheureusement être datée. Il est possible d'imaginer que le site a été partiellement fréquenté par l'homme à cette époque. En revanche les indices sont trop faibles pour préciser l'importance et la fonction de ce micro-aménagement.

Ce niveau est fossilisé par un dépôt (US 3845) de sables fins homogènes et meubles (entre 164,56 et 164,92 m d'altitude).

Une sédimentation sous influence colluviale

- 148 Une première séquence au nord-est de la place caractérise un dépôt colluvial qui a pu éroder la couche précédente (**cf. fig. 21C**) (Strati. 1010) : fragments de gneiss et de galets provenant de la moraine, noyés dans une matrice sableuse à granules de granite décomposé. Ces éléments concentrés dans la partie inférieure de la couche (tri dû à la gravité ?) indiquent une origine colluviale.
- 149 La base de ce dépôt varie de 164,90 m à l'est à 164,34 m d'altitude au sud. Le toit de la couche culmine à 164,96 m à l'est et à 164,45 m au sud. Le fort pendage de 20 %

(dénivelé de 0,50 m sur 2,40 m) peut traduire un ravinement des séquences sédimentaires antérieures.

150 Ensuite, cette sédimentation colluviale s'exprime par plusieurs dépôts enregistrés notamment dans la zone IX, où se succèdent (cf. fig. 21C) (Strati. 1023 et 1010) :

- une couche de sables fins ;
- un niveau hétérogène qui présente des fragments de gneiss désagrégés et quelques fragments de granite, plus durs, noyés dans une matrice de sables fins ;
- une nouvelle couche de sables fins homogènes et meubles, qui renferme de petits fragments (gneiss, deux blocs de calcaire, un micro-fragment de brique, de rares charbons de bois) ;
- un dépôt de sables fins et de quelques cailloutis qui renferme des concrétions carbonatées de type "poupées de loess". Les courbes granulométriques montrent un classement moyen du sédiment où une influence alluviale n'est pas impossible. L'observation à la loupe binoculaire montre une faible proportion de polyminéraux et la présence de certains grains bien roulés. Est-ce que cette relative usure est due à un ruissellement concentré drainant le versant ou faut-il imaginer un lavage des sédiments par un débordement de chenal de Saône ? Les altitudes du dépôt nous orienteraient plutôt vers la première hypothèse. Ces unités sont fossilisées par des sables fins dont certains lits renferment des fragments de gneiss, de granite et de calcaire. L'exhaussement colluvial atteint 165,25 m à 165,45 m dans la zone.

151 Au nord-ouest de la place (zone X), quatre couches subhorizontales séparées par une grande fosse médiévale, semblent s'inscrire dans cette séquence sédimentaire colluviale. Elle atteint ici l'altitude de plus de 166 m et est fossilisée par un apprêt de sol antique. Cette altitude élevée reste à expliquer.

152 Légèrement plus au sud (zone VI), trois unités sédimentaires, repérées entre 164,68 m et 165,28 m, sont à rattacher à cette phase colluviale²⁵.

Conclusion

153 Ces nombreuses unités stratigraphiques démontrent la complexité de la sédimentation et la limite de l'interprétation granulométrique et morphoscopique. Néanmoins, cette analyse permet de caractériser :

- une phase sédimentaire sous influence alluviale qui conduit à l'exhaussement de ce site de plaine alluviale jusqu'à une altitude moyenne de 164,0 à 164,50 m d'altitude ;
- une phase où l'importance croissante des processus sédimentaires, liés au versant dominant le site, contribue à un exhaussement de ce secteur septentrional de la place jusqu'à l'altitude moyenne de 165,20 à 165,30 m d'altitude.

154 Les éléments témoins d'une fréquentation, même s'ils sont succincts, pourraient marquer le passage d'une phase naturelle à une phase anthropique. En effet, il est possible que le site subisse de moins en moins d'inondations et que l'homme commence à fréquenter le site et à coloniser ces espaces encore inondables comme cela a été mis en évidence sur d'autres sites de la Presqu'île, dès le règne d'Auguste (*infra*). Par ailleurs, cette fréquentation est probablement en relation avec les niveaux d'occupation de la colline qui débutent autour de notre ère et se développent au I^{er} s. ap. J.-C.

155 Dans l'ensemble, le transit de matériaux de plus en plus grossiers, présents dans les dépôts colluviaux de la deuxième phase, suggère une accélération de l'intensité des processus d'érosion par ruissellement sur pente. Ainsi on assiste, sur le versant jusqu'au bas de la pente, au transit d'abord des fines (principalement des loess et des limons altérés) puis ensuite des éléments plus grossiers du socle (granite, gneiss, galets) qui fossilisent le pied du versant. Cette aggravation peut avoir plusieurs origines, mais il est certain que la construction des édifices monumentaux, le sanctuaire fédéral et

l'amphithéâtre (Tranoy *et al.* 1994), ou encore la création de la voie (Montée des Carmélites) et des habitats ont dû nécessiter des travaux importants de talutage. Ces travaux ont pu provoquer une déstabilisation du couvert végétal puis de la couverture pédologique mettant au jour le matériel sédimentaire. De plus, facteurs anthropiques et climatiques ont pu se conjuguer. Lors d'épisodes pluvieux érosifs, le ruissellement est concentré et les sédiments sont plus ou moins drainés dans un chenal. Lorsque les conditions hydroclimatiques sont moins agressives, le ruissellement reste diffus et aréolaire et les sédiments sont transportés en nappe (colluvionnement en masse).

- 156 L'ensemble de cet exhaussement alluvio-colluvial est fossilisé par des vestiges d'occupation du III^e s. ap. J.-C.

La fréquentation de la Presqu'île au cours du I^{er} s. ap. J.-C.

- 157 Les terres basses de la Presqu'île exhaussées par des alluvions fines, de La Tène à notre ère, se sont peu à peu stabilisées en raison de la diminution de la divagation des chenaux et du remblaiement progressif de ces derniers. La Presqu'île adopte peu à peu sa forme définitive et le nouveau tracé de la Saône libère un espace colonisable au pied de la colline de Fourvière. Dès le début de notre ère, les populations riveraines vont profiter de cette évolution pour investir les terres basses de la Presqu'île. Elles semblent, dans un premier temps attirées par les bords des lônes qui pourtant enregistrent des fluctuations hydrologiques. Même si les témoins de leur installation sont ténus, ils caractérisent plutôt des aménagements précaires qui ne craignent pas les inondations et qui sont renouvelés après les crues comme sur le site de la Bourse. Parallèlement, ils accélèrent en certains points (lieu de passage ?) les processus d'atterrissement des chenaux : assainissement du bras de la Bourse et de la dépression rue Childebert.
- 158 En rive droite du Rhône, c'est seulement à l'approche du règne de Claude que l'homme aménage des remblais caillouteux qui semblent maintenir les sites hors d'eau. Dès la deuxième moitié du I^{er} s. ap. J.-C., les crues du fleuve ne transitent que par la bande de tressage de République et par le bras de Bellecour qui restent en position topographique déprimée.
- 159 En rive gauche de la Saône, l'édification de la berge semble terminée au milieu du I^{er} s. Cette stabilité offre aussi de nouvelles terres à conquérir sur la Presqu'île. Les aménagements sont succincts et témoignent davantage d'un lieu de passage dans une zone encore inondable à la fin du I^{er} s. ap. J.-C.
- 160 En conclusion le phasage de ces différentes inondations enregistrées par les quatre fouilles ainsi que celui répertorié sur d'autres sites lyonnais (*cf.* Palais Grillet, Opéra, Tolozan...) permettent de définir une crise hydrologique. Celle-ci est déterminée par l'occurrence de crues débordantes du Rhône de la fin du I^{er} s. av. J.-C. au siècle suivant. Des comparaisons régionales à partir de fouilles effectuées dans le bassin du Rhône tendent à confirmer cette péjoration hydrologique (Bravard *et al.* 1990 ; Macé *et al.* 1991) qui serait également enregistrée dans d'autres bassins européens (Bravard *et al.* 1992 ; Magny 1992).
- 161 La partie septentrionale de la Presqu'île est également colonisée au début du I^{er} s. ap. J.-C. Les données du chantier des Terreaux, succinctes pour cette période, démontrent qu'au pied du plateau de la Croix-Rousse la sédimentation alluviale est relayée par une

sédimentation colluviale probablement de la fin du Ier s. au IIe s. ap. J.-C. Le déclenchement de ces processus de versant peut avoir deux origines :

- une origine climatique si l'on considère que la péjoration hydrologique est en relation avec une augmentation de la pluviosité ;
 - une origine anthropique, liée à l'urbanisation croissante du plateau, qui déstabilise les versants dès le début de notre ère. L'étude du chantier du Métro Vaise-Gorge de Loup, localisé au pied du versant ouest du plateau de Fourvière, a mis en évidence une augmentation croissante de la sédimentation colluviale de la fin du Ier au début du IIe s. ap. J.-C. : l'impact provoqué par le développement des occupations dès le début de notre ère sur le versant dominant entraîne une réponse du milieu décalé dans le temps (Vérot-Bourrély *et al.* 1995). Le même raisonnement peut s'appliquer pour le versant sud de la Croix-Rousse qui domine le site des Terreaux. Néanmoins, s'il est probable que l'occupation du versant joue un rôle dans le déclenchement de processus érosifs, il est plus difficile d'affirmer que cette sédimentation colluviale soit en relation avec la phase d'hydrologie plus abondante du Ier s. ap. J.-C.
-

NOTES

19. À l'intérieur du fossé médiéval, le substrat caillouteux a été repéré en plusieurs points, mais le toit de cette formation ne correspond plus au sommet du dépôt originel, puisqu'il a été arasé lors du creusement du fossé des fortifications médiévales.

20. Ce secteur n'avait malheureusement pas pu être fouillé lors de la campagne archéologique menée de mai à septembre 1990. En septembre 1991, les travaux de terrassement interrompus deux journées ont permis d'effectuer ces observations.

21. L'épaisseur d'une phase reste relative dans la mesure où les courants de débordement postérieurs peuvent reprendre en charge les matériaux déjà présents sur le site.

22. Seules les principales formes de céramiques fines et d'amphores sont évoquées pour introduire des données chronologiques.

23. N° 4. planche IX (contexte 70/90) et n° 7. planche XI (contexte 150/200).

24. N° 7, planche IV, et n° 1 et 2 planche VII.

25. Rappelons que lors des sondages archéologiques préliminaires, quatre niveaux colluviaux ont été isolés. Les deux premiers entre 164,12 et 164,93 m sont composés de galets de quartzites, de fragments de gneiss plus ou moins altérés dans une matrice argilo-sableuse de couleur ocre riche en grains de quartz et grains polyminéraux. Le troisième dépôt est plus argileux et de couleur rouge. Le dernier niveau est identique aux premiers et son toit atteint 165,37 m (Arlaud *et al.* 1991).

Chapitre 2. Investir et organiser les espaces (milieu I^{er} - IV^e siècle)

Clichés MCGR, Ch. Thioc

- 1 Dès le milieu du I^{er} s. pour les sites de la Bourse et de la République et à partir du II^e s. pour les Célestins, les installations révèlent une volonté d'investir et d'organiser l'espace. Des aménagements importants sont effectués dont les vestiges attestent l'utilisation de techniques de construction nettement plus élaborées que celles utilisées précédemment ; des bases de murs et de piliers en moellons de granite, des sols en terre battue, mais aussi en mosaïques, le prouvent.

Des habitats et des entrepôts ?

Un habitat, place de la Bourse

- 2 L'absence de dépôt de crue à partir du milieu du I^{er} s. est un fait qui soulève plusieurs questions :
 - doit-on considérer que l'espace est volontairement mis à l'abri des crues grâce à des exhaussements de terrain ou à l'édification d'une digue protectrice pour permettre une réelle occupation ?
 - que les dépôts corrélatifs à ces crues ont été arasés par les occupations postérieures ?
 - ou encore que les crues du Rhône n'atteignent plus le site ?

- 3 Les arguments font défaut pour privilégier une hypothèse. Néanmoins, le site semble à l'abri du fleuve et trois niveaux d'occupation vont se succéder jusqu'à la fin du II^e s. - début III^e s.

Une installation au milieu du I^{er} s. ap. J.-C.

- 4 Un premier bâtiment est construit dans la partie est du site. En préalable, une recharge de gravier d'environ 10 à 15 cm assainit et nivelle le terrain. Elle n'a pas été repérée ailleurs sur le site. Un lot de 207 tessons (correspondant aux restes de 34 vases), recueilli dans les couches de graviers, situe cette étape de construction vers la fin du règne de Claude, voire le début de celui de Néron.
- 5 De ce bâtiment, seule la partie occidentale a été retrouvée ; le reste de l'édifice se développe vers l'est au-delà de l'emprise du chantier.
- 6 Deux alignements parallèles (nord-sud) de bases de piliers (US 1228, 1229, 1238, 1243, 1327 à 1330 et 1435) seraient les vestiges d'un péristyle. L'alignement ouest est composé de piliers isolés, tandis que les piliers à l'est sont reliés par un mur. Cinq murs orientés est-ouest (US 1231, 1326, 1350) dont deux en négatifs (US 1348 et 1338) appartiennent au même bâtiment ; situés à l'est de la deuxième rangée de piliers, ils correspondent à l'aménagement intérieur de cette architecture (**fig. 34**). Les fondations des piliers et des murs, conservées sur plusieurs assises, sont en moellons de granite liés par un mortier de chaux. Les bases des piliers sont ancrées beaucoup plus profondément que les murs dans le plancher alluvial. Ces bases maçonnées devaient supporter des structures telles que poteaux en bois ou colonne de pierre ou de maçonnerie. L'élévation des murs est vraisemblablement en terre d'après les fragments repérés dans des couches de démolition. Des fragments d'enduits peints découverts dans ces mêmes couches de démolition attestent que les élévations étaient recouvertes d'un enduit dont le décor, s'il reste inconnu, était au moins polychrome.

34 - Localisation des vestiges du milieu du I^{er} siècle

(Bourse, détail)

- 7 Les sols, aménagés sur le niveau de gravier, sont en terre battue (US 1204, 1206, 1297, 1319) ou en mortier (US 1434). Un négatif de caniveau (US 1365), des trous de poteaux et des fosses font partie de cet aménagement (US 1021).
- 8 Le matériel céramique issu des sols et des fosses étant constitué exclusivement de 111 restes de panses, le raisonnement s'appuie sur le rapport statistique. L'augmentation très nette des sigillées sud gauloises (63,64 %), des communes claires (40,28 %) et des amphores gauloises (64,29 %) s'accordent pour confirmer l'approche de la période flavienne. La seule forme reconnaissable est un fragment de vase Drag. 35/36 produit à partir de 60 ap. J.-C.
- 9 Il est difficile de définir avec certitude la destination de ce bâtiment. Toutefois, les éléments précédemment cités, comme le péristyle, la présence d'enduit polychrome et les dimensions réduites des pièces permettent de l'interpréter comme un habitat. La durée d'utilisation de ce bâtiment semble assez courte, puisque le mobilier retrouvé dans les niveaux d'installation des sols est daté de la fin du règne de Claude et sa démolition semble se situer sous le règne de Néron ou au tout début de l'époque flavienne.

De nouvelles constructions sous le règne de Néron

- 10 Au cours de cette période, deux bâtiments fonctionnent sur cet espace. À l'est, un habitat remplace celui de la période précédente ; au centre et à l'ouest, une structure aux dimensions plus vastes correspondrait à un entrepôt (**fig. 35**).

35 - Localisation des vestiges de la deuxième moitié du le siècle

(Bourse)

- 11 Dans la zone est, le premier bâtiment fait place à de nouvelles structures qui présentent des murs de dimensions similaires et des techniques de construction identiques. Certains éléments comme les piliers du bâtiment abandonné sont réutilisés et intégrés dans ces constructions : les bases des murs arasés sont utilisées comme fondations. La plupart des sols repérés sont en terre battue, hormis l'empreinte très précise d'un plancher retrouvée à l'est du mur 1232.

- 12 Au centre et à l'ouest, le terrain est dans un premier temps nivelé et assaini avec une recharge de gravier avant de recevoir un bâtiment dont trois éléments de maçonneries, comprenant deux fragments de murs et une base de pilier, ont été mis au jour. Des sols en terre battue ou en mortier sont liés à ces structures.
- 13 Une fosse (US 1265), de forme légèrement ovale de 1,50 m sur 0,90 m et profonde de 0,90 m, est présente au centre du terrain. Il s'agit vraisemblablement d'une fosse de stockage souterrain dont les parois ont été volontairement brûlées ; cette technique permet de les consolider et également d'assainir l'ensemble. Le fond est recouvert par une couche sableuse. Ce silo a été réaménagé ; deux étapes d'utilisation ont été repérées ; les parois et le fond ont été réenduits d'une couche de terre sablo-limoneuse, puis brûlés.
- 14 Le mobilier céramique de cette phase d'occupation, très fragmenté et en partie calciné, est peu significatif. Ce lot souffre de surcroît d'une interférence avec du matériel résiduel. En tenant compte de la présence de fragments de vases Drag. 33 et 37 et de l'exclusivité de la forme gauloise 4 dans le niveau de démolition incendié, et surtout en utilisant la stratigraphie, il est possible cependant de proposer une datation durant la période flavienne.
- 15 La cause de la destruction et de l'abandon de ces bâtiments est assez facile à interpréter puisque des traces d'incendie sont manifestes sur l'ensemble de la surface fouillée : les sols sont tous rubéfiés et les cloisons effondrées. Dans la partie ouest du site, des éléments d'une charpente incendiée reposent sur le sol (**fig. 35**) : une poutre maîtresse et une ferme sont facilement identifiables. Sur cette structure écroulée, les *tegulae* de la toiture, entières ou fragmentées, ont été recueillies en grand nombre. Des couches de cendres, de charbons de bois, des morceaux de *tegulae* calcinés retrouvés systématiquement dans les couches de démolition permettent de présumer de la violence de l'incendie qui a ravagé cet espace. Cet événement est-il un incident localisé ou fait-il partie d'un désastre plus étendu ?

Les derniers établissements de la fin du I^{er} s. à la fin du II^e siècle

- 16 À l'épisode de l'incendie succède une nouvelle étape de construction (**fig. 36**). Les structures des phases précédentes sont abandonnées et partiellement démontées afin de récupérer les matériaux ; cela explique les nombreux négatifs de murs et de piliers repérés dans la zone est.

Les démolitions et les récupérations des matériaux

- 21 L'abandon et la démolition du bâtiment utilisé au cours du IIe s. sont des travaux de grande envergure : il s'agit en fait d'un véritable chantier de démolition avec épierrement et récupération systématique d'une grande partie des éléments de construction jusqu'à leurs fondations (**fig. 36**).
- 22 Cette récupération est matérialisée par de très nombreux négatifs dont la forme suit assez précisément le contour des structures épierrees. Les tranchées de récupération sont comblées avec les restes de démolition inutilisables, comme des fragments de *tegulae*, débris de mortier, etc.
- 23 Les éléments de construction récupérés de manière très organisée ne seront pas réutilisés sur le même site. Cet abandon, daté de la fin du IIe s.-début IIIe s., est également attesté sur d'autres endroits de la Presqu'île. Quelles sont les raisons de cette désaffectation ? Ces chantiers de récupération sont vraisemblablement liés à des projets de construction. Quel est alors le site privilégié ? Est-il situé sur la Presqu'île en bordure de la Saône ou bien carrément de l'autre côté de la rivière, où là, la continuité de l'occupation est attestée après le IIIe s. ?
- 24 De nouveaux types de production émergent : céramique métallescente, claire B, productions africaines représentées tant dans le matériel amphorique qu'en céramique commune qui placent ce phénomène d'abandon au moins à partir de la fin du IIe s.
- 25 La prééminence des amphores gauloises (86,95 %) renforce une datation vers la fin du IIe s. (Villedieu 1990 : 153). Parmi ce matériel très riche, l'absence de sigillée Claire C, diffusée à partir des années 220-230, permettrait de situer la démolition de l'ensemble du bâti au plus tard vers 220 - 230. La présence opportune d'un indice monétaire dont l'émission se situe entre 218-222, apporte un argument supplémentaire sur la formation de ces niveaux.

Des structures hydrauliques, place de la République

- 26 Sur le site de la République, comme sur celui de la Bourse, les espaces sont réellement occupés à partir du milieu du Ier s. En revanche, ce site est encore épisodiquement balayé par des inondations au cours de la deuxième moitié du Ier s. ap. J.-C.

L'occupation Claudienne

Un bâtiment au nord

- 27 Des lambeaux de sols en terre battue, trois fragments de murs et une fosse témoignent de l'existence d'un bâtiment dans la zone nord du terrain.
- 28 Les sols en terre battue sont installés sur des couches d'assainissement composées de fragments de tuiles, *tegulae* et *imbrices*. Des trois murs, il ne reste que les fondations. Leur mode de construction est semblable : ils sont en moellons équarris de granite et de schiste, assemblés avec un mortier de chaux jaune. Aucun élément ne permet de définir le type d'espace qu'ils délimitaient. Une fosse de forme circulaire est comblée par des couches de natures diverses, très anthropisées ou essentiellement constituées de graviers et de sables.

- 29 À ces éléments, s'ajoute la présence de couches composées de sables légèrement limoneux mélangés à quelques cailloutis (163,50 et 163,95 m). Ces dépôts peuvent être interprétés comme des alluvions résultant de dépôts de crues, fortement anthropisés et perturbés par les niveaux supérieurs de démolition. Ils contiennent des fragments de schistes, de briques et de céramiques. Ce mobilier a été sans doute apporté par la crue elle-même, qui aurait lavé des couches d'occupation en place. Seuls des débordements à courant lent²⁶ atteignent cette partie du site.

Un système d'adduction d'eau au sud

- 30 Dans la partie sud du site, plusieurs types de structures excavées forment un système d'adduction d'eau dont la fonction n'est pas clairement établie (**fig. 37, 38**). Cet ensemble se compose de trois caniveaux dont un maçonné, de trois fosses circulaires également maçonnées de type puits perdu et d'une sorte de petit bassin quadrangulaire. Les puits et le bassin sont reliés entre eux par les caniveaux. Tous ces éléments sont creusés à partir des couches d'inondation. Aucun niveau de sol contemporain n'a été repéré à proximité. L'ensemble est également scellé par des inondations. L'isolement spatial de cet ensemble, son aspect rudimentaire et surtout le manque d'éléments de comparaison ne facilitent guère son interprétation qui reste, à ce stade de la synthèse, très hypothétique.

37 - Localisation, plan et coupes du système d'adduction d'eau

(République)

Le caniveau maçonné

- 31 Ce caniveau (US 6031) rectiligne (**fig. 37**), a été dégagé sur 5 m de longueur. Sa largeur atteint 1 m pour l'ensemble, y compris les piédroits, dont 0,30 m pour le canal intérieur. La profondeur du creusement est de 0,60 m. Les piédroits nord et sud sont conservés sur une hauteur de 0,40 m. Ils sont construits en moellons et en blocs de granite équarris, liés par un mortier de terre. Ils présentent un parement régulier et avec une assise seulement à l'intérieur du caniveau.
- 32 Le fond est constitué d'une couche de graviers et en l'absence d'un fond construit le pendage est difficile à repérer ; cependant il semble légèrement est-ouest, ce qui implique que l'eau devait circuler en direction des puits. L'extrémité ouest du caniveau est reliée à la maçonnerie du puits 6455 ce qui prouve leur contemporanéité.
- 33 L'état de conservation de cette structure est moyen, aucun élément n'indique s'il existait une couverture.

Trois fosses circulaires : puits perdus

- 34 Ces trois structures sont installées dans des couches d'inondation (**fig. 37**). Leurs dimensions, relativement modestes, sont semblables : la première (US 6603) a un diamètre de 1,20 à 1,50 m pour une profondeur de 0,60 à 0,80 m ; la deuxième (US 6454) a un diamètre de 1,30 à 1,40 m et une profondeur qui varie entre 0,90 m et 1,10 m ; enfin, le diamètre de la troisième (US 6455) est de 1,40 m pour une profondeur de 1 m.
- 35 La partie supérieure de ces puits perdus est formée d'une sorte de cuvelage en pierres qui est moyennement conservée. Une seule assise était encore en place pour le puits 6603, deux pour 6454 et trois pour 6455. Ces cuvelages sont construits en moellons et cailloux de granite assisés avec quelques moellons de calcaire et des galets dispersés dans l'appareil, ainsi que quelques fragments de tuiles. Le liant est un mortier de terre. Il n'y a pas de trace de cuvelage dans la partie inférieure. Existait-il dans cette partie un aménagement en bois ou en métal (cuvelage en plomb) ? Cela semble peu probable, aucune trace ligneuse, de négatif de planche ou de traces d'oxydation n'a été relevée. Ces puits possèdent un fond plat, non maçonné, constitué d'une couche de gravier. La présence d'une *tegula* couvrant partiellement 6455 serait le témoin de l'existence d'une couverture. Les puits 6454 et 6455 sont reliés entre eux et au caniveau 6031.
- 36 Dans les comblements de ces puits, les couches faisant partie de l'utilisation n'ont livré qu'une faible quantité de mobilier.
- 37 L'analyse granulométrique des couches d'utilisation permet d'identifier des sables fins à moyens²⁷ qui résulteraient dans l'ensemble de courants lents qui transportent les grains en suspension uniforme.

Deux caniveaux non maçonnés

- 38 Ces caniveaux rectilignes sont orientés nord-sud (**fig. 37**). Le caniveau 6057 mesure 2 m de longueur pour une largeur de 0,80 à 1,30 m ; l'autre caniveau (US 6697) mesure 5 m de long. Le premier a une profondeur de 0,50 m et le deuxième de 0,30 m.
- 39 Le caniveau 6057 raccorde les puits 6454 et 6603 ; seule son extrémité nord, au point de jonction avec le puits 6454, est construite sur une toute petite longueur (0,20 m). À cet endroit, il présente un profil en V très repérable. L'autre partie de 6057 et le caniveau

6697, qui relie le puits 6603 à la structure carrée 6401, sont creusés dans les niveaux d'inondation. Ils semblent fonctionner sans aménagement supplémentaire, à moins qu'il n'ait existé une structure construite au moment de leur fonctionnement, comme un coffrage en bois, ou un tuyau en plomb ou encore une canalisation en terre cuite, qui aurait été récupérée.

- 40 Leur pendage reste inconnu, car le fond est difficile à repérer ; les altitudes inférieures des extrémités nord et sud sont quasi semblables, aux alentours de 162,95 m.

Le bassin carré

- 41 Cette structure présente un plan de surface carré de 3 m x 3 m, la profondeur est de 1,30 m (**fig. 37**). Le fond plat est constitué d'un gravier en place.
- 42 Les quatre murs qui délimitent cette structure ne possèdent pas le même appareil. Le mur est 6666, conservé sur 6 à 7 assises, est construit sur toute sa hauteur en moellons, blocs de granite et calcaire gris, liés par un mortier de terre, avec quelques galets dispersés dans l'appareil. Il présente un ressaut composé de blocs de granite dans sa partie inférieure. Le mur nord 6375 diffère du précédent par la présence dans sa partie ouest d'une assise de *tegulae* et d'*imbrices*. Les murs sud 6667 et ouest 6668 sont identiques à 6666 dans la partie supérieure, alors que les assises inférieures sont différentes, constituées exclusivement de *tegulae*, d'*imbrices* et de fragments de briques. À la base, une assise de *tegulae* est posée à plat recouverte par un lit d'*imbrices* ; par-dessus, le montage est constitué de briques et de *tegulae* sur plusieurs assises. La disposition des *tegulae* et des *imbrices* indique un passage pour l'eau, mais ne permet pas de savoir dans quel sens celle-ci circulait, ni de comprendre pourquoi elles ne sont utilisées que pour les parois sud 6667 et ouest 6668, plus quelques éléments dans 6375.

Des hypothèses d'interprétation

- 43 Cet ensemble de structures est vraisemblablement destiné à recevoir, contenir ou évacuer de l'eau ; il reste cependant difficile de définir la fonction exacte de ce système. De plus l'absence de pendage évident ne permet pas de préciser dans quel sens circulait l'eau. Deux hypothèses peuvent être proposées ;
- soit l'eau arrivait dans ces structures et dans ce cas, ce système installé dans un banc caillouteux émergé servait à ressuyer la zone déprimée soumise aux fluctuations du Rhône, par drainage des eaux résiduelles dans le bassin carré ;
 - soit l'eau s'écoulait depuis la structure carrée : dans ce cas il est possible de concevoir que les *tegulae* observées sur les faces sud et ouest de cette structure permettaient l'arrivée de l'eau de la nappe phréatique. Celle-ci pouvait alors se diriger au nord vers les trois puits perdus par l'intermédiaire d'un caniveau. Il pouvait alors s'effectuer une décantation des particules fines avant que l'eau ne s'écoule à l'est dans le caniveau maçonné.
- 44 Dans les deux cas, la fonction exacte de l'ensemble reste indéterminée. Toutefois créer des réservoirs d'eau, à proximité d'un chenal, semble surprenant ! Enfin d'autres fonctions peuvent être envisagées : lavoirs, viviers...

Chronologie

- 45 Le mobilier céramique de cette phase a été retrouvé pour la zone nord dans les couches d'occupation et dans la fosse (6534) et pour la zone sud dans le fond des structures excavées.
- 46 Parmi les céramiques fines, les types de production rappelant la période augustéenne (imitation de sigillée, engobée) ont pratiquement disparu. La sigillée sud gauloise est à présent majoritaire (35,89 %). La céramique sigillée provenant des ateliers arvernes apparaît avec 5,12 %. Celle-ci présente une pâte jaune orangé recouverte d'un vernis orangé non grésé et comportant de nombreuses particules de mica, caractéristiques des productions précoces de ces fabriques. Les formes de sigillée sud gauloise varient avec deux Drag. 33, un Ritt. 12 et un Ritt. 8. Aucune forme produite à partir de 60 ap. J.-C. n'est recensée. À noter la seule attestation de céramique plombifère sur l'ensemble du matériel du chantier. Le vernis jaune vert du fragment tend à le raccorder aux productions du centre de la Gaule en activité durant les règnes de Tibère et de Claude (Feugère *et al.* 1977 : 107-126). L'indice élevé des parois fines (25,64 %), essentiellement en pâte calcaire, trouve une explication dans la création, à partir des années trente/quarante ap. J.-C., de l'atelier de la Butte à Lyon (Grataloup 1984). Les lampes à huile sont représentées par deux fragments. La présence d'un fragment de céramique métallescente, dont la diffusion s'opère au cours du IIe s., doit être considérée comme un élément d'infiltration. Au sein des amphores, les gauloises progressent et représentent près de la moitié de l'ensemble de cette catégorie (48,13 %). Elles conserveront dorénavant l'avantage sur les autres types de contenants. Ces données s'accordent pour situer la formation de cette phase d'occupation du site, sous le règne de Claude, aux alentours de la moitié du Ier s. ap. J.-C.

Des épisodes de crue

- 47 Dans la zone sud, les puits, les caniveaux et le bassin sont comblés par trois séquences de crues qui déposent successivement des sables, des cailloutis puis à nouveau des sables (**fig. 38**). L'espace semble abandonné, car aucune trace anthropique n'a été repérée à la surface de ces dépôts.

38 - Coupes stratigraphiques 86 et 96

(République)

La première séquence présente des faciès issus de trois types de transport à l'origine des dépôts :

- les sables grossiers transportés en suspension graduée, qui supposent des courants turbulents, sont issus des secteurs les plus élevés, sur le banc caillouteux à une altitude supérieure à 163,45 m ;
- les sables moyens transportés en suspension graduée, voire uniforme, par des courants plus lents sont dans l'ensemble localisés au contact du banc avec ses marges déprimées et dans les structures où ils ont été piégés ;
- les sables fins limoneux issus de processus de décantation dans une nappe d'eau à courant très lent, voire nul, sont localisés au nord de la zone dans la partie déprimée à une altitude inférieure à 163,35 m. Cette partie du site, en position déprimée par rapport au banc, semble occupée par une nappe d'eau résiduelle.

La deuxième séquence est composée exclusivement d'un dépôt de cailloutis à matrice sableuse, et épais de 10 à 20 cm, qui nivelle le site en moyenne à 163,55 m au-dessus du banc et à 163,45 m dans la zone déprimée au nord. Le diamètre des cailloutis, en moyenne de 0,30 cm, suppose des courants tractifs très turbulents. Ces sédiments, typiques d'une charge de fond, ne peuvent s'expliquer que par le passage d'un chenal de crues sur la zone. L'absence de ces niveaux dans la partie sud-ouest reste difficile à expliquer : niveaux arasés ou simplement hors de l'axe des flux ?

Ces couches d'inondation assurent le comblement final des structures en creux, plus spécialement du caniveau maçonné et peuvent expliquer l'abandon des structures. Quelques traces anthropiques très ténues pourraient correspondre à un niveau de fréquentation sur ces couches de cailloutis.

La troisième séquence alluviale a été repérée dans la partie nord de la zone qu'elle nivelle à 163,50 m d'altitude en moyenne. La variabilité granulométrique des sédiments qui composent cette séquence révèle dans l'ensemble un transport en suspension uniforme dans un courant lent. Néanmoins, les valeurs de percentiles élevées peuvent témoigner soit d'une inondation qui lave des niveaux anthropisés, soit de balayages de crue, épisodiques, plus turbulents.

Une importante campagne de travaux de remblaiement

- 48 Cette phase comprend dans un premier temps une récupération systématique des matériaux des murs précédents qui se traduit par la présence de tranchées, (négatifs des murs), comblées ensuite par des restes de démolition : fragments de tuiles, de moellons, de mortier, d'enduit... Dans un deuxième temps, un important remblai, composé lui aussi de matériaux de démolition, est apporté sur l'ensemble de la surface du site.
- 49 Le but de cette deuxième opération est vraisemblablement d'assainir par exhaussement cet espace encore inondable. En effet, l'analyse des périodes précédentes révèle le passage sur ce site d'une lône à chenaux multiples de tressage, orientée nord-est/sud-ouest et alimentée épisodiquement par les crues du Rhône. Cette bande active, parcourue par des flux hydriques probablement depuis La Tène, est remblayée peu à peu et s'exhausse à chaque dépôt d'inondation ; elle connaît encore une forte crue qui dépose des cailloutis durant la deuxième moitié du 1er s. ap. J.-C. Cette zone, inférieure à 163,50 m, est déprimée par rapport au reste de la Presqu'île (sites voisins de la Bourse et de Palais-Grillet) où les niveaux claudiens d'occupation sont supérieurs à 164 m. Cette topographie fournit donc un axe privilégié de drainage pour les crues qui rendent ainsi le site insalubre avec des nappes d'eaux stagnantes ou résiduelles.
- 50 Ce remblai d'assainissement se développe en zone nord entre 164,00 et 164,70 m d'altitude selon un pendage nord-sud. Dans la zone sud, cette phase de comblement anthropique se situe entre 163,50 et 164,20 m, sur la partie surélevée correspondant au banc caillouteux et entre 163,30 et 164,10 m dans les secteurs déprimés. Le sommet de

ce remblaiement n'atteint que 163,85 m au sud-ouest. Ce dépôt a nivelé la dépression, mais la topographie irrégulière, témoin de la topographie initiale de la lône, est conservée. Bien qu'aucun vestige de construction n'ait été repéré à sa surface, ce remblai d'assainissement crée des espaces plus propices aux installations et aux activités humaines comme par exemple des lieux de dépôt ou de stockage de marchandises.

- 51 Dans le secteur sud-ouest, où la stratigraphie est conservée, ces remblais sont noyés dans une masse limoneuse. Il semble que cette phase soit remaniée par des inondations ou du moins lavée par une crue qui a pu laisser une nappe d'eau à courant lent, voire stagnant, dans ce secteur d'altitude inférieure à 163,85 m et ainsi permettre des processus de décantation. Par la suite, dans la partie sud-ouest de la zone sud, la possibilité d'inondations exceptionnelles sur ce niveau d'assainissement n'est pas à exclure.
- 52 La masse de céramique appartenant à cette phase de remblaiement est énorme ; elle représente plus des deux tiers du matériel antique du site. Le coefficient de fragmentation peu élevé, presque autant de tessons que de vases, indique que la nature du gisement dans lequel ce matériel a été trouvé ne peut être considérée comme un dépotoir.
- 53 Dans cette phase, le matériel récent représente un faible pourcentage. Les importations africaines ne dépassent pas 1 %, la céramique sombre rouge à engobe orangé ou micacé et la sigillée claire B frôlent à peine les 3 % et la céramique métallescente dépasse tout juste le 1 %. Parmi les formes en sigillée gauloise sud. il faut noter quatre Curie 11, trois Curie 15 et deux Curie 21, une forme Déchelette 72 et deux Drag. 45, formes mises en circulation dans le IIe s. ap. J.-C.
- 54 Cependant, la fréquence de formes produites dès le Ier s. est très importante. Parmi les mieux représentées, citons sept Drag. 15/17, quatorze 18/31, quatre Drag. 27, trois Drag. 30, vingt-neuf Drag. 33, dix-sept Drag. 35/36, dix Drag. 37, huit Drag. 38. Les sigillées du Centre sont également attestées, mais plus timidement avec un Curie 11, un Curie 21, trois Drag. 35/36 et trois Drag. 37.
- 55 Le matériel amphorique est homogène et permet de situer l'ensemble du lot dans une période postérieure à l'époque flavienne. On note une écrasante majorité des gauloises sur les hispaniques, et un coefficient négligeable de N.I. (Villedieu 1990 : 153).
- 56 La céramique grise n'a cessé de diminuer tout au long de ces différentes phases. Son pourcentage est ici très négligeable. Parmi la céramique claire, les mortiers à bord pendant totalisent 68 exemplaires. Le reste du matériel en commune claire présente une plus grande variation typologique en comparaison avec les phases précédentes. La sombre noire est particulièrement bien représentée avec ses 29 vases ovoïdes à col lisse et des pichets (?) à lèvre évasée. La sombre rouge est bien présente. La forme de prédilection de cette production paraît être la cruche à bec trèflé (18 formes) et le vase ovoïde simple (68 restes de vases). Six restes de pieds sont à rattacher aux marmites à fond tripodes et de nombreux fragments rappellent les assiettes à bord rentrant ou droit (12 formes).

Des traces d'habitats, place des Terreaux

- 57 Au nord de la place des Terreaux, des traces d'habitats ont été mises au jour dans les zones VI, IX et X (soit à l'extérieur du fossé médiéval). Ces zones n'ont pas été fouillées simultanément et aucune liaison stratigraphique n'a pu être réalisée. De plus il s'agit, pour chacun d'entre eux de petites superficies localisées au pied de la colline de la Croix-Rousse.

Zone VI

Des limons anthropisés

- 58 Les premières traces d'une fréquentation humaine de la zone VI, sont principalement des sols (alt. 165,55 m), constitués de fins débris de calcaires et de minuscules nodules de chaux. Quelques fragments de céramiques du III^e s. montrent que ces traces sont relativement tardives, par rapport à d'autres sites connus sur la Presqu'île. Dans les limons anthropisés, qui recouvrent ces sols, un lot de 102 vases constitués de 251 fragments a été recueilli. Quatre des unités stratigraphiques concernées possèdent moins de 18 vases et la dernière ne dépasse pas les 57 vases.
- 59 Les amphores représentent 43 % de l'ensemble du mobilier, et les gauloises sont nettement majoritaires (89 %) dominées par la forme G.4. Les hispaniques en pleine récession ne sont plus représentées que par 2 fragments de Dressel 20 (*op. cit.* : 156). En ce qui concerne la céramique utilitaire, la commune claire est dépassée par la commune grise, alors qu'elle est majoritaire aux I^e et II^e s. ap. J.-C. La commune rouge à engobe micacé domine la rouge sans engobe. La présence en commune africaine d'un bord de couvercle Hayes 196 (Hayes 1972) et en sigillée claire B d'un vase en vernis brun à l'aspect métallisé (Desbat 1988), daterait la formation de ces niveaux de limon du III^e s. La zone VI se situant en bas de pente de la colline de la Croix-Rousse, la céramique des limons provient très certainement du ruissellement des niveaux supérieurs, ruissellements attestés par l'étude géomorphologique. Ce phénomène résiduel sera d'ailleurs constant dans les phases postérieures.

Les premiers aménagements

- 60 Trois structures rectilignes, orientées est-ouest, tapissées de briques et de tuiles sont aménagées sur les limons précédents. Les parois sont constituées de briques et de tuiles adossées à la tranchée et posées de chant sur un radier de briques. À chaque extrémité, un calage carré de briques et pierres plus profond marque l'empreinte d'un poteau. La longueur totale est de 1,85 m. Le niveau supérieur des parois atteint le haut de la couche de limon²⁸ Ces vestiges évoquent des négatifs de sablière de murs en terre qui auraient reposé sur le radier en briques, et auraient été maintenus par des poteaux à chaque extrémité. S'agit-il de trois éléments d'un même ensemble ou d'aménagements successifs matérialisant l'évolution d'une limite ? Quelle était leur fonction : simple limite, structure portante ou autre ?
- 61 De ces traces d'occupation, localisées au nord-ouest de la place, n'ont été extraits que 30 fragments de céramique provenant de six unités stratigraphiques. Une quantité aussi faible ne permet pas d'avancer une datation, mais seulement de constater que

toutes les productions présentes sont semblables aux productions résiduelles des niveaux de limons.

Les vestiges d'une habitation du IV^e siècle

- 62 À l'extrémité est, dans la zone VI, un mur nord-sud marque la limite d'une pièce d'habitation (?). Le soubassement repéré sur 0,96 m de longueur (entre les dernières banquettes de sécurité) est étroit, soit entre 0,25 et 0,32 m. Deux assises, l'une de galets, gneiss et blocs de granite, l'autre de galets, fragments de marbre et calcaires, liées au mortier sont conservées en élévation sur 0,21 m. À l'origine, ce soubassement supportait une élévation en terre, recouverte d'enduits peints sur sa face orientale. Elle a été entièrement détruite comme l'atteste la présence de nombreuses plaques d'enduits tombées face contre terre qui jonchaient encore le sol de la pièce (alt. 165,84 m) à l'est du mur 3098.
- 63 L'ensemble, très fragmenté, révèle des éléments de décor ; ce dernier est constitué de bandes vertes retrouvées près de la base du mur soulignant la plinthe au-dessus de laquelle se développaient des panneaux blancs encadrés de filets rouges. Il s'agit d'une pièce d'une habitation qui s'étendait vers l'est. Continuait-elle aussi vers l'ouest, ou le mur 3098 représente-t-il la limite ?
- 64 À l'ouest du mur, au-dessus des structures en briques, des sols et des recharges se succèdent en suivant une légère pente. Un sol est légèrement en contrebas (165,65 m) ; aucun contact avec le mur n'est conservé. Il est pourtant probable qu'il était à l'origine au même niveau que le sol 3197. Surélevé dans ce secteur, il a ensuite dû être arasé. À l'extrémité sud de la zone, une rupture de pente, affaissement déjà pressenti dans les niveaux inférieurs, pourrait garder l'empreinte d'un mur est-ouest qui serait la limite sud d'une deuxième pièce.
- 65 Un épais remblai — démolition nivelée ? — composé de briques, tuiles et mortier, recouvre l'ensemble jusqu'à l'altitude de 165,81 m qui correspond mieux à celle de la pièce est (165,84 m). Il s'étend plus au sud, par-dessus l'éventuelle limite citée précédemment. C'est un souci constant, semble-t-il, de gagner de l'espace sur la pente, malgré les risques d'affaissement, qui n'ont pas manqué d'ailleurs de se produire, et des arrivées de colluvions et de ruissellements depuis les pentes de la Croix-Rousse.
- 66 Une nouvelle mise à niveau a été apparemment nécessaire avant l'installation d'un sol de graviers, conservé uniquement dans l'angle nord-ouest de la zone VI (alt. 165,94 m). La légère pente est-ouest a été nivelée, ce qui explique la disparition des sols, sans doute plus haut à l'origine.
- 67 Une imposante couche de tuiles illustrant une destruction le recouvre et un épais remblai de terre noire aplanit à nouveau cet espace ; cette fois-ci, l'ensemble de la zone est concerné. C'est là sans doute le dernier niveau de destruction de cette partie d'habitation.
- 68 L'étude de la céramique de cet ensemble situe cette installation vers le IV^e s. et sa destruction vers la fin du Ve s.
- 69 Le lot de céramiques est constitué de 347 vases, soit 604 fragments. Le premier habitat tangible dans la zone VI est installé dans l'unité stratigraphique 3200. Celle-ci contient un col d'amphore orientale de type LR 3 (Lemaître 1997 : 311-320). L'amphore gauloise est toujours largement majoritaire (77 %), malgré la présence nouvelle des amphores africaines. Dans la catégorie de la céramique fine, la céramique luisante a déjà pris une

place prépondérante (36 %). Elle est connue sur les sites lyonnais à partir de la fin du IIIe s. ap. J.-C. (Becker *et al* 1989) et jusqu'au VIe s. pour les productions de Portout. La sigillée claire B est toujours présente ainsi qu'un fragment d'une nouvelle production : la sigillée africaine C.

- 70 L'installation ne peut donc être antérieure au IVe s. ap. J.-C. Les indices de fréquence de la céramique fine, comparés avec ceux du chantier de l'îlot Vieille Monnaie situé plus au nord sur les pentes de la colline de la Croix-Rousse, et dont le contexte est daté du milieu du IVe s., fournissent des pourcentages assez proches (sauf pour la métallescente qui est très peu représentée dans cette phase). Le reste du matériel est résiduel, avec entre autres la présence de paroi fine de l'atelier de la Butte à Lyon et de sigillées du Sud de la Gaule. Ce lot de céramique résiduelle a pu être apporté dans les remblais de nivellement du terrain avant la construction de l'habitat.

Zone X

- 71 Deux murs et des fragments de sol ont été repérés. L'une des maçonneries constituée de blocs ébauchés de calcaire noyés dans du mortier, d'orientation nord-sud, est large de 0,40 m, et conservée sur 0,80 m de long (alt. 166,17 m) avec une seule assise. L'autre vestige de fondation est conservé sur une longueur 0,60 m et mesure 0,30 m de large (alt. 166,05 m) ; une seule assise est conservée. Ces deux fondations sont coupées au sud par le creusement d'une fosse médiévale.
- 72 À la même altitude, près de ces murs, des fragments d'enduits peints présentent un décor de larges bandes jaunes (3 cm de large) et de bandes rouge vif plus étroites (1 cm de large) sur un fond blanc. Cette démolition repose sur un sol de terre battue dont il reste quelques lambeaux.
- 73 Plus à l'ouest dans cette zone, un sol de terre battue (US 3982 alt. 166,02 m) est comparable à celui décrit précédemment. Il supporte une recharge de sol en mortier (US 3980 alt. 166,21 m) et un solin maçonné (US 3981 alt. 166,36 m).

Zone IX

Des préparations de sols en gneiss

- 74 À 165,58 d'altitude un niveau de gneiss apparaît. Il semble s'agir d'une préparation de sol qui a été dégagé sur une surface d'environ 5 m², il est creusé de plusieurs tranchées ; l'une, de direction nord-sud, large de 0,5 m environ, rejoint une autre, de direction nord-est/sud-ouest et large d'environ 0,90 m. S'agit-il de négatifs de tranchées de fondation de murs qui auraient été récupérés par la suite ? Aucun vestige ne venant étayer cette hypothèse, il est éventuellement possible d'interpréter cette saignée large de quelques centimètres comme une tranchée de cloison.

Des vestiges d'occupation puis un bâtiment

- 75 Un certain nombre de trous de poteaux ou de piquets a été repéré au sud de la zone IX. Deux creusements (US 3 800 et 3802), perforent 3795, recharge pour la préparation du sol 3784, constituée de plusieurs pelletées plus ou moins terreuses ou sableuses et contenant des blocs de gneiss (alt. 165,85 m). L'ensemble est recouvert par un niveau brun jaune marbré (US 3790).

- 76 Un lambeau de sol caillouteux damé, dégagé sur un demimètre carré environ, fonctionnait avec un mur dont il ne reste qu'une seule assise de blocs de calcaire ébauchés qui ne peut donc être daté précisément.
- 77 Parallèlement, au nord-ouest, un édifice construit sur le niveau de gneiss 3806, s'étend au-delà de l'emprise de la fouille. Les murs sont tous construits avec des blocs de calcaire et de schiste légèrement équarris, et quelques galets, liés par un mortier assez grossier de couleur crème. Ils contiennent de nombreuses inclusions de graviers. Ils sont conservés sur 5 ou 6 assises. Le bâtiment se présente ainsi (**fig. 39**) :
- un axe nord-est/sud-ouest, conservé sur une longueur de 2,80 m, limité à l'est par le mur 3834 (alt. 166,06 m) et à l'ouest par le mur 3835 (alt. 165,63 m). La limite nord de cet axe se trouve hors de l'emprise de la fouille.
 - un axe nord-ouest/sud-est conservé sur une longueur supérieure à 5 m, délimité au nord par les murs 3832 (alt. 166,30 m) et 3837 (alt. 165,63 m), et au sud par le mur 3831 (alt. 166,07 m). À l'est, le mur 3830 (alt. 166,11 m) ferme ce bâtiment. À l'ouest, une fosse médiévale coupe les structures antiques, rendant leur lecture impossible ;
 - au sud de cet axe nord-ouest/sud-est, c'est à-dire au sud du mur 3831, un espace est délimité à l'ouest par le mur 3836 (alt. 165,94 m), et à l'est par le mur 3830 (alt. 166,11 m), qui se poursuit en direction du sud-ouest.

39 - Un bâtiment du IV^e siècle

(Terreaux, zone IX)

- 78 L'intérieur de ce bâtiment est rempli par un remblai de couleur noire supportant un sol en terre battue noire également (3877 alt. 165,74 m). Ce sol est constellé de fragments de céramiques écrasés et de multiples nodules de métal, mélangés à des taches de cendre. Ces éléments évoquent une activité métallurgique artisanale. Les productions céramiques contenues dans le premier remblai sont caractéristiques des contextes du

IIIe s. à Lyon : amphore Gauloise 4 accompagnée d'un fragment d'amphore africaine, pots ovoïdes en commune rouge à engobe micacé, deux fragments de sigillée du Centre de la Gaule et bien sûr de la sigillée claire B. L'étude de ce niveau confirme une première occupation tardive au nord de la place des Terreaux déjà attestée dans la zone VI.

- 79 Dans le sol 3877, un fragment de céramique luisante est accompagné de certaines productions vues dans l'unité précédente. Ce tessou devient l'élément datant et situe cette occupation à partir du IVe s. Les quelques 40 fragments recueillis ne permettent de préciser, ni le *terminus post quem*, ni la durée d'utilisation de ce niveau de sol de l'Antiquité tardive.
- 80 Des niveaux contemporains ont été mis au jour dans l'angle sud-est de la place, à une altitude comprise entre 165,35 et 165,40 m. La datation du mur 3411 est délicate bien que son mode de construction laisse entrevoir l'existence d'un édifice antique situé plutôt au Bas-Empire, comme le suggère le réemploi de gros blocs parallélépipédiques et la facture peu soignée des joints d'assises. Aucune tranchée de fondation n'est perceptible : le mur semble être construit en tranchée fermée dans l'US 3416. Le sommet de la dernière assise conservée se situe à 165,98 m. Le sol d'occupation 3415 est plaqué contre le parement est du tronçon de mur 3411 qui a subi un arasement méthodique.

Une *domus* aux célestins

Un premier bâtiment et son environnement

- 81 Sur le site des Célestins, les premiers aménagements révélateurs d'une installation durable apparaissent au début du IIe s. ap. J.-C., ou au cours du IIe s. Ils comprennent la construction d'un bâtiment, le creusement d'un fossé et la mise en place d'un chemin (**fig. 40K et L**).

Le bâtiment dans l'angle sud du site

- 82 L'extrémité nord-est d'un bâtiment (**fig. 40K**) est matérialisée par deux murs (11 et 12), auxquels il faut ajouter un sol en mortier.
- 83 Les murs présentent le même type de construction avec un appareil irrégulier en moellons de granite équarris, liés par un mortier de chaux de couleur jaune.
- 84 L'état de conservation du premier mur (11) est médiocre puisqu'il ne reste qu'un tronçon de fondation préservé sur environ 3 m de long, avec au maximum quatre assises. La majeure partie de la construction a été récupérée au cours du haut Moyen Âge. L'élévation de ce mur était peut-être en terre : la présence d'éléments de démolitions de murs en terre, retrouvés à proximité dans les couches de comblement du fossé 13, est un argument discutable qu'il faut néanmoins prendre en compte. Un enduit blanc encore accolé contre la paroi de la tranchée de récupération de ce mur, atteste l'existence d'un revêtement sur le parement nord-est de son élévation.
- 85 La partie de l'autre mur encore en place est bien conservée ; c'est une construction soignée faite de moellons taillés de façon régulière et disposés en lits horizontaux, avec des joints beurrés. Ce mur séparait deux pièces à l'intérieur du bâtiment d'habitation. Seule son extrémité nord-est a été mise au jour, le reste de la maçonnerie se

prolongeait au sud-ouest en dehors de l'emprise de la fouille. À partir d'observations faites sur le terrain, il est possible d'affirmer que cette extrémité nord-est venait se raccorder au mur précédent, bien que le point de jonction des deux murs ait été entièrement détruit lors de la phase de récupération des matériaux.

40 - Evolution chronologique de l'occupation début IIe s. jusqu'au IVe siècle

(Célestins)

- 86 Le niveau de sol est situé entre la limite sud-est de la fouille et le mur 11 ; il est constitué en surface d'une couche de mortier blanc très dure et très épaisse, environ 15 à 20 cm, qui repose sur un hérisson. Ce dernier qui sert à la fois d'assise à la chape de mortier et de vide sanitaire est constitué de cailloux et d'éclats de granite, de calcaire, de schiste et de fragments de briques et de tuiles. L'ensemble est installé après la mise en place d'un remblai servant à exhausser le futur niveau d'occupation : le niveau du sol avant la construction était à 163,20 m, il est désormais à 164,50 m. Cet exhaussement, d'environ 1,30 m, protège alors l'habitat des crues de moyenne ampleur et réduit les risques d'inondation par des remontées de la nappe phréatique.
- 87 Les vestiges mis au jour, deux murs et un sol en mortier, ne sont pas suffisamment caractéristiques pour identifier le bâtiment et affirmer qu'il s'agit dès cette phase d'une *domus*. L'hypothèse est suggérée par les aménagements postérieurs (mosaïques de pavement) qui se feront, sans modification notoire des espaces.
- 88 Cette séquence, qui rassemble les remblais d'installation du premier sol en dur a livré très peu de matériel céramique, seulement 146 fragments. Nous sommes confrontés à un problème de datation. En effet, l'ensemble du matériel donne un *terminus post quem* comparable à celui des séquences précédentes avec en commune claire des mortiers à lèvre pendante, en commune sombre grise des urnes carénées. L'amphore gauloise est majoritaire avec les formes G4 et G1.

- 89 La découverte dans le radier du sol, d'un bord d'ovoïde à lèvre en bourrelet éversé en commune rouge à engobe micacé (Desbat *et al.* 1979 n° 9, pl. XI) permet de nuancer cette première datation. En effet, cette production qui, à Lyon, prend peu à peu le dessus sur la commune claire et la commune grise et rouge, ne semble pas commercialisée avant le milieu du IIe s. ap. J.-C. Si nous excluons la possibilité d'une pollution, le premier sol en dur de la *domus* a été construit au cours de la deuxième moitié du IIe s. après J.-C.
- 90 L'extrémité ovale d'un cure-oreille en bronze représente le seul objet trouvé.
- 91 Une monnaie est issue du remblai d'installation du sol 16, un *dupondius* de Claude, émis entre 41 et 54 ap. J.-C. Elle est associée à du mobilier céramique qui ne peut être antérieur à 70/80 ap. J.-C. Sa faible usure ne permet pas d'affirmer qu'elle ait perduré jusqu'à l'époque flavienne.

Le fossé et le chemin

- 92 Cette phase (fig. 40L et 41) comprend également le creusement d'un fossé, axé sud-est/nord-ouest et l'aménagement d'un chemin sur le bord nord-est de ce fossé.
- 93 Creusé à partir des couches d'alluvions anthropisées, ce fossé est présent dans toute la partie sud-ouest du site. Fouillé de manière exhaustive sur une longueur de 17 m, sa largeur au sommet est de 7 m, son profil est celui d'une cuvette peu profonde d'environ 1 m.

41 - Le fossé et le chemin des Célestins

- 94 Au sud-ouest du fossé, une levée de terre, d'environ 1 m de hauteur, s'appuie contre la base du mur 11. Elle est composée de couches différentes dont certaines, très hétérogènes, contiennent des matériaux de démolition (briques, tuiles, enduits,

moellons...) et des éléments organiques (charbon de bois), tandis que d'autres, plus homogènes, sont uniquement constituées de graviers et de sables.

- 95 Ce talus sud-ouest possède une double fonction. D'une part il fournit au mur 11 une bonne assise sur le côté nord, et évite les risques d'effondrement liés à la présence du vide créé par le fossé. D'autre part il protège la base de ce même mur contre les agressions de l'eau au moment des crues.
- 96 Au nord-est du fossé, la levée de terre est très peu marquée (0,20 m de haut) ; elle est essentiellement composée d'une couche noire très organique qui s'étale vers le nord et sur laquelle a été installé un empierrement de petits galets qui sert de surface de circulation (alt. environ 163,80 m). Celle-ci est en fait un chemin, d'environ 2 m de large, longeant le fossé et constituant alors une limite matérielle entre une zone aménagée au sud-ouest et un espace non exploité au nord-est. Ce contraste perdurera au cours des périodes à venir.

Le rôle du fossé

- 97 Protège-t-il la *domus* contre la montée des eaux au moment des crues ? Il est difficile de préciser la fonction du fossé, sachant que nous ne disposons pas de toutes les données, comme par exemple son tracé exact : longeait-il seulement le côté nord-est du bâtiment ou entourait-il complètement la parcelle ? Quelles étaient ses limites ?
- 98 Pour que cette structure ait joué un rôle protecteur lors des crues, il faut envisager plusieurs hypothèses. Tout d'abord, ce fossé n'était certainement pas qu'une simple dépression destinée à stopper l'avancée des eaux. Ces dimensions sont trop réduites (7 m de large et 1 m de profondeur) pour qu'il puisse jouer un tel rôle. Il aurait été rempli d'eau en peu de temps, donc inutile. Il correspond plutôt à un canal de dérivation²⁹. Dans ce cas, son rôle aurait été de piéger les eaux au moment des crues. Il aurait dévié le sens du courant, plus qu'il ne le stoppait, protégeant ainsi le bâtiment d'une agression directe. Les eaux auraient longé ou contourné le lieu d'habitation, puis se seraient écoulées en direction d'une zone topographiquement déprimée.
- 99 Ce fossé n'était certainement pas l'unique protection contre les crues, car il n'aurait servi que lors des inondations de petites et moyennes ampleurs. Existait-il également un système plus efficace, comme un mur-digue édifié sur la berge gauche de la Saône, au nord-ouest du site ? Un dispositif de ce type a été mis au jour dans un secteur proche situé en amont, lors des fouilles de l'îlot 24 (Rapport, Jacquin 1984). En fait, à cette époque les systèmes de protection sont surtout préventifs puisque les crues ne semblent plus atteindre ce secteur de la Presqu'île depuis la fin du Ier s. ap. J.-C.
- 100 Hormis ce rôle protecteur, il est possible que ce fossé soit le lieu où venaient se déverser les eaux usées de la *domus*, même si aucun indice ne permet de le confirmer ; les remontées de la nappe phréatique ont dû fréquemment laver le gravier qui compose le fond du fossé, faisant disparaître toute trace de dépôt organique. Enfin, ce fossé pouvait avoir pour autre fonction de matérialiser la limite de la parcelle sur laquelle est construit le bâtiment.

Datation

- 101 Cette séquence rassemble le matériel issu des différentes levées de terre du fossé contemporain de la construction du bâtiment, soit 2221 tessons.

- 102 Pour la céramique fine, la sigillée du sud de la Gaule reste majoritaire avec 137 fragments, mais les productions grésées du centre de la Gaule apparaissent timidement. Cette évolution technologique n'a pas lieu avant la fin du Ier s. ou le tout début du IIe s. ap. J.-C. (Picon 1989 : 31-32). Les formes en céramique commune sont encore semblables à celles du dépotoir B20 de la rue des Farges, daté de l'époque flavienne : mortier à lèvre pendante, cruche à bord en bourrelet, marmite à lèvre pendante, urne carénée, etc. Il faut noter la présence de plats en céramique à vernis rouge pompéien, dont une production à pâte rouge sombre avec de nombreux dégraissants volcaniques qui peut être assimilée aux productions italiques et une, à pâte claire épurée, certainement d'origine gauloise. Les productions à pâte rouge finiront par disparaître totalement dans les niveaux postérieurs.
- 103 Les amphores gauloises sont toujours majoritaires avec 906 fragments. Les G4 de cette séquence ont un col long, des anses nettement détachées de la lèvre et le fond annelé large. Ces critères sont caractéristiques des exemplaires du Ier s. (Dangréaux, Desbat 1987/88 : 128-129). Les amphores hispaniques sont peu représentées. Les Dressel 20 ont les caractéristiques dominantes connues à partir des flaviens. Parmi les fragments d'amphores orientales, seules les rhodiennes ou Pré-rhodiennes et quelques fragments d'amphores carottes ou "*carrot amphora*" (Empereur, Picon 1989), dont l'origine orientale est attestée depuis peu, sont identifiables.
- 104 La nette domination des sigillées du Sud et l'arrivée de sigillée grésée du Centre de la Gaule pourraient suggérer une datation autour des deux premières décennies du IIe s.
- 105 Mais dans ce lot existent également des éléments perturbateurs qui pourraient signifier que l'ensemble du matériel est résiduel. Il s'agit plus particulièrement de quelques fragments de bords d'ovoïdes, d'une écuelle à bord rentrant en sombre rouge micacée et de deux parois d'amphores africaines, qui repousseraient donc la datation de l'aménagement du fossé à la deuxième moitié du IIe s.
- 106 Deux monnaies sont associées à la céramique. L'une d'elles, frappée sous Claude (41-54), présente une perforation carrée et une forte usure qui laissent supposer son port en pendentif et, par conséquent, un usage durant de longues années. Sa perte ou son abandon ne serait pas surprenante aux alentours du début du IIe s. La seconde pièce, frappée entre 22 et 37 ap. J.-C., semble résiduelle, bien qu'elle présente une très forte usure qui laisse entrevoir une longue circulation.
- 107 À l'issue de cette phase, la répartition spatiale des vestiges se présente ainsi du sud-ouest au nord-est (**fig. 40L**) :
- l'extrémité nord-est d'un bâtiment, peut-être une *domus*, représenté par deux murs et un sol en mortier ;
 - un fossé, axé sud-sud-est/nord-nord-ouest, délimité au sud-ouest par un talus qui peut avoir un rôle protecteur contre les crues de faibles et de moyennes ampleurs et au nord-est par un chemin aménagé sur les couches d'alluvions ;
 - une zone encore non occupée qui conserve le même aspect que durant la phase précédente. Cette zone, pourtant en contrebas, est visiblement à l'abri des crues puisqu'aucun dépôt d'alluvions n'a été enregistré.
- 108 Il faut également mentionner que les différents aménagements réalisés au cours de cette phase, plus particulièrement l'exhaussement du niveau de sol dans la *domus* et la levée de terre sud-ouest ont donné au terrain un léger pendage sud-ouest/nord-est, d'environ 2,5 %. (164,37 m au sud-ouest, 163,40 m au nord-est). Cette différence de

niveau va perdurer au fil du temps et sera encore plus marquée lors des périodes suivantes après des travaux d'exhaussement.

109 Deux hypothèses sont donc à retenir :

- le réaménagement ou la construction de la "domus" et le creusement du fossé pourraient avoir été effectués dans les deux ou trois premières décennies du II^e s ;
- ces aménagements seraient réalisés à partir de la deuxième moitié du II^e s. avec des remblais contenant de la céramique de la période flavienne et du début du II^e s.

L'abandon et le comblement du fossé

110 Le fossé est abandonné, comblé de plusieurs couches de remblai très riches en mobilier céramique, os, petits objets, et aussi en restes de démolition : tuiles, briques, enduits, moellons. Proviennent-ils d'un réaménagement de l'intérieur du bâtiment ?

111 Le pendage et la disposition de ces couches montrent qu'elles ont été déversées successivement, à partir du sud-ouest, réduisant progressivement la largeur du fossé. L'analyse du mobilier céramique des quatre principales couches prouve cependant que la constitution de ce comblement ne s'étale pas dans le temps, puisque l'on retrouve à peu près les mêmes productions dans chacune des couches concernées.

112 De ces niveaux de comblement, 1473 fragments de céramiques ont été extraits. Dans la céramique fine, il y a encore 58 % de sigillée du sud de la Gaule, 12 % de paroi fine des ateliers de La Butte, mais la claire B, présente pour la première fois sur le site, avec la forme Desbat 12 et 30, compte déjà autant de fragments que la sigillée du centre de la Gaule. Nous notons l'apparition des imitations à pâte claire de lampes à canal avec l'estampille COMMUNIS.

113 La rouge micacée représente désormais 7 % de la céramique commune, avec des ovoïdes à bord en bourrelet éversé, et l'apparition de l'assiette à bord rentrant. Les formes en commune claire et grise, productions pourtant toujours majoritaires, restent celles répertoriées dans le contexte flavien de la rue des Farges : en grise, les pots ovoïdes Mérigoux 3, 4, 5, quelques assiettes à bord éversé etc. L'africaine commune apparaît sur le site avec un bord de la forme Hayes 197, qui n'est pas attestée en Gaule avant 160.

114 Les deux monnaies, mises au jour dans le comblement du fossé, sont des as de Domitien (81-96) frappés respectivement en 87 ap. J.-C. et entre 90 et 92 ap. J.-C. Retrouvés dans la couche la plus récente du comblement, ils apparaissent comme résiduels. Il semble effectivement très improbable que la population de la fin de la première moitié du II^e s. ait utilisé un numéraire ancien, en l'occurrence flavien, alors que le circuit monétaire était très bien alimenté en petites et moyennes unités sous les règnes d'Hadrien (117-138) et d'Antonin le Pieux (138-161), comme l'attestent les fortes proportions de monnaies de bronze et de cuivre de ces deux empereurs, dans les différentes fouilles lyonnaises. De plus, l'usure faible de ces deux exemplaires confirme cette remarque.

115 Cette séquence, qui marque l'abandon du fossé, peut avoir eu lieu :

- à la fin du II^e s., en tenant compte du *terminus post quem* fourni par la présence de cette importation en africaine commune qui fait dépasser les années 160/170, mais la grande quantité de céramique résiduelle de l'époque flavienne empêche de faire une analyse fiable de la manière dont sont représentés les différents types de production ;
- au début du III^e s., avec la présence d'un bord de sigillée claire B Desbat 26 dont la production est attestée de 200 à 260 et qui pourrait, si ce n'est pas une intrusion, faire

franchir le seuil du III^e s. Nous resterons extrêmement prudents quant à l'utilisation de cet unique fragment dans l'argumentation.

L'installation de petites canalisations

- 116 De petits fossés de drainage ou des emplacements de canalisations ont été retrouvés dans plusieurs secteurs du chantier (**fig. 40M**). Leur installation est postérieure à l'abandon du fossé, puisqu'ils coupent en partie le comblement de ce dernier. Ils se présentent sous la forme de petites tranchées, larges de 0,50 m à la base à 1 m au sommet, et profondes d'environ 0.50 m. L'écoulement devait se faire dans le sens sud-ouest/nord-est avec un pendage de 3 %, sauf pour un tronçon, dans la partie ouest du site qui possède une pente nord-ouest/sud-est de 1,3 %.
- 117 Compte tenu, pour cette époque, de la présence d'une habitation au sud-ouest et d'une zone en contrebas au nord-est non occupée, il paraît logique d'attribuer à ces structures une fonction d'évacuation des eaux usées ou des eaux de pluies, en accord avec leur pendage.
- 118 Ces structures sont les vestiges de petits fossés ou de canalisations enterrées. Les deux solutions peuvent être retenues, tout dépend de la durée d'utilisation et du but de l'aménagement. Il peut s'agir de travaux épisodiques, destinés à assécher les terres de la *domus* après des périodes très humides, dans ce cas il est plutôt question de petits fossés — ou tranchées — de drainage ; ou alors, ces structures ont perduré et servaient à l'évacuation des eaux usées de la *domus*. En adoptant cette deuxième solution, il est difficile de concevoir qu'elles aient fonctionné à ciel ouvert et non pas avec une canalisation enterrée. Compte tenu de leurs dimensions assez modestes, elles auraient été comblées par la moindre pluie, ce qui aurait nécessité un travail régulier de curage pour les remettre en service.
- 119 Le seul indice qui permet de défendre cette deuxième solution, est un demi-anneau en fer, d'environ 0,10 m de diamètre, retrouvé dans le fond d'un fossé. Des canalisations, récupérées sur l'ensemble du réseau au cours de la phase suivante ou entièrement décomposées, il ne resterait que cet anneau. La présence de ce demi-anneau en fer indiquerait plutôt des tuyaux de bois. Les tuyaux de plomb sont en général soudés et la largeur considérable des tranchées d'installations, environ 0,50 m à la base, est disproportionnée par rapport aux tuyaux en plomb de diamètre assez réduit. Il semble également étonnant que ce système d'évacuation d'eau soit récupéré avant l'agrandissement de la *domus* et ne soit pas remplacé.
- 120 Il faut également mentionner un fossé, situé dans la partie nord du site et orienté ouest-est. Ses dimensions plus imposantes, 4 m de largeur et 1 m de profondeur, que celles des structures précédentes, en font un élément à part dans cet ensemble. Il correspond peut-être à la dépression dans laquelle venaient se jeter les eaux des petits fossés ou canalisations.
- 121 Dans le remplissage de ce fossé, un lit plus homogène de limons sableux, a été isolé entre des niveaux anthropiques. Issus d'un transport en suspension uniforme à la limite d'un processus de décantation dans des courants très lents de débordement, les sédiments proviennent d'un chenal de Saône (morphoscopie) éloigné du site. Les valeurs de médiane sont les plus faibles enregistrées sur le site et démontrent que le site qui appartient à la plaine d'inondation est très en retrait des flux principaux du chenal. Ce dépôt a été repéré uniquement dans cette forme en creux, laquelle a

probablement favorisé le drainage de ces courants de débordements : les eaux ont peut-être été piégées dans ce fossé et les sédiments ont alors pu se décanter en la quasi absence de courant.

Datation

- 122 La céramique récupérée dans les comblements, qui marquent l'abandon de ces structures et non leur mise en place, n'est pas exploitable pour cette phase. En effet, il s'avère que les lots de céramiques d'une même tranchée varient en fonction de la couche supérieure ce qui indique que les tranchées n'ont pas été comblées immédiatement lors de leur abandon, ou après la récupération des canalisations. Ce sont en fait les couches des aménagements postérieurs comme l'exhaussement dans la partie sud-ouest ou l'assainissement dans la zone nord-est qui viendront remplir ces structures.
- 123 Ce constat se rapporte également aux trois monnaies présentes dans les comblements des tranchées. La première, un as, frappé sous Hadrien (117-138), présente une faible usure et n'aurait pas été utilisée durant de longues années ; sa présence dans ce comblement apparaît comme résiduelle, La deuxième l'est tout autant puisqu'il s'agit d'un as émis sous le règne d'Auguste (27 av. J.-C. - 14 ap. J.-C.). La troisième est également un as, du début de la seconde moitié du IIe s. À cause d'un médiocre état de conservation, son état d'usure n'est pas vérifiable, mais il est vraisemblable qu'il ait circulé une partie de la deuxième moitié du IIe s.
- 124 En conclusion, cette phase, marquée par l'abandon du fossé et l'installation de petites canalisations, peut s'être déroulée à la fin du IIe s. voire au début du IIIe s. en tenant compte du bord en sigillée claire B Desbat 26.

La *domus* et ses problèmes d'assainissement (début IIIe s. - milieu IVe s.)

Des réaménagements dans la *domus* et un exhaussement du terrain

- 125 Cette phase (fin du IIe s. début du IIIe s.) correspond à une importante campagne de travaux, au cours de laquelle s'effectuent deux opérations :
- le bâtiment est réaménagé, la présence des mosaïques de pavement permet de lui accorder à présent l'appellation de *domus* avec certitude. La parcelle est agrandie d'environ 20 m vers le nord-est. Sa nouvelle limite est matérialisée par le mur 32.
 - tout l'espace nouvellement intégré est exhaussé par la mise en place d'un important remblai (fig. 40N).

Aménagement intérieur

- 126 L'extrémité nord-est du bâtiment d'habitation est réaménagée. Le mur 12 est démoli et une nouvelle maçonnerie (27) est construite sur son arasement.
- 127 Il est difficile de déterminer si le mur 11 est arasé et reconstruit au cours de cette phase ou conservé dans son état initial. Un enduit de tuileau recouvre le parement nord-est de ce mur ; des fragments sont encore en place, accolés à la partie supérieure de la paroi de la tranchée de récupération. Cette présence prouve que la récupération des

matériaux du mur 11 s'est faite à une époque où l'élévation de celui-ci était déjà partiellement enterrée.

- 128 Le sol intérieur est abandonné et remplacé par une mosaïque de pavement (US 7327) (**fig. 42**). La construction de cette dernière élève le niveau de sol d'environ 0,40 m (alt. de la mosaïque 164,88 m) car elle implique la mise en place de plusieurs couches de préparation ; hérisson, lit de pause, mortier.

42 - Mosaïque de pavement (US 7327) retrouvée aux Célestins

Cl. P. Veyssière

- 129 Une autre partie de mosaïque (US 7367) a été retrouvée (**fig. 43**) dans la tranchée de récupération du mur 11, à environ 5 m de l'autre (US 7327) au nord-ouest. Sa position indique qu'elle a glissé dans la tranchée au cours de cette opération. Construite selon les mêmes procédés, elle présente par contre un décor bien différent.

43 - Autre décor sur un fragment de mosaïque (US 7367)

Cl. P. Veyssière

Agrandissement de la parcelle et aménagements extérieurs

- 130 L'espace situé entre l'habitat et le mur de clôture (M 32) appartient désormais à la *domus*. Dans ce nouveau secteur, en plus du mur, plusieurs maçonneries sont également construites ; le mur 31, qui se raccorde au mur 32, à son extrémité nord-est. et les murs 29 et 30 (ce dernier a été seulement retrouvé en négatif), dans la partie sud-est. (**fig. 44**).

44 - Localisation des vestiges début du III^e siècle

(Célestins)

- 131 Les matériaux ainsi que les techniques de construction sont identiques pour tous les murs. Leur épaisseur varie de 0,60 m à 0,65 m pour les élévations, les fondations sont plus larges et atteignent 0,90 m à 1 m. Leur appareil est irrégulier et composé de moellons de granite équarris liés par un mortier de chaux. Pour parfaire cette assise, des pilotis sont installés sous les fondations. Si les pieux en bois ne sont pas conservés, les empreintes sont par contre visibles sous les murs 32 et 31. La nature des élévations reste inconnue : terre ou pierre ?
- 132 Ces murs délimitent plusieurs espaces dont le plus vaste situé dans la partie centrale, entre le mur 32 et l'habitat, est certainement un extérieur ou plus précisément une cour. En effet, une toiture ne peut être envisagée pour une surface de 600 m² en l'absence de vestiges d'éléments porteurs tels que des bases de piliers ou des calages de poteaux. La fonction des deux autres espaces, l'un à l'ouest du mur 31, l'autre au sud-est encadré par les murs 29 et 30, est impossible à définir de manière catégorique. La seule précision est apportée par la présence des sols en terre battue qui écarte l'hypothèse de pièce d'habitation de la *domus* et suggère simplement celle de cour ou de dépendance. Il faut aussi noter l'existence, dans le tronçon sud-est de la tranchée de récupération du mur 32, de l'empreinte d'un pilier qui devait à l'origine être intégré à cette maçonnerie.

Exhaussement du niveau de la parcelle

- 133 Les couches de remblais répandues entre la partie habitat et le mur de clôture élèvent le niveau du terrain. Cependant, le pendage précédent sud-ouest/nord-est persiste après cette opération, puisque l'apport de terre est surtout manifeste au sud-ouest où

le niveau, surélevé de 0.50 à 0.60 m. atteint l'altitude de 164,60 m contre 164,30 m vers le mur de clôture 32. A la base de ce dernier, côté nord-est, devait certainement exister un talus. Sa présence est nécessaire pour maintenir cette structure soumise à une poussée du terrain sud-ouest/nord-est. Les réaménagements postérieurs, plus particulièrement l'assainissement de la zone nord-est au cours de la phase suivante, ont probablement fait disparaître cette levée de terre ou du moins n'ont pas permis de la repérer.

Datation

- 134 Ces remblais contiennent une importante quantité d'éléments de démolition et de mobilier céramique avec 1112 tessons. L'origine inconnue du lieu d'extraction de ces remblais conduit à observer une grande prudence en ce qui concerne les résultats d'étude de ce mobilier.
- 135 Le pourcentage de sigillée claire B atteint les 17 %, contre 63 % pour la sigillée gauloise, à l'intérieur de laquelle les productions de la Gaule du sud commencent à décliner. Un bord de Drag. 45 de la Gaule du centre apporte un *terminus post quem* autour des années 180/190. La présence en sigillée de nombreux éléments résiduels ne permet pas une vision très objective de la représentation réelle de la sigillée claire B dans cette phase. Celle-ci se trouve probablement sous-représentée. La métallescente apparaît, mais bien timidement.
- 136 Parmi les céramiques communes, la rouge micacée représente désormais 23 % alors qu'il n'y en avait que 6 % dans la phase précédente. Un brûle-parfum en sombre rouge est attesté dans le contexte 150-200 du chantier de la rue des Farges (Desbat *et al.* 1979 : n° 7 pl. X). L'africaine A fait son apparition dans cette phase.
- 137 Les amphores gauloises conservent le même pourcentage que dans la phase précédente, environ 70 %. Quelques exemplaires de G4 à fond étroit et col court, sont caractéristiques, à Lyon, des II^e et III^e s. (Dangréaux et Desbat 1987/1988 : 128-129).
- 138 Les orientales sont toujours peu représentées, avec les rhodiennes, et nous assistons à l'arrivée des amphores de Crète, les Crétoise 4 (Marangou 1991).
- 139 Ce premier niveau d'exhaussement contenait huit monnaies. Il s'avère que seules deux unités coïncident avec le mobilier céramique. Il s'agit de deux as frappés au cours de la seconde moitié du II^e s. Les deux *dupondii*, très peu usés, émis durant la période flavienne et présents dans des remblais de démolition, sont totalement résiduels. Il paraît logique de considérer les trois autres monnaies comme des intrusions provenant des niveaux supérieurs. En effet, leurs dates d'émission (fin du III^e s.) sont bien plus tardives que l'époque de la mise en place de l'exhaussement, proposée par la céramique. Les admettre en tant que fossiles directeurs, c'est accepter l'absence totale de céramique du III^e s. dans ces niveaux, ce qui est pour le moins surprenant sur un site qui en compte des quantités importantes dans les couches des phases suivantes.
- 140 En conclusion, cette phase située entre la fin du II^e s. et le III^e s., suit sans interruption la phase précédente. Elle est marquée par d'importants travaux de réaménagement, et correspond à une volonté d'agrandir le domaine en investissant des terrains jusqu'ici inoccupés. L'extension de la parcelle vers le nord-est est réalisable à cette époque puisque les inondations n'atteignent plus le site, soit suite à une activité hydrologique réduite, soit après la mise en place de système de protection (digue).

- 141 Cependant, comme le risque d'inondation n'est pas totalement écarté, les habitants de la *domus* ont préféré protéger les bâtiments ou doubler la protection s'il existe déjà des digues. Ces travaux se traduisent par l'édification du mur 32, limite de parcelle et écran à la montée des eaux (mur-digue) et par l'apport d'un important remblai d'exhaussement entre ce mur et l'habitat. Le mur 32 possède également un rôle de soutènement en maintenant les remblais à l'intérieur de la parcelle.
- 142 Quant à la *domus*, les pavements de mosaïque apportent à l'édifice un caractère plus luxueux.
- 143 Au nord-est du mur 32, le terrain conserve le même aspect que lors de la phase précédente, toujours en contrebas de la partie habitée.

Des travaux d'assainissement

- 144 À l'intérieur comme à l'extérieur de la *domus*, une nouvelle phase d'aménagements traduit une volonté d'assainir les terrains (**fig. 40 O**). Deux types de travaux sont réalisés ;
- d'une part, à l'extérieur, de vastes épandages de remblais de démolition (US 7491)³⁰ très riches en amphores qui recouvrent entièrement la zone nord-est (**fig. 44 vignette**) ;
 - d'autre part, des creusements de fosses ; dans ces dernières, une grande quantité de mobilier — plus particulièrement des amphores entières ou fragmentées — est rejetée ; ce deuxième type d'opération concerne surtout les espaces intérieurs de la *domus* (**fig. 44**).

À l'extérieur des cours de la *domus*, un remblai d'assainissement

- 145 Dans la zone nord-est, le volume des remblais est imposant, le terrain se retrouve désormais rehaussé de 0,60 m à 0,80 m (alt. 163,80 m). La fouille a permis d'en traiter environ 350 m³. Ces couches sont surtout composées de matériaux de démolition (tuiles, briques, cailloux...) et de fragments d'amphores, utilisés pour stabiliser la surface du terrain tout en favorisant l'infiltration de l'eau. Cet aménagement traduit la volonté d'assainir une surface qui demeure fangeuse du fait de la nature des terrains (limon) et de sa position en contrebas de la *domus*. Cependant, la texture de ce remblai d'assainissement est suffisamment homogène et sableuse dans l'angle nord du site pour y déterminer aussi une influence alluviale : cette séquence d'assainissement est donc soumise à des courants lents d'inondation de la Saône qui prouvent que malgré les travaux réalisés pour l'assécher, cet espace reste encore assujéti aux inondations. Dans ce cas, il semble plus probable que les travaux d'aménagement de cette zone se soient faits, non pas en une seule fois, mais progressivement pour répondre aux séquences d'inondations.
- 146 Il est également intéressant de comparer ces traces d'inondation avec le fonctionnement des micro-chenaux résiduels de crue repérés dans le lit primitif de la Saône en voie de remblaiement, au pied de la colline de Fourvière. Ces derniers sont encore activés par des crues à la fin du IIIe s. ap. J.-C.

La céramique du remblai d'assainissement 7491

- 147 Il s'agit du lot le plus important recueilli sur le site³¹. La vocation d'assainissement de ce remblai est confirmée par l'importance quantitative du mobilier amphorique qui constitue 71 % du mobilier recueilli. Les données de fouilles ne permettent pas de

déterminer s'il s'agit d'un dépotoir primaire ou secondaire. Les quantités de bords, fonds et panses indiquent que les vases étaient pour la plupart pratiquement complets. Aucune stratigraphie n'a pu être observée au sein du dépôt, les mêmes formes à tous les niveaux (Tab. 5 et 6).

Les amphores

- 148 Plus de 22 000 fragments d'amphores de toutes origines ont été inventoriés, ce qui fait de ce lot une base d'étude intéressante de la consommation de ce quartier de *Lugdunum* au IIIe s. ap. J.-C. et des relations commerciales de la ville avec le monde méditerranéen. Avec 80 % du mobilier amphorique, les conteneurs transportant du vin depuis la Narbonnaise sont très nettement majoritaires avec le type G4 prédominant. Leurs formes sont homogènes avec un col court, le départ des anses sous la lèvre et un fond étroit, l'ensemble formant un profil "en toupie" typique des productions des IIe-IIIe s. ap. J.-C. (Dangréaux, Desbat 1987-1988 : 128). Une seule d'entre elles est estampillée, il s'agit d'un timbre de MATURI sur une anse. Cette marque fréquemment attestée sur ce type (Laubenheimer 1985 : 429. n° 18) est la seule estampille G4 remarquée sur le site. Trois "couverts" ont été découverts, deux d'entre eux s'adaptent parfaitement à la lèvre de la plupart des G4 présentes. Ils sont en forme d'assiettes circulaires à bord légèrement rentrant, assez soigneusement fabriqués dans une argile calcaire épurée semblable à celle des G4. Les couvercles découverts par F. Laubenheimer en Narbonnaise (*op. cit.* : 266) et ceux des fouilles du port antique de Toulon (Brun. Lecacheur, Pasqualini 1992 : 131) ont un bord vertical. Ici, la lèvre rentrante semble contribuer à une bonne tenue du couvercle sur l'amphore. L'un des deux est estampillé à l'intérieur : LPONTI (registre supérieur) et EUTYCHI (registre inférieur). L'amphore à vin de type G1 est minoritaire, avec seulement 13 % des fragments de bords d'amphores gauloises. Diverses études tendent à prouver que cette amphore serait plus spécifiquement destinée à la distribution régionale, alors que la G4 serait exportée dans le cadre du grand commerce (Laubenheimer, Schwaller, Vidal 1992 : 145). Au sein des G1, trois grandes productions ont été repérées, l'une à pâte rosée kaolinitique, une autre à pâte calcaire épurée et une dernière à pâte calcaire comportant quelques dégraissants sableux³² La première est produite dès le début de l'ère, tandis que les deux autres pourraient apparaître un peu plus tard et se multiplier par la suite (Bonnet, Laubenheimer 1998). Elles sont mêlées au sein de l'assainissement, ce qui n'atteste en rien leur contemporanéité. En effet, les pâtes kaolinitiques pourraient être résiduelles, et les calcaires contemporains du dépôt. Quelle que soit la réponse, la présence de G1 dans cet assainissement confirme l'hypothèse fondée sur l'étude de plusieurs contextes (Raynaud 1990 et Raynaud 1986 : 61) selon laquelle ce type est encore produit au IIe voire au IIIe s. ap. J.-C.
- 149 Totalelement dépassées par les productions gauloises, les importations de la péninsule ibérique ne représentent plus désormais que 9 % du total des amphores. Cette récession est fréquemment remarquée dans les contextes à partir de la seconde moitié du IIe s. (Villedieu 1990 : 156). Avec 48 fragments de bords, l'amphore Dressel 20 transportant l'huile d'olive de Bétique est la plus fréquente. Les profils étirés des lèvres sont comparables aux productions des IIe et IIIe s. d'Augst (Martin-Kilcher 1987 : 55). Destinées au transport de saumures arrivent les Beltràn IIA et IIB, et apparaît enfin l'Almagro 50, également une amphore à saumures, commercialisée à partir du IIIe s. Parmi les importations hispaniques, il reste à signaler quelques exemplaires du type

Dressel 28, type attesté dans les contextes du début du IIIe s. sur le site de la rue des Farges à Lyon.

- 150 Comme dans les autres contextes lyonnais contemporains, le commerce avec l'Orient, l'Italie et l'Afrique, bien que statistiquement beaucoup plus faible est tout de même attesté. Les vins de Rhodes et de Crète (Marangou 1991) approvisionnent régulièrement le marché lyonnais depuis le début de l'ère, puis arrivent également d'Orient les amphores Kapitan 1 et 2 et LR3 (Lemaître 1997 : 311-320).
- 151 Parmi les amphores non identifiées ont été individualisées quatre groupes. Trois d'entre eux pourraient être d'origine orientale (Bonnet 1998) ; des découvertes récentes, dont la publication des résultats est en cours (Lemaître, Bonnet à paraître) pourraient placer le quatrième groupe au sein des productions hispaniques.
- 152 Le commerce avec l'Afrique commence à se développer, les quelques conteneurs présents sont des amphores de Tripolitaine, et un exemplaire de Dressel 30 de Mauritanie césarienne, dont la commercialisation commence au IIIe s. Le commerce avec l'Italie n'est pas encore totalement interrompu, puisque les amphores italiennes sont presque aussi nombreuses que les africaines. Il s'agit d'amphores vinaires de type Dressel 2-4. Ces exemplaires pourraient être les témoins d'une production tardive de ce type, attestée à Saint-Romain-en-Gal dans un contexte fin IIe début IIIe s. (Desbat, Savay-Guerraz 1990) et à Lyon rue des Farges dans un dépotoir du début du IIIe s.

La vaisselle de table

- 153 Bien que très minoritaire dans l'assainissement, elle offre un mobilier intéressant avec 63 % de sigillée claire B, dont un lot exceptionnel de quarante médaillons d'applique aux thèmes variés³³. Le répertoire est composé pour moitié de formes fermées Des. 68, 69, 77, 86 et pour autre moitié de formes ouvertes Des. 15, 19, 2, 27. Les formes présentes appartiennent aux deuxième et troisième périodes de production des ateliers de la moyenne vallée du Rhône (Desbat 1988). Les vases Des. 66, 2 et 19 sont de la deuxième période de production entre 160 et la fin du IIe s. et les formes Des. 68, 69, 77, 86 et 15 de la troisième période de production située à partir du début du IIIe s.
- 154 Bien que désormais dominées par la sigillée claire B rhodanienne, les sigillées des ateliers du centre de la Gaule sont toujours sur le marché. Les formes présentes sont caractéristiques des productions tardives du centre de la Gaule avec des Drag. 45, 38, 37, 40, mais aussi Curie 15, Curie 21 et Dech. 72.
- 155 La métallescente est exceptionnellement rare sur ce site, moins de 3 % de la céramique fine dans ce remblai. Il semble que ce soit le contexte du IIIe s. lyonnais où cette production est le moins bien attestée, alors qu'elle peut représenter jusqu'à 40 % de la céramique fine dans un contexte daté de 240 à 270 sur le site de l'îlot Vieille Monnaie (Becker, Jacquin 1989)³⁴.

La céramique culinaire

- 156 Au sein de la céramique commune, qui représente 25 % de l'ensemble du mobilier céramique, se confirment les tendances déjà appréhendées dans les autres catégories. La commune claire avec 31 % de la céramique commune est probablement surévaluée dans cette couche, car les cruches plus fragiles se fragmentent plus que les autres productions. Les mortiers à lèvres pendantes à pâte claire sont nombreux. Mais c'est la

commune rouge à engobe micacé qui désormais absorbe le marché de la céramique culinaire avec près de la moitié des fragments présents. Se retrouvent en masse les ovoïdes ou pots à cuire à bord en bourrelet éversé, et les plats à bord rentrant déjà répertoriés, mais en quantité moindre, dans les phases précédentes. Cette production apparaît dans les contextes de la deuxième moitié du II^e s. rue des Farges à Lyon (Desbat *et al.* 1979) et devient rapidement majoritaire prenant la place des marmites et différents pots à cuire en commune grise à cuisson réductrice. En effet, avec seulement 11 % de la céramique commune, l'utilisation de la commune grise est en déclin, alors que nous assistons à l'arrivée timide des africaines communes et africaine A de très bonne qualité. Les formes les mieux représentées sont, pour les premières les marmites et couvercles Hayes 197 et 196, et pour les secondes A, Hayes 181 et 182 (Hayes 1972). Les plats en céramique à vernis rouge pompéien sont encore attestés, ce sont des productions à pâte claire calcaire. La présence d'un fond marqué en commune allobroge n'est pas surprenante dans un contexte du III^e s. (Dangréaux, Jospin 1986).

Tableau 5 : Mobilier céramique provenant du remblai d'assainissement

Catégorie	Type de production	Nombre de tessons	% type de prod./cat	% cat./séqu.
Amphore	Italique	272	1,23%	
	Hispanique	2028	9,21%	
	Gauloise	17801	80,88%	
	Orientale	603	2,74%	
	Africaine	324	1,47%	
	Non identifiée	979	4,44%	
	Total AM	22007	100%	71,44%
C. Commune	Claire	2447	31,87%	
	Grise	864	11,25%	
	Rouge	217	2,82%	
	Rouge micacée	3685	48,00%	
	Peinte	1	0,01%	
	C.V.R.P.	52	0,67%	
	Africaine A	119	1,55%	
	Africaine com.	288	3,75%	
	Allobroge	1	0%	
	Non identifiée	3	0%	
	Total C.C.	7677	100%	24,91%
C. Fine	Sig. Gaulc	330	31,04%	
	Sig. Claire B	671	63,12%	
	Métallescente	29	2,72%	
	Plombifère	4	0,37%	
	Paroi Fine	2	0,18%	
	Total C.F.	1063	100%	3,44%
Divers	Dolium	1	1,78%	
	Bouchon	52	92,85%	
	Creuset	2	3,57%	
	Moule	1	1,78%	
Total Div.		56	100%	0,18%
Total		30803		100%

(Célestins) (US 7491, 7624, 7645, 7649, 7648, 7680, 7666, 7509)

Tableau 6 : Mobilier céramique provenant du remblai d'assainissement

Catégorie	Type de production	Nombre de tessons	% type de prod./cat	% cat./séqu.
Amphore	Italique	272	1,23%	
	Hispanique	2028	9,21%	
	Gauloise	17801	80,88%	
	Orientale	603	2,74%	
	Africaine	324	1,47%	
	Non identifiée	979	4,44%	
Total AM		22007	100%	71,44%
C. Commune	Chaire	2447	31,87%	
	Grise	864	11,25%	
	Rouge	217	2,82%	
	Rouge micacée	3685	48,00%	
	Peinte	1	0,01%	
	C.V.R.P.	52	0,67%	
	Africaine A	119	1,55%	
	Africaine com.	288	3,75%	
	Allobroge	1	0%	
	Non identifiée	3	0%	
Total C.C.		7677	100%	24,91%
C. Fine	Sig. Gaule	330	31,04%	
	Sig. Claire B	671	63,12%	
	Métallescente	29	2,72%	
	Plombifère	4	0,37%	
	Paroi Fine	2	0,18%	
Total C.F.		1063	100%	3,44%
Divers	Dolium	1	1,78%	
	Bouchon	52	92,85%	
	Creuset	2	3,57%	
	Moule	1	1,78%	
Total Div.		56	100%	0,18%
Total		30803		100%

(Célestins) (US 7491)

Les monnaies

- 157 Les couches d'assainissement (fosses, remblais...) contenaient au total vingt-huit monnaies, dont vingt-deux dans le remblai, 7491, au nord-est de la *domus* et six dans les remplissages des fosses.
- 158 Les dates d'émission de ces monnaies sont très diverses et certaines reflètent bien le taux de résidualité du mobilier associé.
- 159 Ainsi, un lot de douze monnaies apparaît comme totalement résiduel, eu égard à la forte proportion de matériel du IIIe s. recueilli dans ce niveau d'assainissement.
- 160 Ce lot comprend les six exemplaires retrouvés dans les comblements des fosses : un *semis* d'Auguste (fosse 38), un as de la période flavienne frappé entre 70 et 81 ap. J.-C., deux as de la seconde moitié du IIe s. (fosse 44), qui ne présentaient pas d'usure prononcée, un as de la deuxième moitié du IIe s. et un autre de la fin de la première moitié du IIe s. (fosse 37) ; si le dernier cité présente une forte usure, il semble cependant peu probable qu'il ait pu perdurer au-delà de 250 ap. J.-C. Toutes ces monnaies devaient déjà se trouver dans la terre qui a servi à combler les fosses.
- 161 Les six autres monnaies proviennent de 7491 : un as de Tibère (14-37), un as flavien, un *quadrans* anonyme, un as peu usé d'Aélius (136-138), un denier fourré d'Hadrien (117-138) dont la période de circulation fut, vu son état, nulle ou très courte et un sesterce d'Antonin (138-161) qui, ne présentant pas de trace de longue utilisation, n'a pas dû circuler au IIIe s.

- 162 L'état de conservation des deux as et du *dupondius* frappés sous le règne d'Antonin, ne permet pas d'apprécier leur degré d'usure.
- 163 En revanche, dans ce remblai, du numéraire frappé au cours du IIe s. présente une usure très prononcée, témoignage d'une longue utilisation. C'est le cas de deux as et d'un *dupondius* d'Hadrien (117-138), d'un sesterce d'Antonin (138-161) et d'un as de Commode (180-192). Sur les deux as d'Hadrien, l'effigie et l'iconographie sont quasiment lisses ; l'usure de ces deux pièces peut laisser entrevoir leur utilisation jusqu'au début du IIIe s. au moins.
- 164 Il est maintenant reconnu, d'après les fouilles archéologiques, que la région connaissait une forte pénurie de numéraire frais durant la première moitié du IIIe s. L'utilisation d'unités plus anciennes, en l'occurrence des monnaies du IIe s. ayant échappé à la refonte, était une pratique apparemment courante jusqu'aux alentours de 250 ap. J.-C.
- 165 Aucune monnaie de la première moitié du IIIe s. n'a été retrouvée dans l'assainissement ; or, la fourchette chronologique de la part majoritaire des tessons de céramique recueillis dans ce niveau de remblais est comprise entre le début et le milieu du IIIe s. Quant au *dupondius* de Commode et au denier fourré de Septime-Sévère (193-211), qui tous deux présentent une usure peu marquée, on ne peut affirmer qu'ils aient eu cours au IIIe s. Il convient de signaler toutefois qu'un denier circulait bien moins de main en main que les petites espèces de bronze ou d'orichalque et qu'il était souvent thésaurisé.
- 166 La présence d'un antoninien de Quintille (270 ap. J.-C.) et d'un antoninien de Gallien (267/268) est à mettre en relation avec celle de certains vases à médaillons d'applique issus de ces mêmes remblais.
- 167 La découverte de trois monnaies du IVe s., un *nummus* de Valens (364/378), un demi *nummus* de la période constantinienne (340/350) et un *aes* 4 qui dépassent le cadre chronologique de la séquence, proposé par la céramique, est plus délicate à interpréter.

Autres mobiliers

- 168 Les remblais ont livré 51 objets, soit l'un des lots les plus importants du contexte antique.
- 169 Hormis 9 objets indéterminés et quelques clous et tôles de fer, les identifications sont assez diverses. Un tout petit nombre d'aiguilles en os a été répertorié, avec un fragment de couvercle de lampe à huile, un pendentif en bronze assez mal conservé et un spéculum incomplet en bronze. Une fibule circulaire en bronze ornée de trois cercles concentriques contenant des panneaux alternativement triangulaires en verre rouge et rectangulaires en verre blanc ou beige a également été mise au jour. Ce type 27b1, connu en Auvergne, en Saône-et-Loire, est aussi fréquent en Savoie et en Haute-Savoie. Il est généralement attribué à la deuxième moitié du IIe s. D'autres objets appartenant à l'*instrumentum* militaire avaient été piégés dans le remblai 7491, comme un *umbo* de bouclier, un glaive, une pointe de lance, un glaive complet avec lame à deux tranchants, garde rectangulaire et pommeau sphérique creux d'environ 0,60 m de long et une cotte de maille (fig. 45). L'ensemble de cet équipement pourrait constituer l'armement d'un seul individu.

45 - Cotte de maille et glaive retrouvé aux Célestins

Cl. Ch. Thioc, MCGR

La faune

- 170 Le lot de faune contenu dans le remblai d'assainissement (7491) se différencie des remblais antiques des autres sites. D'une part, les restes de bovins, correspondant à au moins 12 individus, s'y concentrent par rapport à ceux de porcins, très largement dominants ailleurs, et d'ovicaprins ; ils représentent 74 % du nombre total de restes de ces trois taxons, 449, contre 9 % (sur 95 NR) dans les deux autres US des Célestins, 14 % dans celles de la Bourse, 27 % à République, et 13 % aux Terreaux. Les ossements portent de nombreuses traces de la découpe romaine dite "de boucherie". Il est possible qu'un atelier spécialisé dans la boucherie bovine ait existé à proximité du remblai ou qu'il ait constitué une partie du dépôt primaire.
- 171 D'autre part, quelques pièces sont sciées : cornillons, radius-ulna principalement, fémur, tibia, métacarpe et métatarse de bovins, mais aussi radius d'équidés. Durant la période antique, il est admis que l'usage de la scie relève exclusivement de la tabletterie (Rodet-Belarbi 1997). Dans ce remblai, les chutes de prélèvements de la matière première existent mais non celles de façonnage. Ce n'est donc que de manière indirecte que cet artisanat est évoqué.
- 172 Ainsi l'US 7491 témoigne de deux activités artisanales qui se sont probablement effectuées sur, ou dans, les environs de l'aire fouillée.

Consommation de coquillages marins

(F. Brien-Poitevin)

Place des Célestins, les dépôts de l'Antiquité et du haut Moyen Âge ont fourni

quelques coquilles de mollusques marins. Il est fort probable que les coquilles présentes dans les strates médiévales fassent partie du mobilier résiduel antique. Quinze individus ont été dénombrés : dix huîtres, *Ostrea edulis lamellosa*, deux peignes (ou pétoncles) glabres, *Proteopecten glaber*, une praire, *Venus verrucosa*, une bucarde tuberculée, *Rudicardium tuberculatum*, et un rocher fascié, *Murex trunculus*. Comme ce dernier et le peigne glabre sont principalement méditerranéens (Quéro *et al.* 1998), l'approvisionnement de Lyon en coquillages marins est probablement assuré par la province de Narbonnaise, voire plus précisément par les rivages lagunaires où vivent préférentiellement peignes glabres et huîtres, et où ces espèces sont abondamment consommées (Brien-Poitevin 1996, Forest 1998a). À l'exception de la bucarde tuberculée, les autres espèces sont citées par A. Locard dans la nécropole de Trion ; l'huître plate et le peigne glabre y sont abondants, la praire et le rocher fascié ne se manifestent que par un unique exemplaire (Allmer *et al.* 1887)³⁵.

Les vides sanitaires en amphores recyclées

- 173 Des amphores entières recyclées (**fig. 46**) destinées à assainir l'espace sont installées sommairement, de part et d'autre du mur séparant la cour de la *domus* et un espace humide public ou privé ; cet aménagement est contemporain du remblai d'assainissement 7491 (Laubenheimer, Bonnet 1998). Plusieurs vides sanitaires constitués d'amphores entières sont attestés dans la Presqu'île lyonnaise : place Bellecour (Burnouf, Laubenheimer 1998 : 175-192), rue Childebert (Arlaud *et al.* 1998 : 193-205) et place de la Bourse.

46 - Les vides sanitaires en amphores recyclées

(Célestins)

- 174 Le vide sanitaire de la place des Célestins est constitué de trois ensembles distincts (**Tab. 7**).

Tableau 7 : Mobilier provenant des vides sanitaires

Catégorie	Type de production	Nombre de tessons	% type de prod./cat	% cat./séqu.
Amphore	Italique	3	0,18%	
	Hispanique	302	19,07%	
	Gauloise	1180	74,54%	
	Orientale	33	2,08%	
	Africaine	16	1,01%	
	Non identifiée	49	3,09%	
Total AM		1583	100%	47,52%
C. Commune	Claire	396	26,03%	
	Grise	196	12,88%	
	Rouge	95	6,24%	
	Rouge micacée	776	51,01%	
	Engobée	3	0,19%	
	C.V.R.P.	8	0,52%	
	Africaine A	7	0,46%	
	Africaine com.	30	1,97%	
	Kaolinitique	8	0,52%	
	Claire micacée	2	0,13%	
Total C.C.		1521	100%	46,66%
C. Fine	Sig. Gaule	94	42,72%	
	Sig. Claire B	77	35%	
	Métallescente	11	5%	
	Plombifère	4	1,81%	
	Paroi fine	9	4,09%	
	Lampe	13	5,90%	
	Luisante	1	0,45%	
	Africaine non id.	2	0,90%	
	Sig. non ident.	8	3,63%	
	Non identifiée	1	0,45%	
Total C.F.		220	100%	6,60%
Divers	Bouchon	5	71,42%	
	Verre	2	28,57%	
Total Div.		7	100%	0,21%
TOTAL		3331		100%

(Célestins) (US 7645, 7649)

- 175 Le premier ensemble se situe à l'extérieur du mur de parcelle, au pied de celui-ci, probablement pour le protéger de l'humidité. Huit amphores, posées sur la panse et le col dirigé vers le mur, ont été installées en une seule rangée. Il s'agit de sept amphores gauloises de type G4 et d'une G1.
- 176 À l'intérieur de la parcelle près du mur a été creusée une vaste fosse destinée à recevoir deux ensembles distincts, l'un au nord-ouest et l'autre au sud-est. La partie axiale a été comblée avec le remblai de terre riche en céramique qui recouvre l'ensemble des amphores ; ce remblai est du même type que 7491. Les deux ensembles sont orientés de la même manière que celui précédemment décrit, parallèles au mur. L'ensemble le plus proche du mur est constitué de treize amphores de type G1 disposées en quinconce sur deux rangées. Posées sur la panse, leur ouverture est tournée vers le sud-est.
- 177 Le dernier ensemble compte seize amphores sur quatre rangées. Les neuf G1 et les deux G4 des deux rangs extérieurs sont placées verticalement la tête en bas et les cinq Dressel 20 du rang intérieur reposent sur la panse.
- 178 Au sein des G1 sont rassemblés les trois groupes déjà distingués dans l'assainissement : un à pâte kaolinitique, un autre à pâte calcaire et un dernier à pâte calcaire à dégraissants sableux. La contemporanéité de ce lot ne peut malheureusement pas être assurée car des amphores entières ont pu être récupérées qui n'étaient plus utilisées depuis longtemps. Ce lot garde toutefois son intérêt, puisque c'est la première fois que l'on peut étudier une série de 23 G1 dont 14 sont entières et 9 timbrées. Ce choix d'amphores réutilisées comme matériau de construction est loin d'être aussi organisé que celui fait pour la construction de vides sanitaires d'intérieur de *domus* du type de celui de la maison des Dieux-Océans à Saint-Romain-en-Gal (Desbat *et al.* 1994 : 256).

Pour ce dernier un même type d'amphores a soigneusement été sélectionné (uniquement des Dressel 20) et une seule disposition a été utilisée (elles sont dressées verticalement le fond vers le haut). Le peu de soin accordé à l'assainissement des espaces extérieurs n'est pas vraiment surprenant, le but des travaux étant d'assainir sommairement une base de mur et de pouvoir circuler à sec dans une cour. À cette fin, les amphores entières qui sont à portée de main sont récupérées, même si elles ne sont pas spécialement solides (les Dressel 20 possèdent des parois épaisses, mais les amphores gauloises sont relativement fragiles). Elles sont alignées, puis recouvertes d'un remblai de terre servant de sol de circulation.

- 179 Ces vides sanitaires constituent une double source d'informations. Ils permettent de mieux connaître les techniques d'aménagement des espaces humides et donnent également en tant qu'ensemble amphorique des renseignements d'ordre économique.

Conclusion

- 180 L'ensemble du mobilier céramique retiré de l'assainissement 7491 plaide en faveur d'une datation de la première moitié du IIIe s. Au sein de chaque grande catégorie de céramique, certaines productions ou formes ne sont presque plus commercialiser autour de la fin du IIe s. et du début du IIIe s. ; en revanche apparaissent de nombreux nouveaux produits fabriqués à partir du IIIe s. Plusieurs éléments vont dans le sens d'une datation du début du siècle, tels le faible indice de fréquence de la céramique métallescente, l'absence de sigillée Claire C et la timide apparition des produits africains. L'assainissement de cet espace humide a donc probablement été effectué au cours de la première partie du IIIe s. ap. J.-C. Parmi les monnaies, la présence de quelques pièces de la fin du IIIe s. et du début du IVe, bien que probablement intrusives, pose toutefois le problème de la datation de ce remblai. La datation du lot de céramiques n'est pas remise en question, mais a-t-on au IVe s. comblé un espace avec un dépotoir du début du IIIe s. ? L'hypothèse d'intrusion de monnaies postérieures paraît certes plus satisfaisante, car parmi plusieurs dizaines de milliers de tessons, pas un seul fragment de céramiques contemporain de ces monnaies n'a été repéré. Il est difficile d'imaginer dans un remblai de plusieurs centaines de m³ qu'aucun fragment de céramique contemporain de son dépôt n'ait été piégé. Les monnaies de la fin du IIe s. sont, quant à elles, probablement contemporaines de ce dépôt. La manière dont ce remblaiement a été mis en place reste également sujette à spéculation. La population du quartier a-t-elle été invitée à jeter plus spécialement ses emballages perdus dans cet espace inondable dans le but de l'assainir ou bien a-t-il été décidé de combler d'un seul coup ce cloaque avec des remblais provenant d'un énorme dépotoir ? Cette question, qui touche à des problèmes plus larges de gestion de ce domaine, public ou privé, reste malheureusement sans réponse. La grande quantité de mobilier recueilli dans ce remblai en fait un excellent contexte de référence pour le début du IIIe s. et permettra d'avoir une meilleure perception de la culture matérielle de Lyon dans l'Antiquité et des relations commerciales de la ville avec le reste du monde romain³⁶.
- 181 Ce remblai est scellé par un important dépôt alluvial très homogène, dans lequel il est difficile de repérer le nombre de séquences. L'existence de niveaux de chemins, intercalés dans les couches de ce dépôt alluvial, permet, tout de même, de le diviser chronologiquement en deux grandes parties. La partie supérieure, postérieure à l'aménagement des premiers chemins (US 190 et 217), est datée du haut Moyen Âge, car elle s'insère dans les niveaux de cette époque. Le mobilier retrouvé à l'intérieur de ces

couches est totalement résiduel avec de la céramique du IIIe s. et des monnaies ne dépassant pas la fin du IVe s.

- 182 La partie inférieure est composée de couches de limons qui se mettent en place après l'opération d'assainissement (7491) et avant l'aménagement du premier niveau de chemin. Le mobilier céramique, de ces couches, est exclusivement représenté par des formes du IIIe s., donc résiduel. Par contre, quatre monnaies appartiennent au IVe s., dont un Aes 3 daté des années 364-375, et constituent les éléments les plus récents. Leur présence est un argument pour placer le début du recouvrement de 7491 au plus tôt à la fin du IVe s.
- 183 Cette solution est envisagée avec prudence. En effet, si ces quatre monnaies du IVe s. ont bien été retrouvées dans la partie inférieure du dépôt alluvial, il n'est pas possible d'affirmer qu'elles appartenaient à la couche apportée par la toute première séquence d'inondation. De plus, il paraît surprenant que ce mobilier numéraire du IVe s. ne soit pas associé à des céramiques de la même époque : or il n'existe pas le moindre tesson du IVe s. dans l'ensemble du dépôt, alors qu'on en retrouve dans la zone sud-ouest du site. Enfin la composition entièrement résiduelle du lot de céramique et de celui des monnaies des couches de la partie supérieure montre combien il est périlleux de dater de manière radicale à partir du mobilier.
- 184 Ces remarques conduisent à nouveau à proposer plusieurs solutions. Tout d'abord, les éléments de la fin du IIIe s. comme les médaillons d'applique ou les monnaies, sont trop nombreux pour être classés dans les intrusions, donc le recouvrement du remblai ne peut pas commencer avant cette date. Ensuite, en prenant en compte les trois monnaies de 7491 et celles des premières couches de limon, le recouvrement du remblai peut commencer dès la fin du IVe s. Autre solution, le remblai est resté à l'air libre durant toute l'Antiquité tardive et ne sera scellé par des limons de débordement qu'au début du haut Moyen Âge. Le mobilier présent dans l'ensemble du dépôt alluvial est totalement résiduel.

Dans les cours de la domus un nouveau remblai d'assainissement et des caniveaux maçonnés

- 185 Un nouveau remblaiement est réalisé dans toutes les cours de la *domus*. Les remblais apportés sont moins riches en éléments de démolition que les précédents. Ils surélèvent le niveau du sol jusqu'à l'altitude de 164,80 m et créent à nouveau une différence de niveau de 1 m avec la zone nord-est.
- 186 11 226 fragments de céramique ont été retirés de ce remblai d'exhaussement. Les types de production et les formes présentes ressemblent fortement à ceux de la phase précédente. La céramique luisante apparaît et représente déjà près de 7 % de la céramique fine. Également pour la première fois sur le site, la sigillée africaine C est attestée avec la forme Hayes 50. Toutefois, elle reste très rare avec seulement 1 % de la céramique fine. La métallescente est encore moins fréquente que dans la séquence précédente. Aucune céramique fine typique de l'Antiquité Tardive, telle que la DSP ou la sigillée Africaine D n'a été repérée sur le site (**Tab. 8**).

Tableau 8 : Céramiques provenant du second exhaussement à l'intérieur de la *domus*

Catégorie	Type de production	Nombre de tessons	% type de prod./cat	% cat./séqu.
Amphore	Italique	46	0,63%	
	Hispanique	932	12,80%	
	Gauloise	5725	78,68%	
	Orientale	117	1,60%	
	Africaine	106	1,45%	
	Non identifiée	350	4,81%	
Total AM		7276	100%	64,81%
C. Commune	Claire	1145	33,95%	
	Grise	858	25,44%	
	Rouge	323	9,57%	
	Rouge micacée	960	28,46%	
	Engobée	24	0,71%	
	C.V.R.P.	11	0,32%	
	Africaine A	20	0,59%	
	Africaine com.	19	0,56%	
	Peinte	1	0,02%	
	Non identifiée	9	0,26%	
Total C.C.		3372	100%	30,03%
C. Fine	Sig. Gaulle	227	41,95%	
	Sig. Claire B	216	39,92%	
	Métallescente	8	1,47%	
	Plombifère	2	0,18%	
	Paroi fine	23	4,25%	
	Lampe	7	1,29%	
	Luisante	36	6,65%	
	Africaine C	7	1,29%	
	Non identifiée	3	0,55%	
Total C.F.		541	100%	4,81%
Divers	Bouchon	31	83,78%	
	Dolium	4	11,00%	
Total Div.		35	100%	0,32%
TOTAL		11224		100%

- 187 Parmi les amphores, les formes restent semblables à celles de la séquence précédente avec d'une part des productions résiduelles et d'autre part des orientales et africaines commercialisées à partir du IIIe s. Il est intéressant de constater qu'il n'existe aucune amphore orientale ou hispanique tardive, habituellement présente dans les niveaux des IVe-VIe s. à Lyon (Villedieu 1985).
- 188 La céramique commune est en grande partie résiduelle, avec encore 34 % de commune claire.
- 189 Par contre quelques rares fragments de bords en bandeau en commune oxydante indiquent le Ve s. La présence de ces éléments repose une nouvelle fois le problème : doit-on les considérer comme des apports postérieurs au deuxième exhaussement ou comme des éléments datant et fiables ?
- 190 Le premier cas est, du point de vue stratigraphique, tout à fait plausible, puisque l'existence de vestiges, datés des Ve et VIe s., est attestée sur une partie du site. Il est possible également que ces éléments soient issus d'une intrusion provoquée par le creusement des multiples fosses au cours du haut Moyen Âge. Dans cette hypothèse la céramique du deuxième exhaussement, bien qu'étant de même nature que celle des niveaux d'assainissement, comporte des productions, comme la luisante et la sigillée africaine C. Ces nouveaux éléments permettent de donner une datation à partir du IVe s. ap. J.-C. L'absence d'autres productions dont la commercialisation commence aux IVe-Ve s., et la découverte de plusieurs monnaies du IVe s. incitent à favoriser l'hypothèse, qui place cet ultime remblaiement au IVe s.
- 191 Dans le deuxième cas, les bords en bandeau sont considérés comme les fossiles directeurs. L'exhaussement s'effectuerait alors au plus tôt au cours du Ve s. L'hypothèse est un peu hasardeuse, car elle ne repose que sur la présence de quelques

tessons. D'autant plus, que hormis ces derniers, aucune forme déjà répertoriée dans les contextes lyonnais des IV^e (Tranoy 1989), V^e s. n'a été retrouvée.

- 192 Les couches du deuxième exhaussement ont livré neuf monnaies. Plusieurs sont résiduelles. Ainsi, le sesterce de Trajan (98-117), le *dupondius* de Marc-Aurèle (161-180) et le denier (fourré ?) d'Alexandre-Sévère (222-235) proviennent de niveaux plus anciens, utilisés afin de procéder au nouveau rehaussement de la parcelle. Le reste de l'inventaire est composé de deux "imitations radiées" émises dans le dernier quart du III^e s., dont la circulation a pu perdurer jusqu'au début du IV^e s. et de monnaies émises au IV^e s. Les dates d'émission de ces monnaies ne dépassent pas 342-345 ap. J.-C. Elles confirment l'hypothèse de datation du IV^e s., proposée dans la première solution de l'étude céramique.
- 193 Une monnaie, associée à un lot de céramique du III^e s., a également été retrouvée dans le remplissage d'une fosse (56) creusée dans le deuxième exhaussement. Il s'agit d'une "imitation radiée" frappée dans le dernier quart du III^e s. et dont la période de circulation a pu s'étendre jusqu'au début du IV^e s. Cette unique piécette recueillie dans le comblement de cette fosse ne peut fournir un indice de datation fiable, tant la période d'utilisation de ces imitations est difficile à déterminer.
- 194 Un ensemble de caniveau est installé dans ces couches d'exhaussement (fig. 40P et 47).

47 - Des caniveaux maçonnés

(CÉLESTINS)

- 195 Cinq tronçons ont été mis au jour dans l'angle sud-ouest du site (US 57, 58, 59, 60, 61). Dans l'espace situé au nord-ouest du mur 31, les deux tronçons (59 et 61) n'en forment plus qu'un seul (58). Leur technique de construction est assez semblable : deux piédroits maçonnés en moellons de granite et de schiste, liés par un mortier de chaux. Le fond est constitué de *tegulae* posées à plat les unes contre les autres, sans liant, et reposant sur un radier d'éclats de taille. Les rebords des *tegulae* sont encastrés sous les piédroits. Leur couverture, si elle existait, n'est pas conservée (tuiles, briques, bois...). Parmi ces tronçons, quatre présentent un pendage évident vers le nord, seul le tronçon du caniveau 59 ne possède pas de pendage repérable.
- 196 La fonction de ces caniveaux n'est pas clairement attestée et, leur origine n'est pas connue. Proviennent-ils du bâtiment d'habitation de la *domus* ou d'espaces extérieurs

comme des cours surélevées ? En tenant compte de la topographie du terrain et de la destination des espaces, il paraît logique qu'ils servent à évacuer des eaux usées ou des eaux de pluies d'un espace habité et surélevé au sud-ouest du site, bâtiment ou espace extérieur de la *domus*, vers la zone nord-est en contrebas et toujours sans construction.

- 197 Cette phase, marquée par la mise en place d'un deuxième exhaussement et celle de caniveaux maçonnés se situe vraisemblablement au cours du IV^e s. Elle correspond aux derniers aménagements effectués dans la *domus*. Bien que l'hypothèse ne soit pas totalement exclue, les rares tessons de céramique du V^e s. retrouvés dans le remblai d'exhaussement peuvent difficilement dater ces travaux.
- 198 Les vestiges sont directement recouverts par les couches d'occupation du haut Moyen Âge ; l'époque d'abandon du bâtiment est de ce fait difficile à estimer.

Les médaillons d'applique (S. Marquié)

Le lot est composé de 93 médaillons d'applique rhodaniens. Parmi ceux-ci 80 se répartissent dans les niveaux des III^e et IV^e s. Les 13 autres, résiduels, sont issus de contextes du haut Moyen Âge. Une telle découverte est unique sur un site lyonnais. En effet, jusqu'à présent seule la fouille de la rue des Farges avait révélé un ensemble de 72 médaillons (Desbat 1980-81). Il s'y ajoute un atout qualitatif puisqu'à l'intérieur des grands thèmes caractéristiques de ce type de décors (mythologie, jeux, scènes érotiques, scènes de genres et masques), 37 scènes déjà répertoriées (soit 53 médaillons) sont associées à 30 nouveaux décors (33 médaillons) dont l'intérêt est aussi bien iconographique qu'épigraphique. Généralement circulaires, les décors d'applique, qualifiés de médaillons quel que soit leur forme, sont plus rarement rectangulaires ou carrés. D'autres affectent la forme de mascarons et représentent des masques. Ces décors d'applique dont l'appartenance à la sigillée claire B a été démontrée par A. Desbat (*op. cit.* 1980-81), ornent des panses de vases de formes diverses (Desbat 1988).

Le tableau 9 montre que les sujets mythologiques (épisodes tirés de la mythologie gréco-romaine et représentations de divinités) sont majoritaires avec 41,3 %. On notera cependant que les médaillons érotiques présentent proportionnellement le plus de décors inédits (9 pour 16 médaillons).

48- Médaillons d'applique rhodaniens

(Célestins)

1 - Callipolis et Alcathoos. Restitution à partir de quatre médaillons : Célestins (Desbat 1982, p. 68 et Steiger 1967 p. 43), 2 - Diomède enlevant le palladium, 3 - Le triomphe d'une tutelle, 4 - Scène iliaque (Tyndare. Hélène et les Dioscures), 5 - Aurige vainqueur, 6 - Scène erotique sur le bateau de Vénus, 7 - Erotique à la palme, 8 - Autre erotique à la palme

Tableau 9 : Classement thématique des médaillons d'applique

Thème	Mytho.	Jeux	Erotique	Masques	Divers	Indéter.	Total
Nbr. méd.	38	21	16	8	3	6	92
% ens. méd.	41,3	22,8	17,4	8,7	3,3	6,5	100
Méd. inédits	13	4	9	4	1	2	33

En ce qui concerne les médaillons déjà répertoriés, huit d'entre eux complètent des scènes partiellement connues. Ainsi, deux épreuves d'un même décor confirment l'identification de l'épisode mythologique du meurtre de Callipolis par son père Alcathoos³⁷ (**fig. 48 1**). Par ailleurs, un autre médaillon complet, mais de très mauvaise qualité (2) permet de supposer que M129 (Desbat 1980-81 : 86-87) resté jusque-là indéterminé, représenterait Diomède enlevant le Palladium. Parmi les trente nouvelles scènes (soit un tiers de l'ensemble du lot), il convient de distinguer trois types de décors inédits :

- les sujets inédits présentent des épisodes qui n'avaient jamais été traités sur les médaillons d'applique (la naissance d'Hélène (**4**), Mars et la Victoire, Mercure et la Victoire...). Sur ce dernier médaillon est inscrit *Amaranthi cera* (cire d'Amaranthus)

qui permet de connaître le nom d'un nouveau modelleur dont l'origine orientale ne fait aucun doute (Marquié 1996).

- les nouvelles versions de sujets connus, figurent selon une nouvelle composition, des décors déjà attestés sur les médaillons d'applique (les amours de Mars et de Vénus (*id.*), Lédä et le cygne...).

- les variantes, quant à elles, reprennent une même composition d'ensemble mais apportent des modifications dans les détails ou les légendes. Cette catégorie concerne notamment le triomphe d'une tutelle (**3**), le Génie et le Fondateur de Lyon (WA 1952, n° 97 à 103) et un décor d'aurige vainqueur (**5**). Ce dernier comporte à l'exergue l'inscription *Masveti* qu'il faut peut-être interpréter comme le nom d'un nouveau modelleur, mais ce serait le seul cas de signature ne portant pas la mention *cera*.

Il convient cependant, de rester prudent quant à l'identification d'une variante dont le décor est incomplet. Une scène peut en effet être détournée de son sens premier par l'ajout d'un attribut ou une modification de la légende. Ainsi s'il est tentant d'identifier la figure 48-3 au triomphe de la Tutelle de Vienne dont on connaît deux variantes (Desbat *et al.* 1983 et 1989), force est de constater que la seule mention *Colonia Felix* ne renvoie pas nécessairement à Vienne, mais peut tout aussi bien désigner Lyon ou une autre colonie³⁸. Dès lors, la seule chose que l'on puisse en dire est qu'il s'agit d'un voeu de prospérité destiné à une colonie indéterminée.

Même si l'influence de la toreutique et de l'orfèvrerie est très forte, ces décors montrent d'autres sources d'inspirations qu'il faut chercher à travers l'ensemble des manifestations culturelles comme par exemple les représentations théâtrales, d'amphithéâtre, de cirque (WA 1952, p. 11-13). Ainsi, ce lot comprend deux scènes érotiques qualifiées de "à la palme" (**7 et 8**)³⁹ dont on voit une guirlande et une couronne coupées, sur le côté droit de chaque médaillon. Cette particularité suggérerait que nous sommes en présence de moulages de décors de registres tels qu'il en existe par exemple sur les bas-reliefs et les stucs. Le médaillon de Callipolis et d'Alcathoos (**1**), quant à lui, figurerait la représentation théâtrale de l'épisode mythologique comme semble le confirmer la présence de *Liber Pater* (Bacchus) à l'arrière plan dans un petit édicule. Aucune représentation de ce thème n'est de surcroît attestée en art gréco-romain.

Cette nouvelle découverte vient donc largement enrichir le répertoire iconographique déjà très vaste des médaillons d'applique rhodaniens (**fig. 49 et p. 72**) et confirme la richesse et la variété de ces décors notamment par la représentation de scènes mythologiques peu connues. Ces médaillons qui révèlent une forte influence hellénistique, résultent de diverses sources d'inspirations et sont associés à d'autres décors d'influence indigène - représentation de *Sucellus* (WA 1952, n° 104) - qui assurent un caractère original à ces décors d'applique.

49 - Médaillon

NOTES

26. L'analyse granulométrique d'un échantillon de l'unité 6701 donne une médiane de 80 microns, et un percentile de 235 microns.

27. Leurs médianes sont comprises entre 45 et 105 microns, alors que leurs percentiles varient de 185 à 310 microns. Dans un milieu anthropique, la valeur du percentile (correspondant au 1 % le plus grossier de l'échantillon) est à utiliser avec précaution, car elle peut résulter de pollution, mais la médiane qui décrit l'ensemble du sédiment (valeur à 50 % de l'échantillon) est plus fiable.

28. A l'est de ces structures une démolition dans une dépression nord-sud pourrait être contemporaine.

29. Le pendage du fossé n'était pas perceptible dans la partie fouillée, mais peut-être était-il peu prononcé ?

30. Les U.S. 7500 et 7649, mentionnées dans le texte, sont des couches équivalentes à l'U.S. 7491.

31. Dans le temps imparti à l'inventaire, seul un comptage des fragments par type de production a pu être envisagé. Ce type de comptage ne saurait en rien remplacer un comptage par individu ou par vase. Il sera donc demandé au lecteur de rester vigilant car une production fragile peut augmenter artificiellement son taux de fréquence alors qu'une autre se brisant difficilement peut le sous-estimer.

32. Ces trois groupes de pâtes sont également associés dans le dépotoir de Saint-Paul-Trois-Châteaux (Bonnet, Laubenheimer 1998 : 255-285).

33. L'ensemble des 92 médaillons du site fait l'objet d'un encadré au sein de cet ouvrage (Marqué 1995-1996).
34. La métallescente de l'US 7491 a fait l'objet d'une étude par A. Desbat. Des fragments des premières productions des ateliers de Trêves ont été identifiés.
35. Nous remercions vivement A. Desbat pour son aide précieuse tout au long de ce travail.
36. Nos remerciements à A. Desbat pour son aide dans ces recherches.
37. Pausanias, livre I
38. La titulature officielle de Lyon (*Colonia Copia Felix Munatia Lugdunum*) comporte le terme Felix qui apparaît sur ce médaillon mais ne figure pas sur celle de Vienne (*colonia Julia Augusta Florentia Viennensium*). Ceci pourrait donc indiquer que ce médaillon se réfère à Lyon. Cependant, il faut noter que celui trouvé au Verbe Incarné (Desbat *et al.* 1983 : 397) comporte l'inscription *Vien(na) Flor(entia) Felix*. On pourrait donc également imaginer que *Vienna Florentia* a été remplacé par *Colonia* sur ce médaillon et désigne bien, par conséquent la ville de Vienne. A moins de considérer qu'il ne s'agisse que d'un terme générique pouvant correspondre à diverses colonies.
39. Qu'il faut rapprocher de C102 (Desbat 1982 : 160-161) et de Marcadé (Marcadé 1961 : 88) pour le style.

Chapitre 3. De l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge

Deux sites abandonnés ou en cours d'abandon après le III^e siècle

La place de la Bourse

- 1 Après le III^e s., l'espace est beaucoup moins fréquenté et seuls quelques vestiges attestent une occupation dans la zone ouest (**fig. 50**). Une série de calages de poteaux associée à deux solins de murs en galets et en moellons de micaschiste liés à la terre (US 536, 537) sont des traces révélatrices d'une construction de structures légères. Trois petits foyers (US 571, 413, 891), installés sans aménagement sur le sol, sont contemporains des constructions. Plusieurs fosses, pauvres en mobilier, complètent la liste des vestiges.
- 2 Parmi les 2078 tessons recensés pour cette occupation, seuls quelques fragments de céramique luisante permettent de la placer au IV^e s.

50- Localisation des vestiges du IV^e siècle

(BOURSE)

- 3 Le type de vestige et les rares éléments de datation ne traduisent pas une occupation intensive et organisée du site, mais plutôt une certaine désaffection. En revanche, ce sont les témoins de fréquentations ponctuelles qu'il ne faut pas minimiser. Leur présence prouve la pérennité d'une activité humaine au IV^e s., sans doute sommaire et provisoire, mais il n'est pas prouvé qu'elle se limite uniquement à la zone ouest du site. En effet, dans tous les autres secteurs, le sous-sol a été perturbé jusqu'aux niveaux antiques par les constructions modernes et contemporaines.
- 4 Aucune trace d'occupation postérieure au IV^e s. n'a été recensée : le haut Moyen Âge est totalement absent sur ce site et il faut attendre le XIII^e s. pour voir de nouveaux témoignages d'une implantation humaine.

La place de la République

- 5 Les niveaux intercalés entre les couches de remblais mises en place au II^e s. ou III^e s. ap. J.-C. et les premiers aménagements médiévaux ne sont préservés que dans l'extrémité sud du site. Cette partie a été protégée des recreusements car elle a été plus tard, aménagée en rue, alors que partout ailleurs, ces niveaux, s'ils existaient, ont pu disparaître lors du creusement des caves des immeubles à l'époque moderne et au XIX^e s.
- 6 Il s'agit de couches à dominante limoneuse (entre 164 et 164,75 m) qui contiennent peu de matériel anthropique. Ces dépôts semblent résulter d'un débordement du Rhône par transport en suspension uniforme dans une lame d'eau à courant lent parfois plus turbulent. Il faut noter la présence d'un micro-lit de cailloutis d'environ 2 cm d'épaisseur vers 164,67 m : s'il correspond à un dépôt de crue, cela suppose des courants tractifs déposant leur charge de fond. Il est possible que ces couches, scellées par des niveaux du XIII^e s., puissent correspondre à des épisodes d'inondations du haut Moyen Âge.
- 7 Aucun niveau de sol, ni aucune trace de construction n'ont été retrouvés dans, ou sur ces dépôts d'inondation. Leur position stratigraphique permet juste de les situer dans

une large fourchette chronologique entre le début de l'Antiquité tardive et la fin du haut Moyen Âge. Le mobilier céramique et les dix monnaies n'apportent pas d'information supplémentaire sur la datation. Il semble que ces éléments soient issus des couches de remblaiement sous-jacentes ou peut-être de sols d'occupation avoisinants et qu'ils aient été entraînés par les inondations. La grande diversité du numéraire recueilli illustre ce fait puisque se côtoient dans ces couches, des monnaies émises sous le règne d'Auguste (27 av. J.-C. - 14 ap. J.-C.), d'autres sous celui de Domitien (81-96 ap. J.-C.), deux exemplaires du IIe s., un du IIIe s. et deux de l'Antiquité tardive.

- 8 L'absence de traces d'occupation attribuables à l'Antiquité tardive et au haut Moyen Âge doit être avancée cependant avec prudence, puisque le sous-sol a connu, sur les 4/5e de sa surface, de profonds remaniements lors des constructions des caves.
- 9 En revanche, la présence de dépôts issus d'inondations prouve que ces espaces, soumis à nouveau aux débordements du fleuve, ont un caractère particulier. Soit, ils correspondent à des terrains non urbanisés (terrains vagues ou cultivés ?) qui permettent l'écoulement des inondations, soit le retour des inondations a provoqué la désaffectation des lieux. Le type de dépôt enregistré, s'il est conservé *in extenso*, révèle des courants peu contraignants qui permettent de privilégier la première hypothèse.
- 10 La fouille des sites de Bourse et République n'a pas permis de mettre au jour des vestiges du haut Moyen Âge. Cette absence peut s'expliquer et ne doit pas conduire à des conclusions trop hâtives et trop générales sur l'occupation de la Presqu'île à cette époque, comme le prouvent les découvertes réalisées place des Célestins.
- 11 Il paraît certain que la densité de l'occupation sur la Presqu'île s'est considérablement réduite dès la fin de l'Antiquité tardive et au haut Moyen Âge si on la compare à celle des trois premiers siècles. La physionomie de cette partie de la ville reste inconnue, mais il est fort possible que la Presqu'île ait, à cette époque, un aspect rural, avec une ville réduite, que certains auteurs situent autour de l'église Saint Nizier. Cette vision s'accommoderait de l'absence de traces d'occupations sur les deux sites ; de plus, les surfaces fouillées ne concernent qu'environ 3 000 m², soit environ 1/500e de la surface de la Presqu'île à cette époque.
- 12 De plus, il est reconnu que les vestiges du haut Moyen Âge, par leur nature même (structures légères, sol en terre...), se conservent moins bien que les constructions en dur des époques antique et du bas Moyen Âge et laissent forcément des traces de moindre importance dans le sous-sol.
- 13 Enfin, il faut reconnaître qu'une nouvelle approche du terrain prenant en compte toute la stratification, sans privilégier les niveaux les mieux conservés, permet depuis quelques années d'aborder méthodiquement les couches dites de "terres noires" ou "terres de jardin" et d'en découvrir enfin les secrets.

Le site des Terreaux abandonné aux Ve - VIe siècles

Zone IX

- 14 Au nord de la place, l'ensemble du bâtiment antique est remblayé par une couche de graviers et de petits galets, sur laquelle est installé un sol en gravier damé (alt sup. 166,11 m). Dans le reste du secteur, outre la couche de démolition, on remarque aussi, sur le sol 3813, un remblai et de façon très localisée, une importante couche de

destruction composée exclusivement de tuiles romaines. Quelques fragments de céramique commune à cuisson oxydante et réductrice proche des productions du haut Moyen Âge, s'ils sont contemporains de la démolition, indiqueraient que le seuil de la fin de l'Antiquité est franchi pour cette phase...

Zone VI

- 15 À l'extrémité nord-ouest de la place, quelques vestiges illustrent la continuité d'une occupation, tous aussi difficiles à définir et à dater. Des sols successifs de graviers et petits galets, s'étalent sur toute la moitié est de cette zone, relayés à l'ouest par un sol (ou apprêt de sol) en mortier. Deux parements en hérisson de moellons de granite et calcaire liés à la terre, encadrent un blocage de briques, tuiles et cailloux. Un mur, qui doit être une fondation, subsiste sur plus d'une vingtaine de cm de hauteur. Le secteur est ensuite recouvert par un épais remblai de 40 cm d'épaisseur constitué de terre noire à laquelle sont mêlés quelques fragments de céramique du I^{er} au VI^e s. Le matériel extrait (1989 vases pour 3052 fragments) a été apporté avec les remblais et contient une quantité non négligeable de céramiques résiduelles : amphores gauloises, sigillées du sud et du centre de la Gaule, parois fines lyonnaises. On trouve dans ces niveaux 40 % de céramique luisante, alors que la sigillée claire B ne représente plus que 18 % de la céramique fine. Il faut surtout noter l'arrivée de la sigillée grise paléochrétienne ou D.S.P., attestée à partir de la fin du IV^e et au V^e s. ap. J.-C. (Rigoir 1968). Apparaissent également, à l'intérieur de la céramique utilitaire, les ovoïdes en commune à cuisson oxydante avec un bord en bandeau.

La faune

- 16 Des unités stratigraphiques offrent une originalité dans la découpe des quelques métapodes d'ovicaprins, inconnue autant en période romaine que dans les périodes médiévales et suivantes. Dans les unités stratigraphiques datées du Ve et VI^e s., des diaphyses métapodiales sont sectionnées longitudinalement, alors que généralement elles sont sectionnées ou cassées transversalement. Plus original encore est le traitement dans une unité stratigraphique (2725), d'un métacarpe et d'un métatarse : leurs extrémités sont sectionnées obliquement suivant un plan de coupe qui part de la face caudale des métaphyses pour se terminer crânialement au voisinage des articulations distales (**fig. 51**). À ce jour et à notre connaissance, ce geste n'a été signalé que sur le site voisin de Larina (Hyères-sur-Amby, Isère) qui est considéré comme un habitat mérovingien (Columeau 1980).

51- Découpe de deux métapodes d'ovins adultes

(US 2725), PLACE DES TERREAUX

- 17 Ces éléments, certes ténus, associés (dans l'US 2725) à une présence affirmée de la chèvre, pourraient signaler l'existence de populations ayant des pratiques dans le traitement des carcasses différentes de celles des populations romaines ou dérivées.

Des sépultures

- 18 Des sépultures, au nord-ouest de la place (zones VI et X) (**cf. fig. 14**) perturbent ces niveaux de terre noire. Une sépulture (zone VI) est orientée nord-sud. La longueur conservée est de 1,60 m ; sa largeur de 0,50 m. Le squelette (alt. sup. 166,50 m), dont la tête est au sud, est en position dorsale. Il est inhumé dans une fosse bordée de pierres ; 5 pierres plates de 15 à 30 cm de longueur sont encore en place autour du squelette. Une pierre de chant est dressée à la tête de l'inhumation (alt. 166,82 m).
- 19 Une sépulture double (zone X) est composée de deux corps inhumés têtes à l'ouest en position dorsale, les mains croisées sur le pubis pour le squelette sud (alt. sup. du crâne 166,13 m), les bras le long du corps pour le plus au nord et le bras gauche de 3978 reposant sur le bras droit de 3979 (**fig. 52**).
- 20 La fosse contenant cette sépulture double a une profondeur d'environ 0,60 m. Son remplissage est constitué de terre brune compacte. Un bloc de calcaire est posé de chant entre les deux crânes, mais la sépulture ne contient aucun mobilier.

52- Sépulture double

(TERREAUX)

- 21 Dans le même secteur, une deuxième fosse est installée dans le remblai de terre noire, contenant un squelette dont la tête est au nord, en position dorsale, les avant-bras croisés sur le torse.
- 22 Ainsi les trois secteurs fouillés au pied de la colline révèlent un abandon des structures antiques et un dépôt de terre noire autour des V-VIe s. Au nord-ouest, les sépultures mises au jour semblent indiquer que ce secteur de la ville antique, désormais inoccupé, est transformé lieu d'inhumation ?

Aux Célestins, continuité de l'occupation

À la fin de l'Antiquité tardive

- 23 Un niveau d'occupation, limité en surface sur 10 m², est présent dans la partie sud-est du site (**fig. 53**). Deux bases de solins, et une base de poteau, composent les éléments construits auxquels il faut ajouter des couches d'occupation et cinq fosses.

53- Localisation des vestiges de la fin de l'Antiquité tardive

(CÉLESTINS)

- 24 Le solin 67 est constitué en forte proportion de briques et de tuiles associées à des cailloux de micaschiste et des galets, l'ensemble lié par un mortier de chaux. Sa longueur n'excède pas 2,50 m pour une largeur de 0,40 m et une hauteur de 0,30 m. Le solin 69 retrouvé à 3 m du précédent, au sud-ouest, est aussi orienté nord-nord-est/sud-sud-ouest, mais ne présente pas du tout le même type d'appareil ; celui-ci est composé de moellons de granite ébauchés liés au mortier. Son état de conservation est moyen, sa longueur conservée est d'environ 2 m, pour 0,50 m de largeur et 0,15 m de hauteur. La différence de construction de ces deux éléments nous fait rejeter l'hypothèse d'une seule et même maçonnerie.
- 25 Les cinq couches contemporaines de cette phase d'occupation comprennent trois couches de remblai, les vestiges d'un niveau de sol contemporain du solin 67 et portant des traces de rubéfaction, et une démolition de cloison ; cette dernière correspond sans doute à l'élévation du solin 67.
- 26 Les fosses 62, 63 et 64 se situent au voisinage des solins. Les deux autres fosses, 65 et 66, sont localisées dans l'angle ouest du chantier et sont partiellement coupées par un égout moderne. Un petit recreusement circulaire rempli de terre noire est apparu au fond de la fosse 65 ; est-ce l'empreinte d'un calage de poteau ?
- 27 Ce niveau d'occupation, assez lacunaire, a livré 1 147 fragments de céramique. Celle-ci est majoritairement résiduelle, avec parfois un, voire deux fragments typiques des Ve et VIe s.
- 28 Seul le mobilier de la fosse 64 est intéressant car, malgré l'omniprésence des productions résiduelles, l'évolution de la céramique commune est très nette. Les formes recueillies en commune rouge (cuisson oxydante) semblent proches de celles des

niveaux des Ve et Vie s. d'autres sites lyonnais⁴⁰ : avec dans les formes fermées, des ovoïdes à lèvre éversée à section triangulaire, des prototypes de bord en bandeau, et dans les formes ouvertes, des coupes carénées à bord en bourrelet et des jattes à bord en poulie. En commune grise (cuisson réductrice), des formes nouvelles apparaissent : ovoïdes à lèvre triangulaire et gobelets à panse cylindrique. Le décor à la molette est utilisé dans les deux productions.

- 29 La céramique luisante est bien représentée, mais les ateliers d'origine étant peu cernables, il est difficile de préciser si les formes présentes sont résiduelles ou contemporaines des vases en céramique commune. Aucune amphore tardive n'a été repérée (Tab. 10).

Tableau 10 : Céramiques provenant des occupations des Ve et Vie siècles

Catégorie	Type de production	Nombre de tessons	% type de prod./cat	% cat./séqu.
Amphore	Italique	1	0,28%	
	Hispanique	52	14,85%	
	Gauloise	261	74,57%	
	Orientale	4	1,14%	
	Africaine	12	3,42%	
	Non identifiée	20	5,71%	
Total AM		350	100%	40,60%
C. Commune	Claire	99	21,85%	
	Grise	112	24,72%	
	Rouge	67	14,79%	
	Rouge micacée	158	34,87%	
	Engobée	1	0,22%	
	C.V.R.P.	2	0,44%	
	Africaine A	2	0,44%	
	Africaine com.	9	1,98%	
	Non identifiée	3	0,66%	
Total C.C.		453	100%	52,55%
C. Fine	Sig. Gaule	18	31,57%	
	Sig. Claire B	14	24,56%	
	Métallescente	6	10,52%	
	B tardive	5	8,77%	
	Luisante	13	22,80%	
	Non identifiée	1	1,75%	
Total C.F.		57	100%	6,61%
Divers	Bouchon	2	100%	
Total Div.		2	100%	0,23%
TOTAL		862		100%

(CÉLESTINS)

- 30 Quatre monnaies appartiennent également à cette phase. Un as, issu du remplissage de la fosse 62 et frappé dans la seconde moitié du IIe s., s'avère totalement résiduel. Les trois autres monnaies sont plus intéressantes : un *nummus* émis sous Valens (364-378), un *minimus* ou *aes* 4 frappé à l'extrême fin du IVe s., et un *aes* 4 qui paraît être une imitation d'un *minimus* de la fin du IVe s. ou du Ve s., retrouvé dans la fosse 64. Leur datation est plus précoce que celle des céramiques, cependant cet écart peut être très réduit puisque la poursuite de l'utilisation du numéraire du IVe s. est reconnue au Ve s.
- 31 Le caractère isolé de tous ces éléments ne permet aucune interprétation globale et prouve simplement que le site est partiellement occupé. Compte tenu de la situation des vestiges en limite d'emprise, on peut supposer que cette occupation était plus étendue vers le sud-est.

- 32 Il est par contre difficile de situer dans le temps le début de cette occupation. La présence des monnaies de la fin du IV^e s. dont l'utilisation a sûrement perduré au cours du Ve s., est un argument pour placer cette occupation dès le Ve s. Les vases ovoïdes à cuisson réductrice avec une lèvre éversée à section triangulaire et décor à la molette, plutôt attestés à la fin du Ve s., ne sont présentes que dans la fosse 64. Cette dernière occupation antique du site a peut-être débuté dans le courant du Ve s. ap. J.-C., elle perdure cependant à la fin de ce siècle, et même jusqu'au VI^e s. ap. J.-C.
- 33 La *domus* est-elle abandonnée, totalement ou partiellement, à la fin de l'Antiquité tardive ? Aucune trace d'occupation ou de réaménagement ne prouve la continuité ou l'entretien du bâtiment entre la fin du IV^e s. et le VI^e s. Par contre, l'abandon n'est pas non plus attesté matériellement par la fouille. Les épierrements des murs ainsi que les couches qui scellent les mosaïques, les sols de cour et les fosses renferment du mobilier céramique du haut Moyen Âge. Les caniveaux installés au cours de la phase précédente, sont certainement abandonnés en même temps que le bâtiment, malheureusement leurs couches d'abandon ne contiennent que du mobilier du III^e s. En fait, les traces d'occupation de cette phase sont si ténues qu'il est difficile de les interpréter : la *domus* a-t-elle été épisodiquement "squattée" après son abandon ?

Durant le haut Moyen Âge (VII^e-Xe s.)

- 34 La découverte d'une forte densité de vestiges du haut Moyen Âge constitue une première dans les recherches archéologiques réalisées sur la Presqu'île lyonnaise. Il existait un vide chronologique de huit siècles entre les derniers vestiges de l'Antiquité tardive (IV^e - Ve s.) retrouvés à proximité, sur le site de l'îlot 24 (Rapport, Jacquin 1984) et le niveau d'occupation du XII^e s. mis au jour place de la Bourse et place de la République.
- 35 Place des Célestins, le type comme la densité des vestiges retrouvés attestent une occupation organisée de l'espace avec des constructions (cabanes), des activités (fosses), des aménagements (chemin, fossé) (**fig. 54**).

54- Localisation des fosses, du fossé et du chemin durant le haut Moyen Âge

(CÉLESTINS)

- 36 Il est important de signaler que la physionomie du site n'a pas beaucoup changé depuis les premières installations de l'époque antique. L'occupation se poursuit en respectant une répartition spatiale déjà en place à partir du II^e s. ap. J.-C. La quasi totalité des vestiges est présente dans la zone sudouest du site, avec une très forte densité dans l'angle sud, tandis qu'à l'opposé la partie nord-est reste inoccupée et continue à être soumise épisodiquement aux débordements des cours d'eau. Entre ces deux espaces la limite n'est plus matérialisée par un mur de clôture, mais par un chemin empierré.
- 37 La difficulté, pour définir la nature de l'occupation, provient d'une part que les fosses, qui constituent la majorité des vestiges retrouvés, ne peuvent pas être interprétées de manière catégorique et que d'autre part les autres vestiges, en particulier les restes de constructions, sont trop clairsemés pour apporter des informations complémentaires. Par ailleurs, ces découvertes constituant une nouveauté, il n'est pas possible de les comprendre en les intégrant dans un contexte global d'occupation de la Presqu'île au cours du haut Moyen Âge.
- 38 En contrepartie, l'originalité de cet ensemble apporte à l'étude un caractère d'autant plus intéressant qu'il constitue le premier pas pour l'approche de cette période.
- 39 L'analyse archéologique de cette période débute avec les chemins qui constituent la limite entre les deux zones, puis aborde la partie sud-ouest avec les niveaux d'occupation, les fosses, les restes de construction, le petit fossé et les deux sépultures.

Des chemins

- 40 Des chemins sont installés sur — et dans — le dépôt alluvial limono-sableux qui se développe sur toute la partie nord-est du site (fig. 54, 55, 56). Les chemins sont

superposés (191 couvre 190) et traversent le site. Ils constituent en fait deux états d'une même voie de circulation qui devait permettre de rejoindre la Saône et le centre de la Presqu'île. Le troisième chemin (217) est perpendiculaire aux précédents et se dirige vers le nord, il est contemporain du premier (190).

55- Localisation du deuxième niveau de chemin, des restes de construction et des sépultures durant le haut Moyen Âge

(CÉLESTINS)

56- Chemin 217

- 41 Leur surface de circulation est composée de graviers, de galets, de fragments de briques et de tuiles, et de cailloux de granite. Dans ce contexte de plaine d'inondation, l'empierrement est imposé par la nature limoneuse, donc peu stable, du sol. L'état de conservation des chemins (190 et 191) est meilleur dans la partie nord-est du terrain, où leur largeur atteint environ 5 m. Au sud-est, l'emprise de l'empierrement est beaucoup plus large, entre 7 et 8 m, mais la trame est également plus lâche comme si les éléments avaient été éparpillés en surface. Ces deux chemins forment une limite matérielle entre la zone sud-ouest occupée et la zone nord-est encore assujettie aux inondations.
- 42 La présence du chemin 217 dans la partie nord-est prouve que cette zone n'était pas constamment insalubre et soumise aux inondations ; lors d'étiages elle devenait suffisamment stable pour que les habitants traversent ou circulent dans ce lieu. Le fait qu'il soit également recouvert par des limons de débordements montre par contre que ce secteur reste un lieu peu propice aux installations durables. De même, l'abandon du premier état de chemin semble provoqué par des crues qui déstabilisent sa surface et imposent la mise en place d'un nouvel empierrement.

Un niveau d'occupation au sud-ouest

- 43 Le niveau d'occupation est constitué d'une couche de terre limono-sableuse, gris brun à noir, très organique, d'aspect homogène, épaisse de 0,10 m dans la partie sud-ouest à 0,40 m au centre. Elle s'étend sur toute la moitié sud-ouest du site (soit environ 1 000 m²), recouvre également la surface des chemins et se prolonge sur une petite partie du dépôt alluvial.
- 44 La limite inférieure de ce niveau d'occupation a été facile à repérer, car les couches "tardo antiques" recouvertes n'ont pas la même texture et la même couleur. En revanche, la limite supérieure est très diffuse. L'intérieur de la couche ne présente pas de strates bien délimitées et apparaît très homogène. De plus, les parties sommitales

des fosses et du fossé ont pu être tronquées, il est donc difficile de les utiliser comme repères stratigraphiques. En fait, ce niveau ne correspond pas à une succession de sols aménagés et entretenus, mais à une surface extérieure en terre battue, soumise aux intempéries (pluies, vents...), à des activités biologiques voire agricoles, sur laquelle s'accumulent également des sédiments apportés par une fréquentation humaine (rejets, apports volontaires), au cours de plusieurs siècles (niveau polyphasé). Sa couleur est due à la présence de micro résidus de végétaux carbonisés et de matières organiques décomposées. Sa structure est de type microstratifié. Toutefois, la structure de la partie supérieure de cette couche a pu être perturbée par des travaux agricoles (labours) car la couche immédiatement supérieure correspond au sol des jardins des Templiers, puis du couvent des Célestins. L'absence de limite supérieure perceptible est d'ailleurs un argument supplémentaire.

Les fosses

- 45 Rares doivent être les sites archéologiques où les fosses ne sont pas représentées. Leur nombre peut atteindre des proportions telles, qu'une fois vidées, elles confèrent au terrain l'aspect d'un gruyère géant. C'est exactement le cas sur le site des Célestins où 56 fosses du haut Moyen Âge ont été mises au jour. Toutes sont situées au sud de l'axe de circulation constitué par les chemins, excepté cinq fosses retrouvées au nord. Leur densité est beaucoup plus élevée dans l'angle sud du terrain (**fig. 57**).

57-Les fosses en cours de dégagement vue du théâtre des Célestins

Cl. J.-Cl. Chuzeville, L.P.A.

- 46 Toutes n'ont pas été utilisées au même moment : quelques-unes se recoupent, d'autres sont coupées ou scellées par des vestiges qui sont à leur tour tronqués par d'autres fosses. Il y a donc sur ce site plusieurs phases de creusement, d'utilisation et d'abandon.
- 47 Du point de vue morphologique, les formes hémisphérique (9), cylindrique (15), et demi-ovoïde (9) sont les plus fréquentes (chacune représente 16 % du total).

Essai d'interprétation

- 48 En l'absence de trace d'activités artisanales, l'interprétation peut s'orienter dans trois directions.

Extraction de matériaux ?

- 49 Ces fosses ne sont pas suffisamment profondes pour atteindre les couches de gravier, de sable et de limon, qui sont des matériaux très recherchés pour les constructions. En fait, elles ont été creusées dans un terrain très hétérogène, composé essentiellement de remblais rapportés lors des deux exhaussements de la *domus*. Ces remblais ont pu être mis en œuvre comme matériaux de construction, et il existe des exemples de parois en terre crue constituées de "tout venant" à fort pourcentage de limon ou d'argile. Cependant, l'extraction de la terre se matérialise généralement par des fosses de grands volumes et non par une série de petits creusements de quelques décimètres cube. Cette fonction ne peut donc s'appliquer qu'à une petite minorité de fosses.

Dépotoirs ?

- 50 Toutes les fosses sont comblées exclusivement par des sédiments anthropisés. L'absence de dépôts naturels, comme des alluvions, ou des traces de reprise de pédogenèse, prouvent qu'elles ne sont pas restées ouvertes longtemps. Quarante-cinq fosses, soit 80 % du nombre total, possèdent un remplissage non-stratifié qui correspond à un comblement rapide et volontaire avec des sédiments pris sur place.
- 51 Onze fosses sont stratifiées : ces successions de remplissages traduisent-elles un comblement plus progressif ? Il est difficile de l'affirmer, comme il est également délicat d'établir un rapport entre la forme et le comblement, même si plus de la moitié des fosses stratifiées est de type en cloche ou globulaire.
- 52 Dans la quasi-totalité des cas, rien ne prouve une réutilisation secondaire en tant que dépotoir. Seule une fosse (US 99), sur les 56 recensées, présente un remplissage particulier avec un crâne entier de cheval (ou d'âne). Toutes les autres ne contenaient que très peu ou pas de détritrus alimentaires ou de rejets artisanaux.

Silos ?

- 53 L'hypothèse d'une aire d'ensilage vient à l'esprit en voyant le nombre, la densité et la forme de certains creusements. L'argument majeur est la présence de fosses globulaires et en forme de cloches, très caractéristiques des silos. Leur nombre représente seulement 14 % du total, mais il n'est pas exclu que des fosses de types différents aient pu servir de lieu de stockage⁴¹.

- 54 Des indices comme des éléments de couverture (dalles), des traces d'aménagements internes ou d'entretiens des parois (enduit, rubéfaction) ou encore la présence de paléosemences, qui auraient confirmé cette hypothèse, n'ont pas été retrouvés.
- 55 Le fait que les parois soient restées brutes est surprenant car ces fosses sont creusées dans un terrain qui ne paraît pas très sain (remblai et démolition des périodes précédentes). Or, au cours de cette période, des limons de débordements s'accumulent à proximité dans toute la zone nord-est. Le sommet du dépôt alluvial se situe à 164,50 m, soit à la même altitude que la plupart des ouvertures des fosses. Mais si leur période d'utilisation et la mise en place du dépôt alluvial sont placées entre le début du VIIe s. et le début du IXe s. rien ne prouve qu'ils sont contemporains : les occupants des lieux ont peut-être bénéficié, au cours de ces deux siècles, d'une période plus sèche pour installer et exploiter sans trop de risque une aire d'ensilage.

Les vestiges de constructions

- 56 Les éléments construits sont matérialisés par quinze trous de poteaux et des bases de murs en pierres liées à la terre.
- 57 Les trous de poteaux se présentent sous l'aspect de petits creusements de forme plus ou moins circulaire, à l'intérieur desquels sont généralement retrouvés des pierres et des fragments de terre cuite (tuiles, briques) qui constituent le calage. L'emplacement du poteau n'est pas toujours repérable dans les calages et le bois de la base n'est jamais conservé, même à l'état de traces : soit la nature du terrain n'est pas favorable à la conservation, soit les poteaux ont été récupérés ultérieurement.
- 58 Les bases de murs sont dans un état de conservation assez médiocre ; cependant les alignements des pierres sont suffisamment nets pour retrouver les axes de ces éléments. Ces restes de construction sont trop ténus et trop dispersés pour pouvoir appréhender un plan d'occupation de l'espace ; ils peuvent appartenir à différents types de bâtiments.
- 59 Première hypothèse : des vestiges de bâtiments d'habitation (ou de bâtiments annexes) en structures légères (terre, bois...) de type cabane. Les alignements de pierres constituent des solins sur lesquelles reposaient des sablières basses supportant des élévations en terre. Il s'agirait donc de bâtiments à pièce unique, de faible surface, avec un sol en terre battue ou un plancher, et une toiture soutenue par des poteaux. Avec cette solution, les fosses ou du moins une partie des fosses pourraient être associées à ces bâtiments, particulièrement les grandes excavations, comme la fosse 102 ou la fosse 108 qui pourraient constituer des fonds de cabanes.
- 60 Deuxième hypothèse : ces vestiges construits sont sans rapport avec des bâtiments d'habitation et sont à mettre en relation avec l'ensemble des fosses. Ils constituent, dans les cas d'une aire d'ensilage ou d'une zone d'activité artisanale, des structures de protection (enclos ou abris), encadrant ou recouvrant certaines fosses, peut-être les plus volumineuses. Des exemples de ce type de structure ont été retrouvés sur d'autres sites (Lunel Viel, Raynaud 1982 ; Cucuron, Fixot 1979).

Le fossé 87

- 61 Un petit fossé traverse la zone dans laquelle sont installées les fosses (*cf. fig. 54*). Il possède un fond plat et des parois évasées vers le haut. Sa largeur à la base est de 0,50

m, au sommet l'ouverture atteint 2,5 m. Son extrémité sud-est a été repérée à l'angle des tranchées de récupération des murs 29 et 30. La limite nord-ouest est tronquée par les galeries d'aération du théâtre des Célestins construites à la fin du XIX^e s. Cependant, il devait vraisemblablement se prolonger dans cette direction, au-delà de l'emprise de la fouille. Son axe, sud-est/nord-ouest n'est pas parallèle à celui des chemins ; malheureusement les relations stratigraphiques entre ces vestiges n'ont pas pu être observées, car leur point de section n'est pas présent sur le site.

- 62 Ce fossé est comblé par plusieurs couches. Sur le fond, le premier remplissage ressemble beaucoup à la couche d'occupation précédemment décrite. Il est de couleur brun, de structure homogène ; il contient des micro-résidus organiques (charbons de bois ou bois fossilisés) et de petits fragments de briques et de tuiles. Il est recouvert par un empierrement qui forme un alignement de blocs de granite, de fragments de tuiles et de briques sur toute la longueur du fossé. La dernière couche, qui comble le haut du fossé, possède une composition, une texture et une couleur semblables à la première couche.

Le rôle du fossé 87

- 63 À l'origine, c'est certainement une structure ouverte sans comblement. Elle constitue peut-être une limite de terrain (ou de parcelle) ou une tranchée pour l'irrigation, le drainage du terrain. La couche, qui recouvre le fond, correspond dans ce cas à un dépôt de sédiments apporté par ruissellement, provenant de la couche d'occupation. Ensuite, l'empierrement sert certainement de drain ; le fossé est comblé après cet aménagement.
- 64 Si ce fossé avait pour fonction le drainage ou l'irrigation, le pendage est excessivement faible : 163,54 m à l'extrémité sudest et 163,48 m au nord-ouest.
- 65 Les couches de comblement du fossé ont livré un mobilier céramique presque entièrement résiduel (céramiques du III^e s.) puisque seulement 2 % des tessons sont des formes attribuables au haut Moyen Âge.

Les sépultures

- 66 Deux sépultures, l'une intacte (Sp. 131) (**fig. 58 et 55**) et l'autre tronquée (Sp. 130), appartiennent également à l'ensemble des vestiges datés du haut Moyen Âge.

58- Sépulture 131

(CÉLESTINS)

- 67 La sépulture 131 est une inhumation primaire, orientée nord-ouest/sud-est (tête au nord-ouest). Le squelette, en très bon état de conservation, est en *décubitus* dorsal dans une fosse délimitée par des parois construites en moellons et dalles de granite. Les dimensions de la fosse sont d'environ 2 m en longueur, pour une largeur ne dépassant pas 0,60 m ; ainsi le corps est calé, surtout dans la partie supérieure au niveau des épaules. La fosse n'est pas parfaitement rectiligne ; les membres inférieurs ne sont pas sur le même axe que celui de la partie supérieure du squelette.
- 68 La forme de la fosse, l'état des connections anatomiques des os et la position du squelette ne permettent pas d'envisager l'existence d'un cercueil. Le corps a probablement été inhumé en pleine terre, ou éventuellement dans un espace rapidement comblé, si l'on suppose la présence d'une couverture de la tombe en matériau périssable.
- 69 Cette sépulture est dépourvue de mobilier funéraire, quant au comblement il n'a livré que de la céramique antique résiduelle.

L'état de conservation du squelette est très bon (indice de conservation : 62,8), et les surfaces osseuses bien lisibles ; cependant, une partie de la face est détruite et la voûte crânienne s'est déformée (aplatissement de l'arrière-crâne et déplacement de toute la base du crâne vers la face), ce qui ne permet pas d'étude crâniométrique précise.

La parfaite connexion anatomique des os des extrémités (mains et pieds), du bassin et des grosses articulations (épaules, coudes, hanches et genoux), des rotules et de tout le rachis, atteste d'une inhumation en place colmatée rapidement. Toutefois quelques perturbations secondaires sont remarquables : ont été déplacés deux côtes et les clavicules (la première côte gauche par-dessus l'épaule du même côté, accompagnée par la clavicule gauche, la droite étant verticalisée), le deuxième

métacarpien gauche (en lieu et place de la clavicule gauche) et le *capitatum* gauche dans la bouche ; le passage d'un animal fouisseur peut expliquer ces déplacements.

La bascule de la mandibule pourrait faire croire à l'existence d'un espace vide au niveau de la tête, secondairement colmaté ; cela aurait impliqué la présence d'un calage du crâne pour son maintien sur l'occiput (en matériau périssable). Pourtant, au nettoyage de la mandibule, il apparaît que le cartilage thyroïde ossifié est intimement appliqué contre la concavité de la région interne de la symphyse mandibulaire d'une part et au remontage du squelette céphalique, la déformation de l'arrière-crâne d'autre part écartement des temporaux et des pariétaux (région obélique et lambdoïde aplatie), la face "s'enfonçant par enroulement". La nature inondable du terrain ne paraît pas étrangère à ce type de déformation post-mortem par ramollissement des os de la voûte crânienne : la tête était probablement fléchie, menton sur le thorax lors de l'inhumation, ce qui rapproche le menton du larynx.

Le corps inhumé est celui d'un homme d'âge mûr (entre 40 et 50 ans), moyennement robuste, de taille moyenne à grande (entre 167 cm et 170 cm).

Les valeurs de stature sont un peu surestimées, car le rachis thoracique inférieur présente des lésions dégénératives secondaires à une dystrophie de croissance (maladie de Scheuermann), associées à une ostéoporose (vertèbres biconcaves et tassements cunéiformes antérieurs sur trois thoraciques) ; une cervicarthrose C5-C6 complète ce tableau, avec la présence d'une anomalie congénitale de la charnière lombo-sacrée (lombalisation de la première vertèbre sacrée, avec le rachis lombaire à 6 vertèbres).

Les têtes humérales présentent des lésions dégénératives de périarthrite scapulo-humérale, et de début d'omarthrose (confirmée par les modifications des glènes scapulaires). Des aspects évocateurs d'arthrose sont également visibles sur le poignet droit (tête de l'ulna) et le gros orteil droit (hallux valgus avec arthrose secondaire de la métatarso-phalangienne). Des sollicitations tendino-ligamentaires (enthésopathies) sont retrouvées aux coudes, aux talons, aux épaules et au rachis thoracique (ossification du ligament jaune de T3 à T6 et de T10 à L1).

Outre le tassement du corps vertébral de T3, T11 et T12, on peut relever une fracture du quart distal du deuxième métatarsien gauche (fracture de fatigue ?) et du tiers distal du cinquième métacarpien droit.

L'état de la denture est déplorable (perte *ante-mortem* de quatre dents mandibulaires — trois molaires et une incisive —, usure au stade 3 de Brabant et Sahly, et forte alvéolyse ; huit lésions périapicales maxillaires avec six abcès fistulisés, sept pertes *antemortem*, usure au stade 5 avec caries radiculaires sur deux dents restant en place).

Le frontal est métopique et il reste les traces d'une cribra orbitalia cicatricielle bilatérale ; ces signes évoqueraient une période de carence protéino-énergétique durant l'enfance ; la maladie carieuse et les infections d'origine dentaire sont le fait soit d'une susceptibilité individuelle à la maladie, soit de la qualité de l'alimentation (riche en hydrates de carbone : céréales, farine), soit multifactorielle.

La topographie des lésions dégénératives est compatible avec la pratique des travaux de force (comme la maçonnerie, le terrassement, la manutention lourde ou encore l'activité agricole manuelle), pouvant exposer aux traumatismes (fractures) ; il n'est pas possible de préciser plus avant !

Du deuxième squelette (Sp 130), il ne reste que la moitié gauche du bassin, la totalité du membre inférieur gauche et pour le côté droit, le tibia, le péroné, deux os du pied (astragale et calcaneum) ainsi que l'épiphyse distale du fémur. Tous ces os sont cependant en connexion anatomique. Les limites de la fosse sont imperceptibles et les traces d'un éventuel cercueil sont absentes. La perturbation a été provoquée par l'aménagement des fosses avoisinantes (76 et 82). La découverte dans ces conditions de ce squelette "tronqué" n'indique pas forcément qu'il s'agit d'une sépulture.

- 70 Ces deux sépultures peuvent être rattachées au contexte d'occupation du haut Moyen Âge ; sont-elles situées à la périphérie d'un espace funéraire beaucoup plus vaste qui

s'étendrait vers l'est ou sont-elles des éléments isolés ? La question reste en suspens en l'état actuel des données...

Le mobilier céramique du haut Moyen Âge

- 71 Il totalise 4448 tessons représentant un nombre minimum de 714 vases. L'étude typologique a permis de répartir ce mobilier en de trois ensembles chronologiques⁴².
- 72 Le premier ensemble (438 tessons et 82 individus) correspond à une période de transition située entre le VI^e et le début du VII^e s. Cette transition est surtout évoquée par des changements d'ordre typologique et morphologique par rapport à l'Antiquité. Cette différenciation est matérialisée en outre par un appauvrissement du vaisselier et par l'absence de vaisselle fine d'importation. Le mobilier étudié provient de deux fosses. Il est constitué en majorité par de la céramique à post-cuisson réductrice (74 %) et par de la céramique à post-cuisson oxydante (26 %). Il faut signaler en outre la présence de mobilier antique résiduel (8 %) et d'un fragment de pierre ollaire. Le répertoire des formes issues de ces structures est encore empreint des traditions de l'Antiquité tardive avec l'utilisation du bandeau dit de "première génération" sur des *ollae* à fond plat (**fig. 59 1 à 3**), il ne varie pas suivant le type de production. La morphologie des bords est assez variée avec des lèvres en poulie et des lèvres rectangulaires qui annoncent par leurs caractéristiques les types rencontrés plus tardivement. Les parois de certains de ces récipients portent parfois des décors à la molette. Les *ollae* constituent les formes fermées les plus représentées aux côtés de quelques récipients destinés aux liquides comme les cruches à bec pincé (**fig. 59 4**). La présence encore non négligeable de formes ouvertes est également un marqueur chronologique avec les gobelets (5), les bols carénés (6) inspirés de modèles antiques et les mortiers (7). Parmi les formes rares, signalons une lampe en commune grise (8), imitant des modèles africains. En comparant les éléments constituant ce lot avec d'autres sites régionaux, il est donc possible de placer ces céramiques dans un contexte évoluant entre la fin du VI^e et le début du VII^e s. Ce lot est très proche de celui de l'état 1 de la rue Pierre Audry (Faure-Boucharlat à paraître) et dont la datation est fixée dans le courant du VII^e s. par l'apport de données absolues (14C).

59- Céramiques du haut Moyen Âge

- 73 Le second ensemble est le plus abondant avec 2567 tessons, 398 individus et 3 % de céramique antique résiduelle. Ce lot provient de fosses et de niveaux d'occupation. La vaisselle cuite en atmosphère oxydante subit une large baisse (17 %), et les céramiques à post-cuisson réductrice deviennent largement majoritaires (80 %). Le répertoire des formes est assez peu diversifié avec une prépondérance des formes fermées. Le type le plus fréquemment rencontré est l'olla (**fig. 59 9**) toujours équipée de bords en bandeau. Si la présence de bords de "première génération" connus lors de la phase précédente est encore largement attestée, la diffusion du bord en bandeau divergent (ou bord en bandeau de "deuxième génération") est plus affirmée. Ces *ollae* sont toujours équipées de fonds plats. Les vases à liquide sont essentiellement représentés par des cruches à bec pincé. Le pot à col convergent fait son apparition dans cet ensemble (**11**) ; il peut être parfois équipé d'un bec tubulaire (**12**). Sa vocation semble, par les traits morphologiques des récipients, plutôt dévolue au stockage. Les formes ouvertes sont encore présentes avec une baisse sensible de représentation, le gobelet tronconique ou cylindrique (**13**) reste la forme la plus diffusée ; certains sont ornés sur les parois de registres de décors peignés qui ne sont pas sans rappeler les formes en pierre ollaire ; les bols carénés sont encore présents de même que les mortiers.
- 74 L'abondance et l'homogénéité de ce lot a permis d'effectuer une datation malgré l'impossibilité de recourir à une chronologie absolue. Nous sommes ici assez proches du mobilier de l'état II de la rue Pierre Audry, dont la datation est fixée entre les VIIe et VIIIe s. D'autres sites, en particulier de l'est lyonnais, offrent un faciès céramologique identique pour une datation comprise entre les VIIe et VIIIe s (*op. cit.*).
- 75 Le troisième ensemble avec 1443 tessons, 234 individus et 9% de céramique résiduelle présente toujours les mêmes caractéristiques typologiques que celles du second ensemble avec l'apport de nouveaux éléments. Ces derniers permettent de fixer sa

datation entre la fin du VIII^e et le Xe s. Le mobilier provient pour la plupart des couches d'abandon du site et de quelques fosses. Les céramiques réductrices sont majoritaires avec 92% contre 8% pour les céramiques oxydantes. Les *ollae* sont toujours majoritaires (**fig. 60 1**), mais sont équipées pour la plupart de bandeaux de "seconde génération" (ou bandeau divergent), certains exemplaires sont équipés désormais d'un fond lenticulaire ou d'un fond bombé (2). Les cruches à bec ponté font leur apparition (3 et 4). Les formes ouvertes se raréfient et ne sont plus représentées que par des gobelets (5). D'un point de vue chronologique, l'apparition du fond bombé est attestée en région lyonnaise dans le courant du IX^e s. (Maccari-Poisson 1991 et Faure-Boucharlat à paraître); l'absence de marques sur ceux-ci peut également constituer un repère chronologique. En effet cette pratique est omniprésente sur les gisements datés des environs de l'an Mil (Bouvier *et al.* 1992, Faure Boucharlat, Maccari-Poisson 1993, Reynaud 1975). Enfin les cruches à bec ponté correspondent au modèle diffusé à partir du Xe s.

60- Céramiques du haut Moyen-Âge

- 76 Le mobilier céramique du haut Moyen Âge de la place des Célestins constitue à ce jour le lot le plus important découvert sur la Presqu'île. Par ses aspects typologiques et morphologiques, il est proche des ensembles étudiés sur les autres sites de Lyon et de la région lyonnaise,⁴³ en particulier celui de la rue Pierre Audry.
- 77 Il permet d'effectuer quelques remarques : le vaisselier tend très nettement à s'appauvrir avec une utilisation de plus en plus large des formes fermées au détriment de la vaisselle dite de table. Cependant, il faut peut-être prendre en compte l'éventualité d'une vaisselle de table en bois non conservée. Les vases sont presque exclusivement produits en céramique à post-cuisson réductrice dans une catégorie appelée commune.

- 78 L'origine des argiles utilisées est à rechercher dans le val de Saône-Beaujolais⁴⁴. Aucune production importée du bassin méditerranéen (céramiques fines) n'a été découverte, de même qu'aucun conteneur de type amphore. Le contexte du site est peut-être à mettre en relation avec ces différents aspects, il revêt en effet un faciès presque rural.

La faune

- 79 Le matériel osseux présente 1998 restes déterminés, dont 48 % d'ovicaprins. À côté des restes découpés alimentaires, la majorité des 10,4 % d'éléments crâniens sont des cornillons isolés, très majoritairement caprins. Ils sont de toutes grandeurs, les petits étant probablement issus de femelles, les plus grands de mâles et même de mâles castrés (chez les caprins, les cornillons des mâles castrés seraient plus grands que ceux de boucs entiers, d'après McTaggart *in* Noddle 1974). Bien que l'hypothèse de déchets de découpe alimentaire puisse être retenue car tout le reste du squelette est représenté dans les lots osseux et est porteur de marques de découpe, une concentration de cornillons peut aussi être attribuée à des artisanats : peausserie (traitement de la peau) (Serjeantson 1989), corneterie (emploi de la matière cornée pour la fabrication d'objets "en corne"), (Forest à paraître), métallurgie du fer (emploi de la matière cornée carbonisée comme agent d'aciération superficielle du fer), (Bois *et al.* à paraître).
- 80 Cet ensemble osseux témoigne de la présence d'une communauté humaine abattant et consommant des animaux domestiques, et pratiquant probablement au moins une activité artisanale spécialisée.

L'activité hydrologique durant le haut Moyen Âge

Des dépôts alluviaux en rive gauche de Saône (Célestins)

- 81 Alors que des installations humaines se développent durant le haut Moyen Âge (VII-IXe s.) sur la partie méridionale du site, la partie septentrionale enregistre des dépôts d'inondation.
- 82 Au nord-est du site des Célestins, un important dépôt alluvial limono-sableux se développe. D'une épaisseur minimale de 80 cm, cette séquence alluviale est comprise entre 163,80 m et 164,50 m d'altitude en moyenne. Assez homogène, cette couche comprend de rares témoins anthropiques représentés par des fragments de briques, de tuiles, de gneiss, quelques galets et de rares tessons de céramiques, le tout très dispersé dans la couche.

Si la légère anthropisation de ce dépôt a pu provoquer l'augmentation de la valeur du percentile par la présence de grains rapportés, la médiane, qui correspond au diamètre de 50 % de l'échantillon, est peu sensible à cette pollution ; elle traduit donc ici un transport des grains en suspension uniforme dans des courants très lents de débordement. Certains lits sédimentaires semblent même issus de processus de décantation dans une nappe d'eau stagnante. Lors d'épisodes d'inondation de faible intensité, la Saône parvient donc à noyer cette partie du site. Ses flux n'atteignent pas la zone sud-ouest où aucun dépôt de limon de débordement n'est repéré sur les couches du deuxième exhaussement de la *domus*, ou intercalé dans le niveau d'occupation du haut Moyen Âge. Apparemment ces flux sont bloqués par un obstacle qui pourrait être le mur 32, puis le pendage sud-ouest/nord-est du terrain après la récupération de ce mur.

Certains échantillons se caractérisent, à l'analyse morphoscopique, par la présence de minéraux noirs et de biotite alors que les micas blancs (muscovite) sont très rares. Faut-il en déduire la participation de flux rhodaniens dans ces dépôts ! Cette solution reste plausible, d'autant que ces prélèvements sont les seuls localisés dans la partie est du site. Il faudrait donc envisager durant le haut Moyen Âge, d'une part que la dynamique fluviale du Rhône ait été suffisamment importante lors d'épisodes de crues, pour projeter des flux liquides et solides à travers la Presqu'île jusqu'au site, et d'autre part, que l'espace traversé ne présente pas d'obstacles, c'est-à-dire soit peu urbanisé.

- 83 Dans ce dépôt alluvial sont installés les trois chemins présentés précédemment. Ils permettent de percevoir des étapes dans la stratigraphie de ce dépôt très homogène : les structures permettent de séparer des niveaux de limons qui ne présenteraient autrement aucune limite repérable. C'est d'ailleurs le cas dans la partie nord-est qui n'est pas traversée par les chemins. Ainsi, l'analyse de la stratigraphie du secteur des chemins a permis de diviser le dépôt alluvial en deux grandes parties. La première est composée de couches de limons qui se mettent en place après l'opération d'assainissement datée entre la fin du IIIe et le début du IVe s. et avant l'aménagement des premiers chemins. La deuxième partie concerne les niveaux supérieurs du dépôt qui sont postérieurs à ces mêmes chemins.
- 84 Les échantillons prélevés à une altitude inférieure à celle de la base du premier chemin — 164 m — présentent une granulométrie assez semblable à celle de l'ensemble de tous les échantillons, mais montrent tout de même le plus faible pourcentage de limon au bénéfice du sable. Cette texture plus grossière peut signifier que les premières inondations sont plus intenses que celles qui fossilisent les premiers chemins, mais cette différence reste très relative.
- 85 La datation du dépôt alluvial est délicate. En reprenant la conclusion concernant les niveaux d'assainissement antérieurs, nous pouvons avancer que les couches de la partie inférieure peuvent se mettre en place, plus ou moins rapidement, au cours d'une période comprise entre la fin du IVe s. et le haut Moyen Âge. La partie supérieure du dépôt s'accumule forcément au cours du haut Moyen Âge, puisqu'elle est intercalée entre des vestiges datés de cette époque. La datation de ce dépôt de limons se situe donc soit dans une large fourchette entre la fin du IVe s. et le début du IXe s., soit au cours du haut Moyen Âge (du VIe au IXe s.).
- 86 Malgré l'absence de chronologie précise, il est intéressant de rapprocher cette phase hydrologique avec la "phase de torrencialité modérée" mise en évidence aux alentours des VI-VIIIe s. dans le bassin du Rhône. Par contre, actuellement rien ne permet d'assurer que cette phase de torrencialité soit suffisamment importante pour modifier la dynamique des grands cours d'eau comme le Rhône ou la Saône.
- 87 Par ailleurs, la crue de 580 décrite par Grégoire de Tours, seul témoignage sur l'hydrologie du Rhône, s'inscrirait dans le cadre de cette phase. À partir de cet événement, A. Audin proposait le début d'une évolution du régime des fleuves, jusqu'à la fin du IXe s., qui aurait provoqué le remblaiement du chenal dit des "Jacobins" et l'ouverture d'un chenal sur le site de la place des Terreaux (Audin et Russo 1964).

Une lône (?) traversant le nord de la Presqu'île aux Terreaux ?

- 88 Les données de terrain ont permis de mettre en évidence le négatif d'une topographie en creux, scellé en une phase terminale de remblaiement par des dépôts d'envasement (fig. 61F).

61- Coupe du fossé, localisation de la lône, du système de fortification et de son abandon

(Terreaux)

Le négatif d'une topographie en creux

- 89 Si la partie nord du site ne fournit aucune donnée prémédiévale, puisqu'elle a été totalement arasée lors de l'agrandissement du fossé, au sud, les altitudes du cailloutis *in situ* sous le fossé présentent un pendage qui dessine une dépression en forme de cuvette (fig. 61B). La nappe phréatique présente à 162 m en moyenne, a noyé durant toute la fouille le fond de cette dépression, malgré un pompage continu. Néanmoins, la limite de fond de fouille permet de préciser que le talweg de cette dépression est à une altitude inférieure, en moyenne, à 161,70 m (d'est en ouest : 161,56 m, zone II ; 161,16 m, zone III).
- 90 Aucun pendage, en direction de la Saône ou du Rhône, ne peut-être calculé sur ces seules données. La largeur de cette dépression est tout aussi imprécise, puisque la limite nord est probablement artificielle et doit résulter de l'arasement postérieur effectué lors de l'agrandissement du fossé. Seule une largeur minimale, assez constante sur le site, d'environ 12 à 15 m, peut être estimée.
- 91 Par ailleurs, ces niveaux profonds ont pu être observés, lors du terrassement du parking, au sud-est de la place ; le fond de cette dépression a été repéré à 161,65 m, mais sa faible largeur (2,50 m) laisse soupçonner que l'axe du talweg était décalé plus au sud et donc localisé à l'arrière du mur d'escarpe délimitant l'emprise de la fouille.

- 92 Au sud (zone V), le cailloutis *in situ*, conservé à l'extérieur du fossé médiéval, à 163,64 m d'altitude sous une couverture sableuse en place, présente un profil abrupt d'érosion vers le nord. Il pourrait correspondre à la berge sud de cette topographie en creux. À 38 m plus à l'est, le cailloutis atteint la cote minimale (car arasé) de 163,37 m et présente un profil transversal à pente forte et abrupte, rectiligne, d'une valeur d'au moins 56 % en direction du nord. La profondeur minimale de cette dépression peut donc être estimée à 2 m-2,50 m par rapport à la berge sud.
- 93 Un autre témoignage, à l'angle sud-est de la place (zone VII), peut être relié à cette phase. Il est illustré par le passage sinueux d'une limite de creusement (tranchée ou séquence d'érosion) visible le long de la paroi nord du sondage à une altitude de 165,66 m. Ce négatif est rempli par une terre noire assez grasse qui marque l'arrêt brutal des niveaux d'occupation antiques dont l'extrémité nord-ouest d'un mur. Ce creusement pourrait être le témoin de cette dépression et expliquerait l'érosion des niveaux d'occupation antique ainsi que la destruction de l'extrémité nord-ouest du mur. Ce négatif, au tracé irrégulier, constituerait également la berge sud de cette lône, à 165-166 m d'altitude ; la profondeur minimale de cette lône serait alors de 4 à 4,50 m. Néanmoins, dans ce cas, il n'est pas possible d'exclure que ce négatif puisse correspondre au creusement du premier fossé à la fin du XVe s. Seule une extension de la fouille aurait pu confirmer l'une ou l'autre de ces deux hypothèses.
- 94 Cette topographie n'est pas sans rappeler le "fossé primitif" mis en évidence à l'est, sur le site de l'Opéra dans le secteur sud du fossé (Rapport, Raynault 1990) : observé sur une largeur minimale de 3,50 m, son talweg cote à 162,35 m et le sommet du cailloutis atteint sur la "berge sud" 163 m d'altitude minimum (niveau arasé). Si cette forme déprimée est assimilée à celle repérée sur le site des Terreaux, un pendage minimal de 0,4 % du fond de la dépression peut être estimé sur une distance de 270 m en direction de la Saône (de la zone II du site de l'Opéra à la zone III du site des Terreaux).
- 95 Le fond de cette topographie en creux n'a pas été atteint durant la fouille et les premiers remplissages au fond de cette dépression sont inconnus : s'agit-il de dépôts naturels ou anthropiques ? Seules les couches accessibles de ce remplissage, aux environs de 162 m NGF, témoignent de processus d'envasement.

Les dépôts d'envasement

- 96 Les premiers niveaux de remblaiement de la dépression qui ont pu être observés présentent une succession de lits sableux de couleur plutôt ocre et de lits vaseux gris bleutés (couleur résultant de processus de réduction) (**fig. 61F**). À nouveau, en raison de la hauteur de la nappe phréatique, ils n'ont été observés que sur les bords de la dépression, puisqu'ils se développent à une altitude moyenne inférieure à 162,00 m. L'observation à la loupe binoculaire des sédiments composant ces couches démontre l'origine croix-roussienne des grains ; en aucun cas l'influence de la Saône ou du Rhône n'a pu être isolée (morphoscopie). Les processus sédimentaires mis en évidence révèlent la succession :
- d'épisodes de ruissellement diffus qui lavent le talus formé par le versant de la Croix-Rousse lors de précipitations et qui drainent les sables fins triés dans le fond de la dépression.
 - d'épisodes plus calmes où seules les fines se décantent dans une lame d'eau résiduelle qui se maintient au fond du "talweg".

- 97 Ces dépôts issus de processus naturels sont scellés par des niveaux de fréquentation qui fournissent un *terminus antequem* situé au Moyen Âge. En effet, la présence de tessons à pâte rouge recouverts d'une glaçure plombifère saupoudrée n'autorise qu'une fourchette chronologique assez large, de leur date d'apparition (fin XIIe - début XIIIe s.) à la date de disparition de cette technique (fin XVe s.).
- 98 Sur le site de l'Opéra, les niveaux qui participent au remblaiement du "fossé primitif" sont hétérogènes et non datés. La nature des couches semble correspondre à des remblais anthropisés, lavés par une nappe d'eau résiduelle favorisant la décantation des argiles. Ils sont observés jusqu'à l'altitude de 163,00 m qui est celle du niveau d'arasement du fossé médiéval.

Creusement artificiel au Moyen Âge ou lône naturelle antérieure ?

- 99 À l'appui de ces données dispersées, trois hypothèses peuvent être proposées et critiquées pour expliquer cette topographie déprimée et sa chronologie :
- elle résulte d'un creusement artificiel pour la mise en place d'un fossé médiéval (hypothèse 1) ;
 - elle est le témoin d'une lône naturelle (hypothèse 2), mais dont la mise en place peut être datée soit de l'époque antique (hypothèse 2a), soit du haut Moyen Âge (hypothèse 2b).

Un creusement anthropique ?

- 100 L'éventualité d'un creusement pour l'aménagement d'un fossé médiéval bordé ou non au sud par un mur ne peut être exclue, compte tenu de la datation XIIIe-XIVe s. fournie par l'analyse céramique des niveaux qui fossilisent l'envasement de cette dépression. Pourtant, l'interprétation du tracé assez sinueux de ce creusement confirmerait plutôt une mise en place naturelle par l'ouverture d'un chenal, à l'origine de la dépression. En effet, si nous prenons comme référence le tracé rectiligne du mur d'escarpe conservé, ce dernier est désaxé par rapport au tracé de la dépression :
- sur le site des Terreaux, ce mur est localisé, tantôt à proximité de la "berge" sud, tantôt à l'intérieur de la dépression, voire dans l'axe du talweg, ou encore au sud du site, proche de la "berge" nord éloignée seulement de 2,50 m ;
 - par contre, ce mur est localisé à l'extérieur de la dépression, c'est-à-dire côté sud, sur le site de l'Opéra.
- 101 Ces observations laissent penser que le tracé de la dépression est indépendant de la construction du mur et que l'hypothèse d'un creusement anthropique pour un fossé bordé d'un mur d'escarpe est peu probable.

Une lône ?

- 102 Le profil transversal abrupt du cailloutis, observé au sud (zone V), pourrait s'expliquer par une érosion de crue lors de l'ouverture d'un chenal et viendrait confirmer les arguments cités précédemment. Par contre, la chronologie de la mise en place de cette lône supposée reste incertaine.

Durant l'Antiquité ?

- 103 Les études antérieures ont mis en évidence une hydrologie abondante des cours d'eau entre la fin du Ier s. av. J.-C. et le milieu du Ier s. ap. J.-C. sur la Presqu'île. Elle se traduit par le retour d'une sédimentation grossière : crues débordantes qui assurent l'exhaussement des bancs et crues qui transitent dans des chenaux en cours de remblaiement (Macé *et al* 1991). Ainsi nous pourrions assimiler cette dépression à un chenal supplémentaire, peu profond et sinueux, du Rhône ou de la Saône coupant la Presqu'île au niveau des Terreaux. Cette lône pourrait être contemporaine de celles repérées sur les sites de Bourse, République et Bellecour (Vérot *et al.* 1989). Les altitudes respectives du talweg, inférieures à 162,50 m, et de la berge supérieures à 163,50 m, sont similaires.
- 104 Pourtant plusieurs arguments viennent à l'encontre de cette proposition chronologique :
- sur le site de l'Opéra, la présence d'un puits gallo-romain sur le tracé d'une lône contemporaine peut surprendre. Quelle utilité aurait cette structure dans un tel contexte topographique de chenal ? Le négatif de la dépression semble plutôt être à l'origine de l'arasement de ce puits, et par conséquent au moins postérieur au Ier s. ap. J.-C. (date *post quem* de cette structure) ;
 - les différentes études démontrent que les chenaux repérés se remblaient naturellement dès la Tène sans doute par modification de la dynamique fluviale et cet alluvionnement fin qui se poursuit jusqu'au cours du Ier s. ap. J.-C. nivelle les dépressions à une altitude moyenne de 163,50 m. De plus, ce processus naturel est souvent accéléré par des remblais anthropiques qui assurent l'assainissement de ces zones insalubres souvent jusqu'à une altitude moyenne de 163,50/164,50 m, niveau nécessaire, pour conférer aux sites antiques de plaine alluviale, une position la plus souvent émergée face aux crues moyennes connues à cette époque. Or, sur le site des Terreaux, aucun dépôt purement alluvial n'a pu être mis en évidence à l'intérieur de cette lône pour ces altitudes, ni aucune trace de niveaux antiques. Dans ce cas, le maintien d'une lône en eau, durant cette époque, supposerait un entretien permanent qui aurait effacé les dépôts de crues, voire l'existence d'un aménagement anthropique qui protégerait le site des inondations...
- 105 À l'appui de ces critiques, cette deuxième hypothèse est contredite notamment par la présence du puits qui oriente vers la troisième hypothèse à savoir une lône plus tardive qui aurait érodé les niveaux antiques sur son passage.

Une lône du haut Moyen Âge ?

- 106 Cette lône a pu, en effet, se mettre en place entre la période antique et les XIII-XIVe s. Cette hypothèse répondrait aux problèmes soulevés précédemment. Elle a l'avantage notamment de justifier d'une part la conservation de niveaux antiques à l'extérieur du tracé de la lône (au sud de la berge sur le site de l'Opéra voire au nord, place L. Pradel, ainsi qu'au pied du versant, zones VI, IX et X localisées au nord de la place des Terreaux), et d'autre part d'expliquer l'absence de ces témoins à l'intérieur de la dépression : ils auraient été complètement détruits par l'érosion, exceptée la base du puits, structure en creux.

Conclusion : un chenal de crue au haut Moyen Âge

- 107 Il est certes regrettable que la hauteur de la nappe phréatique lors de la fouille du site des Terreaux ait gêné considérablement les observations malgré l'utilisation d'une pompe en continu, et que les niveaux profonds n'aient pu être analysés. L'intervention en 1993, au sud de la zone I, n'apporte pas d'éléments à ce sujet, puisque la stratigraphie relevée fait apparaître la berge nord de cette topographie en creux à proximité de la limite de fouille (escarpe). Aussi, à ce stade de la recherche, étant donné que la première hypothèse paraît la moins probable, il semble que l'on puisse conclure à l'origine naturelle de la formation de cette dépression. En ce qui concerne la date de l'ouverture de ce chenal, la troisième hypothèse reste privilégiée et sera retenue dans la suite de notre propos : une lône naturelle ouverte par une crue, postérieure aux occupations antiques et antérieure au creusement du fossé médiéval.
- 108 Cette lône sinueuse présente au sud de la place (zone V), une rive sud à pente forte, caractéristique d'une berge concave (pente de 56 % où affleure le cailloutis en place). La rive nord arasée (en zone II) doit dessiner une pente de convexité faible dans ce secteur. Or, on peut comparer le fond du talweg (inférieur à 161,65 m d'altitude) à la topographie du pied de versant, déterminée en fonction des données obtenues sur les zones nord de la place (VI, IX et X), aux environs de 166,30 - 166,40 m d'altitude à la fin de l'Antiquité. Le pied du versant dominerait donc la dépression d'au moins 4,65 mètres, dans cette hypothèse chronologique. Du pied de la colline à la rive nord conservée de cette dépression (soit 33 m de longueur), la pente serait d'environ 14 %, si elle est continue du nord au sud : cette valeur reste plausible pour la pente d'une berge convexe.
- 109 Les arguments font néanmoins défaut pour préciser la topographie générale de ce secteur. Ces éléments descriptifs d'interprétation restent donc des indications à vérifier.
- 110 La chronologie de sa formation et de son remblaiement s'inscrit entre la fin de l'Antiquité et avant le XIII^e s., date de l'aménagement du fossé médiéval. Aucun élément ne permet d'identifier quel est le cours d'eau à l'origine de ce chenal.

Une hydrologie accrue au haut Moyen Âge

- 111 Ces vestiges, datés du haut Moyen Âge (Célestins et Terreaux), offrent un nouveau cadre de recherche sur la topographie de la ville et témoignent d'une reprise de l'activité hydrologique à cette époque. Pour la première fois, des dépôts d'inondation sont enregistrés à cette époque dans la plaine alluviale lyonnaise et ce dans la partie nord-est du site des Célestins. Parallèlement, une lône est mise en évidence au nord de la Presqu'île sur le site des Terreaux. Ces données précaires et sujettes à discussion appellent quelques commentaires, même si leur chronologie est large, à savoir entre la fin du IV^e et la fin du IX^e s. pour les dépôts d'inondation et entre le VI^e et la fin du XII^e s. pour le chenal. De même, elles renvoient à l'hypothèse d'une mise en eau des remblais d'assainissement mis au jour sur le site de République par des débordements du Rhône ; la matrice limoneuse observée au sommet de ces remblais pourrait traduire un alluvionnement rhodanien fin dont la datation reste large entre les III^e et XII^e s.
- 112 Ces différents résultats nous ramènent aux hypothèses de A. Audin (*Russo et al op. cit.*) que nous pouvons brièvement rappeler. Cet auteur admet l'ouverture d'un bras de

confluence sous le site de la place des Terreaux par déversement de la Saône à la suite d'une évolution du régime de fleuve dont le point de départ pourrait être la crue de 580 décrite par Grégoire de Tours : le Rhône, mêlé à la Saône, débordant de ses rives causa de graves dommages aux populations et renversa en partie la muraille de la ville de Lyon, (Livre V-XXXIII, Prodiges). L'interprétation bibliographique de A. Audin est cependant critiquable en ce qui concerne le lieu de la confluence ; dans son texte, Grégoire de Tours signale le déplacement du tracé de confluence plus en amont, mais sans aucune précision géographique. De plus, le fait qu'un mur ou la muraille de la ville soit détruit ne permet pas d'évaluer la réalité de cette crue dite catastrophique et narrée dans les "Prodiges"⁴⁵. A. Audin déduit qu'en "amont" ne peut se situer que sur le site des Terreaux puisqu'il localise le tracé de confluence, durant toute l'Antiquité, sur le site des Jacobins. Il explique alors qu'entre 580 et 892, le bras des Jacobins s'est ensablé et que les eaux de crue ont été repoussées en amont sur le site des Terreaux.

- 113 Or la réalité du tracé du bras des Jacobins n'a pas encore été prouvée, mais au contraire remise en question par les découvertes de niveaux d'occupations antiques dans le quartier de la rue Mercière (Rapport, Jacquin 1984). Par ailleurs, si la fouille de la place des Célestins permet de démontrer l'influence du Rhône sur cette partie occidentale de la Presqu'île et de définir un site de confluence des deux cours d'eau autour de notre ère, en aucun cas les crues du Rhône n'atteignent la rive occidentale de la presqu'île au delà du milieu du I^{er} s. ap. J.-C. À partir du II^e s. ap. J.-C., le site reste dans le domaine de la Saône qui ne fournit que quelques rares dépôts d'inondation jusqu'à la fin du III^e s. Par contre, les dépôts du haut Moyen Âge indiquent un retour des flux d'inondation, probablement dû à une crise hydrologique suffisamment marquée pour que des balayages de crues du Rhône traversent la Presqu'île et déposent des limons à l'est du site. Si ces alluvions assurent effectivement le remblaiement final d'une zone déprimée et inondable au nord de la place, il n'est pas possible, à l'heure actuelle, de parler d'un chenal perdurant de l'Antiquité au haut Moyen Âge, comme le proposait A. Audin.
- 114 Ces témoins d'une hydrologie accrue peuvent s'inscrire dans une période humide mise en évidence dans le bassin du Rhône aux alentours des VI-VIII^e s. notamment par le fonctionnement de cônes de déjection (Bravard 1953). Deux exemples peuvent être cités :
- dans la vallée du Haut-Rhône, la formation du cône de déjection du Guiers postérieur à 1420 ±140 B.P. (Ly 2775) semble avoir provoqué un changement de tracé du Rhône ; cet ancien tracé est aujourd'hui occupé par le marais des Avenièrès dont le début de la tourbification remonte au haut Moyen Âge (Bravard, 1989) ;
 - dans la moyenne vallée du Rhône, la fouille de l'abbatiale de Cruas a permis de dater le fonctionnement du cône de déjection de la Crûle, sur lequel elle est installée. La présence de lits d'argile de décantation dans l'édifice carolingien semble caractériser des épisodes de crues datés du VI^e s. alors que des traces de destruction et la présence de dépôts caillouteux traduiraient des épisodes torrentiels à la fin du VIII^e s. voire au IX^e s. (Bravard et Tardieu, en préparation).
- 115 Néanmoins rien ne permet d'affirmer que cette phase de torrencialité ait été suffisante pour provoquer une modification du fonctionnement de grands systèmes hydrologiques comme la Saône et le Rhône...
- 116 Dans ce contexte climatique particulier, l'ouverture d'une lône, entre la fin de l'Antiquité et le haut Moyen Âge sur le site des Terreaux, même si elle n'est pas obligatoirement en relation avec les processus observés sur le site des Célestins,

pourrait être un premier élément de réponse à utiliser avec précaution. En effet, l'intervention humaine peut être aussi un facteur déterminant dans le déplacement de chenaux naturels.

NOTES

40. Les chantiers de l'avenue A. Max, de Tramassac-Carriès et de l'îlot Clément V.

41. Il est possible également que certaines fosses de type hémisphérique ou demi-ovoïde furent à l'origine globulaires et que leurs sommets aient été arasés par les labours du terrain (jardins), effectués lors des périodes suivantes.

42. Ce mobilier a fait l'objet d'une étude plus approfondie pour le classement typologique et morphologique dans le cadre d'un programme collectif de recherche : Groupe de recherches sur les céramiques de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge, coordination Michel Lenoble, DRAC Rhône-Alpes, Service régional de l'Archéologie, Lyon 1996-1997. Voir aussi (Faure-Boucharlat à paraître) et (Rapports, Ayala *et al.* 1996 et 1997).

43. Les différents sites du haut Moyen Âge de la région lyonnaise ont été intégrés au sein d'une étude : Faure-Boucharlat à paraître,

44. Analyses et observations effectuées par Cécile Batigne, Laboratoire de céramologie Maison de L'Orient Méditerranéen, *In* Rapport Ayala 1997.

45. A ce sujet, R. Latouche (1963) transcrit *muros lugdunensis civitatis aliqua ex parte subvertit* soit des murs de la ville démolis alors que H. Omont (1886) transcrit *muris lugdunensis*

Chapitre 4. La ville médiévale et moderne

La place des Terreaux : les premières fortifications

- 1 La fouille de la place des Terreaux a révélé une portion de la fortification médiévale, principalement le fossé encadré de son escarpe (au sud) et de sa contrescarpe (au nord). Cette section, comprise entre Saône et Rhône, est connue sous le nom de fossés de la Lanterne, du nom d'une porte placée entre la future place des Terreaux et la Saône.
- 2 Parallèlement au terrain, la recherche d'archives a exploité une petite partie de la masse d'informations conservées dans les comptes consulaires, du XIV^e au XVI^e s. Comme on pouvait le prévoir, la corrélation entre les deux types de sources n'est pas toujours parfaite. Si les fourchettes chronologiques obtenues sur le terrain pour la création du fossé, son agrandissement et son comblement final concordent assez bien avec les dates tirées des archives, ces dernières révèlent cependant plusieurs phases de travaux qui n'ont pas été identifiées sur la fouille. Il s'agit de toutes les réparations et reconstructions conduites sur la courtine elle-même, qui n'a pas été retrouvée sur le terrain, ainsi que des opérations de curage successif des terreaux (les fossés).
- 3 En revanche, la fouille n'a pas manqué de mettre en évidence de façon détaillée, au début de l'abandon du fossé, son comblement graduel par des séquences successives de sédimentation naturelle. Ces dépôts sont associés à des occupations sporadiques, puis à de vastes dépotoirs, qui sont évoqués occasionnellement dans les sources écrites. Ces dernières décrivent en détail les opérations de remblaiement des fossés, réalisées par la Ville ou par des particuliers, et l'urbanisation rapide des terrains gagnés sur les anciennes fortifications. Un tableau (**Tab. 11**) rappelle les principales étapes de cette histoire.

Tableau 11 : les principales étapes du comblement du fossé de l'enceinte, mises au jour place des Terreaux

Sur le terrain	Dans les archives
le fossé primitif : escarpe I probable, XIIIe-XIVe	première mention des fossés de la Lanterne : 1208
	travaux entre 1346 et 1378, récapitulés par un mémoire décrivant l'enceinte : fossé, tours, échiffes ; portes...
	nombreux travaux d'entretien durant tout le XVe
le grand fossé : élargissement du fossé, réfection du mur d'escarpe (escarpe II) et construction de la contrescarpe, fin XVe	1ère phase de travaux d'agrandissement 1468-1474 2ème phase : démolition de maisons en 1475-1480 élargissement du fossé et construction (de la contrescarpe) : 1478-1482
	réparations, entretien et curages attestés au moins jusqu'en 1520 (dernier curage mentionné en 1512)
traces d'occupation au fond du fossé sédimentation naturelle par ruissellement des eaux pluviales 1ère moitié du XVIe	
	2 juillet 1539 : lettre des conseillers à François Ier sur le mauvais état des fortifications et la situation des fortifications "dans la ville" 2 septembre 1539 : l'autorisation d'abattre la tour de la porte de la Lanterne marque le début de la destruction de l'enceinte À partir de 1539 : comblement du fossé à l'ouest de la place des Terreaux et construction d'une boucherie municipale
sédimentation naturelle apport de remblais dépotoirs au milieu de la 2e moitié du XVIe	création de la place des Terreaux : 1ère mention 1556 comblement d'un cloaque résiduel sur la place en 1581

Les découvertes archéologiques : le fossé et le premier mur d'escarpe

Un fossé primitif

- 4 L'urbanisation progressive de la Presqu'île conduit, comme dans de nombreuses villes à la même époque, à créer sur un périmètre élargi un nouveau système de fortification.
- 5 Après l'ouverture naturelle d'une lône tardive, il semble bien qu'au pied de la colline de la Croix-Rousse, entre ville et faubourgs, un axe déprimé subsista longtemps. Cette topographie, atténuée au fil du temps, semble encore fortement présente au Moyen Âge. Elle a d'ailleurs pu induire naturellement le choix de l'emplacement ainsi que le tracé directeur des remparts de la ville. L'existence de cette dépression naturelle, entre Rhône et Saône, dominée au nord par la colline de la Croix-Rousse représente naturellement un relief défensif, logiquement réutilisé en fossé.
- 6 Un premier fossé participe à ce nouveau système de fortification qui barre la Presqu'île, au nord, entre la Saône à l'ouest et le Rhône à l'est. Simplement taluté, ou bordé d'un mur de soutènement au sud, il se développe au pied du rempart.
- 7 Repéré dans les niveaux de remplissage de la lône supposée, un creusement témoigne de l'existence de ce premier fossé (**fig. 61**). Son talweg est inférieur à 161,80 m d'altitude en moyenne. Le négatif n'est visible que sur une seule coupe stratigraphique (sur les autres coupes, ce décalage entre lône et fossé n'est pas visible) ; les deux bords coïncident peut-être en certains points. Le fossé médiéval semble reprendre, en le redressant quelque peu, le tracé sinueux de l'ancienne lône, entaillant sa berge par endroits. Si l'on peut imaginer avec logique un tracé rectiligne à ce fossé, on ne peut

restituer ni sa largeur initiale, ni son profil sur le versant nord, car il sera à son tour fortement entaillé lors du réaménagement des fortifications au XVe s.

L'escarpe I

- 8 Ce fossé serait simplement taluté ou bordé d'un mur de soutènement au sud (escarpe I) ; l'altitude du fond du fossé, à plus de trois mètres en contrebas des niveaux de circulation du XIIIe s. attestés sur la Presqu'île par d'autres fouilles, justifierait la construction d'un mur de soutènement au pied du talus dès cette époque. Cette affirmation nouvelle dans l'histoire du fossé et des fortifications de la ville, qui n'a jamais été avancée, mérite que l'on s'attarde à une argumentation détaillée. L'étude du mur, mais aussi celle des coupes stratigraphiques réalisées de part et d'autre, admet en effet l'éventualité d'une première phase de construction du mur d'escarpe au sud du fossé : un changement d'appareil et la tranchée de fondation de ce mur scellée par les sols du premier fossé en sont les principaux arguments.
- 9 Le parement nord : l'étude de l'élévation nord de l'escarpe dégagée sur plus de 3 m de haut (entre 162 m NGF et 165,30 m NGF) révèle un changement d'appareil vers 163,50 m NGF. Les assises régulières de moellons de la partie haute contrastent avec l'appareil irrégulier de l'élévation inférieure. Entre 162 m et 163,60 m NGF des moellons de tailles variables sont juxtaposés sans réel souci d'ordonnance ; de gros blocs informes, agrégats de galets et mortier de chaux très durs en réemploi à ce niveau accentuent la différence. Un niveau de petites pierres plates et fragments de briques souligne le changement d'appareil. Il marque également la limite d'une croûte de concrétion calcaire qui recouvre l'appareil depuis le bas jusqu'à ce niveau.
- 10 S'agit-il d'un temps d'arrêt dans la construction du mur d'escarpe à l'époque du grand fossé ou d'un premier mur de soutènement (escarpe I) en bordure du fossé médiéval, relayé plus tard par l'escarpe II ? L'étude des stratigraphies au contact du parement nord orienterait la discussion vers cette deuxième hypothèse. En effet, la base du mur s'ancre très profondément et par endroit une tranchée de fondation est visible dans les remblais de la lône sous les sols de circulation du premier fossé. Il paraît probable que les constructeurs aient fondé le mur d'escarpe sur le plancher alluvial au fond de la lône pour des raisons de stabilité, évidentes. Il a été repéré jusqu'à la cote 160,70 m NGF⁴⁶.
- 11 Sans l'existence de ces tranchées de fondation scellées par les sols du premier fossé, on aurait pu suggérer une fondation très profonde de l'escarpe II en tranchée fermée malgré le changement d'appareil ; celui-ci pourrait se justifier par de multiples raisons. Toutefois, ces tranchées scellées à ce niveau, ne s'expliquent que par l'édification d'un mur, dès cette époque. Argument supplémentaire, le mode de construction de l'escarpe II, qui sera étudiée en détails, n'a pas utilisé une technique de construction en tranchée profonde. Selon les cas, aucune tranchée n'est creusée, ou une petite tranchée de faible profondeur recoupe les sols du premier fossé. En aucun cas, elle ne descend jusqu'à 160,70 m NGF. A l'inverse, la contrescarpe dont la construction est contemporaine de l'aménagement du grand fossé au XVe s. présente une tranchée unique jusqu'au bas de sa fondation.
- 12 Le parement sud : à l'altitude du changement d'appareil sur le parement nord, la face sud marque un ressaut très net d'une vingtaine de centimètres à 163,46 m NGF qui pourrait matérialiser la reprise de construction de l'escarpe II (US 3262) sur l'escarpe I

(US 3261) (**fig. 62**). Cette reprise traverse toute l'épaisseur du mur et ne peut être interprétée comme une simple réfection des parements. Cependant il semble difficile d'imaginer qu'il s'agisse du sommet du premier mur d'escarpe à 1,50 m seulement au dessus du fossé. Il paraît préférable de considérer qu'il montait plus haut à l'origine et qu'à la suite de dégradations ou pour des raisons techniques de construction, il ait dû être repris depuis ce niveau. Le sommet des remblais derrière le mur et le niveau d'ouverture de la tranchée de l'escarpe II, semble lui attribuer une hauteur d'origine quasiment identique (**fig. 62**).

62- Coupe stratigraphique nord-sud au sud de l'escarpe, place des Terreaux

- 13 La face sud du mur, enterrée sous le talus n'est pas parementée ; elle présente des assises irrégulières de grosses pierres non équarries et quelques gros galets liés au mortier. Dans un unique sondage⁴⁷ deux élévations sont visibles : l'une inférieure liée au mortier gris bleu, légèrement plus saillante, l'autre liée au mortier jaune dont la base correspond à celle de la tranchée de fondation de l'escarpe II à 163,56 m NGF. Il

s'agit en fait de deux étapes de travail dans la construction d'une même élévation, la couleur du mortier s'étant probablement modifiée au contact de la vase dans la partie basse (milieu réducteur).

- 14 Tout au fond du sondage, une fondation de mur (3171), étudiée sur 12 cm de hauteur dans l'eau, formait un ressaut sous l'escarpe à la cote 162,16 m NGF. Dans ces conditions difficiles, une seule assise de pierres plates et galets recouverts de mortier a été repérée sur 1,50 m de longueur. Il peut s'agir d'une construction tout à fait indépendante comme il en a été vu dans la fouille du site de l'Opéra (Rapport, Raynaud 1990) ; en l'absence d'arguments contradictoires, il ne sera pas isolé de l'escarpe I dont il pourrait être la semelle de fondation installée dans le plancher alluvial.

Des vestiges au fond du fossé

- 15 Des sols de fréquentation ont été identifiés dans ce premier fossé. Ils sont représentés par des niveaux de cailloutis damés situés à l'altitude 162 m NGF et repérés en coupe au sud-ouest (**fig. 63G**). Sur les autres stratigraphies, le fond du fossé, situé au dessous du niveau de la nappe, n'a pu être atteint ; ces sols repérés sur les bords de la dépression sont localisés d'est en ouest, entre 161,80 et 162,12 m (**fig. 61G**).

63- Coupe stratigraphique nord-sud, place des Terreaux

- 16 Une idée du dénivelé côté nord peut être schématiquement donnée par les niveaux d'habitations situées en haut du fossé à 166,35 m, soit 4,50 m au dessus et à une vingtaine de mètres plus au nord, soit un talus de près de 22 %. Au sud, ces sols buttent contre la base du mur d'escarpe quand ils ne sont pas entaillés par une tranchée plus tardive. Ils semblent bien être contemporains de la partie basse de l'escarpe. Aucune pente est-ouest du fossé ne peut être définie en raison des observations trop ponctuelles et non comparables.

Datation

- 17 Dans le sondage réalisé au sud du mur d'escarpe, le remblai rapporté derrière le mur et taluté, postérieurement recoupé par la tranchée de fondation (**fig. 62**), a livré trop peu de mobilier pour proposer une datation du remblai et à *fortiori* de la confection du talus. En céramique commune grise, des fonds bombés, des lèvres évasées simples, et quelques lèvres en bandeaux, de facture plutôt archaïque sont identifiables. En céramique commune rouge glaçurée, les principales formes représentées sont des pichets décorés et des cruches à bec pincé. Tout ce matériel, également étudié lors des fouilles de la place de la Bourse (*cf. supra*), du quartier Saint-Vincent (Lascoux *et al.* 1989) et de la rue Palais-Grillet (Ayala *et al. op. cit.*), est comparable à celui du château d'Anse et date des XIII-XIV^e s.⁴⁸.

L'envasement du fossé primitif

- 18 Un niveau d'envasement, repéré dans le fossé, succède aux niveaux de fréquentation ; ces derniers sont fossilisés par des dépôts naturels jusqu'à une altitude moyenne de 162,00 m dans l'axe du fossé. Cette sédimentation se traduit par trois types de dépôts (morphoscopie) issus principalement de la CroixRousse révélateurs de trois modes de transport :

- des sables limoneux transportés en suspension uniforme dans une lame d'eau à courant diffus et lent ;
- des sables transportés en suspension graduée par des courants plus turbulents qui assurent le tri du matériel ;
- des limons argileux issus de décantation, dont la granulométrie révèle qu'un léger courant anime la nappe d'eau : les sédiments sont plus grossiers que ceux observés lors du niveau d'envasement de la lône.

A noter, dans la partie sud-est (zone 1), lors des observations profondes en paroi étanche, la présence d'une couche de sables gris bleu entre 162,0-162,27 et 162,04-162,30 m d'altitude (**fig. 61G**). Ce dépôt, qui dessine une topographie en creux, s'inscrit dans cette phase d'envasement : les altitudes sont assez similaires. Ces sables légèrement limoneux pourraient témoigner d'une crue du Rhône qui inonderait cette partie du fossé. Cette influence fluviale a pu se limiter à l'extrême est du site, secteur le plus proche du Rhône (présence de minéraux noirs et de biotite, grains caractéristiques des sédiments transportés par le fleuve). Dans ce secteur, ce dépôt alluvial est fossilisé par un remblai caillouteux comprenant des galets, des fragments de granite, de schiste, de brique, de tuile et de mortier, le tout noyé dans une matrice limoneuse grasse, témoin de processus de décantation. Le pendage sud-nord du toit (de 162,55 à 162,15 m) semble résulter du creusement du fossé lors de son élargissement postérieur.

- 19 Après le dépôt de cet envasement, les altitudes du fond du fossé, conservé en place, sont les suivantes.

Tableau n° 12 : Altitudes de l'envasement du fossé d'après les relevés d'ouest en est

Localisation (zone)	côté nord	axe du talweg	côté sud
Zone III	162,15	?	162,15
Zone II ouest	?	<161,88	?
Zone II sud	?	?	>161,95
Zone II centre	162,08	?	?
Zone II sud est	162,20	161,68	162,48

Les sources écrites

Le traité de 1208

- 20 La première mention relative aux fortifications de la Presqu'île date du tout début du XIII^e s. Au terme du conflit qui opposait, depuis 1193, l'Archevêque et le chapitre métropolitain d'une part, et les citoyens de Lyon d'autre part, les deux parties conclurent en 1208, un traité stipulant que les citoyens pouvaient « à leur gré améliorer les fossés [et la clôture] qui se trouvaient du côté de Saint-Marcel, mais [qu']il leur [était] interdit d'établir de nouvelles fortifications sans le consentement de l'Archevêque et du chapitre. (*Clausuras quoque et fossata que sunt a parte Santi-Marcelli possunt cives (...) meliorare, novas autem munitiones sine consensu Archiepiscopi et capituli non possunt edificare...*) (Guigue 1876 : XXX-XXXI et 377).
- 21 Ce traité atteste donc la présence en 1208, d'une clôture, maçonnée ou non, et de fossés défensifs sur la partie nord de la Presqu'île, puisque le lieu-dit Saint-Marcel était situé au bas des pentes de la colline de la Croix-Rousse.
- 22 Il reste à déterminer si le site correspond à celui des Fossés de la Lanterne. En effet, le texte emploie l'expression *du côté de Saint-Marcel* pour laquelle on peut proposer plusieurs interprétations :
- soit il s'agit d'une localisation du type de celles en usage tout au long de la période médiévale, qui distinguaient la rive droite de la rive gauche de la Saône par des formules comme : du côté de Saint-Nizier, *a parte imperii* pour signifier en rive gauche et du côté de Fourvière, *a parte regni* pour qualifier la rive droite. Dans ce cas, la mention du côté de Saint-Marcel voudrait dire : en rive gauche de la Saône ;
 - soit il s'agit d'une indication topographique qui désigne un endroit bien précis. Or par des textes postérieurs, on sait qu'il existait une porte Saint-Marcel qui est d'ailleurs figurée sur le plan scénographique, au bas des pentes de la Croix-Rousse, à quelques centaines de mètres au nord de la porte de la Lanterne. S'agit-il alors de cette construction avec des fossés et murailles attenantes ? Aucune mention ultérieure n'évoque pourtant d'autres ouvrages que la porte, à cet emplacement.
- 23 Déjà, B. Vermorel s'était intéressé à ce problème. Sur la foi d'une mention où la porte de la Lanterne était dite : de la Lanterne ou de Saint-Marcel, il concluait que les fortifications désignées dans le traité de 1208, correspondaient en fait à celles des Fossés de la Lanterne⁴⁹. Cette double appellation est également exprimée dans une

reconnaissance passée en 1368, pour une maison située en avant de la porte Saint-Marcel, dite aussi de la Lanterne, du côté de la Saône, jouxtant d'un côté les fortifications de la ville et de l'autre, la rue du Bourg de Seine *quamdā domum (...) sitam ante portant Sancti Marcelli dictamque de la Lanterna ex parte Sagone, juxta clausuras civitatis ex una parte et juxta rutam del Borc de Seno ex altera*.⁵⁰

- 24 Pour l'heure, cette explication semble préférable à toute autre, y compris et surtout à celle qui ferait passer une ligne de fortification par la porte Saint-Marcel édifiée sur les pentes de la Croix-Rousse (*cf. infra*).

La crise de 1269

- 25 C'est seulement un demi siècle plus tard, à partir de 1269 et à la faveur d'une autre crise entre les citoyens et le chapitre métropolitain, que les archives font à nouveau allusion aux fortifications de la ville. Ce conflit armé, véritable guerre civile, est détaillé par le menu dans l'histoire de Lyon de Kleinclausz (Kleinclausz 1939 t. I : 173 *et sq.*). Les textes étudiés par l'auteur proviennent des transcriptions de Guigue (Guigue 1876) et Menestrier (Menestrier 1696 Preuves : 2) auxquels nous ferons également référence⁵¹.
- 26 Pour prévenir une incursion des troupes foréziennes ralliées au parti de l'Archevêque, les citoyens de Lyon avaient renforcé les défenses de la cité. Aux yeux du parti ecclésiastique, cet acte constituait un abus de droit et une provocation intolérables. Il les dénonça une première fois dans une trêve conclue le 27 juin 1269 (Menestrier 1696 Preuves : 2), puis dans un compromis passé le 22 janvier 1270. Dans ce dernier, les représentants de l'Église exigeaient que les nouveautés réalisées par les citoyens de Lyon soient détruites, à savoir : les ponts, fossés, barricades, tours, chaînes, casemates (?), portes, clés etc⁵².
- 27 Aucun des deux textes ne localisent précisément ces nouveaux ouvrages, pas plus d'ailleurs que la plupart des actes postérieurs qui réitérent les mises en demeure du chapitre, devant l'évidente mauvaise volonté des citoyens à effectuer ces démolitions. Toutefois, une sentence de la même époque donne une indication supplémentaire en précisant qu'une partie au moins des fortifications mises en cause se trouvaient *trans Ararim, ex parte Sancti Nicetii* : au delà de la Saône, du côté de Saint-Nizier, c'est-à-dire dans la Presqu'île⁵³.
- 28 Pour trouver des éléments topographiques détaillés concernant ces nouveautés, il faut consulter les mémoires présentés par chacun des deux partis — ecclésiastique et municipal — à l'occasion d'un arbitrage engagé à la suite du conflit. Seul Menestrier cite ces mémoires datés des années 1270. Ils proviennent d'un manuscrit rédigé au XVI^e s. par Claude de Bellièvre, à partir de documents conservés dans la bibliothèque de l'abbaye d'Ainay⁵⁴.
- 29 Dans le mémoire rédigé par le parti canonial et sous l'intitulé : *ce qu'il restait à démolir parmi les nouveautés et les fortifications des citoyens*, plusieurs articles énoncent les modifications apportées aux divers ouvrages défensifs⁵⁵. Seuls ceux relatifs à l'enceinte des Fossés de la Lanterne sont repris ici :
- Memorandum quod haec quae sequuntur sunt illa quae remanserunt ad demoliendum de novatibus et fortalitiis civium (...).
- 30 Mémoire sur ce qui reste à démolir parmi les nouveautés et fortifications réalisés par les citoyens.

- Item in quodam ingresso murorum qui sunt apud Turretam versus Rhodanum, remanserunt lapides habentes gossetos ferres ad applicandum ostium.
- 31 - Item, ils ont laissé des pierres garnies de gonds en fer destinés à recevoir une porte, à certaine entrée ménagée dans les murs proches de la Tourette, du côté du Rhône.
 - Item in retis qui sunt in dictis muris non removerunt quosdam parietes per quos obturaverunt latrinas.
- 32 - De même, *in retis* (?) qui sont aux murs susdits, ils n'ont pas enlevé les parements au moyen desquels ils ont bouché les *latrinas* (latrines ?).
 - Item fossata juncta dictis muris non sunt reducta ad antiquum modum, nam ex parte curtium sunt altiora eis ad mensuram unius cubiti et plus ad quant curtia solebant esse altiora ; ex parte vero murorum remanserunt altius elevata solito ad mensuram unius tesae.
- 33 - Item, les fossés mitoyens des murs susdits ne sont pas réduits à l'ancienne manière, en effet, du côté des jardins, ils sont plus profonds que ces derniers d'une coudée et plus, du côté des murailles, on les a approfondis d'une toise par rapport à leur profondeur habituelle
 - Item in turre apud portant Sancti-Marcelli, remansit removendo quedam fenestra et lapides angulares in summitate turris et circumferentia muri ad mensuram unius cubiti et solarium novum quod fecerunt ibi quae predicta non consueverunt ibi esse.
- 34 - Item, dans la tour proche de la porte Saint-Marcel, il reste à ôter certaine fenêtre et des pierres angulaires au sommet de la tour et autour du mur, à la mesure d'une coudée ; outre la terrasse neuve qu'ils firent à cet endroit, toutes choses qui ne s'y trouvaient pas d'habitude (auparavant).

- Item transpositi sunt abamuri cum archeriis sunt reductae ad pristinum statum ad mensuram unius tesae (...)
- 35 - Item il y a des contre-murs transformés avec des archères (?), lequel(le)s sont remis(es) (ou à remettre) à l'état primitif, à la mesure d'une toise.
 - Item pars muri qui fuerat constructus ad sustinendum barras versus portant Piscariae superest ad demoliendum ad mensuram unius tesae et trabes de corallopositae in muro(...)
- 36 - Item, du côté de la porte de la Pêcherie, il reste à démolir (jusqu') à la mesure d'une toise la portion de mur qui fût construite pour soutenir des barres et (ainsi que les ?) les poutres de *corallo* (?) posées dans le mur.
 - Item fecerunt glatiam subter Turretam que est in ripa Rhodani et fossata fecerunt ibidem et adhuc ea aedificata de novo tenent nec diruerunt.
- 37 - Item, ils firent un glacis au pied de la Tourette, sur la berge du Rhône et firent des fossés au même lieu et ils les maintiennent jusqu'à ce jour sans les avoir détruits.
- 38 L'ensemble de ce texte appelle plusieurs réflexions. En premier lieu sur la localisation de l'enceinte et des ouvrages (portes, tours) dont il est question. Les mentions du Rhône, de la Pêcherie et de la Tourette indiquent sans conteste qu'il s'agit bien de l'enceinte des Fossés de la Lanterne, puisque ces dernières en formaient les extrémités : la Tourette, sur le Rhône et la Pêcherie, sur la Saône. Quant à la description des fossés, bordés de jardins, elle correspond tout à fait à celle donnée par les textes ultérieurs. Ensuite sur l'identité de la porte Saint-Marcel : dans le commentaire du traité de 1208, on avait proposé l'hypothèse selon laquelle la porte de la Lanterne s'était d'abord

appelée porte de Saint-Marcel. Dans l'énoncé des travaux, il est question d'une tour, proche de la porte dite alors de Saint-Marcel. Or la porte de la Lanterne était bien flanquée d'une tour qualifiée, deux siècles plus tard de *vieille* tour.

- 39 En outre, tout au long du conflit de 1269, les chanoines reprochent aux citoyens d'avoir renforcé leurs défenses, en aucun cas il ne fustigent des ouvrages construits *ex nihilo* ; si les fossés ont pu être approfondis, c'est qu'ils existaient auparavant. Par ailleurs, les fortifications des Fossés de la Lanterne forment bien une véritable enceinte, avec une muraille, des fossés, une porte au moins (la Pêcherie) et une tour (la Tourette).
- 40 En conséquence, pour rattacher la porte Saint-Marcel à une autre enceinte, implantée à flanc de colline, à quelques dizaines de mètres seulement de celle des Fossés de la Lanterne, il faudrait admettre que ces deux enceintes ont coexisté, ce qui paraît bien peu probable.
- 41 Ces arguments, ajoutés à celui de la double appellation évoquée dans l'analyse du traité de 1208, nous font préférer l'hypothèse du changement de nom de la porte à celle du doublement de l'enceinte récemment avancée par B. Gauthiez (Gauthiez 1994).
- 42 Le bilan des travaux recensés ne se prête pas aisément à l'interprétation. S'il est fait état de travaux d'exhaussement à la tour et à certains pans de murs, comment faut-il comprendre les mesures énoncées ? S'agit-il des mesures à atteindre après démolition ou de celles de la démolition à entreprendre ?
- 43 En ce qui concerne les fossés, les données sont un peu plus précises. Au nord, du côté des jardins, ils ont été approfondis sur une cinquantaine de centimètres environ (une coudée). A l'opposé, au pied de la muraille d'enceinte, il semblerait qu'ils aient été recrusés jusqu'à 2,50 m de profondeur (une toise).
- 44 Au terme des injonctions répétées du clergé, les citoyens finirent-ils par détruire les améliorations qu'ils avaient apportées à leurs fortifications ? On peut en douter quand on sait qu'en 1274, ils n'avaient toujours pas obtempéré. Cette mauvaise volonté est dénoncée sans détour dans une bulle de Grégoire X qui rappelle que
les citoyens avaient consentis à détruire toutes les fortifications édifiées depuis l'époque où Philippe, comte de Savoie se démit du siège archiépiscopal [1267], mais qu'ils y contrevenaient non seulement en ne tenant pas cet engagement, mais encore en élevant de nouveaux de travaux défensifs plus étendus et plus forts (Guigue 1876 : XXXIV).
- 45 Sur le chapitre des *nouveaux* travaux défensifs, la bulle papale ne donne malheureusement aucun détail.
- 46 Au terme de cette présentation, et malgré toutes les incertitudes, il est utile de récapituler les quelques éléments relatifs aux Fossés de la Lanterne au XIIIe s. Le site est fortifié depuis 1208 au moins et même si le système défensif mis en œuvre n'est guère décrit, il est composé de fossés et d'une *clôture*. Au cours des années 1269-1274, l'enceinte est renforcée ; à cette date elle comprend les fossés et une muraille garnie au minimum de deux tours, l'une près de la Lanterne et celle de la Tourette, et de deux portes, Lanterne et Pêcherie. Les fossés sont bordés au nord par des jardins et ils sont approfondis du côté de l'escarpe sur 2,50 m et du côté de la contrescarpe, sur 0,50 m de profondeur.

Les travaux au XIVe siècle

- 47 Il n'existe pas de textes directement relatifs aux fortifications des Fossés de la Lanterne pour la période comprise entre les années 1270 et la deuxième moitié du XIVe s. Les luttes entre l'Archevêque et les citoyens avaient trouvé un terme dans l'obtention des franchises accordées à la ville en 1312-1320 et les fortifications n'étaient plus d'actualité.

Les fortifications de Lyon et la Guerre de Cent Ans : conséquence ou antériorité ?

- 48 Les troubles engendrés par le conflit franco-anglais ont eu pour conséquence la multiplication des ouvrages défensifs. A l'exemple de nombreuses cités du Royaume, c'est en effet durant la Guerre de Cent Ans que Lyon entreprit de réorganiser son système de fortifications. Cela dit, il apparaît très vite en comparant le calendrier des épisodes militaires avec celui des travaux réalisés par la ville, que les deux événements ne sont pas liés, dans les premières années du moins. Ainsi, les Lyonnais commencèrent à renforcer leurs ouvrages défensifs une bonne dizaine d'années avant d'être effectivement menacés : les travaux débutèrent en 1346 mais les premiers engagements armés contre les bandes de routiers, les « TardVenus », ne touchèrent la vallée du Rhône qu'au cours des années 1360⁵⁶.
- 49 La bataille de Poitiers (1356) constitue en effet le point de départ de l'extension de la guerre à des régions, dont le Lyonnais, jusque-là épargnées. En terme de poliorcétique, la répercussion du conflit se traduisit en 1358, par la promulgation de l'ordonnance de Sens qui commandait de fortifier
tous les lieux susceptibles de se défendre, [et] plus particulièrement les villes (Dubant 1991 : 15).
- 50 Certains auteurs soulignent d'ailleurs qu'à partir de 1356 une
véritable psychose de l'insécurité envahit les communautés urbaines, [et que] l'activité de fortification en milieu urbain connaît alors un fulgurant essor (ibid, p 4).
- 51 Force est de reconnaître que l'exemple lyonnais s'insère mal dans ce cadre général. Une lettre de Philippe VI, datée du 21 avril 1347, fait état de travaux de fortifications entrepris par les citoyens de Lyon depuis six mois environ :
les bourgeois de la dite cité, à la seurté et deffance d'elle et au proffit commun de tous les habitons en ycelle et de notre royaume, [avaient] comencié depuys demi an ença, si comme nous avons entendu, à la faire enforcier et clorre de fossez et de murs et à y faire plusieurs réparations et autres choses convenables (Guigue 1876 : 340).
- 52 La suite de la lettre porte
mandement au juge du ressort et au gardiateur de la cité de Lyon de contraindre, les habitants, clerks, religieux possessionnés dans la ville à participer au frais
occasionnés par ces travaux (ibid, p LVII).
- 54 Les termes mêmes de ce document amènent plusieurs remarques. La première sur la date à laquelle les travaux de fortifications ont été décidés : dans le courant du dernier trimestre 1346, soit très peu de temps après la défaite de Crécy (26 août). Il était improbable qu'un conflit éloigné et, à bien des égards encore, de type "chevaleresque" ait pu être perçu comme une menace par la cité de Lyon, au point de lui faire entreprendre un réaménagement de ses fortifications.

- 55 La lettre royale ne contient d'ailleurs pas d'allusion au conflit, à l'inverse d'un acte postérieur, daté de 1368 qui insiste sur les *éminents périls de la guerre* pour justifier l'effort fiscal de la population (*ibid*, p LX et 362).
- 56 Le financement local constitue le dernier point sur lequel il paraît important d'insister. Pour subventionner les travaux, les conseillers avaient imposé une taxe, assise sur la propriété immobilière et même si certains contribuables renâclaient à l'honorer, il n'en demeure pas moins que le coût des fortifications était entièrement supporté par la ville⁵⁷. La crise engendrée par l'épidémie de peste de 1348 allait modifier les modalités de ces subventions. En effet, dans une lettre du 3 mai 1351, Jean II, eu égard à la diminution des feux et des habitants qui ne permettait plus aux citoyens d'assurer les charges considérables qui leur incombaient pour clore et fortifier leur ville, autorisait la perception d'une taxe
- 57 à lever sur les marchandises et dont le produit serait affecté exclusivement et pour cinq ans, aux ouvrages de fortifications (Guigue 1876 : LVIII et 454).
- 58 La poursuite du financement est très mal connue pour cette période, peut-être y aurait-il encore des éléments à glâner grâce au dépouillement minutieux des quelques registres de comptabilité municipale de cette époque, mais les données resteraient sans doute fragmentaires.

Le mémoire de 1378

- 59 En revanche, un mémoire rédigé en 1378 permet, à défaut de répondre aux questions posées plus haut, de dresser un bilan des travaux réalisées au cours de cette période et de proposer un état récapitulatif des ouvrages qui composaient les fortifications de la ville à la fin du XIV^e s.⁵⁸ Des pièces comptables isolées fournissent en outre des précisions chronologiques sur les travaux réalisés aux seuls Fossés de la Lanterne.
- 60 Ce mémoire récapitule les travaux réalisés aux défenses de la ville entre 1346 et 1378. Les dépenses engagées pour la réfection ou la construction des portes, tours, murailles, fossés s'y succèdent par ordre topographique : depuis la porte de Saint-Georges jusqu'à Pierre-Scize, pour la partie du royaume, et depuis la tour Chenevier jusqu'à la vieille porte des Frères Mineurs (les Cordeliers), pour la partie de l'empire. Seuls les travaux pratiqués de la tour Chenevier à celle de la Tourette ont été étudiés.
- 61 Il ne semble pas que ce mémoire, pourtant publié en 1886 par G. Guigue (Guigue 1886 : 393-419) ait été pris en compte par B. Gauthiez lorsqu'il analyse les travaux de fortifications conduits dans la seconde moitié du XIV^e s. (Gauthiez : 34-37). La portion de l'enceinte comprise entre la Saône et les Cordeliers n'est même pas portée sur la figure qu'il consacre à *la réalisation de l'enceinte décidée en 1346* (Gauthiez 1994 : 37 fig 26).
- 62 Ce mémoire est avant tout un document à caractère comptable. Les éléments descriptifs, sur la nature des ouvrages ou des travaux, constituent donc des références, des renvois, qui se résument souvent à de simples allusions. Faute de documentation complémentaire — plan, devis technique — la plupart de ces descriptions restent difficiles à interpréter. Par exemple, si les coûts des travaux de maçonnerie, de serrurerie... effectués aux tours de la Lanterne sont détaillés, on ignore tout de la forme de ces ouvrages : ces tours étaient-elles rondes ou carrées, engagées ou non dans l'enceinte ?
- 63 En dépit de ces incertitudes, il a été néanmoins possible premièrement de résumer les informations énoncées dans le texte et, ensuite, d'aborder quelques points particuliers

dont celui des fossés au sens strict. L'énumération des travaux est donnée d'ouest en est, de la Saône au Rhône.

- 64 Elle débute par la mention de la construction d'une *pile* édifiée sur la rivière même, afin d'assurer la protection en période d'étiage. Cette pile est surmontée d'une tour et l'ensemble est situé *derrière* la maison de Michel Chenevier. Cette maison est signalée dans une lettre royale datée de 1382, où elle est dite *joignant aux diz murs [de la ville] là où est le plus périlleux de la forteresse*⁵⁹. Outre que cet édifice gêne l'accès à l'enceinte, son propriétaire est accusé d'avoir endommagé le mur en y aménageant des ouvertures pour son usage privé. On serait donc tenté de situer cette maison, rue du Bessard, au sud du mur d'enceinte contre lequel elle était adossée. La tour située *derrière* cette maison est-elle placée sur l'arrière de la maison ? Peut-être, mais tout dépend de l'interprétation du mot *arrière*.
- 65 La suite du mémoire se divise en sections rythmées par les tours, les échiffes et portes qui rompaient, de place en place la continuité de l'enceinte. Ces sections sont composées comme suit :

Section I : depuis la tour sur Saône jusqu'à une échiffe assise *sur* la porte ou *sur* la tour de la Pêcherie, construction de 7 toises (17,90 m) de *prin* mur, y compris le mur portant l'échiffe, 4 toises (10,25 m) de *gros* mur de 5 pieds de large (1,70 m), y compris le mur portant l'échiffe.

Le " *prin* " mur est à opposer au " *gros* " mur. Il s'agit d'une appréciation d'épaisseur.

- à l'échiffe située sur la porte de la Pêcherie (?) paiement pour *l'ouvrage*, le bois, la tuile et les clous

- construction du pont traversant les fossés, *du costé* de la porte de la Pêcherie :

18 toises (45 m) de murs (de soutènement ?) de 2,5 pieds d'épaisseur (0,75 m), compris la fourniture de chaux, bois d'œuvre, et main-d'œuvre pour fonder les pieux, mais pas la pierre (?). Il pourrait s'agir d'une réalisation à prix-fait, conclue avec Pierre Chastel-Viel. Ce dernier est mentionné dans un manuscrit daté de 1346 (registre de comptabilité), pour le paiement des travaux à *faire la réparation dous murs de les Esdoysons devers Sancta-Katerina*⁶⁰. Peut-être cette *réparation* comprenait-elle la construction du pont de la porte de la Pêcherie.

Sections 2 et 3 : depuis l'échiffe de la Pêcherie jusqu'à *un point d'œuvre* et depuis ce point jusqu'à la tour (ou porte) de la Lanterne :

reconstruction de 30 toises (76 m) et de 22,75 toises (58,24 m) en *gros* mur de 5 pieds d'épaisseur (1,70 m)

pose de 40,5 toises (103,65 m) de *pancères* et de 7 toises (17,90 m) de *prin* mur de *pancères*

pose de 15 toises (38,40 m) de *prin* mur en *arrière* *pancères* pour *garder de cheoir* sur les maisons sises rue du Bessard et adossées au mur d'enceinte.

Le mur est édifié depuis ses fondations sur pieux jusqu'à son sommet garni de *pancères*. La traduction de ce dernier terme pose un problème d'interprétation. S'agit-il d'un parapet plein ou de créneaux ? Parmi les articles consacrés au côté de Fourvière, mais aussi à celui de l'Empire, plusieurs font mention de créneaux, d'autres emploient le terme de *pancères* sans que l'on puisse déterminer s'il s'agit de synonymes ou si ces mots désignent respectivement un parapet crénelé et plein. En revanche, il semble bien que le *gros* mur de 5 pieds d'épaisseur, déjà mentionné pour la section I et que l'on retrouve régulièrement tout au long du mémoire, corresponde au mur d'enceinte au sens strict.

- porte de la Lanterne. Elle se compose :

1. d'une tour *vieille*, à deux étages, réparée en plusieurs points dont la couverture en tuile. Le premier étage est garni de *barbequanes* soutenues par des corbeaux de pierre. Le terme de *barbacane* semble bien qualifier ici des machicoulis (même si le terme *machice* est par ailleurs employé dans le manuscrit)

2. d'une petite tour située à côté de la vieille tour et à la *partie de Royng* (?), dont on ignore si elle a été réparée ou construite au cours de cette campagne de travaux. Elle compte 3 étages, dont le dernier garni de machicoulis, et des lieux d'aisance.

3. d'une tour construite à neuf, sise sur le pont, à la partie du bourg, mitoyenne de la vieille tour de la Lanterne. Il s'agit sans doute de la porte au sens strict puisqu'elle ouvre sur le pont de bois situé devant ses vantaux. L'ouvrage adoptait sans doute un plan quadrangulaire (*pour les deux quarrés de ladite tour, au dehors*).

L'ensemble est complexe (mentions de voûtes, de pavement intérieur, d'une porte à coulisse, d'escaliers donnant sur une rue-rue Lanterne ?-) mais il est impossible d'en proposer une reconstitution.

Section 4 : depuis la porte de la Lanterne jusqu'à l'emplacement d'une tour projetée.

haussement (?) en fait il s'agit d'une augmentation, peut-être pas forcément d'une surélévation. (Le terme : *accressement* signifierait reprise, rajout plutôt que haussement) sur 21,75 toises (55,70 m)⁶¹ de long de *prin* mur. S'agit-il de *prin* mur de pancères, soit la pose d'un parapet-crénelé ou non cf. *supra*-sur une longueur de 55 m ?

pose de 7 toises (17,90 m) d'arrières pancères à proximité de la future tour.

Section 5 : de la première tour projetée à une deuxième tour projetée

pose de 18 toises (46 m) en *prin* mur, en pancères

Section 6 : depuis la deuxième tour projetée jusqu'à une tour couverte

pose de 25 toises (64 m), en *prin* mur, en pancères

les travaux décrits dans cette section laissent entendre que la tour couverte est également appelée échiffe couverte, sans qu'il soit possible de déterminer s'il existait des différences architecturales entre les deux qualificatifs. L'ouvrage est couvert en tuiles et il comprend la construction d'un montant d'escalier.

Section 7 : de la première à la deuxième échiffe

pose de 39 toises (99,80 m) de pancères en *prime murallie*. Ces 39 toises comprennent une petite portion de mur lequel fut raccordé au montant des escaliers, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'une mesure correspondant à la distance séparant les deux échiffes, puisqu'elle peut inclure des murs en retour.

La deuxième échiffe, comme la première comprend un montant d'escaliers.

entre ces deux ouvrages, un pan de mur tombé en 1348 (*circa*) a été refait entièrement, des fondations comprises jusqu'aux pancères. Son épaisseur de 5 pieds permet de l'identifier avec le mur d'enceinte.

Section 8 : de la deuxième à la troisième échiffe pose de 18 toises (46 m) en pancères, du côté des fossés, la troisième échiffe comprend des montant d'escaliers et elle est couverte en tuiles

Section 9 : de la troisième à la quatrième échiffe pose de 18 toises (46 m) en pancères, en *prin* mur quatrième échiffe : montant d'escaliers et couverture en tuiles.

Section 10 : de la quatrième à la cinquième échiffe 30,5 toises (78 m) en pancères du côté des fossés cinquième échiffe : montant d'escaliers et couverture en tuiles

Section 11 : depuis la cinquième échiffe jusqu'à la tour de la Tourette.

20,5 toises en pancères, le montant d'escaliers comprend des pancères *au-dedans* (?)

- tour de la Tourette

Cette tour est située au bout de l'enceinte, du côté sud des fossés, semble-t-il. Peu de travaux, si ce ne sont des refections de son huisserie.

Section 12 : le long du Rhône, de la tour de la Tourette en allant vers le nord construction d'un mur de 25 toises (64 m) en prime muraille pour faire *cloissons* devers *Ron* et *tot lo travers douz terreaux*.

S'agit-il de barrer ou fermer les fossés à l'est, sur le Rhône ! Deux questions cependant, d'une part, le mur est dit de prime muraille, donc peu épais, d'autre part, sa longueur excède celle des fossés, de 15 toises (38,4 m). Longueur totale : 64 m

Ce mur est sans doute celui qui a été contreforté au cours des années 1381-1383⁶².

La toisée des fossés

- 66 En fin de manuscrit, il est rappelé *seit memory* que depuis la maison de Michel Chenavel, qui est située sur la Saône, jusqu'au Rhône il y a 240 toises de large et que l'on compte 5 francs par toise. Les fossés courraient sur 619 m environ et s'étendaient sur 25 m de large.
- 67 La formulation employée pour évoquer les terreaux, c'est-à-dire les fossés au sens strict, pose un problème. S'il s'agissait d'un rappel pour mémoire *seit memory*, sous-entendant que les fossés n'ont pas été concernés par les travaux, pourquoi malgré tout les comptabiliser dans les dépenses engagées ? Le prix est d'ailleurs élevé : 5 francs la toise. La toise de terreaux du côté de Lourvière est d'identique valeur, mais les éventuels travaux qui y furent réalisés n'y sont pas décrits non plus. Comme pour ceux de la Lanterne, les fossés de Lourvière sont toisés de section en section et présentés en résumé — mais sans la mention *seit memory* — à la fin du chapitre ; les fossés ont 9 toises de large et le prix par toise revient à 5 ou 6 francs. On peut se demander à quelles opérations correspond ce prix par toise. Et surtout peut-il comprendre des maçonneries, comme celle d'un mur d'escarpe ? Etant donné les prix de revient par toise des murs, on pourrait le penser. Ceux-ci variaient en fonction des épaisseurs : 2 francs pour des murs de 2,5 pieds, 6 pour des murs de 5 pieds, 9 pour des murs de 7 pieds, cela reviendrait à dire que la toise de fossé reviendrait *grosso-modo* au prix d'un mur de 5 pieds, c'est-à-dire au prix d'un gros mur, de 1,70 m d'épaisseur environ.
- 68 En fait, le problème est double : d'une part ces comparaisons sont-elles justifiées ? La variété des maçonneries est inconnue (fourniture des matériaux comprises ou non, qualités de ces derniers, modes de mises en œuvre...) ; la hauteur des élévations n'est pas estimée ; enfin, la recension des travaux peut s'étendre de 1346 à 1378, soit 32 années pour lesquelles on ignore l'évolution des coûts. L'incidence de tous ces paramètres sur le calcul des prix de revient des maçonneries, nuancerait sans doute beaucoup ces essais de comparaisons. D'autre part, même s'il semble bien que, le prix de revient de la toise de fossés était élevé, il n'est pas possible pour autant d'en déduire la nature des travaux et à fortiori la présence de murs d'escarpe ou de contrescarpe. Tout au plus peut-on souligner que la composition de l'ensemble du mémoire plaiderait plutôt en faveur de leur absence : il semble en effet que ces maçonneries auraient été comptabilisées comme les autres, avec leur épaisseur et non sous un intitulé global.

La physionomie du mur d'enceinte et de son fossé

- 69 Les toises de prin mur en pancères semblent bien signifier que l'on a (re)garni d'un parapet (plein ou crénelé) un gros mur de 5 pieds de large (1,71 m), existant avant les travaux commencés en 1346. Seul le pan tombé en 1348 (environ) a été refait de fonds en cime, fondation comprise. Il n'est pas fait mention de *pieson*, ou pieux, pour cette fondation. A l'inverse d'une autre portion de ce mur qui fut refait également, avec la même largeur, à l'ouest de la porte de la Lanterne. Ce dernier mur a été garni d'arrières-pancères pour prévenir les chutes sur les maisons mitoyennes au sud. Cette dernière précision semble bien assurer qu'un seul mur de 5 pieds formait l'enceinte au sens strict (comme celui représenté sur le plan scénographique, le long de la rive droite du Rhône).

- 70 En résumé l'enceinte des Fossés de la Lanterne se présentait sous la forme d'un mur d'un peu moins de deux mètres d'épaisseur, percé de 18 archères de pierre de taille sur sa section comprise entre la porte de la Pêcherie et la porte de la Lanterne et de 23 archères sur celle courant de la porte de la Lanterne à la tour de la Tourette.
- 71 La pierre de taille n'est mentionnée que pour les maçonneries des tours et les ouvertures des échiffes ; l'appareil du mur d'enceinte proprement dit devait être composé de moellons irréguliers de granite ou de schiste, matériau abondant à proximité des Fossés de la Lanterne (carrières de la Roche, de Pierre-Aigle, sur les deux rives de la Saône). Le sommet de ce mur était garni d'un parapet, peut-être crénelé, mais qui ne semble pas avoir porté ni hourds ni machicoulis. De part et d'autre de la porte de la Lanterne, ce mur était en outre agrémenté d'un parapet arrière pour assurer la protection des maisons mitoyennes de la rue du Bessard. Cinq échiffes, toutes situées sur la section allant de la porte de la Lanterne au Rhône, garnissaient ce mur. Ces échiffes, couvertes de toitures en tuiles, devaient ressembler à des petites tours, sans étage, dont la principale fonction était d'assurer l'accès à la muraille.
- 72 Trois ouvrages principaux rythmaient son parcours ; à l'ouest, deux portes peu distantes l'une de l'autre : la porte de la Pêcherie, prolongée dans la Saône par une pile surmontée d'une tour, et la porte de la Lanterne. Sans conteste cet ouvrage est le plus complexe de toute l'enceinte : à une tour ancienne s'ajoute deux autres tours dont une, nouvellement édifiée, située sur le pont de bois (levant ou dormant, le manuscrit ne le précise pas). Malheureusement il n'est pas possible de proposer de schéma de reconstitution de l'agencement de ces trois tours les unes par rapport aux autres.
- 73 La tour de la Tourette fermait l'extrémité orientale de l'enceinte, mais il ne semble pas qu'elle ait assuré la fonction de porte comme les ouvrages de la Lanterne et de la Pêcherie. Le fossé n'était donc franchissable qu'en ces deux points, aux moyens de deux ponts de bois. Large de 25 m environ, il courait sur 615 m entre la Saône et le Rhône, mais on ignore sa profondeur. Sans doute simple talus de terre, l'escarpe et la contrescarpe ne paraissent pas avoir été revêtues au XIV^e s. L'extrémité orientale du fossé a été fermée au cours de cette campagne de travaux par un mur de protection construit le long de la rive droite du Rhône ; la physionomie de l'extrémité ouest est inconnue.
- 74 Les travaux effectués au cours de la deuxième moitié du XIV^e s. se répartissent en réparations et constructions nouvelles. Exceptée la construction de la tour neuve de la Lanterne, il n'est pas toujours aisé de les distinguer. Les échiffes, entre autres, sont-elles édifiées *ex nihilo* ou s'agit-il de reprises ? Quant au mur d'enceinte, dont deux pans au moins sont réédifiés en totalité, il semble bien que l'essentiel des réfections ont porté sur son couronnement. Les travaux pratiqués au fossés sont les plus difficiles à caractériser : simples opérations d'entretien (curage, reprofilage des talus) ou travaux d'agrandissement, d'approfondissement ? La question reste posée.

Les travaux au XV^e siècle

- 75 Les mentions concernant les fortifications des Fossés de la Lanterne abondent dans les archives consulaires du XV^e s. Néanmoins, force est de constater qu'elles n'en sont pas plus faciles à traiter. En effet, la plupart concerne des phases de travaux ponctuels et il n'existe pas de document présentant le caractère de continuité qu'offrait le mémoire comptable réalisé à la fin du XIV^e s. Aussi les épisodes importants de l'histoire de cette

enceinte sont abordés en privilégiant les éléments qui concernent le fossé proprement dit.

- 76 A partir de 1417 il apparaît clairement que les conseillers de la ville hésitent à restaurer les fortifications de Saint-Sébastien sur le plateau, c'est-à-dire à la Croix-Rousse, ou celles des Fossés de la Lanterne (Guigue 1876 : 47). En dépit d'arguments stratégiques en faveur des ouvrages de la colline Saint-Sébastien (*ibid.* p. 275-276), des considérations matérielles font qu'en février 1421, il est décidé de procéder d'abord au travaux des fossés de la Lanterne *déjà fort avancés* (*ibid.* p. 245, 286). A partir de cette date, il est possible de diviser les travaux menés sur le seul fossé en deux parties : travaux de *nettoyage* et travaux de construction.

L'entretien des fossés

- 77 Le 2 août 1417, les conseillers ordonnent de bailler à prix-fait *de nectoyer les fossés de la Lanterne des herbes* qui s'y trouvaient (*ibid.* p. 65).
- 78 En mai 1418, ils passent mandement à un *terraillon* pour avoir récuré les fossés de la ville, près de la porte de la Lanterne, pendant 27 jours à deux hommes⁶⁴.
- 79 En octobre 1420, décision est prise de récurer les fossés de la Lanterne, depuis la Saône jusqu'au Rhône, sur les deniers communs de la ville (Guigue 1876 : 274).
- 80 En juin 1428, une ordonnance du Bailli commande de faire ôter, si besoin, les colonnes de treilles *de dessus les fossés de la Lanterne* afin que l'on puisse y passer à char ou charettes ou autrement, facilement. S'agit-il de la partie arrière des maisons sises rue du clos Saint-Pierre, au nord de la contrescarpe du fossé (sans mur encore). Plus qu'un simple nettoyage, il semblerait que cette opération soit destinée à faciliter le bon fonctionnement du chantier en cours sur les fossés (*cf. infra* en 1421-1422).
- 81 En avril 1448, le nettoyage général du fossé, sur sa section porte de la Lanterne-Rhône, est ordonné. Les constructions et les clôtures, les vignes et les plantations diverses installées par les habitants dont les jardins jouxtent - ou empiètent - les fossés, doivent être détruites, étant donné qu'elles usurpent le terrain de la ville⁶⁵. La destruction est attestée par un compte rendu rapide de la chose.
- 82 Un procès-verbal de visite, daté de 1472, affirme pourtant que les fossés se trouvaient dans le même état quelques années plus tard. En effet, il est fait état de latrines et d'étables à cochons déversant leurs déchets qui s'accumulaient dans les fossés de la ville⁶⁶. La localisation de ces *fossés de la ville* n'est pas donnée précisément, mais le document est conservé avec d'autres relatifs aux fossés de la Lanterne. Les étables ne sont pas inconcevables sur ces fossés, car un texte de 1454, relatif à une maison située à l'est de la porte de la Lanterne, signale que son propriétaire a construit une *porche et estable* sur une place jouxtant sa maison⁶⁷, édifices qu'il s'engageait à détruire à la demande des conseillers de la ville.
- 83 Ces trois mentions démontrent qu'il n'y avait pas de mur de contrescarpe et que les fossés de la Lanterne étaient utilisés à des fins pacifiques, tels que le jardinage, l'élevage, etc.

Travaux d'aménagement

- 84 En 1421 et 1422, les travaux à *faire les fossés de la ville* comportent l'exécution du *glacis des Fossés de la Lanterne* et des opérations de creusement. Des manœuvres, dont des terrassiers sont employés à ces ouvrages (Guigue 1876 : 286-287, 318, 336).
- 85 D'autres travaux sont plus difficiles à analyser : d'une part il est dit que l'on a travaillé en 1421 à *rompre les murailles des fossés de la Lanterne* (*ibid.* p. 303), mais sans savoir de quelle muraille il s'agit ? D'autre part, un mandement daté de 1422 consigne de la chaux employée
 au gros mur qui se fait au pié des moctes de terres que l'en a fait au pié des murs d'entre la Lenterne et la porte Chenevier (*ibid.* p. 335).
- 86 Comment interpréter ce document ?
- 87 Les mottes des terre sont-elles synonymes de talus, ce qui situerait ce talus au pied de l'enceinte, côté nord ? Ce talus est retenu par un *gros mur*, qui pourrait bien être un mur d'escarpe.
- 88 La localisation est importante : seule la partie de la porte Chenevier (sur la Saône) à la porte de la Lanterne semble concernée. Ceci est confirmé par une pièce comptable qui couvre la période de la fin de l'année 1420 à novembre 1421⁶⁸. Elle consigne les travaux de creusement réalisés aux fossés par plusieurs dizaines de manœuvres entre ces deux portes (*missions faites pour le commencement des terreaux commencés à faire neufs, depuis la tour Chenevier jusqu'à la tour de la Lanterne*). Des fossés neufs, avec la construction d'un mur d'escarpe (peut-être) auraient donc été réalisés dès 1421-1422 sur la section porte de la Lanterne-Saône, sans concerner pour autant la partie orientale, où se trouve la place des Terreaux.

Le grand fossé (fin XVe-XVIe siècle)

Sur le terrain : agrandissement du fossé et édification du mur de contrescarpe

Le profil du grand fossé

- 89 Il est difficile à restituer en raison des phases postérieures de curage répétées (**fig. 61 et 64H**). Dans l'ensemble, son profil transversal, entre les deux murs, est en cuvette (plus haut en bordure des murs). Ce profil présente une sorte de plateforme au nord dans la partie agrandie le long de l'ancien fossé (en moyenne à 162,70 m). Cette plateforme, légèrement incurvée, remonte aussi le long de l'ancienne berge nord de la lône, formant un bourrelet central. Le profil longitudinal semble mettre en évidence une pente en direction de l'est soit vers le Rhône, notamment dans l'axe de l'ancienne lône. La partie sud, au dessus de l'ancien fossé s'approfondit d'une quinzaine de centimètres (**Tab. 13**).

64- Restitution en coupe nord/sud du site et de ses abords

Tableau 13 : Altitude du fond du nouveau fossé d'après les stratigraphies d'ouest en est

Localisation Zone	Extr. nord	Plate-Forme	Axe lône	Extr. sud
Zone III	>162,95 m	162,72 m	162,66 m	162,95 m
Zone II ouest	162,95 m	162,70 m	162,42 m	>162,60 m
Zone II ouest	162,70 m	162,70 m	162,36 m	162,60 m
Zone II centre	162,50 m	161,80 m cunette ?	?	>162,14
Zone II est	161,95 m	161,95 m	?	?
Zone I	?	162,6	?	?

- 90 Ce fossé est large de 22 m. La hauteur totale du mur d'escarpe est de 3,70 m pour une largeur de 2 m. Le premier mur d'escarpe est remis en état sur 1,50 m de hauteur et surélevé. Le mur de contrescarpe, au nord du fossé, est érigé sur 4,90 m de haut et 2 m de large.
- 91 Leurs techniques de construction, comme leurs proportions, sont à peu près identiques (**fig. 65**). L'appareil est relativement régulier ; les moellons sont plus imposants pour l'escarpe que pour la contrescarpe. La face extérieure de l'escarpe n'est pas appareillée avec le même soin ; elle est destinée à être cachée par les remblais d'un glacis, quant à la face nord de la contrescarpe, elle n'a pas pu être dégagée lors des fouilles.

Réfection du mur d'escarpe

- 92 Il présente une face parementée sur le fossé et un appareil plus frustre de galets essentiellement et de pierres à l'extérieur, le tout soudé par un blocage interne de pierres non équarries.

- 93 Le nouveau parement nord surplombant le fossé, parfaitement ajusté au-dessus de l'escarpe I, présente un grand appareil régulier d'assises de moellons rectangulaires, hauts de 30 à 50 cm et longs de 50 à 80 cm (**fig. 65**). Les vides créés par l'irrégularité des moellons sont soigneusement comblés par de petites pierres plates et quelques cailloux. Le mortier non apparent laisse l'appareil saillant. Ceci a sans doute facilité la récupération des moellons lors de l'abandon et pourrait expliquer l'actuel état de dégradation. La hauteur moyenne de cette maçonnerie est de presque 4 m et l'élève de la cote 161,25 m à 165,30 m NGF. Sur certaines sections très dégradées, il est repris très bas. Ainsi, sur l'ensemble des coupes étudiées, seulement deux tranchées de fondation ont été relevées : l'une jusqu'à 161,76 m (**fig. 63H**) 1 autre à 161,55 m (**fig. 61H**). Il semble s'agir de reprises locales. Dans l'ensemble il ne fut apparemment pas nécessaire de reprendre les parties basses ; les remblais du fossé antérieur s'appuient sur l'élévation ancienne, même si ils accusent quelquefois une légère dépression due au tassement sans doute occasionné par les piétinements.

65- Elévation des murs de contrescarpe et d'escarpe

- 94 Le parement sud de l'escarpe II, destiné à être enfouie sous les remblais, n'est pas appareillé avec le même soin que la face nord. Sa face irrégulière et bosselée est essentiellement composée de lits de gros galets posés à plat et de quelques pierres non équarries, rythmée par une assise plus saillante tous les 70 à 80 cm, selon la même technique que celle utilisée précédemment. L'absence de tranchée de fondation dans l'ancien fossé remblayé contre le mur d'escarpe, à la lecture de quatre stratigraphies sur six, conforte l'hypothèse, avancée au chapitre précédent, de l'existence d'un premier mur d'escarpe.
- 95 La présence de remblais à l'arrière (au sud du mur) a obligé au creusement d'une tranchée de fondation tout au long du mur. Elle a été suivie en plan lors des décapages et étudiée sur quatre coupes stratigraphiques (US 3283) (**fig. 62**). Large de 1,50 m et plus au sommet à 165 m NGF, elle se rétrécit jusqu'à 1 m - 1,20 m à la cote 164 m NGF, pour rejoindre le mur à 162,70 m NGF dans le sondage profond, seul secteur où elle a pu être étudiée sur toute sa hauteur. On y voit très bien la méthode de construction du mur : chaque assise saillante correspond en fait à un remblaiement partiel de la tranchée scellée par un sol de travail de mortier piétiné. Le premier niveau de mortier (US. 3160), au fond de la tranchée, se situe à 162,70 m NGF. Le deuxième, 3156, à 163,40 m NGF, repose sur le ressaut de 3262 et marque la base de l'escarpe II. Le troisième qui correspond à la dernière phase de travail de cette construction se trouve aux alentours de 164,10 m NGF.

Un glacis contre le parement sud du mur d'escarpe ? (zone VII)

- 96 Un ensemble d'unités correspondrait à un comblement contre le parement sud du mur d'escarpe ; il s'agirait plutôt d'un glacis prenant appui contre le parement sud du mur d'escarpe et remontant en pente régulière jusqu'à la base du mur d'enceinte de la ville. Le pendage sud-nord des grands remblais relevés dans les coupes était d'environ 25 à 30 %.
- 97 En suivant la déclivité du talus (vu dans le sondage) et en mesurant la distance qui sépare le sondage VII du parement sud du mur d'escarpe, le glacis devait probablement mourir à mi-hauteur du parement sud de l'escarpe.

Le dessus du mur

- 98 L'escarpe large de 2 m s'élève à environ 165,30 m NGF. Aux Terreaux, son sommet accuse une légère pente régulière vers l'est : de 165,35 m en zone II à 165,14 m en zone I. Sur le site de l'Opéra (Raynaud 1990), le sommet du mur est plus haut et la pente est inversée, phénomène déjà noté pour le fond du fossé.
- 99 Le dessus du mur est recouvert d'un lit de petits galets de 5 à 10 cm, d'éclats de pierres, de fragments de tuiles ou briques, et de quelques grandes pierres (30 cm) noyés dans un mortier très dur et lissé (**fig. 66**). Il semble bien qu'il s'agisse là du sommet d'origine ; ce niveau de mortier enrichi de petits éléments permettait de protéger la maçonnerie. A-t-il aussi été utilisé occasionnellement comme voie de circulation. Il faut d'ailleurs noter ici que les niveaux des sols contemporains de la Presqu'île sont plus ou moins à cette altitude.

66- Escarpe vue depuis l'est

- 100 Les dégradations diverses, sur le parement nord, et la démolition jusqu'à la cote 164, 08 m NGF en zone III ont fait apparaître la composition du blocage intérieur : de gros galets sont mêlés à un mortier de chaux très dur dans toute l'épaisseur du mur.

La construction du mur de contrescarpe

- 101 Au nord du fossé, le pied du versant de la colline de la Croix-Rousse, formé de colluvions à faciès hétérométrique plutôt caillouteux, nouvellement entaillé sur plus de 3 m de hauteur, impose d'être soutenu désormais par la construction d'un mur de contrescarpe.
- 102 À la différence du mur d'escarpe, il est entièrement édifié en une seule grande campagne de travaux, même si son élévation a progressé par étapes, depuis la fondation située à 161,35 m NGF (**fig. 65**), jusqu'à son sommet aux environs de 166,20 m NGF.
- 103 Large de 2 m, il est construit selon la même méthode que l'escarpe : parement sur le fossé, élévation plus fruste à l'extérieur et blocage interne de galets et mortier de chaux.
- 104 Le parement sud présente sur 4 m de hauteur des assises épaisses de 30 cm environ, composées de moellons de 30 à 40 cm de long avec quelques exemples de 80 cm. A la différence de l'escarpe, un mortier très dur déborde largement sur le contour des pierres et atténue les lignes d'assises, sauf peut-être dans la partie basse où les joints ne sont pas beurrés et laissent apparaître par endroits quelques lits de petites pierres plates. On ne peut toutefois pas, invoquer un changement radical dans la construction, tout au plus une étape ; il est également possible qu'il s'agisse simplement d'une dégradation du mortier provoquée par l'enfouissement précoce de la base sous les talus fortement imprégnés d'humidité. Autre particularité de ce mur, également constatée sur tout le parement sans distinction de niveaux, de grosses pierres saillantes rompent ça et là l'homogénéité de l'appareil, sans raison apparente.
- 105 La fondation, profondément ancrée dans le plancher caillouteux, n'a pu être étudiée en détail au dessous de 162 m, niveau de la nappe phréatique, au cours de la fouille 1991-1992. En 1993, lors de la construction du parking, la base de la fondation a été repérée à 161,35 m.
- 106 Le haut de la tranchée de fondation a été dégagé et fouillé tout au long de la zone II. (**fig. 63H**).
- 107 Le bord intérieur de la tranchée était souligné par un bourrelet caillouteux dominant le fond du fossé. Ce bourrelet avait peut-être pour fonction de constituer un espace plus sec pour faciliter la tâche des constructeurs. Trois trous de poteaux alignés dans cette tranchée, à distance égale, ont été observés. Peut-on y voir les vestiges d'un échafaudage ?
- 108 Le remplissage de cette tranchée est assuré par la succession de deux types de matériaux :
- des niveaux caillouteux à matrice limoneuse provenant sans doute du cailloutis rhodanien excavé et réutilisé en comblement. Il est possible que le cailloutis alluvial très meuble ait glissé dans la tranchée en cours de réalisation, ce qui a fortement atténué la limite du creusement, la rendant ainsi parfois difficile à lire.

- des dépôts sablo-limoneux ocre composés de minéraux de la Croix-Rousse pourraient être le témoignage de niveaux colluviaux entaillés lors de l'élargissement du fossé en direction du versant ; ils auraient été alors réutilisés en remblai.
- 109 Cette tranchée a livré quelques céramiques ; cinq tessons antique, 13 tessons des XIIIe-XIVe s. comprenant des fragments de cruches à bec pincé et de marmite à col court ; et 14 tessons fin XVe s. Les fragments ne renvoient pas à des types des XVIe-XVIIe, ni à des types des XIIe-XIVe s. ; ils pourraient appartenir au XVe s., époque pour laquelle la céramique est encore mal connue. Les céramiques de la fin du XVe s., en nombre insuffisant pour dater la construction du mur, sont toutefois en accord avec la date des travaux évoqués dans les archives.
- 110 Le parement externe (nord) du mur de contrescarpe, en limite de fouille sur la majeure partie du chantier, a pu être dégagé sur 1 m de longueur et 1 m de hauteur, à l'angle nord-ouest de la place (zone VI). Ces conditions rendent difficile toute interprétation générale. Sur le petit secteur étudié, la face extérieure du mur est comme celle de l'escarpe, très frustre, peu soignée et composée de moellons non équarris de tailles diverses et de quelques pierres plates.
- 111 Derrière le mur, une tranchée de construction entaille le talus. Elle a sans doute été comblée au fur et à mesure des travaux, de lits de cailloux, de graviers et de limons. Le lot de céramique recueilli dans ce comblement est composé d'une forte proportion de fragments antiques résiduels qui peut provenir des niveaux retaillés lors des travaux et de quelques tessons médiévaux qui fournissent des indices de datation :
- deux tessons XIIIe s., un tesson en commune rouge glaçurée plombifère et un bec tubulaire de la même famille, décoré de bandes moletées rapportées, déjà étudié sur le site de Bourse dans un contexte XIIIe s.
 - trois tessons médiévaux qui se situent dans une fourchette chronologique allant du début du XIVe s. à la fin du XVe s. : fragments en commune rouge glaçurée plombifère et une lèvre de marmite en commune grise.
- 112 Ces données placent le *terminus post quem* pour la construction du mur de contrescarpe aux XIIIe-XVe s. Cette datation n'est donc pas incompatible avec l'hypothèse du XVe s. évoquée plus haut.
- 113 Le talus a été créé en tronquant les murs et jardins proches. Il a, semble-t-il, été surélevé dans le même temps par l'amoncellement des terres rejetées au-dessus des niveaux abandonnés.
- 114 Le dessus de la contrescarpe, identique à celui de l'escarpe, est recouvert par un lit de petits cailloux, pierres et céramiques concassées, noyés dans le mortier. L'horizontalité n'est pas parfaite, sans pour autant suggérer cette fois un phénomène de pente. Tout au long du secteur dégagé, elle varie de 166,52 m à l'ouest (zone VI) à 166,14 m au milieu (zone II) et 166,24 m à l'est (zone I). Sous l'Opéra, près du Rhône, elle remonte à 166,90 m NGF. Dans l'ensemble on remarque que le mur de contrescarpe est édifié 1 m plus haut que le mur d'escarpe.

Des dépôts témoins d'un alluvionnement rhodanien

- 115 Les observations effectuées à l'est de la place des Terreaux, ont permis d'identifier une phase d'alluvionnement rhodanien jusque là inconnue sur l'emprise du site fouillé (**fig. 61I**). Elle est représentée par une séquence caillouteuse composée de graviers, galets et

cailloutis à matrice sableuse grise bien lavée, repérée entre 161,85-162,20 et 161,70-162,55 m selon un pendage nord-sud. Cette couche n'est présente que dans la partie centrale du fossé et correspond à la charge de fond d'un chenal du Rhône. Elle repose sur un cailloutis de même texture pour les fractions grossières, mais dont la matrice est limono-sableuse et de couleur orangée. Cette formation sous-jacente, dans laquelle s'est installé ce chenal, semble correspondre au plancher alluvial de la Saône.

- 116 Cet alluvionnement rhodanien se traduit par une autre séquence, mais de texture sableuse et localisée uniquement au nord entre 162,65 et 162,75 m. Ces sables reposent directement sur le cailloutis orangé et les aléas du sauvetage n'ont pas permis de définir la relation stratigraphique de cet alluvionnement fin par rapport à l'alluvionnement grossier rhodanien. Ces sables sont issus d'un transport en suspension uniforme par le débordement d'un chenal du Rhône éloigné du site : ce dernier fonctionne alors en plaine d'inondation.
- 117 Cette couche se caractérise par une pureté du sédiment qui, observé sur une largeur de 3 m, ne présente aucune trace de fragments anthropiques (types briques, tuiles, etc....).
- 118 Si la phase caillouteuse précède la phase sableuse, comme le laisse supposer les cotes d'altitude, seul un déplacement du chenal rhodanien ou l'arrêt de son fonctionnement, mais de façon brutale, peut expliquer cette superposition texturale : c'est-à-dire le passage d'un milieu aquatique type « fond de chenal » à un milieu terrestre atteint par des débordements lents.
- 119 Quelle est la chronologie de cet alluvionnement ? A-t-il lieu avant la mise en place de la lône du haut Moyen Âge, avant ou pendant l'élargissement du fossé à la fin du XVe s. ?
- 120 D'une part, l'absence de ce cailloutis rhodanien à la même altitude dans le bourrelet caillouteux qui forme la berge nord de la lône semblerait indiquer qu'il est postérieur au fonctionnement de cette lône.
- 121 D'autre part, le pendage nord-sud du toit de cette formation pourrait être le résultat du creusement réalisé lors de l'agrandissement du fossé : en effet, cette couche disparaît au sud où elle est coupée par le négatif d'un recreusement lequel appartient probablement à la phase d'agrandissement ou au moins à un niveau de curage de ce fossé agrandi.
- 122 Ces éléments suggèrent que ce dépôt a été réalisé après la mise en place de la lône et au plus tard durant l'élargissement, c'est-à-dire avant la fin du XVe s. Néanmoins, si cet alluvionnement s'est réalisé pendant les travaux d'agrandissement du fossé, il paraît surprenant de ne retrouver aucun témoin anthropique dans les dépôts caillouteux et sableux du Rhône alors que l'on peut imaginer une forte présence humaine nécessitée par la nature des travaux de décaissement !
- 123 En conclusion, ces observations réalisées à l'extrême est du site sont venues confirmer la présence d'une phase alluviale issue du Rhône déjà repérée sur le site de l'Opéra. Les dépôts de cailloutis et sables exhausent le secteur oriental au minimum jusqu'à 162,50 aux Terreaux et à 162,90 m à l'Opéra. Ces alluvions témoignent du passage du lit vif du fleuve sur la rive orientale de cette partie amont de la Presqu'île.
- 124 La mise en place de ce dépôt aux XIVe-XVe s. permet de relier ce changement de dynamique fluviale aux modifications de charge et de débit entraînées par la crise climatique du Petit Âge Glaciaire qui débute dès le milieu du XIVe s. Cette crise provoque en effet une métamorphose des rivières (Bravard : 1989 et 1993) et pourrait expliquer la phase d'exhaussement du Rhône identifiée sur le site.

- ¹²⁵ Ce changement de dynamique qui aurait accentué la contrainte fluviale sur la Presqu'île n'a-t-il pas accéléré la décision d'agrandir le fossé, de le maintenir entre deux murs et de fermer l'accès de ces terres basses au Rhône menaçant ? Cette hypothèse pourrait expliquer en partie l'arrêt brutal de l'alluvionnement grossier rhodanien sur le site. En effet, lors d'épisodes de crues débordantes, l'édification d'un mur le long de la rive droite du Rhône a pu bloquer la charge de fond caillouteuse, tout en laissant transiter les dépôts de sables.
- ¹²⁶ L'étude des archives apporte peu de renseignements sur la liaison du fossé avec le Rhône et la Saône. Du côté du fleuve, une campagne de travaux de 1346 à 1378 assure la fermeture de l'extrémité orientale du fossé par un mur de protection *en prime muraille* ; ce dernier est donc peu épais et sa longueur excède celle des fossés. Il semble avoir été contreforté au cours des années 1381-1383. Côté ouest, la mention d'une crue de la Saône en mai ou juin 1475 qui inonde les fossés jusqu'à la porte de la Lanterne, indique que la bordure occidentale du fossé est peu ou mal protégée. Il est même signalé qu'une campagne d'approfondissement du fossé pourrait en être responsable. Ces données sont trop éparpillées pour en tirer des conclusions. Seul le plan scénographique, au milieu du XVI^e s., confirme que le grand fossé était fermé côté fleuve, mais sans pouvoir appréhender la date exacte d'édification du mur et son type.

À travers les textes : le grand fossé à la fin du XVe siècle

Les décisions politiques

- ¹²⁷ Plusieurs séries de documents issues des comptes de la ville concernent des travaux réalisés aux fortifications des fossés de la Lanterne, au cours de la deuxième moitié du XVe s. Leur étude démontre qu'une première séquence de travaux, effectuée entre 1465 à 1472 portèrent essentiellement sur l'enceinte, c'est-à-dire, le mur et les tours qui la garnissaient, avec la reprise d'anciens ouvrages, mais aussi l'adjonction d'éléments nouveaux⁶⁹. Ces travaux se poursuivirent au cours des années 1473-82 (au moins), mais ces dernières sont surtout marquées par la mise en route d'un vaste chantier destiné à modifier la physionomie du fossé aménagé au pied de cette enceinte. Il s'agissait en effet d'agrandir et d'approfondir ce fossé sans doute, même si l'argument n'est pas énoncé, dans le but d'adapter la défense aux progrès de la balistique et plus spécialement à la portée supérieure des tirs d'artillerie.
- ¹²⁸ Une ordonnance du gouverneur de Dauphiné lieutenant du Roi, datée d'août 1468 commandait à la ville de réparer les fortifications et plus spécialement les murailles situées entre le bourg Saint-Vincent et la ville proprement dite, depuis le Rhône jusqu'à la Saône, c'est-à-dire les fortifications des Fossés de la Lanterne. Il était prévu de récupérer les fossés et de
fortifier lesd. tours et murailles avec canonnières et archières [et de poser] en chacun des portaulx de la Lanterne et de Chenevier ung bon pont leviz⁷⁰.
- ¹²⁹ Les travaux effectués aux fossés sont consignés dans un registre de comptabilité de la ville enregistrant les dépenses militaires à partir de cette même année 1468⁷¹.
- ¹³⁰ En intitulé, la comptabilité porte la notice suivante : dépenses faites aux fortifications sur avis et commandement du comte de Comminges, gouverneur du Dauphiné et lieutenant du Roi,
tant en finissez, murailles et tours comme artillerie.

- 131 Elle débute par deux mandements faisant état de la visite des lieux par des hommes de l'art afin d'évaluer les travaux de fortifications à entreprendre⁷². La première pièce laisserait entendre que l'aménagement de fossés était envisagé entre la porte du Griffon et celle de Saint-Marcel. Comment interpréter pareille indication topographique, sachant qu'aucune de ces deux portes ne se trouvent sur le tracé de l'enceinte de la Lanterne, sans toutefois appartenir non plus aux fortifications de Saint-Sébastien ?
- 132 Localisation approximative ou projet sans suite, la question n'est pas résolue. Une chose est sûre cependant : des travaux furent bel et bien entrepris aux fossés de la Lanterne. La délibération consulaire des 24 août 1468⁷³ soit à la même date que le début de la comptabilité et plus encore celle du 25 septembre⁷⁴ sont formelles sur ce point ; les propriétaires du faubourg Saint-Vincent
 ayans maisons sus les faussez tendons du portai de la Lanterne à la revière de Saonne, c'est-à-dire sur la limite nord des fossés, étaient en effet taxés pour faire la muraille desd. faussez au long et devant desd. maisons,
- 133 la muraille correspondant sans doute à celle de la contrescarpe. Enfin, la suite des articles énoncent des travaux réalisés sans conteste aux fossés de l'enceinte de la Lanterne, y compris des travaux de curage⁷⁵.

Des travaux sur la section Saône/porte de la Lanterne (1468-1474)

- 134 En 1469, un mandement passé en faveur de deux maçons fait état de la construction de 37 toises de muraille⁷⁶ faites sur les fossés de la ville, entre les portes de Chenevier et de la Lanterne⁷⁷ ce qui laisserait entendre que le mur de contrescarpe a pu être aménagé, entre la Saône et la porte de la Lanterne, avant 1470. En outre, ces mêmes maçons ont *parfait et enduit l'autre muraille que déjà et auparavant avait été faite audit lieu*. Cette autre muraille qualifie-t-elle un mur d'escarpe en cours d'achèvement ? Difficile de l'assurer ; le qualificatif "auparavant" n'est pas d'un grand secours pour dater ces premiers travaux, mais ils pourraient se rapporter à la construction du mur édifié au pied des *mottes de terre* mentionnées en 1421, sur la seule section porte Chenevier/porte de la Lanterne (Guigue 1876 : 335).
- 135 Quoi qu'il en soit, il apparaît que la section du fossé comprise entre la Saône et la porte de la Lanterne a sans doute connu des phases de travaux distincts de ceux de la section suivante, de la porte de la Lanterne au Rhône⁷⁸ (c'est-à-dire au niveau du site étudié).
- 136 Ainsi des travaux d'approfondissement du fossé sont signalés à cet endroit au fil d'une enquête sur les droits de pêche dans la Saône. En effet, à la suite d'une crue de la rivière survenue en mai ou en juin 1475, la partie des fossés située à l'ouest de la porte de la Lanterne était inondée au point qu'il était possible d'y pêcher. La légitimité du droit perçu par la ville, sur la pêche des poissons qui s'y trouvaient nager en toute innocence, fut immédiatement contestée par l'Archevêché. Les mémoires rédigés par chaque partie présentent des argumentations dont la longueur n'a d'égale que la mauvaise foi procédurière⁷⁹, mais qui toutes mentionnent la réalisation de travaux au fossé. Situation que résume un procès-verbal dressé en juillet 1475 par un officier royal, après visite du
 lieu contentieux (...) [situé] entre la porte de la Lanterne et portai appelé Chenevier,

- 137 dans lequel il est clairement indiqué que si les eaux de crue de la Saône avaient pu pénétrer dans les fossés, c'est parce que les conseillers de la ville
pour peu de temps en cà, avoient fait profunder et nectier lesd. fossez⁸⁰.
- 138 Bien sûr, l'ampleur de cet approfondissement reste inconnue. S'il a sans doute favorisé l'inondation du fossé, difficile, faute de données chiffrées⁸¹, de préciser dans quelles proportions.

Des travaux, sur la section porte de la Lanterne/Rhône

- 139 Si la première phase de travaux paraît bien avoir été localisée sur la partie ouest, il semble en revanche que la deuxième phase ait porté sur la section porte de la Lanterne/Rhône dans laquelle s'inscrit le chantier de fouille des Terreaux. Une délibération de février 1476 consigne sans ambiguïté qu'une vaste campagne d'élargissement et d'approfondissement du fossé est en cours.
- 140 Le pouvoir royal, à l'origine de la décision est représenté sur place par des commissaires chargés des fortifications. Le projet est d'ailleurs énoncé dans une délibération du mois d'août de la même année :
- le plésir du Roy (...) avoit esté et estoit que lad. ville fust et soit fortiffiée et réparée tant en faussez que en murailles, tours et autres emparemens et tant du cousté devers Savoe, mesmement au long des faussez du portai appelé de la Lanterne par dehors led. portal, et depuis le fleve du Rosne jusques à la revière de Saonne ou desia lesd. réparations avoent esté et sont encommenciées (...) ⁸².
- 141 La définition du projet n'est guère développée dans cette ordonnance. En revanche, les textes relatifs aux conséquences des travaux prodiguent des renseignements sur leur déroulement et sur leur impact. Les *réparations, eslargissement et approfondissement desd. fossez* sont en effet citées dans une requête présentée en février 1476 aux conseillers de la ville par les propriétaires de
- maisons, vignes et jardins sis de part et d'autre de la rue du Clos-Saint-Pierre, et près des fossez du portail de la Lanterne tendant de Rosne en Saonne. qui ont deia esté et plus seront endommagés
- 142 par les travaux d'élargissement. En vertu de quoi, ils requièrent de faire cesser ou de différer la *démolition ou rupture* des maisons et, dans le cas contraire, d'obtenir des dédommagements.
- 143 La demande d'interruption du chantier est formellement rejetée par les conseillers. Sur le chapitre des dédommagements, les requérants sont dans un premier temps déboutés,
- au moins tant qu'il touche les fons et propriétés et revenus desd. possessions mises et à mettre en ruyne pour raison des réparations, eslargissement et profondite desd. Fossez.
- 144 Toutefois, les conseillers reconnaissent le bien-fondé de la demande et décident, après consultation d'experts, de dédommager pour les
- murailles abatues et à abatre et autres matières qui seront prises pour convertir esd. réparations⁸³.

La démolition des maisons riveraines

- 145 Il est probable que la démolition des maisons et autres jardins a été entreprise dès 1476 (ou 1475) puisque la requête de février de cette même année mentionne des murailles *abatues*, outre celles à *abatre*. En juillet 1477, les conseillers accordent une remise

d'imposition à deux propriétaires, pour une maison et un jardin *employés et occupés par et dans les fossés*⁸⁴.

- 146 Par la suite, les mentions de ces démolitions sont suffisamment abondantes pour que le fait soit incontestable.
- 147 Les dégrèvements fiscaux se poursuivent, consignés au gré des délibérations consulaires, mais aussi des pièces comptables de la ville. Les rôles d'imposition des années 1479 et 1480 signalent ainsi respectivement 22 et 23 contribuables (dont huit en commun), *omnes isti morabantur in Claustro Sancti-Petri*, exonérés parce que *domus eorum fuerunt disrute in fossalibus*⁸⁵ ; autrement dit *ceulx du clos Saint-Pierre qui ont perdu leurs héritages à cause des fossez*⁸⁶.
- 148 La plupart de ces biens relevait, jusqu'à leur expropriation, de la rente de l'abbaye Saint-Pierre-les-Nonains. En 1556⁸⁷, les moniales protestèrent du préjudice financier que les démolitions leur avaient fait subir, à l'occasion d'un inévitable procès qu'elles intentèrent à la ville⁸⁸. En vertu de quoi les religieuses rappellent que plusieurs *maisons, granges, jardins, vignes et possessions* situées au Clos-Saint-Pierre, dans un tènement compris entre le Rhône et la porte de la Lanterne,
ont esté prinses, mises et appliquées en place publique et commune pour agrandir et eslargir les anciens fossés de ladicte ville.
- 149 La démolition des maisons est évoquée également dans les carnets de dépenses pour les fortifications, à partir de septembre 1479 et plus explicitement à partir de janvier 1480⁸⁹. Il s'agit d'abord de pierre *menue achetée (...) sus lesd. fossez* [des] *maisons abatues*. Plusieurs contribuables cités dans les chartreaux de 1479 et 1480 sont nommés pour une cause identique⁹⁰.
- 150 Ensuite, quelques articles mentionnent directement le chantier de démolition que ce soit à l'occasion du paiement de la main d'œuvre qui a *houvré à la démolicion des maisons de devers la porte de la Lanterne ou hors la porte de la Lanterne*⁹¹, ou de la rétribution pour le forgeage de pointes de pics utilisés pour *houvrer es démolicions*⁹².
- 151 Enfin, la comptabilité de l'année 1480 conserve la copie d'une estimation effectuée par le maître de l'œuvre des réparations, des matériaux « estoffes » provenant de la démolition d'une des maisons de la rue du Clos-Saint-Pierre⁹³. Une phrase du procès-verbal signale d'une part que les fondations sont restées en place, d'autre part que les pierres des murs que le propriétaire *avoit fet fere jusques dessus terre* ont été prélevées pour le chantier du fossé. S'agit-il de soubassements maçonnés supportant des élévations de terre identiques à celles trouvées en fouilles ?
- 152 Quoi qu'il en soit, les pierres récupérées sont remployées dans le chantier de réparation des fossés, mais sans que l'on sache à quelle utilisation précise elles étaient destinées⁹⁴ ; étant donné la qualité du matériau (pierre menue⁹⁵), il est probable qu'elles aient servi au fourrage des maçonneries de la contrescarpe, par exemple, ou au calage des pierres des parements.
- 153 Au-delà de ces remarques, il est bien difficile de donner une description plus précise de ces constructions. Les reconnaissances des derniers tenanciers, extraites des terriers de Saint-Pierre, sont laconiques sur ce sujet, excepté une maison haute et basse, la majorité des mentions signale des maisons, sans les caractériser⁹⁶.
- 154 La plupart des maisons situées sur le côté sud de la rue du Clos-Saint-Pierre, possédait des jardins *contigiis* ou *derrière*, qui joignaient directement au fossé, semble-t-il, avant son agrandissement.

- 155 Cette mitoyenneté n'était pas sans provoquer des abus. En 1448 déjà, le consulat de la ville protestait contre l'empiètement des jardins et des vignes sur le terrain public. Ajoutons sur le même propos, une information rédigée en 1472 qui rappelle et renouvelle les interdictions d'installer sur les fossés des
latrines, étables pour les porcs et autres animaux et tous autres édifices ou aménagements, qui provoquent l'accumulation jusqu'au milieu du fossé des déjections provenant des étables et des latrines⁹⁷.
- 156 La création d'un nouveau fossé allait offrir à la ville une meilleure *défense et tuicion d'icelle* mais aussi un bon nettoyage tout au bénéfice de l'hygiène publique !

Les murailles d'escarpe et de contrescarpe

- 157 Sur ce secteur l'agrandissement du fossé est évoqué pour la première fois en 1476. Son aménagement, c'est-à-dire la construction d'un mur d'escarpe et/ou de contrescarpe n'est pas abordé avant 1478.
- 158 En effet, le 26 février 1478, au cours d'une délibération *touchant l'avancement des réparacions des fossez*, les conseillers décidaient de consulter *massons et gens experts*, pour évaluer le nombre de toises à maçonner, les matériaux et le prix de revient pour *faire la muraille nécessaire*⁹⁸.
- 159 Si cette expertise a été effectuée, soit elle est restée orale, soit son compte rendu n'a pas été conservé. Faute de quoi et face au laconisme des délibérations consulaires au sujet de cette « muraille », il faut chercher à travers les pièces comptables à retracer l'évolution et la nature des travaux, sachant que cette documentation pourtant abondante, n'offre qu'une vision partielle du chantier. Par exemple, la destination des pierres livrées par batelées ou charretées sur le fossé de la Lanterne n'est pas directement indiquée. Autre exemple : s'il est très souvent question des *murailles* du fossé, difficile la plupart du temps de reconnaître sous ce mot un mur d'escarpe ou un mur de contrescarpe.
- 160 L'analyse de ces documents comptables implique donc un gros travail de déduction, dans le meilleur des cas, ou d'interprétation dans la plupart des cas ! En outre, ce travail n'est guère facilité par la quasi totale disparition des pièces justificatives des années 1477-78 (mars à février) et 1482-83 (septembre à août), soit le début et la fin de la campagne de travaux⁹⁹.

Chronologie

- 161 En dépit de la masse qu'ils représentent, ces comptes énoncent relativement peu d'événements. En effet les étapes et même la nature des travaux demeurent souvent confuses. Ainsi, s'il est entendu que les maçons œuvrent *es fondations et murailles que l'on fait esd.fossez*, tandis que les pionniers sont affectés au *talus et emparement des fossés*, ni la situation, ni l'élévation ou l'épaisseur des murs, ni la localisation, ni le pendage ou la hauteur des talus ne sont indiqués. En fait, le programme des travaux n'est évoqué qu'accidentellement, au fil de mentions plus prolixes que l'intitulé des rubriques en vigueur la plupart du temps. Quant aux techniques mises en œuvre, elles ne sont guère mieux documentées.
- 162 Ces données, isolées de leur caractère comptable, se présentent comme suit.

1478, 4 février 1478

- À un maître pionnier pour 5 jours qu'il a houvré de son mestier au talu et emparement des fossés de lad. ville devers la Lanterne

- à deux maçons pour les fondacions et murailles que l'on fait de présent esd. fossez

- à deux maçons qui ont vacqué à la pierre des bétons pour lesd. fondacions et murailles¹⁰⁰.

9 mars 1478 :

- Item à Pierre Pastour royet (roier : charron), pour troys bates de boys pour batre les talluz desd. fossez¹⁰¹.

20 avril 1478 :

- Item à Jehan Pasquelet. fustier pour VI postz de sapin achetées de luy lad. sepmaine pour chauffer sus les talluz desd. fossez¹⁰².

1479, 19 janvier 1479

- Item à Pierre Darey, charpentier, pour sa peyne d'avoir fait une retenue près du portai de lad. Lanterne, pour garder de tomber la terre d'entre la tour dud. lieu et le mur sur quoy se porte le tallu desd. fossez¹⁰³.

Le mur dont il est ici question est-il le mur d'escarpe, qui serait en cours de construction depuis 1477 ou 1478 (cf. fondacions et murailles) !

15 février 1479 :

- à Jehan Delarche, maréchal, pour une livre de crosses et demie dont l'on a fait la retenue de la terre du tallu d'emprès la porte de la Lanterne¹⁰⁴.

28 juin 1479

- à Barthélémy Cadet, pionnier, pour 5 jours où il a vacqué et houvré à la réparation des tours et ronptures du mur de dessus les fossez de lad. ville devers la Lanterne¹⁰⁵.

12 juillet 1479 :

- à Barthélémy Cadet, pionnier, pour 6 jours qu'il a vacqué à rompre - rompir-le mur d'entre les tourelles de dessus lesd. fossez, pour fayre l'alée et avant mur de l'une à l'autre¹⁰⁶.

1481, 28 mai 1481 :

- à B. Cadet qui a houvrier en la chavée et tallu des fossez de lad. ville devers la Lanterne¹⁰⁷.

8 et 13 juin 1481 :

- Item à Bastien Brochet pour XII jours de ses variez chevaux et tombereaux qui ont charroyer de terre de la chavée que l'on fait ausd. fossez pour fondez les murailles qui portent la terre et tallu d'iceulx fossez¹⁰⁸.

25 juin 1481 :

- à B. Brochet 9 jours (de ses valets, chevaux et tombereaux qui ont charroyé terre pour vuyder la chavée desd. fossez où l'on fondera la muraille pour porter le tallu d'iceulx¹⁰⁹.

9 juillet 1481 :

- à B. Brochet pour 12 jours avec ses valets, chevaux et tombereaux pour charroi de terre pour vuyder la chavée des murs que l'on fait esd. fossez, pour porter le tallu¹¹⁰.

4 septembre 1481 :

- à B. Brochet, 15 jours avec ses troys variez, chevaux et troys tombereaux qui ont vacqué lad. sepmaine à menez terre de la chavée desd. fossez sur les bors et tallus d'iceulx¹¹¹.

17 décembre 1481

- Item à Robin Beillort et sa femme pour considération de leur povreté et viellesse et pour ce que leurs maisons qu'ilz avoient sur lesd. fossez ont esté desrochées et abatues en faisant la chavée d'iceulx fossez¹¹².

1482, 15 avril 1482

- à J. Drevet et au valet de B. Brochet, 8 jours (2 chevaux et 2 tombereaux) pendant lesquels ils ont mené (...) de terre de lad. chavée desd. fossez sur le replat d'iceulx¹¹³.

- 163 Les quelques pièces justificatives conservées sous la cote EE 82 attestent que le creusement de la tranchée (la chavée) des fossés se poursuit encore au mois de septembre 1482.

Les matériaux mis en œuvre : la pierre

- 164 Les livraisons de pierre, toutes espèces confondues, sont relativement bien documentées qu'il s'agisse de leur origine ou du mode de transport par voie d'eau ou

voie de terre. Ainsi, les batelées de pierre en provenance des carrières de Bourgneuf, sur la rive droite de la Saône, ou de Pierre-Aigle¹¹⁴, sur la rive gauche de la rivière, sont déchargées sur le port des Augustins puis, sans doute transportées par tombereau jusqu'au chantier.

- 165 Les pierres en provenance de Crépieu ou de Rilleu étaient¹¹⁵ quant à elles transportées jusqu'au Rhône par charettes ou tombereau, puis chargées sur des bateaux, avant d'être à nouveau transportées par tombereau¹¹⁶.
- 166 Si les pierres extraites à Bourgneuf et à Pierre-Aigle se rattachent aux roches granitiques, celles en provenance de Rilleu ou Crépieu sont plus difficiles à identifier. En effet, l'environnement géologique de ces deux communes laisserait supposer qu'il s'agit de galets d'origine fluvio-glaciaire, mais sans certitude. Leur emploi dans les bétons serait possible, bien qu'à l'inverse de ceux extraits sur le territoire de Cuire, les comptes ne le mentionnent pas expressément¹¹⁷.
- 167 Enfin, la fréquence des livraisons varie considérablement suivant les années. Au cours de l'année 1478, il n'est guère de semaine sans livraison d'un ou plusieurs bateaux de pierre depuis Pierre-Aigle ; les arrivées de pierre de Crépieu ou Rilleu sont fréquentes. Les livraisons de pierre de Pierre-Aigle s'espacent au cours du premier semestre 1479 et disparaissent totalement à partir d'octobre 1480 jusqu'à la fin août 1481. Les mentions de cette dernière période correspondent au creusement des fossés et à l'édification d'un talus sur les bords de celui-ci.
- 168 On serait tenté alors d'affecter les pierres livrées au cours des années 1478-1480 à l'édification du mur d'escarpe ; à la suite desquels travaux, le chantier aurait été consacré au creusement et à l'approfondissement du fossé proprement dit, avant la construction du mur de contrescarpe, en 1482 au plus tôt. Mais ce schéma, n'est pas certain d'autant que le déroulement du chantier pouvait tout aussi bien s'effectuer d'ouest en est que du nord au sud.

Les dépôts au fond du grand fossé

- 169 Le fond du fossé définitif enregistre de nouveaux processus hydriques : les rares niveaux sédimentaires conservés témoignent de l'existence de séquences de ruissellement qui drainent de manière plus ou moins diffuse des sables dans le fond du fossé (**fig. 63H**). Si ces grains proviennent des matériaux en place sur le versant de la colline, ils ne peuvent résulter que du lavage de remblais constitués à partir de ces dits matériaux puisque la construction du mur de contrescarpe doit bloquer tout apport direct. D'ailleurs plusieurs niveaux de remblai ont été repérés au fond de ce fossé. Ils sont assez hétérogènes, principalement caillouteux et noyés dans une matrice limoneuse ; cette dernière pourrait être le témoin des séquences d'envasement. Ces dépôts traduisent la présence de l'homme et une volonté d'aménagement que confirme aussi l'existence de secteurs surcreusés. En effet, des irrégularités topographiques semblent être des témoins de micro-aménagements conservés partiellement en raison des différents niveaux de curage postérieurs. Aussi leur interprétation reste limitée. L'existence de cunettes pourrait expliquer une volonté de drainage de la nappe d'eau noyant le fossé et donc le maintien de courants hydriques qui expliquerait la présence des grains grossiers. Néanmoins, ce matériel grossier a pu être ruisselé durant la période d'édification du mur qui incomplet pouvait laisser transiter les eaux de ruissellement depuis le versant.

- 170 On note l'absence d'un nouvel envasement dans ces remplissages par rapport à ceux observés dans le fossé médiéval à l'exception de niveaux à l'est pouvant appartenir à cette phase¹¹⁸ ; celle-ci a pu être décapée lors des curages postérieurs ou elle n'a pu se développer justement parce qu'un drainage a assuré un courant à la nappe d'eau (?). Ces niveaux partiels permettent de reconstituer le nouveau talweg du fossé à une altitude qui pourrait être comprise entre 161,95 et 162,90 m en direction du Rhône.
- 171 Si on compare ces couches sédimentaires d'origine hydrique à celles du fossé médiéval, il est intéressant de noter l'apparition de sédiments plus grossiers qui supposent des flux hydriques plus concentrés, dans la partie ouest du secteur.

Des traces de fréquentation

- 172 Des ornières et des traces de sabots d'équidés ont été découvertes dans le fond du fossé, sur une couche incendiée qui succède à la vase. Des vestiges de structures, trous de poteaux, murs, cloisons... attestent une occupation encore indéfinie (**fig. 67**). Les curages ont détruit une partie des dépôts, ce qui nous empêche de relier de façon certaine ces vestiges à telle ou telle étape de l'histoire des fortifications : sont-ils contemporains de la construction de l'escarpe près de laquelle ils sont placés ou suggèrent-ils une activité postérieure au fond de ce fossé ?

67- Traces de fréquentation au fond du fossé et le mur 2982 plus tardif

- 173 La couche incendiée (2987) était sans doute plus étendue à l'origine, avant le curage : elle ne subsiste en effet que sur une surface vaguement circulaire de 10 m sur 20 m légèrement plus profonde. Sillonnée en tout sens d'ornières avec des empreintes de sabots d'équidés, elle est également perforée d'une vingtaine de trous de poteaux et de

traces de murs ou cloisons. Certaines ornières, sinon toutes, précèdent les constructions car celles-ci les recoupent.

- 174 Le curage postérieur qui restreint l'emprise d'origine de l'unité 2987 a fait disparaître les niveaux qui la recouvraient. Il est désormais impossible de savoir si ces structures précèdent le curage ou si elles lui succèdent. Il est en effet tentant d'attribuer les nombreuses ornières qui marquent directement la surface de la vase et celles de la couche incendiée au transport de matériaux destinés au chantier de construction des murs ; il est tout aussi possible d'affecter ces cabanes aux équipes de ce chantier et de concevoir leur destruction à la fin des travaux, ou autre hypothèse, y voir les vestiges d'une occupation, beaucoup plus tardive sans aucun lien avec la construction de l'escarpe, selon qu'on les situe avant ou après le curage.
- 175 La plupart des pieux ont disparu ; il ne reste que leurs négatifs qui traversent l'épaisseur de la couche, quelquefois jusqu'à la vase, mais ils ne s'enfoncent jamais plus profondément. Deux types de trous de poteaux se différencient : les uns, simples pieux de section grossièrement carrée de 10 cm directement enfoncés dans le sol¹¹⁹ les autres aménagés dans un trou circulaire d'environ 20 cm de diamètre, et calés au moyen de pierres et galets¹²⁰.
- 176 Le négatif d'une cloison, mur ou sablière nord-sud de 30 cm de large s'étend sur 6,50 m entre les poteaux. Sa trace se perd progressivement à l'approche du mur d'escarpe ; elle devait s'y appuyer à l'origine, mais le curage en a effacé l'extrémité. Un départ de tranchée peu profonde, perpendiculaire, s'amorce à mi-longueur. Il est cependant trop ténu pour que l'on puisse conclure à une cloison transversale.
- 177 Il est impossible de restituer le plan des structures associées à ces trous de poteaux même si quelques axes généraux se dégagent : un ensemble de pieux semble longer la cloison nord-sud ; plus à l'est, un alignement de 4 pieux se dessine¹²¹. Autre figure possible : un quadrilatère de 4,50 m sur 3,50 m peut être dessiné par la cloison 3088 et les calages des pieux 3117, 3123, 3356 et 3073 similaires. Ces essais de regroupement, toujours hasardeux, et multipliables à l'infini, resteront à l'état de simples propositions. Ces trous de poteaux et tranchées sont dans tous les cas autant de preuves de fréquentation du fond du fossé.
- 178 L'étude du matériel céramique joue ici un rôle modeste puisque tous les tessons proviennent exclusivement de la couche incendiée, antérieure au curage. Aucune céramique ne concerne les ornières ni les installations postérieures. La fouille de l'ensemble de l'unité a fourni environ 70 tessons répartis en 5 familles : la commune grise regroupe 45 fragments, essentiellement des jattes et des marmites à anses coudées, la commune rouge glaçurée, 17 fragments sans aucun type identifiable, la Meillonas, 5 fragments non identifiables, de même que les 2 fragments de céramique verte sur engobe et l'unique tesson de faïence verte et brune. La datation reste délicate : les marmites en commune grise et la Meillonas nous placent dans le XVI^e s. ; mais que dire de la dizaine de tessons en commune rouge, à glaçure plombifère saupoudrée, technique qui n'est employée qu'à des époques antérieures ?
- 179 L'entretien et le curage du fossé restituent évidemment des profils légèrement modifiés et ont créé des négatifs dans la stratigraphie en évacuant des vestiges. Le dernier profil du fossé observé témoigne du dernier curage effectué à une altitude moyenne de 161,80-162,80 m dans l'axe du talweg. Le profil longitudinal traduit une légère pente en

direction du Rhône avec une valeur moyenne de 1,7 %, sur 47 m de longueur (**fig. 60J et 63J**) ce qui reste peu significatif¹²² Le profil transversal dessine une cuvette (**Tab. 14**) :

Tableau 14 : Altitudes du fond du fossé curé d'après les relevés d'ouest en est

Localisation Zone	côté nord	axe du talweg	secteur sud
Zone III	>163,04	162,80	163,15
Zone II ouest	162,90	162,67	?
Zone II ouest	163,10	162,60	162,80
Zone II centre	162,65	161,95	162,60
Zone II est	162,70	161,85	162,54
Zone I	162,75	162,10 ou 161,60	162,78

L'envasement du fossé après le dernier curage

- ¹⁸⁰ Il est représenté par des dépôts composés de grains issus de la Croix-Rousse mis en place dans le fond du fossé par une lame d'eau à courant lent, c'est-à-dire par un ruissellement plutôt diffus. Ensuite, ces sédiments ont décanté dans une nappe d'eau stagnante qui noie la totalité du fossé puisqu'un lit de vase légèrement argileuse s'étend d'un mur à l'autre. Ils culminent dans l'axe du talweg entre 162,15 et 162,92 m d'altitude (**fig. 63J**).
- ¹⁸¹ Ces deux types de dépôt et donc de transport supposent l'existence de processus plus limités que dans la phase du fossé agrandi où le ruissellement de l'eau au fond du fossé était plus concentré. Le pendage du toit de ces couches, dans l'axe central du fossé, révèle dans l'ensemble un léger écoulement en direction du Rhône¹²³ de la zone III à l'est de la zone II. (**Tab. 15**) :

Tableau 15 : Altitudes de l'envasement du fossé curé d'après les relevés d'ouest en est

Localisation Zone	côté nord	axe du talweg	secteur sud
Zone III	> 163,08	162,92	163,15
Zone II ouest	162,90	162,70	?
Zone II ouest	163,10	162,64	162,80
Zone II centre	162,65	162,05	162,60
Zone II est	162,70	162,10	162,58
Zone III	163,00	162,15	162,80?

Un système défensif inadapté : l'abandon des fossés de la lanterne au milieu du XVI^e siècle

L'emplacement des fortifications septentrionales de la ville, un choix difficile

- ¹⁸² La question de l'emplacement des fortifications septentrionales de la ville, déjà débattue au début du XV^e s., trouve un terme lorsque, à partir des années 1512, le site de Saint-Sébastien, au long du rebord méridional du plateau de la Croix-Rousse, fit l'objet de travaux défensifs importants.
- ¹⁸³ Les préoccupations de Louis XII au sujet de la réorganisation de la défense de la ville du côté de la Bresse, point sensible en cas de conflit avec les marches orientales du Royaume (Suisse et Italie), relancèrent en effet la vieille question de savoir quel était le site le plus favorable pour établir les fortifications : les fossés de la Lanterne ou ceux de Saint-Sébastien¹²⁴ ?
- ¹⁸⁴ Selon les termes d'une lettre royale datée du 30 juin 1512, la menace ou *esmocion de guerre qui court de présent* et la position stratégique de la ville *sans défense*¹²⁵, nécessitaient de construire une
- grosse et puissante muraille garnie de portaulx, tours, boulevards et bateries fors et deffensables, à prendre au-dessus de la montaigne Saint-Sébastien dud. Lyon, à l'endroit des vielz fosséz qui jadiz y ont esté faiz, en y comprenant depuis la rivière du Rosne jusque s à la rivière de Saonne...
- ¹⁸⁵ Le choix du site de Saint-Sébastien paraissait ainsi agréer au Roi.
- ¹⁸⁶ Une lettre du général de Languedoc, adressée au commissaire royal chargé des fortifications, le sieur de la Voulte et soumise aux conseillers le 13 août 1512, remettait néanmoins tout en cause. En effet, le Roi voulait
- que l'on procède à faire la fortiffication de ceste ville du costé dudit Bresse, au bas de la montaigne et au droit des Carmes, et non au-dessus icelle montaigne, ains que l'en laisse la fortiffication commencée au-dessus lad. montaigne pour procéder au pié et au bas d'icelle¹²⁶.

- 187 Aussitôt, les conseillers soulignaient qu'en optant pour cet emplacement,
il seroit nécessaire abatre tout le bourg Saint-Vincent et grant nombre de maisons
de lad. valée, qui seroit grant dommaige irréparable à lad. ville¹²⁷.
- 188 La question de la démolition du bourg Saint-Vincent était donc envisagée et si le site
des fossés de la Lanterne était, dans cette hypothèse, conservé, on voit bien qu'on
projetait une refonte importante du système défensif existant, voir sa disparition, au
moins sur le secteur voisin du bourg Saint-Vincent.
- 189 Heureusement pour les habitants, le projet de démolition de Saint-Vincent déjà évoqué
en 1474, tourna court¹²⁸. Dès le 13 août 1512, les conseillers se mobilisaient¹²⁹ contre
cette éventualité et décidaient d'adresser une délégation au Roi, pour plaider leur
cause¹³⁰. En outre, le 18 août, ils trouvèrent bon d'avertir le chapitre de Saint-Paul, de
ce que la chose les touche fort (...) à cause du bourg Saint-Vincent, s'il failloit abatre
des maisons joignons les muralles de la porte de la Lanterne, où ilz ont leur directe
et grans revenuz,
- 190 leur conseillant dans le même temps d'envoyer auprès du Roi
quelque bon personnage de leur costé pour faire les remontrances neccessaires¹³¹.
- 191 La cause était gagnée puisque, le 19 septembre, dans un compte rendu de mission du
secrétaire de la ville auprès du Roi, il est déclaré que
led. secrétaire a fait faire aud. S(eigneur)r. toutes les remontrances neccessaires
par plusieurs gens et amys de lad. ville estant en court, tellement que led. seigneur
a ordonné et permis qu'on continue lad. closture au-dessus de la montaigne Saint-
Sébastien ainsi qu'il avoit ordonné et déclaré par ses lettres patentes sur ce
octroyées ; et par ainsi qu'on ne face aucune démolicion oud. bourg Saint-Vincent
ne ailleurs¹³².
- 192 Le bourg était sauvé, les fortifications de SaintSébastien confirmées et, à plus ou moins
long terme les Fossés de la Lanterne, condamnés à perdre leur rôle initial¹³³.

Un projet grandiose mais sans suite : le détournement des eaux du Rhône dans les fossés de la Lanterne

- 193 Pour comprendre les raisons de ce revirement au sujet de l'emplacement des
fortifications, il faut peut-être évoquer un autre projet royal. Si l'on en croit Vermorel,
Louis XII envisagea le 20 juillet 1512,
de faire passer un bras du Rosne autourt des murailles et fortiffications que sont et
pourront estre du costé des Carmes.
- 194 Dans cette optique, le site de Saint-Sébastien devenait bien sûr impropre mais celui des
fossés de la Lanterne paraissait favorable. Ce projet n'eut semble-t-il guère de suite, si
ce n'est la décision, le 02 août 1512, prise par le sieur de la Voulte de faire
nectoyer et mettre à point les premiers fossez de la ville que sont depuis le Rosne
jusques à la Saonne, à l'endroit des portes de la Lanterne et Chenevier (...) prestz à
mettre l'eaue dedans quant besoing seroit¹³⁴.
- 195 Seuls les travaux de nettoyage furent réalisés, sans autre allusion à de quelconques
travaux hydrauliques.
- 196 Faut-il voir dans ce seul projet l'origine de tant de fables relatives à la mise en eau des
fossés de la Lanterne, y compris la théorie qui suppose tout un système d'écluses¹³⁵ de
régulation du cours du Rhône ? La lettre royale du 20 juillet demandait en effet

s'il seroit possible faire passer ladite rivière au tour de la ville du costé susdit, en y faisant quelque encluse ou autre rétention d'eau à ce propice et convenable¹³⁶.

Les travaux de fortification de Saint-Sébastien

- 197 Une fois choisi le site de Saint-Sébastien, sur la colline de la Croix-Rousse, les travaux allèrent bon train, au moins jusqu'en 1515. D'importants dossiers comptables conservent en effet de nombreuses pièces relatives aux travaux qui y furent effectués au cours de ces trois années¹³⁷.
- 198 Un mémoire sur les fortifications de Saint-Sébastien, rédigé en 1528, décrivait les aménagements réalisés. Ainsi depuis le boulevard situé en rive gauche de Saône, en face de Pierre-Scize, jusqu'à Saint-Sébastien courait une *grosse muraille de 15 à 16 pieds de large*¹³⁸ contrefortée par un talus de terre d'une telle hauteur
qu'elle est (...) imprenable et telle que par artillerie ne autrement on ne la pourroit rompre ne esbrécher¹³⁹.
- 199 Les fortifications de la Croix-Rousse paraissaient opérationnelles dès les années 1530. Il devenait dès lors possible d'abandonner la vieille enceinte des Fossés de la Lanterne, au pied de la colline sur la presqu'île.

L'abandon du fossé : les étapes du comblement

- 200 Comme le montre le plan scénographique (**fig. 68**) le comblement se fait dans un premier temps depuis l'ouest, côté Saône. Cette zone sera urbanisée avant la partie orientale qui nous intéresse ici.

Les signes de l'abandon dans la partie orientale

- 201 L'arrêt de l'entretien du fossé se manifeste d'abord par des amoncellements au pied des murs, en alternance avec des phases d'occupation, tandis qu'au centre du fossé, se maintient une zone inondée et insalubre qui se traduit par des dépôts d'envasement.

Traces d'occupations au fond du fossé (KI) (zone II)

- 202 Dans le secteur ouest de la zone II, un premier amoncellement de graviers et de cailloux s'étend au pied de l'escarpe jusqu'au milieu du fossé. L'ordonnance des strates qui le composent semble résulter d'étapes successives. Une maçonnerie nord-sud (2982) isolée, est également installée dans la couche incendiée (**fig. 67**). Elle est conservée uniquement à l'extrémité nord sur 1 m de hauteur, où elle atteint 162,92 m NGF. L'appareil est assez grossier, non assisé ; diverses pierres et des galets liés au mortier sont juxtaposés sans ordre contre les parois de la tranchée. Au sud il ne reste que le radier de mortier à 161,90 m NGF, au fond du négatif dont le contour se dessine nettement. La longueur totale de la maçonnerie est ainsi restituée à 5,60 m. Elle ne se poursuit pas au delà jusqu'à l'escarpe. Son épaisseur est de 1,06 m. Aucun retour d'un côté ou de l'autre n'est amorcé. On note que l'extrémité nord de la fondation coïncide exactement avec la remontée de la berge de l'ancien fossé comme si, à l'occasion de la construction d'une structure transversale aujourd'hui disparue (bâtiment, clôture,...) la traversée de l'ancien fossé avait posé un problème de stabilité. Une fondation en dur, sorte de long support, aurait été construite dans le comblement du fossé. Au bord de

l'ancienne berge nord, cette fondation, devenue inutile, s'arrête dès son contact avec le cailloutis naturel plus solide.

- 203 Il est possible que pour cet aménagement, une tranchée plus large ait été d'abord creusée dans l'amoncellement de cailloux ; une palissade aurait pu le maintenir en place le temps de la construction de la fondation. On trouverait là une autre interprétation possible de l'alignement des trous de poteaux contre la cloison¹⁴⁰.
- 204 Les pierres de la maçonnerie sont à leur tour récupérées et remplacées par un comblement. Toute la zone est alors plus ou moins nivelée, puis scellée par un niveau d'envasement, qui tapisse tout le fossé. Ce nivellement pourrait correspondre aux divers nettoyages et curages recensés dans les archives, notamment celui de 1512, le dernier à être mentionné dans les textes. Mais il peut être postérieur.
- 205 D'autres traces d'occupations ont subsisté, qu'il n'a pas toujours été possible de mettre en relation entre elles ou avec les maçonneries.
- 206 Des sols en terre battue (**fig. 63K1**) encore présents au pied de la contrescarpe en sont un premier exemple. Des pieux isolés, taillés en pointe pour mieux se ficher dans le gravier sont dispersés sur tout ce secteur.
- 207 Enfin, quelques pieds de vignes, des souches et autres racines, s'ajoutent à la liste et donnent une image particulière de ce fond de fossé qui doit alors ressembler à une sorte de terrain vague que les habitants s'appropriaient peut-être au hasard de leurs besoins ou des périodes d'assèchement.

Des buttes de remblais caillouteux contre l'escarpe et une cabane (zones I, II et III) (K1)

- 208 Au sud-est de la zone II, toujours contre le mur d'escarpe, un autre important remblai de terre et cailloux forme une butte adossée qui recouvre en partie le sommet du mur (**fig. 63K1**). Divers remblais de graviers et cailloux se succèdent, dont la densité variable et la composition de la matrice sablo-limoneuse plus ou moins jaune ou grise sont les seuls critères de distinction.
- 209 Cette butte enfouit les souches précédemment citées et sa base est entourée par un nouveau dépôt d'envasement. Son isolement et l'absence du moindre fragment de céramique ne permettent aucune datation.
- 210 Au sommet de la butte est installée une cabane dont il reste les pieux de fondation ; s'agit-il d'une utilisation tardive profitant de l'opportunité de ce promontoire de terres ou, cette butte a-t-elle été édifiée pour l'occasion ? Cette construction repose sur une série de 7 pieux enfoncés de 60 cm à 1 m, dans les remblais de cailloux¹⁴¹. La disposition en plan de ces pieux dessine un arrondi sur une emprise de 3 m environ. Un sol en terre battue (à 165,56 m) recouvre l'espace ainsi délimité et se poursuit sur l'escarpe et plus au sud, sur les comblements de la zone V. Il peut être attribué à la cabane et à ses abords.
- 211 L'installation de cette cabane comme la durée de son occupation sont impossibles à préciser. Toutefois, ces traces pourraient illustrer certaines mentions d'archives attestant que des installations plus ou moins précaires existent au fond du fossé. Peut-on par exemple associer ces vestiges à la butte des arquebusiers des fossés de la Lanterne, souvent mentionnée et notée comme le *ieu de l'arbeileste* sur le Plan Scénographique ? Certes, rien n'a été trouvé dans le fossé qui puisse faire penser qu'il servait de champ de tir, si ce n'est deux projectiles ainsi que des moules à balles jetés

dans les comblements. Cette quasi absence de balles n'est peut-être pas un contre argument puisque l'on sait qu'elles étaient systématiquement récupérées.

- 212 Vers cette époque également, un talus¹⁴² se développe jusqu'au sommet de l'escarpe (zone III). Les remblais ont un pendage ouest-est fortement marqué de 45 %.
- 213 Non loin de là, un peu plus à l'est, en zone I, un sol de cailloutis damé repose directement sur le sommet de l'escarpe et se prolonge vers l'intérieur du fossé sur un talus large de 3 m qui rappelle la butte de la zone II. Ce sol de cailloutis, par sa nature, semble réservé à la circulation (desserte d'une construction, chemin d'accès ?).

Une zone humide au centre du fossé (K1)

- 214 Le fond de ce fossé non entretenu et partiellement occupé connaît une séquence de sédimentation naturelle d'origine hydrique. Le dépôt est représenté par un lit de vase à texture limono-argileuse. Il témoigne de l'existence à nouveau d'une nappe d'eau stagnante au fond du fossé favorable à la décantation des fines. Les sédiments déposés sont plus fins que ceux mis en place après le curage du fossé. Ces deux dernières séquences d'envasement se caractérisent par l'installation d'herbiers aquatiques comme le démontre l'analyse des restes de cladocères. La présence d'espèces hydrophytes (plantes aquatiques vivant totalement immergées dans l'eau) et d'espèces héliophytes (plante dont seule la partie racinaire est immergée, les parties végétatives et de reproduction étant aériennes) confirme la réalité d'une nappe d'eau au fond de ce fossé où aurait pu se développer une végétation aquatique de type roselière.
- 215 L'écoulement dans le fond du fossé se maintient en direction du Rhône avec un dénivelé atténué de 1,36 %, de la zone III à la zone II (0,64 m pour 47 m) (**Tab.16**).

Tableau 16 : Altitudes de l'envasement du fossé abandonné (K1) d'après les relevés d'ouest en est

Localisation Zone	Nord	axe du talweg	Sud
Zone III	>163,14	163,04	163,08
Zone II ouest	163,44	162,75 ?	?
Zone II ouest	163,32	162,75	?
Zone II centre	163,05	162,52	>163,0
Zone II est	?	162,40	?

Constitution d'un talus au nord (K2)

- 216 Du côté de la colline de la Croix-Rousse un petit talus (zone II) se développe dans le fossé sur 1 à 1,50 m d'épaisseur, au pied du mur de contrescarpe (**fig. 63K2**). Formés de graviers, cailloutis et de rares fragments anthropiques, ces dépôts sont répandus par dessus les sols. Ils semblent résulter de processus essentiellement naturels, c'est-à-dire de séquences de ruissellement plus ou moins concentrés en provenance du versant de la colline, à la différence du talus sud où les remblais imposants et inégalement répartis

évoquent un apport volontaire. Or, pour que des sédiments mis en place par ruissellement arrivent du versant à l'intérieur du fossé, jusqu'au pied de la contrescarpe, il faut supposer que le mur ne joue plus sa fonction d'obstacle et que l'espace entre le pied de la colline et le mur soit totalement remblayé. Les arguments font défauts, d'autant qu'il est possible que ce talus soit formé de remblais issus de dépôts colluviaux déplacés (dépôts allogènes).

Nouvelles séquences d'envasement dans le fond du fossé (K2)

- 217 Le fossé en partie remblayé continue d'être partiellement ennoyé : une nouvelle séquence de vases se développe. Les dépôts se concentrent dans la partie centrale du fossé limité par les talus qui progressent de part et d'autre. Par rapport aux niveaux d'envasements précédents, l'étude des cladocères démontre, à partir de cette phase, que seules des espèces hélophytes se maintiennent. Elles caractérisent un milieu qui devient mésotrophe avec une hauteur d'eau peu profonde (maximum 1,50 m) laquelle permet la décantation des particules fines. Des sables semblent provenir de ruissellements concentrés sur les talus sud et nord de comblement. Il est possible d'imaginer un fond de fossé envasé très insalubre (**fig. 63K2**).
- 218 Après ce niveau d'envasement, le fond du fossé présente un écoulement en direction du Rhône avec un dénivelé de 2,36 % de la zone III partiellement comblée à la zone II (1,11 m pour 47 m) (**Tab. 17**).

Tableau 17 : Altitudes du 2ème envasement du fossé abandonné (K2) d'après les relevés d'ouest en est

Localisation Zone	Nord	axe du talweg	Sud
Zone III	?	163,64	163,9
Zone II ouest	163,6	163,25	163,55
Zone II ouest	163,12	162,85	162,87
Zone II centre	?	162,63	163,2
Zone II est	162,96	162,53	163,02 (vase) 165,60 m (butte)

Le comblement rapide de la moitié occidentale de la place (zone III et partie ouest de la zone II) (K3)

- 219 L'avancée du comblement définitif se fait par l'ouest : des apports massifs de décombres de démolition et d'importants volume de terre et graviers sont déversés.

L'urbanisation de la partie ouest (zone III) (K3)

- 220 Dans la zone III, les talus se croisent et dorénavant chaque nouveau versement recouvre le précédent sur toute la largeur et sur toute la hauteur du talus. L'opération

semble être menée rapidement ; les remblais caillouteux peuvent provenir de terrassements alentour : peut-être dans les colluvions de bas de pente de la Croix-Rousse par exemple, ou encore éventuellement de dragages effectués dans le Rhône...

- 221 Il semble qu'il y ait eu, dans cette partie, une accélération du comblement pour permettre la réalisation, en 1556, de la rue Saint Pierre qui traversera les anciens fossés à l'ouest de la zone III (**fig. 68**). En effet, le remblaiement est déjà achevé entre la Saône et la limite occidentale des Terreaux lorsque celui de la zone III s'amorce. La grande boucherie est construite depuis 1540 sur le fossé comblé, vers la porte de la Lanterne alors que le fossé est encore ouvert devant le monastère Saint-Pierre, à l'emplacement de la fouille, en 1556. En 1554, la rue Saint-Pierre est prolongée au-dessus du fossé, par conséquent à la limite ouest de la zone III, pour rejoindre les quartiers bas de la Croix-Rousse ; des maisons sont édifiées en bordure. Cela suppose que le fossé soit remblayé bien au-delà, dans la zone III, au minimum pour soutenir les nouvelles constructions et la rue.

68- Extrait du plan scénographique de la ville de Lyon

De la porte de la Lanterne au Rhône le système de fortification est représenté dans son état avant abandon : du sud au nord, le mur d'enceinte, avec les *échiffres*, le mur d'escarpe, le fossé ; quant au mur de contrescarpe l'angle de représentation choisi empêche sans doute qu'il soit figuré à l'instar du mur d'escarpe : il est caché par le talus septentrional.

(AML. 1S 165)

- 222 Parmi les décombres jetés dans ce secteur du fossé, l'un des dépôts, essentiellement composé d'ossements humains (**fig. 69K3**) a retenu plus particulièrement l'attention. Il s'agit surtout d'os longs (bras ou jambes) et de crânes, auxquels sont mêlés quelques pierres, tuiles et mortier. Il est difficile d'évaluer le volume initial et le nombre moyen d'individus représentés. Une estimation est tentée par quatre prélèvements répartis sur toute la hauteur du talus afin de prendre en compte les variantes liées au

phénomène d'accumulation en bas de pente. Quatre carrés de 1 m de côté ont été fouillés sur toute l'épaisseur de la couche ; le moindre fragment d'os a été prélevé afin d'obtenir un échantillonnage complet. La présélection des os les plus importants, et la présence dans cette couche de matériaux de construction suggèrent le déménagement d'un cimetière ou la destruction d'un ossuaire, jeté au fossé. Il est difficile d'en connaître la provenance exacte. Les églises et cimetières alentour ne manquent pas.

- 223 Un lot de 79 tessons prélevés dans l'unité recouvrant ce dépôt est daté du milieu du XVI^e s. par la présence des familles El (verte sur engobe), F (faïence), E4 (jaune décorée) et surtout E2 (rouge décorée). Le dépôt de l'ossuaire, par conséquent contemporain ou légèrement antérieur au milieu du XVI^e s., est ensuite recouvert par une série de couches sableuses et limoneuses (**fig. 69K3**).

69- Stratigraphie est-ouest

Une construction contre l'escarpe (zone II) (K3)

- 224 On note au même moment un arrêt provisoire du comblement dans la zone II. Le long de l'escarpe, dans la partie occidentale de la zone II, entre le comblement massif de la zone III et la butte, les remblais caillouteux se sont entassés jusqu'à 164 m d'altitude (1,20 m plus bas que le sommet de l'escarpe). Au sud, une nouvelle structure est adossée au mur d'escarpe en contrebas de la cabane de la butte. De cette construction, il ne reste que le départ du mur appuyé contre l'escarpe et un sol de terre battue. Le mur, posé sur les remblais caillouteux, n'est pas fondé. Contre l'escarpe, là où il est le moins endommagé, il présente une élévation de 8 assises de 16-17 cm chacune sur une longueur de 1,75 m. Grossièrement construit de moellons de calcaire jaune, il est parementé sur les deux faces et lié à l'aide d'un mortier très sableux. Sa largeur est de 50 cm (**fig. 70**).

70- Mur 2657, vue de l'ouest

- 225 La fonction de ce bâtiment, de construction précaire, reste inconnue. Mais sa présence prouve que durant un certain temps, les déversements de remblais se sont arrêtés de ce côté du fossé. Cette structure pourrait être contemporaine de la cabane de la butte sud, mais aucun élément ne permet de l'affirmer. On sait seulement qu'à cette époque, cette dernière n'est pas encore atteinte par la progression du talus, puisque la nouvelle cabane, maison ou atelier, s'installe à proximité et en contrebas.

Un colluvionnement issu des pentes de la Croix-Rousse (zone III) (K3)

- 226 A l'ouest de la zone III, des couches successives de graviers et cailloutis s'accumulent jusqu'au sommet du mur de contrescarpe en formant un talus (**fig. 63K3**). Des couches plus sableuses peuvent être interprétées comme des séquences de colluvionnement en provenance de la colline qui déposent des sables et cailloutis plus ou moins triés selon l'intensité du courant. Ces sédiments sont issus soit du "lavage" du talus lui-même, lors d'épisodes de précipitations, soit de séquences de colluvionnements en provenance du versant. Ce dernier cas suppose que l'espace entre le pied de la colline et le mur est comblé pour permettre le débordement de ces colluvions dans le fossé, ce que rien ne prouve.
- 227 Une période d'accalmie succède à la séquence de colluvionnement et d'apports de remblais. Le nouveau talus nord ainsi constitué se transforme en terrain vague non entretenu, où se développent herbes, broussailles et arbustes divers, utilisé en décharge occasionnelle par la population qui abandonne là immondices et déchets de toutes sortes. Ceux-ci restent sur la pente ou descendent jusqu'au pied pour s'enfouir dans la vase qui continue de se former. Ce fond vaseux a assuré la conservation des matériaux

organiques et offre ainsi un échantillonnage d'objets, outils et vaisselles du XVI^e s., jamais retrouvés à Lyon jusqu'à ce jour.

- 228 Le total des tessons de céramique issus de cet ensemble de couches (**fig. 63K3**) se monte à 4053 fragments répartis en 12 familles, dont les types recensés sont propres au XVI^e s., datation confirmée par celle des monnaies (2^e moitié du XVI^e s.) (cf. analyse détaillée de la céramique *supra*)
- 229 La comparaison avec le matériel des phases postérieures montre qu'il n'existe pratiquement aucune différence tant au niveau des types que dans la répartition des familles. En conséquence, il n'est pas possible, uniquement d'un point de vue céramologique de singulariser ce remplissage.

Des sépultures dans les remblais (K3)

- 230 À mi-pente du talus ont été retrouvés trois squelettes, illustration macabre de l'utilisation du fossé abandonné. À peine inhumés, pour ne pas dire qu'ils ont été déposés sans plus de cérémonie, ces individus donnent une image de l'état d'abandon du fossé. Aucune des trois sépultures ne présentent de fosse visible. Les squelettes sont posés à même le sol de cailloutis en pente et sont sans doute recouverts de pelletées de graviers et cailloux, difficiles à différencier des remblais jetés plus tard par-dessus.
- 231 La première sépulture est la plus haute, située à 166,35 m NGF. Le squelette placé sur le dos, tête au nord-est, est complet : le corps est légèrement déplacé sur la droite, bras droit allongé le long du corps et bras gauche replié sur le bassin. Les pieds sont maintenus en position relevée. Il s'agit d'un adulte de taille moyenne de 1,54 m.
- 232 La deuxième sépulture, à proximité immédiate de la précédente, présente les mêmes conditions d'inhumation hâtive. Le squelette est également posé sur le dos, tête au nord-est, les avant-bras repliés sur le sternum. L'état de conservation est très médiocre, les os en place sont très friables, les pieds et l'humérus gauche ont disparu, et la tête est très abîmée. Le squelette a été trouvé sous des remblais caillouteux, environné d'os animaux.
- 233 Quelques mètres plus bas, à l'altitude 165,83 m NGF, la dernière sépulture, est la plus endommagée. Le squelette posé sur le sol, très pentu, a subi un déplacement ; la main droite est entre le bassin et les dernières vertèbres. Orienté tête au nord-est, comme les deux autres, le squelette est très incomplet : il ne reste que la moitié droite du corps jusqu'au genou. L'avant-bras replié sur le bassin, ces doigts passent sous les vertèbres déplacées au dessus du bassin ; le crâne est enfoncé. Ces sépultures, comme celle qui sera présentée plus loin, illustrent les descriptions plutôt sinistres de ce lieu évoquées dans certains textes.

Fin du comblement de la moitié ouest de la place (zones III et II) (K4)

- 234 Le comblement progresse toujours d'ouest en est avec des déblais de démolition au sud et un important colluvionnement sur le talus nord lequel va recouvrir la contrescarpe jusque dans la partie orientale (**fig. 61K4**).
- 235 À l'ouest, le comblement emplit le fossé jusqu'au futur premier niveau de place. Gravats, imposantes couches de démolition, de cailloux, de graviers et de galets, sont toujours massivement et rapidement versés dans le fossé et restreignent au fond le dépôt de vases. Celui-ci se rétrécit sous la forme d'un "chenal", resserré entre l'avancée

de ce comblement, et l'accumulation des talus latéraux. Il s'agit du dernier niveau d'envasement dans la zone occidentale (**fig. 69K4**).

- 236 Au centre du site (zone II), la construction sud-ouest n'existe plus, elle est recouverte par le talus qui progresse vers l'est. Les derniers remblais sont toujours très sableux ou caillouteux et chargés de démolitions diverses : fragments de sols, matériaux de construction, un deuxième ossuaire. Ce dernier est beaucoup moins important que le précédent, mais toujours constitué d'une sélection d'os longs et de crânes. La céramique n'abonde pas dans ces couches, ce qui ne surprend pas, dans ce contexte de remblaiement.

Exhaussement colluvial du pied du versant (K4)

- 237 À l'extérieur du fossé, au pied de la colline, les niveaux d'abandon des structures arasées sont fossilisées par un ensemble de dépôts sédimentaires issus de processus colluviaux repérés dans le secteur nord des deux zones de fouille.
- 238 L'étude stratigraphique permet de définir de nombreuses unités aux faciès différents. Des limons-sableux et des sables fins de couleur jaune ocre alternent avec des couches de cailloutis et/ou des graviers (module de 0,5 à 3 cm selon les lits). Les dépôts grossiers renferment des fragments de granite et de gneiss, souvent concentrés à la base de la couche : ces dépôts grossiers ont été redistribués par l'action de la gravité vers le fond du fossé, soit en direction du sud (**fig. 63K4 et 61 K4**). Au sein de cette sédimentation, on note des lits ou des nodules noirs, témoins de fragments de terres végétales de type "sol", en transit sur le versant. Cet ensemble sédimentaire présente un fort pendage ouest-est et exhausse les zones étudiées jusqu'à 169 m-168,20 m d'altitude.
- 239 L'alternance de couches à dominante sablo-limoneuse puis à dominante caillouteuse traduit une succession de processus sédimentaires d'intensité différente. Lors d'épisodes de ruissellement aréolaire, seules les fines transitent en nappe, emballant quelques fragments plus grossiers. Lors d'épisodes plus érosifs, se déclenchent des processus de ruissellement plus concentrés, capables de charrier des éléments tels que cailloutis, graviers, galets, fragments du socle (granite ou gneiss) et d'assurer un certain tri.
- 240 Cet important colluvionnement vient se bloquer contre le mur de contrescarpe jusqu'à le déborder, puis le recouvrir dans la partie orientale et enfin glisser sur le talus nord à l'intérieur du fossé. Cette sédimentation naturelle s'amoncelle sur le talus broussailleux sur 1,30 m de hauteur et recouvre définitivement la contrescarpe puis descend jusqu'au centre du fossé sous la forme d'un cône de déjection. Ces dépôts présentent une superposition de sédiments grossiers et fins entre 166,20 et 167,50 m (**fig. 61K4**). Cette alternance suppose la succession de séquences de paroxysme où le ruissellement est suffisamment puissant et concentré pour prendre en charge des cailloutis (2 à 3 cm) et des graviers (10 cm) dans une matrice limoneuse. Il est possible de conclure à l'existence d'épisodes torrentiels et d'épisodes calmes où seules des colluvions limoneuses sont déposées par un écoulement diffus qui entraîne quelques cailloutis.
- 241 Les pendages ouest-est traduisent plusieurs épisodes de déplacement en masse avec une progression croissante du minéral, au détriment des niveaux organiques situés plus en amont.
- 242 En conclusion, le développement des processus de colluvionnement sur le versant sud de la Croix-Rousse, traduit une forte déstabilisation de la pente. Cette importante phase

de sédimentation naturelle s'inscrit chronologiquement au cours du XVI^e s., date du paroxysme du Petit Âge Glaciaire (Bravard 1989 et 1993). Cette crise climatique qui a débuté vers la fin du XIV^e s. s'est traduite par une aggravation des conditions hydroclimatiques. L'incidence de la pluviométrie a pu entraîner la déstabilisation des pentes tout d'abord de la couverture pédologique, puis peu à peu de la couverture sédimentaire assurant un relais des matériaux en transit, du fin au grossier. Ces processus érosifs à ruissellement torrentiel auraient conduit à l'exhaussement naturel du bas de pente, d'abord bloqué contre la contrescarpe puis recouvrant le mur et enfin participant au comblement définitif du fossé abandonné.

- 243 En outre, il n'est pas possible d'exclure la probabilité d'un défrichement anthropique sur le versant, ou de l'abandon d'un entretien des terrasses. La suppression de la couverture végétale, qui assure la protection des formations sédimentaires superficielles, ou la détérioration d'un système de maîtrise des sols en pente, ont pu accélérer les processus érosifs. Pour cette séquence de colluvionnement intensif, facteurs anthropiques et climatiques ont du se conjuguer.

Un niveau d'envasement (K4)

- 244 Le fossé comblé sur toute la partie ouest se restreint au fur et à mesure que les talus nord et sud progressent depuis les murs de contrescarpe et d'escarpe. Son talweg cote entre 162,62 et 163,94 m d'altitude en moyenne. Il présente un dénivelé de 1,32 m sur 47 m, soit un pendage de 2,8 % en direction du Rhône, de l'ouest vers l'est. Les murs sont recouverts, mais le centre du fossé, toujours envahi de vases, ressemble à une immense flaque où les ruissellements sur les talus continuent d'apporter leur part de dépôts. La nouvelle vase en formation est progressivement repoussée vers le centre et vers l'est où se poursuit une sédimentation naturelle (**fig. 63K4**). Elle est formée de trois types de dépôts qui révèlent :

- des processus de décantation des fines dans la nappe d'eau résiduelle occupant toujours le fond du fossé.
- des écoulements diffus des eaux de ruissellement sur les talus.
- des écoulements concentrés dans un "chenal" resserré au centre du fossé par la progression des talus sud et nord ce qui provoque l'accélération du courant animant la nappe d'eau.

Le comblement progressif de la partie orientale (partie est de la zone II et zone I)

Un vaste dépotoir domestique

- 245 Dans la partie orientale de la zone II, un dépotoir domestique et artisanal se substitue à un nouvel arrêt du comblement massif. La nature même des dépôts contraste complètement avec les remblais : c'est une énorme flaque de boue et de vase qui s'étend jusque sous l'emplacement de l'actuel Hôtel de Ville.
- 246 Ce cloaque est décrit dans les textes. Cette zone fait office de décharge domestique et artisanale : fragments de vaisselle, objets, outils, ordures et déchets divers, en céramique, mais aussi en bois et en cuir s'enfoncent dans ce cloaque et cette fois depuis le talus sud et en abondante quantité. La vase a conservé intacts jusqu'à aujourd'hui, objets en bois, cuir ou tissu, vannerie, dont l'étude est une illustration enrichissante de la vie quotidienne durant la deuxième moitié du XVI^e s. (**fig. 71**). Ces objets sont présentés dans le chapitre suivant.

71 - Vannerie *in situ*

- 247 Le changement de nature des unités de comblement se lit aisément sur la fouille. Les remblais jaunes caillouteux, et sableux font place à une succession de dépôts cendreux, charbonneux, ou très organiques, de provenances diverses.
- 248 Le total des tessons issu de ces couches est nettement inférieur à ceux étudiés précédemment puisqu'il se monte à 819 fragments, répartis en 12 familles : 195 en commune grise, 159 en verte sur engobe, 141 en Meillonas, 134 en commune rouge glaçurée, 95 en jaune décorée, 30 en faïence, 26 non identifiés, 12 *sgraffiti*, 11 en rouge décorée, 8 en commune rouge, 4 en commune grise glaçurée et 4 en divers. Cette répartition reste semblable à celle des phases précédentes ; dans l'ensemble, les types de céramiques demeurent inchangés ; la datation typologique également. En se basant uniquement sur le mobilier, il n'est pas possible de distinguer un changement dans le mode ou la nature du remplissage.

Poursuite de l'envasement du fossé (K5)

- 249 En zone III, des derniers remblais finissent de combler le fossé jusqu'à 165,20 m d'altitude au plus creux. La matrice argileuse de tous ces dépôts traduit encore la persistance d'une nappe d'eau.
- 250 Dans la zone II, la sédimentation est toujours assurée par la même alternance de processus de transport : décantation et écoulement plus ou moins diffus. La progression du comblement ouest a conduit à la formation d'un creux resserré, large de 3,5 m, où se concentrent tous les écoulements provenant des talus, alors qu'un peu plus à l'est, le fond du fossé conserve encore une largeur de 11,5 m qui permet aux eaux de ruissellement de s'étaler et de perdre ainsi leur compétence de transport. Dans cette séquence se développent des lits très humifères bien que non turbifiés qui illustrent la disparition épisodique de la nappe d'eau résiduelle, ou au moins la baisse du niveau d'eau occupant le fond du fossé (**fig. 63K5**).

- 251 À l'est de la place (zone I), entre 163,75 et 164,10 m se superposent vases et sables. Les couches sableuses riches en fragments divers (briques, tuiles, bois, charbons de bois) révèlent l'importance du lavage des remblais anthropiques par un ruissellement concentré (fig. 61K5).
- 252 Cette sédimentation d'origine naturelle nivelle le fond du fossé qui conserve un écoulement en direction du Rhône avec un pendage de 2,55 % sur 47 m de longueur, soit un dénivelé de 1,20 m depuis la zone III (165,20 m, US 2486) jusqu'à l'est de la zone II (164,00 m, US 2335). L'étude paléolimnologique montre que cet envasement reflète une stabilisation des conditions du milieu et présente une baisse relativement progressive du nombre de restes de cladocères. Le fossé connaît un atterrissement progressif avec une diminution de la hauteur de la nappe d'eau.

Installations artisanales sur le fossé en cours de comblement (K6)

- 253 Toute la zone III et la moitié ouest de la zone II sont désormais comblées. Plus à l'est (bord oriental de la zone II et zone I), les murs sont recouverts, mais le centre du fossé, toujours envahi de vases, ressemble à une immense flaque où les ruissellements sur les talus fournissent des sédiments grossiers.
- 254 Certains artisans en profitent pour s'installer sur ce nouvel espace disponible. Des traces d'une activité à caractère métallurgique dont on ignore la fonction exacte, ont été fouillées, au sud de la zone II, à 167,30 m NGF, 2 m au-dessus de l'escarpe en bordure du talus. Deux niveaux de sol se succèdent.

Le premier sol de terre battue, très compact, parsemé de quelques cailloux, est jonché de fines scories, de traces de feu. Un amas de scories sur le sol et un petit foyer, portant encore des traces d'incendie et recouvert lui aussi de scories, semblent indiquer la présence d'un petit atelier à cet emplacement en bordure de fossé. Les résidus de fabrication, sont jetés au fur et à mesure, directement en contrebas dans le cloaque. Ils participent dans une faible proportion, à la progression du talus et dans le même temps, à l'extension de l'aire d'activité. Les déblais composés de cendres, scories, charbons de bois, traces d'incendie, sont recouverts à leur tour par un deuxième sol en terre battue et cailloutis damés.

Deux petites fosses rectangulaires de quelques 50 cm sur 40 cm, creusées dans le sol, sont peut-être les seuls vestiges d'éléments de construction : négatifs de poteaux, supports de toiture ? Une troisième fosse, beaucoup plus grande, large de 2,80 m et profonde de 1 m est scellée, quant à elle par le sol. Le fond est comblé de démolitions diverses (pierres calcaires, mortier, galets...). Par dessus scories, cendres et charbons de bois sont plus directement liés à l'activité environnante. Le haut du comblement relève plus de la décharge domestique : céramique, os etc.

Au-dessus du sol, des épandages se superposent pour rattraper la pente et engendrent de nouveaux sols, tandis que le dépotoir est toujours alimenté de résidus ferreux, charbonneux, cendreux. Le sol, constitué de cailloux, et de fragments de tuiles damés appartient au même contexte. L'activité métallurgique se poursuit sur ce sol : un foyer aménagé dans une cuvette circulaire, creusée dans le sol, porte encore les traces de chauffe, et est tapissé de cendres, de charbons de bois, et de scories. La cabane de la butte sud a disparu sous les comblements. Ce sol est sillonné de longues ornières (de charrettes !) plus ou moins parallèles, qui ne concernent pas forcément l'artisanat en activité. Il peut s'agir d'empreintes laissées par le passage de charrois divers, qui traversent la place alors même que l'atelier est déserté.

- 255 L'activité artisanale, à caractère métallurgique décrite ici est difficile à définir plus en détails. Les quelques traces, encore en place, si elles prouvent son existence ne

permettent pas d'en préciser davantage. Qui sont ces artisans ? Ont-ils été refoulés aux portes de la ville, à cause des nuisances de leur activité ou appartiennent-ils à un atelier occasionnel, établi à proximité d'un chantier de construction pour des travaux divers liés à ce chantier (réparation, confection de pièces, d'outils, etc.). L'analyse des scories prélevées¹⁴³ apportera peut-être une réponse.

- 256 Dans les comblements sud de la zone orientale de la place, un dépotoir contenant des rejets identiques, toujours liés à une activité métallurgique, attestent encore la présence de ces artisans et participe à la fin du comblement sud ; de nombreux creusets ont été retrouvés. Les résidus de l'activité métallurgique, rejetés au fossé, et déjà mentionnés précédemment, contribuent en grande partie à la fin du comblement en zone II. Jusqu'au bas du fossé, à l'extrémité est de la zone, les comblements chargés de scories, cendres, bois brûlés, charbons de bois, semblent être la suite des unités précédentes (**fig. 63K6**). Ces déchets se mêlent à des déversements d'autres provenances, d'artisanats différents ou poubelles domestiques mêlant pièces de cuir, vaisselle de bois et en céramique, verre, déchets alimentaires, objets divers, etc...
- 257 Pour la céramique, 17267 tessons se répartissent en 18 familles : 5891 en commune grise, 2915 en commune rouge glaçurée, 2678 en verte sur engobe, 2240 en Meillonas, 1346 en jaune décorée, 713 en faïence, 644 en commune rouge, 384 en rouge décorée, 174 divers, 145 non identifiés, 105 *sgraffitos*, 26 en commune grise glaçurée, 3 en jaune sur engobe, 2 grès, 1 porcelaine. On note ici la présence d'une vingtaine de tessons gallo-romain, ce qui est une nouveauté par rapport aux remplissage des phases précédentes. En fait, rien ne distingue ce type de remplissage de ceux des phases précédentes, si ce n'est le nombre global de fragments, bien plus élevé ; en effet, la répartition des familles et les types de céramiques ne changent guère tout au long du comblement.

Un dépotoir dans la fin du comblement à l'est (zone I) (K6)

- 258 Dans les comblements sud de la zone I, on retrouve, comme en zone II, d'importants rejets métallurgiques, mêlés à des déchets domestiques ou artisanaux de caractère différent. Une succession de remblais mis en évidence sur le sol construit recouvrant l'assise supérieure de l'escarpe, contient en abondance cendres, charbons de bois, fragments de foyer, résidus consumés, et scories. Un élément nouveau révèle peut-être un aspect particulier d'une activité métallurgique : des creusets en grand nombre, certains encore tapissés de résidus, ont été découverts¹⁴⁴ La zone d'activité dont proviennent ces déblais n'a pu être repérée. Le secteur sud, disponible, entamé par le sondage de 1988 (Mandy *et al op. cit.*), a dû être nettement réduit par les banquettes de sécurité, réservées de part et d'autre de la zone I. Il semble toutefois que cette activité se localisait plus à l'est, hors des limites de la fouille, au vu du pendage inversé est-ouest de ces remblais. C'est d'ailleurs le seul exemple de contre pendage observé sur la fouille.
- 259 Ces couches (**fig. 61K6**) qui finissent de combler la zone I contiennent également de nombreux déchets de provenances diverses (outils, vaisselles, objets, os de boucherie, etc...).
- 260 Les monnaies trouvées dans ces comblements sont de la deuxième moitié du XVI^e s.

Un dépotoir particulier (US 2112) (K6)

- 261 Une place particulière doit être faite ici à une couche incendiée très riche en mobilier, à l'ouest de la zone II, qui se différencie des déblais précédents de ce secteur plutôt composés de graviers, cailloux et démolitions diverses. Elle foisonne de céramiques, verres, tissus et objets divers qui portent d'importantes traces d'incendie. Par sa situation stratigraphique, elle semble contemporaine de l'activité métallurgique, mais son origine serait plutôt domestique. Le nombre de céramiques retrouvées peut paraître faible comparé à d'autres, mais il faut relativiser ces données, car l'US 2112 n'a pu être fouillée que sur une faible étendue.
- 262 Un ensemble de petites briques rectangulaires et plates tapisse localement cette couche. Les traces de mortier sur les briques évoquent le démontage d'un four artisanal.
- 263 Un squelette a été retrouvé posé sur la pente du talus sans aucun vestige de fosse sépulcrale (sépulture XX US 2580). Il a été très endommagé par le sondage de 1988 (Mandy *et al.* 1988) qui en a détruit la majeure partie. Seuls les jambes, le bassin et l'avant-bras droit replié sur le bassin subsistent. Il a été brûlé sur place accidentellement en même temps que la couche 2112 qui le recouvre. L'orientation est-ouest, tête à l'ouest, est encore repérable. Des restes de tissu brûlé recouvrent le squelette ; d'autres tissus brûlés ont été disséminés sur tout le talus.
- 264 Le talus, une fois chargé de tous ces rebuts, avec le cadavre sans doute peu enterré, a subi un incendie, dont la majorité des pièces porte les traces. Incendie fortuit ou provoqué par souci d'assainissement, afin de réduire les miasmes d'une décharge trop organique ? Les nuisances évoquées dans les textes sont sans doute à l'origine de cette action.
- 265 Une infime partie de cette unité subsistait et trop de données font défauts¹⁴⁵ ; toutefois certains fragments (US 2112) recollent avec d'autres tessons du dépotoir domestique et avec un tesson de la petite fosse 2707-2708. Ces données indiqueraient un seul et même contexte de décharge domestique.
- 266 Au nord-est, le talus est beaucoup moins anthropisé. La présence de dépôts naturels, quelques couches de limons fins, supposent des processus limités de colluvionnement en masse, sans écoulement concentré.
- 267 Le talus nord, en fin de comblement dans les zones I et II, n'offre pas la même abondance d'objets abandonnés que dans la partie sud. L'ensemble des déblais, diversifiés et apportés par petites quantités, évoque plutôt des démolitions de divers travaux (US 2455 à 2470) : tuiles, briques, mortiers, galets, sable et cailloutis en sont les principaux composants. Au dessus, une fine couche fait cependant exception (US 2580) (**fig. 61K6**) car elle est entièrement constituée de mobilier (céramique, verrerie,...).
- 268 Deux monnaies retrouvées dans cet ensemble sont datées de la première moitié du XVI^e s. pour l'une et de la seconde moitié pour l'autre. Une troisième monnaie dans l'unité supérieure date de 1653.

Dernière séquence d'envasement à l'est (zone I) (K6)

- 269 Parallèlement à ces activités, une sédimentation naturelle limitée se maintient dans la partie orientale de la place où les derniers dépôts du comblement du fossé ont repoussé la nappe d'eau résiduelle (zone I). Cette séquence sédimentaire est représentée par

plusieurs couches qui se développent entre 164,10 et 165,30 m le long de l'axe d'écoulement et atteignent la cote de 166,50 m sur le côté nord. En effet, les remblais en provenance du sud dominant et repoussent la nappe d'eau sur le bord nord du fossé (**fig. 61K6**). Lors de périodes calmes, l'étendue d'eau favorise le développement de lits de vases issus de processus de décantation. Elle est aussi alimentée en sédiments sableux par des eaux ruisselant sur les talus de comblement dont la capacité de transport est variable (de diffuse à concentrée).

- 270 À l'ouest, dans la zone II, de minces lits de vases et de sables limoneux se développent et montrent l'atterrissement progressif du milieu du fossé entre 164,20 et 164,30 m. L'absence de reste de cladocères traduit l'exondation trop importante du milieu, qui ne permet pas le développement d'herbiers aquatiques, nécessaire à l'installation de ces micro-crustacés.
- 271 Sur le site de l'Opéra, un alluvionnement qui résulte principalement de processus de décantation, a été isolé dans le fossé entre 163,40 et 164,40 m. Daté des XV-XVI^e s., il est mis en place par le Rhône. Or, l'observation à la loupe binoculaire des échantillons prélevés sur le site des Terreaux pour chaque phase, permet seulement de déceler une légère influence rhodanienne, limitée à la partie est de la place. Cette possible intervention fluviale reste donc difficile à confirmer. Il est possible que des crues débordantes du Rhône n'atteignent que la partie orientale de ce quartier c'est-à-dire principalement le tronçon du fossé à l'emplacement de l'Opéra jusqu'à la limite est de la place des Terreaux (zone I).

Les étapes de la reconversion à travers les archives

La boucherie de la Lanterne

- 272 Projetée dès 1538 au moins, le chantier de construction de la nouvelle boucherie fut très rapidement mis en œuvre, à l'ouest de la porte de la Lanterne, de laquelle elle est séparée par une place, la place de la Boucherie. Il semble qu'elle ait été installée dans le fossé proprement dit, mais il reste difficile de déterminer si elle s'adossait au mur d'enceinte ou si son tracé suivait plutôt le mur d'escarpe. On ne possède pas de plan la figurant dans son état primitif, c'est-à-dire avant l'incendie qui la détruisit dans la nuit du 13 au 14 octobre 1734 et à la suite duquel elle fut réédifiée avec des agrandissements¹⁴⁶. Seule la vue figurée sur le plan scénographique permet de se faire une idée des bâtiments de la première phase de construction. Cette représentation en perspective n'est pas directement superposable au plan de 1755¹⁴⁷.
- 273 La construction de cette boucherie nécessitait que l'on comble préalablement les fossés. Ce qui est en partie consigné dans un rôle des
houvraiges à piocher, pourter et charnier les terres pour remplir les fossez entre les deux portes de la Lanterne et Chenevier, pour l'édiffiement de la bocherye que se fait à présent entre lesd. deux portes et dedans lesd. fossez,
- 274 daté d'octobre 1539¹⁴⁸. Les pierres provenant de la démolition de la porte et d'une des tours de la Lanterne furent employées dans sa construction, après que les conseillers de la ville, suivant la permission octroyée par le Roi, aient baillé les travaux de démolition à prix-fait à un maçon de la ville, à la fin de l'année 1539. A la suite de quoi, il devint également impératif de démolir les deux tours qui s'élevaient entre les portes de la Lanterne et de Chenevier, au risque, sinon de rendre la boucherie *difforme* ¹⁴⁹.

Autorisation était accordée sur ce fait par le lieutenant de la Sénéchaussée, à la réserve toutefois que les conseillers s'engagent à

refaire et remectre lesd. tours au premier estat et ainsi qu'elles sont de présent
touttefoys et quantes que par le Roy notre s(eigneu)r sera ordonné et commandé¹⁵⁰.

275 Cette clause restrictive ne paraît guère avoir de sens sur le plan technique ou pratique ; s'agit-il d'exprimer la puissance royale !

276 Cette boucherie fût semble-t-il doublée par un projet de triperie, prévue quelques années plus tard, en 1563-1564, sur la partie orientale des fossés, à proximité de la loge des arquebusiers¹⁵¹ (cf. mention sur le plan scénographique) (**fig. 68**). En fait, le terrain sur lequel elle devait être édifiée, avait été divisé en lots vendus à deux particuliers, au cours de l'année 1556. Le premier lot s'étendait d'ouest en est, depuis la

place nouvellement faicte au-devant les murailles du jardin du couvent de Saint-Pierre les Nonains

277 (à peu près la place des Terreaux) jusqu'au second qui comprenait la loge et bute des Arquebusiers¹⁵². Les deux propriétaires avaient déjà commencé à bâtir ces terrains, après les avoir comblés, ce dont ils sont dédommagés par la ville. Les dépenses occasionnées par l'installation de cette triperie révèlent en outre, que des travaux de terrassement importants eurent lieu à cet endroit au cours de l'année 1564. Il s'agit de mandements et de quittances pour

la levé des terres mysés dans les faussez Lenterne au dedans et dehors la tripperie
dont un précise que quatre cens cinq toyse terre du long des faussez Lenterne, [a été] mise dans les faussez Lenterne au-dedans et dehors la tripperie.

278 S'agit-il de 405 toises, prélevées aux talus des fossés, pour être reversées dans le fossé proprement dit, afin de le combler¹⁵³ ?

Les travaux de terrassement liés au comblement

279 Ils sont également évoqués dans les actes de cession du terrain des fossés à des particuliers, qui la plupart du temps avaient obligation d'y construire des maisons. Pour des raisons de clarté, il a paru préférable de regrouper les mentions isolées relatives à ce comblement en les faisant suivre d'une courte chronologie des secteurs mis en vente par la ville, afin de bien mettre en valeur la progression de l'urbanisation des lieux.

280 Une dépense pour

avoir osté la terre du long des vielz faszez Lenterne et icelle porté dans lesd. faszez
que ne servent et ce pour faire une platte forme pour servir de place publique,

281 datée de septembre 1561 constitue sans doute l'une des mentions les plus intéressantes du genre. Si la localisation de ces travaux n'est guère possible (s'agit-il de la place des Terreaux ?), en revanche les modalités de ce remplissage sont assez bien détaillées. Il est en effet manifeste, dans ce cas, que la terre des talus (glacis nord ou talus sud) des fossés a été enlevée pour être déversée dans le fossé *stricto sensu*. En d'autres termes, l'aplanissement des abords et le comblement étaient effectués en une seule opération¹⁵⁴. Ce que détaille précisément un texte postérieur (1565) dans les termes suivants :

pour avoir ostées et levées les terres des faszez de la Lanterne, pour rabaisser lesd.
terres selon le nyveau et haulteur des aultres terres estans du costé du monastère
Saint-Pierre, et aussi pour avoir couvrir les immondices estons esd. faszez¹⁵⁵.

Brève chronologie des maisons implantées sur les anciens fossés de la Lanterne

De la Saône à la porte de la Lanterne

- 282 L'une des premières parcelles appensionnées, c'est-à-dire vendue, par la ville à un particulier en 1540, se trouvait à proximité de la nouvelle maison du poids des farines, aussitôt reconvertie semble-t-il en filature de soie. L'emplacement exact de ce bâtiment n'est pas connu, mais il semble qu'il était situé à la hauteur de la porte de la Lanterne, sur le côté septentrional des fossés (vers la place des Carmes). Le preneur est d'ailleurs autorisé à construire et
- bastir sur la fondation et muraille appelé faulse brave des faszez prochains de lad. ville et du cousté desd. faszez de la longueur de huit toises ou seze pas¹⁵⁶ ;
- 283 sans doute par fausse braies faut-il entendre contrescarpe¹⁵⁷. Le futur bâtiment devait servir à abriter
- une maison pour y tenir molins à filer et retordre soys à faire veloux et draps de soys, faire taintures et au-dessus des mestiers à faire desd. veloux et draps de soys.
- 284 Cette vente était donc destinée à encourager l'industrie de la soie, encore nouvelle dans la ville. Cet acte révèle également qu'avant même de proposer les terrains libérés par les Fossés de la Lanterne, la ville avait commencé d'y bâtir en son nom propre¹⁵⁸.
- 285 Entre la Boucherie et la porte de la Lanterne, certaines des constructions ordonnées par la ville étaient louées dès 1543, date de la première mention de ce type de contrat. La construction de la boucherie a sans doute favorisé l'urbanisation précoce de ce secteur, qui fut d'ailleurs mis en vente, par "pies" ou parcelles, négociées ou non en lots, dès 1549¹⁵⁹.
- 286 La section immédiatement située à l'ouest de la boucherie fit également l'objet d'une opération de vente, cette même année 1549. Seules cinq "pies" purent être créées, du fait de la topographie exigüe des fortifications à cet endroit¹⁶⁰. En outre, sur cette section, comme sur la précédente, les maisons à construire devaient ouvrir au nord, sur la place de la Feuillée ou sur celle de la Boucherie, et elles devaient s'appuyer sur *le derrier*, sur le vieux mur de la ville. Aussi était-il permis d'ancrer les maçonneries dans le mur d'enceinte, tout en lui conservant une épaisseur minimale de 0,60 m¹⁶¹, afin de ne pas éventrer les murs arrières des maisons de la rue du Bessard, dont la présence est attestée depuis le XIV^e s. au moins.
- 287 Des reconnaissances extraites de Saint-Pierre-les-Nonains. et datées de 1353, mentionnent en effet l'enceinte et les degrés qui y mènent (*clausuras civitatis et eschallas clausurarum*) parmi les confins de maison de la rue du Bessard¹⁶². Ceci est également confirmé par un texte mettant en cause, en 1382, Michel Chenevrier du fait de sa maison *joignant aux diz murs* de la ville. Il refusait
- d'abatre un peut de sa dite maison pour la séparer des diz murs, et il était allé même jusqu'à percer les diz murs en plusieurs lieux, tant pour faire une cheminée, comme pour fenestres pour donner clarté en sa dite maison.
- 288 Ceci représentait un risque car M. Chenevrier pouvait dès lors *bouter dedenz la dite ville toutes gens comme il lui plairoit*¹⁶³.

De la Porte de la Lanterne au Rhône

- 289 La volonté de céder la portion entre la porte de la Lanterne et le Rhône aux constructions est exprimée en 1551, dans un acte émis par la Sénéchaussée, sur

commission du Roi qui espérait tirer profit de l'opération pour financer un projet de maison *sur les roches près du pont de Saonne*. Les conseillers protestèrent, au nom de la communauté, se présentant comme les légitimes propriétaires du terrain des fossés, terrain dont la ville avait en outre le plus grand besoin, faute de posséder d'autre domaine et que, par ailleurs, la ville avait déjà commencé à faire construire :

lesd. fossez sont à lad. ville et communauté de tous temps et d'ancienneté et que, devant que fussent fossez, estoient maisons particullières, lesquelles furent abatues après que lad ville les eust récompensé et que la ville a ja basti maisons en partie desd. fossez, desquelz la ville a tousiours jouy et les jeux de l'arquebutz, arbaleste et de l'arc y ont accoustumez estre exercez ; et que la ville, laquelle est paouvre en deniers, n'a moyen pour faire domayne que desd. fossez, comme les autres ville ont du domayne, des bastymentz par eulx faictz et places publiques, comme à Paris le pont Notre-Dame¹⁶⁴.

- 290 La ville obtint gain de cause puisqu'elle passa les appensionnements ultérieures en son nom. Cette affaire provoqua peut-être une interruption de l'urbanisation pendant trois ans, car la reprise des ventes n'eut lieu qu'en 1554. La section se divise en deux autres, de part et d'autre de la place des Terreaux.

De la Porte de la Lanterne à la place des Terreaux

- 291 Les ventes semblent s'échelonner de 1554 à 1556, date à laquelle les angles sud et nord/ouest de la place ont été cédés¹⁶⁵. A l'inverse des sections plus occidentales, les contraintes sont faibles et les maisons projetées peuvent ouvrir au sud sur la rue des Ecoisons. De plus, la surface libérée est nettement supérieure, aussi est-il prévu d'ouvrir des maisons au nord, sur la place des Carmes. Dans ce contexte, le contrat passé, en 1554, pour la partie sud-ouest du massif (angle de la rue des Ecoisons et de la rue Lanterne) précise que le preneur est autorisé à démolir la muraille de la ville, et d'en utiliser les pierres à son gré. Quant à la future rue des Ecoisons, elle devait être alignée sur le mur d'enceinte et posséder une largeur de 15 pieds au moins¹⁶⁶ (*cf. infra*). Enfin, cet acte contient l'ordre de démolir la loge des arbalétriers *estant à présent en lad. place* et d'évacuer le couvert et pilliers de boys et thuilles.

De la place des Terreaux au Rhône

- 292 À partir de 1556, les constructions privées s'installeront sur la section qui va de la place des Terreaux au Rhône¹⁶⁷. Il semble que cette section se soit urbanisée par à coups jusqu'au XVII^e s.
- 293 L'urbanisation des anciens Fossés de la Lanterne était bien engagée vers 1555. Bien entendu, les ventes n'étaient pas toujours immédiatement suivies de la construction des maisons et les parcelles pouvaient demeurer quelques années en terrain vague, peut-être même sans comblement. A ce titre, l'exemple du terrain racheté par la ville pour la triperie est intéressant : vendu en 1556, le terrain est en cours d'édification en 1563-1564, mais les bâtiments ne paraissent pas être achevés. Néanmoins, il est certain que les conseillers avaient cherché à éviter la formation d'un *no man's land*, en faisant obligation au preneur de construire sur sa parcelle dans les deux ans suivant son acquisition. Cette clause est en effet inscrite dans la plupart des actes d'appensionnements¹⁶⁸. Cette urbanisation nécessitait également l'aménagement de voies de circulations et, en outre, elle s'est en partie organisée autour d'un espace non construit : la place des Terreaux.

Prolongement de la rue Saint-Pierre

294 En 1554, on fit

comblir la fosse de la Lanterne, le droict de la rue Saint-Pierre, pour faire un passaiage public, chose très nécessaire pour la décoration et commodité de la ville¹⁶⁹.

295 La création de ce passage entraînait la rupture du mur d'enceinte à la hauteur de la rue Saint-Pierre, décision qui fut prise deux mois plus tard, en octobre 1554¹⁷⁰.

Création de la place des Terreaux

296 Il ne semble pas que la place des Terreaux ait été prévue avant 1556, en tout cas il n'existe pas de mention s'y rapportant avant cette date. Son origine est sans doute liée à la présence du couvent de Saint-Pierre les Nonains, qui la borde sur son côté sud. A la faveur d'une transaction par laquelle elles cédaient à la ville leurs droits sur la rente des Fossés, les moniales ont en effet exigé, afin que nul ne puisse regarder par dessus les murs de leurs jardins, que les conseillers s'engagent à ne rien laisser construire

et à jamais laisser et mettre en place publique et commune lesd. fossés et place qui est à présent tout au long et au devant et, ainsi qu'elle se comporte, la ruelle des Escloysons et contenue de la clôture des jardins dudict convent et monastaire Sainct-Pierre. Les conseillers pourront vendre le reste de la place desdictz fossés et vieilles murailles depuis la maison dud. Fournel et la muraille du dernier jardin desd. dames (...) jusques à ladicte rivièrre du Rosne (...)

297 Comment faut-il comprendre *la muraille du dernier jardin des Dames* ? Comment la replacer sur le plan scénographique ?

298 Enfin la destruction du mur d'enceinte et une partie du comblement de la place sont à la charge des Dames de Saint-Pierre, qui peuvent, dans les deux ans à venir, récupérer les pierres issues de la démolition et doivent faire jeter les matériaux résiduels dans le fossé¹⁷¹.

299 Très rapidement après cette transaction les mentions de *place nouvellement faite* foisonnent dans les textes.

Ouverture de la rue de Clermont

300 Trois textes de 1565 attestent qu'un chemin a été ouvert au détriment du jardin des moniales de Saint-Pierre-les-Nonains. Le jardin fut ouvert

à l'endroit du Piastre Sainct-Esprit et les fossez de la Lanterne par un chemin public (...) traversant sur les fossez de la Lanterne,

301 aussi la ville prit-elle en charge de refaire la muraille du jardin.

302 L'est de la place des Terreaux était donc, à cette date, comblé et traversé par une rue ou un chemin. On voit ainsi, qu'entre le prolongement de la rue Saint-Pierre, en 1554, et l'ouverture de la rue Clermont, il s'est écoulé une dizaine d'années. Le comblement de la place des Terreaux s'est sans doute fait petit à petit et l'aménagement de ses abords étaient encore en cours durant cette même année 1565, puisqu'on a fait

ostées et levées les terres des fossez de la Lanterne, pour rabaisser lesd. terres selon le nyveau et haulteur des autres terres estans du costé du monastère Sainct-Pierre.

- 303 Le texte signale aussi que l'on a dû couvrir les immondices estans esd. fossez¹⁷², prouvant que la place n'offrait pas encore une physionomie bien engageante et qu'elle n'était peut-être pas à niveau sur toute sa superficie.
- 304 Ainsi, avant l'aménagement, le comblement des fossés était préalablement réalisé soit par les acquéreurs des terrains à construire, soit par des terrassiers sur ordre et aux frais de la ville. Ce comblement n'a pas été effectué de manière systématique sur toute l'emprise de l'ancien fossé de la Lanterne, mais plutôt au coup par coup, à la faveur des diverses opérations d'urbanisation du secteur. L'évocation d'immondices déposés dans les fossés prouve, si besoin était, qu'ils ont en outre assuré la fonction de dépotoir préférentiellement, sans doute, dans les zones délaissées par les remblaiements organisés. Autant d'éléments, confirmés par la fouille, comblement progressif et eaux stagnantes dans le fond du fossé.

Un cloaque sur la place des Terreaux ?

- 305 Il reste à aborder un dernier aspect de ce comblement aléatoire : celui de la formation, ça et là, de cloaques, pour employer l'expression des rédacteurs du XVII^e s. Par cloaques, il faut comprendre des zones d'eaux stagnantes. A ce titre, le constat de *puanteur et infection* qui régnaient autour de la place des Terreaux, *au-devant le jardin des Dames de Saint-Pierre*, levé en 1579 par le voyer de la ville est révélateur¹⁷³. L'année précédente, les membres du consulat, à la suite d'une *vue de lieu* s'interrogeaient sur les moyens de *combler le cloaque d'eau (...) des fossés de la Lanterne (...) qui empest[ait] et corromp[ait] le bon air de ce quartier là et y rend[ait] ung très dangereux passaiage pour la nuict, ainsy que depuis deux jours l'on a cogneu, y ayant esté trouvé ung corps d'homme mort*¹⁷⁴. Accident ou dépôt macabre, quelqu'ait été la raison de la présence de ce corps, il est en tout état de cause certain que le fossé présentait, à proximité du couvent de Saint-Pierre-les-Nonains, un zone d'eaux croupissantes.
- 306 Difficile de préciser plus finement la localisation exacte de ce cloaque. Il est bien dit dans l'acte de 1579, que les eaux s'arrêtaient près du temple édifié par les protestants au cours des années 1570, devant le jardin des Dames de Saint-Pierre, ce que confirme une mention de 1581 qui signale que le cloaque
 qui estoit en la place des foussez de la lanterne se trouvait vis à vis du clos du
 monastaire Saint-Pierre¹⁷⁵.
- 307 Mais, s'il est possible de situer ce temple sous l'hôtel de ville, à l'est de l'actuelle place des Terreaux, le couvent de Saint-Pierre n'offre pas un repère topographique bien précis, étant donné l'extension des terrains qui le composait (*cf. fig. 68*). Tout au plus peut-on exclure la zone occupée par le prolongement de la rue de Clermont, réalisé en 1556. A moins d'envisager une rue fangeuse et impraticable, force est d'admettre que le cloaque devait se trouver d'un côté ou de l'autre, ou de part et d'autre, de cette voie. La présence, à l'ouest de la place des Terreaux, de la rue Saint-Pierre, ouverte depuis 1554, en limitait le développement occidental. Le problème reste donc de savoir si le cloaque évoqué au long de ces textes se trouvait dans le périmètre de l'actuelle place des Terreaux ou s'il se situait plus à l'est. Les eaux qui se déversaient dans les fossés, provenaient (entre autres) du Griffon, sans doute, par le canal de l'actuelle rue Romarin, soit peu ou prou, au droit de l'actuel escalier de l'Hôtel de Ville¹⁷⁶. Un acte consulaire daté de 1581, précise en effet qu'une maison édifée sur le côté est de la rue Romarin, à son débouché sur la place, était située *vis à vis* du cloaque¹⁷⁷. Il est permis

d'imaginer à cet endroit une zone déprimée qui collectait les eaux du versant de la colline de la Croix-Rousse, puisqu'en 1579, une délibération consulaire précise qu'il y avait des eaux dormantes depuis l'angle de la (future) rue Sainte-Marie-des-Terreux jusqu'au Rhône qui se *rendaient et s'arrêtaient* près du Temple¹⁷⁸. Autant d'éléments qui confirment que le cloaque occupait surtout le secteur orientale de la place des Terreux/Hôtel de Ville, sans doute de part et d'autre du débouché de la rue Romarin.

- 308 La disparition de ce cloaque fût effective en 1581, lorsque la ville, à la suite de remontrances des habitants du quartier, décidait d'une part de détourner les eaux qui s'y écoulaient vers le Rhône, d'autre part de le combler pour l'assainir. La première opération consistait à relever le pavé du côté nord de la place ou le faire *chausser en pente*, depuis l'ouest de la place des Terreux jusqu'au Rhône¹⁷⁹. La deuxième consistait à *remplir de terre le cloaque*, les deux réalisations étant financées par les propriétaires riverains.

La vie quotidienne à travers l'analyse du grand dépotoir du XVIe siècle

- 309 Plus de 100 000 objets entiers ou fragmentés ont été extraits de cette décharge improvisée. La vase renferme intacts de très nombreux objets, mais surtout elle a permis la conservation de matériaux organiques lesquels d'ordinaire manquent cruellement à l'étude de la vie quotidienne. Outre les os, les objets en céramiques et verre, de nombreux objets en bois, cuir, vannerie, textiles... ont été retrouvés. De plus la vase a assuré une excellente conservation du métal. Un simple « inventaire à la Prévert » donne une idée de la richesse de ce mobilier : 5600 fragments de céramique, 200 objets en bois, 4000 fragments de cuir (dont 50 chaussures entières, fourreaux, bourses...), 946 fragments de textiles, 1300 objets en métal, 12000 fragments de verres, 161 monnaies et jetons français ou de Nuremberg, 30 objets de tabletterie, 2 grandes vanneries etc.. Cet ensemble donne une image assez complète de la vie des Lyonnais durant la deuxième moitié du XVIe s., car tous les aspects de leur quotidien apparaissent, non pas à travers quelques matériaux, mais avec une représentativité réellement inhabituelle.
- 310 Une bonne part de ces pièces, toutes inédites à Lyon, sont dans un état de conservation et d'un intérêt suffisamment exceptionnels pour faire l'objet d'un traitement de conservation, puis d'une restauration et mériteraient largement d'être présentées au public.

La céramique

- 311 La plus grande partie du mobilier, soit 50257 fragments, provient du remplissage du fossé, bien daté du milieu du XVIe s. par l'étude numismatique¹⁸⁰ et par les archives. Bien qu'issue de contextes divers — dépotoirs domestiques ou artisanaux, rebuts de foyers, etc — la céramique forme un ensemble homogène, représentatif de cette époque¹⁸¹.

Diversité et polyvalence des productions

- 312 Au milieu du XVIe s., le matériel céramique se répartit en plusieurs groupes techniques ou « familles »¹⁸².
- 313 La commune grise non glaçurée (famille G) regroupe 14059 tessons, qui représentent 28 % du total des fragments. Le vaisselier comprend en majeure partie des récipients utilisés pour la cuisson des aliments : marmites, coquemars, lèchefrites, pots à cuire les marrons, poêlons et couvercles. Quelques types de vases concernent le transport, tandis que de petits récipients trapus témoignent de la conservation des aliments. Cette production fournit également des chauffe-plats, des bassins à usage multifonctionnel et enfin, des coquetiers (fig. 72, 73). En comparaison, la présence de commune grise glaçurée reste anecdotique avec un total de 57 fragments.

72- Commune grise (famille G)

73- Commune grise (famille G)

- 314 La commune rouge glaçurée (famille R1) comprend 7067 tessons, soit 14 % du total des fragments. La production couvre une large palette d'utilisation : la cuisson, avec différentes sortes de marmites et de coquemars ; le service des boissons, avec plusieurs modèles de cruches ; la consommation, représentée par les assiettes creuses et les écuelles ; les accessoires de service, par les chauffe-plats ; la conservation, par les albarelli, gourdes et autres vases de stockage ; la préparation, par les jattes et le confort, avec les bassinoires (fig. 74, 75, 76). La commune rouge non glaçurée ne compte que 877 tessons (1,7 %) et ne concerne que de rares marmites, une gourde de transport, et toute une série de couvercles creux.

74- Commune rouge glaçurée (famille R1)

75- Commune rouge glaçurée (famille R1)

76- Commune rouge (famille R1)

- 315 Le « service vert » de Meillonas (famille B1) comprend 8219 fragments, soit 16,3 % du total. La production couvre également une large plage d'utilisation, qui va du pot de fleur aux traditionnels pots à cuire, coquemars, lèchefrites, en passant par les écuelles, les assiettes creuses, les jattes, chauffe-plats, biberons, vases à boire, gourdes et vases de stockage (**fig. 77, 78**).

77- Meillonnas (famille B1)

78- Meillonnas (famille B1)

316 La faïence (famille F) ne comporte que 2058 fragments, soit 4 % de l'ensemble. La production reste principalement axée, d'une part, sur les vases de pharmacie tels que

l'albarelo, la chevrette ou la cruche, sans oublier les couvercles et quelques récipients utilisés pour la conservation des denrées et d'autre part sur la vaisselle de table décorée : écuelles à oreilles, assiettes et plats creux (**fig. 79**).

79- Faïence (famille F)

- 317 La céramique à glaçure verte sur engobe blanc (famille El) compte 8612 fragments, soit 17 % du total. La production offre une remarquable diversité, en couvrant pratiquement toutes les fonctions : assiettes creuses, écuelles à oreilles, tasses, divers types de jattes et de cruches, pichets, biberons, gourdes, lèchefrites, chauffe-plats. Il faut aussi mentionner d'autres récipients moins courants, tels que l'albarelo, la chaufferette, le pique-fleurs, le bougeoir et la « dînette ». Par contre, cette famille n'a jamais produit de marmites, de pots à cuire ou de coquemars (**fig. 80, 81**).

80- Verte sur engobe (famille EI)

81- Verte sur engobe (famille EI)

- 318 La céramique « rouge décorée » (famille E2) se limite à 1578 fragments (3 %) ; la présence de décors réduit l'éventail du vaisselier aux formes ouvertes, assiettes creuses ou plates, écuelles, ainsi qu'à quelques chevrettes (**fig. 82**).

82- Rouge décorée (famille E2)

- 319 La céramique « jaune décorée » (famille E5) comprend 5486 tessons, soit 11 % du total. Là également, le caractère décorée de cette famille en restreint les exemplaires aux plats, assiettes et écuelles, à quelques cruches et leurs couvercles, à de la « dînette » et à un vase de stockage (**fig. 83**).

83- Jaune décorée (famille E5)

- 320 Les « *sgraffitos* » (famille E7) ne rassemblent que 527 fragments, soit tout juste 1 % du total des fragments. Il s'agit d'une production où la faible représentation des formes, assiettes creuses, écuelles, se trouve largement compensée par la qualité du décor (**fig. 84**).

84- *Sgraffito* (famille E7) *Importance des divers productions au XVIe siècle*

- 321 Un **tableau** (18) établi à partir du nombre de fragments avant collage montre l'importance relative de chaque famille et peut se comparer avec celui établi pour la première moitié du XVIe s.¹⁸³.

Tableau 18 : Importance des divers productions au XVI e siècle

- 322 Au milieu de ce siècle, la commune grise, bien qu'affichant un net recul, reste la production la plus utilisée, alors que la commune rouge glaçurée se trouve maintenant supplantée par les productions de céramique à glaçure verte sur engobe et par le service vert de Meillonnas. La montée des productions décorées et de la faïence est nettement perceptible, de même que le désintérêt qu'occasionne la commune rouge non glaçurée.
- 323 Il semble donc que l'ordre établi au cours de la première moitié du XVIe s. soit en train de changer : l'association commune grise-commune rouge glaçurée, héritée du Moyen Âge, cède devant l'apparition de nouvelles productions, ce qui entraîne une modification du vaisselier.
- 324 Il faut maintenant essayer de comprendre ce phénomène, se donner des pistes de recherches, dégager les mécanismes qui déterminent les productions (Verhaeghe, 1987).

Innovations techniques

- 325 Elles « n'ont une influence réelle que si elles sont durables » (Verhaeghe, 1987). Cette phrase permet de mieux comprendre les conséquences des deux importants changements qui marquent l'évolution de la céramique lyonnaise depuis le Moyen Âge.
- 326 Jusqu'à la fin du XIIe s., la production de céramique montre une remarquable homogénéité, aussi bien par le mode de cuisson réducteur que par la typologie limitée aux oules et aux cruches à bec ponté, servant exclusivement à la cuisine. A cette époque, l'introduction de la cuisson oxydante et de la glaçure par saupoudrage ont eu un effet stimulant sur l'évolution du mobilier, avec l'apparition de vaisselle de table très décorée. Un certain immobilisme s'installe alors, qui dure jusqu'à la fin du XVe s. : la production en commune grise aboutit à des récipients destinés à la cuisson des aliments (marmites et coquemars), tandis que la commune rouge glaçurée abandonne son côté « vaisselle de luxe » pour se recentrer sur la production de formes basiques, telles que la cruche de table ; pourtant, ça et là, de rares marmites, poêlons ou tasses montrent, dès le XIVe s., que cette famille cherche à innover.
- 327 Un deuxième changement intervient au début du XVIe s., consécutif à l'apparition de nouvelles techniques de fabrication : d'une part l'application, sur le récipient, d'une

couche d'argile fortement délayée, l'engobe, crée une zone neutre qui favorise la pose de glaçures colorées ; d'autre part, l'utilisation comme engobe d'argiles différentes, permet de créer des fonds colorés blanc, rouge ou brun, qui servent de base à des motifs décoratifs tracés à la barbotine. La glaçure n'est maintenant plus saupoudrée, mais préparée à part, sous forme de glaçure liquide dans laquelle l'artisan immerge le vase, ce qui assure une meilleure couverture de la pièce¹⁸⁴.

Un processus de concurrence

- 328 Ces innovations entraînent l'apparition de nouvelles familles et donc d'un processus de concurrence. Celle-ci constitue sans doute l'un des principaux moteurs de l'évolution du mobilier avec d'une part la concurrence des produits extérieurs à la région et d'autre part, celle qui existe entre productions locales.

Produits importés

- 329 Les études du mobilier lyonnais montrent une absence quasi-totale de produits importés. Tout au plus pouvons-nous citer quelques faïences du sud de la France ou de l'Espagne vers la fin du XVe s., ou d'Italie au début du XVIe s. Au milieu de ce siècle, sur les 50 000 tessons du remplissage du fossé des Terreaux, nous ne dénombrons que 4 fragments de grès vert céladon, 5 fragments de grès allemand et 11 fragments de porcelaine orientale, ainsi que quelques faïences italiennes (**fig. 85**). La faible quantité de céramique chinoise s'explique aisément par des liaisons commerciales peu développées, le petit nombre de faïence italienne, par la présence de faïenciers italiens à Lyon dès le début du XVIe s., ce qui rend inutile un commerce avec l'Italie, mais le caractère rarissime des grès est plus problématique : cette production, très répandue dans d'autres régions de la France depuis le Moyen Âge, ne semble arriver à Lyon qu'à la fin du XVIIIe s., voire au XIXe s., alors qu'il n'existe, pendant toute la période moderne, aucune production régionale de cette qualité¹⁸⁵.

85- Grès et porcelaine

Grès céladon

Porcelaine

Produits locaux

- 330 Avec une présence aussi faible de produits étrangers, la concurrence ne s'exerce donc qu'entre les productions régionales¹⁸⁶. Au milieu du XVIe s., pas moins de huit familles se partagent le marché, avec des répertoires différents.
- 331 En ce qui concerne la cuisson des aliments - marmite, coquemar, lèchefrite, pot à cuire, poêlon - la commune grise (famille G) possède une position privilégiée en fournissant l'essentiel de ce mobilier et ce, depuis le Moyen Âge. Au milieu du XVIe s., elle bénéficie, grâce à l'imitation de récipients en métal - la marmite à anses coudées - d'un élément porteur de très grande diffusion, au point d'éclipser les autres formes, à l'intérieur même de sa propre production. Cependant, elle doit compter avec deux autres familles particulièrement actives : la commune rouge glaçurée R1 et le « service vert » de Meillonas B1.
- 332 La première reste une valeur solide, qui fournit coquemars et marmites tout en perpétuant une tradition héritée du Moyen Âge : rappelons que la technique de la glaçure par saupoudrage, apparaît quelques trois siècles plus tôt ! Les marmites, standardisées au niveau de la forme globale - un fond hémisphérique surmonté d'une panse globulaire sur laquelle sont accrochées deux petites anses opposées - montrent suffisamment de variantes dans le rebord pour pallier le côté rustique du produit en donnant l'impression d'un large éventail de formes. C'est en quelque sorte le pendant aux marmites grises à anses coudées : en effet, ces marmites à pâte rouge glaçurée constituent, dans cette catégorie, l'ossature de la production en R1 tout au long du XVIe s.

- 333 Le « service vert » ne se place pas dans la même catégorie : cette famille de façon originale se démarque des autres productions par la qualité particulière de ses céramiques recouvertes d'une glaçure verte brillante. Toutefois, au milieu du XVI^e s., la fabrication de récipients destinés à la cuisson ne représente pas l'une de ses priorités. Ainsi, le service vert ne propose que quelques pots à cuire à fond plat¹⁸⁷ et surtout des coquemars dont l'unique anse possède une courbure caractéristique. Les vases montrent une épaisseur de pâte relativement fine, qui laisse deviner une excellente pratique, mais les rend très fragiles.
- 334 Quant à la céramique rouge sans glaçure, l'unique exemplaire de marmite rencontré place des Terreaux laisse penser qu'il s'agit là d'une « fin de série », cuite malgré son absence de glaçure ; par contre, il semble bien, d'après les nombreux exemplaires trouvés dans le remplissage du fossé, que cette production se soit spécialisée dans les couvercles creux.
- 335 Dans la catégorie des récipients servant à la préparation des aliments, le bassin, en commune grise, reste sans équivalent dans les autres familles ; il s'agit d'un récipient à usage multifonctionnel, utilisé aussi bien pour la préparation que pour le service, la lessive ou la toilette. Les jattes se trouvent, elles, surtout en céramique verte sur engobe ; cette famille en propose un large choix, par la combinaison de divers éléments : paroi évasée, cylindrique, avec ou sans marli, présence ou non du bec pincé, choix entre divers système de préhension, oreille ou anse, laquelle peut s'accrocher sur le rebord ou sur la paroi. Face à une telle profusion, la commune rouge glaçurée n'aligne que quelques types¹⁸⁸ que l'on retrouve avec une grande régularité tout au long du remplissage du fossé. Par contre, les jattes ne sont pas le point fort du service vert ; néanmoins, les rares exemplaires surprennent par leur réalisation, toute en finesse et par leur profil différent, à longue paroi évasée terminée par un fond bombé !
- 336 La plupart des familles proposent des récipients pour le service et la consommation des aliments ou des boissons - assiettes creuses, écuelles, cruches - et c'est dans ce domaine que la concurrence reste la plus manifeste.
- 337 Les assiettes présentent toutes le même profil : fond plat, paroi évasée, marli horizontal ou légèrement évasé ; il faut néanmoins mettre à part les exemplaires proposés par le service vert dont le marli très évasé prolonge la paroi et augmente la contenance. Le problème des écuelles se pose de manière différente ; il doit s'agir du seul vase fabriqué aussi bien en verte sur engobe, qu'en commune rouge glaçurée, service vert de Meillonas et production décorée, dont le profil demeure identique : la forme, on ne peut plus simple, ne laisse pas grande place à l'innovation. Toutefois, les potiers de Meillonas contournent ce handicap et exercent leurs talents sur le système de préhension avec des oreilles festonnées ou quasi rondes.
- 338 Si, pour les formes ouvertes, le profil reste pratiquement invariable pour l'ensemble des familles, la commune rouge glaçurée et la verte sur engobe sont les seules, avec le service vert, à produire des vases non décorés. Une séparation trop rapide entre récipients fonctionnels et décoratifs peut s'avérer simpliste. Les nombreuses traces d'utilisation relevées à l'intérieur des assiettes ou des écuelles décorées prouvent que la population du XVI^e s. ne faisait pas la différence¹⁸⁹. Les décors, bien qu'issus d'une même technique de réalisation, montrent des résultats très inégaux.
- 339 Le caractère flou des motifs de la production jaune décorée E5 reste l'impression dominante fournie par cette famille. Les sujets, d'inspiration géométrique ou florale,

parfois figurative, semblent posés sur les vases au hasard et la présence systématique de taches vertes, voire de motifs dessinés à l'oxyde de cuivre, nuisent à la netteté du décor en se diluant fréquemment et en se mélangeant avec la barbotine.

- 340 Les *sgraffiti* E7, d'aspect plus élaboré, ne serait-ce que par l'ordonnance géométrique des motifs disposés en registres, révèlent, sous un regard plus attentif, des faiblesses de réalisation : maladresse du décor incisé qui sort souvent du registre, imprécision des limites de la barbotine sombre et des taches d'oxyde de cuivre, l'ensemble donnant une impression de travail exécuté rapidement.
- 341 Par contre, le choix des motifs et la qualité de leur exécution place la production rouge décorée E2 dans une catégorie plus luxueuse. Au milieu du XVI^e s., l'ornementation reste résolument concentrée sur la face interne : une frise court sur le marli entre deux traits, puis une seconde occupe le sommet de la paroi et enfin, vient sur le fond, le motif central. Le choix du décor de frise se cantonne dans une inspiration géométrique, sous forme de traits ou de rubans ondés, alors que le motif central puise dans un répertoire très diversifié en illustrant des thèmes géométriques, floraux, animaliers, religieux - avec le monogramme IHS-, ou même héraldique, dans le cas d'un plat aux armes du Dauphiné. Il faut noter qu'au milieu du XVI^e s., les productions décorées ne fabriquent pas de jatte, récipient qui pourtant disposent de grandes surfaces propices aux décors¹⁹⁰. Enfin, la verte sur engobe E1 a produit deux plats à décor incisé avant cuisson, de facture maladroite mais avec un sujet original, figuratif sur l'un et géométrique sur le second.
- 342 La cruche de table, produite pratiquement dans toute les familles, semble un accessoire incontournable dans le répertoire d'une production, mais à des degrés divers. On la trouve essentiellement dans les familles verte sur engobe E1 et commune rouge glaçurée R1. Cette dernière fait preuve d'invention en combinant différents éléments - anse verticale, anse en panier, bec pincé, bec tubulaire et même bec ponté directement issu du répertoire médiéval - pour aboutir à non moins de six types différents. La production à glaçure verte sur engobe préfère se limiter à deux types, l'un à bec pincé, le second à bec tubulaire, tous deux étant identiques à leur homologue en pâte rouge glaçurée. Par contre, la cruche ne semble pas inspirer les productions décorées, avec très peu d'exemplaires en *sgraffito* E1 et en rouge décorés E2 et quelques types en jaune décorés avec tous les problèmes de décor évoqués pour les formes ouvertes. Il faut noter qu'aucune cruche n'est recensée en service vert : une manière expéditive de résoudre les problèmes de concurrence¹⁹¹.
- 343 Il reste à évoquer les récipients destinés au stockage ou au transport : dans ce domaine, la rouge décorée et les *sgraffiti* ne proposent rien alors que les autres familles produisent des vases bien différenciés : pour le transport, la commune grise fournit d'énormes cruches globulaire, à bec tubulaire renforcé par une anse en panier¹⁹² ; dans la même catégorie, il faut citer, toujours en commune grise, des récipients de transport à fond plat et paroi droite, munis d'anses en panier sans équivalent dans les autres productions. En ce qui concerne le stockage, la commune grise et la commune rouge glaçurée ne sont guère prolifiques et leur catalogue se limite à une sorte de jarre à anse horizontale. Les gourdes en verte sur engobe ou en commune rouge glaçurée montrent une morphologie identique alors que le service vert, fidèle à sa politique, en propose une avec un profil différent.

- 344 La catégorie de la conservation n'est pas exploitée, sinon par un unique vase en jaune décorée ou un autre en service vert, tout deux de conception originale. Ceci dit, plusieurs familles copient l'*albarello* issu de la faïence.

L'impact des faïences

- 345 Les archives nous apprennent qu'au début du XVI^e s., des faïenciers italiens s'installent à Lyon pour produire des céramiques. Ils amènent avec eux un savoir-faire différent et surtout un catalogue de formes et de décors inédits. Il paraît intéressant d'évaluer l'impact d'une telle arrivée sur le milieu des artisans locaux, à partir des éléments apportés par l'étude céramologique.
- 346 Tout d'abord, il faut noter que l'arrivée de la faïence à Lyon coïncide avec l'émergence des techniques d'engobage, de trempage et avec l'apparition de nouvelles familles. Les productions décorées se développent alors et la rouge décorée E2, apparaît un peu comme la faïence du pauvre. Mais à part quelques *albarelli* et chevrettes, les formes et les décors proposés par la faïence ne sont pas copiés. Part ailleurs, la production de faïence qui vise essentiellement le marché pharmaceutique et le créneau vaisselle de luxe décorative¹⁹³ ne fait pas concurrence aux produits locaux dans la mesure où elle s'approprie une marge laissée libre. L'hypothèse de l'arrivée des faïenciers qui secoue le monde, plutôt immobile, des artisans potiers, ne trouve donc de justification, ni au niveau des formes de vases, ni à celui des décors et ne semble pas avoir eu d'effets directs sur les autres productions. Elle a servi tout au plus à limiter les importations de faïence en provenance du sud de la France ou des pays étrangers. Les productions régionales suivent donc leur propre évolution, sans perturbation : il ne faut pas oublier que les *sgraffiti* et la jaune décorée se trouvent déjà à Lyon à la fin du XV^e s., avant l'arrivée des Italiens. Seule l'émergence de la céramique rouge décorée, au cours de cette première moitié du XVI^e s. peut se lire comme une tentative de copier ou de faire face à la faïence ; dans cette optique, les artisans n'ont pas choisi le plagiat pur et simple, ni la copie à outrance, mais, à partir de leurs acquis techniques, ils ont su créer une production décorée assez belle pour allier le fonctionnel et le décoratif.

Imitations et plagiat

- 347 Les interrogations suscitées par l'apparition de la faïence entraînent des questions relatives au mécanisme de l'imitation d'un produit. Ce phénomène devient vite relativement complexe, car il interfère avec d'autres. L'imitation en céramique de formes existant dans d'autres matériaux, généralement le métal, se comprend aisément : ainsi la marmite à anses coudées en est le plus parfait exemple pour le XVI^e s. ; il faut citer également ces couvercles à charnière, en production jaune décorée, dérivés en droite ligne des couvercles de pichets ou d'aiguières en étain. Dans le même ordre d'idée, les écuelles et les assiettes ne sont-elles pas, à l'origine, des copies de récipients en métal ou en bois ? Malgré ces différents exemples, ce phénomène n'atteint pas une véritable ampleur.
- 348 Le plagiat entre les différentes productions n'est pas une pratique courante, comme le prouvent les réactions des productions locales face à la faïence. Il est évident qu'à l'intérieur des catégories fonctionnelles, des productions différentes peuvent concevoir des vases identiques, mais chaque famille garde ses particularités.

Spécialisations

- 349 En effet, pour se démarquer des autres productions, certaines familles produisent des vases spécifiques adaptés à une seule fonction. Cette pratique peut s'expliquer de plusieurs manières : c'est un moyen de lutter contre la concurrence en proposant des produits différents ; c'est aussi un moyen d'attirer le client sur le reste de la gamme, plus commun. Les bougeoirs, les gourdes, les chaufferettes, les pique-fleurs font ainsi partie de cette spécialisation fonctionnelle, mais également les vases de transport en commune grise pourvus d'une anse en panier. Ce récipient a été créé spécialement à cet effet ; il ne s'agit pas d'une marmite ou d'une cruche sur laquelle se greffe un système de préhension horizontal, mais d'un vase conçu pour une fonction déterminée.
- 350 En fait, ce mécanisme de spécialisation démarre à l'aube du XIII^e s., dès la séparation entre vaisselle de cuisine et vaisselle de table : le pichet décoré du XIII^e s. n'a qu'une utilisation, alors que peu de temps auparavant, la cruche à bec ponté joue un rôle multifonctionnel. Mais la fabrication de poteries spécifiques semble stagner tout au long des XIV^e et XV^e s. et ce n'est que dans la première moitié du XVI^e s. que cette pratique paraît se systématiser. Pour expliquer une telle évolution, il faut ici faire intervenir les phénomènes de mode, les changements de goûts et de mentalités, que les artisans doivent suivre sous peine de perdre leur clientèle. Mais, avec comme objectif l'écoulement de leur production, les potiers innoveraient-ils ou se cantonnent-ils aux valeurs éprouvées des modèles de base, répondant à des besoins attestés ? C'est tout le problème de l'offre et de la demande qui est ici posé, avec les phénomènes de vulgarisation du produit, dont l'exemple type reste la marmite à anses coudées.
- 351 Depuis son apparition au milieu du XIII^e s., la marmite en commune grise a trouvé sa forme générale : un fond bombé et une panse globulaire terminée par un col plus ou moins évasé avec des anses qui s'attachent sur la lèvre et sur la partie supérieure de la panse. Le seul élément susceptible d'évoluer sans contrarier le caractère fonctionnel du récipient reste la lèvre et, entre le milieu du XIII^e s. et la fin du XV^e s., les potiers ne se privent pas d'exploiter cette possibilité en multipliant les différents types, sans qu'aucun ne supplante totalement les autres. A la fin du XV^e s., apparaissent les premières marmites à anses coudées qui vont prendre rapidement une telle expansion, qu'au milieu du XVI^e s., un seul type se trouve associé à cette marmite et de façon toute minoritaire. Cette histoire se décompose en plusieurs séquences : dans un premier temps, l'objet métallique, peut-être lui-même très apprécié, se voit reproduit en terre cuite. Dans un deuxième temps, la diffusion en grand nombre entraîne le processus de vulgarisation. Ensuite vient le temps du déclin, qui peut être relativement bref.
- 352 Ici, l'étude de la céramique avoue ses limites : il serait intéressant de connaître les facteurs qui ont permis à une forme de vase de rester en service pendant plus d'une centaine d'années. Est-ce le fabricant qui impose le produit ou est-ce que ce sont les utilisateurs qui dictent leurs choix ? Les facteurs liés aux progrès techniques, aux changements de mœurs jouent évidemment un rôle primordial, sinon comment expliquer le déclin de cette marmite et non celui des écuelles ou des assiettes, fabriquées en autant d'exemplaires, sinon plus ? La marmite disparaît au XVII^e s., remplacée par le pot à cuire à fond plat¹⁹⁴ alors que l'assiette et l'écuelle qui possèdent une spécialisation fonctionnelle intemporelle évoluent uniquement dans leur profil, tout en conservant la forme originelle qui reste irremplaçable.

- 353 La quantité de matériel recueilli lors de la fouille de la place des Terreaux permet ainsi d'étudier, dans une certaine mesure, les mécanismes qui président à l'évolution des céramiques. Les nécessités économiques obligent l'artisan potier (ou le revendeur) à écouler sa production pour vivre et la multiplication des familles entraîne des problèmes de concurrence. Chaque famille doit pourtant avoir sa spécialité pour essayer de se distinguer des autres. Certaines misent sur les décors, qui limitent toutefois la production aux formes ouvertes, d'autres, sur la qualité et l'originalité des produits, d'autres encore tablent sur une diversification des céramiques.
- 354 Ces phénomènes qui s'interfèrent fréquemment multiplient les pistes de recherches, mais donnent une première vision du mobilier. La commune grise, la commune rouge glaçurée, la verte sur engobe et le service vert sont en concurrence en ce qui concerne les récipients destinés à la cuisson et à la préparation des aliments. Les productions décorées, la verte sur engobe et la commune rouge se partagent le marché de la vaisselle de table, qui englobe le service et la consommation des aliments et des boissons.
- 355 Mais cette brève synthèse des informations fournies par le matériel de la place des Terreaux débouche évidemment sur des interrogations : relations entre producteurs et consommateurs, durée d'utilisation des produits, etc. L'étude montre toutefois, que loin de se détruire par une concurrence incessante, les productions s'évertuent à se différencier et contribuent par là à l'expansion du mobilier en ce milieu du XVI^e s.

La verrerie

- 356 L'importance du lot de verrerie recueilli dans le comblement du fossé a permis l'analyse la plus exhaustive qui ait été réalisée sur les chantiers lyonnais depuis la toute première étude en 1986 sur le chantier de la rue Tramassac (Auger 1990). Il a permis, de plus, une étude du verre plat, peu rencontré dans les fouilles ou délibérément oublié.

Le verre plat

- 357 Sur un ensemble de 661 fragments de verre plat, 112 sont en bon état de conservation et une recherche sur la technique utilisée pour travailler ce matériau a permis une étude détaillée.

Les formes

- 358 Toutes les pièces identifiées sont taillées au grugeoir, elles ont en moyenne 4 mm d'épaisseur, les formes sont variées, le plus grand fragment atteint 119 mm x 112 mm.
- 359 Quarante-neuf fragments ont été examinés à la binoculaire. 11 non altérés ont permis de détecter 8 fragments soufflés en cive grâce aux bulles concentriques et 3 en manchon car les bulles présentent un tracé linéaire. Plusieurs fragments de petites dimensions (de 38 à 66 mm) ont un seul côté arrondi. D'autres éléments quadrangulaires sont incolores avec de la grisaille (inscriptions et décor de frise) ; leurs largeurs varient entre 60 et 78 mm, il pourrait s'agir de bordures. De nombreux fragments ont des formes triangulaires, ils sont incolores, bleu, vert pâle, d'autres carrés ont permis la reconstitution d'un décor.

Les décors

- 360 De nombreux décors ont été identifiés, 5 fragments peints à la grisaille et au jaune d'argent ont permis de reconstituer un carré de 81 x 81 mm représentant un soldat barbu coiffé d'un casque à larges protèges oreilles (**fig. 86**). Un fragment (73 x 72 mm) peint à la grisaille et au jaune d'argent illustre le même personnage. Neuf autres éléments portent un décor ; 3 ont des lignes tracées à la grisaille ; leurs petites dimensions varient entre 74 et 21 mm. Un fragment (35 x 30 mm) est orné d'un personnage à cheveux courts avec une couronne de lierre. Un fragment de bord quadrangulaire porte un A gothique, gratté à la grisaille ; il s'inscrit dans un cadre. Sur un autre élément triangulaire (20 x 22 mm), est représentée une patte d'animal à la grisaille. Les décors des 3 derniers fragments, de petite taille, ne sont pas identifiables.

86- Fragment peint à la grisaille et au jaune d'argent

- 361 Deux éléments (60 x 40 mm et 50 x 40 mm) portent un décor de frise à la grisaille sur verre incolore : l'un est composé d'ovales de 30 mm de haut espacés de 12 mm, avec en dessous un décor de picots de 7 mm de haut et l'autre est orné d'un décor d'entrelacs peints en rouge et à la grisaille sur du verre incolore.
- 362 Trois autres très altérés¹⁹⁵, sont de forme quadrangulaire, l'un porte la lettre U de 10 mm de haut inscrite dans un cadre noir, le second (80 x 72 mm) porte plusieurs lettres gothiques : AHM sur la première ligne et un D et un U de 20 mm de haut sur la 2e ; elles sont inscrites dans un cadre dont l'entourage noir a 64 mm de haut ; ces lettres pourraient bien être la signature d'un peintre verrier. Un petit élément de verre incolore (35 x 34 m) porte un H à la grisaille bordé d'un cadre noir. Un élément décoratif de feuillage sur un verre incolore est peint à la grisaille avec des traces de

jaune d'argent ; il est de forme rectangulaire (95 x 80 mm) et s'inscrit dans un cadre incolore d'une largeur de 9 mm, il pourrait appartenir à une bordure.

- 363 Deux fragments ont permis de reconstituer un portrait de profil peint en rouge (83 x 52 mm), les traits du visage sont tracés à la grisaille, l'aile du nez marque la découpe du vitrail.
- 364 C'est à partir du XIIe s. au moment où sont érigés nombre d'édifices religieux que le vitrail est utilisé pour fermer les grandes baies, protéger du froid et donner de la lumière dans ces grandes bâtisses. Il faudra cependant attendre le XVIe s. pour que cet art ne soit plus réservé aux édifices religieux, et qu'il apparaisse dans les demeures riches, sous forme de verres transparents ou colorés, parfois décorés ; bien que parallèlement dans les maisons modestes on continue à utiliser les vitres de parchemin, la toile à la térébenthine, le papier huilé ; ce n'est que vers la fin du XVIe s. que toutes les demeures en seront progressivement dotées.

Le vaisselier

- 365 Pour un total de 10 697 fragments, 1 394 pièces entières ont été identifiées, dont 1108 formes ouvertes et 286 formes fermées. L'ensemble se décompose de la manière suivante :

Les formes ouvertes : (fig. 87)

87- La verrerie : les formes ouvertes

- 366 Sur 13 gobelets, 3 sont sans décor (type B), deux portent un décor de côtes moulées parallèles en relief avec à leur base un cordon rapporté (type B1) ; 8 verres sont décorés

de côtes moulées en relief de différents modèles (4 type B4, 3 B5 et 1 B6). Ces gobelets portent plus souvent des décors moulés que rapportés.

- 367 Quatre verres à boire ont un fond très ombiliqué (type BC). Cette forme n'est pas fréquente sur l'ensemble des fouilles lyonnaises. Cinq cent soixante cinq verres à pied sont sans décor pour seulement 14 portant un décor de filets blanc rapportés sur le haut de la panse (type C) ; la panse de l'un d'entre eux offre un décor moulé alvéolé (type C6).
- 368 Une coupe (type C5) se rattache à cet ensemble car la fabrication est identique : ces pièces sont fabriquées à partir d'une seule paraison et le pied est formé par refoulement de celle-ci.
- 369 Un nouveau modèle apparaît : un verre à pied à riche décor par inclusions, technique italienne *vitro reticello*, soufflage de baguettes de verre blanc ou noir, opaques, alternées par la suite dans un moule pour donner des effets de spirales ; le pied tronconique est rattaché à une coupe godronnée (type C9).
- 370 De nombreuses formes de verres à jambe ont été identifiées : sur un ensemble de 351 pièces, 206 sont des verres à jambe creuse. La forme la plus représentée avec 166 pièces est le petit verre à jambe creuse pincée à son sommet pour former un bouton, la coupe à parois obliques a un départ bombé (type E 5) ; les coupes de 12 d'entre eux présentent des parois complètement obliques (E5a). A ce groupe se rattachent 4 verres, dont le haut de la jambe est légèrement renflé (type E7). Quinze verres façonnés de plusieurs paraisons se distinguent de ces formes connues et moulées à partir d'une seule paraison : 2 verres ont la jambe moulée et allongée sans décor (type E), et 2 autres offrent un décor à tête de lion (type E2) ; d'autres verres à jambe sont présents avec la jambe moulée, décorée de côtes parallèles en relief (2 E6, 4 E8 et 5 E9).
- 371 À cette typologie lyonnaise, déjà connue, viennent se rajouter 7 nouveaux modèles ; l'un a la jambe décorée de côtes parallèles avec une coupe moulée à parois obliques, décorée de fines alvéoles (type E1a) ; les autres sont des verres à jambes rapportées moulées, composées de plusieurs boules décorées de côtes en relief parallèles ou obliques (5 de type E11, 1 de E12 et 1 E13). Un seul verre se distingue de ce dernier ensemble par son décor : seule la jambe subsiste, elle est décorée d'un filet de verre blanc rapporté et enroulé sur toute la hauteur (E15). Parmi cette gobeletterie de table, deux coupes décorées viennent compléter ce large échantillonnage ; l'une porte un décor par inclusions (J), technique du *vitro reticello* et l'autre un décor moulé en accolades (K) (**fig. 88**).

Les formes fermées : (fig. 88)

88- La verrerie : les formes fermées

- 372 Les bouteilles à vin, au nombre de 153, sont les plus nombreuses (types H 5 et H6). Pour le transport et la conservation du vin, 10 bonbonnes sont répertoriées (type H8) ; une seule sur l'ensemble du chantier a conservé son lissage, car elle se trouvait en milieu humide.
- 373 Les flacons, fioles à pharmacie et à parfum sont nombreux : 13 sans décor (H1, H2, H3, H23, H24) ; ils ont tous un col court dont certains droits (H3 et H 24) alors que d'autres ont un col évasé retourné à la pince. Huit fioles portent des décors moulés ; six ont un long col, avec la panse décorée de côtes parallèles en relief (type H16 et H22). Un exemplaire a un long col et la panse, décorés de côtes moulées parallèles en relief (type H20). Un seul flacon porte sur un long col un filet de verre blanc rapporté en un mouvement tournant (H27). Une petite bouteille cylindrique à 2 corps, bleu cobalt, soufflée dans un moule porte un décor de filet blanc rapporté (H28) ; son utilisation n'est pas déterminée.
- 374 Plusieurs autres objets sont répertoriés, un ballon d'alchimie (type H19), 10 petits pots à onguents (H12) ; une bouteille (H18) sans col, ni embouchure, mais dont le corps complet présente une forme cubique, à la panse repoussée sur les quatre faces pour lui donner son profil. Avec cet ensemble. 32 bouchons de verre on été identifiés pouvant servir à boucher les bouteilles à vin.
- 375 La diversité des formes et des décors rencontrés dans ce lot a permis d'élargir la typologie déjà élaborée (Auger 1990) et de dresser un inventaire presque complet des techniques de décors utilisées à cette époque.
- 376 Grâce à l'étude des monnaies et des documents d'archives, il a été possible d'affiner la datation du matériel de verrerie pour les verres à jambe et les bouteilles jusqu'alors datés du début du XVIIe s. par les fouilles de la place A. Poncet (Becker 1989) : en effet l'étude du mobilier des Terreaux dont le contexte archéologique est bien daté par le

recoupement des informations permet de proposer une datation proche du milieu du XVI^e s.

- 377 Si de nombreuses formes de verreries étaient déjà connues pour cette époque, des décors nouveaux et riches ont été identifiés ; qu'ils soient moulés ou rapportés, ils démontrent le savoir faire du verrier. L'influence des verriers altaristes et leur installation à Lyon au début du XVI^e s. apportent un renouveau de la verrerie lyonnaise.
- 378 La découverte d'un lot important de vitraux pour cette époque est une nouveauté dans cette région ; malheureusement ce matériel était fortement altéré par son séjour en milieu humide. Plusieurs décors reconstituent une scène de bataille. C'est à cette époque que les panneaux religieux commencent à céder leur place à une illustration de la vie quotidienne ; des scènes commémoratives sont aussi représentées, ou encore les portraits de personnalités ou des donateurs du vitrail.
- 379 Une véritable synthèse du vaisselier de cette époque en association avec la céramique, les objets en bois, en métal... devient peu à peu réalisable.

Les monnaies

- 380 La campagne de fouilles effectuée sur le site de la place des Terreaux a permis de recueillir cent soixante et une monnaies et jetons toutes périodes confondues. Ce nombre peut paraître faible compte tenu de l'impressionnant volume de terre qui emplissait les anciens fossés de la Lanterne¹⁹⁶.
- 381 Toutefois, l'étude de ces dernières ne présente pas moins un intérêt certain car elles sont, pour la plupart, issues de phases de comblements ou de niveaux d'occupation qui n'ont pas connu de grands bouleversements stratigraphiques et proviennent d'un espace clos.
- 382 En effet, on constate en consultant l'inventaire numismatique que la succession des différentes émissions ou types monétaires de l'époque moderne s'établit sans grand désordre. Le comblement progressif des fossés a permis un dépôt régulier de numéraire extrait involontairement (par exemple : pertes de monnaies lors de la fréquentation des fossés transformés en terrain vague...) de la masse monétaire en circulation entre 1550 et 1580 environ. Cet échantillonnage successif nous renseigne, d'une part, sur le rythme de remblaiement des fossés et donne, d'autre part, un aperçu de la nature des monnaies utilisées par les Lyonnais durant cette période. Cette remarque s'applique aussi aux monnaies contenues dans les différents niveaux de place qui recouvrent les comblements.
- 383 Par ailleurs, la forte proportion de jetons qui représente 42 % de l'inventaire numismatique des niveaux médiévaux et modernes du site est également significative des usages et pratiques monétaires des XV^e et XVI^e s. et mérite que l'on s'y intéresse. Parfois délaissés dans les études numismatiques des sites archéologiques, les jetons constituent un apport certain et peuvent s'avérer déterminants pour évaluer la datation d'un contexte stratigraphique. L'exemple des jetons dits "de Nuremberg" illustre bien ce propos car ceux-ci portent parfois la signature du maître graveur qui les a réalisés - dont la date d'exercice ou de maîtrise est connue (Mitchener 1988, Labrot 1989 : 210-211) ou/et le millésime de la frappe; leur confrontation avec le numéraire royal ou féodal peut donc être utile à plus d'un titre.

- 384 Quatre-vingt quinze monnaies et jetons ont été recueillis dans les comblements des fossés de la Lanterne. La totalité du lot ne peut, cependant, être prise en compte. En effet, trente-neuf unités littéralement rongées par la corrosion sont totalement illisibles, tandis que sept monnaies d'origine antique ou médiévale contenues dans des remblais rapportés n'entrent manifestement pas dans le cadre chronologique de cet ensemble stratigraphique (même après l'examen d'une possible pérennité pour les moins anciennes des sept). Quarante-neuf exemplaires sont donc exploitables pour le contexte des phases de comblements. On dénombre seize unités royales dont les périodes d'émissions sont comprises entre les règnes de François Ier (1515-1547) ou Henri II (1547-1559) et de Charles IX (1560-1574).
- 385 Ce lot est essentiellement composé de piécettes de billon frappées sous François Ier ou Henri II et au pouvoir d'achat très limité. On recense parmi elles des deniers tournois, des doubles tournois "à la croissette du Dauphiné", des liards "au dauphin" et un patard de Provence. Le reste du lot comprend des espèces de valeur intrinsèque supérieure qui ne permettaient cependant pas de régler des achats de grande importance. On note, ainsi, la présence de deux douzains « aux croissants » en billon (dont un du Dauphiné), frappés respectivement en 1549 et 1560, de sols Parisiens en billon de Charles IX (émis entre 1560 et 1568), d'un double sol Parisien dit « gros de Nesle » d'Henri II (1550) et de deux demi-testons d'argent de Charles IX aux millésimes de 1562 et 1564. Hormis cet ensemble de monnaies royales, l'inventaire compte un jeton banal en laiton et de large module frappé aux armes de France/Dauphiné ; son flanc est marqué par la présence de huit grandes entailles pratiquées à la cisaille (?). La production de ce type de jeton est attesté à partir de 1480 (Roman n° 240) jusqu'au début du XVI^e s., mais l'usure prononcée de la gravure de l'exemplaire recensé laisse supposer sa perte après 1550. voire au-delà.
- 386 Enfin, le lot de jetons allemands frappés dans la ville de Nuremberg représente la part la plus importante de l'inventaire des monnaies contenues dans les comblements. On répertorie, en effet, trente exemplaires, soit près de 60 % du numéraire identifié. Ces jetons sont de deux types : l'un porte à l'avvers "une nef voguant" et l'autre trois lis et trois coronelles alternées encerclant une rose ou rosace. L'iconographie du type "à la nef" pourrait avoir pour origine la copie d'un jeton des échevins de Paris gravé au XV^e s. et au début du XVI^e s. dont la légende portait l'intitulé *Vogue la gallée du bon roi de France* (Labrot 1989 : 207), ou bien encore plus sûrement, elle aurait été inspirée par l'imagerie nurembergeoise de cette époque (gravure, livres imprimés...) (Trombetta 1991 : 372, note 101). Il semble en tous cas que ce type "à la nef" soit l'un des premiers à être diffusé en France à la fin du XV^e s. (Labrot 1989). La légende française à l'origine de ces jetons, reprise par les maîtres graveurs allemands va connaître des déformations et une dégénérescence régulière pour aboutir à des successions répétitives de lettres ou groupes de lettres dénués de sens. Tous les jetons "à la nef" de ce lot présentent ces légendes incohérentes : cette déformation prononcée incite à classer ces exemplaires dans les frappes de la première moitié du XVI^e s. Un de ces jetons porte le nom de Iorg Schultes : ce graveur a exercé à partir de 1515 jusqu'au tout début de la seconde moitié du XVI^e s. et est décédé en 1589. Les jetons "à la nef" circuleront en France jusqu'à la seconde moitié du XVI^e s., voire au-delà, comme en témoigne leur présence dans les niveaux de comblements des fossés. Ce constat a, par ailleurs, été établi sur le site des jardins du Carousel à Paris où ce type de jeton a été recueilli dans des niveaux qui ne sont pas antérieurs à 1577 (Trombetta 1991 : 372).

- 387 Des jetons "aux trois lis et aux trois coronelles" ont également été mis au jour dans les niveaux de comblement. Bien que les deux types de jetons "à la nef" et "aux trois lis" soient toujours associés dans les niveaux de comblement, il faut noter que la part la plus importante revient au type aux trois lis avec 60 %. La fabrication de ce dernier attestée entre 1500 et 1585 pour les jetons anonymes (Mitchiner 1988 : 377 et Trombetta 1991 : 378) et tout au long de la seconde moitié du XVI^e s. (pour les jetons signés) se poursuivra, selon les variantes, jusqu'au début du XVII^e s. Des jetons "aux trois lis" gravés par Hans Schultes II (première mention 1550, décédé en 1603) et III (première mention en 1608, décédé en 1612), ont été mis au jour lors des fouilles des jardins du Carrousel (Trombetta 1991, : 337-378). Ceux recueillis dans les comblements des fossés de la Lanterne ont été frappés dans le troisième quart du XVI^e s. Quatre d'entre eux portent la signature d'Hans Schultes I (maître graveur à partir de 1553, décédé en 1584). On constate qu'à partir de 1550, la signature des maîtres graveurs apparaît plus fréquemment sur les jetons de Nuremberg ; elle est même, parfois, associée à un millésime. C'est le cas d'un jeton signé Iorg Schultes qui porte la date de 1551.
- 388 Ainsi sur dix jetons "aux trois lis" lisibles (tous niveaux confondus), huit mentionnent une signature, alors qu'on ne dénombre qu'une signature pour sept jetons lisibles du type "à la nef" plus précoce. En conclusion, on constate à la vue du numéraire inventorié dans les comblements des fossés de la Lanterne, que celui-ci est chronologiquement très homogène. Il permet de cerner assez bien la période de comblement des fossés que l'on peut situer autour de 1550-1575/1580 environ et s'avère révélateur des tendances d'usages monétaires qui seront mis en relief.

Les monnaies des premiers niveaux de place

- 389 Quarante-trois monnaies et jetons sont issus des sols de la place qui scellent les comblements des fossés de la Lanterne. Quatorze d'entre eux proviennent de recharges rapportées contenant du mobilier antique et médiéval et sont considérés hors contexte. De plus, une fausse monnaie fantaisiste est d'origine et de datation indéterminées (XVI^e s. ?). Parmi les vingt monnaies exploitables, il faut signaler la présence de quatre jetons de Nuremberg, soit 30 % du numéraire identifié. Trois sont du type "aux trois lis.", tandis que le dernier est une copie gravée au début du XVI^e s. d'un jeton du Dauphiné. Celui-ci, très altéré, est résiduel : il fut utilisé comme élément de décoration (sur un meuble ?) comme en témoignent quatre trous destinés à son placage. Par ailleurs, on remarque, l'absence de jetons "à la nef". Sur les trois jetons "aux trois lis...", deux portent la signature de maîtres graveurs. L'un est attribué à Damian Krauwinkel (maître à partir de 1543, décédé en 1581), et l'autre gravé par Hans Schultes I (1553-1554) porte le millésime de 1553. Leur utilisation semble donc assez longue puisque l'on sait que les niveaux de place scellent les couches des derniers comblements des fossés effectués entre 1575 et 1580 environ.
- 390 Quant à la part des monnaies royales officielles, elle représente 1/4 du numéraire identifié, tous niveaux de place confondus. Il s'agit encore de petites unités sans grande valeur d'échange. On dénombre, en effet, trois liards de cuivre dont deux liards "au dauphin" premier type (1577-1583) et un liard dit "au Saint-Esprit" de 158 (7 ?), tous frappés sous Henri III. L'inventaire est complété par deux douzains de billon émis entre 1572 (Charles IX/douzain deuxième type) et 1595 (Henri IV/douzain du Dauphiné).

- 391 La proportion de monnaies d'imitation est égale à celle des frappes royales officielles, soit 25 % du lot identifié. Elles imitent le liard dit "au Saint-Esprit" d'Henri III dont l'émission est datée du 22 juin 1583 et le double sol Parisien du même roi daté de 1587.
- 392 Enfin, l'inventaire est clos par trois monnaies féodales. Deux appartiennent au monnayage du principat de la Dombes (liards de Trévoux de Louis II de Montpensier, 1560-1582) et une à celui du duché de Savoie (Quarto de Charles Emmanuel, duc de Savoie de 1580 à 1630) ; on peut situer leur frappe dans les années 1583-1590.

Le petit mobilier : diversité et originalité des matériaux

- 393 Au delà de la céramique, du verre et des monnaies habituels, les sédiments argileux du fond de fossé ont livré une importante collection d'objets divers, étonnante par sa quantité, par sa qualité de conservation et par la variété des matériaux qui la composent (**fig. 89 à 93**).
- 394 Le contexte anaérobie de cette *quasi* vase a permis en effet durant cinq siècles la conservation, non seulement des matériaux métalliques ou minéraux fréquents sur les sites urbains médiévaux, mais également d'une série de matériaux organiques beaucoup moins fréquents : il s'agit pour l'essentiel de bois, de cuir, de textile, de vannerie... C'est la première fois que ces matériaux sont retrouvés en fouille dans la région lyonnaise pour cette période chronologique. Les sites ayant récemment livré des objets médiévaux en bois ou en cuir dans une région proche sont aisés à répertorier : divers objets en bois et en cuir du XI^e s. à Charavines, en Isère, dans une ferme fortifiée immergée (Colardelle 1980), de la vaisselle de bois dans un puits montpelliérain (*Plaisirs et...* 1992) et des objets divers en bois et en cuir (semelages, vaisselle, boules de jeu,...) des XIV^e et XV^e s. dans des citernes bisontines (*Se nourrir à Besançon...* 1990).
- 395 Cependant, la quantité de ces objets supporte également la comparaison avec les collections issues des fouilles de Londres pour la même fourchette chronologique (Coll. Medieval finds... 1987). Nous sommes en effet en présence de 1300 objets métalliques, 400 objets en bois dont 300 identifiés, 946 fragments de textiles, 1,5 m³ de cuirs gorgés d'eau, 30 pièces de tabletterie, 2 paniers plats en vannerie complets... Cette quantité explique en partie que les travaux de restauration ne soient pas encore totalement achevés. À l'issue de ceux-ci, le taux de fragments ou d'objets en métal non reconnus descendra sans doute en dessous des 18 % actuels.
- 396 D'autres objets, passés inaperçus durant le stockage et le nettoyage préliminaire, apparaissent, réservant de nouvelles surprises.
- 397 L'état des surfaces des pièces en matériaux organiques est excellent. En revanche, les objets métalliques présentent des états variables, depuis la découverte de la patine originelle jusqu'à la gangue de corrosion rendant impossible l'identification d'un fragment en fer. Les métaux sont représentés par différents alliages cuivreux (bronze, cuivre, laiton,...), le fer, beaucoup plus ponctuellement l'argent, l'or, le plomb, l'étain.
- 398 Les bois sont d'essences diverses, notamment trois essences résineuses (*Abies Alba*, *Picea abies* et *Taxus baccata*) et douze essences feuillues (*Acer sp.*, *Alnus glutinosa* Gaertn., *Buxus sempervirens* s., *Carpinus betulus* L., *Corylus avellana* L., *Fagus silvatica* L., *Juglans regia* L., *Prunus padus* L., *Salix sp.*, *Sorbus sp.*) (identifications : F. Guibal). Hormis certaines essences comme le sapin et l'épicéa absents des environs de Lyon au XV^e s., d'autres étaient présentes dans la région.

- 399 Un panorama très complet de la vie quotidienne des lyonnais de la deuxième moitié du XVI^e s. peut être évoqué à partir de l'ensemble des objets qui furent jadis jetés ou perdus dans le fossé des Terreaux¹⁹⁷.

Le travail

- 400 Ce domaine peut être abordé sous deux aspects : d'une part, par une série d'outils variés, pour des usages divers, d'autre part, par une série d'activités artisanales présentant l'ensemble de la chaîne opératoire, depuis les outils, les rebuts, jusqu'aux produits finis.

Outillage varié

- 401 Le travail du bois est représenté par une lame de hache, une tarière, un fragment de lame de scie, la construction par un crampon de scellement, une lame de truelle tandis qu'un lot de pierres à aiguiser évoque l'entretien de ce matériel. Trois manches d'outils ont été retrouvés, présentant un type proche : ces objets étaient prévus pour recevoir une pointe non pas à l'extrémité, mais au milieu de la panse. Ils sont en général conçus pour effectuer des mouvements tournants (tarière) ou précis et nécessitant de la force (poinçon). Plusieurs têtes de massettes en bois ont également été découvertes. Leurs usages sont divers et de nombreux corps de métier y ont recours. Ils sont extrêmement souvent représentés sur les tableaux et miniatures.

89- Objets en bois retrouvés sur le site des Terreaux et conservés après restauration au Musée Gadagne à Lyon

CL. ARC-NUCLEART À GRENOBLE 38 054

- 402 Enfin, l'outil le plus monumental est une meule en grès rose de plusieurs kilos pour un diamètre de plus de quarante centimètres. Ce disque est percé en son centre et le moyeu en bois est encore en place.
- 403 Environ huit cents clous ou fragments de clous complètent ce lot. L'immense majorité de ces pièces est en fer et malgré leurs dimensions variables, il est possible de les classer en trois types principaux :
- tête circulaire bombée sur hampe à section quadrangulaire.
- 404 Ces clous de petit format ont peut-être servi dans d'autres domaines que la construction (mobilier par exemple...). Ils sont nettement moins nombreux que les deux catégories suivantes :
- clous de grande dimension en T. Tête triangulaire plate sur hampe à section quadrangulaire. Il s'agit de clous traditionnellement associés à la charpente.
 - tête circulaire plate sur hampe à section quadrangulaire. C'est le type le plus fréquemment mis au jour, sans destination particulière et de longueur variable.
- 405 D'autres matériaux enfin ont été utilisés pour la clouterie (bronze, laiton). Il s'agit alors d'éléments destinés à avoir une valeur plus esthétique, quittant le domaine fonctionnel de la construction pour le mobilier par exemple.

Activités artisanales

L'horlogerie ?

- 406 Une centaine de fils de laiton ou de fer posent un problème d'usage : si on les associe à la vingtaine de ressorts en laiton également présents, on peut éventuellement évoquer le travail de l'horlogerie. Il existe des gravures du XVI^e s. présentant des "ouvriers en fils de fer" : cela semble constituer un artisanat à part entière.

Artisanat du métal

- 407 Les tôles (bronze, cuivre, fer, laiton) sont très nombreuses. Il y a certainement quelques objets manufacturés incomplets et donc non identifiés parmi ces pièces, mais pour la majorité, il s'agit bien de feuilles ou de plaques métalliques destinées à être travaillées. Des rubans métalliques, en laiton, fer ou plomb sont peut-être des chutes de découpes. Malgré la présence de quelques scories de bronze, la proximité immédiate d'ateliers de finitions à partir des tôles, semble plus probable, que celle de véritables ateliers de fonte du métal. Toutefois, plusieurs moules ont été exhumés, l'un en ardoise servant à la fonte des balles, les deux autres en calcaire pour les balles ou les branlants de vêtement. Deux moitiés de moules en calcaire avec un décor circulaire et queue d'aronde pour la circulation du métal sont destinés à produire des petites pièces à usage indéterminé.

Fabrication de boîtes en bois circulaires

- 408 Quarante trois références d'objets complets ou de fragments de ce contenant de forme circulaire ont été décomptées ; ils sont constitués d'un fond plat indépendant, de faible épaisseur, en résineux (*abies alba* sapin blanc), autour duquel un cerclage de bois est maintenu par une minuscule pointe de fer. Les diamètres de ces boîtes oscillent entre 30 et 205 mm.

- 409 La totalité de la chaîne opératoire est présente puisque le lot présente une matrice de traçage de fonds, des déchets de découpe et des objets finis. L'un des fonds a une marque de fabricant pyrogravée.
- 410 Quel était l'usage de ces boîtes retrouvées en si grand nombre ? Pour les plus petites d'entre elles, les fards retrouvés à l'intérieur permettent d'en trouver au moins une des utilisations possibles. L'iconographie les présente souvent dans les boutiques de droguiste : elles servent alors à ranger les poudres médicinales, mais aussi dans le contexte domestique, utilisées comme boîte à ouvrage. S'agit-il du dépotoir d'un atelier ou d'une échoppe dont la seule activité est cette production de boîtes ou d'une activité du bois parmi d'autres dans un atelier ?

Travail du cuir

- 411 L'abondance du cuir est l'un des éléments majeurs de ce site : outre les objets finis présentés plus loin (pour l'essentiel, chaussures et harnachement), un inventaire rapide des kilos de chutes de découpe a permis de repérer essentiellement des fragments de forme arrondie, dans des cuirs plutôt épais, évoquant particulièrement des chutes de semelage : le fossé aurait servi de dépotoir pour un ou plusieurs ateliers de cordonnerie. Outre des chutes de petite taille en général, des pièces tannées, prêtes à l'usage, ont été mises au jour ; taillées dans des peaux plus ou moins épaisses, en général de forme rectangulaire, elles ne présentent ni couture, ni décor. La raison de leur mise au rebut est inconnue... Elles sont complétées par une série d'outils liés au travail d'apprêt du cuir, des lames courbes à deux manches, des poinçons pour les décors par exemple. En revanche, aucune alène n'a été retrouvée.
- 412 Quelques fragments de chutes de tabletterie ou de fragments d'ardoise portant des traces de débitage ne suffisent pas à eux seuls à envisager la présence d'un atelier de production à proximité.

La couture

- 413 La couture est à la fois occupation domestique, apanage des femmes, et activité artisanale, qui semble alors dévolue aux hommes. Appartiennent à ce domaine cinq paires de ciseaux de petite taille, vingt-deux dés à coudre dont cinq de forme ouverte dont le diamètre est légèrement supérieur aux autres : ils sont peut-être destinés à un autre doigt que le majeur. Si cette hypothèse était confirmée, on pourrait en déduire qu'ils servent à un type de couture particulier, plus artisanal que domestique, dans un matériau plus résistant que le textile (le cuir par exemple...). Mille trois cents épingles en laiton (sauf une, en argent !) ont des longueurs qui oscillent entre 18 et 50 mm, pour un diamètre de tige variant de 5 à 10 mm. La tête sphérique est obtenue par enroulement de la tige. Certaines ont été polies pour obtenir une boule lisse ou décorée d'une incision tout autour. Quelques rares exemplaires ont une tige régulièrement torsadée. Les plus grands exemplaires, d'une longueur supérieure à 60 mm ont été mis à part : il s'agit sans doute d'épingles à cheveux. Elles présentent toutes des têtes bouletées polies. Il faut noter d'ailleurs que les épingles de petit format ne servaient pas uniquement à la couture, mais aussi à la fixation ou au maintien d'éléments du vêtement : manches, guimpes et surtout coiffes...

90- Mules et ceinture avec boucle conservées après restauration au Musée Gadagne à Lyon

CL. ARC-NUCLEART À GRENOBLE 38 054

Les textiles

- 414 Le cardage : cette opération, qui consiste à démêler les fibres textiles, à les isoler et à les nettoyer, peut être effectuée à l'aide d'instruments divers. Le principe général est cependant le même : il s'agit de faire passer la laine brute entre les picots qui la peignent et la cardent.
- 415 Deux exemples sont constitués d'un rectangle de cuir sur lequel est fichée une multitude de pointes de fer très fines, courbées dans le même sens et d'une hauteur d'environ 10 mm. Des trous répartis sur le contour du rectangle de cuir prouvent que cette pièce était clouée sur un support, une planche de bois sans doute... Le passage des fibres entre deux « paillassons » de ce type tirés chacun dans un sens permettait de les carder. Si le tissage peut être pratiqué par les hommes en tant qu'activité artisanale, le filage par contre est un travail exclusivement féminin.
- 416 Le filage : deux fuseaux sont d'un type très classique, quasi intemporel, en bois tourné, renflés au milieu et se terminant en pointe aux deux extrémités. L'identification de trois éléments de quenouille n'est pas totalement certaine. Une quenouille n'est en effet qu'un petit bâton garni en haut d'une matière textile, que l'on file en la dévidant au moyen d'un rouet. Un petit élément en os, pourrait être un fragment de décor de rouet.

Le tissage

- 417 Plusieurs bobines et navettes en bois évoquent le tissage mais ce n'est pas le seul type de fabrication textile au XVI^e s. : il suffit pour s'en convaincre de regarder l'inventaire des tissus mis au jour... et un fragment d'aiguille à tricoter.
- 418 Les forces ont plusieurs utilités dans la chaîne du textile, depuis la tonte des moutons jusqu'à l'apprêt des draps après tissage. Ici, deux exemplaires de petit format, étaient sans doute utilisés pour des travaux de finition. Un exemplaire est très particulier en raison de son tout petit gabarit : 47 mm de long. Difficile de savoir si ces forces servaient de jouet ou s'il s'agit d'un outil de parcheminier. Cette dernière profession

utilisait en effet des forces de toute petite taille afin de rendre les peaux parfaitement imberbes.

La pêche

- 419 Contrairement à la chasse, la pêche a d'abord un but utilitaire, soit pour la consommation familiale, soit pour le commerce ; elle peut éventuellement être une distraction.
- 420 La consommation de poisson d'eau douce est un élément important de l'alimentation, en particulier en raison des carêmes religieux. De plus, la viande est de plus en plus chère à partir du milieu du XVI^e s. et sa consommation baisse alors dans toute l'Europe occidentale. Pourtant, malgré la proximité du Rhône et de la Saône, rares sont les objets mis au jour concernant la pêche, à part un hameçon, un lest de filet en plomb et deux nasses en métal. La plus complète est constituée d'une panse fermée en tiges de fer reliées par des fils torsadés. Elle est destinée à être suspendue, comme en témoigne l'anneau sur lequel se rejoignent des tiges de liaison.
- 421 L'identification de ces objets comme nasses de pêche reste une hypothèse. Les nasses sont conçues également pour être des pièges ou pour conserver le poisson prisonnier, mais vivant. Elles sont en général signalées comme étant fabriquées en osier...

Attelage et armement

- 422 De nombreux éléments de cuir sont liés au harnachement (brides, courroies,...) ou à la sellerie (fragment de pommeau de selle) ainsi que des éléments métalliques (boucles de grand gabarit en fer). L'équitation est également représentée avec une moitié d'éperon et un étrier presque complet.
- 423 Il faut noter par contre l'absence totale de fers, fers à chevaux comme fer à bovidés. Il n'y avait sans doute pas de maréchal-ferrand à proximité...
- 424 L'armement n'est guère mieux représenté avec quelques balles de plomb et un moule. En revanche, plusieurs fourreaux de cuirs plus ou moins décorés, deux boucles de buffleterie ainsi qu'une dague complète, à manche de bois cerclé de fil de cuivre évoquent l'armement "blanc".

La maison

- 425 Ce domaine, moins riche que le précédent, permet cependant d'évoquer plusieurs aspects du cadre de vie des lyonnais du XVI^e s.
- 426 Le mobilier est présent au travers de quelques planches décorées ou moulurées. Trois lampes à huile et un couvercle en métal évoquent l'éclairage. Sept clés, trois plaques de serrures et une dizaine de ferrures restituent l'huissierie tandis que deux robinets d'aquamaniles en cuivre rappellent l'absence d'eau courante dans les maisons : il faut d'ailleurs noter à ce sujet qu'aucun fragment de fontaine à eau en céramique n'a été mis au jour sur le site. Or, la définition de ces robinets en cuivre est certaine puisque l'on trouve le même modèle jusque dans les châteaux alsaciens de la même époque (Trente ans d'archéologie... 1990). Enfin, une vingtaine de boîtes, pots, couvercles, en bois ou en métal, de petits gabarits ainsi que des fragments de coffrets en bois servaient aux rangements de petits éléments, dans les maisons comme dans les échoppes. Six balais constitués de brins de végétaux accolés et liés ensemble ont été mis au jour.

Transport et stockage de l'eau

- 427 Plusieurs fragments de chaîne à lourds maillons, ainsi qu'une crémaillère, sont complémentaires des multiples éléments de seaux, voire de tonnelets, livrés par le fossé. Outre les douelles de toute taille, y compris de gobelet (moins de 10 cm de haut), les fonds d'environ 20 cm de diamètre, les anses dépareillées, un exemplaire de seau complet a été mis au jour et fouillé en laboratoire. Un fond de 40 cm de diamètre peut être attribué à un petit tonneau plutôt qu'à un seau : il peut être rapproché des deux robinets de tonneau en métal également exhumés.
- 428 Face à la prodigalité de l'iconographie médiévale concernant les seaux et les tonneaux et la multiplicité de leurs fonctions, le grand nombre d'éléments retrouvés dans le fossé de Lyon reflète parfaitement la réalité.

91- Coupe à pied en alliage cuivreux

92- Un fermoir, un couteau, une fourchette, des clous et un carreau d'arbalète

Cl. Atelier de restauration G. Chapotat à Vienne 38 000

Vaisselle et ustensiles

- 429 Là encore, cette collection lyonnaise est précieuse puisqu'elle complète les éléments en céramique et en verre déjà évoqués plus haut. Outre des éléments nombreux, mais fréquemment retrouvés par les archéologues, comme les couteaux de formes variées, avec ou sans décor sur le manche, à fonction particulières comme ce cernoir ou quelques canifs, des cuillères en cuivre, d'autres éléments se révèlent beaucoup plus rares. Une vingtaine de cuillères en bois permettent ainsi d'établir une typologie intéressante puisque plusieurs modèles coexistent. Les récipients en bois sont également divers : écuelles, récipient à boire en bois conçu comme un petit seau à douelles connu jusque là uniquement par l'iconographie, plats en bois, et même un délicat coquetier en bois tourné ! Certains ustensiles sont également rares : écumoirs en bois ou en métal, coupe en bronze décorée, entonnoir en fer et entonnoir quadrangulaire en bois, avec verseuse en fer et crochet d'attache en bronze. Toutes ces pièces permettent de compléter la vision de la vaisselle en céramique et verre, et de se rapprocher de certaines représentations figurées médiévales.

L'individu

L'habillement

- 430 Plus de 900 fragments de textile ont été retrouvés, dont une bonne part appartenait sans doute à des vêtements. Leur étude a révélé des fibres animales (laine tricotée ou tissée et soie) mais également des fibres végétales (lin tissé et fils de couture en branches fines de genêt). Chaque tissu ne comporte cependant qu'une seule matière. L'armure taffetas est la plus fréquente, suivie de l'armure sergé de différents types, dont le chevron relativement fréquent. Il y a également six fragments de différents velours coupés. Les décors géométriques sont issus de la technique de tissage. L'attribution d'une fonction à ces fragments de vêtement est un exercice presque impossible en raison de leur taille. Ont cependant pu être isolés un bonnet de laine

tricoté et un tricot de soie très fin qui pourrait être un bas ouvert avec une fermeture par un laçage arrière. Les systèmes d'attaches retrouvés témoignent d'une grande diversité : une quarantaine de ferrets d'aiguillette, des oeillets dans un fragments de tissu, de multiples agrafes en bronze (dont 5 en place dans une pièce de velours) et trois boutons. Les décors, au-delà des effets de matière des tissus eux-mêmes, sont rappelés par des fragments de cordelettes ou de tresse, des ballants de vêtement en cuivre, voire des anneaux ou des chaînettes qui, par défaut, ont été attribués à la parure.

Les souliers

- 431 Une cinquantaine de chaussures archéologiquement complètes ont été isolées parmi les nombreux fragments découverts. Une dizaine de types a d'ores et déjà été identifiée, essentiellement pour des pointures d'adultes. Les différents modèles sont tous à tige basse, soit fermés, soit en mule, avec ou sans semelle de liège. Les exemples de semelles cloutées sont rares. Une bonne partie des chaussures reconstituées présente des renforts et des traces de réparations. Le prix prohibitif des souliers permet sans doute d'expliquer la faible quantité de chaussures d'enfants qui, lorsqu'ils ne couraient pas pieds nus, devaient se passer et repasser les souliers dans la fratrie.

93- Reconstitution de différents modèles de chaussures

Les accessoires du vêtement

- 432 Trois principaux types de boucles ont été isolés, pour une quarantaine de pièces. Soit en forme de huit avec porte ardillon central, d'une seule pièce, soit circulaire avec porte ardillon central, d'une seule pièce, soit cintre en arc outrepassé et cintre arrière

quadrangulaire, porte ardillon et boucle en une seule pièce. D'autres sont des objets uniques.

- 433 Quelques pièces, en fer, plus lourdes et moins esthétiques ont été considérées comme éléments de harnachement. Pour les autres, il est difficile de préciser s'il s'agit de boucles de ceinture ou de boucles de sangles (pour les bourses par exemple). Force est de constater qu'aucun des modèles de soulier présent dans le fossé n'est prévu pour être fermé par une boucle, mais uniquement par des lacets, le cas échéant. Il semble donc erroné, dans ce cas, d'attribuer les plus petites d'entre elles aux souliers.
- 434 Enfin, trois fermoirs de bourses en fer ainsi que deux corps de bourses en cuir ont été retrouvés, rendant tangible un élément extrêmement fréquent dans l'iconographie médiévale mais plus rares sur les sites.

La parure

- 435 Les 23 anneaux en bronze ou en laiton, nous l'avons vu, ne sont pas forcément des éléments de parure. En revanche, trois bagues sont identifiées comme telles avec certitude : deux en alliage cuivreux, l'une à chaton creux, l'autre à chaton plat non décoré, la troisième est un fragment en pâte de verre brun orangé. Quatorze chaînes sont des bracelets, des colliers, des attaches de bourses, voire de simples décorations du vêtement : les mailles de ces chaînes sont toutes de types différents. Une croix de patenôtre en bronze présente un Christ en croix sur l'avvers et une Vierge à l'enfant sur le revers. Enfin, vingt perles de verre, de pâte de verre, de jais, de corne ou d'ivoire, noires, bleues, vertes ou multicolores, appartenaient à des colliers, des chapelets, ou ornaient des vêtements.

La toilette

- 436 Les conditions particulières ont permis de conserver une vingtaine de peignes ou de fragments de peigne, exclusivement en bois, à deux rangées de dents fines. Seuls les plus petits d'entre eux présentent une rangée de dents plus épaisses et plus espacées et une rangée de dents fines et serrées. Les faibles dimensions (10 centimètres de large au maximum) permettent d'envisager qu'il s'agit de peignes de toilette et non pas de peignes liés au travail du tissage. Un rasoir à manche en corne, 4 palettes à fards en os ou en bronze, des boîtes et des coupelles à fards en bronze et en bois, ainsi qu'un support de miroir en bronze, complètent ce panorama des instruments de toilette.

Jeux et loisirs

Les jeux de société

- 437 Les 15 boules en bois découvertes correspondent au jeu actuel de la pétanque : il s'agit de faire rouler ses boules le plus près possible d'un piquet fiché dans la terre ou d'une boule appelée cochonnet, en déplaçant le cas échéant les boules des autres joueurs. Ces boules ne servent pas au jeu de quilles qui, à cette époque, sont abattues en lançant un bâton. Les exemplaires trouvés sur le site ont un diamètre qui oscille entre 4 et 13,5 cm ; six sont cloutées, six décorées d'incisions (sans doute pour les reconnaître durant le jeu), d'autres ont une surface entièrement lisse. Nous avons également deux dés en os et huit jetons en bois, mais aucun exemplaire en os ou en pierre. Le jeu d'échec paraît d'un usage plus aristocratique mais il est cependant très développé et

fréquemment représenté dans l'iconographie : nous n'avons retrouvé qu'un pion et une base de figure. On trouve pour la dînette des miniatures de vaisselle : bol de dînette en bois, assiette de dînette en métal ainsi qu'une toupie en bois.

La musique

- 438 C'est un domaine curieusement pauvre si l'on se réfère à d'autres fouilles urbaines récentes comme celles du Carrousel à Paris par exemple : un sifflet, 2 grelots et une guimbarde en fer, ainsi qu'une flûte en bois sans son bec.
- 439 Enfin dans le fossé reposaient un fragment de reliure en cuir décoré à la dorure, un fermoir de reliure doré ainsi qu'un coin de reliure décoré en bronze.
- 440 À l'issue de cet inventaire il paraît clair que la collection d'objets du quotidien rapidement présentée ici restitue une vision étonnante et très complémentaire des éléments de connaissance déjà apportés par les études sur la céramique ou le verre.

La faune

- 441 5 711 restes dont 353 vertébraux et 590 costaux, issus du comblement ont été étudiés. Les restes d'ovicaprins proviennent quasi exclusivement de mouton, environ à 95 %, et 5 % de la chèvre. Les animaux adultes sont très majoritaires, presque 90 % des 202 individus, dont au plus 30 % ont été abattus à plus de 3,5-4 ans. La morphologie des os coxaux, de l'aile de l'ilium et du bord ilio-pubien (Boessneck 1969), permettrait de dénombrer 51 mâles et 14 femelles. Ce déséquilibre en faveur de la morphologie mâle autorise à proposer que la plupart de ces individus étaient des moutons vrais, c'est-à-dire castrés dont l'un des atouts est la meilleure qualité de la viande (Forest 1997). En fréquence absolue, c'est-à-dire compte tenu du nombre théorique d'organes dans un squelette, vertèbres et côtes, métapodes et phalanges (qui constituent le bas-de-pattes) sont rares (**fig. 94**). La découpe se regroupe autour d'un standard qui cependant souffre de nombreuses irrégularités et exceptions. Ces gestes plus ou moins fluctuants visent à un même partage de la carcasse, mais pas à répéter une technique. Sur les 53 individus porcins recensés, à peine 10 % sont des juvéniles, les porcelets sont absents, et 2 individus seulement ont plus de 3,5 ans. Les canines permettent de comptabiliser 12 femelles et 20 mâles, une couche apportant à elle seule 6 mâles et une femelle. La consommation élevée de jeunes truies permet de suggérer leur castration (Forest 1997). Dans la tête, seules les arcades dentaires et la région nucale sont bien présentes (**fig. 95**). Les vertèbres, côtes et bas-de-pattes, sont rares aussi. Les 99 bovins sont abattus soit pour un tiers, 36 individus, à quelques mois comme veau, soit comme adultes dont la moitié a plus de 3,5 ans sans jamais être vieux. Tous les organes du squelette sont représentés à l'exception du crâne (**fig. 96**). Les traces de découpe sont nombreuses et observées sur tous les organes. Sur les os longs, elles correspondent soit à la séparation des régions anatomiques mitoyennes, et donc des rayons osseux qui les supportent, soit au traitement individuel des quartiers ainsi isolés qui se traduit par une destruction systématique des diaphyses.

94- Dénombrement et découpe des organes squelettiques des ovins adultes

95- Dénombrement et découpe des organes squelettiques des porcins adultes

96- Dénombrement et découpe des organes squelettiques des bovins adultes

- 442 Le comblement livre des ensembles osseux très proches les uns des autres qui se caractérisent par une sélection assez pointue des animaux abattus, par une abondance de traces de découpe s'ordonnant globalement autour d'un schéma directeur, par une présence de certaines zones squelettiques peu porteuses de viande (zones articulaires) et par la rareté ou l'absence d'autres zones consécutive à un dépeçage sélectif. Tous ces arguments plaident pour identifier ces restes osseux comme rejets d'activité de boucherie qui s'étend du débitage de la carcasse à la préparation de pièces à vendre. La présence voisine d'une « boucherie », attestée par les textes, confirmerait cette hypothèse.
- 443 Toutefois, à quelques détails prêts, les zones anatomiques et les mêmes découpes ont été enregistrées dans les sites de La Bourse et République. La centralisation des activités dans des boucheries n'écarterait probablement pas l'exercice d'artisans fixes ou ambulants au sein ou à proximité de ces quartiers.

Alimentation carnée

- 444 Le vaste fossé des Terreaux, et les autres sites, permettent une approche du régime carné de la ville de Lyon au XVI^e s. Si les ovicaprins sont les plus abondants en nombre de restes, ils ne représentent que 17 % de l'apport en viande, tandis que les bovins apportent eux 70 % dont 9 % par les veaux. Les porcins fournissent eux 13 % (calculs effectués à partir des Nombres Minimums d'Individus, Columeau 1991). En effet, en règle générale, il suffit que les bovins comptent entre 10 et 20 % des restes pour fournir 50 % ou plus de la viande, tandis qu'il faut entre 60 et 70 % des restes aux ovicaprins pour atteindre la même proportion (Forest 1998b). Cette prépondérance de la viande de boeuf est une constante révélée à partir des sites de la Presqu'île entre la période antique et le XVIII^e s. (Tab. 19). Toutefois les Nombres de Restes répercutent plus

sensiblement la fluctuation du rôle des espèces au fil du temps (Forest 1994a). La période antique est caractérisée par une abondance ovicaprine ou porcine ou bovine tandis que les ovicaprins sont peu présents. Durant le Moyen Âge, les trois ensembles s'équilibrent avec de fortes variations entre lots. Puis avec le XVI^e s., la consommation d'ovicaprins s'élève fortement tandis que celle de porc chute et que celle de boeuf se maintient. Ces tendances évolutives se retrouvent dans la série diachronique issue de la fouille de la rue Tramassac à Lyon (Arlaud *et al* 1994), mais aussi dans les sites urbains français (Forest 1994a).

Tableau 19 : Variations diachroniques des proportions des restes des espèces de la triade domestique au sein des lots osseux

Sites	Pr	Tr	Pr	Tr	Pr	Tr	Pr	Tr	Pr	Tr	Pr	Tr	Pr	Tr	Pr	Tr	Pr	Tr	%
post-qa.	0	300	400	500	600	800	1000	1200	1205	1200	1400	1400	1500	1500	1600	1700	1750	1800	viande
anté-qa.	500	500	600	600	900	900	1200	1300	1300	1400	1500	1600	1600	1600	1700	1800	1854	1900	estimé

OVICAPRINS (% NR)																			
≥ 90																			
80 < 90																			> 50
70 < 80																			
60 < 70																			± 50
50 < 60																			
40 < 50																			
30 < 40																			< 50
20 < 30																			
10 < 20																			
< 10																			

PORCINS (% NR)																			
≥ 90																			
80 < 90																			
70 < 80																			
60 < 70																			> 50
50 < 60																			
40 < 50																			
30 < 40																			
20 < 30																			± 50
10 < 20																			< 50
< 10																			

BOVINS (% NR)																			
≥ 90																			
80 < 90																			
70 < 80																			
60 < 70																			
50 < 60																			> 50
40 < 50																			
30 < 40																			
20 < 30																			± 50
10 < 20																			< 50
< 10																			

NR	874	?	300	?	1876	?	?	130	?	58	68	1211	8180	?	141	?	748	?	
----	-----	---	-----	---	------	---	---	-----	---	----	----	------	------	---	-----	---	-----	---	--

(Pr = Presqu'île, Tr = rue Tramassac)
Exemple de lecture : dans la Presqu'île, Pr, entre 0 et 500 ap. J.-C., 5 lots livrent moins de 10% de restes d'ovicaprins)

Les espèces commensales

- 445 En premier lieu, et parce qu'ils sont les plus nombreux par leurs vestiges, il y a les carnivores domestiques : chats et chiens. Des restes de chat ont été retrouvés dans le quartier de la République, mais moins que dans le quartier de la Bourse et dans le fossé des Terreaux (**Tab. 20**). Tous les âges sont présents. Les vestiges sont soit isolés soit organisés en squelettes plus ou moins complets. Aucune trace d'instrument ne permet de suspecter un dépouillement ou une récupération de viande. Il s'agit plutôt d'animaux morts naturellement, soit venus mourir dans des refuges isolés comme le font couramment les chats malades, soit dont les cadavres ont été éliminés. On peut en déduire que la ville de Lyon était probablement habitée par une importante population féline, plus ou moins errante, comme celles de certaines grandes villes actuelles, par exemple Athènes.

Tableau 20 : Chats et chiens au XVI^e siècle

	République			Bourse			Terreaux		
	US	NR	NMI	US	NR	NMI	US	NR	NMI
TOTAL	28	3645	5	1667	9	2284			
CHAT	7	20	9	5	62	13	6	48	17
infantile			2			3			2
juvénile			3			4			3
adulte			4			6			12
CHIEN	4	12	4				8	116	23
infantile			2						3
juvénile									4
adulte			2						16

(US = unité stratigraphique, NR = nombre de restes,
NMI = nombre minimum d'individu)

- 446 Les chiens se rencontrent principalement dans le fossé des Terreaux, - ils sont absents Place de la Bourse - (**Tab. 20**), ce qui semble indiquer que leur mode de vie doit être différent de celui des chats. Ils sont de tous âges. Leur format est plutôt moyen ou petit, type ratier actuel, probablement mieux adapté à un milieu citadin dense (Forest 1994b). La polymorphie de ces animaux suggère qu'ils devaient se reproduire aléatoirement. La découverte de quelques squelettes plus ou moins entiers dans le fossé laisse supposer soit qu'ils sont morts sur place soit qu'ils ont été jetés dans le fossé après leur mort. « Jetés » est le terme le plus proche de la réalité car un homme attaché à un animal ne l'enterre pas dans un dépotoir alimentaire. Il s'agit vraisemblablement d'animaux errants. Ces « clochards » pouvaient être les « compagnons » des bouchers qui les nourrissaient des chutes d'abats ou de viandes inemployées et qui leur faisaient ainsi jouer un rôle d'éboueur.
- 447 Plus anecdotiques sont les autres espèces qui se manifestent par quelques restes. Ainsi la fouine, *Martes foina*, mustélide anthropophile, pouvait chasser les rongeurs et autres animaux qui devaient pulluler parmi les immondices accumulés. De même, le vautour percnoptère, *Nephron percnopterus*, charognard exclusif, le milan royal, *Milvus milvus*, et l'aigle royal, *Aquila chrysaetos*, tous deux charognards occasionnels, pouvaient trouver dans le fossé un garde-manger richement doté en viandes (Forest 1995).

Les poissons (d'après Myriam Sternberg)

- 448 La moisson en restes de poissons a été maigre car les tamisages avec tri sélectif de ce type de mobilier ont été rares et peu fertiles (**Tab. 21**). Toutefois, les identifications menées furent pionnières sur la ville de Lyon (Sternberg 1996). Les quelques restes des Terreaux recouvrent les données de République. La carpe, *Cyprinus carpio*, poisson d'eau douce, est encore abondante, dans le prolongement de la situation du bas Moyen Âge. Les Gadidés, famille de la morue, apparaissent probablement sous forme séchée ou salée en provenance des pêches lointaines de l'Atlantique Nord qui se développent alors.

Tableau 21 : Poissons au XVI^e siècle

		Terreaux			République	
		XVI ^e			XVI ^e	XVIII-XIX ^e
	US	2830	2588	2626	6287	5063
Carpe <i>Cyprinus carpio</i>	os pharyngien				1	
	vertèbre caudale	1		1		
	vertèbre			1		
	épine		1			
Gadidé famille de la morue	cleithrum					1
	vertèbre caudale	1				
	vertèbre			6		
indéterminé	vertèbre			1		

(d'après M. Sternberg 1996)

L'énigme des équidés

- 449 Dans le fossé, zones I et II, 6 seulement des 4739 restes déterminés comptés dans 9 US, provenaient d'équidés, soit 0,1 %. A République, ces animaux, âne, cheval, mulet, bardot, sont absents des 29 US qui ont livré 3645 restes déterminés. Enfin à La Bourse, 15 restes, soit 0,7 %, ont été décomptés parmi les 2148 restes des 8 US du bas Moyen Âge jusqu'au XVII^e s.
- 450 Quel que soit le sort réservé à ces animaux, en particulier leur éventuelle consommation, il est étonnant qu'aucun squelette, conservé entièrement ou partiellement, n'ait été trouvé dans cette vaste fosse « fourre-tout » qu'était le fossé de la Lanterne. Pourtant, en milieu urbain où les équidés sont nombreux, il existe une récupération artisanale des organes, par exemple à Paris pour des périodes identiques aussi bien dans le site de la Cour Napoléon du Louvre (Méniel *et al* 1989) que dans celui des jardins du Carrousel (Rodet-Belarbi 1991), où de nombreux restes d'équarrissage et d'artisanat sur os ont été retrouvés. En revanche, à Toulouse, comme à Lyon, aucun des sept grands chantiers récents ayant fait l'objet d'une étude archéozoologique, n'a livré une concentration de restes d'équidés, excepté un squelette entier (Rodet-Belarbi, communication orale).
- 451 Les cadavres d'équidés ne suivent pas les mêmes filières de traitement que les autres mammifères consommés, ruminants et porcins. L'équarrissage, pratiqué dans des écorcheries (Bourrier 1897) a encore au XIX^e s. pour principal objet les cadavres d'équidés (Larousse Encyclopédique vers 1913). Il apparaît à Lyon comme une activité tout à fait indépendante des métiers de la bouche, aussi bien fonctionnellement que spatialement. Elle ne devait donc pas être exercée dans la proximité des quartiers qui ont été explorés.

Le dindon

- 452 Bien que cité dès le deuxième quart du XVI^e s. (1534 dans le Gargantua de Rabelais), la *poulie d'Inde* ou dindon, *Meleagris gallopavo*, découverte lors de l'invasion du Mexique par les Espagnols, est rare parmi les vestiges fauniques, au moins jusqu'au début du XVII^e s. (Forest 1995). Les trois os trouvés aux Terreaux, appartenant probablement au même animal, sont actuellement une des preuves archéologiques les plus précoces de la présence de cette nouvelle espèce domestique introduite en France durant le XVI^e s.

La vie religieuse le site des Célestins

Au XIII^e siècle, les templiers

- 453 Nous ignorons à quand remonte l'installation des Templiers dans la ville de Lyon. Celle-ci est, cependant, antérieure à 1208 car, à cette date, la *Domus Templi* est pour la première fois mentionnée dans une transaction passée entre l'archevêque et le Chapitre métropolitain, d'une part, et les citoyens de Lyon, d'autre part¹⁹⁸.
- 454 Les Templiers sont alors vraisemblablement déjà installés en bord de Saône, sur l'emplacement du futur couvent des Célestins, à proximité du tènement que les Frères Prêcheurs acquièrent du couvent d'Ainay en 1236¹⁹⁹ (**fig. 97/1**).

97- Evolution chronologique de l'occupation du site d'après les archives

- 455 En quoi consiste alors cette « maison » des Templiers ? Nous disposons de très peu d'éléments sur ce point. Les textes du XIII^e s. n'évoquent qu'une galerie (*estra*), détruite lors du soulèvement des habitants de Lyon contre l'archevêque²⁰⁰. Il est toutefois plus probable que la *Domus hospitalis* et les *capella, grangiis, stabulis et edificiis quibuscumque* mentionnés lors de l'échange de la maison du Temple entre les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem et le comte de Savoie, en 1317²⁰¹ datent du XIII^e s., sans que Ton puisse en préciser la date ou la nature exacte.
- 456 On peut supposer que les bâtiments étaient situés à l'ouest du tènement et furent en partie réutilisés par les Célestins. La chapelle mentionnée en 1317 servit de première église à ces derniers et, de fait, devait se trouver sur l'emplacement de l'édifice porté sur les plans du XIII^e s. Les textes que nous avons pu retrouver font état, vers 1421-22²⁰², d'une église (*ecclesia*) en pierre dont la nef (*navis*) s'est écroulée au tout début du XV^e s. — sans doute s'agit-il, comme le note Peccolet²⁰³, uniquement de la voûte de la nef — mais dont les murs et le chœur ont été conservés par les Célestins.

Agrandi vers l'est, au milieu du XVe s., puis vers l'ouest, au XVIIe s., ce bâtiment devait, à l'origine, mesurer au maximum une trentaine de mètres de long.

457 Le tènement des Templiers était composé d'autres bâtiments, sur lesquels nous n'avons aucun renseignement, mais aussi de vignes et de jardins (*vineis et hortis*)²⁰⁴. Ces derniers, entourés de murs — dès le milieu du XIIIe s., il est fait mention du *murum vinee Templi*²⁰⁵ — étaient situés à l'est et au sud du couvent. Ils couvraient sans doute tout l'espace occupé par le couvent des Célestins au début du XVe s. Initialement, les Templiers tenaient de l'abbaye d'Ainay une vigne, près de leur maison, entre la Saône et le chemin tendant à Ainay. Cette terre et la maison nouvellement construite dessus, vraisemblablement au sud-ouest de leur propriété, leur furent retirées en 1266 pour être confiées à Barthélémy de Chaponay²⁰⁶.

458 Les prêcheurs vinrent s'installer, en 1236-1237, à l'est du tènement des Templiers. Ils établirent, vers 1240²⁰⁷, un chemin de douze pieds de large (4,10 m ?), le long de la clôture de la vigne du Temple *juxta parietem vinee Templi*, qui restera en usage jusqu'au milieu du XVIe s. Ce chemin clos, visible sur le Plan Scénographique (1555) (**fig. 98**), permettait de se rendre à Bellecour lorsque les crues de la Saône rendaient la voie sur berge impraticable *si transitu non posset per viam ante Templum sicco pede*²⁰⁸.

459 Outre la maison cédée à Barthélémy de Chaponay, en 1266, que nous ne pouvons localiser précisément, il existait, au XIIIe s., plusieurs habitations à proximité du tènement des Templiers. En février 1266, il est ainsi fait mention de la maison (*domus*) de Jean de Mudaria, scise près de l'entrée du chemin aménagé entre la vigne des Templiers et le jardin des Prêcheurs :

jus ingrediendi et egrediendi et itineris in porta que est juxta domum Johannis de Mudaria, et in via ad quant dat aditum dicta porta, que via est inter murum vinee Templi, ex una parte, et murum orti fratrum predicatorum (les Prêcheurs)²⁰⁹.

460 Par ailleurs, en octobre 1287, une maison —jouxant, d'une part, la maison du sieur de Saint-Trivier et, d'autre part, la maison d'Alsace de Cluny — a été vendue, à Lyon, chemin des Alards (actuelle rue du Port du Temple), du côté du couvent des Prêcheurs :

in vico Alardorum versus domum fratrum Predicatorum, juxta quadam domum que olim fuit Alaysie de Cluniaco quam ab ea emit ut dicitur dominus Sancqti Triverii, ex una parte, et juxta aliam domum eiusdem Alaysie ex altera (...) ²¹⁰.

461 Il existait donc, dès le XIIIe s. au moins quelques habitations au nord-est du tènement des Templiers. Il paraît probable que le débouché sur Saône de ce chemin des Alards fut aussi, dès cette époque, occupé par des demeures du même type mais nous n'en avons retrouvé aucune preuve.

98- Extrait du plan scénographique de la ville de Lyon

(vers 1555)
AML 1S 165

Les comtes de Savoie au XIVe siècle

- 462 En 1315, le tènement des Templiers a été cédé aux Comtes de Savoie qui le tinrent jusqu'en 1407, sans que l'on sache s'ils apportèrent des modifications importantes aux bâtiments laissés par les Templiers. Nous sommes en revanche mieux renseignés sur les habitations qui, à cette époque, jouxtent cette « maison de Savoie » (fig. 97/2).
- 463 Au nord-ouest de la propriété des Comtes de Savoie²¹¹, il existait, en 1365²¹², au moins cinq maisons basses dont une se trouve enclavée dans le tènement. A l'est de ce groupe couvent. La transcription de ce texte donnée par de Valbonnais ne fait, quant à elle aucunement référence à cette demeure. Les raisons de cette différence, déjà relevée par Cuaz (p. 48), n'ayant pu être retrouvées, nous avons choisi de ne pas tenir compte de cette mention.
- 464 d'habitations se trouvaient une vigne et un jardin (*courtil*)²¹³ appartenant à l'abbé de Saint-Antoine. Au nord-est²¹⁴ près du couvent des Prêcheurs, il est possible de recenser 5 à 6 maisons entre 1350 et 1376²¹⁵. A l'est le tènement était bordé par le couvent des Prêcheurs et le chemin aménagé vers le milieu du XIIIe s. ; au sud, par le tènement de Bellecour et la maison de la Franchicherie, mentionnée comme terme de la juridiction archiépiscopale en 1349²¹⁶ que Cuaz identifie avec la maison du Palais Royal²¹⁷ mais qu'il faut plus vraisemblablement placer à l'endroit où s'élevait la maison de Rontalon au XVIe s.²¹⁸.

Le couvent des Célestins

Au XVe siècle

Le couvent (fig. 97/3)

- 465 Un mémoire des années 1421-1422 nous apprend qu'au début du XVe s. la voûte de l'église s'est écroulée et que les Célestins entreprirent dès leur prise de possession du couvent (après 1407) de poser une charpente sur ce bâtiment : *reparaverunt de fus, tibus novis totam navem et tectum dicte ecclesie*²¹⁹ C'est alors que les religieux découvrirent à proximité de l'église, *in claustro a parte prefate ecclesie contiguo in signum cimiterii*, des tombes sculptées dans lesquelles Cuaz a reconnu le cimetière des Templiers (Cuaz 1902 : p.23).
- 466 Un autre mémoire, de 1537, établi par le Frère Claude Berchier, dépositaire du couvent²²⁰ fait état d'une reconstruction de l'église à partir de 1427, sous l'impulsion du comte Louis et de sa fille Charlotte, épouse de Louis XI. Cette affirmation est reprise par Peccolet (p. 3-4). Peut-on y ajouter foi quand on sait par un document contemporain, le mémoire de 1421-1422, que le bâtiment a été réparé 5 ans auparavant et que les murs en avaient alors été jugés bons ? Faute d'autres éléments il convient de rester prudent.
- 467 C'est à partir des éléments contenus dans le mémoire de 1421-1422 que Peccolet, selon son propre aveu, a établi son
Plan du terrain et enclos de la maison du Temple appartenant aux seigneurs Comtes de Savoye donné en 1407 aux Célestins pour y bâtir un monastère par Amédée VIII... (fig. 99).

99- Plan de la maison et du clos du Temple en 1407

Peccolet 1750

(BML.-Coste 263/2, f°162)

- 468 Il est étonnant que, sur ce plan, aucun bâtiment ne soit accolé à la façade sud de l'église. Comment expliquer alors que les chapelles privées ne s'installent que du côté nord ? Ces chapelles sont édifiées à partir de 1433²²¹. D'après ces documents, la progression se fait d'est en ouest (cf. schéma).
- 469 Toutefois Peccolet a mal interprété le texte de Berchier lorsqu'il écrit :
- Amédée de Viry, puissant seigneur de Savoye fit commencer la chapelle qui est au côté gauche du grand autel et au levant de celle des Thibost (construite en 1433), mais étant mort, elle resta imparfaite jusques à ce que Jean Coeur, archevêque de Bourges, fils de Jacques Coeur (...) la fit achever, ce qui a pu être environ l'an 1470 (Peccolet 1750 : 32 t. II).
- 470 Amédée de Viry est mort en 1413-1414. Peccolet fait alors une confusion entre monseigneur de Viry, qui a légué 500 florins, pour la construction d'une chapelle Saint-Jean-de-Maurice, et dont l'argent a été employé à l'édification de la deuxième travée de la chapelle des 1000 Martyrs²²². Il ne peut, en effet, s'agir d'une chapelle du début du XVe s. car la partie de l'église à laquelle elle se raccrochait n'a été construite qu'à partir de 1451.
- 471 Le 4 février 1450 (1451 n. st.)²²³ Jean de Garde, châtelain de Miribel, a passé devant notaire, au nom du duc de Savoie, un prix-fait avec le maçon Antoine Monteyn pour la construction, dans le jardin des Célestins, du chevet de leur église. Il fut alors question de faire un nouveau chevet, à 28 pieds (environ 9,50 m) à l'est du précédent, à trois pans. Les fondations de cette structure étaient prévues avec une profondeur de 12 pieds (environ 4,10 m) et une largeur de 5 pieds (environ 1,70 m) de la base à la mi-hauteur et enfin de 4 pieds (environ 1,35 m) de mi-hauteur jusqu'au niveau du sol. Hors de terre, la largeur du mur devait être de 3 pieds (environ 1 m). Les contreforts épaulant ce chevet, au nombre de six pour recevoir les six branches d'ogives du voûtement devaient avoir 4 pieds 1/2 (environ 1,5 m) de saillie et une largeur de 3 pieds (environ 1 m). Entre ces contreforts 5 fenêtres de 25 pieds de haut (environ 8,5 m) devaient trouver place. La voûte à 6 branches et 4 clefs du chevet devait s'élever, intérieurement, jusqu'à 43 pieds (environ 14,70 m) au dessus des dalles de pavement. L'achèvement du tout était prévu en 1454 mais il dut y avoir quelques problèmes car Peccolet (Peccolet 1750 : 6, t. II) nous apprend que, par une bulle du 22 IV 1457, le pape Calixte III accorda des indulgences pour l'achèvement de ce bâtiment.
- 472 À cette date la longueur totale de l'église était d'environ 43 m. Sa largeur ne paraît pas avoir changé jusqu'au XVIIIe s. (environ 11 m). Quant à sa façade, le seul élément que l'on en connaisse est sa rose, remployée, encore visible sur le dessin de l'église en 1723²²⁴. Malgré les reconstructions postérieures, l'église des Célestins est encore jugée par Clapasson, en 1741, comme *une gothique des plus commune* (Clapasson 1982 : 55).
- 473 Ces données d'archives ont pu être confrontées avec celles de terrain lors du creusement de l'accès nord (rue Dullin) du parking. La fouille a permis de mettre au jour, les fondations de la partie sud de ce chevet (US 7969), ainsi que celles de deux des six contreforts (7971 et 7972) (**fig. 100**) (**fig. 17 zone F**). Ces trois ensembles sont édifiés, en tranchée fermée, d'un seul tenant — comme l'indique l'appareil en besace — sur une profondeur de près de trois mètres, environ une vingtaine d'assises, et s'ancrent dans le terrain naturel. Les murs sont construits en blocs de calcaire, à peine ébauchés, liés avec un mortier blanc, à joints beurrés.

100- Plan des structures de la partie sud du chevet de l'église des Célestins

- 474 Toutes ces structures entaillent une succession de strates de terre végétale, de terre de jardins (7950). Aucun niveau de sol de travail, en relation avec l'église, n'a pu être repéré, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur du chevet.
- 475 Sur le mur de chevet (7969), quatre ou cinq assises d'un autre mur (7968), sont conservées sur une largeur maximale de 1,10 m et sur une longueur de 5 mètres (point sup. : 165,82). Construit en blocs de granite liés avec un mortier blanc, ce mur montre sur son parement est des traces d'équarrissage : cette observation suggère qu'il s'agit là des restes du mur d'élévation du chevet. Là non plus, aucun niveau d'occupation n'a été retrouvé à l'extérieur ou à l'intérieur de cette structure.
- 476 Il est possible de vérifier maintenant si le maître d'ouvrage a bien respecté le cahier des charges : le chevet à trois pans est confirmé ; les fondations sont repérées sur environ trois mètres de haut, mais descendent plus profond (4,10 m d'après le texte) ; la fouille confirme la largeur d'1,70 m pour le chevet. Par contre, le texte précise : « jusqu'à mi-hauteur » ; en réalité, on trouve deux ressauts, qui réduisent la largeur à 1,40 m, pour 1,35 m demandé dans le prix-fait du XVe s. Hors terre, le mur ne devait avoir qu'un mètre d'épaisseur : l'unité 7968, assimilée à l'élévation, à une largeur qui varie de 1 m à 1,10 m. Quant aux contreforts, la largeur des fondations oscille entre 1,80 et 2 m et sa longueur est de 2 m : on est loin des chiffres du document. Pourtant, celui-ci ne précise pas si ces dimensions concernent la fondation ou l'élévation ; or, sur le contrefort 7972, on distingue une empreinte, plus étroite, d'une longueur de 1,60 m pour une largeur d'1 m, qu'on peut assimiler à la trace de l'élévation : ces chiffres corroborent ceux du texte (respectivement 1,50 m et 1 m).
- 477 À l'intérieur du chevet, posée sur le mur 7969 et appuyé contre le mur 7968, se trouve une petite structure circulaire (7970), d'environ 50 cm de diamètre, construite en blocs ébauchés de calcaire des Monts d'Or (alt. sup. : 165,29 ; alt. inf. : 165,09 m). Sa fonction reste inconnue, on peut avancer l'hypothèse d'un calage de poteau.

- 478 Il faut signaler l'absence complète de sépultures, généralement présentes autour et à l'est du chevet. On sait, par un texte des années 1421-22²²⁵ que lors de la prise de possession du couvent par les Célestins, en 1407, ceux-ci découvrirent, à l'occasion de travaux de réfection, des tombes sculptées, dans lesquelles, Cuaz a reconnu le cimetière des Templiers (Cuaz, 1902 : 23). En fait, un plan « *de la maison et du clos du Temple, en 1407* », publié par Peccolet (Peccolet, 1750) indique un cimetière accolé à la face sud de l'église. Sur un autre plan, publié par le même auteur on s'aperçoit que le cloître est installé sur l'emplacement de l'ancien cimetière, lequel n'est alors plus mentionné. En règle générale, cette question n'est pas prise en compte par les différents auteurs travaillant sur le couvent des Célestins.
- 479 Les bâtiments conventuels eurent aussi à subir quelques réparations au cours du XVe s. Pour Peccolet²²⁶ reprenant Jean Boisart²²⁷ le premier à être reconstruit fut :
- un cloître construit en bois en façon de galerie que Ton trouva construit lors de la prise de possession, mais que Jean de Veriny, abbé de SaintAndré, prez d'Avignon fit réparer en 1427 parce qu'il menaçoit ruine de toute pan.
- 480 Il le fit soutenir par des piliers ronds de pierre.
- 481 Toujours d'après Peccolet, on fit ensuite construire un dortoir en bois (vers 1430-1439), un chapitre (1441), un réfectoire et une cave. S'appuyant sur une affirmation peut-être mal comprise de Boisart²²⁸ Peccolet (t. II, : 54) prétend que la sacristie fut construite vers 1480 par le prieur Jean de Gamba. Or quelques pages plus loin (t. II, : 163), il attribue au même personnage la construction du dortoir, en 1430-1439. La position de cette sacristie où est à présent la nouvelle mais elle étoit plus proche de l'entrée du chœur, permet d'émettre l'hypothèse que cette sacristie se raccordait peut-être à l'ancien chœur car elle avait été construite avant l'agrandissement de l'église (1451).
- 482 La description des dégâts causés par l'incendie qui ravagea le couvent en 1501 est l'occasion, pour nous de connaître un peu mieux le couvent du XVe s. :
- L'an que dessus (1501), le feuz se print ou dourtoil bastit de vieulx boys, lequel fut tout bruslé, ensemble le chapittre, cloystre ausi de boys, garde robe, dépostz (...) ils nous saulvèrent pour leur diligence le réfectoir à force de sanguettes, aussi par miracle l'église que demeura en son entier²²⁹.
- 483 Nous avons vu qu'il existait une demeure enclavée au nord-ouest dans le tènement des Célestins. Cette bâtisse fut achetée dans un premier temps par Janyn Ruery à Pierre de Neuro (28IV 1410), puis cédée aux Célestins le 25 IV 1411 (Peccolet : 271, t. II). D'après Peccolet, il s'agissait d'une *maison et jardin avec ses dépendances* alors que Berchier²³⁰ évoque de *petites maysons basses*. On peut tout au plus en conclure qu'il y avait là plusieurs bâtiments. Ces deux auteurs diffèrent sur le devenir de cette acquisition. Berchier écrit qu'une partie en a été cédée à J. de Varey, alors que Peccolet prétend qu'elle a été conservée dans son intégralité, les maisons données en 1446 à J. de Varey étant celles achetées en 1444, qui forment les parcelles 1-4 de l'îlot. Cette vente n'est mentionnée que par Peccolet, mais avec suffisamment de détails pour ne pas douter que ce dernier ait eu en sa possession le texte de la transaction. Il faut par ailleurs noter que dès 1446, J. de Varey a reconnu *quatre maisons attouchées assises vers le temple, jote le couvent des Célestins*²³¹.
- 484 Nous sommes donc d'avis de suivre Peccolet sur ce point et de considérer que, dès lors, le tènement a, globalement, la forme qu'il conservera pendant plusieurs siècles.
- 485 Sur l'emplacement acquis en 1411, une maison a (maison B), d'après Peccolet, été construite, par les religieux, avant 1444 (Peccolet 1750 : 273, t. II). Après 1444, des

particuliers se chargèrent vraisemblablement de l'édification des maisons C et D (Peccolet 1750 : 273, t. II).

- 486 Les Célestins étaient protégés des débordements de la Saône par un mur, construit le long du rivage. Sapée par les eaux, cette muraille fit l'objet de plusieurs réparations au cours du XVe s.²³², ainsi que le chemin public longeant la berge²³³.

Le quartier

- 487 Dans son ensemble l'habitat qui jouxte le couvent varie peu au XVe s. On peut cependant noter que les maisons installées sur les parcelles 2, 3 et 4 ont été reconstruites car, désignées comme de petites maisons basses au XIVE s., elles furent recensées, en 1493²³⁴, comme maison neuve, haute, moyenne et basse (maison 2), et maisons hautes et basses (maisons 3). En revanche, la maison 12 est transformée en jardin dès 1466 au moins²³⁵ et encore en 1493²³⁶.
- 488 Au sud, aucun confront n'est donné au couvent en 1493, en dehors du tènement de Bellecour. On sait toutefois par ailleurs (Berchier, Peccolet) que les maisons données à Jean de Varey, seigneur de Rontalon, en 1444, le furent *pour le pris d'une pension de deulx escuz vieulx d'annuelle et perpétuelle pension et soub condition qui ne bastirent point sond. chasteau de Rontalon plus hault en sorte qui ne peult avoir veue sus nous*. Ce château de Rontalon, bien localisé sur le plan scénographique (**fig. 98**) est donc construit de neuf ou en construction en 1444²³⁷.

Entre 1500-1560

Le couvent

- 489 Les conflits ayant profondément affecté le couvent et la physionomie du quartier étudié, nous marquerons une coupure vers 1560 (**fig. 97/4**).
- 490 L'église ne semble pas avoir subi de transformations importantes au début du XVIe s. (**fig. 101**). En revanche, après l'incendie de 1501, une partie des bâtiments claustraux est reconstruite. C'est notamment le cas du cloître, rebâti et voûté à partir de 1507 (Peccolet 1750 : 166, t. II²³⁸). Suivant ce que l'on peut en voir sur le plan scénographique, les bâtiments conventuels se trouvaient groupés autour du cloître, au sud de l'église, et le long de la Saône. Au sud, plusieurs petits bâtiments formaient déjà une partie des communs loués en 1571 à G. de Richi.

101- Le couvent des Célestins au XVIe s., restitution de R. Lenail Charvet

Les anciens couvents de Lyon, 1895 (BML)

Cl. BML

- 491 Au nord ouest de l'église, le dessinateur a laissé une place vide car la maison A n'est commandée par les Célestins au maçon Laurent Brosset que le 16 novembre 1555 (Peccolet 1750 : 276, t. II). Plusieurs des demeures édifiées au XVe s. paraissent avoir été reconstruites dans les premières années du XVIe s. car, en 1528, les maisons C et D sont qualifiées de *neuves*²³⁹.

Le quartier

- 492 Le plan scénographique (1555) donne une bonne idée de l'organisation de ce quartier dans la première moitié du XVIe s. L'un des phénomènes les plus marquants est le lotissement du jardin de l'abbé de Saint Antoine, à partir de 1526²⁴⁰. Ce lotissement se fit progressivement dans la première moitié du XVIe s. Ainsi les parcelles 6, 7 et 8 furent couvertes, dès 1528 de maisons hautes moyennes et basses *bâties à neuf*²⁴¹, alors que la parcelle 5, occupée la même année par une étable et un jardin²⁴² a porté une maison avant 1551²⁴³. Sur les parcelles 9 à 11 des maisons sont attestées dès 1551²⁴⁴.
- 493 D'autres petites modifications interviennent aussi sur la parcelle 1, dont la maison a été reconstruite avant 1516²⁴⁵ ; sur la parcelle 4 où la vieille maison mentionnée en 1528²⁴⁶ a été refaite avant 1547²⁴⁷. Plus à l'est, on commença à bâtir en 1519²⁴⁸ sur la parcelle 12, occupée en 1516 par un *couvent et un jardin*²⁴⁹.
- 494 Au sud du couvent, le plan scénographique présente, à côté du château de Rontalon, une bâtisse accolée à la propriété des Célestins. Il faut en déduire que la maison occupée par Guillaume de Richi dans les années 1570²⁵⁰ était déjà construite au milieu du XVIe s.

Entre 1560-1650

Le quartier

- 495 Au milieu du XVI^e s. (**fig. 97/5**), la voirie de ce quartier a subi d'importantes transformations qui ne furent pas sans répercussions sur l'habitat. Chronologiquement, la première de ces modifications fut la conversion en place publique d'un espace situé au nord de l'église Notre-Dame-de-Confort, la place des Jacobins. Par lettres patentes, il fut demandé, le 15 juin 1557, de *démolir les murailles faisant la closture de lad. place*, auparavant propriété des Prêcheurs²⁵¹.
- 496 Quelques années plus tard, ce premier aménagement fut complété par la percée de l'actuelle rue Emile Zola. Décidée en 1563, sous la municipalité protestante, cette création nécessita la destruction de deux chapelles de l'église des frères Prêcheurs²⁵². Il est à noter que l'on n'a pas, alors, repris le tracé du chemin créé au XIII^e s. La nouvelle voie, plus septentrionale, longea l'église des Prêcheurs, en laissant, à l'ouest, entre cet axe et le mur de clôture du couvent des Célestins, un espace vide loti au XVII^e s.
- 497 Au même moment, une autre rue a été ouverte, perpendiculairement,
au travers du tènement de Bellecourt, tendant du pont du Rosne au tènement de Rontallon et port des Célestins²⁵³.
- 498 L'ouverture de cette *grande rue publique* au sud du couvent des Célestins a entraîné la démolition (au moins partielle) de la maison de Rontalon²⁵⁴ et la création de la place du même nom, qui deviendra plus tard le port du Roi. Cette place, propriété de l'archevêché, ne fut cédée à la ville qu'en 1575²⁵⁵.
- 499 Les prétextes invoqués pour justifier ces aménagements furent :
la décoration de lad. ville et commodité du charroy mesmes de l'artillerie.
- 500 Le tènement de Bellecour servant alors de place d'arme, se trouva ainsi mieux desservi.
- 501 Malgré ces importantes modifications, le parcellaire n'évolua que lentement et les conséquences de ces ouvertures ne se firent pleinement sentir que dans la seconde moitié du XVII^e s.
- 502 Avant 1600, une construction trouve cependant place à la jonction de ces deux nouvelles rues, au sud-est du couvent des Célestins²⁵⁶. Cette maison avec jardin confrontait, à l'ouest, une autre demeure déjà attestée au milieu du XVI^e s. Deux grandes propriétés se partageaient alors le terrain laissé entre la rue et la clôture du couvent. Il est impossible, pour le moment, de déterminer la date de construction de ces bâtiments et leur emplacement exact. Il semble qu'il se soit agi de deux ensembles de constructions, certains corps de bâtiment ayant pu trouver place dans les jardins, ainsi que paraissent l'attester plusieurs mentions de constructions, en 1600²⁵⁷ ou 1630 (Peccolet 1750 t.II : 340).
- 503 Les limites des parcelles ont beaucoup varié dans cette zone, l'espace étant tour à tour uni ou morcelé.
- 504 Vers 1645, un certain Perrachon, propriétaire de l'ancienne maison de Richi (32), acheta aux Célestins un morceau de l'enclos de leur couvent, avec obligation de reconstruire le mur de clôture suivant le nouveau tracé²⁵⁸. Les 430 pieds carrés (environ 147 m²) ainsi cédés consistaient, d'après Peccolet, en une petite bande de terrain (ce que paraît confirmer la longueur totale de la parcelle vendue - 193 pieds soit environ 66 m) dont l'intérêt nous échappe.

- 505 L'argent obtenu en échange de cet abandon permit aux Célestins de continuer à financer les travaux entrepris dans leur couvent.

Le couvent

- 506 Ces travaux furent nécessités, en premier lieu, par un incendie survenu en 1622 dans le bâtiment que les Célestins possédaient sur le quai de Saône. Peccolet nous apprend que l'on procéda dès 1624 à la reconstruction des quatre corps de logis brûlés qui *étaient mitoyens, à le bien prendre ils n'en faisoient qu'un, séparé par quatre murailles* (op. cit. : 208). Ce bâtiment, de 151 pieds de long (environ 51 m) (op. cit. : 209), n'occupait pas toute la longueur sur quai et courait de la place de Rontalon à quelques mètres au sud de l'église. La permission de reconstruire ne fut obtenue de la ville qu'en échange d'un reculement destiné à donner au quai, à l'angle sud-ouest du bâtiment, 36 pieds de large au lieu de 8 1/2 (environ 12 m au lieu de 3 m)²⁵⁹. Cet édifice fit l'objet de deux prix faits, aujourd'hui perdus, les 19 novembre 1624 et 12 juillet 1625 (op. cit. : 209, 212).
- 507 Quelques années plus tard, en 1636, le chantier fut poursuivi par la reconstruction des 18 pieds (environ 16 m) restant entre l'église et ce nouveau bâtiment²⁶⁰. Un dessin consigné dans l'Inventaire de Peccolet (dont l'original est aujourd'hui perdu, mais que Cuaz a fort heureusement reproduit dans son ouvrage) figurait cette façade de 1636, flanquée au sud du bâtiment construit en 1671 (**fig. 102**). Entre les deux apparaissait un tronçon de mur très différent qui était peut-être un vestige de la bâtisse de 1624.

102- Façade du couvent en 1636

Peccolet 1750 : 212

(BML.-Coste 263/2). Cl. BML

- 508 Dans le même temps, les Célestins ont aménagé les maisons qu'ils possédaient, au nord de leur église, par l'adjonction, en 1628-1629, d'un bâtiment sur le derrière et le jardin des maisons B et C (op. cit. : 287-288) sans doute s'agissant de ces *teinturerie, cour et magasins* pour le paiement desquels un certain Jean Le Lorrain reçut 186 £ 12s en 1629²⁶¹. Peu de temps après, en 1632, les religieux firent construire un *bâtiment sur la cuisine et le derrière* de la maison B²⁶². L'année suivante, les Célestins firent détruire une *maison* édifée dans

la cour de la maison D pour la remplacer par un *magasin*²⁶³ Peut-être s'agissait-il du bâtiment côté 18 sur le plan de Peccolet ?

- 509 Au sud, le couvent s'enrichit de deux bâtiments. Le premier, construit en 1644, s'installa auprès de la maison 32, sur la place de Rontalon, et fut désigné comme la maison de Saint-Pierre-Célestin. Ce fut lors de cette construction que l'on aménagea la niche et le portail encore visibles aujourd'hui dans l'angle nord-est de la place Antonin Gorju²⁶⁴. Quelques années plus tard (1648), de nouvelles écuries remplacèrent, derrière ce bâtiment, les constructions attestées depuis le XVIe s. au moins (Peccolet 1750, t. II : 319).
- 510 Un deuxième bâtiment, nommé de Notre-Dame, fut entrepris en 1646, perpendiculairement à la maison de Saint-Pierre-Célestin, sur la face nord de la place (*op. cit.* : 37). Contre une certaine somme d'argent, les Célestins accordèrent aussi à plusieurs particuliers l'autorisation de creuser des caveaux dans la nef de leur église (*op. cit.* : 15-73), ce qui leur permit de financer en partie, au début du XVIIe s., leurs propres travaux.

Entre 1650-1719

Le quartier

- 511 La seconde moitié du XVIIe s. et le tout début du XVIIIe s. furent marqués par plusieurs aménagements d'importance (**fig. 97/6**).
- 512 Dans le quartier, il s'est agi, tout d'abord, du lotissement des deux grands terrains restés libres après la création, au XVIe s., des rues Saint Dominique (Emile Zola) et de Bellecour. Les Pêcheurs prirent l'initiative en morcelant, en 1658, l'espace compris entre la rue Saint Dominique et le mur de clôture du couvent des Célestins. Sept maisons (16 à 22) trouvèrent ainsi place à l'est du couvent dès les années 1660²⁶⁵.
- 513 Au sud, le lotissement semble avoir été moins homogène. Perrachon, propriétaire de la maison 32 reconstruite en 1655²⁶⁶, a engagé dès 1669²⁶⁷, la construction de six maisons, à l'est de la sienne (maisons 26 à 31). Ces demeures ne furent cependant vendues que dans les années 1681-1686²⁶⁸. Entre temps, la maison 25 a été elle-même reconstruite²⁶⁹.

Le couvent

- 514 Il fut, lui aussi, touché par cette fièvre immobilière puisque, d'après Peccolet (*op. cit.* : 298), on détruisit entièrement, en 1656-1657, les maisons C et D pour y établir un bâtiment en deux corps de logis nommés Sainte Scholastique (au sud) et Saint Benoît (au nord). Comme le note cet auteur, ces noms ont évolué et, en 1772, la maison B était appelée Sainte Scholastique, tandis que les deux corps de logis édifiés en 1656-1657 étaient regroupés sous le nom de SaintBenoît²⁷⁰.
- 515 En 1671, le bâtiment claustral sur Saône, bâti en 1624, fut partiellement reconstruit. Il fut alors procédé à un reculement²⁷¹ de trois pieds (environ 1 m), à l'angle du bâtiment, sur la place de Rontalon, avant la reconstruction du *nouveau bâtiment à deux étages y compris le grenier* (*op. cit.* : 217-218). Ces travaux furent confiés à Buyat et Desvignes, maîtres maçons de Lyon le 9 VI 1671 ; le prix-fait est perdu mais nous en avons retrouvé plusieurs quittances²⁷².

- 516 Le dessin, aujourd'hui disparu, présenté par Peccolet dans son Inventaire restituait l'élévation de cet édifice prenant
« depuis la sale jusqu'à la maison de Nostre-Dame faisant le coin du port du roy ».
- 517 Soucieux de se procurer de nouvelles sources de revenu, les Célestins voulurent construire une glacière, au nord-est de leur église, mais devant l'opposition des marchands de glace, ils durent renoncer à ce projet : la glacière fut rebouchée et servit de décharge au jardinier (*op. cit.* : 220).
- 518 L'église elle-même fut l'objet de certains remaniements. En 1654, les religieux firent déplacer la façade de cet édifice pour la mettre au niveau de leurs bâtiments claustraux, sur le quai²⁷³. Cet avancement fit l'objet d'un prix-fait — lui aussi disparu — le 9 février 1654, transcrit en partie par Peccolet (*op. cit.* : 17). C'est sans doute cette façade de 1654 qui est représentée sur une gravure de 1723, intitulée *Façade du monastère des Pères Célestins de Lyon du côté du quay*, consignée dans l'ouvrage de Peccolet (*op. cit.* : 224). Au centre de cette façade se trouvait alors la rose flamboyante, bâtie vers 1450, où, d'après Berchier, Louis d'Amboise, évêque d'Alby, fit poser, au XVe s., un vitrail représentant l'arbre de Jessé²⁷⁴ (**fig. 103**).

103- Façade du couvent en 1723

PECCOLET, 1750, T. II, P. 224

(BML.-Coste 263/2). Cl. BML

- 519 La nouvelle travée créée grâce à cette extension fut couverte d'une croisée d'ogive identique aux autres. L'espace ainsi gagné permit l'ouverture de huit caveaux dont la vente couvrit sans doute en partie les frais engagés pour l'agrandissement de l'église.
- 520 Peccolet a signalé qu'en 1666 les religieux firent
rebâtir le clocher tel qu'on le voit à présent (1750), il est fort bien bâti, la charpente est toute de chêne (...) quoique nous n'aions aucun mémoire où et comment étoit bâti notre clocher l'on peut conjecturer qu'il étoit à l'extrémité du chœur où il est encore à présent et qu'il n'étoit bâti qu'en bois, car l'on ne trouve aucun endroit de maçonnerie sur l'église qui ait servi de clocher et il est certain que dans l'ancien bâtiment il n'y en avoit point non plus (*op. cit.* : 57) ;
- 521 cette hypothèse semble confirmée par le plan scénographique.
- 522 En 1688, le chœur fut pavé d'un carrelage en damier noir et blanc qui était encore en place au milieu du XVIIIe s. (*op. cit.* : 23).

Entre 1720-1778

- 523 Cette dernière période d'occupation du tènement par les Célestins a été marquée par des transformations fondamentales, tant au niveau du bâti que du parcellaire (**fig. 97/7**). Ces deux phénomènes sont d'ailleurs intimement liés.
- 524 Vers 1720, les Célestins entreprirent, en effet, de reconstruire l'ensemble de leurs bâtiments claustraux. Ils aménagèrent de même, au nord de leur jardin, un petit complexe pour la fabrication des fils d'or²⁷⁵ ainsi qu'une teinturerie²⁷⁶ bordée au sud de sept petits jardins. Le bâtiment claustral sur Saône fut refait en deux temps. En 1721²⁷⁷ la ville indiqua le nouvel alignement à suivre pour ce dernier. Les divers reculements antérieurs avaient laissé un angle obtus saillant au centre de la façade. Les autorités résolurent de le faire disparaître au moyen d'un retrait supplémentaire de 5 pieds 8 pouces (environ 1,90 m) de cette partie du bâtiment. D'après Peccolet l'ensemble des travaux fut achevé en 1727 (*op. cit.* : 238), mais les cinq travées méridionales du grand bâtiment sur le quai et son retour sur le port du Roi ne furent entrepris qu'en 1737-1738 (*op. cit.* : 243244). La gravure de 1723 représente dès cette date l'ensemble de l'édifice (**fig. 103**). Sans doute s'agit-il d'une copie du dessin préparatoire de l'architecte et non d'une représentation d'après nature.
- 525 Que dire de la façade de l'église représentée sur le dessin de la collection Marduel intitulé *Procession des rogations devant le couvent des Célestins en 1743* (dessin présenté par Cuaz)? Cette figure inspire plusieurs remarques. Tout d'abord, si le bâtiment représenté sur la droite du dessin est indéniablement celui des Célestins, il est présenté dans la forme qu'il n'a eu qu'à partir de sa reconstruction partielle, après l'incendie de 1744. La date donnée ne peut donc être retenue. Ensuite, au vu de la façade de l'église, il faudrait admettre que cette dernière a été reconstruite entre 1723 (date de la gravure présentant l'ancienne façade) et, au plus tard, 1778. Si tel a été le cas, il est plus qu'étonnant que Peccolet, contemporain de cette modification majeure, n'en ait pas rendu compte. Le rapprochement fait par N. Moirecourt entre cette façade et celle de Notre-Dame-de-Confort, figurée sur une lithographie du cabinet des estampes de la Bibliothèque Nationale, n'est pas sans intérêt. Les deux constructions sont en effet parfaitement identiques et l'on peut se demander si le dessinateur n'a pas simplement recomposé un paysage.
- 526 Les coupes et plans dressés par l'architecte Morand à la fin du XVIII^e s. nous donnent, par ailleurs, un aperçu exceptionnel des bâtiments claustraux de 1720 avant leur démolition²⁷⁸.
- 527 Pour financer en partie ces importants travaux, les religieux aliénèrent une partie de leur tènement. Ces ventes intervinrent entre 1722 et 1724. Ce sont ainsi huit parcelles de différentes tailles que les Célestins cédèrent à des particuliers²⁷⁹.
- 528 En 1744, deux incendies consécutifs (le 25 novembre et le 24 décembre) ravagèrent une partie du couvent. La reconstruction fut entreprise immédiatement par l'architecte Masson qui conserva *tous les bas et tout ce qui étoit mur*²⁸⁰ ce que confirme la comparaison possible entre les dessins de ces deux façades.
- 529 Le dernier chantier entrepris par les Célestins fut celui d'une *maison à louage*, au nord-est de leur église. Commencé en 1759 (*op. cit.* : 273), ce bâtiment fut achevé en 1760²⁸¹ (**fig. 97/8**).

Histoire d'un jardin

- 530 La fouille étant implantée dans l'ancien jardin du couvent, nous avons porté une attention spéciale aux aménagements dont cet espace a pu faire l'objet afin de suivre l'histoire particulière de ce lopin de terre qui, en lui-même peut être considéré comme un vestige archéologique.
- 531 Retracer l'histoire d'un jardin n'est pas chose aisée dans la mesure où, exception faite de ceux dessinés par de grands architectes, leur aménagement est empirique, quotidien, et ne donne que rarement lieu à des actes officiels. Dans le cas du couvent des Célestins cette difficulté est renforcée par la disparition des registres de comptes où auraient pu apparaître les achats de semence, vente de légumes... révélateurs de l'activité du jardinier.
- 532 Un certain nombre d'indications consignées au détour d'un inventaire, d'un contrat de construction... permettent toutefois de brosser à grands traits ce que fut l'évolution d'un espace qui, de la vigne du XIIIe s. à la place actuelle, est resté ouvert pendant près de huit siècles.
- 533 Au XIIIe s., le quartier dans lequel se sont installés les Templiers semble avoir eu avant tout une vocation agricole, attestée notamment, par la proximité immédiate des vignes de Guy de Pusigneu²⁸² du jardin (*hortus*) des Prêcheurs²⁸³ ou d'une vigne d'Ainay louée à Barthélémy de Chaponay²⁸⁴. Le tènement du Temple est lui-même en partie occupé par une vigne close d'un mur. Celle-ci se trouve à l'est (le chemin allant à Bellecour passe entre le mur de la vigne du Temple et le mur du jardin des Prêcheurs²⁸⁵ et au sud de la propriété (au moins au XIVe s., le tènement de Bellecour étant alors désigné comme à *côté de la vigne du Comte de Savoie*²⁸⁶).
- 534 Ce caractère agricole était encore nettement affirmé au début du XIVe s. car, lorsque le Comte de Savoie reçut l'ancienne maison du Temple, cette dernière se composait
d'une chapelle, de granges, d'étables, de vignes, jardins et autres (...).
- 535 Nous ignorons toutefois comment s'organisait ce domaine et où se trouvaient, par exemple, les jardins mentionnés. La vigne, mentionnée au XIVe s., fut ensuite cultivée par les Célestins puisque qu'il est fait mention, en 1493, de
la petite porte par laquelle lesd. Célestins entroient et sailloient de leur vigne en icelle ruete (la ruelle allant de Confort à Bellecour)²⁸⁷.
- 536 Pour une raison inconnue, cette culture ne présenta plus au milieu du XVIe s., que des inconvénients. On jugea alors
l'entretien et fassons de la vigne estre grandz et excessifz au regard de la rareté et paucité de vin que elle rendoyt tous les ans (...), quant au vin lui-même, les manevres et serviteurs du couvent volloint user pour leur boyre (...);
- 537 le plan est dit *sentir son rennard car la terre est punezée qui baille ce meschant goust au vin*²⁸⁸. Pour les religieux rassemblés pour aborder ce délicat problème, la meilleure solution parut être d'arracher la vigne pour la transformer en *ung pré et vergier duquel sans tant de fraiz auraont plus de profict et revenu*²⁸⁹. Ainsi fut-il mis fin, en 1554, à la vigne du Temple. Le plan scénographique, contemporain de cette modification, présente un jardin à l'organisation assez complexe, dont les aménagements sont difficilement identifiables, qui paraît *grosso modo* divisé en deux par une structure nord-sud, la partie est étant composée d'un grand espace (vigne ou verger) alors qu'à l'ouest le terrain

semble plus morcelé (jardin ou potager ?). Cette disposition se retrouve sur les plans du XVIIe s. (fig. 104) et était encore de mise à la fin du XVIIIe s.

104- Description au naturel de la ville de Lyon et paysages alentours d'icelle

Simon Maupin, 1659, corrigé en 1714
(AML-1S 171)

- 538 Les Célestins plantèrent donc un verger qui courait du nord au sud du tènement, ainsi qu'en attestent plusieurs textes du XVIIe s.²⁹⁰. Peccolet nous apprend que, quelques années plus tard, le 9 novembre 1666, les religieux firent planter une allée de tilleuls au fond de ce verger *le long des maisons de rue Saint Dominique* (actuelle rue Emile Zola) (*op. cit.* : 216) : sans doute pour masquer le vis à vis que venait de créer le lotissement de la rue (1658) et éviter les regards indiscrets.
- 539 L'espace ouvert à l'est du couvent n'est cependant pas exclusivement réservé à la culture. Ce vaste terrain dégagé servit, par exemple, de loge au menuisier chargé de confectionner les chaires du choeur (1642-1644), qui y installa son *apprentis ou boutique*²⁹¹. Nous avons déjà vu par ailleurs que les religieux tentèrent d'y aménager une glacière, en 1686 (*op. cit.* : 220), transformée plus tard en décharge pour le jardinier et sur laquelle vint ensuite s'installer une orangerie (*op. cit.* : 233).
- 540 Les grands travaux du début du XVIIIe s. n'épargnèrent pas le jardin. Ceux-ci affectèrent en premier lieu sa forme du fait de diverses ventes que Peccolet, contemporain de la chose, justifie ainsi :
- en vendant ce terrain on couvroit tous ces défauts par la nécessité où l'on se mettoit de se fermer, l'on donnoit au jardin, en le diminuant, un agrément qu'il étoit impossible de luy conserver avec ces espèces de cul-de-sac et de cavités (*op. cit.* : 545).

541 Profit mais aussi régularité et agrément, nous sommes loin alors de la rentabilité agricole du XVI^e s. Ces aspirations entraînèrent les Célestins à recomposer le jardin ainsi *équarri*. A partir de 1720, le verger fut arraché, deux puits furent creusés et l'on aménagea, au nord, *sept petits jardins à fleur et un cabinet dans chacun pour les religieux*²⁹². Ces jardinets étaient séparés d'un muret surmonté d'une grille²⁹³ et fermé de portes sur les montants desquelles furent placées, en 1736, des pommes de pin sculptées par un certain Tannely (*op. cit.* : 240). Le mur du fond de ces jardinets formait d'après Peccolet une *espèce de perspective* (*op. cit.* : 234) : d'après Littré

peinture qui représente des jardins, des bâtiments en éloignement et qu'on met au bout d'une galerie ou d'une allée de jardin pour tromper agréablement la vue.

542 En 1732, les Célestins firent réaliser trois de ces perspectives *estimées dans leur genre* avec, au pied de chacune un banc (*op. cit.* : 238). Les travaux n'en restèrent pas là. En 1735, l'on pratiqua

deux allées nouvelles dans notre jardin, l'une depuis la porte de la sale jusqu'à la grande allée qui est le long des maisons de la rue Saint Dominique (rue Emile Zola actuelle), et l'autre depuis la porte du jardin qui est au milieu de ceux des religieux jusque aux remises qui sont du côté de la place Louis le Grand (Bellecour). On planta ensuite autour de ces six carrés que formoient les allées, dont les deux côtés de Bellecour étoient en prés, des poiriers et des pommiers en éventail, mais qui produisent fort peu, tant à cause du mauvais terrain, qui est presque tout de nos démolitions que parce que les poiriers se sont trouvées entés sur franc. La même année l'on fit faire la pompe et son réservoir en plomb joignant le premier jardin...

543 Ce jardin fut encore *accommodé* en 1746, une fois le gros des constructions achevé. Ce dernier était alors, d'après Peccolet *en fort mauvais état à cause de la quantité de terre et de démolition que l'on y avait apporté* (*op. cit.* : 268). On fit ensuite

arracher l'allée de tilleuls qui étoit le long des maisons de rue Saint Dominique à cause que malgré tout ce que l'on avoit pu faire pour en dresser les chenilles qui la mangeoient, toutes les années l'on n'en avoit pas pu venir à bout. On fit miner le terrain de deux piez de profondeur (environ 0,70 m - p. 216 Peccolet écrivit 4 pieds, soit environ 1,40 m) et planta en place une allée d'ormes à la grande feuille et des charmilles entre-deux (de chaque côté desd. arbres - p. 216). L'on fit ensuite une allée en gazon entre lesd. arbres et le jardin potager : l'on planta un verger du costé des écuries et de la porte de derrière. L'on refit le boulingrin qui est sous les fenêtres des chambres dans le même dessein qu'il étoit avant l'incendie (1744). On en fit en même temps les compartimens en bouis qui sont dans le partère du cloître (...) (*op. cit.* : 268-269).

544 C'est ce jardin bien ordonné que Morand a dessiné sur son plan à la fin du XVIII^e s.²⁹⁴ et c'est sous ces charmilles que les contemporains de Breghot du Lut et Péricaud²⁹⁵ se souvenaient d'avoir joué dans leur enfance.

545 Après la vente de la propriété à Devouges, le lotissement du terrain a eu tendance à *régulariser* le terrain. L'espace ouvert se réduit à un jardin central entouré de maisons et fermé de grilles²⁹⁶. Cette sorte de jardin intérieur (calqué sur celui du Palais Royal de Paris) ne vit jamais vraiment le jour. Longtemps la place resta

entourée de baraques en bois et briques, et encombrée, dans son milieu de chantiers de bois et d'entrepôts de matériaux²⁹⁷.

546 C'est là, par exemple, que les entrepreneurs chargés de construire le nouveau quai des Célestins ont installé leurs hangars²⁹⁸.

547 L'acte d'abandon de ce jardin à la ville précise en 1823, que :

La compagnie des Célestins avait toujours fait remplacer et tailler les arbres qu'elle avait fait planter sur ledit emplacement. Il existait à l'orient du ladite place ou jardin des Célestins plusieurs petits bâtiments que la ville de Lyon a acquis et fait démolir. Le terrain de ces bâtiments paraît consacré à l'agrandissement de cette place. Les requérants abandonnent tous les droits qu'ils peuvent avoir sur le jardin ou place des Célestins mais à condition que la dite place restera publique sans que cette destination puisse être changée. Il ne pourra jamais être établi aucune espèce de construction, les requérants conserveront l'usage d'un espace de 4 m de largeur devant le mur oriental du Théâtre²⁹⁹.

- 548 La place fut agrandie et ouverte sur le reste du quartier. Quant aux plantations ; fantaisies de dessinateurs ou réalités (?) elles semblent, d'après les plans consultés avoir eu une disposition très variable.

L'habitat et le réseau viaire

- 549 Faute de représentation ancienne, les tracés successifs des parcelles sont le plus souvent inconnus. Toutefois, en procédant de manière régressive, à partir du premier plan cadastral de la ville établi à partir de 1831 (dit cadastre napoléonien), il est possible de restituer la trame parcellaire à différentes époques, ou du moins en préciser les caractères dominants (**fig. 4 et 105**).

105- L'emprise des chantiers (Bourse et République) superposée au cadastre napoléonien

- 550 Il s'agit alors de confronter les limites de parcelles inscrites sur le plan cadastral avec les limites de confins, exprimées dans les textes des périodes antérieures, les noms des propriétaires successifs assurant la relation entre les différentes périodes. Cette pratique consistant à situer une propriété par son voisinage immédiat (selon les quatre points cardinaux) permet en effet de dessiner un tableau d'assemblage des parcelles qui composaient un îlot (sans connaître la forme exacte, ni la superficie de ces parcelles). Les confins situés en fonction d'une rue constituent dans tous les cas un guide précieux.

En reportant ce puzzle théorique sur le plan cadastral de 1831, l'évolution du parcellaire apparaît alors plus ou moins clairement selon les époques et la complexité des modifications des tracés.

- 551 Cette démarche est peu ou prou celle mise en œuvre par J. Pointet dans son étude consacrée à la topographie historique de Lyon (AML.-37 II). Sur le cadastre de 1831, Pointet a attribué un numéro à chaque îlot de la ville, de même qu'à chaque parcelle. Nous avons choisi de conserver cette numérotation tout en sachant qu'elle pouvait ne pas correspondre aux trames parcellaires antérieures. Ainsi, on constate parfois que de grandes propriétés médiévales ont été subdivisées au cours des siècles suivants, il faut alors les identifier par tous les numéros des parcelles qui en résulteront. Par ailleurs, les limites exactes de ces grands tènements ne sont pas toujours repérables et l'on doit se contenter de les situer - et donc de les numérotter - approximativement. En dépit de ces inconvénients, cette localisation par défaut a néanmoins l'avantage de garder une unité aux références topographiques.
- 552 Au terme des travaux archéologiques, on doit bénéficier de la possibilité de confronter ou d'affiner les hypothèses proposées par les deux démarches au sujet de l'évolution du parcellaire.

Émergence de la ville laïque au XIII^e siècle

- 553 Les occupations décrites ici sont les premiers témoignages d'une nouvelle implantation sur les sites de Bourse et République depuis presque dix siècles. En effet, dix siècles se sont écoulés, entre la dernière occupation aux III^e-IV^e s. et celles-ci ; entre ces deux phases d'occupation, aucune trace, aucun témoignage, n'atteste une quelconque activité humaine... On peut pourtant supposer que sur une telle durée des événements se sont succédé... : terrain en friche, culture, fréquentation, passage, inondation.... ? Faute de sédimentation naturelle ou anthropique, on peut se demander si les aménagements réalisés au XIII^e s. n'ont pas été précédés d'un vaste nettoyage ou nivellement.
- 554 Sur Bourse et République, les prémices d'un parcellaire et la mise en place du réseau viaire apparaissent au XIII^e s. Les premiers témoins de l'implantation du parcellaire médiéval sont contemporains de l'aménagement des rues de la Bourse et de l'Hôpital. La construction des premières maisons paraît être directement liée au fait que le tracé des cheminements se fixe à ce moment.

Origine du parcellaire et du réseau viaire

Bourse

- 555 À l'est du site de Bourse, un niveau de rue en galets posés en tête de chat est aménagé sur un remblai contenant de la céramique du XIII^e s. (**fig. 106/1 et 2**). Cette rue, limitée par un mur maçonné à l'ouest, est légèrement orientée sud est/nord ouest. Elle est située dans le même axe que l'église Saint-Bonaventure qui singulièrement est orientée vers le sud-est. Cette église, construite à la même époque, appartient au couvent des Cordeliers installé à une centaine de mètres au sud de la zone de fouille.

106- Evolution chronologique de l'occupation du site de la Bourse

- 556 Le lot de céramique provenant de ce premier niveau de rue se compose d'un fort pourcentage de mobilier résiduel (75 %) de l'époque antique et du haut Moyen Âge et d'un lot homogène daté du XIIIe s.
- 557 Si la présence de céramique antique résiduelle (1526 tessons) n'est pas surprenante, cet aménagement étant réalisé directement sur des démolitions du IIIe s., que penser de son association avec des formes caractéristiques du haut Moyen Âge (303 tessons) ?
- 558 Pour le reste, la céramique commune grise représente 21 % du lot ou 86 % du total du mobilier médiéval ; la céramique commune rouge est donc peu représentée (4 % du lot complet ou 14 % du mobilier médiéval) et uniquement par des pichets très décorés.
- 559 D'autres sols de circulation ont été dégagés sur cette même rue, toujours pavés de galets. Dans le troisième niveau, le mobilier est similaire aux précédents avec cependant un plus grand pourcentage de commune rouge glaçurée significatif du développement des céramiques à cuisson oxydante aux XIIIe-XIVe s.
- 560 Cette rue, dont le premier niveau est à 1,50 m du sol actuel (165,98 m) est l'ancêtre de la rue Buisson attestée par les textes dès le XIVe s. : elle est citée dans les Nommées de 1388 : *en la rue Boysson*³⁰⁰. Elle perdurera sur le même tracé jusqu'au XIXe s. Selon Maynard (Maynard 1932 : 316) et Vachet (Vachet 1902) *boisson* serait un diminutif de bois, évoquant les cultures et surtout les *vignes mal entretenues* qui occupaient au XIIIe s. un terrain dépendant de la confrérie de la Trinité. Si *boisson* et *buisson* sont deux formes dérivées de bois utilisées au moins depuis la fin du XIe s. (Greimas 1968), on ignore en fait si ce toponyme se rapportait effectivement à des vignes et encore plus à des vignes mal entretenues appartenant à la Trinité³⁰¹.
- 561 À l'ouest de la rue Buisson décrite précédemment, des murs nord-sud et est-ouest sont conservés. Ces maçonneries sont construites en galets liés au mortier ; quelques petits

moellons de schistes et des briquettes y sont insérés. Que le galet du Rhône soit prédominant n'est pas étonnant compte tenu de la proximité du fleuve. Conservées en élévation sur 2,50 m, ces murs sont peu épais, entre 0,30 et 0,50 m, par rapport aux constructions postérieures. Les ressauts de fondations sont peu accentués, voire même inexistantes et l'appareil est relativement irrégulier.

- 562 Les murs 131, 702, 703 définissent la parcelle X nord et au nord de cette dernière, les murs 131, 137 et 701 délimitent la parcelle IX sud. Les murs 703 et 705 sont des murs de façade sur la rue Buisson.
- 563 À l'arrière de ces deux parcelles, quelques vestiges illustrent la vie quotidienne : sols en terre battue avec deux fosses contenant de la céramique en commune rouge décorée et commune grise très fragmentée, contemporaine de celle découverte dans le premier niveau de rue.
- 564 Dans le mur nord (137) de la parcelle IX sud une ouverture large de 1,80 m a été aménagée, puis condamnée (**fig. 107**). L'altitude de sa base, proche de celle du niveau de rue, pourrait correspondre au seuil d'une porte qui ouvrirait sur un espace non bâti. Cette constatation montre qu'il pourrait paraître prématuré de parler de « parcelle » : les limites données par les structures conservées en élévation peuvent n'être que les limites du bâti et non celles de la parcelle en tant que propriété foncière. En effet les limites nord de la parcelle IX sud seront plus étendues que ne l'indiquent les murs ; la trace de cette porte peut d'ores et déjà en être une preuve. Les limites telles que clôture, palissade... n'ont souvent pas laissé de traces car si la même superficie est conservée elles disparaissent par la suite lors de la construction de maçonneries dont les fondations perturbent des témoins aussi discrets. L'agrandissement, à la charnière des XIII^e-XIV^e s., du bâti de IX sud vers le nord (IXnord) en serait la démonstration : un mur de façade (669) est construit dans l'alignement de IXnord sur la rue Buisson ; ce mur s'appuie sur l'angle que formaient les murs 137/705 ; cette maçonnerie nord-sud forme un retour est-ouest (24/54) parallèle aux murs 131 et 702. Cette disposition est confirmée dans deux textes plus tardifs (1493 et 1502) qui mentionnent deux maisons au sud d'un jardin. Une tranchée peu fondée au nord de cette parcelle dans l'alignement des façades rue Buisson pourrait évoquer la clôture de ce jardin.

107- Mur nord (US 137) de la parcelle IX sud dans lequel une ouverture a été aménagée

- 565 Un troisième niveau de rue, pavé de galets, est contemporain de ces nouvelles constructions de même que le remplissage de deux fosses dépotoirs à l'ouest de la parcelle IX contenant de la céramique, du verre, des ossements d'animaux et des éléments provenant d'une démolition.
- 566 Le dessin donné par les limites du bâti atteste, dès le XIII^e s., la naissance d'une forme de parcellaire dit « en lanière » : les parcelles sont orientées est-ouest : la façade est étroite sur rue (8 m pour la parcelle X nord et 4 m pour IX sud) et la maison s'inscrit en profondeur à l'intérieur de l'îlot (le mur mitoyen 137 est conservé sur 12 m). Les réaménagements postérieurs se feront sur ce modèle et sur les structures préexistantes ; par contre la plupart de ces murs seront doublés par un parement de maçonnerie : leur étude exige donc un sondage, puis un long travail de piquage pour dégager le mur ancien (**fig. 108**).

108- Sondage dans un mur, derrière le parement moderne apparaît le mur médiéval primitif

I : mur médiéval XIIIe s.

II : reprise en sous-œuvre contemporaine de l'installation de III et du creusement des niveaux antérieurs XVIIe s.

III : parement moderne plaqué sur I et II XVIIIe s.

IV : mur de façade XVIIIe s.

République

- 567 Un autre axe, dont la mise en place est contemporaine de celui de Bourse, a été mis en évidence au sud de République (**fig. 109/1**). Cet axe limité par des maçonneries qui permettent de restituer une rue d'une largeur de 3 m, correspond à la rue de l'Hôpital.

109 – Évolution chronologique de l'occupation du site de la République

- 568 Le niveau de circulation est aménagé sur des remblais destinés à assainir le terrain : l'analyse granulométrique de deux dépôts de sable limoneux laisse supposer que des inondations à courants lents soient à l'origine de leur présence. Cette partie de la Presqu'île pourrait être encore relativement insalubre et inondable par les crues du Rhône. Les remblais d'installation contiennent un mobilier exclusivement antique (céramique et monnaie - as de Trajan 98-117 ap. J.-C.-).
- 569 La chaussée (alt. 165 m) est composée de petits moellons plats disposés irrégulièrement sur un sol de terre. La céramique issue de ce niveau est datable du XIIIe s. ; elle est représentée par deux familles : la céramique commune grise non glaçurée (G. : cruches à bec ponté et marmites type 10321) et la céramique commune rouge glaçurée (R1 : pichets).
- 570 Au cours du XIIIe s. plusieurs niveaux de circulation (réagréages, colmatages d'ornières...) se sont succédé surélevant de 0,20 m la première surface. Dans un premier temps des niveaux de circulation alternent avec des couches d'alluvions ; les dépôts sont mis en place par un transport proche de la suspension graduée dans une lame d'eau à courant légèrement turbulent ; le chenal qui alimente le secteur est plus proche du site qu'antérieurement, lors de l'aménagement de cette rue.
- 571 Les vestiges d'une maison (parcelle VIII) ont été dégagés au nord est de la rue de l'Hôpital. Le mur maçonné nord est (6330) forme la façade sur rue et le mur 6696 la limite nord du bâti. Ils sont construits en moellons et cailloux de granite avec quelques éléments de calcaire, des galets et des briquettes dispersés dans un appareil relativement irrégulier. Un puits (6721 - masqué par des constructions postérieures) a été repéré dans l'angle que forment ces deux murs, au nord-ouest de la parcelle.
- 572 Au nord de cette première structure, un seul vestige de maçonnerie (5732) a été conservé. Ce mur présente une fondation en blocs et moellons de granite et une

élévation essentiellement en galets. Il appartient à une maison, mentionnée dès 1388, implantée dans l'angle nord ouest de la parcelle I :

maison faisant le coing de la rue de l'Hôpital du costé devers le matin, joignant... la ruelle traversant de la grand rue à la ruelle de la Blanchery et Grolée devers la bize³⁰² (c'est à dire la rue Noire).

- 573 Jusqu'à la fin du XVe s., cette partie septentrionale de l'îlot constitue une très vaste propriété dont le caractère rural est affirmé : vignes et jardins s'y succèdent au cours des XIVe et XVe s. Il est difficile de préciser l'extension exacte de ce tènement dont on sait néanmoins qu'il joignait la rue Grolée à l'est :

ung grand jardin sur rue passant en la ruelle derrier appelée de la Blachery (...) et le jeu de l'arbaleste oud. jardin (ibid.)

- 574 et que sa limite méridionale le séparant de la parcelle VIII correspond au mur 6696.
- 575 La rue de l'Hôpital est délimitée au sud ouest par une série de trous de poteaux et de blocs de granite alignés sur un axe nord sud. Ces témoins pourraient correspondre à une structure légère comme un étal en bois par exemple implanté en bord de rue.

Une ambiance encore rurale au XVe début XVIe siècle

- 576 À République, bien que l'occupation des parcelles I et VIII soit connue par les textes et se pérennise durant les XIVe et XVe s., peu d'indices matériels concrétisent cette présence.
- 577 Le phénomène est identique sur le site de Bourse, où peu de nouvelles constructions ont été repérées pour cette période ; la présence de deux dépotoirs de la seconde moitié du XVe s. et du début du XVIe s. illustrent la vie quotidienne dans ces maisons. Le mobilier est abondant, varié et semble dénoter une certaine aisance.
- 578 Si nous avons la certitude que ces maisons continuent à être occupées au cours des XIVe et XVe s., il semble que cette occupation se fasse dans un contexte qui reste semi-rural et figé dans sa forme primitive.

Un dépotoir place de la Bourse

- 579 À l'opposé de la parcelle X ayant un accès par la rue Buisson, il semble qu'un habitat se soit développé de la même manière depuis la rue de la Gerbe (**fig. 106/3**). Un important dépotoir (D1) malheureusement tronqué par la construction d'un puits au XVIIe s. a été mis en évidence au centre de l'îlot. Ce dépotoir est situé à l'arrière de la parcelle XXIX dans une cour ; les bâtiments sur rue se trouvent en dehors de la zone fouillée, plus à l'ouest. Cette fosse dépotoir arasée a livré un mobilier abondant³⁰³.

Un dépotoir au XVe s. (D1) (Bourse)

Aucun numéraire n'a été recensé dans le comblement de cette structure, considérablement perturbée par l'installation d'un puits au XVIIe s. ; Par contre, le mobilier céramique est abondant (**fig. 110**), constitué de 1657 fragments répartis dans quatre productions.

La céramique commune grise (G), avec 1054 tessons, est représentée par de très nombreuses marmites à anses coudées de type 1311 et des marmites globulaires à anses plates et fonds hémisphériques. L'association de ces deux types de marmites fournit des indices chronologiques : alors que ces formes sont inconnues dans les

ensembles du début du XVI^e s, elles sont attestées la place des Terreaux (zone VII), dans des lots datés de la fin du XV^e s.

La céramique commune rouge glaçurée (R1), avec 588 tessons, est illustrée par des formes à vocation culinaire, ou destinées au service des liquides, ou au stockage des aliments. Pour la cuisson, on rencontre des marmites globulaires à fond bombé (types 141 et 142), des coquemars (**fig. 110-1**) et des poêlons à bord droit, paroi évasée et fond légèrement bombé avec un manche creux opposé à un bec pincé (385). La vaisselle de table est illustrée par de nombreuses cruches de type 11061 (**2**) et des pichets à col évasé. Des pots à paroi cylindrique et petit bord évasé peuvent être utilisés pour la conservation des denrées (**3, 4**). Deux tirelires constituent les dernières formes connues dans cette production.

La faïence (F), 9 tessons, a livré une écuelle à oreilles (**5**) et des tessons trop fragmentaires pour évoquer des formes précises. Une anse doit appartenir à une cruche ou un pichet (**6**).

Le *sgraffito* (E7), avec 6 tessons, fournit un plat creux à large marli.

Les céramiques émaillées sont uniquement importées. Il s'agit d'une écuelle à oreilles décorée au bleu de cobalt et au lustre métallique. D'après la typologie et la comparaison avec d'autres pièces ce vase se rattache aux productions de Manises et Paterna connues jusqu'au XV^e s (Carru 1995 : 54-76). Le lot a livré également un petit fragment de plat dont le décor lustré a totalement disparu. Une anse portant un décor vert et brun pourrait appartenir à un vase originaire d'Italie Centrale (Le Vert et le Brun 1995 : 202-203), mais sa datation reste incertaine. D'autres tessons de petites dimensions appartiennent vraisemblablement à des productions émaillées du sud de la France à décor vert et brun (Le Vert et le Brun 1995 : 185-233). Enfin classé dans la même catégorie, se trouvent deux fonds de vases à pâte rose engobée qui portaient un décor vert copiant les productions émaillées. Ces productions sont évoquées également sur d'autres sites lyonnais (Arlaud 1994 : 108-109). Le *sgraffito* E7 représenté par un plat à large marli est vraisemblablement importé du bassin méditerranéen ou du moins inspiré de modèles étrangers (Aujourd'hui le Moyen Âge : 76-77).

Ce dépotoir n'a pas livré de céramiques engobées. L'absence des productions de Meillonnas ne peut constituer à elle seule un élément datant, elle peut être due au hasard du remplissage du dépotoir. Au vu de tous ces éléments, la formation de ce dépotoir pourrait dater de la seconde moitié du XV^e s.

110- Céramiques du dépotoir 1

La verrerie

Cette datation est confirmée par la présence de verres contemporains. Le matériel de verrerie (**fig. 111**) est composé en majorité de gobeletterie moulée. 15 formes de verre à boire ont été répertoriées : 8 gobelets sans décor (type B), 1 gobelet à décor de côtes moulées en relief (B5), 2 gobelets à décor de côtes moulées en relief (B6), 3 verres à pied sans décor (C) et enfin 1 verre à tige creuse à décor bleu (A1).

Répertoriée sur de nombreux autres sites lyonnais (Tramassac, République, quartier Saint-Vincent, A. Poncet, Terreaux), la majorité de cette verrerie pourrait être qualifiée de vaisselle ordinaire. Toutefois la présence d'une pièce luxueuse et inédite (A1) tranche avec cet ensemble et pourrait par contre être associée à un habitat assez riche : cet élément, d'une exceptionnelle qualité, est travaillé à la façon de Venise ; sa coupe en forme de tulipe porte un riche décor de filets bleus rapportés, sa tige creuse s'évase largement à la base pour se terminer sur un pied en forme de disque décoré d'un cordon de verre festonné rapporté après soufflage. Ce style de verrerie et de décor, déjà très en vogue dans le bassin méditerranéen à partir du XIV^e s. (Foy 1989 et 1990), n'apparaît dans la région lyonnaise qu'un siècle plus tard. Une seule forme fermée était présente dans ce dépotoir, il s'agit d'un urinal (G4) : ballon de verre à large col utilisé par le médecin pour mirer les urines du patient. Toutes ces formes apparaissent au XV^e s. et perdurent pendant la première moitié du XVI^e s.

111- Verrerie du dépotoir 1

Bourse, les maisons de la rue Buisson

- 580 Les parcelles fouillées rue Buisson et numérotées par J. Pointet IX et X, dépendaient aux XIV-XVI^e s. d'une vaste propriété qui s'étendait de part et d'autre de la rue et au nord, jusqu'à la rue de l'Archidiacre (actuelle rue Gentil). La teneur des actes concernant cet ensemble ne permet pas toujours d'individualiser l'histoire de chaque parcelle, et à fortiori de chaque maison car les reconnaissances portent sur la totalité des biens.
- 581 La parcelle X est semble-t-il la seule à être citée par les *nommées*³⁰⁴ de 1388 dans lesquelles sont mentionnées deux ou trois *maisons basses assises en la rue Boysson*³⁰⁵.
- 582 Pour les parcelles VII à IX, les mentions antérieures à 1427 sont rares. Tout au plus sait-on qu'en 1410, un même propriétaire, Hugonet Moyne dit Mayère, reconnaissait les parcelles VII et VIII (hors fouilles) et que durant cette année il avait acquis la parcelle IX³⁰⁶. En 1427, les propriétés (sur le côté ouest de la rue Buisson) de Mayère se composaient comme suit :
- des maisons et des jardins dont le nombre n'est pas connu (*domos et curtile*) sur la parcelle VII
 - un jardin (*curtile*), peut-être situé en VIII
 - un jardin (*curtile*) et deux maisons (*domos*) occupent respectivement le nord et le sud de IX³⁰⁷.
- 583 En 1432³⁰⁸ la parcelle X faisait partie des propriétés de H. Mayère ; elle était alors occupée par des maisons et un jardin (*domos et curtile*) sans précision de nombre ou de localisation. En 1446, les propriétés de Mayère sont constituées de :
- deux maisons et moitié de curtil en VII
 - la maison de son habitation et curtil en IX
 - une maison, juxte le curtil d'une part et le curtil des hoirs Humbert de Varey d'autre part en X³⁰⁹.

- 584 La parcelle VIII n'est pas évoquée, faute sans doute, d'être bâtie. D'après les *nommées* de 1493, les parcelles VII à X contenaient *deux maisons hautes et basses et sept basses*, toutes situées sur le côté ouest de la rue Boysson et possédaient un jardin *derrier*. Elles hébergeaient treize locataires dont la plupart étaient manœuvres (quatre *gaignedeniers* et un *affaneur*) ou charpentiers (trois *chappuys*) et un batelier (*riveyran*), un *engraneur de molin* et deux personnages dont les surnoms rappellent sans doute le métier, *Jehan l'enlumineur* et *Estienne le messagier*³¹⁰.
- 585 Assez rare, mais d'autant plus intéressante, est la remarque au sujet du domicile du propriétaire d'une maison size en IX ; cette mention appelle quelques commentaires. Rappelons que H. Mayère, possédait également de nombreuses parcelles réparties aux alentours de celles que nous avons mentionnées à l'ouest de la rue Buisson. La composition de son domaine immobilier marie constructions et jardins, voir même des zones cultivées (**fig. 112**). H. Mayère est dit jardinier dans le texte de 1466. Si on ignore la réalité que recouvre ce terme, ainsi que la valeur exacte du domaine, il n'en demeure pas moins que ce dernier possède un avoir certain. Est-il possible d'établir une relation entre le matériel du dépotoir (*cf. § suivant*) révélateur d'un train de vie aisé, exhumé en IX nord - qui appartient au même H. Mayère - et la résidence de celui-ci dans la parcelle voisine IX sud ?

112- Extrait du plan topographique, historique de la ville de Lyon en 1350

Comme J. Pointet, B. Vermorel a établi îlot par îlot, la liste des mentions relatives aux différentes parcelles de chaque quartier de Lyon

B. VERMOREL (AML.-1s 181 F°17)

Un dépotoir début XVIe s. (D2)

En fond de parcelle, à l'ouest de IX N, une structure maçonnée rectangulaire vraisemblablement utilisée comme fosse d'aisance a été par la suite transformée en dépotoir (**fig. 106/3**).

Le lot abondant de céramique est constitué de 6983 tessons en bon état de conservation (**fig. 113**). Six familles ont pu être identifiées.

La céramique commune grise G (4181 tessons) est représentée par les marmites à anses coudées de type 1311 qui forment la grande majorité du vaisselier à vocation culinaire. Des fragments de bords en commune grise associés à des anses pourraient appartenir à des marmites de forme 1221.

La céramique commune rouge glaçurée R1 (2155 tessons) offre un répertoire de formes assez diversifié et utilisé soit au feu, soit sur la table. De nombreuses marmites de type 1351 et 1422, ainsi que les coquemars 1841 (**1**) illustrent les vases culinaires. Les vases à liquide sont représentés par une série de cruches de types variés (1112-1141-1171) (**2, 3, 4**). Un grand plat à marli (3311) et des écuelles à oreilles (3411), évoquent l'apparition de ces formes sur la table. Une cruche munie d'un bec ponté et d'une anse en panier est destinée au transport des liquides ainsi que deux gourdes. Un vase (type 1241) pourrait être un pichet. Des objets particuliers sont illustrés par une tirelire (type 731), des sifflets à eau anthropomorphes et zoomorphes et de la vaisselle miniature. La préparation des aliments est évoquée par des jattes (3221). Enfin le stockage est représenté par un vase de forme 2311.

La céramique à glaçure verte sur engobe blanc E1 (360 tessons) est bien représentée avec des formes destinées à la table et à la préparation des aliments. Les nombreuses cruches (1112 et 1141) sont associées aux formes basses, plats, assiettes creuses (3311) et écuelles à oreilles (3411). Des jattes (3841) et des lèchefrites (3111) sont connues dans cette famille. Les glaçures sur les vases sont de meilleure qualité (plus épaisses) que celles connues pour la fin du XVe s. Il faut noter leur vocation utilitaire quasi-systématique et non plus uniquement décorative. L'intérieur des vases en céramique commune R1 est intégralement glaçuré.

La faïence F (45 tessons) est soit importée, soit de production locale avec des fragments de vases de pharmacie (chevrettes et *albarelli*), des écuelles à oreilles et des assiettes creuses. Le dépotoir a livré trois productions différentes : faïence hispanique, majolique italique et faïence lyonnaise. La faïence hispanique est illustrée par deux fragments d'*albarelli* ornés d'un décor lustré de feuilles de lierre bleu et or (**7, 7bis**), une écuelle à marli portant un décor au bleu de cobalt "à la bryonne", une écuelle à fond concave au décor bleu et lustre et un fragment de forme fermée (chevrette ?). Tous ces vases sont caractéristiques de la production des ateliers andalous de Manises de la fin du XVe et du début du XVIe s. (Carru 1995 : 54-76). La majolique italique est représentée par une écuelle à décor polychrome (**10**) dit *ovali i rombi* et produite dans les ateliers toscans de Montelupo (Un goût d'Italie 1993 : 34-36) au XVe s. et au début du XVIe s. Enfin plusieurs formes évoquent les premières productions émaillées lyonnaises (*cf. infra* la faïence lyonnaise). Il s'agit d'une écuelle à oreille (**9**), de fragments d'assiettes creuses (**8**) et d'une petite chevrette. Ces productions apparaissent dès le début du XVIe s. avec l'arrivée de potiers italiens à Lyon.

Le *sgraffito* E7 (24 tessons) est remarquable par l'originalité de ses décors. Une forme haute (cruche ou pichet) est recouverte d'un décor d'écailles (**6**). Il faut

noter également la présence d'assiettes creuses (**6bis**). Le *sgraffito* trouve son inspiration dans les productions italiennes connues dans les régions méridionales dès le début du XVI^e s.

Le service vert B1 (17 tessons), connu à Lyon dès 1480 (Faure-Boucharlat 1996 : 235) fait une timide apparition avec des cruches de type 1141 et 1111.

D'autres catégories ont été regroupées en Divers avec 201 tessons. Notons également l'apparition de l'engobage avec les productions à glaçure verte E1 et le *sgraffito* E7. La famille E1 est totalement absente des dépotoirs de la fin du XV^e s. à Lyon (Faure-Boucharlat 1996 : 232-235).

Ces éléments aux caractères typo-chronologiques marqués, permettent d'envisager une utilisation de ce dépotoir au début du XVI^e s. Cette datation est confirmée par le lot de verrerie et le numéraire présent dans ce même comblement.

Bien qu'aucune forme particulière ou exceptionnelle ne se dégage du lot de verrerie, les éléments présents, moulés, forment l'ordinaire de cette vaisselle entre le XV^e et le début du XVI^e s. Parmi les formes identifiées, 37 appartiennent à la gobeletterie et 9 sont des bouteilles à vin ou des fioles. Plus précisément, le lot se décompose ainsi : 34 verres à pied sans décor (type C), 3 gobelets à décor de côtes moulées en relief (B6), 6 bouteilles à vin (3 H5 et 3 H6), 2 fioles (H3) et enfin 1 urinal (G4). Comme sur d'autres sites lyonnais, on remarque une utilisation particulièrement abondante des verres à pied sans décor (C).

La structure contenait également du numéraire : un jeton de Nuremberg (XV^e-XVI^e s.) et un gros de cinq "soldi de Milan" au nom des Sforza, Ducs de Milan (1481-1494).

113- Céramiques du dépotoir 2

La parcelle VIII à République

586 Les premières mentions concernant cette maison ne remontent pas au-delà de 1493. La maison est dite *haute et basse en ruine*³¹¹. Cette mention expliquerait que le mur de façade sur rue soit reconstruit (**fig. 114**) ; il est installé sur l'arasement du précédent (6330) en conservant le même axe. De ce deuxième état de façade (5951), les fondations sont conservées, ainsi que les éléments de base des ouvertures, seuils et piédroits (6326 - 6327 - 6328). Lors du nettoyage du mur, quelques moellons de l'élévation étaient encore en place ; leur très médiocre état de conservation n'a pas permis de les maintenir en place, par contre un enduit était encore visible sur le parement ouest, côté rue. Ce mur est construit en moellons de calcaire et de granite liés au mortier de chaux ; quelques galets et briques sont dispersés dans l'appareil. Sa largeur n'excède pas 0,60 m. Il faut également noter la présence d'un gros bloc de granite, sous le piédroit sud, qui présente des surfaces lisses et des bords arrondis ; ce bloc est une dalle de voie antique réemployée. Les seuils et les bases des piédroits de trois ouvertures sont conservés. L'ouverture nord, la plus étroite (0,86 m), correspond à la porte de l'allée.

114- Rue de l'Hôpital, relevé de la façade de la parcelle VIII, trois étapes de construction

587 À la fin du XVe s. la parcelle VIII ne possède pas les mêmes limites que celles figurées sur le cadastre de 1832, car elle se rattache à une propriété beaucoup plus vaste. Il est néanmoins possible d'individualiser dès cette période les événements qui affectent plus particulièrement son emplacement. Ainsi en 1493, elle abrite une maison *haute et basse en ruine*³¹². Au cours des années suivantes, en 1502, puis en 1512³¹³, la maison change deux fois de propriétaires. En 1516, *une maison haute moyenne et basse jouxte une grange*. En 1528 enfin, la description des lieux précise la répartition de ces deux bâtiments : au nord, *une maison haute moyenne et basse* et au sud *une vieille maison moyenne et basse*³¹⁴. Le mur 6330, deuxième état de façade, pourrait correspondre à la façade ouest de la maison en ruine en 1493 ; quant au mur 5951, il correspondrait à la façade de la maison haute moyenne et basse mentionnée à partir de 1516. Les travaux de reconstruction auraient donc été effectués entre 1502 et 1516, sans affecter la partie méridionale des bâtiments, grange ou maison moyenne et basse.

588 Le niveau de sous-sol n'est pas encore creusé lors de ces travaux : d'une part la profondeur des fondations des murs, inférieures à 1,30 m, ne le permet pas, et d'autre part les données d'archives attestent que jusqu'en 1661, la maison sur rue ne possède pas de cave :

le sol de l'allée est enfoncé de 0.50 m en contrebas du pavé de la rue sous laquelle l'allée est terre massive³¹⁵.

Le dépotoir d'un faïencier lyonnais au début du XVI^e s. (République)

Au fond de la parcelle VIII, une fosse dépotoir a été repérée³¹⁶. Son étude a permis de déduire que nous étions en présence d'un témoignage de l'activité d'un des premiers faïenciers lyonnais.

Cette fosse a livré des rebuts de fabrication de faïence sous la forme de biscuits et de ratés de cuisson. Des éléments liés à l'enfournement comme les pernettes et les fragments de cazettes ont également été extraits de cette structure. Elle contenait également des tessons émaillés dont les décors ont permis le rapprochement avec les autres productions rencontrées dans les dépotoirs et les pièces des musées. Sur les 471 tessons inventoriés plusieurs formes ont pu être identifiées, la plupart sont fragmentaires et incomplètes, mais elles fournissent de précieux renseignements sur le répertoire produit par l'atelier. Il s'agit de vaisselle de table et de vases de pharmacie. La vaisselle de table est illustrée par plusieurs formes ouvertes dont des coupes hémisphériques à bord évasé (**fig. 115/1**), des coupes godronnées (**4**) ou crespine forme directement inspirée de modèles italiens, des confituriers ou boîtes, vases au bord saillant à col court formant une carène et à paroi cylindrique et fond plat et des écuelles à oreilles à bord droit et arrondi, paroi évasée. Le fond manque, mais il est possible de rattacher cette forme aux nombreuses écuelles connues dans les dépotoirs domestiques. Les formes fermées sont représentées par des cruches à col court, de forme globulaire et à fond plat. Les vases de pharmacie sont illustrés par des *albarelli* à lèvre saillante et carénés, et par des chevrettes à lèvre saillante, possédant un col court, une paroi globulaire et un fond plat.

Plusieurs tessons de biscuit ont permis de reconstituer un plat de très grandes dimensions (**8**). Il possède un large marli, une paroi courte évasée et un large fond sur pied annulaire. Cette forme est à rapprocher des grands plats historiés connus dans différents musées et attribués soit à Lyon soit à Nevers. D'autres fragments évoquent des plats godronnés de grandes dimensions.

La plupart des formes rencontrées étaient en biscuit, cependant plusieurs tessons émaillés et décorés nous renseignent sur une partie de la palette des couleurs utilisées et sur les registres décoratifs. Le décor le plus fréquent se présente sous la forme d'une alternance de feuilles de vigne stylisées bleu ou orange avec des entrelacs. Des décors identiques sont connus sur les pièces de musées (Musée des Hospices Civils de Lyon, Musée Historique de Lyon, Apothicairerie de l'Hôtel Dieu, le Comte à Troyes, Hôpital Hospice de Crémieu) et sur le mobilier découvert dans les dépotoirs domestiques.

115- Dépotoir de faïence

La présence d'une structure associée à un site de production de faïence n'est pas contradictoire à Lyon. En effet des potiers italiens installés dans cette ville dès le début du XVI^e s. sont connus dans plusieurs documents. Ces références dépouillées au XIX^e s. par Natalys Rondot (Rondot 1889) ont permis la localisation de deux de ces potiers à proximité du site. Ainsi en 1528 Angello potier de terre est cité comme locataire dans la maison située dans la parcelle VIII. Il s'agit d'Angello Benedetto, fils de Lorenzo, dit Angelle de Laurent et connu à Lyon entre 1512 et 1536. C'est le premier potier italien cité à Lyon³¹⁷, il est d'origine florentine. Il ne vient pas seul et il est possible de lire dans plusieurs rôles de tailles Angello et ses compagnons. Ces potiers résidaient sur la presqu'île dans le quartier qui s'étendait depuis l'ospital du pont du Rosne (Hôtel-Dieu) tirant par la rue d'Ambronay jusques au puy Pelluz. A la même date, Bastien, florentin, potier de terre, est locataire dans la maison de Pierre Camit, située rue Noire au nord de la parcelle VIII³¹⁸. Tous ces potiers de la première moitié du XVI^e s. sont d'origine florentine. L'activité florissante des ateliers de la région de Florence et du Val d'Arno durant cette période est à mettre en relation avec leur origine. L'analyse du répertoire décoratif et des formes constitue des arguments supplémentaires pour la connaissance de leur production.

Cette structure constitue donc le premier témoignage archéologique d'une activité faïencière à Lyon. La latrine transformée en dépotoir et située plus au nord sur le site contenait également de nombreux vestiges relatifs à cette production. Le très abondant mobilier découvert dans les différents dépotoirs lyonnais permettra de mieux connaître une production jusqu'alors connue uniquement au travers de pièces luxueuses et de vases de pharmacie conservés dans les collections de musées. Il est possible dès à présent de cerner l'influence que les décors et les formes de cette vaisselle émaillée auront sur les autres productions, en particulier les céramiques décorées aux engobes.

L'habitat *extra-muros*, au nord des fortifications des Terreaux

- 589 Plusieurs étapes de construction ont été dégagées pour ces maisons situées au-delà du fossé (**fig. 116**). La technique employée dans ces constructions est assez exceptionnelle : les murs sont à solins hauts maçonnés (environ 80 cm de haut) et se terminent par des semelles sur lesquelles s'appuient des élévations en pisé de terre noire très tassée (**fig. 117**) ; ces élévations sont recouvertes d'un mortier lissé d'un enduit de chaux, d'environ 1,5 cm d'épaisseur totale. Les sols sont en terre battue. Le même type de construction avait été découvert lors des sondages réalisés au nord-est de la place (Arlaud 1989).

116- Localisation des vestiges des maisons situées *extra-muros*

117- Elévation des murs en pisé sur solins maçonnés

- 590 Plusieurs parties de maisons avec leur cour ont été mises au jour. L'une d'entre elles a pu être fouillée presque entièrement. A l'intérieur, un pilier central devait soutenir la toiture ; les sols en terre battue, ont été remplacés par un dallage en calcaire jaune posé sur un lit de sable et à certains endroits par un sol de graviers. Une porte avec son seuil est encore conservée sur la façade sud de cette maison. La qualité de la conservation de ces éléments a permis de proposer une restitution des élévations (**fig. 118**).
- 591 Des murs de limite de propriété, sans doute des jardins, ont été découverts. Les maisons, qui bordaient le fossé au nord, sont souvent décrites dans les textes avec un jardin. À l'intérieur de l'un de ces jardins un trésor avait été enfoui (fig. 119). Ce trésor stocké dans une cruche à pâte rouge glaçurée³¹⁹ a permis de dater cette maison sans doute peu après 1355-58.

118- Reconstitution d'une maison

Le trésor retrouvé au nord des fortifications des Terreaux

Ce trésor a été enfoui au milieu du XIV^e s. pour des raisons inconnues, cet acte a pu être dicté par de multiples intentions (pécule amassé en vue d'une transaction commerciale, événement familial...) ou causes (menaces belliqueuses pesant sur Lyon, prélèvement de taxes...) (**fig. 119**)...

Le *terminus post quem* pour l'abandon de ce trésor est établi par les pièces d'or présentes : le mouton d'or de Jean II le Bon ordonné le 17 Janvier 1355. Ce constat va à rencontre des idées admises. En effet, l'or est le métal refuge par excellence qui garde sa valeur au fil des siècles, alors que les pièces d'argent qui circulaient d'avantage s'usent plus vite et sont souvent décriées puis renouvelées. Ici au contraire, la plupart des gros tournois d'argent datent des règnes de Saint Louis (1245-1270) et de Philippe IV le Bel (1285-1314) et ont circulé près d'un siècle alors qu'aucune des monnaies d'or n'a circulé plus de trente ans.

Cependant, le système monétaire dit "florin-gros" en vigueur au milieu du XIV^e s. du Languedoc à la Lorraine en passant par la vallée du Rhône (Lyon se situait au cœur de ce système) qui a permis et maintenu la circulation des vieux gros tournois explique ce paradoxe.

Ce trésor, composé majoritairement (en valeur de compte) de florins et de gros, a été constitué par une personne qui comptait en florins et en gros. Ce système de compte atteste l'existence d'un système monétaire basé sur des monnaies sonnantes et trébuchantes dont le fondement est la monnaie réelle. En Dauphiné, par exemple, les changeurs ou les comptables qui trébuchent les florins (émis par le Dauphin en 1337 par exemple) et les gros tournois qui servent de monnaies de référence et de compte dans la vallée du Rhône, dans les années 1320-1330 établirent un rapport entre le florin et le gros. Onze gros en 1335 puis douze gros pour un florin à partir de 1337 dans les comptes de Grenoble (Fournial 1967/1970). Les monnaies d'argent sont évaluées par leur poids et titre en fonction des gros et les monnaies d'or par le florin. Les sols provençaux ou parpaïolles qui arrivent en masse en Lyonnais et Forez dans les années 1350 sont évaluées dans les comptes de 1358 (Fournial 1967/1970) à 2/3 de gros : c'est-à-dire que cent "parpaïolles" valent cinq florins six gros 2/3 soit 66,66 gros.

Par ailleurs, il est très probable que les monnaies les plus récentes du trésor soient en réalité les parpaïolles provençales du règne conjoint de Jeanne et Louis (1349-1362) dont nous ne connaissons pas la date absolue des émissions.

Le *terminus ante quem* du trésor de Lyon a été établi par l'absence de certaines monnaies dont les dates d'émission et de mise en circulation sont attestées.

En effet, il ne contient pas de florin du duc de Bourgogne Philippe de Rouvres (1350-1361) ni de Guillaume de la Garde, archevêque d'Arles à partir de 1359. Mais c'est surtout l'absence d'une monnaie royale qui permet le mieux d'arrêter la date d'enfouissement du trésor : celle du royal de Jean II le Bon (1350-1364) qui connut deux émissions, celle 22 Août 1358 et celle du 15 Avril 1359. Il faut retenir la date de la première émission du royal de Jean II le Bon comme *terminus ante quem* du trésor.

Le trésor des Terreaux est à 70 % provençal, à 12 % féodal (comté de Provence excepté), à 5 % étranger et à 13 % seulement français (du royaume de France *stricto sensu*). Cette composition n'est pas surprenante puisque la monnaie au XIV^e s. est une monnaie-marchandise dont la valeur métal est prise en compte par ses utilisateurs. De plus, le royaume de France n'est pas une zone hermétique où ne circule que la monnaie du roi de France. Malgré les décrets et les ordonnances

royales, on constate que la circulation de monnaies féodales et étrangères est encore très soutenue et que même la monnaie royale n'est pas unique : il existe en effet, encore deux systèmes monétaires traditionnels le "parisis" et le "tournois". Par ailleurs, des émissions particulières au Languedoc émises par le dauphin (par exemple) viennent s'ajouter à la masse de monnaies en circulation.

C'est un trésor mixte : à 15 % un trésor d'or et à 85 % un trésor d'argent en nombre d'unités (quatre-vingt quatre pièces contre quatre cent cinquante-neuf). Toutefois, l'or constitue la valeur de compte la plus élevée soit 1070/1075 gros contre 270/364 gros, selon la valeur donnée aux écus d'or (15 ou 16 gros) et aux sous provençaux (1/2 ou 2/3 de gros).

Bien qu'il s'agisse d'un pécule de petite à moyenne importance, le thésauriseur, qui semble être un personnage de condition sociale assez modeste, s'est toutefois constitué avec sa réserve d'or et d'argent de haut titre, un capital judicieux, adapté à la conjoncture économique du milieu du XIV^e s. En effet, la césure socio-économique entre les possesseurs d'argent fin et ceux qui réglaient leurs achats en pièces de billon ou en monnaies noires devint une cruelle réalité dans la seconde moitié du XIV^e s. Cette période se caractérisa par une forte pénurie de métal argent et une augmentation galopante des prix.

119- Le trésor monétaire des Terreaux

La ville moderne sur une trame médiévale

Un lotissement au début du XVI^e siècle

République

- 592 La parcelle I n'a pas évolué depuis le XIII^e s. : elle n'est occupée que par une maison entourée de jardins et vignes. Ce vaste tènement va être loti entre 1519 et 1528.
- 593 Il est intéressant de noter qu'au début du XVI^e s., les terrains de cette parcelle, et de celle qui lui faisait face, étaient destinés à recueillir les eaux pluviales en provenance de la rue de l'Hôpital. A la suite de leur lotissement et du remblaiement effectué dans la parcelle I en 1518-1519, les eaux de pluie stagnèrent dans la rue, au détriment de la circulation³²⁰. Le consulat de la ville fut alors sollicité pour mettre en place un système de collecte des eaux pluviales jusqu'au Rhône³²¹. La suite donnée à cette affaire — si elle fut jamais — n'est malheureusement pas abordée dans les délibérations des deux années suivantes. On ignore donc si les habitants du quartier durent continuer, par temps d'orage, à patauger dans une rue en *eau* à *hault de genoux*. Plus généralement, les textes révèlent le caractère circonstanciel de la gestion de la voirie, dont l'essentiel incombait d'ailleurs aux riverains, comme la prise en charge de la collecte des eaux pluviales et celle de la pose du pavé, au droit de leur maison.
- 594 Enfin, signalons que le lotissement de la parcelle I s'intègre dans un mouvement d'urbanisation, qui a affecté tout ou partie de la rue de l'Hôpital, au début du XVI^e s. L'étude comparative des rôles d'imposition de 1493³²² et 1528³²³ révèle en effet, qu'outre l'édification de bâtiments sur des terrains jusque-là peu ou pas lotis, de nouvelles rues furent ouvertes, le plus souvent à l'emplacement d'anciens chemins privés : rue de Paradis, prolongement de la rue Thomassin...
- 595 Le lotissement de la parcelle I fut réalisé en plusieurs temps. Le 8 avril 1518, son propriétaire expose devant le Consulat qu'il se propose de lotir son tènement qui s'étend sur toute la parcelle I :
- Est venu au présent consulat noble homme Pierre de Legle qui a récité qu'il a certain jardin assiz en la rue tendant du Puys à l'hospital du pont du Rhône, appelle le jardin de Legle, lequel il entend de brefz appensionner, après au moyen de quoy led. jardin se bastira qui sera le decoracion de ceste ville.
- 596 Le 5 juillet 1519, le tènement est de fait appentionné à plusieurs particuliers qui y établissent des jardins après avoir remblayé le site : *plusieurs gens... on tellement remply de terre (les jardins) que l'eau n'y peult passer ne avoir son cours comme elle avoit d'acoustumé*³²⁴.
- 597 La parcelle I est donc lotie en cinq parcelles (Ia à Ie) sur lesquelles seront bâties des maisons (**fig. 109/2**). En 1528, les travaux de construction étaient achevés sur la totalité des parcelles.
- 598 Ces dernières présentent des dimensions assez semblables, avec une largeur d'environ 10 m et une longueur d'environ 30 m ; elles sont contigües et forment un parcellaire lanieré. Si toutes ces parcelles ont pu être dégagées totalement dans leur largeur, il n'en est pas de même pour leurs longueurs que l'emprise du chantier n'a pas permis d'apprécier. Ces dernières ont donc été reconstituées à l'aide du cadastre napoléonien ; il ne semble pas qu'il y ait eu entre le moment de leur construction et le relevé du début du XIX^e s. de grandes transformations pour les fonds de parcelles (du moins dans

leur emprise au sol), les façades par contre ont été alignées en retrait comme nous le verrons plus loin.

- 599 Le plan des constructions à l'intérieur de ces nouvelles parcelles suit un schéma classique, typique de l'habitat lyonnais — rive droite de Saône — depuis le XVe s. au moins (Arlaud *et al.* 1994) : une maison sur rue, séparée d'une maison arrière par une cour. En façade, à côté des arcs de boutique, se trouve une allée qui conduit à la cour où se font toutes les circulations intérieures aux bâtiments. Un escalier, généralement en vis, placé contre le bâtiment sur rue, permet d'accéder aux étages où il est relié à des galeries qui donnent accès au deuxième corps de bâtiment. Dans la cour, se trouvent généralement réunis le puits, le dépotoir, les latrines et l'escalier. Les bâtiments sont concentrés autour de la cour qui devient un élément primordial.
- 600 Les maisons nouvellement construites sur ces parcelles sont presque toutes dites *haute, moyenne et basse*³²⁵. Cette description très courante dans les textes a-t-elle une réalité quant au nombre exacte des niveaux d'une maison ? La mention *HMB* désigne-t-elle une maison avec rez-de-chaussée, un étage et un galetas ?
- 601 Le matériau dominant dans ces nouvelles constructions est le calcaire jaune à entroques de l'Aalénien. Le calcaire à gryphées sinémurien est utilisé plus particulièrement pour les marches d'escalier, les cadettes (dalles de sol), les seuils... du fait de sa plus grande résistance, notamment au frottement. Ces deux types de calcaires proviennent de carrières exploitées massivement dès le XVe s. à l'ouest de Lyon dans la région du Mont d'Or. L'utilisation de granite ou de galets, très ponctuelle, correspond à des remplois de parties de murs plus anciens ou à de simples réutilisations de matériaux.
- 602 De ces maisons édifiées au début du XVIe s., les structures des sous-sols (murs, placards...) et parfois les cours (sols, latrines, dépotoirs, escaliers...) ont été préservées des démolitions du XIXe s.
- 603 Les caves creusées à l'origine de ces constructions étaient, dans un premier temps, séparées des rez-de-chaussée par des planchers, comme l'attestent les corbeaux encore en place (seules les caves des parcelles IA et IC sont voûtées lors de leurs constructions).
- 604 Dans la parcelle Ia, (**fig. 109/2**) le puits et l'escalier en vis sont conservés dans la cave située sous une cour ; l'escalier descend jusqu'au sous-sol et relie ainsi tous les niveaux. La moitié d'un puits est préservé dans l'angle nord-ouest de cette même cave ; ce puits, construit en galets est doublé par des parements en moellons de calcaire à l'est et à l'ouest. Cette maison est dite *haute, moyenne et basse* en 1528 et faisant le carré de la rue allant depuis l'ospital du pont du Rosne au Puys-Pelluz³²⁶ (soit l'angle de la rue de l'Hôpital ou rue Palais-Grillet et de la rue Stella ou rue Noire).
- 605 Seule la parcelle Ib (**fig. 109/2**) est en reconstruction ; en 1520 la maison est édifiée de nouveau au tènement Delaigle³²⁷. Sur le tènement I, une construction est mentionnée en plus des vignes et jardins ; la reconstruction de 1520 se fait en intégrant les rares vestiges de cette première maison. Le mur nord possède un appareil particulier composé de quatre parties distinctes (**fig. 120**) : un bloc de maçonnerie central en granite (fondation) et galets (élévation), correspondant à un ancien mur, est pris en « sandwich » entre des maçonneries construites en moellons de calcaire jaune à entroques. La parcelle Ib (**fig. 109/2**) est la seule dont la cour est située dans l'emprise du chantier. Les couches situées entre le dernier niveau antique et le sol de la cour en galets ont été mise en place au moment de la construction des maisons. Dans ces

remblais, d'une épaisseur de 1,50 m, deux niveaux de sol et trois petites fosses ont été repérés ; cet ensemble a livré un lot de céramiques daté de la première moitié du XVI^e s. et un jeton de Nuremberg. L'épaisseur de cet aménagement, comme ses datations, indiquent qu'il correspondrait à l'exhaussement, volontairement réalisé en 1519, pour mettre les jardins à l'abri du ruissellement des eaux pluviales.

120- Mur médiéval pris entre deux éléments de maçonnerie moderne

(République)

- 606 Le lot de céramique se décompose en cinq familles : on retrouve la céramique grise (marmites type 1311), la céramique rouge glaçurée (jatte type 3111, marmites 1351 et 1411, cruches 1112) et la céramique à glaçure verte sur engobe blanc (très fragmentée). La faïence est évoquée par des importations et des productions locales, plus deux tessons de protofaïence à décor vert et brun. Ces productions méridionales sont encore peu attestées à Lyon (sauf quelques tessons à Bourse). Deux autres tessons de faïence polychrome évoquent les premières productions lyonnaises. Enfin la présence d'un pichet en grès, est un fait nouveau à Lyon car cette production très connue dans le nord de la France n'était encore pas attestée à Lyon.
- 607 Le jeton de Nuremberg est du type « à la nef », inspiré d'un jeton parisien médiéval. Il fut frappé en Allemagne aux XV^e-XVI^e s. La forte déformation de cet exemplaire nous le fait classer dans les frappes du XVI^e s.
- 608 Le sol de la cour est en galets disposés en tête de chat et liés par un mortier de terre (**fig. 121**). Dans cette cour, une large latrine en fosse (2,10/1,30 m et 1,80 m de profondeur), coffrée en bois, a été creusée dans les couches de remblais ; son aménagement perce aussi les niveaux antiques et descend jusqu'aux graviers. Le coffrage en planches sert à maintenir les parois et peut-être, dans un souci d'hygiène, à garantir son étanchéité. Cinq larges jetons, imités de types monétaires du Dauphiné et produits dans la première moitié du XVI^e s. ont été découverts sur le gravier. Ils sont fortement altérés par la corrosion ; il semble que leur présence soit contemporaine de

la période d'utilisation des latrines. Celle-ci a été brève car le mobilier contenu dans son comblement une fois transformée en dépotoir est daté de la deuxième moitié du XVI^e s.

121- Sol de cour en galets disposés en tête de chat

- 609 La partie inférieure d'un escalier est conservé dans l'angle nord-ouest, de la cour ; il reliait les étages supérieurs et le soussol. Cet escalier, tournant à droite, comprend une volée par étage et plusieurs noyaux portant des quartiers tournants. Il est construit en blocs taillés de calcaire jaune à entroques pour la partie centrale et en calcaire à gryphées pour les marches. Il est composé de marches droites et de marches gironnées dans les angles. Au niveau de la cave, deux placards superposés sont installés dans le mur noyau de l'escalier.
- 610 De nombreux blocs taillés portent des marques de tâcherons ; des marques identiques existent également sur les montants des portes des caves des différentes parcelles. Le même atelier aurait donc fourni les blocs taillés utilisés pour les ouvertures et les escaliers.
- 611 Le puits (5677) est situé dans l'angle sud ouest de la cour (**fig. 122**) ; il est lié aux murs sud (5282) et ouest (5679) (**fig. 123**) ; il ne manque qu'une partie de l'élévation et la margelle. Il est construit en galets du Rhône liés au mortier de chaux avec quelques moellons de granite et de calcaire dispersés dans les assises. La partie inférieure de la fondation est constituée d'un gros massif de maçonnerie débordant qui sert de socle à l'ensemble. L'accès au puits se fait évidemment par la cour, mais aussi depuis la cave sud-ouest, par une petite ouverture (0,65/0,45 m) installée dans le mur ouest. Un calage de poteau a été dégagé à proximité du puits : il pourrait être le vestige d'une potence mise en place au dessus du puits et à laquelle était accroché le système permettant de puiser l'eau.

122- Puits situé dans l'angle sud-ouest de la cour

123- Situation du puits dans l'angle de la cour

612 Dans la parcelle Ic, (**fig. 109/2**) trois caves, qui communiquent entre-elles sont conservées. L'homogénéité des maçonneries montrent que ces caves sont

contemporaines de la construction de la maison qui est dite *neuve, haute, moyenne et basse* en 1528³²⁸. La présence de chaînages, aux angles des murs notamment, est une technique systématique dans cette construction qui utilise par ailleurs toujours le même matériau, le calcaire jaune avec un appareil relativement régulier.

- 613 Dans la parcelle Id, seul le sous-sol de la maison sur rue est dans l'emprise du chantier, mais les textes nous apprennent que les maisons sur rue et sur cour ont été construites au même moment, puisque l'ensemble est décrit en ces termes :
- une maison haute, moyenne et basse batie de neuf devant et derrier³²⁹.
- 614 Un vestige de puits perdu (5936-5937) a été dégagé dans l'angle nord-ouest de la cave orientale ; il est grande partie détruit par l'aménagement d'un égout au XXe s.
- 615 Dans la parcelle Ie on a *commancé à bâtir la maison*³³⁰ en 1528. Les deux caves de la maison sur rue ont été mises au jour. Le mur sud s'appuie sur le mur mitoyen de la parcelle VIII.

Évolution du parcellaire et de l'habitat ancien aux XVIe-XVIIe siècles

République

- 616 Dans la rue de l'Hôpital une succession de recharges de terre (sans doute pour entretenir la rue, combler des ornières...) et deux dépôts d'inondation rehaussent progressivement le niveau de circulation d'environ 0,30 m. La chaussée n'est pas conservée, mais les empreintes des galets dans le niveau inférieur sont très nettes ; la rue devait donc être pavée en galets en tête de chat. La texture des deux couches sablo-limoneuses laisse envisager une influence alluviale : la granulométrie de deux échantillons peut caractériser un lavage de ces niveaux par des débordements lents d'un chenal du Rhône éloigné du site. La valeur élevée du percentile peut s'interpréter soit par une pollution de grains d'origine anthropique soit par l'arrivée de grains sableux transportés en suspension graduée lors de balayages de crue plus turbulents. Ces dépôts sont peut-être à corrélérer avec la crue de 1570 mentionnée dans les archives³³¹ Elle est signalée par des débordements du Rhône et de la Saône suffisamment importants pour que les deux cours d'eau se réunissent au niveau de la place de Confort (actuelle place des Jacobins). Cette crue aurait provoqué la fuite des Lyonnais sur la colline de Fourvière. Une autre crue, mentionnée en 1602, aurait à nouveau submergé la place Bellecour et la place de Confort, mais elle serait le fait exclusif de la Saône. Ces données, à utiliser avec prudence, démontrent tout de même que le quartier de République, notamment la rue de l'Hôpital, est un axe préférentiel de circulation des courants de crue.
- 617 Un autre exhaussement du niveau de rue, plus important, a été repéré ; il est matérialisé par un apport de remblais d'environ 0,60 m (165,60 m à 166,20 m NGF). Un acte consulaire du 11 octobre 1675³³² confirme cette donnée et permet de la dater plus précisément : il est fait état de réparations effectuées
- à diverses maisons de la rue de l'Hospital pour eslever les cours et allées desdites maisons qui se trouvoient de beaucoup plus basses que le plain-pied de rue à cause de l'eslévation que le consulat avoit fait faire du pavé de ladite rue, pour donner la pente aux eaux qui croupissoient à l'entrée de la mesme rue et causoient une infection dont tout le public recevoit une très grande incommodité...
- 618 Aucun niveau de pavement n'a été repéré ; les pavés ont été souvent réutilisés et il est difficile de repérer tous les niveaux de rue dans la stratification. On peut toutefois

supposer que la grande rue de l'Hôpital était pavée. C'était un axe important de circulation qui reliait le débouché du pont de la Guillotière et l'Hôtel-Dieu au centre de la ville. Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée par le texte de 1675 qui mentionne le *pavé de ladite rue*.

619 Le mur 5956 retrouvé dans l'angle sud-ouest correspond à une façade qui longe la rue de l'Hôpital côté ouest (**fig. 109/3**). La rue mesure environ 6 m de largeur à cet endroit. La largeur de la rue semble irrégulière lorsqu'on compare ce chiffre avec des mesures prises à d'autres endroits :

- à la hauteur d'une maison sans doute située au nord de l'Hôtel-Dieu, du même côté que la boucherie, la rue de l'Hôpital doit avoir 19 pieds 6 pouces de largeur, soit 6,65 m³³³.
- autorisation de voirie à une maison que prétendent faire bâtir Louis Barbier, maçon et Pierre Courtois (?), boucher, située sur le côté est de la rue. La rue doit *demeurer large de 18 pieds 10 pouces et 6 lignes*, soit 6,45 m³³⁴.

620 Cette phase d'exhaussement a livré un mobilier céramique abondant, mais cependant très fragmenté car il provient de niveaux de remblais et de sols constituant les cours. Il peut être daté du XVIIe s. par la présence de familles caractéristiques. En effet certaines d'entre elles, apparues au milieu du XVIe s. perdurent et sont accompagnées de nouveaux types de production. On note un développement important des céramiques décorées aux engobes rouges et l'apparition de la céramique à décor jaspé. En revanche, la céramique commune grise non glaçurée décline et semble peu à peu remplacée par les productions bressannes de Meillonas. Les faïences aux décors polychromes cèdent également la place à des vases en faïence blanche et décorés *a compendiario*.

621 La parcelle VIII : L'état de dégradation avancé de la maison sise sur cette parcelle dont les textes rendent compte, explique qu'il soit nécessaire d'effectuer des travaux de reconstruction. En 1661, un procès-verbal établi suite à une visite du corps de logis sur rue, dénonce l'état de vétusté du bâtiment. La maison comporte un étage et un grenier, son bas ou rez-de-chaussée est *enfoncé dans terre*. Il n'existe pas de niveau de cave, mais un rez-de-chaussée semi-enterré par rapport à la rue qui n'a cessé d'être exhaussé depuis le XIIIe s. La façade fait saillie sur la rue et *est lad. face détachée du devant de celle des héritiers Girardot* (parcelle IE), *joignant du costé de bize, de trois pieds quatre poulces* (1,10 m) *tout à vuide dud. costé*. La hauteur de la façade depuis le pavé de la rue est de 5,48 m. Le mur de face est *pentif* (fmit = 0,05 m) et étayé. Il s'agit du mur de façade déjà reconstruit au tout début du XVIe s. *La couverte de bois que porte la muraille dud. devant estant vielle et fort usée*. Il est décidé par ordonnance consulaire de procéder à la démolition totale du corps de logis sur rue³³⁵.

622 Un prix-fait de Benoît Daurolles, maître architecte de Lyon daté du 25 octobre 1661, établit les ouvrages de maçonnerie à faire pour la nouvelle maison selon le plan géométral *d'eslèvement des faces de rue et sur la court*. Le preneur s'engage à effectuer les démolitions préalables puis à creuser toutes les fondations des murs de façades sur rue et sur cour, des murs est-ouest, séparant les chambres et les escaliers et du mur de refend nord-sud. Les fondations seront faites, ou consolidées, *jusques à gravier et terre ferme*. Après enlèvement des terres, *il fera les voultres des caves à berceau*. Le bâtiment aura cinq estages, savoir des boutiques, magasins, trois estages de chambres et grenier au-dessus. Le preneur réalisera aussi toutes les autres murailles, soit pour les cabinets d'esviers, latrines et autres. L'ouvrage devra être livré habitable, au jour et

feste des Saintz de l'année prochaine que l'on comptera, Dieu aydant, mil six cent soixante deux³³⁶.

- 623 L'aménagement de la cave explique d'une part l'absence de niveaux ou de sols médiévaux et d'autre part la nécessité de reprendre en sous-œuvre les fondations des murs, au risque, sinon, de déchausser les murs. A cet effet, des dispositions spéciales sont énoncées dans un rapport d'expert sur l'état du mur mitoyen (6696) entre les parcelles VIII et Ie :

Après avoir (...) toqué à plomb led. mur mitoyen (...) avons treuvé icelluy droict et a plomb (...) bon et suffisant pour suporter le bastiment,

- 624 à la réserve qu'il soit fondé assez profondément. Dans le cas inverse, il faudra le faire reprendre par dessoubz-œuvre, par pilotis (...) de la longueur nécessaire pour y avoir six pouces d'empastements (0,168 m) pour la portée des voultres qui seront faites contre lad. muraille.

- 625 La reprise sera faite tous les 1,75 m³³⁷. Effectivement le mur 6696 n'étant pas suffisamment fondé pour réaliser un niveau de cave, des mesures de consolidation s'imposaient. Celles ci sont attestées par des maçonneries construites sous le mur médiéval (6696), en sous œuvre ; les empreintes de pilotis en bois sont restées très visibles : le bois a disparu, mais des négatifs de formes rondes sont restés intacts. La reprise par pilotis des fondations est encore confirmée dans un toisage de la maison rédigé après livraison des travaux³³⁸.

- 626 La présence d'une porte dans le mur oriental atteste la présence d'une autre cave hors emprise. Des marques de tâcherons ont été relevées sur les montants de la porte. Le nouveau mur de façade est construit en retrait par rapport au précédent ; il est percé de deux soupiraux. Un puits construit en dalle de calcaire coquillé gris est installé dans l'angle sud-est de la maison sur rue. L'accès à ce puits pouvait se faire par l'allée au rez-de-chaussée. En 1684, une transaction est établie entre les différents propriétaires de la parcelle VIII pour la construction d'un puits dans l'allée de la maison sur rue. Un acte du 24 novembre 1688 rappelle cette transaction, précisant qu'elle est restée sans suite³³⁹. Enfin une ultime transaction datée du 7 juin 1689 stipule que le puits dans l'allée de la maison sur rue est désormais réalisé³⁴⁰. Le puits a donc été construit au début de l'année 1689.

- 627 Dans la parcelle Ib, la fosse à latrines installée dans l'angle sud-est de la cour est vite transformée en dépotoir. Le comblement de ce dernier est réalisé en une seule opération, ou du moins très rapidement, car les couches de remplissage et le niveau qui scelle le dépotoir ont livré un mobilier (céramique, verre et monnaies) homogène et daté de la première moitié du XVIe s. De plus certains tessons ramassés dans le fond de la fosse recollent avec des tessons appartenant au niveau supérieur du remplissage. Un très grand nombre de restes osseux a également été retrouvé dans ce dépotoir.

Le mobilier du comblement des latrines (République)

Le mobilier est varié et abondant, il se répartit en 10 familles constituées de 525 vases avec un répertoire des formes assez diversifié.

Le lot de commune grise G (135 vases) comprend des marmites de type 1311 en majorité (**fig. 124/1**), de type 1221 et un coquemar (**3**) pour la vaisselle culinaire.

Nous trouvons également des réchauds de table (7111). Cette famille est majoritaire avec 26 % des vases dont une part toujours importante de marmites à anses coudées 1311. Ces formes sont connues dès la deuxième moitié du XVe s.

(place de la Bourse) et semblent disparaître au milieu du XVIIe s. (Faure-Boucharlat 1996 : 241).

La céramique verte sur engobe E1 (131 vases) présente essentiellement de la vaisselle destinée à la table et à la préparation des aliments. Les écuelles à oreilles (3411), les assiettes (6), les coupelles et les plats creux 3311 (7) sont les plus représentés. Mentionnons également les vases à liquide évoqués par des cruches à bec pincé 1112 (8) ou des pichets 1241 (9) et les réchauds de type 7113. Les lèchefrites de type 3111 (6) sont utilisés lors des cuissons. Les jattes (fig. 125/12) et bassines de tailles variées sont destinées à la préparation des aliments. Quelques formes particulières comme les céramiques miniatures (jouets) et un fragment de bougeoir complètent ce lot. Cette production, absente des contextes du XVe s. (Faure-Boucharlat 1966 : 232-235), apparaît dans les dépotoirs au début du XVIe s. (cf. Bourse D2).

La commune rouge glaçurée R1 (116 vases) a livré des formes variées avec des marmites 1411 et 1331, des coquemars 1841, et des cruches à bec pincé 1112 (15).

La commune rouge R (4 vases) a livré un coquemar de type 1841 (14).

La faïence F (69 vases) est représentée par des vases destinés à la table et à la pharmacie. À côté des assiettes creuses (3311), nous trouvons des écuelles à oreilles (fig. 126/17) (3411), des cruches et des boîtes cylindriques ou confituriers (19, 19bis). Les vases de pharmacie sont illustrés par des chevrettes et des *albarelli*. La présence de faïence en quantité relativement importante 13 % fournit plusieurs indices. La présence d'un atelier à proximité explique ce type de production et fournit une datation. En effet deux potiers italiens sont attestés à proximité en 1528. Les nombreux tessons de biscuit découverts sont identiques à ceux de la fosse dépotoir liée à l'atelier. La chevrette, ornée d'un décor polychrome alternant les feuilles de vigne et les entrelacs, est connue également dans la fosse dépotoir précédemment citée. Il faut noter également la présence dans les latrines d'un fragment de majolique italique, une assiette à décor polychrome d'*ovali i rombi* caractéristique des productions de Montelupo du début du XVIe s.

Le *sgraffito* concerne 2 vases. La jaune sur engobe E5 (53 vases) a livré uniquement des formes destinées à la table, assiettes creuses (3311), écuelles à oreilles (3411) et cruches.

Le service vert B1 (15 vases) est peu représenté et uniquement par des fragments de vase non identifiables. Les productions des ateliers bressans de Meillonnas-Treffort ou service vert B1 sont encore peu présentes, la plus grande diffusion de ces productions s'effectue à partir de la deuxième moitié du XVIe s., l'apogée se situant au XVIIe s. (Faure-Boucharlat 1996 : 280-281).

Les autres familles n'ont pas livré de formes identifiables et ne fournissent pas de renseignements chronologiques. L'analyse de tous ces éléments permet de placer la formation de ce dépotoir durant la première moitié du XVIe s.

La verrerie

Le comblement du dépotoir a livré 113 fragments, provenant principalement de 10 formes ouvertes et moulées, attribuées aux XVe s. et à la première moitié du XVIe s.

Le lot de verres à pied ou à jambe est composé de : 5 verres à pied tronconique sans décor (type C), 1 verre à pied tronconique avec un décor à relief alvéolé (C1), 1 verre à pied tronconique avec un décor de filets blancs rapportés sur le haut de la

panse (C2), 1 nouveau type de verre dont le pied est plus élancé et orné d'un motif en relief de côtes parallèles (C8). Le bas de la coupe a un décor semblable et se termine dans le haut par des entrelacs en relief. Enfin 2 verres à jambe creuse renflée de type E5 complètent ce lot.

Les verres à pied font leur apparition dès le XVe s. et perdurent encore au moins durant la première moitié du XVIe s., période à laquelle les verres à jambe font leur apparition (Auger 1990).

Ce mobilier, largement connu et diffusé pour cette période, est présent sur plusieurs chantiers lyonnais, notamment les verreries du quartier Saint Vincent (Auger 1990 : 283-285) et de la rue Tramassac (Auger : 277-296 in Arlaud *et al.* 1990). Des formes semblables sont répertoriées dans les trois dépotoirs de Bourse et dans le comblement du fossé des Terreaux. Cette étude a permis de découvrir un nouveau verre à pied décoré (C8) d'une facture plus recherchée.

Les monnaies

Deux jetons frappés à Nuremberg, frappés à partir de 1500, ont pu être perdus dans la première moitié du XVIe s. et nous renseignent sur la période de formation du comblement. Dans le dernier niveau du comblement, sept monnaies (dont une illisible) confirment cette datation : un denier Tournais fin XVe ou début XVIe s. (très usé), deux monnaies émises autour de 1540-1550 (denier Tournais et double Tournais à la croisette), un quarto de Savoie émis entre 1544 et 1559 et un jeton de Nuremberg aux " 3 lis " dont la fabrication est attestée dans la première moitié du XVIe s. jusqu'en 1680 environ. Ce dernier a été perdu autour de 1540-1550.

124- Céramiques issues de la parcelle Ib

125- Céramiques issues de la parcelle Ib

126- Céramiques issues de la parcelle Ib

La faune

Cette latrine contenait le mobilier faunique le plus abondant de toutes les fosses de

ce chantier : 1885 restes déterminés (**Tab. 22**). Ce lot se caractérise par une forte quantité de restes d'ovicaprins adultes, principalement des mandibules, les parties hautes des membres, certaines vertèbres (atlas et axis) et les côtes (**fig. 127**). Le porc et le boeuf adulte sont moins bien représentés. Les restes de bovins infantiles sont particuliers puisqu'il s'agit essentiellement de fémurs entiers ou esquillés, 21 au moins pour 4 *scapulas*, le deuxième organe le plus abondant. En outre, les espèces de petit format sont assez diversifiées, domestiques comme l'oie, le canard, le lapin (?), ou sauvages, comme le lièvre, la perdrix grise, l'oie rieuse, le héron cendré, des corvidés, et enfin une tortue, probablement la cistude d'Europe. Ce lot osseux restitue deux aspects de la vie de cet habitat. Le premier apparaît au travers de la découpe spécialisée des ovicaprins, du mouton très majoritairement, et surtout du veau. Des préparations alimentaires carnées spéciales devaient être élaborées ici. Le deuxième est révélé par la diversité des espèces animales consommées qui reflète probablement une alimentation d'un milieu favorisé. La viande de veau, qui commence à être prisee seulement à la fin du Moyen Âge, en serait un indice supplémentaire.

127- Dénombrement des organes squelettiques des ovins adultes

La datation de ce comblement durant la première moitié du XVIe s. est confortée par un lot de mobilier, contenu dans une couche qui scelle la structure, daté de la deuxième moitié du XVIe s. (en particulier des céramiques décorées aux engobes E2 dont l'apparition est attestée place des Terreaux, 2e moitié du XVIe s. et un lot plus important de service vert B1).

Tableau 22 - Faune exhumée de la latrine, parcelle Ib

		NR	NMI	% viande
Ovicaprins		1093	infantile 3 juvénile 4 adulte 34	18,7
Porcins		243	adulte 8	11,2
Bovins		234	adulte 5	26,2
veau		137	infantile 29	43,9
Chat		5	3	
Lièvre	<i>Lepus sp.</i>	37	4	
Lapin	<i>Oryctolagus cuniculus</i>	16	6	
Poule domestique	<i>Gallus gallus</i>	76	7	
Oie domestique	<i>Anser anser</i>	28	7	
Canard domestique	<i>Anas platyrhynchos</i>	3	2	
Perdrix grise	<i>Perdix perdix</i>	1	1	
Oie rieuse	<i>Anser albifrons</i>	1	1	
Héron cendré	<i>Ardea cinerea</i>	1	1	
Corneille/Corbeau freux	<i>Corvus corone/C. frugilegus</i>	1	1	
Corvidé indéterminé		1	1	
Tortue	<i>Emys orbicularis</i>	2		
Poisson		6		
Total NR		1885	117	100
Vertèbres	508			
Ovicaprins		379		
Porcins		26		
Bovins		103		
Côtes		711		
Ovicaprins		554		
Bovins		157		
Indéterminés		1012		
Total restes		4116		

(NR = nombre de restes,
NMI = nombre minimum d'individus,
% viande d'après Columbeau 91)

(République)

- 628 Toujours dans la cour de la parcelle Ib (**fig. 109**), un niveau scelle le comblement du dépotoir et recouvre le sol en galets.
- 629 Il contenait un abondant mobilier céramique de la fin du XVI^e s. (390 tessons constituant 314 vases dans 10 familles) et un lot de verrerie (16 formes). On remarque une forte proportion de céramique jaune décorée (E5) avec uniquement des formes pour le service et la consommation (écuelles, assiettes creuses, cruches). Les décors, très altérés, sont simples. Les autres familles (G, El et Bl) sont représentées par des pourcentages semblables à ceux des autres sites lyonnais pour le XVI^e s. La céramique grise est représentée par des formes à usage culinaire, des marmites (1311 et 1221), une lèchefrite, des couvercles (6111) et par des jattes (3211). Le service vert de Meillonnas est présent avec des marmites (1531), des formes ouvertes (3311 et 3411) et un couvercle. La famille El comporte des formes ouvertes, jattes (3111), écuelles (3411), assiettes creuses (3311), réchaud (7113) et une seule forme fermée, un biberon (1141). On note l'apparition de céramiques décorées aux engobes rouges (E2), peu représentées ; mais dont la production jusqu'alors attestée au XVII^e s. semble se concrétiser dans la deuxième moitié du XVI^e s. La faïence est évoquée par des productions lyonnaises à décor de grand feu polychrome. Il faut remarquer un *albarello* à décor de feuilles peintes (motif très utilisé à partir du milieu du XVI^e s.) et un gobelet au décor de branches fleuries sur camaïeu bleu. Les autres familles n'offrent pas de forme complète et identifiable et ne sont d'ailleurs que très peu représentées.
- 630 Dans le lot de verrerie, 16 formes ont été identifiées (14 ouvertes et 2 fermées). La présence de 14 verres à jambe (E5) confirme le fait que ce type serait assez commun au XVI^e s. ; il est attesté sur tous les sites contemporains fouillés à Lyon. Enfin deux formes fermées complètent cet ensemble avec deux bouteilles à vin (H6) dont l'utilisation est courante sur la table.

Bourse

- 631 Les travaux réalisés sur les parcelles IX nord, IX sud et VIII (hors fouilles) sont en relation avec des travaux d'alignements sur rue.
- 632 La parcelle X nord conserve les mêmes limites sur rue (**fig. 106/4**). Le mur nord, mitoyen avec la parcelle IX sud est construit (ou reconstruit ?) dans sa partie arrière ; ces travaux peuvent être dictés par la construction de la maison arrière de IX sud. Les reconnaissances passées pour la parcelle X nord sont très peu nombreuses pour le XVII^e s., toutefois, deux textes³⁴¹ datés de 1683 et 1685 décrivent son occupation : *une maison haute, moyenne et basse, une grange, une écurie et une cour ayant 23 pas sur rue*. La parcelle X nord ne représente en fait que la moitié de la propriété décrite ci-dessus, le reste appartenant à X sud malheureusement située en dehors de l'emprise des fouilles.
- 633 Pour les bâtiments de ces parcelles IX nord et sud, deux séries d'état des lieux ont été dressés en 1706³⁴² et 1778³⁴³. La maison haute, moyenne et basse, l'écurie et la grange évoquées par la reconnaissance de 1685 sont en effet décrites dans un rapport d'architecte rédigé en 1706, à la demande du propriétaire P. Bourgelat, échevin de la ville. Cette description de 1706 semble s'appliquer à un état antérieur du bâtiment utilisé en écurie qui n'a pas subi de transformations jusque vers 1710 où il sera reconstruit.
- 634 La qualité de ce procès verbal complété par les découvertes archéologiques a autorisé la réalisation de croquis de reconstitution (**fig. 128**). Il a parfois fallu extrapoler à partir des données de terrain ou interpréter certains éléments contenus dans les textes. Ainsi l'état des lieux dressé en 1706 est dépourvu de toute dimension, mais elles ont été déduites, pour la maison X sud de celles proposées dans le texte de 1778 et pour la maison X nord des relevés effectués sur le terrain. La profondeur de cette dernière est de ce fait hypothétique, mais il est de toute façon assuré qu'elle n'excédait pas 14 m. En effet les murs 148 et 134 ne sont pas contemporains et le retour nord/sud (angle nord/ouest de l'écurie) était sans doute localisé à l'emplacement de l'égout actuel. Ceci est confirmé par le procès-verbal de 1706 qui assure que l'écurie est construite en retrait de la maison X sud, puisque certaines fenêtres de celle-ci ouvrent sur la grande cour située à l'ouest de l'écurie. Les surfaces attribuées à chaque pièce, l'emplacement des ouvertures — portes et fenêtres — et des éléments mobiliers — cheminées, évier... — ne constituent que des indications, les rapports d'experts se contentant de signaler la distribution des pièces et la présence d'aménagements intérieurs.

128- Schéma de reconstitution du bâti dans la parcelle X

Façade sur la rue Buisson

Visite et estimation du 22 mai 1706

- 635 L'écurie et fenièrre sise en X nord constitue une annexe de la maison d'habitation mitoyenne (X sud), louées en totalité à une seule et même personne. L'écurie proprement dite occupe le rez-de-chaussée du bâtiment septentrional, dont le sol est pavé de cailloux (galets en tête de chat ?). Outre les rateliers et les crèches destinés aux animaux, ce rez-de-chaussée est pourvu d'un siège de latrines. Le premier et unique étage abrite la fenièrre et une chambre d'habitation rudimentaire, carrelée, dotée d'une cheminée et d'un évier de pierre de taille garnye de sa conche. Cette dernière formule évoque une pierre d'évier surmontant une autre pierre de peu de profondeur : la conche, enchâssée dans le sol ; les eaux sont collectées depuis la pierre supérieure jusqu'à une évacuation pratiquée dans le mur, à la hauteur de la "conche" (Nizier du Puitspelu, 1887, 1980). Un grenier surmonte la pièce, tandis que la fenièrre se développe jusqu'au toit. Le mur de façade s'élève sur quatre pieds (1,35 m) au-dessus du plafond de la pièce, le restant étant vuide et ouvert jusqu'au couvert. Une toiture à deux pans, orientés l'un à l'est l'autre à l'ouest, couronnait le tout. Deux types de fenêtres éclairent le bâtiment : des larmiers simples ou doubles à montants de pierre de taille, mais aussi des croysées de pierre de taille. Le terme de larmier est employé dans ce texte - et dans celui de 1778 - au sens d'ouverture simple, sans meneau ni traverse à la différence de la croisée.
- 636 L'ensemble du bâtiment est semble-t-il en très mauvais état ; les planchers sont étayés, les carrelages détruits, les fenêtres cassées et corrompues, le mur de façade pentif et dégarny en plusieurs endroits, bref, le tout étant vieux et pourry n'avait que très peu de valeur.

- 637 Au sud de l'écurie et communiquant avec celle-ci par une porte pratiquée dans le prolongement du mur 92, se trouve la maison d'habitation. Elle ouvre sur la rue Buisson par trois arcades, dont deux éclairent une boutique et la troisième donne accès à l'allée, voûtée en berceau. Des caves voûtées
à double croix d'augive supportée par le milieu par un pillier de pierre de taille (?)
- 638 sont creusées sous la boutique. On y descend depuis celle-ci par un trapon aménagé dans le sol, à l'exemple, sans doute, de celui repéré sur le terrain en IX sud. Ces caves ont un porte-pot, c'est-à-dire une pièce réservée au stockage du vin, encore que ce terme soit devenu synonyme de porte d'accès à la cave à vin (Nizier du Puitspelu 1980). La boutique proprement dite était carrelée et agrémentée d'une cheminée à *jambage de pierre et manteau de bois* et d'un évier. Elle ouvre à l'ouest sur une petite cour pavée, garnie d'un puits, du départ d'un escalier en vis et d'un siège de latrines. À l'ouest de cette cour, un second corps de bâtiment fait office d'arrière-boutique. Il est surmonté de deux étages et d'un grenier, tandis que le corps principal comporte trois étages et un grenier. En général, la superficie des pièces en étage est identique à celle des rez-de-chaussée, exception faite de celle du deuxième étage sur cour, qui est séparée
par un cloison bois sapin qui forme par ce moyen deux chambres qui ont chacune une cheminée.
- 639 Les appartements sont donc le plus souvent à pièce unique, carrelée, systématiquement dotée de cheminée mais dépourvue d'évier. Ceux des premier et second étages partagent des sièges de latrines situés à côté des escaliers. Les fenêtres sont toutes des *croisées en pierre* de taille, sauf celles du troisième étage du corps de logis sur rue et du grenier du bâtiment sur cour qui sont de simples *larmiers*.
- 640 La toiture de la maison sur rue est constituée d'un pan unique, tandis que celle du bâtiment sur cour possède deux pans orientés l'un à l'est, l'autre à l'ouest ; les toitures sont garnies de tuiles creuses. L'escalier en vis est éclairé par quatre larmiers simples, ouverts sur la petite cour, et il est coiffé d'un toit à une pente, *les eaux fluans du côté de laditte rue*.
- 641 Plusieurs baraquements occupent la grande cour commune à la maison et à son écurie, qu'il s'agisse de stalles d'écuries supplémentaires ou d'appentis (parfois sans murs). Un jardin est adossé au mur — reconstruit vers 1705 — mitoyen avec la parcelle XXVIII. On accède à la cour de cette dernière par une porte de pierre de taille ménagée dans ce même mur. La maison sise en XXVIII fut en effet achetée par le propriétaire de celles situées en X, constituant ainsi un lot immobilier qui traversera l'îlot d'est en ouest.
- 642 La maison de la parcelle X sud — hors limite de fouille — est caractéristique des constructions des XV-XVI^e s. : deux corps de logis séparés par une cour (ou puits de lumière), reliés par une galerie desservie par un escalier en vis, des espaces découverts encore abondants. À cela il faut ajouter la communauté de plusieurs éléments de confort, latrines, puits, et la rareté des évier.
- 643 Peut-on pour autant dater la construction de cette maison du XVe ou du XVI^e s. ? Rien n'est moins sûr, étant donné le retard, déjà constaté, de l'urbanisation de l'îlot, comparé aux quartiers de la rive droite de la Saône.
- 644 À l'est des trois parcelles ayant pignon sur rue, IX nord, IX sud et X nord, le centre de l'îlot est maintenu en jardin ou cour arrière. Situés entre les parcelles venant de la rue de la Gerbe (ouest) et celle de la rue Buisson (est), ces espaces non bâtis sont représentés sur le plan Scénographique de la Ville de Lyon réalisé vers 1550 (**fig. 129**).

Il reste qu'il est évidemment délicat même après l'étude des textes ou de l'iconographie de les relier à telle ou telle parcelle. Les analyses archéologiques ont démontré qu'il ne s'agissait pas d'un seul jardin, mais de trois espaces distincts : l'accumulation des sédiments est très différente, de même que la nature et l'aspect du mobilier céramique. Ces jardins appartiennent à des parcelles venant de la rue de la Gerbe et ont été restitués en comparant témoins archéologiques et extrait du cadastre napoléonien.

129- Extrait du plan scénographique

AML. 1S.165

- 645 Les parcelles issues de la rue de la Gerbe sont très profondes et ces espaces fouillés, jardins ou terrains vagues, sont situées en fond de parcelle. Le parcellaire de la rue de la Gerbe se déploie comme un éventail (en suivant l'axe de cette rue qui est orienté est/ouest au débouché de la rue Buisson au sud, puis sud/nord lorsqu'elle rejoint la rue Gentil au nord ; les parcelles de la rue Buisson sont elles, alignées comme des touches de piano.
- 646 Au nord-ouest dans la parcelle IIIc, située en limite de l'emprise des fouilles, un foyer installé sur un sol en terre battue et un four maçonné ont été mis au jour. Le four, de forme carrée, est construit en petits moellons liés au mortier ; il est parementé sur ses faces internes uniquement. Le fond, très rubéfié, est couvert de scories.
- 647 Un petit bâtiment dont la forme semble être dictée par la rencontre de deux parcelles axées différemment est présent au fond de la parcelle XXIX : l'orientation des murs de cette petite structure correspond à l'axe des parcelles de la rue de la Gerbe qui vient buter sur une parcelle issue de la rue Buisson. L'intérieur de cette structure devait être voûté comme l'indique la trace d'un pilier central. De nombreux petits objets correspondant à des accessoires de dentellerie, des épingles, un dé à coudre, cinq passe-

lacets, et trois petites plaques métalliques de décoration ont été retrouvés dans ce bâtiment, ensemble vraisemblablement utilisé par une couturière.

- 648 La céramique provenant de ces sols de cours ou jardins est très fragmentée et n'offre pas de formes entières. Ces niveaux sont datés du XVIIe s. par la présence du service vert de Meillonas trouvé en grande quantité et des céramiques décorées aux engobes et de la faïence. Ces mêmes niveaux livrent un matériel relativement hétérogène de verrerie comprenant, entre autres, des verres à boire des XVe-XVIe et XVIIe s. Quelques petits objets, moule à médaille, épingles, anneaux et boucles en bronze, perles en bois et en verre, rappellent l'activité de couture précédemment citée.

Un dépotoir fin XVIe s. - début XVIIe s. (D3) (Bourse)

Ce dépotoir a livré un mobilier très abondant. Un lot a été perturbé lors de la construction du puits car une partie du remplissage du dépotoir a été utilisée pour combler la tranchée de fondation. Des connexions existent entre le mobilier du dépotoir, celui de la tranchée du puits et dans le secteur qui sépare les deux. Le mobilier provenant de la tranchée de fondation du puits n'a été qu'inventorié. Quelques formes inédites sont toutefois présentées.

Sur les 1899 tessons de céramique, dix familles ont été observées et de très nombreux récipients identifiés.

Le service vert B1 (744 tessons) a livré la plus grande majorité des vases, céramiques destinées à la cuisine ou à la table. Ce service supprime les communes grises G pour la vaisselle culinaire avec des marmites ovoïdes 1511 et 1521 et des coquemars 1821. Ce phénomène est attesté dans la majorité des dépotoirs lyonnais du XVIIe s. (Vicard, *in* FaureBoucharlat 1996 :281). La vaisselle de table comprend de très nombreuses assiettes et plats creux 3311. Il faut rajouter à cet ensemble des jattes à paroi évasée et bord épaissi.

La céramique commune rouge glaçurée R1 (335 tessons) a livré des marmites (type 1411) des coquemars 1841, des jattes 3221-3222 et un biberon.

La commune grise G (149 tessons) ne présente plus qu'un nombre restreint de formes. Elle est représentée par des marmites de type 1221, et seulement deux marmites à anses coudées 1311 ; ces dernières formes dont la diffusion est la plus marquée durant le XVIe s., disparaît presque totalement au début du XVIIe s. (*op. cit.* : 263). La grande majorité des récipients est représentée par des chauffe-plats de type 7111 et des bassins 3211. Ces formes apparaissent au début du XVIe s. (*cf.* République) et connaissent un intérêt particulier au XVIIe s. Une lèchefrite et une petite forme miniature (coquemar) complètent ce lot.

La verte sur engobe E1 (316 tessons) est destinée à la table, avec un répertoire de formes assez varié : de nombreuses assiettes creuses 3311, des écuelles à oreilles 3411, des plats 3311 et des jattes. Les formes les plus singulières sont des réchauds de type inédit (**130/3,4 et 5**) dont la forme est très originale.

Les céramiques décorées aux engobes sont très bien représentées avec un accroissement des vases décorés. La rouge sur engobe E2 (149 tessons) est remarquable par la diversité des formes et des décors qui lui sont associés. Cette production est essentiellement destinée à la table et à la décoration. La plus grande majorité des formes est illustrée par les écuelles à oreilles 3411 aux décors variés (**6, 7**) ; ces écuelles illustrent parfaitement cette variété décorative avec des fleurs de lys, svastikas, étoiles, motifs géométriques. Le dépotoir a livré également

des assiettes et des plats à marli 3311 qui offrent des motifs centraux recherchés : oiseaux (**9, 9bis**) et poissons. - Quelques formes inédites copient parfois le répertoire des faïences ; il s'agit de chevrettes dont les décors à la barbotine sont inspirés de ceux connus sur des vases en faïence. Nous trouvons également des formes basses comme les confituriers ou boîtes (**fig. 131/11**) ; ce type a été observé à Lyon sur les sites des Places de la République et des Terreaux (*cf. infra*).

Mentionnons une petite forme à paroi haute et droite et se terminant par un piédouche et portant un anneau de suspension attaché sur le bord. Il s'agit d'un bénitier mural. Les lettres I-H-S décorent la paroi (**12**). Sur certains vases la barbotine jaune est remplacée par une barbotine verte. L'utilisation du répertoire des faïences est sensible dans les formes telles que les chevrettes et les boîtes. Elles nous renseignent sur l'influence que l'arrivée sur le marché des productions émaillées a pu produire.

La rouge décorée E2 de ce dépotoir est en tous points identique à celle connue sur les autres sites lyonnais. Son apparition est connue dès le milieu du XVI^e s. et sa grande période de diffusion se situe durant tout le XVII^e s. (*op. cit.* : 283).

La nouveauté ici réside dans l'apparition des céramiques jaspées E3 (18 tessons) avec des écuellen à oreilles ornées d'un décor jaspé 3411. Jusqu'à présent on considère que cette production apparaît au milieu du XVII^e s. (*op. cit.* : 285). Le dépotoir n'a livré que deux vases. Faut-il en déduire que nous sommes au début de la production ? La technique d'engobes et de barbotine mêlés est connue dans d'autres régions au début du XVII^e s. (*Un goût d'Italie 1993* : 74-76).

Le *sgraffito* E1 (17 tessons) a livré des écuellen 3411 et des plats 3811 (**19**). Ces céramiques s'inscrivent toujours dans la tradition des céramiques italiques en particulier pisanes.

La jaune sur engobe E4 et jaune décorée E5 n'ont livré que 9 tessons. Le seul vase identifiable est un jouet : un sifflet à eau en E5.

Dans la famille E8 nous trouvons un pot à conserve à pâte beige, recouverte d'une glaçure interne brune.

La faïence F (113 tessons) découverte dans ce dépotoir se singularise des autres productions par un répertoire de formes variées et par le luxe des pièces. Cette diversité est illustrée par des vases de pharmacie, un *albarello* à double bulbe (**13**) et une chevette, de la vaisselle de luxe ou non avec des coupes godronées ou crespines vraisemblablement importées (ces coupes aux parois évasées et godronées imitent les récipients en métal), des assiettes creuses, une tasse, un confiturier mais également deux petits drageoirs aux parois ajourées (**16**) et une aiguière. La toilette est évoquée par une bassine (**17**). Enfin le mobilier liturgique est représenté par un vase d'autel en faïence blanche (**18**) ; cette forme insolite moulée possède un col décoré de deux anses terminées par des têtes de félinés avec des anneaux dans la gueule ; le vase se termine par un piédouche.

130- Céramiques issues du dépotoir fin XVI^e s

(Bourse)

131- Céramiques issues du dépotoir fin XVI^e s

(Bourse)

Ces faïences présentent les caractères typologiques et stylistiques les plus marqués. Le lot de coupes godronnées est très diversifié. Ces vases appelées également *crespina* sont vraisemblablement pour une partie importés d'Italie. Une coupe est ornée d'un décor en camaïeu bleu sur fond blanc avec au centre un médaillon portant un motif zoomorphe entouré de feuilles de vigne ; l'organisation spatiale du décor et la forme rappelle les *blanchi faentini* datés de la seconde moitié du XVIe s. (Giacomotti 1974 : 398-407), ainsi que des productions des ateliers de Montelupo de la seconde moitié du XVIe s. Une autre coupe s'inscrit dans la répertoire très diffusé des décors à *quartieri*, cette technique consistant en une alternance de "quartiers" de rinceaux et feuillages stylisés. Le médaillon central est réservé à la représentation d'un *putto*. Cette production connaît un essor considérable à partir du milieu du XVIe s. (*op. cit.* : 305-314). Un troisième vase de même forme est orné de motifs floraux et fruitiers représentatifs des ateliers vénitiens de la deuxième moitié du XVIe s. L'Italie est également illustrée par une assiette caractéristique d'une production très fréquente en Ligurie (Un goût d'Italie 1993 : 50-51) dans la deuxième moitié du XVIe s. Elle est ornée de décors végétaux stylisés qui trouvent leur inspiration dans les porcelaines chinoises. Toutes ces formes sont considérées comme de la vaisselle de luxe. Leurs aspects stylistiques permettent d'envisager une provenance italienne. Cependant des analyses de pâte, réalisées sur quelques formes provenant de ce dépôt, ont révélé l'origine lyonnaise de productions qui auraient pu être interprétées comme importation. C'est le cas de deux petites coupes ou drageoirs à la paroi ajourée et portant des motifs plus dépouillés à *compendiario*. Une bassine, ou cuvette, destinée à la toilette et portant également un motif à *compendiario* a été attribuée à des ateliers lyonnais. Ces vases sont caractéristiques d'une production de la fin du XVIe s. et se rapprochant d'individus produits à Faenza. En revanche le vase d'autel en faïence blanche est de fabrication étrangère mais inconnue. Deux vases sont caractéristiques de la production des faïences lyonnaises de la deuxième moitié du XVIe s. : un *albarello* au décor de faux godrons et une chevette.

La verrerie

Le lot est représentatif du vaisselier du milieu du XVIe s. et du XVIIe s. (**fig. 132**).

Les formes ouvertes sont présentes avec 57 verres à jambe :

- 7 verres à jambe creuse ornée de tête de lion moulée, dont 2 ont une coupe à profil évasé (type E2) et 4 une coupe en forme de tulipe (E2a) ; le dernier s'apparente plutôt à un drageoir par la forme de la coupe fortement évasée et décorée de motifs en relief de fines alvéoles et d'une rosace dans le fond (E2b) ; cette pièce d'une facture rare est la seule actuellement répertoriée sur l'ensemble des chantiers lyonnais.
- 15 verres à jambe creuse décorée d'un bouton pincé, dont 3 ont une coupe à profil évasé (E5) et 12 à profil droit (E5a) ; chronologiquement, ces derniers seraient les plus anciens car ils sont soufflés en une seule fois et la jambe, comme le pied, façonnés à la pince, méthode employée pour les verres à pied du XVe s.
- 6 verres à jambe creuse formée d'une boule aplatie à son sommet avec un décor de côtes moulées en relief (E6).
- 29 verres à jambe pleine décorée de plusieurs boules moulées (E3).

Excepté le type E5, l'ensemble de ces verres est façonné en trois paraisons dans des moules avec ou sans décor.

Les formes fermées sont aussi nombreuses et différemment représentées pour cette époque ; 8 bouteilles à vin (type H6), 1 bonbonne (H8), 2 fioles à parois fines à décor moulé nervuré (H 16) ainsi qu'un petit pot (H 1), identifié comme un encrier, font partie des nouveautés.

Les monnaies

Le numéraire issu de la fosse est compris, lui, entre le milieu et la fin du XVI^e s. L'observation du lot de céramique et de verre permet de dater la formation de ce dépotoir entre l'extrême fin du XVI^e s. et le début du XVII^e s. La qualité, l'aspect luxueux et la grande richesse de formes et de décors de ce mobilier permet d'appréhender le niveau social de la communauté utilisant ce dépotoir et d'en déduire une aisance certaine.

La construction d'un puits a provoqué des bouleversements dans le remplissage de ce dépotoir qui semble avoir été arasé à ce moment. Le dépotoir (D 1) daté du XV^e s. est quant à lui directement perturbé par la construction du puits car la tranchée de fondation l'entaille en partie. Le puits est construit en pierre sèche, en tranchée étroite dans sa partie profonde et en tranchée ouverte large dans sa partie supérieure. Le comblement de cette tranchée sera fait en majeure partie par des sédiments issus des deux dépotoirs (D 1 et D 3). Le puits est donc légèrement postérieur au dépotoir 3, lui-même daté de la fin du XVI^e, début XVII^e s. Dans un niveau de fréquentation proche du dépotoir 3, un verre à jambe creuse (type E2) à décor de tête de lion et de dessin géométrique a été découvert ; si ce type de verre est fréquemment répertorié au XVII^e s., celui-ci présente la particularité d'être décoré à l'or fin.

132- Verreries issues du dépotoir 3

Naissance d'un urbanisme géré au XVIIe s. : les alignements

- 649 L'alignement est sans doute l'un des principaux témoins de la naissance d'une gestion de l'urbanisme ; ce phénomène s'intensifie au XVIe s. et surtout durant le XVIIe s., périodes auxquelles toutes les constructions ou reconstructions de maisons sur rue sont soumises à un alignement des façades (généralement en retrait) afin d'obtenir un front de rue rectiligne et d'élargir ces mêmes rues. Les mesures sont données par le Consulat, et le voyer surveille leur application. Le voyer est le personnage responsable de l'application des mesures données et de la surveillance de toutes les contraintes d'urbanisme qui commencent à se mettre en place.
- 650 Sur le site de Bourse, trois façades sur rue sont alignées en retrait et sur les six parcelles fouillées à République, au moins cinq sont concernées par ce phénomène.

Bourse

- 651 Depuis le XIVe s., la rue Buisson est régulièrement citée au fil de la documentation d'archives, pourtant aucuns travaux de voirie n'est mentionné avant le milieu du XVIIe s. En 1644, un acte³⁴⁴ stipule que la largeur de la rue devrait atteindre treize pieds six pouces, soit 4,60 m, après alignement en retrait de la maison sur rue de la parcelle VIII (hors fouilles) ; de plus les cadettes qui isolaient les façades de la chaussée proprement dite devaient être posées à fleur de pavé et ne pas excéder un à deux pieds de largeur, soit entre 0,35 et 0,70 m. Cette dernière mesure constituait la règle, mais on peut douter que ces « trottoirs » aient réellement été aménagés rue Buisson puisqu'il n'en existe aucune empreinte, aucun vestige. Par contre, la distance mesurée entre les murs de façades reconstruits de chaque côté de la rue correspond très exactement à celle exigée dans le texte de 1644 et prouve la conformité des réalisations par rapport à la réglementation consulaire. Les différentes phases d'exhaussement et de pavage ne sont pas abordées dans les textes émanants des autorités consulaires. La nouvelle chaussée contemporaine de l'alignement des façades recouvre les anciens murs de façades arasés (**fig. 106/5, 133 et 134**). Le niveau de la rue est exhaussé par un apport de couches de préparation en terre ; les empreintes des galets récupérés par la suite apparaissent en surface. Ce sol se trouve 0,51 m plus haut que la rue primitive datée du XIIIe s.

133- Relevé des vestiges XVIIe s

(Bourse)

134- Alignement sur la rue Buisson

- 652 Le nouvel alignement de la parcelle IX nord correspond en fait à la construction même de la maison. La clôture du jardin est totalement démontée. Un permis de bâtir délivré en 1645 commande au propriétaire d'aligner la nouvelle façade en observant un reculement de deux pieds neuf pouces (0,95 m). Cette mesure correspond à celle relevée sur les vestiges ; la profondeur du reculement, soit 0,936 m coïncide avec l'espace séparant les murs 703 et 93, 93 représentant le mur de façade de la maison située en X nord. La construction du mur de façade (23), du mur nord (25) et du mur ouest (28) correspond à cette campagne de travaux. Le mur de façade et le mur ouest s'appuient

sur le mur sud (24) construit aux XVe-XVIe s. Un sous-sol, creusé dès l'origine, détruit tous les niveaux anciens jusqu'aux limons d'inondation. La céramique mise au jour dans ce premier sol de cave, situé 2,20 m plus bas que la rue contemporaine, est datée du XVIIe s. Aucun témoignage du jardin mentionné jusque-là n'a pu subsister après ce décaissement, sauf dans la partie ouest de la parcelle qui n'est pas bâtie. Une ouverture voûtée est pratiquée dans le mur ouest et reliée à un escalier droit pour permettre l'accès à cette cour arrière. Un puits y est creusé et le dépotoir situé en fond de parcelle continue à être utilisé.

- 653 La façade de la parcelle IX sud est elle aussi alignée en retrait dans le même axe que la parcelle décrite précédemment. Par contre un décrochement est visible avec la parcelle voisine au sud. A l'arrière, une maison est construite en fond de parcelle, séparée de la maison sur rue par une cour ; ce schéma reprend un plan classique déjà décrit pour le lotissement de la parcelle I à République. Dans le même temps un niveau de cave est creusé sous l'ensemble de la parcelle, même sous la cour, jusqu'aux premières occupations antiques. Les fondations des murs préexistants sont déchaussées et dans certains cas les murs sont repris en sous-œuvre et doublés par un parement maçonné. Des voûtes sont construites, pour consolider ces ensembles de maçonneries hétérogènes.
- 654 Dans le mur sud de la maison sur rue, une reprise très nette dans la maçonnerie correspond à l'installation d'une évacuation pour les eaux usées : plusieurs éléments de tuyaux (diamètre 0,15 m), en terre cuite, sont emboîtés les uns dans les autres. L'ensemble est conservé, du sol de la cave à la voûte, dans laquelle un passage est ménagé. Une fosse a été creusée dans le gravier (planter alluvial) pour évacuer les eaux usées. Les tuyaux devaient être directement reliés au gravier, car aucune trace ne subsiste d'une autre installation. Le même type de vestiges a été mis au jour sur le chantier de fouilles du Grand Louvre (Trombetta 1987 : 38-39) où ils ont été interprétés comme des descentes de latrines ; l'évacuation se faisait ensuite dans une fosse en pierres sèches qui s'enfonçait dans le gravier.
- 655 Enfin, la parcelle VIII, qui jusque-là n'était pas construite est évoquée dans un acte du 24 mai 1644 : autorisation est donnée à son propriétaire *de faire bastir (...) un devant de maison, size rue Buisson (...) bastissant ledit devant de maison demeurera sur sa plante et sans aucun recullement ny advancement*³⁴⁵.
- 656 Un an plus tard, l'autorisation de voirie accordée au propriétaire de la parcelle IX précisait d'ailleurs que la maison de la parcelle VIII avait *naguère (été) bastie à neuf*³⁴⁶.

République

- 657 En 1641 dans la parcelle Ia, il
A été permis à Jean Gaspard Burdin, cabaretier de ceste ville de faire des ouvertures (?) en la cave de sa maison seize rue Noyre, à condition qu'il sera tenu faire porter les terres et marrains qu'on sortira de lad. cave en la place Bellecour³⁴⁷.
- 658 Ces travaux pourraient être contemporains de l'alignement de cette maison (**fig. 109/4**) ; en effet d'après les textes, l'alignement de la maison Ib est déjà réalisé en 1646, or les mesures étaient données pour que la maison Ib soit alignée sur la maison Ia.
- 659 Les voûtes des caves n'étaient pas construites dès l'origine, sauf sous la cour. Ces voûtes ne prennent appui ni sur des « pieds de voûte » (ou doublages), ni contre les murs des caves, mais sur les arases même de ces derniers ; ceci implique que toute la partie

supérieure de la maison sur rue est détruite avant de réaliser ces travaux. Ainsi le rez-de-chaussée et les étages sont entièrement reconstruits au cours du XVIIe s. sur les mêmes bases.

- 660 Dans la parcelle Ib, les mesures et alignements sont donnés à un
devant de maison que honneste homme Claude Amy pretend faire bastir à neuf
scize en la grand rue de l'Hospital³⁴⁸.
- 661 Comme pour la parcelle Ia, les élévations de la maison sur rue sont entièrement
reconstruites et les caves sont voûtées.
- 662 Dans la parcelle Ic, Louis Manton est autorisé, en 1646, à apposer
une console de treze pouces (= 0,364 m) d'espaisseur en l'enchant de sa maison
joignant à la maison que Claude Amy faict bastir à neuf en la grand rue de
l'Hospital. Et ce sans tirer à conséquence pour autre et en considération de la
pauvreté dud. de Manton qui n'a moyen de faire bastir sa muraille, laquelle est très
bonne et peut longuement subsister, jointct que la rue est sufizamment longue en
cet endroict³⁴⁹.
- 663 Quelques années plus tard, en 1659, mesures et alignements sont donnés à
un devant de maison que Claude Faugier veut faire bastir à neuf, scize et faisant
face sur la grand rue de la boucherie de l'hospital, lad. maison de matin, de soir lad.
rue³⁵⁰.
- 664 Ainsi, à l'occasion d'un changement de propriétaire et de la volonté du nouvel occupant
de reconstruire sa maison, des obligations d'alignement sont données alors que l'ancien
propriétaire, dont les moyens ne lui permettaient pas de réaliser de grands travaux,
avait été autorisé à garder sa façade en l'état.
- 665 Dans la parcelle Id de nombreuses modifications indiquent qu'une importante
campagne de travaux a été réalisée. Les caves, qui jusqu'à présent étaient séparées des
rez-de-chaussée par des planchers, sont voûtées. Les voûtes ne sont pas construites en
sous œuvre, ne s'accrochent pas aux murs des caves, mais prennent assises côté sud sur
l'arasement du mur mitoyen avec la parcelles le et côté nord sur le doublage du mur
mitoyen avec la parcelle Ic. Les murs du rez-de-chaussée sont construits en partie sur
ces voûtes (ou prennent appui sur ces voûtes). Dans la cave est de la maison sur rue, la
porte 6408 qui donnait accès à la cave à partir de la cour est condamnée et bouchée ;
elle est remplacée par une nouvelle porte (5271) installée dans la partie nord du mur
5363 ; ce nouvel accès est relié à un escalier nouvellement installé (5267) situé hors de
l'emprise des fouilles, mais repéré sur le plan cadastral de 1830. Le mur de la cage
d'escalier s'appuie et double le mur 5363 côté est.
- 666 Il ne semble pas pourtant que cette campagne de travaux soit liée à un alignement car
la seule mention retrouvée dans les archives ne décrit que des travaux d'entretien sur
la façade : permission est donnée à
Jean Rivoir de faire platrir, carteler et blanchir le devant d'une sienne maisson seize
et faisant face sur la grand rue de la boucherie de l'hospital au soir³⁵¹.
- 667 Quoiqu'il en soit la façade étant en dehors de la zone de fouille, il est difficile de
trancher.
- 668 Dans la parcelle Ie, les mesures et alignements sont donnés en 1660
à devant de maison que Marguerite Rousset veuve de Girardon vivant notaire royal
à Lyon et sieur Anthoine Auroy bourgeois veulent bastir à neuf, seize et faisant face
sur la rue de l'Hospital, lad. rue de soir, lad. maison de matin... Alignera du sud au
nord puis la face de la maison dud. sieur Fogier jusques au jambage d'une petite

porte de taille du costé de bise, scituée dans la muraille de closture de la boucherie de l'Hospital³⁵².

- 669 Les travaux repérés en fouille sont donc datés de 1660 ou peu après cette date. En 1661, la cave de la maison sur rue est décrite ainsi : *vouttée à berceau de vent à bize et suportant ledict mur mitoyen*³⁵³ ; ces voûtes reposent côté nord sur le mur mitoyen 5257, tandis qu'au sud, elles s'appuient sur des parements maçonnés 5302 et 5685 qui doublent le mur mitoyen préexistant.
- 670 À l'ouest, l'ancien mur de façade 6690 est arasé et remplacé par le mur 5301 construit en retrait. Une ouverture est pratiquée dans ce nouveau mur et permet d'accéder à la cave à partir de la rue par l'intermédiaire d'un escalier droit. La base de cet escalier était encore en place ainsi que celle d'un pilier ; ce dernier, installé au pied de l'escalier servait de support à la voûte (l'ouverture créée dans la voûte par l'installation de l'escalier provoque un point faible dans celle-ci et nécessite la mise en place d'un pilier de soutien à cet endroit).
- 671 La porte 5305 qui reliait les deux caves est obturée par un doublage en briques et remplacée par une nouvelle porte 5304, aménagée dans la partie sud du mur 5303. Dans ce même mur est logée une canalisation en terre cuite (les traces de reprise de cet aménagement sont très nettes) qui sert à l'évacuation des eaux usées ; cette canalisation débouche dans un puits perdu (5630) installé dans l'angle sud-ouest de la cave est.
- 672 Les murs du rez-de-chaussée (5686 - 5687 - 5688) reposent en partie sur les voûtes des caves.
- 673 Les transformations repérées dans le bâti sont considérables ; elles ne permettent pas d'envisager la conservation des étages et révèlent au contraire une reconstruction complète des niveaux supérieurs des maisons sur rue. Les anciennes maisons sont arasées jusqu'au niveau des rez-de-chaussée et seules les maçonneries des caves sont conservées.
- 674 Les matériaux de construction utilisés pour ces nouveaux immeubles demeurent identiques à ceux du XVI^e s., avec l'emploi du calcaire à entroques pour les parements et du calcaire à gryphées pour les pierres de taille (escalier, linteau, seuil...) ³⁵⁴. Le granite, les galets et les briques deviennent extrêmement rares dans les appareils, et même disparaissent totalement. Le liant utilisé est un mortier de chaux ; tous ces murs sont appareillés en profondeur et présentent des assises irrégulières.
- 675 C'est avant tout l'épaisseur de ces murs qui les caractérise et les différencie des constructions précédentes ; cette différence a été observée au niveau des caves et elle augmente la largeur de ces murs d'environ 0,15 à 0,20 m ³⁵⁵.
- 676 Ces dimensions imposantes, environ 0,90 jusqu'à 1,00 m, pour les façades, ainsi que la mise en place systématique des voûtes, sont la conséquence d'un autre fait important, celui de l'augmentation du nombre d'étages. Ils attestent, voire symbolisent, le passage de la « maison » à « l'immeuble », et souvent à l'immeuble de rapport.

Du rural à l'urbain, densité des constructions au XVIII^e siècle

Bourse

- 677 Dans la parcelle IX nord, une maison arrière est construite en prenant l'espace sur la cour, dont les dimensions se réduisent désormais à 16 m² (en intégrant l'escalier et le

puits) (fig. 106/6 et 135). Le mur de fond de parcelle (US 81), contre lequel avait été aménagé le dépotoir (D2), est renforcé par un doublage maçonné (US 85) : ce mur de clôture n'était pas suffisamment fondé pour recevoir une telle construction, de plus ce doublage sert aussi à asseoir une voûte. Alors que les autres murs sont construits avec des moellons de calcaire jaune à entroques, le mur de confortement (US 85) est construit avec des matériaux hétérogènes (moellons, briques...) noyés dans une importante quantité de mortier très sableux. La tranchée de fondation de cette maçonnerie coupe le remplissage du dépotoir (D2) et ses structures au nord et au sud. Le mobilier issu de cette tranchée a livré des faïences blanches associées à des importations de Nevers, décorées de motifs floraux d'inspiration chinoise et copiées des productions de Rouen, produites entre 1700 et 1720, des assiettes blanches décorées d'un cordon bleu et un nouveau type d'assiettes à « cul noir » caractéristique du XVIII^e s.

135- Etat des lieux d'après les relevés avant démolition de l'îlot

(Bourse)

- 678 La création d'un niveau de cave sous la maison arrière est contemporaine de cette campagne de travaux. Des reprises dans le mur 28 sont nettement visibles et correspondent à l'aménagement d'un nouvel accès entre les deux caves (sur rue et sur cour) et à la création d'un placard mural en dalles de calcaire jaune ; ce dernier est de petite dimension : 0,70 m x 0,70 m et profond de 0,60 m.
- 679 À ce stade, l'ensemble de la parcelle est donc bâti avec un espace conservé en cour relativement exigu.
- 680 Dans la parcelle IX sud, un escalier droit (US 220) est construit pour accéder directement de la rue à la cave de la maison avant. Six marches étaient encore en place fixées sur deux murets maçonnés qui en épousent la forme. Entre ces deux murets et sous les marches l'espace était comblé par un remblai qui a livré un mobilier céramique très fragmenté daté du XVIII^e s. L'accès à cet escalier, qui perce les maçonneries de la voûte, était fermé au rez-de-chaussée par un trappon à deux volets de bois maintenus au sol de part et d'autre par des charnières. Ces escaliers, placés à l'aplomb de l'intérieur du parement de façade offrent l'avantage d'un accès direct depuis la rue tout en préservant la sécurité d'un accès privé.

- 681 Les descentes de latrines ou d'eaux usées installées dans le mur sud de la maison avant sont abandonnées.
- 682 À l'ouest, des niveaux d'occupations sont attestés à l'arrière des parcelles IIIc, XXVIII et XXIX, toujours préservés en espace libre, jardin ou cour.
- 683 Les constructions de la parcelle X nord sont reprises sur la même emprise au sol, en conservant les fondations anciennes pour certaines parties, notamment le mur mitoyen sud. La façade sur rue est démolie un peu en dessous du niveau de rue contemporain et reconstruite en retrait dans l'alignement des façades des parcelles IX.
- 684 La démolition de l'écurie pour aménager une maison est datée précisément par un texte de 1707 :
- Noble Pierre Bourgelat, échevin de cette ville, ayant requis le consulat de luy donner les mesures et alignements nécessaires pour la construction d'un bastiment qu'il désire de faire sur une place servant à présent d'écuyries, qui a vingt-cinq pieds de longueur (= 8,55 m), scize et faisant face sur la rue Buisson est autorisé à construire à la réserve qu'il recullerat de deux pieds huit pouces (= 0,90 m) au mur mitoyen séparant ladite écurie de la maison de M. Sabot (...) et de trois pieds, onze pouces (= 1,30 m) à la teste de la muraille séparant ladite écurie de Saint-Amboise....
- 685 Comme pour les parcelles IX nord et sud au cours du XVIIe s, un niveau de cave est créé, provoquant un creusement et donc un arasement des couches antérieures. A un endroit seulement certains niveaux ont été préservés du recreusement. Au nord, cette nouvelle construction ne s'appuie pas sur le mur mitoyen (US 131) avec la parcelle IX sud : un mur (US 95) est construit en empiétant à l'intérieur de la parcelle d'environ 1 m. Entre les murs 131 et 95 les niveaux sont conservés, du moins les niveaux antiques, la partie supérieure ayant été détruite et remplacée par du remblai. Au sud, le mur mitoyen avec la parcelle Xnord (même propriété que X sud) est utilisé comme appui : un parement maçonné (US 92) en calcaire jaune est construit sur le mur médiéval (US 702). Cette maçonnerie est fondée beaucoup plus bas (0,80 m) que le mur médiéval, ce qui confirme encore le recreusement ; un bourrage maçonné a été intégré sous le mur médiéval lors de la construction du doublage.
- 686 C'est encore une fois l'étude des maçonneries conservées en élévation qui a pallié l'absence de celle des couches d'occupation : pour comprendre l'évolution de cette maison, le mur sud a été piqué au marteau pneumatique (deux sondages), sans quoi le mur médiéval caché sous le parement moderne ne serait pas apparu.
- 687 Au rez-de-chaussée, la largeur initiale de la maison sur rue est respectée ; le décalage qui existe au sous-sol n'est pas reproduit en élévation. Cette technique peut avoir été mise en œuvre pour mieux consolider les fondations du bâtiment par rapport à l'immeuble voisin.
- 688 Le bâti est agrandi vers l'ouest et cet immense sous-sol est voûté ; il est subdivisé en plusieurs caves avec la construction de murs et de cloisons. Plus à l'ouest se développe une cour dans laquelle les textes nous précisent qu'ont été aménagées une souillarde et des latrines ; en effet une fosse d'aisance est construite sous la cour. Les parements intérieurs des maçonneries de cette fosse sont recouverts d'un mortier hydraulique, de même que la voûte.

Visite et estimation du 1er décembre 1778 :

- 689 Un heureux concours de circonstance a permis qu'un second rapport expertisant les constructions de cette parcelle ait été rédigé en 1778³⁵⁶. On dispose donc de deux états successifs de ces bâtiments : l'écurie primitive fut en effet détruite et remplacée par un immeuble d'habitation, construit, sans doute, aux environs de 1710.
- 690 En 1770, la maison sise en X nord
 était dans le plus mauvais état. Elle n'avait que deux étages, le troisième était des greniers, qui n'était point habité. (...). Depuis 1770, son propriétaire avait fait élever en nouvelles constructions de bonne maçonnerie et en gros mur, la maison d'un quatrième étage qui forme actuellement des mansardes qui sont habitées, auxquelles on monte par des degrés en bon bois, qu'il a fait faire à ses frais ; il a fait faire au-dessus des ces mansardes des greniers. En outre, les fenêtres à menus plombs, petits carreaux
- 691 furent remplacées par des cadres à la française. En 1778, il occupait les appartements des deuxième et troisième étages, qui avaient été reliés (avant 1770 ?) par un escalier intérieur en bois. Enfin, en 1778, les experts reconnaissaient que la maison située du côté du nord est plus vaste et d'une construction beaucoup plus moderne que celle sise en X sud.
- 692 L'accès de la maison X nord se fait depuis la rue Buisson par une grande porte ouvrant sur une allée. La boutique du rez-de-chaussée est éclairée à l'ouest par un arc cintré et sur la rue, par deux arcs pierre de taille, murés par le bas et garnis de leur auvents ; un arc doubleau la divise en deux pièces aux sols pavés en dalles (*cadette*) et aux murs enduits et plâtrés.
- 693 Depuis l'allée, on accède à cinq caves et caveaux aménagés sous la maison proprement dite mais aussi à trois autres creusées sous la maison située en X sud. La description particulièrement confuse qu'en font les experts n'a pas permis leur représentation, ce qui est regrettable étant donné que leurs substructions ont été bien repérées sur le chantier (**fig. 136**).

136- Schéma de reconstitution de la parcelle X nord et sud : façade sur la rue Buisson, plan du rez-de-chaussée et plan des étages (1778)

- 694 Les trois premiers étages de la maison sont desservis par un escalier à retour éclairé sur la cour. Depuis les paliers intermédiaires des premier et second étages on peut gagner les logements du deuxième et du troisième étage du second corps de logis de la maison X sud. On parvenait aux quatrième et cinquième étage - de X nord - par un escalier à la parisienne, à noyaux. Tous les appartements sont carrelés en carreaux de Verdun-sur-le-Doubs. Ils sont subdivisés par des cloisons de bois (sapin) en pièces et en alcôves. Chacun d'entre eux comprend une cuisine, une souillarde garnie d'un évier et d'une conche, un cabinet d'aisance attenant à cette souillarde. Des cheminées, à la moderne, avec quarré au-dessus, au contre-cœur [desquelles se trouvait] une plaque en fer fondu en forme de Bretagne
- 695 agrémentent toutes les pièces principales.
- 696 Les deuxième et troisième étages abritent un appartement unique d'une superficie de 250 à 300 m². Une cheminée de pierre noire polie, une fontaine assortie avec sa coquille audessous, le boisage de certaines pièces, leur nombre (cinq, outre une grande cuisine et un salon)... tous ces éléments confèrent un caractère luxueux au logement.
- 697 Les multiples orientations des toitures n'étant pas rapportées à telle ou telle partie du bâtiment, il nous a fallu renoncer à les restituer. Les couvertures sont constituées en tuiles creuses, exceptées celles des mansardes de la façade sur rue et de celle sur cour, qui sont en tuiles plates vernies (tuiles en écailles).

Mesures des bâtiments de X relevées par les experts en 1778

- 698 Les modifications apportées à la maison sise en X sud visent à améliorer son confort. En outre, par souci de symétrie, une aile supplémentaire lui fut adjointe, à l'ouest du corps

de bâtiment sur cour. Le résultat de ces travaux est consigné dans le procès-verbal de 1778.

- largeur de X nord, du nord au sud, y compris les deux *mimurs* : 26 pieds, 6 pouces (environ 9,15 m),
- largeur de X sud : 21 pieds, 3 pouces (environ 7,25 m),
- profondeur de X nord et sud, d'est en ouest : 62 pieds, 3 pouces (environ 21,30m)
- largeur de la cour, du nord au sud : 34 pieds (environ 11,60m),
- profondeur de la cour, d'est en ouest : 17 pieds, 6 pouces (environ 6,05m),
- les avants-corps de X nord et sud (ou ailes occidentales) ont respectivement 2, 73 m et 3,42 m de largeur, hors œuvre.

699 Ces mesures correspondent relativement bien aux relevés effectués sur les vestiges mis au jour. Si les croquis de ces maisons ont été réalisés selon un plan orthonormé théorique, les mesures des experts comme celles des archéologues indiquent qu'en réalité la largeur des bâtiments en fond de parcelle était sensiblement supérieure à celle qu'ils ont en façade sur la rue Buisson (16, 40 et 17, 70 m), ce qui confère à la parcelle un plan trapézoïdal.

700 Au terme de ces descriptions, il apparaît que l'immeuble édifié au début du XVIIIe s. à la place de l'écurie a d'abord (jusqu'en 1770) comporté deux étages, à l'image de la maison de X sud, puis qu'il fut modernisé à la fin de la deuxième moitié du XVIIIe s., selon des caractères architecturaux préfigurant ceux mis en œuvre au cours du siècle suivant. L'ensemble des travaux concernait les élévations ou les aménagements intérieurs. En revanche, l'implantation du bâtiment ne semble pas avoir été affectée par ces transformations ; aussi paraît-il possible de dater la construction ou le réaménagement des murs 92 (façade) 131, 148..., des premières années du XVIIIe s. (autour de 1707).

République

701 Dans la rue de l'Hôpital, deux niveaux de rue pavés de galets en tête de chat sont attribuables à cette période. Ces sols de circulations, repérés aux altitudes de 166,20 m (6180) et de 166,40 m (5967), étaient conservés dans un état très fragmenté dans la partie sud devant la parcelle VIII.

702 Le pavage de la rue (6180) a sans doute été récupéré pour l'aménagement du suivant (5967). Ce dernier a été détruit au moment de la création de la place de la République (vers 1850). Le plan présenté ci-dessous montre le réseau viaire sur la Presqu'île avant les grands alignements du XIXe s.

703 Un des niveaux de circulation, observé dans ce secteur (6238), est formé d'une matrice sablo-limoneuse qui laisse envisager une influence alluviale. Il est possible que ces sédiments aient été mis en place par les débordements lents d'un chenal du Rhône (suspension uniforme), mais un échantillon isolé n'est pas suffisamment représentatif pour confirmer cette interprétation.

704 Néanmoins, cette hypothèse pourrait être mise en relation avec deux crues concernant le secteur à cette époque :

- celle de 1711³⁵⁷ plus fortes que celles de 1570 et 1602, qui aurait envahi toute la Presqu'île ;
- celle de la fin du mois d'octobre 1840³⁵⁸ qui aurait recouvert à nouveau la place Bellecour et la place des Jacobins. Cette situation se serait renouvelée en 1845.

705 La maison sur rue de la parcelle Ie est reconstruite dans son ensemble. La cave située sous le niveau de la cour est en grande partie démolie, les voûtes sont cassées et le sol est creusé pour installer une vaste fosse d'aisance en sous-œuvre. Un remblai, mis en

place sur l'extrados de la voûte sert de sol à la nouvelle cave. Une base d'escalier dont il reste la première marche est encore en place dans la cave. Cet escalier conduisait à la cave depuis la cour. Un inventaire détaillé des murs et de la composition de la maison donne un état des bâtiments en 1852³⁵⁹ :

La maison Pécoil scise à Lyon, rue de l'Hôpital 29 est composée de deux corps de logis doubles, fondés sur des caves et ayant chacun un rez-de-chaussée et quatre étages au dessus. Les deux corps de logis sont séparés de l'orient à l'occident par une première cour sur laquelle se trouve l'escalier en pierre et à rampe droite qui dessert les appartements de l'un et l'autre corps de logis³⁶⁰ Au-dessus de la cage d'escalier est une tour qui communique aux toits et sert de grenier. Dans l'allée, au rez-de-chaussée du corps de logis sur la rue est un puits dont la margelle qui saillissait dans le magasin à été démolie par le locataire général qui a fait nettoyer ce puits et s'en est servi pour la pompe qu'il a fait établir dans la première cour.

- 706 Suit la description détaillée de chaque corps de logis et des caves. Les caves des deux corps de logis sont communicantes. Elles peuvent être subdivisées par *des séparations en planche de sapin* ; dans le passage qui fait communiquer deux d'entre - elles se trouve *le bouchon du sac de latrines*. On peut accéder à la cave sur la rue depuis le magasin par

un trapon à deux vantaux en bois de sapin. Enfin, l'une des caves se trouve en partie sous la cour.

- 707 Le magasin ouvre sur la rue par deux arcs de boutiques. Il est prolongé un arrière magasin en contrebas de *deux marches* du sol de la cour. Le magasin abrite *une pierre d'évier avec une conche* ; il est voûté et son sol est dallé. Un puits ouvre dans l'allée qui est voûtée en maçonnerie ; son sol est *dallé en pierre avec rigole d'écoulement*, celui de la cour est aussi *dallé en pierre de choin*.

- 708 Dans les parcelles Id et Ie, les caves de la maison sur rue conservent la même disposition, du moins pour le gros œuvre. Par contre au cours de cette période, ces sous-sols sont subdivisés par des cloisons de bois repérables au sol par leurs empreintes (trous de poteau ou de piquets, traces de planches décomposées). Ces transformations sont souvent le reflet d'un mode d'occupation différent des immeubles qui sont devenus de réels immeubles de rapport et dans lesquels chaque locataire a droit à une partie de la cave qu'il faut alors subdiviser en autant de locataires.

- 709 L'ensemble du mobilier recueilli dans les niveaux d'occupation de ces caves est attribué au XIXe s., les sols des époques antérieures ne sont pas repérables. Ceci est en grande partie du au fait qu'au moment de la construction des voûtes (fin XVIIe s.), ces sols sont creusés et réaménagés afin de conserver une hauteur suffisante sous l'intrados.

- 710 Dans la parcelle VIII, un escalier droit (5940) construit au cours de cette période permet l'accès à la cave depuis la rue de l'Hôpital. La base de cet escalier est encore en place et une reprise de maçonnerie due à cet aménagement est repérable dans le soupirail sud (5954). L'accès à cet escalier était sans doute fermé au rez de chaussée par un trapon à deux volets en bois maintenus au sol de part et d'autre par des charnières.

- 711 Les caves de la maison sur rue sont subdivisées par des cloisons en bois. Le puits 5946 est dit *hors service depuis longtemps* dans un état des lieux rédigé en 1828³⁶¹ : Le magasin se compose d'un corps de logis *double sur rue*, fondé sur des caves ayant un rez-de-chaussée surmonté de quatre étages, le dernier en soupente. L'escalier d'accès aux appartements est à deux rampes. Ces derniers sont desservis *en lavoir et cabinet d'aisance* composant un petit bâtiment *construit en aile nord* dans la cour qui sépare les deux corps de logis. Le deuxième corps de logis, fondé sur cave possède un rez-de-chaussée et trois étages dont le dernier en soupente. Les appartements sont desservis par un escalier en

pierre à noyau placé en saillie dans l'angle nord-ouest, mitoyen du *bâtiment du lavoir* du premier corps de logis. Le deuxième corps de logis est également agrémenté d'un petit bâtiment pour le lavoir, ou pierre d'évier et les cabinets d'aisance.

Naissance de la ville contemporaine

La reconversion du fossé des Terreaux

- 712 Entre 1540 et 1563 le comblement se fait depuis l'ouest avec des rythmes et des péripéties variées. Le dernier avatar de ce comblement est une mare boueuse alimentée par les eaux de ruissellement, véritable cloaque, au débouché de la rue du Griffon. Des niveaux plans viennent enfin sceller ce comblement, feuillements de sols composés de remblais rapportés. Des ragréages fréquents montrent à l'évidence que le comblement n'est pas encore stabilisé. Cette aire de circulation semble fort usitée si l'on en juge aux nombreuses empreintes de roues ou de sabots.
- 713 Dès la fin du XVI^e s. et durant le XVII^e s., la place des Terreaux s'urbanise progressivement jusqu'à devenir l'une des plus prestigieuses places de Lyon (**fig. 137**). Plusieurs projets et réalisations d'embellissement de la place même avec des aménagements de fontaines se succèdent. Le pouvoir municipal décide de quitter l'hôtel de la Couronne (actuel musée de l'Imprimerie) et de construire un nouvel Hôtel de Ville à l'est de la place des Terreaux. Ce projet sera conduit par le voyer de la ville, Simon Maupin, entre 1646 et 1672. J. Hardouin-Mansart apportera quelques modifications en 1700. Au sud, le couvent des Dames de Saint-Pierre est reconstruit ; le projet signé par F. de Royer de la Valfenière est réalisé entre 1659 et 1687. Le nord de la place était déjà bordé par un habitat qui continue à se développer sur un tissu déjà ancien ; à l'ouest des immeubles de rapport seront construits sur le comblement même du fossé. La fontaine, œuvre de A. Bartholdi, est installée en 1892 à l'est de la place, face à l'Hôtel de Ville. Un local est construit en sous-sol dans lequel se trouvent les arrivées d'eau pour la fontaine. Cette dernière est en plomb martelé et repoussé, technique que l'artiste avait déjà employée pour la statue de la Liberté à New-York (1883).

137- Vue de la place des Terreaux

(BML.-Coste Est 265 s.d. Lyon chez Vigezzy)

Le lotissement des couvents, l'exemple des Célestins

1779-1831

- 714 Le couvent des Célestins de Lyon fut supprimé en 1778 et la propriété, après avoir appartenu un temps à l'archevêque, fut restituée au duc de Savoie, roi de Sardaigne, en 1784³⁶². Ce dernier céda dès l'année suivante à André Devouges³⁶³

la totalité des terrains et bâtimens situés dans la ville de Lyon sur le quay appelé des Célestins (...) ces terrains et bâtimens consistent en jardins, bâtimens claustraux, boutiques, entresols, écuries, remises étant tant dans le cul-de-sac appelé Rontalon des deux côtés dud. Cul-de-sac que sur le quay au dessous des bâtimens claustraux, église, chapelles et dépendances, hangars autres que ceux construits par les locataires, maisons, ateliers de teinture et de l'argue et notamment en trois maisons contiguës sur le quay de Saône à la suite de l'église au nord de lad. église, le tout attenant et circonscrit dans un espace qui se confine à l'orient par les maisons logeant la rue Saint-Dominique, à l'occident par la rivière de Saône, le quay appelé des Célestins et partie du port du Roi, à l'ancien hôtel de Montriblond, au septentrion par les maisons qui longent au midi la rue Ecorcheboeuf et au midi par les maisons qui longent la place Louis le Grand³⁶⁴.

- 715 Il s'agissait donc de la totalité du tènement des Célestins, tel qu'il se présentait en 1760. Le même jour, Devouges remit une partie de cette propriété à Antoine Madinier, contre 50000 £ (...)

les bâtimens, forges et cours formons l'emplacement actuellement occupés par les ateliers de l'argue loués aux fermiers de sa majesté et les bâtimens loués au Sr. Chapuis teinturier produisant ensemble 1700 £ annuellement (...) un emplacement et terrain à prendre sur le grand jardin de la contenance et environ 8200 pieds de ville de superficie tenant partie à la boutique de teinture partie au retour de la grande cour de l'argue et partie au bâtiment des forges dans lequel emplacement se trouvent placés quelques petits jardins et loges couvertes pratiquées dans le grand

jardin fermés par des murs à hauteur d'appui et par des grilles en fer (...) sont aussi vendus.

- 716 Enfin, le 9 juin 1785³⁶⁵ une société créée par Devouges, Madinier, Claude Turlin et Gabriel Jars, se donna pour but de

liquider le plus tôt possible et de profiter de toutes les circonstances favorables pour vendre lesd. immeubles (le tènement des Célestins moins la partie déjà cédée à Madinier) en tout ou partie.

- 717 La compagnie procéda alors à quelques ventes mais, tel quel, le couvent s'avérait difficile à morceler, les accès prévus tardant trop à être réalisés, ainsi qu'en atteste la plainte déposée par un nouvel acquéreur, J.-B. Arnaud, le 24 novembre 1788³⁶⁶. Faute d'argent, la voirie n'avancait pas et, faute de voirie, l'argent ne rentrait pas. En 1788, l'église n'est que partiellement détruite et la maison de Sainte-Scholastique n'a pas encore été démolie pour laisser la place à la rue de Savoie. Devant cette situation, les associés résolurent de rectifier les statuts de leur société, prenant résolument en charge le lotissement raisonné du quartier, le 9 mai 1789³⁶⁷. Il est alors prévu d'établir

un jardin au centre du terrain cy-devant occupé par les religieux Célestins, la constitution de dix sept maisons qui environneront ce jardin sur un plan uniforme, la distribution et réparation d'une partie du bâtiment claustral qui formera sept maisons particulières dans l'une desquelles sera construite une salle de spectacle au premier étage dans la partie de derrière qui se trouvera sur le jardin (...).

- 718 Les architectes Morand et Closon furent alors chargés des travaux. Prenant partiellement appui sur la partie basse conservée de l'ancien bâtiment sur Saône, les nouvelles constructions doivent former un espace clos comparable à celui créé au Palais Royal, à Paris. Fait assez remarquable à Lyon, toute la voirie reste le fait de la seule Compagnie des Célestins, la ville n'intervenant à aucun moment, ce qui explique le mutisme des sources municipales sur ce sujet.

- 719 Outre les actuelles rues de Savoie, Charles Dullin, Gaspard André, d'Amboise et Charles Montcharmont, il est alors prévu de percer un passage vers la rue Saint-Dominique (actuelle rue Emile Zola), ce qui ne fut fait qu'après 1793³⁶⁸. En 1820³⁶⁹, un nouveau passage, plus large, fut créé à cet endroit. Un autre passage fut, de même, créé au nord, dans l'ancienne propriété Perrache, avant la fin du XVIIIe s. A partir de 1789, le quartier s'organisa donc, mais en 1800, seules les maisons situées sur le quai et le théâtre semblent avoir été construites. En 1820-1821, même lorsque la ville rachète les propriétés Gustel-Thival, Blonay, Lenormant et Fayole pour agrandir la place vers l'est, ces dernières ne sont pas toutes construites³⁷⁰ ; après cet agrandissement, la ville ne tarda pas à acquérir ladite place en 1823. En 1831, lors de l'établissement du plan cadastral, le quartier a, en grande partie, adopté le profil qui est le sien encore aujourd'hui (**fig. 138**). Au nord, la propriété concédée à Madinier a été presque entièrement construite, seule la maison dite de Saint Benoît et une partie du bâtiment édifié en 1760 ayant perduré. A l'est, l'aliénation de quelques parcelles de terrain, en bordure des maisons construites au XVIIe s. sur la rue Emile Zola, a permis de régulariser le tracé de la voirie et de créer un axe rectiligne. Le même souci de régularité a entraîné la vente de plusieurs morceaux de terrain au sud tandis qu'au centre deux rangées de maisons encadrent le jardin et le bâtiment où se trouve le théâtre. Dans ce bâtiment, il semblait que l'on a réutilisé les arcades du cloître encore visibles, mais après en avoir modifié l'organisation car on compte cinq travées (non-comprises les travées d'angle) pour la galerie occidentale sur tous les plans anciens alors qu'il n'y en a plus que quatre actuellement.

138- Célestins, les parcelles reconstruites après 1831

De 1831 à nos jours

- 720 En 1838, la ville fit l'acquisition du théâtre³⁷¹. Ce dernier fut détruit par un incendie, en 1871. Il fut décidé alors d'en reconstruire un plus grand. Pour ce faire, la ville procéda au rachat de la maison Pilat, établie au sud du bâtiment³⁷² et chargea l'architecte Gaspard André des travaux, en 1873. A peine achevé, ce nouvel établissement fut à son tour la proie des flammes, en 1880, et Gaspard André se remit au travail dès 1881.
- 721 Dans les mêmes années, le passage Couderc fit l'objet de travaux liés à la création et au prolongement de la rue des Archers³⁷³. En 1872, la ville racheta la maison Vespres où se trouvait le passage qui fut démoli en 1874. En 1875, les parcelles de terrain restant après création de la rue furent vendues puis, en 1880, la voie est élargie, vers le nord, pour atteindre les 12 mètres qu'elle fait encore aujourd'hui.
- 722 Dès 1912 au moins³⁷⁴ le projet de créer une rue qui relie le quartier des Célestins à la place de Confort était à l'étude. Cette voie (actuelle rue Fabre) fut percée en 1924. Enfin, plusieurs constructions d'importance vinrent, dans la première moitié du XXe s., perturber considérablement le parcellaire ancien entre la rue de Savoie et la rue du Port du Temple, vers 1927-1952 (Moinecourt 1990 : 38).

"L'haussmannisation" de la Presqu'île : les cicatrices

- 723 Le parcellaire et le réseau viaire d'origine médiévale ont été totalement effacés du tissu urbain lors de "l'haussmannisation" de la Presqu'île. La percée de la rue Impériale et de la place (achevées en 1857), puis de la rue Childebert (1859) et enfin de la rue Président Carnot ont évidemment, là comme ailleurs, gommé le tissu urbain ancien.

- 724 Face à la nécessité de gérer au mieux la pénurie d'espace dans le centre de la ville et d'endiguer la crise sociale liée en particulier à l'essor de l'industrie locale, des tentatives d'aménagements urbains sont programmées dès la fin du XVIIIe s. et au début du XIXe s. Si certaines réalisations ont vu le jour, beaucoup sont restées à l'état de projets et dans l'ensemble les résultats, faute d'une législation appropriée, furent peu concluants. Il faut attendre le milieu du XIXe s. et le second Empire pour voir s'instaurer une véritable politique d'urbanisation.
- 725 Ces travaux devenaient une obligation pour le pouvoir politique. Le centre ville lyonnais était en effet un secteur ingérable, menacé par une "taudification" et une insalubrité générale. Il fallait également maintenir l'ordre public en supprimant les centres de résistance en cas d'émeutes dans la Presqu'île. La circulation devenait impossible alors que les moyens de transports étaient en plein développement. Le déclin de la prospérité de ce secteur Terreaux-Bellecour provoquait depuis quelques années la fuite de la bourgeoisie marchande.
- 726 La nomination à Lyon de Cl.-M. Vaïsse au poste d'administrateur du département va permettre d'instaurer une politique globale de grands travaux publics dont les résultats seront aussi rapides qu'efficaces. Cl. -M. Vaïsse s'entoure d'une équipe municipale de valeur, R. Dardel, puis T. Desjardins, B. Poncet, G. Bonnet ; il se dote d'une juridiction très importante avec la loi d'expropriation pour cause d'utilité publique (décret jusque là appliqué à Paris). Il prend en compte tous les aspects du projet : les aspects économiques et sociaux, mais également les aspects stratégiques, spéculatifs, esthétiques. Avec le Conseil d'Etat et B. Poncet, il constitue en 1854 la société de la rue Impériale. Cette société anonyme va dynamiser le processus de régénération de l'urbanisme dans le centre ville.

La percée de la rue Impériale (rue de la République actuelle)

- 727 Ce nouvel urbanisme privilégie les belles perspectives par les lignes droites et l'élargissement. Cependant le tracé parfaitement rectiligne de la rue Impériale est irréalisable d'un point de vue topographique et cette belle ligne droite doit effectuer un changement d'axe au 2/3 du parcours ; en respectant la ligne droite, la rue Impériale aurait abouti vers l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, et non vers la place Bellecour comme cela était souhaité. Cette rupture sera dissimulée par la création de la place Impériale (place de la République actuelle). L'élargissement porté à 22 m sur décision de Napoléon III, apporte de l'air et de la lumière au coeur de la ville et entraîne des réaménagements dans les rues latérales.
- 728 Lors de la construction la rue Impériale, de nombreuses maisons ont été alignées en retrait ou démolies. Cet alignement s'inscrit dans la vaste opération de restructuration de la Presqu'île. Les propriétaires sont expropriés, tel celui de la maison Pecoil, 49 rue de l'Hôpital (parcelle Ic) :
- Indemnisation des propriétaires pour l'ouverture de la rue Impériale : 120 000 francs aux recteurs de l'Hôtel-Dieu pour la maison sise 49 rue de l'Hôpital ; signé Vaïsse. Après jugement du tribunal de première instance de Lyon, du 2 juin 1854, prononçant pour cause d'utilité publique, l'expropriation de l'immeuble appartenant aux hospices civils, n° 49 rue de l'Hôpital, avec déclaration que la ville entend en prendre possession dès le 24 juin 1855 (extrait).
- 729 Les élévations sont démolies et les voûtes des caves sont percées afin de remblayer les niveaux de sous-sol. Ceci était formellement interdit par la loi, mais nombre de

destructions ont été réalisées ainsi ; les textes de loi relatifs à ces alignements pour créer des rues ou des places prévoyaient que les structures devaient être entièrement démolies et l'espace remblayé proprement afin de créer un niveau de chaussée qui soit réellement stable. Dans les remblais de démolition contenus dans les caves nombre d'éléments de lapidaires ont été dégagés : fragments de meneaux, traverses, encadrements, jambages ou linteaux de cheminée, conches. Ces éléments ont permis certaines restitutions de façades ou d'aménagement intérieur.

- 730 Après la construction du palais du Commerce et la création de la place de la Bourse, l'axe de la rue Buisson est légèrement modifié ; ce nouvel axe est orienté plus nord-est que nord-ouest, parallèle à la rue Impériale et retrouve le même débouché face à l'église des Cordeliers. La rue devient à ce moment "la rue de la Bourse" (Arlaud, Bertin 1991).
- 731 Ces grands travaux engendrent également un remembrement urbain et une transformation du parcellaire. Les parcelles longues et étroites sont remplacées par des parcelles larges et de faible profondeur.
- 732 Au second Empire, le nouvel urbanisme a fait naître une architecture standard du bâti (modèle haussmannien à Paris). Cependant les architectes lyonnais ont assimilé le modèle parisien et les habitudes locales, par exemple les dimensions sont imposées en hauteur pour les corps de façade (20 à 22 m). Le traitement des façades s'éloigne de la standardisation haussmannienne et devient le champ d'investigation et de création des architectes locaux qui y développent leur style : "La façade devient une sorte de livre en pierre, où les architectes inscrivent les réminiscences des motifs anciens qu'ils ont étudiés" (Bertin 1991 : 79). Cette recherche d'esthétisme luxueux des façades se fait au détriment d'autres parties des immeubles (vestibule, cour, escalier et même appartement) dont la conception et la fonction sont très critiquables.
- 733 La régénération du centre ville à Lyon est apparue comme une réussite sur le plan de l'urbanisme et de l'architecture, même en tenant compte de l'absence de projet global. Sa réalisation a été de courte durée aussi bien en préparation qu'en phases de travaux. Les principaux objectifs ont été atteints : suppression des foyers d'émeutes, révolution de l'hygiène (air, eau, lumière), mise en valeur du patrimoine foncier, création d'un axe de circulation adapté, retour de la classe bourgeoise affairiste, lutte contre le chômage, mise en valeur progressive de certains quartiers périphériques (quartier Grolée 1884-1887).
- 734 Par contre sur le plan politique, cette régénération symbolise les idées du Second Empire par le fait qu'elle favorise avant tout la bourgeoisie affairiste et ne satisfait qu'une partie de la société. Elle engendre une augmentation des impôts directs et une hausse des loyers qui exclut les masses ouvrières d'un centre ville neuf et ne résout pas le problème de leur relogement en les déplaçant dans d'autres quartiers encore insalubres (Arlaud, Bertin, 1991). En 1857, la rue et la place Impériale sont achevées.

139- Vue du chantier de la rue Impériale, 30 juillet 1856

AML- Album du service municipal de la voirie

- 735 Avec la percée de ce grand axe nord-sud que représente la rue Impériale, il devient nécessaire de créer des accès pratiques est-ouest. En 1858, la Compagnie ouvre la rue Childebert ³⁷⁵, entre la place Impériale et la rue Grolée, joignant ainsi le quai du Rhône : "Le préfet Cl. M. Vaïsse agit de telle sorte qu'en février 1859 les travaux de déblaiement sont complètement terminés". Lors de la percée de la rue Président Carnot en 1893 toute la partie occidentale de l'îlot est entièrement arasée ; les façades sont réalignés sur la nouvelle rue ; les caves sont comblées par les démolitions et le tout est scellé par le pavage de la rue.

NOTES

46. Cette constatation a pu être faite lors des travaux de terrassement après la construction des parois moulées, à l'extrémité ouest du chantier, au mois de novembre 1992, et à 161,35 m à l'extrême est de la zone I.

47. Cette élévation a pu être étudiée sur une longueur de 1,50 m seulement, dans un sondage. Pour des raisons de sécurité en limite sud du chantier, il n'a été possible de descendre à plus de 6 m qu'à un seul endroit et entre deux montants de berlinoise distants de 1,50 m.

48. Le mobilier de ces quatre sites est étudié dans un numéro de la collection des DARA (12) consacré à la céramique médiévale (Faure-Boucharlat et *al.* 1996).

49. AML.-37 ii 5, 15 et 17, mention trouvée dans les reconnaissances de la Platière. Cette opinion est néanmoins contraire à celle que Vermorel adoptait dans son préambule à l'*Historique des anciennes fortifications de Lyon*, Lyon 1881 : 2.

50. AML.-DD 170, f°67 et f°92 (pour les mêmes biens) : *quamdam domum (...) sitam ante portant Sancti Marcelli dictant de la Lanterna*, 1350 (circa).

51. Même si dans le cas des textes cités par Menestrier, d'autres exemplaires (ADR - 10 G 715 surtout) révèlent des différences avec les transcriptions de ce dernier. Pour déterminer la version la plus sûre, il faudrait engager un travail, dont l'importance dépasserait largement le cadre de cette étude.

52. Menestrier 1696, Preuves p. 3...*et requirunt quod novitates quas cives et populus Lugdunensis fecerunt sicut dicunt Decanus et capitulum Sancti-Johannis amoveantur ante omne opus, quae novitates sunt (...) pontes, fossata, barras, turres, catenae, casaria, portas, claves et alias res factas de novo quae sicut dicunt Decanus et Capitulum sunt manifestae ad oculum (...)*. Voir aussi ADR.-10 G 715, copie non datée et traduite de ce compromis : *que les noveletez que li citien et li poples du Lion ont fetes (...) soient otées avant tote ovre, le ques noveletez sont (...) pons, fossez, barres, tors, cheffauz, perre, cheynes et autres choses faites de novel...*

53. *Ibidem*, Preuves, p. 15.

54. Nous ignorons si le manuscrit de Bellièvre a disparu ou si il est conservé hors de Lyon. Des recherches dans le répertoire de la bibliothèque de l'Ecole de Médecine de Montpellier (qui détient plusieurs manuscrits de cet auteur) ne nous ont pas convaincus, à l'inverse de Kleinclausz, que ce dépôt conservait ce manuscrit précis. Seules des recherches sur place permettraient de trancher. Aussi, sans que l'on puisse vérifier l'authenticité de ces mémoires, il est néanmoins difficile d'en douter pour la seule raison qu'ils ne sont ni des documents originaux ni des copies d'époque. Bien sûr, au terme de deux étapes de transcription, celle de Bellièvre puis celle de Menestrier, les erreurs ont pu se multiplier, mais l'hypothèse du faux nous paraît bien improbable. A quel motif, d'ailleurs, car on ne voit pas bien l'intérêt de réaliser un faux rapportant des événements identiques à ceux qui sont relatés par plusieurs autres documents - authentifiés, quant à eux, de manière irréfutable ?

55. Menestrier *op. cit.*, Preuves, p. 13 et sq.

56. Les troupes du Roi et du Comte de Forez furent défaites à la bataille de Brignais, le 6 avril 1362.

57. Sans doute s'agissait-il des gens d'église ; voir à ce sujet la *commission donnée par le Parlement de Paris aux capitaines et juge du ressort de Lyon, pour contraindre tous les ecclésiastiques à participer pour 1/5e, chacun dans la proportion des biens qu'il possède à Lyon, aux frais des fortifications entreprises par les bourgeois et l'arrêt du même parlement condamnant, nonobstant leur opposition et les privilèges qu'ils invoquent, tous les ecclésiastiques possessionnés à Lyon, à participer aux frais des fortifications de la ville* (Guigue 1876 : LX).

58. Le manuscrit de ce mémoire, (AML.-CC 295), est un double de celui conservé qui a été transcrit et publié par G. Guigue (AML.-CC 191, dans Guigue 1886 : 393-419). Bien que les deux soient rédigés en langue vulgaire, le premier pourrait être qualifié de version française du texte franco-provençal du second. Si la lecture du manuscrit CC 295 est donc plus aisée, il présente en revanche le gros défaut de ne pas être complet, car il manque les derniers feuillets. Au-delà des variantes lexicales, les deux manuscrits rapportent le même texte, à quelques rares exceptions près.

59. AML.-EE 53, pièce 7. 27/06/1382.

60. AML.-CC 294, pièce 3, 1346.

61. Les conversions sont faites en prenant pour valeur la toise de Lyon (2,58 m) et le pied "de ville" (0,342 m).

62. AML.-CC 376, f°15v°, début 12/1381 : *Missions commencées à faire p. édifier une espalle de mur de la Torrete à la rue du Rons (?) qui estoit nécessaire, la première semaine de décembre M CCC IIIIxxI.*

63. Quelques éléments vont en ce sens, mais ils sont rares et limités. Ainsi, certaines mentions précisent les modalités de calcul du prix de revient : pour le pont de la Lanterne, la toise de mur de 2,5 pieds d'épaisseur vaut 4 francs, y compris la chaux, les mairrains, la main d'œuvre et la fondation des pieux. Peut-on pour autant en déduire qu'ailleurs un prix et une épaisseur identiques, pour la construction d'une échiffe, impliquent des modalités identiques ? Difficile de l'affirmer lorsqu'on constate par ailleurs que des modalités proches définissent des prix inégaux. Ainsi la réfection d'un mur de 4,5 pieds, depuis les fondations jusqu'aux créneaux vaut, au Puits d'Ainay, 8 francs ; la même opération (des fondations jusqu'au créneaux) d'un mur de 5 pieds revient à 7 francs par toise, à l'est de la porte de la Lanterne. Comment expliquer ces variations ?

64. AML.-CC 392, sans n° de pièce.

65. AML.-BB 2, f° 61.

66. AML.-DD 267, pièce 29.

67. AML.-BB 6, 29/07/1454.

68. AML.-CC 296, pièce 2.

69. AML.-EE 73, 1465 ; CC 429, 1466, 1468-1469 ; CC 436, 1470-1471.

70. AML.-BB 15, f° 16v°, 24/08/1468.

71. AML.-CC 429, comptabilité de Mathurin Burget : août 1468.

72. *Ibid.* f° 1, dernière semaine d'août 1468 : paiement à quatre maîtres pionniers qui ont esté à la visitation que fit mons. le gouverneur du Daulphiné pour faire faire fossez depuis le Rosne vers Terraille, jusques à la tour du Giffault et d'ilec jusques au portai Saint-Marcel.

f° 1 v : Item payé aux chapuis et maczons qui ont visité ce jour les tours et murailles des esclouisons, tant dehors la ville que dedens, avec mess. les conseillers.

73. AML.-BB 15, f° 16v°-17.

74. 15, f° 23.

75. AML.-CC 429, f° l v° - Item à Pierre Bletet pour deux 13ème de bennotz pris pour porter la terre des fossez de la Lanterne, f° 4v° - Item payé à Guérin Torneon, commis de par mesdiss. à fere besoigner aux faussez de la Lanterne les compaignons de Xes ordonnés pour nectoyer lesd. fossez, où il a vacqué trois jours à II s. VI d. t. pour jour, total : VII s. VI d.

76. 95 m environ.

77. AML.-BB 15, f° 50, 01/07/1469, et *ibid.* f° 23, 25/09/1468.

78. AML.-BB 12, f° 32v°, 23/05/1473. Les conseillers de la ville desia avoent encommencé à besoigner esd. réparacions desd. murailles, tours cloture de lad. ville, tirant du portai Chenevier au portai de la Lanterne.

79. AML.-DD 267, pièces 34 à 50.

80. *Ibid.*, pièce 34.

81. C'est-à-dire les valeurs hydriques de la crue comme les cotes de profondeur du fossé, avant et après travaux.

82. AML.-BB 13, f° 59v°, 12/08/1476. (...) comme aussi depuys le couvent des Cordelliers au long du rivage dud. fleve de Rosne jusques à Sainte-Heleyne et dilec jusques à lad. revière de Saonne, comprise l'abeye d'Esnay et dilec, montant contremont du rivage de lad. revière de Saonne, jusques au portai Chenevier, d'une basse muraille de pierre avec les tournelles et autres desfenses neccessaires.

83. AML.-BB 13, f° 28, 11/02/1476.

84. AML.-BB 16, f° 28 et 30, 13 et 27/07/1477.

85. AML. - CC 100, f° 188v° et sq, arrérages de la taille mise en février 1479 (n.st.).

86. AML. - CC 101, f° 190v° et sq, 1480.

87. A l'occasion de la reconversion en place publique de l'emplacement des fossés et surtout de leur aliénation en parcelles constructibles au profit de la ville.

88. BML. - Coste 300 et copie : AML. - DD 7, pièce 6, (s.d., XVIIe ou XVIIIe s.).

89. AML. - EE 79 pièce 5 (20/09/1479), pièce 21, (17/01/1480) et EE 80 (1480-1481), cf. note 82.

90. AML. - CC 100 et 101.

91. AML.-EE 80 pièce 25 (19/03/1481), 27 (02/04/1481), 28 (09/04/1481), 29 (16/04/1481), 31 (30/04/1481), 33 (14/05/1481).
92. AML.-EE 80, pièce 28 (09/04/1481).
93. AML.-EE 79, pièce 40 (s.d. 1480).
94. Autre exemple, AML.-EE 79, pièce 24 (07/02/1480) *Item à Gaspart Caille pour 18 charretées de pierre menue prinse de luy sus lesd. fossez (...) pour employer esd. fondacions et murailles.*
95. Pierre menue : moellons de petits modules ?
96. ADR.-1478, Saint-Pierre Parangon f°741 v° *domum altam et bassam.*
97. AML.-DD 267, pièce 33 (28/04/1472), original latin, traduction libre et pièce 29 (16/04/1472) qui signale des clôtures et des jardins (*clausuras et ortholagia*) outre les cloacas aut latrinas, installés dans les fossés, *a parte posteriori domorum super dictis fossalibus seu retro eadem fossalia situatarum (?)* le tout situé *a porta Lanterna usque ad fluvium Roddani.*
98. AML.-BB 16, f°69v°, 26/02/1478.
99. AML.-EE 76 à EE 82.
100. AML.-EE 77, pièce 2.
101. *ibid.*, pièce 8.
102. *ibid.*, pièce 13.
103. AML.-EE 78, pièce 27.
104. *ibid.*, pièce 32.
105. *ibid.*, pièce 55.
106. *ibid.*, pièce 57.
107. AML.-EE 80, pièce 35.
108. *ibid.*, pièce 37.
109. *ibid.*, pièce 39.
110. *ibid.*, pièce 42.
111. AML.-EE 81, pièce 2.
112. *ibid.*, pièce 18.
113. *ibid.*, pièce 74.
114. AML.-EE 78, pièce 3, 24/08/1478. *Item à Claude Morel, nochier, pour le loaige de son bateau, de deux jours pour amenez de pierre de la Roche de Pierre-Eygles vers le port des Augustins, pour employez es fondacions et murailles desd. fossez devers la Lanterne.*
115. Crépieu et Rillieux-la-Pape, communes du Rhône.
116. AML.-EE 78, pièce 7, 21/09/1478. *Item à Guillaume Pape de Lion, pour III jours de la sepmaine dessus. qu'il a fait charroyer à ung cheval et ung tombereau de la pierre de Crépieu sus la Rive de Rosne, pour les réparacions dessus.* Le transport depuis le Rhône devait se faire par l'intermédiaire du grand bateau des réparations qui est signalé indirectement plusieurs fois pour des réparations, rames, cordes d'amarrage. Puis par la suite, du Rhône jusqu'au chantier, en tombereau ; cf. à cet égard, la pièce 10, du 30/03/1478, (EE 77), qui consigne le paiement du transport de la pierre de Clépieu., sans mention sur la rivière de Rhône, comme dans les autres rubriques relatives à ce matériau.
117. Par exemple, AML.-EE 77, pièce 3, 09/02/1478v : *dédommagement à un propriétaire de Cuire pour les dégats commis aux prez où l'on tire les bétons pour fonder lesd. tours et murailles des réparacions.*
118. Des limons résultent d'une imposante nappe d'eau stagnante qui favorise la décantation des fractions fines sur près de 1 m d'épaisseur dans la partie la plus creuse jusqu'à 162,35 m. Elle comprend des fragments anthropiques (os, céramique, une boule en bois cloutée), des galets, et des fragments de granites et schistes. Ce dépôt s'inscrit probablement dans cette phase d'envasement (observation ponctuelle réalisée en 1992).
119. US 3066, 3067, 3068, 3074, 3119, 3121, 3125, 3127, 3129, 3131.
120. US 3102, 3063, 3069, 3070, 3071, 3072, 3073, 3356, 3100, 3082, 3117, 3123.

121. US 3125, 3127, 3129, 3131.

122. Dans la partie est de la zone I, l'altitude du curage (162,10 m au plus creux) contredit l'hypothèse d'une pente du fossé en direction du Rhône sauf si on admet des petites variations topographiques dûes à un curage irrégulier. Par contre, si on considère que la vase, décrite précédemment (US 3377), appartient à l'envasement qui suit le curage, le pendage serait confirmé avec un fond à 161,60 m.

123. Dénivelé de 1,8% pour une distance proche de 47 m, mais là encore cette faible valeur reste peu significative (relevés d'ouest en est).

124. A ce sujet, voir les délibérations consulaires des années 1420 et 1421 (02/06/142, 31/12/1420, 11/02/1421, celle de 1474 (BB 12, f°86v°, citée par J. Pointet, dans *Historique des propriétés et maisons de la Croix-Rousse*, vol. I, Lyon, 1926, p. II) suivi d'une lettre de Louis XI, daté de 1475 (*ibid.*).

125. AML.-BB 30, f°43v°, 16/07/1512. Copie des lettres royales de Louis XII, datée et donnée à Blois le 30/06/1512. La ville de Lyon n'a murailles, portaux, boulevardx (?), clostures ne fortresse de seureté et deffence pour résister aux enemiz et adversaires (f°44) de nous et notre royaulme en temps de guerre, hostilité et éminens péril ainsi que nous l'avons veu et apperceu et fait veoir et visiter par plusieurs personnages tant capitaines que aultres gens experts congnoissans et entenduz en fait de fortifficacion et garde de villes et places...

126. AML.-BB 30, f°71, 13/08/1512.

127. *ibid.* Ces démolitions étaient induites par le projet royal ainsi qu'on peut le lire dans un document légèrement postérieur (17/09) où il est dit que le Roi avait : *opinion et volenté de faire continuer tad. closture et fortiffication au droit des fossés de la porte de la Lanterne, et icelle faire les desmolicions, tant du bourg Saint-Vincent que autres qu'on trouverait estre nuysantes à la garde et deffence de lad. ville.* AML.-BB 30, f°81-82, 17/09/1512.

128. AML.-BB 12, f°86v°, 10/07/1474.

129. Excepté le sieur Thomassin, à qui il semblait *par une veue qu'il a faicte depuys aujourd'h'uy (...)* que l'on devrait faire *lad. closture à l'endroit de la Déserte*, avis auquel il paraissait d'ailleurs tenir envers et contre tous, au point de réclamer qu'il soit *rédigé par escript.* AML.-BB 30, f°72-73, 18/08/1512.

130. AML.-BB 30, f°71, 13/08/1512.

131. AML.-BB 30, f°72-73, 18/08/1512.

132. AML.-BB 30, f°81-82, 17/09/1512.

133. Les divers *envoyés et gens de cour* furent généreusement récompensés pour leur intervention, même si le sieur de la Voulte refusa le présent - deux pots d'argent - que lui offrait la ville.

134. AML.-BB 30, f°60, 02/08/1512.

135. Signalons au sujet de la prétendue étymologie du mot *Ecloisons*, qui signifierait : *écluses*, que le terme semble bien plutôt désigner des fortifications (Godefroy : *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous les dialectes du IXe s. à nos jours*. 10 vol. Paris 1881-1902).

136. Ce texte provient d'une transcription réalisée par Vermorel d'une lettre royale de Louis XII, datée du 20 juillet 1512, que M Charvet lui avait communiquée. AML.-37 ii, 1, p 419. Voir également sur ce sujet la réfutation de l'hypothèse de Menestrier sur la présence d'un canal navigable situé aux Terreaux (Vermorel 1881 : 5-13).

137. EE 60 à EE 72.

138. Entre 5 m et 5,50 m.

139. AML.-EE 57, pièce 12.

140. Dans cette hypothèse les trous de poteaux seraient dissociés de la cloison et n'appartiendraient plus à la phase précédente, mais à celle-ci.

141. La datation radiocarbone effectuée par Archéolabs pour deux d'entre eux situe leur abattage respectif, entre 1445 et 1660 pour le pieu 2688 (saule, ARC 708) et entre 1330 et 1620 pour le pieu 2684 (chêne, ARC 707). L'étude des essences a identifié quatre chênes et trois saules.

142. En face, la contrescarpe subit peut-être le même sort, mais la présence de la fontaine Bartholdi, n'a pas permis de poursuivre l'étude de ce côté.
143. Les prélèvements ont été confiés au laboratoire d'archéologie des métaux (Jarville la Malgrange).
144. L'étude en cours par M.-C. Bailly Maître devrait apporter de nouveaux renseignements, sur leur nombre minimal et sur leur fonction.
145. L'importance de l'extension de cette unité est inconnue car elle a été entaillée par la construction des toilettes publiques aménagées sous la place au début du siècle, puis par le sondage de 1988 (Mandy). De plus une banquette de sécurité en masquait une partie.
146. Entre autres : AML.-DD 256, pièce 26.
147. AML.-1 S 110 autour de 1754 - 1756.
148. AML.-CC 930, pièce 4, 06/10/1539.
149. *Ordonnance consulaire* : AML.-BB 58, f°2, 23/09/1539 ; *mandement et quittance pour la démolition de la porte de la Lanterne* : AML.-CC 930, pièces 3 et 3 bis, 28/12/1539.
150. AML.-BB 58, f°30, 05/02/1540 ; f°57, 27/04/1540.
151. AML.-CC 1112, comte 16e de Fr. Coulaud, du 01/10/1563 au 30/09/1564.
152. AML.-DD 165, pièce 2, 24/03/1556 et 3, 26/03/1556.
153. 405 toises représentent à peu près 6795 mètres cubes.
154. AML.-CC 1097, f°14, ?/09/1561.
155. AML.-BB 85, f°11, 28/01/1565.
156. AML.-BB 58, f°112-113v°, 11/11/1540.
157. Ce texte laisserait entendre que ces fausses braies - ou contrescarpe - étaient conservées sur toute leur élévation, dans le comblement, ce qui correspond à l'état de ce mur révélé par les fouilles sur la place des Terreaux.
158. A ce sujet, plusieurs actes font état du louage de ces bâtiments municipaux à des particuliers : par exemple. AML.-BB 61, f°157, 17/11/1543 et BB 64, f°164, 26/03/1545.
159. Par exemple AML.-BB 68, f° 304v°, 09/02/1549 ou BB 61, f°157 : 1543, BB 64, f° 164 : 1545.
160. DD 168, f° 1 à 25v°, 10/1549 à 11/1549.
161. AML.-BB 70 f°108v° 30/10/1549 *jusques à deux piedz d'espesseur qu'il sera tenu laisser ladicte muraille sur le dernier de sadicte maison.*
162. 27 H 161c.
163. AML.-EE 53, pièce 7, 27/06/1382.
164. AML.-BB 72. f° 52v°. 06/07/1551.
165. AML.-DD 164, pièce 31, 29/07/1554 et BB 78, f° 259. 13/06/1156, f° 263, 15/06/1556 - DD 165, pièce 6, 21/05/1556 (nord/ouest), à l'angle de la rue Saint-Pierre et de la rue allant de la Lanterne au Rhône. Vente Ricard dit Souldan.
166. AML.-DD 164, pièce 31, 29/07/1554 - 15 pieds valent 5 m environ.
167. AML.-DD 166, appensionation passée à Claude Bleternas en 1556 : *au coing de la place nouvellement faite au devant la muraille du jardin du couvent de Saint-Pierre les Nonains (...) jouxte ladicte place de soir, la rue des Escloysons tendant de ladicte place aux antiennes murailles desd. Escloysons à l'anchant et du cousté de la ville, laquelle rue ledict achepteur sera tenu laisser à droict fil despuys l'enchant du coing de la maison de Claude Ricard dict le Soudan, tendant à l'enchant des antiennes murailles de ladicte ville près le Rosne et apurement d'icelle du cousté devers la ville, sans y faire aucun point, ains à droict fil. La maison de Claude Ricard se trouve sur le côté ouest de la place des Terreaux et elle sert de référence pour donner l'alignement des parcelles situées sur le côté oriental de la place.*
168. Par exemple DD 164, pièce 31, 29/07/1554.
169. AML.-CC 1018, f°9v°, semaine du 17/08/1554.
170. AML. - BB 76, f°164v°, 16/10/1554 : *a esté ordonné faire rompre et ouvrir la muraille de ladicte ville estant sur les fossez de la porte de la Lanterne, au droict et de la largeur de la rue tendant de l'église Saint-*

Pierre-les-Nonains à lad. muraille, tellement que d'icelle rue, l'ont puisse traverser lesd. fossez de la Lanterne pour aller droit à la porte Saint-Marcel, qui sera une réparation et décoration de ladicte ville et grande commodité aux marchons et aultres estrangiers qui viennent (f°165) en ladicte ville dudict cousté et pour faire rompre icelle muraille et la bailler à priffaict au moins disant, sont comis lesd. Claude Montconis, César Gros, le voyeur et contrerolleur de ladicte ville, ausquelz a esté donné charge faire mectre à exécution lad. mission.

171. AML.-DD 7, pièce 6, 26/03/1556 : ont permis iceulx conseilliers et permectent ausdictes dames (...) de prendre et lever de la pierre (sic) de la vielle muraille de ladicte ville estant au long de leursd. jardins et de ladicte rue des Escloysons, tant et sy grande quantité qu'il leur sera nécessaire et besoing pour édifier et bastir les murailles et autres édifices de leurd. monastaire et convent ; laquelle pierre elles seront tenues faire tirer et rompre de lad. muraille à leurs despens, dedans deux ans prochains venons et faire jetter le marrain d'icelles murailles ainsy qu'elles feront tirer lesdictes pierres dans lesd. fossés pour iceulx remplir et combler pour faire ladicte place sans qu'elles puissent vendre ny aliéner icelles pierres ny icelles employer ailleurs que pour l'édification des murailles de leurd. monastaire.

172. AML.-BB 85, f°11, 28/01/1565.

173. AML.-BB 103, f°12v°, 07/01/1579.

174. AML.-BB 101, f°204, 30/10/1578.

175. AML.-BB 107, f°27, 12/01/1581.

176. AML.-BB 101, f°204, 30/10/1578.

177. AML.-BB 107, f°27, 12/01/1581, pour la localisation de la maison : J. Pointet AML.-37 ii vol. 4 p. 1069-1104 et feuille n°14.

178. AML.-BB 103, f° 12v°, 07/01/1579.

179. *Ibid.*

180. Les monnaies s'échelonnent de 1555 à 1565.

181. Le manque de temps n'a pas permis un recollage et un comptage systématique des vases, par conséquent, un certain nombre d'informations manque et handicape la compréhension globale du mobilier.

182. Celles-ci sont définies par un certain nombre de critères qui allient le mode de cuisson, la présence de glaçure, d'engobe ou de décor. Les caractéristiques des argiles n'interviennent pas, excepté dans les cas où les analyses de laboratoire ont confirmé les provenances. L'ensemble de ces critères de distinction est présenté dans *Pots et potiers en Rhône-Alpes* (Faure-Boucharlat et al. 1996 :181 à 216).

183. Le calcul tient compte de l'ensemble du matériel trouvé dans les fouilles lyonnaises et daté entre le début et le milieu du XVIe s. (Vicard : 295 In : Faure-Boucharlat et al. 1996).

184. Cette préparation doit être en relation avec une baisse certaine du prix des matières premières nécessaire à l'élaboration de la glaçure, laquelle était chichement répandue sur les vases jusqu'à la fin du XVe s.

185. Il faut citer un unique exemplaire de pichet en grès, trouvé lors des fouilles de la place de la République (Lyon 2e), dans la fosse 5931 et daté du XVIe s.

186. En l'absence de fouille de site producteur, les interprétations restent du domaine de l'hypothèse.

187. Cette affirmation ne concerne que Lyon et se fonde sur les découvertes archéologiques. En effet, sur d'autres sites régionaux, on trouve quelques marmites à fond bombé et même des imitations de marmites à anses coudées, malheureusement incomplètes. Il serait d'ailleurs intéressant de faire un tableau comparatif par sites des différents types de vases exportés.

188. Cette préparation doit être en relation avec une baisse certaine du prix des matières premières nécessaire à l'élaboration de la glaçure, laquelle était chichement répandue sur les vases jusqu'à la fin du XVe s.

189. Il faut souligner que, parfois, des trous de fixation percés dans certaines assiettes les désignent comme objets purement décoratifs.

190. Ce manque sera vite comblé à partir du XVII^e s.
191. Le service vert fabrique pourtant des cruches (Faure-Boucharlat *et al.* 1996 : 41), mais elles ne semblent pas exportées à Lyon. Quelques pichets ont cependant été découverts lors des fouilles de la rue Tramassac et de l'avenue A. Max (Lyon 5e).
192. Elles ressemblent un peu au modèle élaboré en pâte rouge glaçurée, ce dernier étant cependant plus fragile à cause de l'absence de renfort entre l'anse et le bec tubulaire.
193. A ce titre, la faïence est un plat que l'on garde, que l'on expose ; de ce fait, il est soumis à moins de manipulations que la vaisselle ordinaire donc moins sujet à la casse. La vision extrapolée à partir du mobilier livré par la fouille ne reflète pas la réalité, car elle ne prend pas en considération les vases conservés en musée ; par conséquent, tout un pan de la production échappe aux statistiques établies sur la seule base de données archéologiques.
194. Ce phénomène est lié à l'apparition du potager, l'ancêtre des cuisinières, qui provoque un changement complet dans la manière de cuire.
195. Tous ces éléments ont du subir une consolidation au laboratoire de restauration de Vienne, car leur séjour en milieu humide les a fortement altérés.
196. Cependant, les contraintes techniques (réduction de l'emprise par des bermes de sécurité), le choix des priorités nécessitant l'emploi d'une technique de fouilles appropriée pour mener le plus efficacement l'exécution des fouilles dans le temps imparti et le fait, surtout, que les comblements des fossés ne soient pas considérés comme un lieu d'occupation habituel expliquent le nombre peu élevé de monnaies inventoriées.
197. L'objectif des quelques pages qui suivent est simplement de présenter un survol des domaines abordés et des objets concernés : chaque partie devrait en effet faire l'objet d'une monographie ultérieurement, lorsque les différentes restaurations auront permis d'affiner les possibilités de lecture.
198. ADR.- 10 G 686 - publié par M.-C. Guigue, *Cartulaire municipal de Lyon*, Lyon, 1876 : 378.
199. Divers textes contemporains, publiés dans le *Cartulaire lyonnais* (t. I : 373, 377, 440, 444 ; t. II, : 205, 233...) ou le *Grand cartulaire de l'abbaye d'Ainay* (t. I, : 19-20...) font état de la proximité de ces deux maisons.
200. 1273, *Cartulaire municipal de la ville de Lyon*, Lyon. 1876 : 386.
201. le 15 juillet 1315, cf. de Valbonnais, *Preuves de l'histoire du Dauphiné*, t. II : 158.
202. BML.-Ms. 5770.
203. Peccolet t. II : 1.
204. cf. de Valbonnais *op. cit.*
205. Par exemple les textes publiés par M.-C. Guigue dans le *Cartulaire Lyonnais*, Lyon. 1885-1893, t. I : 444 (juillet 1240) et t. II : 205 (avril 1265).
206. *Grand cartulaire d'Ainay*, t. I : 422.
207. *Cartulaire lyonnais*, : 44-441, juillet 1240.
208. *Grand cartulaire d'Ainay*, t. I : 19-20, 30 mars 1251.
209. *Cartulaire lyonnais*, t. II : 233.
210. AD Rh.-3 H 92.
211. Peccolet (t. I : 22) fait mention de la maison du nommé Galopin, enclavée, d'après l'acte d'échange entre les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem et le comte de Savoie (1315), dans les confins du couvent. La transcription de ce texte donnée par de Valbonnais ne fait, quant à elle aucunement référence à cette demeure. Les raisons de cette différence, déjà relevée par Cuaz (p. 48), n'ayant pu être retrouvées, nous avons choisi de ne pas tenir compte de cette mention.
212. ADR.-49 H 776, n° 19 et 24.
213. La limite est du jardin de l'abbé de Saint-Antoine donnée par Pointet ne nous semble pas correspondre à la réalité. La propriété Perrache, au XVIII^e s. (cf. plans AML.-2 S 650 ou A.N. Mc. et XXI, liasse 529), ne correspond pas au 16 de la rue du Port du Temple, mais au 18. La maison Dupré (1357) (ADR.-13 G 181, f° 61 v°), qui jouxtait le jardin de l'abbé à l'est, devint effectivement

la maison Perrache. Elle se trouvait donc au 18 de la rue du Port du Temple, et non au 16. La confusion de Pointet tient au fait qu'au XVI^e s. cette parcelle a été divisée et occupée en partie par un nommé Carme qui était un des acquéreurs du jardin de l'abbé. Or ce Carme possédait déjà une maison dans cette rue lorsqu'il abévenise le jardin de l'abbé de Saint-Antoine, en 1526 (ADR.-49 H 797, 16 mai 1526). De ce fait la limite du jardin nous semble plutôt se situer entre le 16 et le 18 rue du Port du Temple et au numéro 16, tandis que la parcelle VIII étudiée par Pointet correspond au 14 et au 16 de cette même rue et non seulement au 14.

214. La filiation entre les propriétés de Jan de Fuer et les maisons de l'angle sud-est de la rue du Port du Temple ne nous semble pas établie, contrairement à ce que propose Pointet. Cette dernière repose pour beaucoup sur la mention d'un jardin de Mathieu de Fuer comme confront de la maison de la femme d'Etienne Bonefort, en 1357 (ADR.-13 G 181, f°61). Or rien ne permet de dire que ce jardin n'est pas de l'autre côté de la rue ou qu'il s'agit d'une ancienne propriété de Jean de Fuer.

215. 13 G 181, f°59, 59v°, 61 et 61v°; 13 G 183, f°13, 13v°

216. *Grand cartulaire d'Ainay*, t. I : 197, 14 XII 1349.

217. Cuaz : 49.

218. La Franchicherie, donnée comme confront du couvent 1315 (*cf.* de Valbonnais, *Preuves...*) est possédée en 1446 par Jean de Varey, seigneur de Rontalon (AML.-CC 3, f°148) qui, alors, ne reconnaît outre ce domaine, que de petites maisons. Contrairement à ce qu'écrit Peccolet (t. II : 274), suivi en cela par Cuaz, la maison de Rontalon n'est pas celle de Nicolaud qui est accolée au tènement, au sud, mais un bâtiment situé sous l'actuelle place Antonin Gorju, détruit pour former cet espace au XVI^e s. Mentionnée en 1315, la Franchicherie est peut-être déjà édifiée au XIII^e s. Peut-être s'agit-il de la maison et de la vigne cédées en 1266 à M. de Chaponay ?

219. BML.-Ms 5770.

220. ADRh.-15 H 32, SG. Guigue en a publié la majeure partie dans *La fondation du monastère des Célestins de Lyon depuis l'an 1407 jusques en l'an 1537, par frère Claude Berchier, dépositaire dudict couvent*. Lyon, 1882.

221. D'après Peccolet, : 30 et ss, et Berchier : 2-3.

222. Berchier. ADR.-15 H 32, f°3.

223. ADR.-15 H 36.

224. BML.-fonds Coste 263/2, f°224, *cf. infra*.

225. BML.-Ms 5770.

226. Peccolet t. II : 162.

227. BML.-Ms 1549 fonds général, *Histoire des Célestins de Lyon (Notre-Dame-de-Bonnes-Nouvelles) par Jean Boisart, religieux du monastère*, 1531.

228. Boisart f° 24.

229. ADR.-15 H 32 f° 17.

230. ADR.-15 H 32, f° 7v°.

231. AML.-CC 3, f°148.

232. 1470-1471. AML.-BB 15, f°108 et 193 ; 1494, BML.-Fonds général, Ms 1549, f°24v°.

233. 1491. AML.-BB 20, f°34 ou DD 338/1.

234. AML.-CC 6, P13v° et 14.

235. Pointet, Jacobins anciennes possessions, B 21, non-retrouvé.

236. AML.-CC 6, f°12v°.

237. Sur ce château, *cf. supra*.

238. Peccolet reprend Berchier. Boisart et le manuscrit ADR.-15 H 39, f° 137v°.

239. AML.-CC 39, f°38v°. Au cours du XVI^e s., les Célestins semblent avoir régulièrement vendu à *grâce de rachat* ces maisons. C'est le cas après le saccage du couvent par les protestants, en 1562 (BML.-Ms 5770), mais aussi en 1528 (AML.-CC 39, f°38v°), en 1592 (BML.-fonds Coste Ms 264/24)...

Nous renonçons donc à figurer ces multiples changements de propriété sur lesquels nous ne disposons d'ailleurs que de renseignements trop lacunaires.

- 240. Pointet, 17/2, p.4906, le 16 mai 1526, Saint Antoine vol 396 ADR.-49 H 797.
- 241. AML.-CC 39, f°39v° et 40.
- 242. AML.-CC 39, f°39v°.
- 243. AML.-CC 43, P147v°.
- 244. AML.-CC 43, f°31 et 80.
- 245. AML.-CC 39, Pl.
- 246. AML.-CC 39, f°1.
- 247. ADR.-49 H 797, 31 juillet 1547.
- 248. Pointet, Jacobins anciennes possessions B 21 non-retrouvé.
- 249. AML.-CC 31, f°95v.
- 250. AML.-DD 203, f°45, Peccolet, t. II :317.
- 251. ADR.-3 H 93.
- 252. ADR.-3 H 90 ; AML.-BB 83, P17v° et CC 1110, f°167.
- 253. 24 XII 1462, AML.-BB 83, f°6v°.
- 254. AML.-BB 83, f°9, 26 XII 1562 et P9v°, le 5 I 1563.
- 255. AML.-DD 338/26 et BB 93, f°135v°.
- 256. AML.-DD 201/37, f°20-21.
- 257. BML.-fonds Coste 264/24.
- 258. ADR.-15 H 39, f°98v°.
- 259. AML.-338/11.
- 260. AML.-DD 44, f°314v°.
- 261. ADR.-15 H 39, f°88.
- 262. Peccolet 1750, t. II, p.289 et ADR.-15 H 39, f°89v°.
- 263. ADR.-15 H 39, f°90.
- 264. ADR.-3E 5999, f°1027.
- 265. Pointet ; AML.-DD 32, f° 140 ; ADR.-11 G 469, f°129, 132, 133 v°.
- 266. AML.-DD 45 f°190.
- 267. ADR.-3 E 3155, le 25 juillet 1669.
- 268. AML.-DD 201, pièces 30 à 35.
- 269. AML.-DD 34/78.
- 270. 15 H 15.
- 271. AML.-DD 31/133.
- 272. ADR.-3 E 4903, n°233, et 234 ; 3 E 4934, f°632v°.
- 273. AML.-DD 45, f°175v°.
- 274. ADR.-15 H 32, f°2.
- 275. L'argue, n° 24 du plan Peccolet 1750.
- 276. n° 20 du plan Peccolet 1750.
- 277. AML.-DD 49/277.
- 278. AML. -2 SMO 21, 3 SMO 81,21, 82/1,82/2...).
- 279. AML.-ii 41 et Peccolet 1750, t. II, p. 225-228, 232, 378, 380-381, 383, 386, 388).
- 280. 1750, t. II, p. 260.
- 281. ADR.-15 H 36/C et AN.-Et. XXI/529.
- 282. *Cartulaire lyonnais*. n° 362, t. 1, p. 440, juillet 1240.
- 283. id. t. II, n° 636, avril 1265.
- 284. *Grand cartulaire d'Ainay*, p. 422, n° 186, 1266.
- 285. *Cartulaire lyonnais*, t. II, p. 205, n° 636, avril 1265.
- 286. *Grand cartulaire d'Ainay*, p. 679, n° 287, le 21 II 1364.
- 287. AML.-BB 21, f°16.

288. ADR.-15 H 32.
289. *id. supra*.
290. BML.-Fonds Coste Ms 264/24 ; ADR.-15 H 39, f°90.
291. ADR.-15 H 39, f°98.
292. n° 29 de la légende du plan du couvent en 1750, Peccolet, t. II, : 222.
293. AN.-E t XXI/529, le 20 mai 1785.
294. AML.-3SMO 20/2.
295. Lyon ancien et moderne Lyon ; 1838 : 365.
296. AN.-Et. LXXXIX/852.
297. AML.-WP 52/7.
298. ADR.-VII S 8, 28 mars 1816.
299. AML.-321 WP 52/1.
300. -AML.-CC 1 f° 81v°.
301. En outre l'absence de référence à tout document d'archives n'a pas permis de vérifier l'attribution de l'emplacement de la rue Buisson à cette confrérie, ni la validité de la description donnée par L. Maynard.
302. AML. - CC 6, f°35v°.
303. Pour l'analyse rapide des différentes productions et formes rencontrées nous avons utilisé la méthode développée In : FaureBoucharlat 1996.
304. Les *nommées* sont des registres fiscaux.
305. AML.-CC 1 f° 81v°
306. J. Pointet : 2877
307. *op. cit.* : 2877
308. *op. cit.* : 2881
309. AML.-CC 3 f°46v°
310. AML.-CC 7 f° 34v°
311. AML.-CC. 6 f° 35v°.
312. -AML.-CC. 6 f° 35v°.
313. ADR.-1 G 238 r 299v.
314. 39 f° 105.
315. 130,09/09/1661.
316. Cette fosse était perturbée par les constructions du parking souterrain, mais située au-delà de la zone de fouille elle n'a pu être fouillée que partiellement.
317. AML. - CC 39 - f° 105.
318. AML.-CC 39 - f° 106.
319. Ce trésor a été découvert par T. Vicard. Il a été étudié par M. Bompaire, M. Dhenin et Ch. Cécillon au Cabinet des Médailles (Paris). Il est exposé au Musée des Beaux Arts à Lyon. Le Trésor des Terreaux *Bulletin des musées et monuments lyonnais*. Lyon 1996, 112 p.
320. AML.-BB 30, f°702 et BB 37, f° 160.
321. AML.-BB 37, f°285.
322. AML.-CC 6.
323. AML.-CC 39.
324. AML.-BB 37 f°285 05/07/1519.
325. AML.-CC. 39 f°105v°.
326. CC. 39 f° 105v°.
327. -AML.-CC 24 f°18v°.
328. -AML.-CC. 39 f° 105v°.
329. AML.-CC. 28 f° 105v°.
330. -AML.-CC. 39 f° 105v°.
331. AML.-BB 89 f°11, 12 et 36.

332. AML.-BB 231, f°136.
333. Délibération consulaire AML.-BB 149, f 41, 12/03/1613.
334. AML.-BB 150, f°50, 16/02/1650.
335. AH-D.-B 129, extrait des registres consulaires de la ville.
336. AH-D.-B 129, prix fait entre Jean Cousin et Claude Jourdan, maître maçon de Lyon.
337. AH-D.-B 130, rapport d'expert 09/09/1661.
338. -AH-D.-B 129.
339. AH-D.-B 128, contrat de 1688.
340. AH-D.-B 128, 4e dossier, 3e pièce.
341. J. Pointet p. 2880-2881 ; ADR.-10 G.
342. ADR.-BP 2514, 22 mai 1706.
343. ADR.-BP 2577 1er décembre 1778.
344. AML.-DD 44 f°497
345. *Idem*.
346. AML.-DD 45 f°19.
347. AML.-DD 44 pièce 398 - 23/02/1641.
348. AML.-DD 45 f°31v° - 27/02/1646.
349. AML.-DD 45 f°39v° - 15/05/1646.
350. AML.-DD 45 f°261v° - 06/03/1659.
351. AML.-DD Pièce 185 - 17/08/1677.
352. AML.-DD 45 f° 323v° - 20/04/1660.
353. AH-D.-B 130-09/09/1661.
354. Ce qu'indiquent par exemple un prix-fait et des quittances passées à des tailleurs de Pierre de Saint-Germain sur l'Arbresle et de Saint-Fortunat au Mont d'Or (calcaire à gryphées) pour la parcelle VIII, au milieu du XVIIe s. (AH-D.-B 129 et 130).
355. Un prix-fait de maçonnerie définit les épaisseurs des différents murs du bâtiment à édifier dans la parcelle VIII, au milieu du XVIIe s. (AH-D.-B 129 - 25/10/1661).
356. ADR.-BP 2577, 1er décembre 1778.
357. AML.-BB 272, f°41.
358. BML.-Coste Est.
359. AH-D.-B 127, 19/02/1852.
360. Le deuxième corps de logis ouvre, à l'est, sur une deuxième petite cour.
361. AH-D.-B 128.05/07/1828
362. -ADRh.-15 H14.
363. Cette solution avait, dès 1779, été jugée comme la plus rentable dans un *Mémoire sur l'usage que l'on peut faire de l'emplacement occupé par les Célestins* commandé par l'archevêque (ADR.-15 H 14).
364. AN. -Et. XXI/529, le 20 mai 1785.
365. AN-Et. XXI/530.
366. ADRh.-BP 2596.
367. AN.-Et. LXXXIX/852.
368. AML.-321 WP 73. Ce passage à deux guichets doit être percé dans la maison 20. Il semble qu'il y ait une certaine pérennité dans cette liaison avec l'axe nord-sud représenté par l'actuelle rue Emile Zola. En effet, dès le lotissement de la partie ouest de la rue Emile Zola, il fut prévu de laisser à cet endroit un passage pour que les Célestins puissent se rendre de leur jardin dans cette rue (Pointet - Jacobins 2° sac Albertus, C 31, f°8). L'emplacement de ce passage, marqué par deux jambages placés des deux côtés de la muraille est figuré sur le plan dressé par Peccolet, en 1750 (t. II, p. 333). Par là, les Célestins faisaient valoir un droit de passage ancien qui fut déjà l'objet d'un différend avec les Prêcheurs en 1493 (AML.-BB 21, f°16, le 1 XII 1493). Ces derniers ont alors fermé l'accès permettant aux Célestins de passer de leur vigne dans la ruelle menant de Confort à

Bellecour lorsque les crues rendaient impraticable le chemin des bords de la Saône. Les Célestins eurent vraisemblablement gain de cause car le Plan Scénographique atteste de fait qu'une porte existait au milieu du XVI^e s. dans le mur de clôture du tènement des Célestins.

369. AML.-321 WP 73.

370. AML.-321 WP 52.

371. AML.-321 WP 52.

372. AML.-3 S 644 et 3 S 646.

373. AML.-321 WP 73.

374. AML.-2 S 305.

Synthèse. Reconstitution paléogéographique et historique

"Les choses et les hommes", ce pourrait être aussi le programme de l'archéologie.
(J.-M. Pesez 1978)

Genèse et évolution du site de confluence de Lyon

- 1 L'analyse des quatre chantiers présentés ici ainsi que les données connues par ailleurs dans les plaines de la Saône et du Rhône (Bravard 1977) permettent de proposer une reconstitution de la mise en place du site de Lyon. La ville aux deux fleuves est née de la volonté des hommes et non de l'attrait de ce milieu topographiquement particulier. Seule, la conjugaison d'une évolution du régime des cours d'eau et d'un besoin de conquête de ces terres par les populations riveraines durant l'Antiquité a déterminé l'extension de la ville sur ce site de confluence instable et en perpétuel mouvement jusqu'au début de notre ère.
- 2 Au cours du Postglaciaire, la Saône domine cet espace et dépose une langue caillouto-sableuse sur sa rive gauche. A l'est, le Rhône coule en position déprimée. En effet, la dynamique du retrait glaciaire dans la vallée du Haut-Rhône a conduit à un abaissement du niveau rhodanien qu'il est possible de dater du Tardiglaciaire. Cette érosion régressive en provenance de la plaine du Rhône a disséqué le remplissage du maximum wiirmien de la plaine de Saône et explique la présence des alluvions de la Saône sous le site de Lyon à la cote moyenne de 153-155 m d'altitude. A l'Allerôd, ce niveau est donc en relation avec le niveau déprimé du plancher caillouteux du Rhône (Bravard *op. cit.*).
- 3 Une phase importante de réaccumulation sédimentaire s'est produite à la charnière Tardiglaciaire-Holocène (11000 - 8000 BP). Une probable phase de faible activité fluviale semble caractériser l'Atlantique ancien (6800 - 6700/5800 BP) alors que l'Atlantique récent enregistre une phase de forte activité. Le chenal du Rhône repéré à la République témoignerait de cette phase.

140- Un aspect topographique du site de Lyon à la fin du premier âge du Fer

1 : PLACE DE LA BOURSE 2 : PLACE DES TERREAUX 3 : PLACE DE LA RÉPUBLIQUE 4 : PLACE DES CÉLESTINS 5 : PLACE BELLECOUR 6 : PLACE TOLOZAN 7 : QUAI SAINT-VINCENT - OCCUPATION HALSTATT (CABANE) 8 : ROCHER DU CHANGE 9 : PLACE A. MAX - TRONC (761-591 AV. J.-C.) 10 : PLACE A. PONCET - TRONC PEUPLIER (765-400 AV. J.-C.)

- 4 Si au cours du Subboréal (4700-2700 BP), les données orientent vers une stabilisation relative des lits fluviaux, une nappe caillouteuse d'accumulation rhodanienne est datée au plus tard du début du Subatlantique, et plus précisément du 1er âge du Fer à Lyon (**fig. 140**). La forte dynamique du fleuve repousse la Saône sur sa rive droite ; celle-ci se retrouve plaquée contre la colline de Fourvière formant un butoir à l'ouest. Les alluvions rhodaniennes se déposent dans une bande active de tressage résultant de l'abondante charge solide du fleuve par rapport à sa charge liquide. L'abondance des matériaux est probablement en relation avec un défrichement du massif alpin qui débute dès le Néolithique. De plus, le changement climatique enregistré au début du Subatlantique, avec un accroissement d'humidité doit contribuer à la déstabilisation du bassin-versant en cours d'anthropisation. Au niveau de Lyon, le fleuve abandonne une importante masse caillouteuse dans une bande fluviale remaniée par la divagation incessante de chenaux d'écoulement peu profonds. Trois axes de chenalisation nord-est/sud-ouest ont été identifiés, respectivement d'amont en aval, celui de Bourse, puis celui de République et enfin celui de Bellecour (Vérot-Bourrély *et al* 1989). Le paysage est donc alors formé d'îles caillouteuses (à 163-164 m d'altitude) et de chenaux en eaux (à 161-162 m) dont les contours sont instables et en perpétuel mouvement. Ces chenaux du Rhône rejoignent la Saône probablement au niveau de l'actuelle place Saint-Georges.
- 5 Dès La Tène, le fleuve enregistre un changement de dynamique comme le démontre la fossilisation du plancher caillouteux par des alluvions fines (sables et limons). Le Rhône connaît notamment une baisse de sa compétence de transport qui le contraint à se retirer vers l'est. Des débordements issus du fleuve empruntent les chenaux résiduels imprimés dans le cailloutis et exhausent peu à peu le lit majeur. Les divagations des chenaux sont plus réduites et les zones émergées sont probablement végétalisées. Ainsi, ces terres alluviales se stabilisent et peu à peu dessinent une Presqu'île échancrée par les chenaux résiduels et au contour encore irrégulier.

- 6 Au moment de la colonisation romaine, la bordure orientale de la Presqu'île se précise au fur et à mesure que le Rhône se stabilise dans son chenal à l'est. Les îles se remblaient peu à peu d'amont en aval : celle de Bourse de La Tène vers le tournant de notre ère, la bande active de République reste en activité jusqu'au milieu du Ier s. ap. J.-C., alors que le bras de Bellecour draine encore des flux actifs du Rhône à la fin du Ier s. ap. J.-C.
- 7 À l'ouest, le retrait du fleuve libère la Saône qui adopte dès le début de notre ère un nouveau tracé proche de l'actuel. Elle construit alors sa nouvelle berge de rive gauche et délimite ainsi la bordure occidentale de la Presqu'île. En arrière de la berge, la plaine est inondée également par la rivière qui participe comme le fleuve à l'exhaussement de ces terres alluviales. Ainsi, des espaces totalement neufs se libèrent pour les populations riveraines dès le début du Ier s. ap. J.-C. : les terres entre la colline de Fourvière et la nouvelle rive droite de la Saône (Monnoyeur *et al.* 1991 et Arlaud *et al.* 1994) occupée aujourd'hui par le "vieux Lyon" et une Presqu'île aux rives en cours de stabilisation et partiellement exondée. Les hommes vont progressivement conquérir ce nouvel espace dans la première moitié du Ier s. ap. J.-C. (**fig. 141**).

141- Un aspect topographique du site de Lyon autour de notre ère

1 : SAINT-JEAN - QUAI ANTIQUE SUR LA SAÔNE PRIMITIVE 2 : PALAIS GRILLET - INONDATION ET FRÉQUENTATION AUGUSTÉENNE 3 : QUAI SAINT-VINCENT - INSTALLATION, 40/-20 4 : BOURSE - INONDATION ET FRÉQUENTATION AUGUSTÉENNE - ASSAINISSEMENT D'AMPHORES 5 : RÉPUBLIQUE - INONDATION ET FRÉQUENTATION AUGUSTÉENNE - ASSAINISSEMENT D'AMPHORES 6 : CLÉMENT V - OCCUPATION AUGUSTÉENNE.

- 8 La recrudescence des crues débordantes au cours du Ier s. ap. J.-C. permet, en corrélation avec d'autres données obtenues dans le bassin du Rhône, de définir pour cette période une péjoration hydrologique (Bravard *et al.* 1992). Cette dernière n'arrête en aucun cas la colonisation par les populations riveraines, qui vont conquérir sur le domaine fluvial ces terres, espace par espace au cours de ce premier siècle : assainissement, exhaussement, aménagement protecteur etc. (Bravard *et al.* 1997) (**fig. 142**).

142- Un aspect topographique du site de Lyon à la fin du Ier s. après J.-C.

1 : ILOT 24 - MUR DIGUE ET OCCUPATION CLAUDIENNE 2 : PLACE DE LA RÉPUBLIQUE - OCCUPATION TIBÉRIENNE ET CLAUDIENNE, PUIXS DANS LA LÔNE 3.4.5 : RUE TRAMASSAC, PLACE A. MAX, CLÉMENT V - REMBLAIEMENT NATUREL PUIS ASSAINISSEMENT DU BRAS PRIMITIF DE LA SAÔNE ET OCCUPATION EN BORDURE 6 : OPÉRA - PUIXS (80 AP. J.-C.), INONDATION 7 : PLACE BELLECOUR - ASSAINISSEMENT D'AMPHORES FLAVIENNES REMANIÉ PAR UNE CRUE DU RHÔNE 8 : PLACE L. PRADEL - OCCUPATION DU 1^{ER} S. AP. J.-C. 9 : PLACE TOLOZAN - APPONTEMENT (BÂTEAU 20/30 AP. J.-C.) PARTIELLEMENT DÉTRUIT PAR CRUE 10 : PLACE DES CÉLESTINS - FIN DE L'ÉDIFICATION DE LA BERGE DE LA SAÔNE ET FRÉQUENTATION (*DOMUS* - IIE S. AP. J.-C.) 11 : PLACE DE LA BOURSE - INONDATION ET FRÉQUENTATION D'AUGUSTE À TIBÈRE PUIS OCCUPATION 2^E MOITIÉ DU IER S. AP. J.-C. 12 : PLACE DES TERREAUX - INONDATION ET COLLUVIONNEMENT (OCCUPATION IIIIE S. AP. J.-C.) 13 : QUAI SAINT-VINCENT - OCCUPATION DU IER S. JUSQU'À LA FIN DU IIIIE S. AP. J.-C. 14 : KIOSQUE BELLECOUR - INONDATION ET FRÉQUENTATION AUGUSTÉENNE, OCCUPATION CLAUDIENNE ET CRUE DE LA SAÔNE.

- 9 Aucune couche d'inondation n'a été observée à partir du IIE s. ap. J.-C. On note toutefois que les remblais anthropiques de Célestins et de République présentent des matrices dont la texture n'exclut pas un alluvionnement fin par des courants lents de débordement ; ils sont datés respectivement des IIE et IIIIE s. ap. J.-C.
- 10 Si les données sur le milieu naturel au haut Moyen Âge sont succinctes, elles n'en sont pas moins intéressantes. La mise en évidence de limons de débordements aux Célestins et de l'ouverture d'une lône aux Terreaux tendrait à définir une période de reprise d'activité hydrologique des cours d'eau. Ces résultats sont loin du bouleversement fluvial défini par A. Audin, mais la Presqu'île connaît une modification de sa topographie puisqu'un bras (de la Saône et/ou du Rhône ?) traverse sa partie septentrionale. Quelques éléments de comparaison régionales étayent l'hypothèse d'une modification des conditions bioclimatiques vers les VIIIIE-IXE s.
- 11 Les dernières indications paléoclimatiques sont fournies essentiellement par l'étude du chantier des Terreaux. L'identification d'un alluvionnement caillouteux rhodanien au fond du fossé vers le XIVIE s. témoigne d'une modification des conditions hydroclimatiques. Parallèlement au cours des XVE et XVIIE s., le versant de la colline est fortement dégradé puisqu'il fournit d'épaisses nappes colluviales qui peu à peu vont fossiliser le mur de contrescarpe et remblayer le fossé abandonné des fortifications. Ces phases sédimentaires peuvent être en relation avec une modification des conditions hydroclimatiques au cours du Petit Âge Glaciaire (Bravard 1989 et 1993). Cette période débute dès les premières décennies du XIVIE s. et provoque une évolution de la dynamique des cours d'eau. L'augmentation de l'humidité conjuguée aux impacts anthropiques sur le versant de la CroixRousse a pu, de même, provoquer, avec un temps

de réponse décalé, le déclenchement de processus érosifs fournissant des colluvions jusqu'à la rupture de pente.

- 12 L'étude des archives nous renseigne sur l'hydrologie des périodes plus récentes. Des crues exceptionnelles vont encore inonder la Presqu'île jusqu'à la fin du XIXe s. et notamment au niveau de République. Celle de 1840, la plus importante et la plus destructrice sur la rive gauche du Rhône, obligera ensuite les autorités à élaborer un plan d'endiguement de la ville (actuel boulevard périphérique). Un siècle avant, l'ingénieur
- 13 Perrache avait entrepris de grands travaux d'assainissement afin de reporter la confluence plus au sud et ainsi gagner des terres sur les deux cours d'eau.
- 14 Cette reconstitution diachronique démontre à quel point le site actuel de Lyon était à l'origine inhospitalier. Les principales critiques des hypothèses anciennes concernant la topographie de ces terres alluviales, notamment dans l'Antiquité, sont leurs caractères trop statiques à la fois dans l'espace (chenal unique bien délimité) et dans le temps. Or à la lumière des résultats de ces quatre fouilles, il apparaît que le paysage était très dynamique et qu'il a contraint les populations riveraines à une occupation progressive, dès le début de notre ère, des terres basses.
- 15 Seules l'histoire et la volonté des hommes ont pu conquérir ces terres inondables faites d'îlots séparés de chenaux instables. Si les deux cours d'eau semblent aujourd'hui en symbiose dans la ville, c'est au prix d'incessants efforts des populations riveraines et de relations conflictuelles. La Saône sera la première intégrée, la première traversée par un pont au XIIe s. et fixera le long de ses rives la ville médiévale. Cette dernière tournera le dos au Rhône, fleuve barrière, frontière, que le pont de la Guillotière franchira seulement à partir du XIIIe s. (Burnouf *et al.* 1991). Enfin l'urbanisation de la rive gauche ne débutera qu'au XIXe s.
- 16 Cette longue relation d'une ville et de ses deux cours d'eau pourrait se résumer à cette phrase prononcée par un urbaniste "A une histoire d'amour entre la Saône et la ville qui dure depuis 2000 ans, s'oppose un mariage forcé entre Lyon et le Rhône" (Frébault *et al.* 1987 : 39).

L'antiquité

- 17 L'histoire de l'implantation des hommes sur la Presqu'île est l'illustration parfaite de la volonté et des forces que l'homme peut développer pour parvenir à maîtriser un site sur lequel il a décidé envers et contre tout de s'installer. La Presqu'île se formant au 1er âge du Fer, il est bien évident que la question concernant une éventuelle occupation des lieux avant cette période ne se pose plus (Bravard 1993).
- 18 Alors que la plaine de Vaise est occupée depuis fort longtemps, que la colline de Fourvière et les pentes de la Croix-Rousse accueillent de prestigieux édifices dès le Ier s. av. J.-C., la Presqu'île en cours de formation n'offre pas la même qualité d'accueil. Les vides sanitaires constitués autour de notre ère à la Bourse ou à la République en témoignent.
- 19 Les vestiges les plus anciens, traces éphémères du passage de l'homme (sol, foyer), sont datés de la période augustéenne (Bourse, République, Célestins). Bien que les constructions soient ensuite des éléments révélateurs d'une occupation conséquente, les importants exhaussements de terrain, à la Bourse par exemple, qui accompagnent

les nombreuses restructurations rendent compte du souci permanent des habitants de se mettre à l'abri dans ce lieu soumis aux fluctuations des cours d'eau.

- 20 Cette obstination à conquérir de nouveaux terrains est-elle significative d'une surpopulation dans les lieux déjà adoptés comme certains auteurs l'ont suggérée (Desbat, Delaval 1998), ou serait-elle révélatrice d'une accélération volontaire du processus naturel de formation de la Presqu'île. Ces nouveaux lieux offrent, il est certain, de nouveaux avantages, disponibilité de nouveaux terrains, facilité pour le commerce et les échanges.
- 21 La fouille des quatre sites présentés dans cet ouvrage atteste pour chacun une occupation continue et dense aux Ier et IIe s. Même si les fonctions de ces bâtiments diffèrent d'un point à un autre, ils indiquent systématiquement une densité de vie certaine, que ce soit à travers les reconstructions, les réaménagements, les restructurations. Le bâtiment, par exemple, qui s'écroule suite à un incendie durant la 2e moitié du Ier s. à la Bourse est rapidement remplacé par une nouvelle construction. Le site de la République qui semble plus difficile à investir n'est pourtant pas un lieu abandonné, comme le montre la présence d'un bâtiment, d'un système de bassins ou encore les masses de remblais d'exhaussement qui y sont apportés.
- 22 De même, la découverte d'une partie des constructions d'une *domus* ainsi que les traces du parcellaire (fossé, mur) sur le site des Célestins vient enrichir nos connaissances sur cette forme d'habitat antique à Lyon. Même si la partie bâtie mise en évidence ne représente qu'un faible pourcentage de la surface réelle de cette construction, probablement assez vaste, elle a permis de dater précisément ses différentes phases de construction et d'extension et d'étudier leur mise en œuvre.
- 23 L'étude de la *domus* et celle de ses abords montrent encore que le principal souci a été de trouver des systèmes d'assainissement pour lutter contre la montée des eaux (inondation et remontée phréatique). Les habitants du lieu n'ont eu de cesse d'essayer de palier à cet inconvénient en créant des exhaussements de terrain, des vides sanitaires, des fosses, des maçonneries protégées par des amphores, etc. Ce contexte a évidemment produit une sédimentation excessivement riche en mobilier ; la découverte notamment d'un niveau d'assainissement (environ 30 000 tessons) illustre encore cette lutte perpétuelle.
- 24 Il eut été préférable, mais l'organisation actuelle de la recherche ne le permet pas, d'établir de réelles confrontations avec d'autres sites fouillés antérieurement, comme l'îlot 24 situé juste au nord des Célestins ; toutefois les informations dont nous avons connaissance ne semblent pas contredire ces données.
- 25 La présence de cette *domus* reliée aux nombreuses découvertes fortuites de mosaïques, interprétées comme les éléments de *domus*, laisserait supposer que cette forme d'habitat se développe surtout sur la rive gauche de la Saône.
- 26 Malgré cette réalité de l'occupation, aucune forme d'urbanisation n'est attestée, ni par ces fouilles, ni par les précédentes, sur la Presqu'île ; ce constat est rare dans l'histoire de ces colons connus pour leur civilisation si urbaine qu'elle porte le nom même d'une ville. Faut-il rejeter cette carence sur le hasard des sites fouillés. Même en tenant compte de cet aspect, les différentes découvertes présentées dans cet ouvrage, ne soulignent absolument pas une structuration organisée de l'espace avec un réseau viaire orthonormé, un système d'égout. La seule voie, et encore s'agit-il d'une voie majeure au débouché d'un passage sur le Rhône, est celle que Artaud (Artaud 1846)

aurait vu sous l'actuelle tracé de la rue Mercière ; de plus, cette découverte n'a jamais été confirmée. Aucun des sites fouillés sur la Presqu'île n'a révélé un système d'artères ou de quelconque voie de circulation en relation avec les structures bâties. Difficile dans ces conditions d'essayer de percevoir l'urbanisme de cette partie de la ville. L'image un peu floue qui se dégage, renvoie à un paysage semi-rural avec de vastes domus et des entrepôts dans une appropriation de l'espace relativement anarchique. A cet égard par exemple, il faut souligner que si le terme de "*domus*" a été retenu, c'est évidemment par commodité, mais il est impropre à cette nouvelle vision que nous avons d'un paysage qui oscille entre urbain et rural.

- 27 Comme sur la rive droite de la Saône ce parcellaire, ou cette organisation spatiale, n'a pas contraint les implantations futures, du moins concernant l'habitat civil ; il semble même qu'il ait déjà disparu du paysage, comme des mémoires, lorsqu'il y aura reconstruction au XIIe s.
- 28 Enfin, quelle est la mutation qui provoque sur la Presqu'île un chantier de démolition et de récupération méthodique des matériaux de construction à la fin du De s. - début IIIe s. Quelle peut être la raison de cette désaffection ? et pourquoi le constat n'est-il pas identique rive gauche de la Saône et rive droite du Rhône, sur cette même Presqu'île ?
- 29 Plusieurs hypothèses peuvent être avancées sans qu'aucune ne puisse être validée :
- 30 Dès la fin du IIe s. - début IIIe s., comme dans beaucoup d'autres villes, les transformations politique et économique se traduisent par un rétrécissement de la ville, constat relativement banal en milieu urbain à cette période ; mais quelle est la - ou les - structure qui nécessite des matériaux ? En bref, comment interpréter l'abandon de cette zone et simultanément la récupération systématique des matériaux de construction : cette action méthodique indique une nécessité pour un autre chantier. Sinon une ville, ou du moins un quartier, abandonné pour des raisons économiques ou de restructuration ou... pour mourir de sa belle mort serait devenu "ruines romantiques".... Seul le nord de la place des Terreaux a révélé des occupations dont la mise en place ne date que de l'Antiquité tardive.
- 31 La rive droite de la Saône est en plein développement et devient le nouveau centre. On peut pourtant douter que ce soit pour ces chantiers que les matériaux soient récupérés sur la Presqu'île puisque sur les lieux même de travaux il n'y a pas cette récupération (Arlaud *et al.* 1994). D'autres points de vue peuvent être évoqués quant à l'abandon du site, mais aucun n'explique la récupération des matériaux.
- 32 Cette partie de la ville est visiblement réservée à des marchands qui évoluent entre entrepôts (rive droite du Rhône) et quartier résidentiel (rive gauche de la Saône). Un changement des circuits commerciaux, des itinéraires, dans lesquels Lyon ne serait plus un "centre incontournable" pourrait entraîner ce "quartier marchand" à péricliter.
- 33 La suprématie de Vienne devient réellement évidente au IIIe s. et s'affirmera durant le haut Moyen Âge. Cette ville qui prend son essor remplace-t-elle Lyon dans un circuit à la fois politique et commercial ? Alors que la ville de Lyon semble se réduire de façon dramatique durant le haut Moyen Âge, Vienne prend une importance indéniable que les vestiges laissés en place, massif et très conservés, ne font qu'affirmer.

Durant le haut Moyen Âge

- 34 La découverte archéologique d'un contexte du haut Moyen Âge sur le site de la place des Célestins présente un intérêt considérable pour la connaissance de l'histoire de la Presqu'île. Jusqu'à présent, il semblait que l'espace compris entre les deux fleuves avait été en grande partie abandonné entre la fin de l'Antiquité tardive et les XII-XIIIe s. Pour le haut Moyen Âge, les traces archéologiques sont aussi inexistantes que les témoignages historiques sont peu probants : "La topographie religieuse de Lyon du Ve s. à la fin du VIIIe s. présente de grandes obscurités. Les documents sont rares, souvent vagues, parfois contradictoires, et dignes de peu de créance. Les inscriptions ne donnent aucun renseignement précis. Les seuls textes vraiment dignes d'attention sont ceux de Sidoine Apollinaire, de Grégoire de Tours, et de quelques vies de saints, le Rapport de l'évêque Leidrade à Charlemagne, enfin les martyrologes lyonnais.(...) Quant aux traditions plus récemment recueillies, il est le plus souvent difficile d'en faire un usage vraiment historique. Et on ne saurait donner une créance plus grande aux attributions qui ont été faites de quelques substructions et débris anciens retrouvés dans le sol." (Coville 1928 : 441).
- 35 Pour la première fois sur la Presqu'île le site des Célestins a révélé une occupation dense pour la période du haut Moyen Âge. En effet, il ne s'agit pas de découvertes ponctuelles mais d'une occupation organisée de l'espace avec des constructions (cabanes, abris), des activités (fosses), des aménagements (chemin, fossé). Les nombreux vestiges mis au jour sont interprétables individuellement : fosses, fossé, bases de murs, sépultures..., par contre leur fonction, comme le type d'occupation auxquels ils appartiennent, reste encore assez difficile à identifier. L'hypothèse que nous avons retenue est celle d'une aire de stockage ou d'ensilage implantée à la périphérie d'un habitat : elle repose essentiellement sur la présence d'un ensemble important de fosses parmi lesquelles certaines de formes globulaires ou en cloche évoquent des silos enterrés ; la nature de leur contenu reste cependant inconnue. Les autres vestiges, très lacunaires ou atypiques, peuvent être intégrés à ce type d'occupation. Les restes de construction constitueraient les vestiges de structures de protection, entourant et recouvrant certaines fosses. Quant au petit fossé, a-t-il servi au drainage du terrain, à l'irrigation ou tout simplement de limite de parcelle ?
- 36 Cette occupation se développe au sud-ouest de la zone insalubre inondée de manière épisodique par les débordements des cours d'eau et dans laquelle s'accumule progressivement un important dépôt alluvial. Une voie de circulation matérialisée par deux chemins superposés, empierrés en surface, constitue la limite entre la zone inondable et la zone occupée ; elle semble donner accès à l'ouest à la berge de la Saône et à l'est au centre de la Presqu'île.
- 37 La répartition spatiale est strictement identique à celle relevée durant l'Antiquité. A titre d'hypothèse, on peut en déduire que la manière d'occuper les lieux est la même que durant l'Antiquité ; la *domus* antique perdure et on assiste à une réappropriation des lieux avec une culture différente, la cour est utilisée à des activités domestiques et la zone déprimée, encore inondable, sert parfois de lieu de passage.
- 38 L'ensemble de ce quartier aurait-il perduré sur la même trame ? La documentation que nous avons sur la Presqu'île ne permet pas une réponse. De nombreuses *domi* ont été localisées, mais le seul "ramassage" des mosaïques antiques livre peu de renseignements sur les périodes postérieures. Souhaitons que désormais la fouille des

"terres noires" ou des "terres de jardins" soit systématique... Les constatations faites place des Célestins permettent déjà une approche nouvelle pour cette période.

- 39 Faut-il relier cette continuité à celle qui se déroule sur la rive droite de la Saône, juste en face du site des Célestins, et où il n'existe aucun hiatus dans l'occupation (Arlaud *et al.* 1994) autour du groupe épiscopal (Reynaud 1998). En revanche on constate que c'est à un mode d'occupation nouveau, lié à l'implantation du christianisme, que répondent les programmes architecturaux qui divergent et affirment une différence réelle avec les vestiges antiques (trames, mode de construire etc.).
- 40 À l'inverse, pour les sites de Bourse et République aucune occupation n'est attestée entre le IV^e et le XIII^e s., de même qu'aux Terreaux. Sur ce dernier site, l'ouverture de la lône que nous avons constatée est peut-être à mettre en relation avec cet abandon.
- 41 À titre d'hypothèse, et à partir du peu d'éléments connus puisque seules les fouilles récentes ont pris en compte les "terres noires", on peut supposer que la ville mérovingienne, carolingienne, s'organise autour des deux rives de la Saône et tourne le dos au Rhône, fleuve puissant aux rives instables, fleuve-barrière infranchissable. C'est d'ailleurs le long de la Saône, sur ses deux rives, que s'installeront tous les domaines religieux et les édifices ecclésiastiques.

La ville médiévale et moderne

Parcellaire et réseau viaire

- 42 L'étude du bâti a révélé l'existence de structures médiévales et a permis de démontrer et de dater l'origine du parcellaire. Les constatations faites dans un premier temps sur le site de Bourse ont été confirmées sur le site de République.
- 43 Dans les deux cas, la mise en place du réseau viaire apparaît au début du XIII^e s. S'il semble difficile d'envisager la création spontanée de ces deux axes reposant directement sur des niveaux du III^e s., il est par contre évident qu'il n'existe pas de trace tangible d'un cheminement auparavant. Seul le mobilier du haut Moyen Âge contenu dans le remblais d'aménagement de la rue Buisson serait un indice d'une présence intermédiaire. Aucune corrélation avec l'implantation des bâtiments antiques n'existe, les traces de ce passé lointain ne sont même plus lisibles pour ceux qui s'y installent au XIII^e s.
- 44 Seule l'analyse fine des maçonneries (Arlaud 1993 : 8-10) pouvait permettre de dégager, puis de reconnaître, le parcellaire médiéval qui jusque là était considéré comme détruit par des constructions modernes, notamment par des caves, lorsqu'il n'était pas totalement ignoré par ceux qui considéraient que l'urbanisation de la Presqu'île était encore plus tardive. Quand aux récentes démonstrations (Gauthiez 1994), elles perdent jusqu'à leur valeur méthodologique au vu de ces acquis, volontairement exclus : en effet, si l'on extrapole la mise en place du parcellaire sur la Presqu'île à partir du XIII^e s. au vu des données acquises sur ces deux sites, il est évident que celui-ci évolue et se constitue très doucement dans un paysage encore rural dominé par les silhouettes de nombreux domaines ecclésiastiques. Cette perspective ne s'inscrit absolument pas dans le schéma rigoureux de lotissement de la Presqu'île décrit récemment par B. Gauthiez (*op. cit.*) pour le XIII^e s.

- 45 Sur le site de la Bourse, la rue Buisson est créée au cours du XIII^e s. comme la rue de l'Hôpital à la République dont les premiers témoins sont contemporains. De la même manière, des tènements se développent de part et d'autre de ces deux rues.
- 46 Sur ces deux sites, ce n'est qu'au début du XVI^e s. que les grands tènements médiévaux sont divisés en parcelles laniérées qui subsisteront jusqu'aux grands travaux du XIX^e s. Il est curieux de constater que le développement du bâti dans ces deux quartiers se fait aussi lentement. En effet, la rue de l'Hôpital constituait un axe de communication important à proximité de l'Hôtel-Dieu et au débouché du pont du Rhône ; en outre elle doublait à l'est la rue Mercière, qu'elle rejoignait au sud de l'Hôtel-Dieu. Quant à la rue Buisson, qui semble un peu moins attractive, elle se trouve tout de même dans le quartier Saint-Nizier dont le développement précoce est attesté et au débouché de l'église Saint-Bonaventure, dans la rue Grenette.
- 47 Si l'on extrapole à partir de ces deux exemples, avec les dangers que cette démarche comporte pour seulement deux cas étudiés, une constatation s'impose sur l'évolution très progressive dans le temps, entre le XIII^e et le XVI^e s., de ce parcellaire et de la construction. Ce n'est qu'au XVI^e s. à République, et au XVII^e à Bourse, que le découpage en parcelles est achevé et que celles-ci sont loties.
- 48 Le constat qu'il est aujourd'hui possible de faire sur la rive droite de la Saône, appelé communément "Vieux Lyon", à partir d'une base de données (Arlaud 1993 et Arlaud *et al.* 1994) beaucoup plus riche, est tout autre. Au XVI^e s. sur la rive droite, dans le quartier Saint-Jean par exemple, les jardins arrières ont déjà disparu au profit de constructions de maisons arrières ; il existe même parfois, lorsque la parcelle est profonde, deux maisons arrières avec deux cours ; lorsque le bâti est arrivé à saturation dans la parcelle, ce sont alors les surélévations qui deviennent systématiques pour créer de nouveaux espaces habitables. A l'inverse les sites de Bourse et République offrent une image semi-rurale jusqu'au XVI^e s. A Bourse une écurie occupe tout un bâtiment sur rue et ne sera transformée en immeuble qu'au XVIII^e s. ! A République, un vaste jardin dans lequel poussent des vignes persiste jusqu'au XVI^e s. ! La lenteur du rythme de développement et de densification de l'habitat semble caractériser l'évolution de l'urbanisation sur la Presqu'île en comparaison avec celle de la rive droite de Saône.
- 49 Cette image est par ailleurs le reflet de celle qui nous est fournie par le plan scénographique de la ville de Lyon, réalisé vers 1550. L'espace compris entre la Saône et le pied de l'escarpement de Fourvière est occupé de manière très dense. A travers le lacs de ruelles on ne distingue que des constructions, des façades ou des toitures ; les jardins ou espaces non bâtis sont rares et se situent principalement sur les pentes de Fourvière en dessus de la montée Saint-Barthélémy qui fait office de frontière entre la ville et la campagne. A l'inverse sur la presqu'île, bien que le réseau viaire soit aussi très développé, il reste de vastes tènements non construits à l'intérieur des îlots.
- 50 Une autre figure de formation du parcellaire, étudiée pour la première fois à Lyon, est celle du lotissement. Sur le site de République, au début du XVI^e s. l'un des tènements fait l'objet d'une opération immobilière visant à lotir ce qui n'était auparavant qu'un très vaste jardin avec des vignes et une seule maison. Le partage aboutira à la création de cinq parcelles au plan régulier et laniéré, orientées sur la rue de l'Hôpital, ainsi que six autres identiques, orientées sur la rue Noire. En 1518-1519 une phase de remblaiement a lieu et en 1528 des maisons sont bâties sur les parcelles issues du partage du tènement. Le plan des constructions à l'intérieur de ces nouvelles parcelles

suit un schéma classique, typique de l'habitat lyonnais depuis le XVe s., avec une maison sur rue séparée d'une maison arrière par une cour. "L'allée" permet l'accès à la maison sur rue, mais aussi à la cour depuis laquelle se fait toute la circulation ; l'escalier, généralement en vis, situé dans la cour permet d'accéder aux étages où il est relié à des galeries qui conduisent au deuxième corps de bâtiment. Ce lotissement s'intègre dans un mouvement d'urbanisation, qui a affecté tout ou partie de la rue de l'Hôpital, au début du XVIe s. L'étude comparative des rôles d'imposition de 1493 révèle en effet, qu'outre l'édification de bâtiments sur des terrains jusque là peu ou pas lotis, de nouvelles rues furent ouvertes, le plus souvent à l'emplacement d'anciens chemins privés : rue du Paradis, prolongement de la rue Thomassin....

- 51 La surélévation des niveaux de rue, phénomène démontré sur la rive droite de Saône (*op. cit.*), a été vérifiée sur la Presqu'île, bien que dans une moindre mesure. Le premier niveau de circulation de la rue Buisson est à 1,50 m sous le sol actuel et celui de la rue de l'Hôpital à 1,30 m. Sur la rive droite de Saône la différence peut aller jusqu'à 3 m.
- 52 Du XIIIe au XVe s. les maisons édifiées sur les deux sites ne possèdent pas de sous-sol. Ainsi la maison de la parcelle VIII nord (République) n'a toujours pas de cave au XVIe s. : les sols de l'allée et de la boutique reposent directement sur la terre comme dans la plus ancienne parcelle de Bourse. Les rez-de-chaussée deviennent semi-enterrés et insalubres. Les caves seront donc aménagées en sous-œuvre pour récupérer un niveau de rez-de-chaussée correspondant à celui de la rue. A République les directives énoncées dans le texte d'autorisation de travaux sont appliquées, des pieux de bois dont les empreintes étaient conservées, sont installés en sous œuvre sous les murs mitoyens pour renforcer les fondations mises à découvert par le creusement d'un niveau de cave.
- 53 Le creusement réalisé à cette occasion a évidemment condamné tous les niveaux antérieurs, ne laissant en place que les niveaux antiques les plus profonds. Le voûtement de ces caves, souvent contemporain de la création d'étages supplémentaires, repose généralement sur un pied de voûte, sorte de parement maçonné plaqué contre le mur primitif, masquant complètement ce dernier. Ainsi, l'absence de niveaux de sol médiévaux accompagné de la présence de parements modernes a longtemps pénalisé la compréhension de ces vestiges que seuls les sondages dans les murs peuvent éclairer.
- 54 Il faut attendre la fin du XVIIe s. pour voir s'organiser les mesures d'alignement des maisons sur rue édictées par le Consulat et surveillées par le voyer. Les alignements, souvent en retrait, devaient évidemment permettre de trouver, ou de retrouver, des fronts de rue rectiligne, mais aussi d'établir une largeur de rue plus compatible avec les besoins de l'époque. Ces demandes de travaux, souvent signalées par les textes, doivent être vérifiées sur les sites de fouilles car leurs mentions ne prouvent pas forcément leurs réalisations. Certains sont réalisés à Bourse et à République, et accompagnent souvent des travaux de restaurations ou de surélévations importants sur ces maisons. Ces alignements brisent certains repères chronologiques et il est essentiel de les percevoir pour éviter, comme cela est si courant, de dater une maison d'après sa façade.
- 55 Ces mesures d'alignement ne suffiront pas à insuffler un nouveau dynamisme à ces quartiers et encore moins à répondre aux contraintes contemporaines. A la fin du XVIIIe s., le réseau viaire hérité du Moyen Âge, ne correspond plus aux besoins de la société. Face aux nécessités multiples, notamment de gérer au mieux la pénurie

d'espace dans ce secteur de la ville, d'endiguer la crise sociale en maîtrisant les centres de résistances en cas d'émeutes (insurrections de 1831, 1834) et de retenir la bourgeoisie marchande qui fuyait ces quartiers vétustes pour les nouveaux sur la rive droite du Rhône, des projets d'aménagements sont programmés dès la fin du XVIIIe s. et au début du XIXe s. Nombre d'entre eux ne dépasseront pas le stade du projet. Ce n'est qu'au milieu du XIXe s., sous le Second Empire, qu'une réelle volonté politique d'urbanisation est définie. Les résultats seront très rapides grâce entre autres à une juridiction particulière, la loi d'expropriation pour cause d'utilité publique. En 1854, Cl. Wäisse constitue la Société Impériale dont le rôle sera de revitaliser la Presqu'île.

- 56 La création de la rue Impériale et de la place du même nom (achevées en 1857), de la place de la Bourse et du palais du Commerce (1856), de la rue Childebert (1859) et enfin de la rue Président Carnot ont évidemment gommé, en surface du moins, le tissu urbain ancien. Les îlots de maisons de Bourse et de République, décrits précédemment, sont des exemples de cette politique d'urbanisme : les maisons sont détruites, les voûtes des caves sont cassées et ces sous-sol sont remblayés avec les éléments de démolition des niveaux supérieurs. C'est ainsi que parmi les gravats dégagés au début des fouilles pour vider les caves, de nombreuses pierres taillées et parfois moulurées provenant de cheminées, d'ouvertures, de croisées comme des dalles d'évier, des conches ou encore des marches d'escalier ont été répertoriés. Le nouveau niveau de rue ou de place créé après ces démolitions est installé sur le sommet des structures des caves remblayées.

Les fortifications

- 57 L'histoire des fortifications à Lyon, est un nouveau chapitre fort mal connu, toutes époques confondues.
- 58 La présence d'une dépression topographique au haut Moyen Âge découverte lors des fouilles des Terreaux, que les analyses nous ont permis d'interpréter comme l'ouverture d'une lône par une crue (du Rhône ou de la Saône ?), est un élément marquant pour l'histoire topographique de Lyon puisque cette topographie aurait conditionné la localisation des fortifications médiévales.
- 59 Il existe peu de points de comparaisons avec des fouilles en aire ouverte comme celle des Terreaux. Par contre il peut être intéressant d'établir une comparaison avec les fouilles récentes du Carroussel à Paris (Van Ossel *et al.* 1998). En effet, contrairement au Carroussel où il a été démontré qu'aucune dépression topographique n'avait précédé l'établissement des fortifications, il apparaît que le fossé primitif mis au jour sous la place des Terreaux profite bel et bien d'une topographie en creux déjà modelée et confortée au nord par le versant de la colline de la Croix-Rousse ; cette dépression n'est pas utilisée systématiquement sur toute sa longueur car elle n'a pas exactement le tracé choisi pour les fortifications ; ce choix a d'ailleurs préservé des témoignages de la lône, le reste ayant disparu lors du creusement du fossé. Comme il a été démontré dans cette analyse, le premier fossé sans doute simplement taluté au nord serait vraisemblablement bordé d'un mur de soutènement du côté de la ville qu'il protégeait, au sud. Il correspondrait au fossé mentionné dans les textes en 1208 ; le creusement est antérieur à cette date puisque le texte indique qu'au terme de longs débats entre l'Archevêque et les citoyens, ce système pouvait être amélioré.
- 60 De la même manière, un fossé primitif a été identifié lors des fouilles du Carroussel à Paris, mais il date de la deuxième moitié du XIVe s. ; il se présente sous la forme d'un

creusement large de 12,70 m, découvert sur 25 m de longueur et profond de 4 m. Il est antérieur au rempart de terre, élément constitutif des fortifications de Charles V.

- 61 Les textes, comme les éléments découverts lors de la fouille, offrent une vision très réaliste et relativement inattendue de la manière avec laquelle les habitants s'accaparent très souvent ces lieux, qui ont souvent besoin d'être curés ou nettoyés.
- 62 Sur la place des Terreaux, l'aménagement d'un grand fossé, large de 22 m et bordé de deux murs, provoque la démolition des maisons situées *extra muros* ; ces habitats, dont les élévations étaient heureusement sauvegardées sous le glacis sur environ 2 à 3 m de hauteur, ont révélé pour la première fois des techniques de construction en pisé durant le Moyen Âge. Quant aux murs d'escarpe et de contrescarpe, ils ont été découverts sur toute la longueur du chantier ; si le mur d'escarpe était très bien conservé, la contrescarpe était en revanche assez abîmée par endroit. Ces murs sont fourrés, et les parements extérieurs sont relativement bien appareillés sans pour autant présenter un grand appareil de qualité comme celui du Carroussel par exemple.
- 63 Ces grands travaux, réalisés à la fin du XVe s., sont largement décrits dans les textes, notamment dans les délibérations consulaires et les registres de comptabilité ; ils sont presque exhaustifs pour certaines phases de travail, alors que d'autres n'apparaissent pas du tout, mais même lorsque la mise en œuvre est bien détaillée comme le choix des matériaux, ces descriptions s'avèrent être souvent difficiles à localiser précisément par rapport à une aire de fouille qui elle, reste forcément lacunaire dans l'ensemble de la construction.
- 64 Alors que visiblement des questions subsistent sur l'apparence exacte du fossé au Carroussel, il ne fait aucun doute qu'il s'agit, à Lyon, d'un seul et unique fossé dont la largeur est à peu près similaire d'ailleurs à celui du Carroussel-28 m de largeur-et aux Terreaux - 22 m-. En effet cette largeur semblerait peu habituelle : "Entre ces deux profils s'étend une zone d'environ 28 m, qui pourrait correspondre à la largeur originelle du fossé. La question qui se pose à ce stade est de savoir si dans cet espace, très vaste, il y avait un ou deux fossés. Aucun indice archéologique ne permet de répondre à cette question. La largeur est inhabituelle pour un unique fossé et ne rend donc pas invraisemblable l'existence d'un double fossé. Certaines sources semblent aller dans ce sens." (*op. cit.* : 341).
- 65 Il est surprenant de constater, lorsque ce système est en fonction, l'opposition qui se manifeste - que ce soit dans les textes ou dans l'analyse archéologique - entre la persistance de la population à s'installer dans le fossé et la volonté des édiles de l'entretenir... Ce phénomène serait intéressant à comparer avec d'autres fouilles de fossé.
- 66 Le plus inattendu reste bien sûr l'absence de rempart. Mentionné dans les textes, figuré sur le plan scénographique, il n'en reste aucune trace au sud de la place dans tous les lieux où nous avons poussé nos investigations, c'est à dire jusqu'au mur nord du Palais Saint-Pierre.
- 67 Enfin il est tout aussi surprenant de constater que moins d'un siècle après les grands travaux, ce système de défense est abandonné. Ce grand fossé a finalement peu perduré, il sera rapidement comblé après que la décision en ait été prise par le Consulat. Suite à de très nombreuses tergiversations, le Conseil décide *in fine* d'abandonner les fortifications de la Lanterne, au pied de la colline et de concentrer ses efforts financiers et humains sur les travaux des fortifications de Saint-Sébastien, au

sommet de la Croix-Rousse. Le débat ouvert dès le début du XVe s. trouve enfin un terme avec l'abandon des ouvrages de la Lanterne. Il est clair que la ville a peu à peu englobé ses faubourgs et s'est agrandie, les fortifications de la Lanterne n'ont plus vraiment lieu d'exister comme en témoigne cette réflexion des conseillers qui soulignent que les ouvrages sont désormais *presque au milieu de lad. ville*.

- 68 L'étude de ce comblement d'abandon a permis de constater à travers la fouille, aussi bien la diversité de la nature des apports, depuis les gravats de démolition, les ossuaires jusqu'à la décharge publique qui forme un véritable cloaque, que le mode de déversement depuis le sommet des murs, lequel constitue des pendages abrupts qui s'entremêlent suivant le lieu de dépôt. L'analyse archéologique des dépôts sur l'emprise du fossé, menée en étroite collaboration avec les études géomorphologique et sédimentologique, autorise une reconstitution assez fine de la stratigraphie complexe de remblaiement de cette structure. Les dépôts de sédimentation naturelle issus de processus hydriques (décantation, ruissellement diffus ou concentrés) observés dès la phase de remplissage de la dépression se sont poursuivis tout au long de l'histoire du fossé. Ils sont conditionnés par le milieu environnant, notamment la colline de la Croix-Rousse surplombant le site. L'abandon du fossé qui s'est traduit par des apports réguliers de matériaux a probablement gêné l'enrichissement en matière organique des vases décantées.
- 69 Le mobilier qui a été exhumé lors de ces fouilles, issu du comblement d'abandon, est d'une richesse extrême, et à tous points de vue, que ce soit la fourchette chronologique très bien cernée 1554-1565 qui en fait un ensemble homogène, ou la variété des matériaux (céramiques, verres, vitraux, cuir, métal, bois, tissus, vanneries etc.) totalement inhabituelle, ou encore la quantité de ces éléments. Tout concourt à faire de ces lots une collection inégalable.
- 70 La place des Terreaux, à travers son toponyme, garde en souvenir, comme gravée, son ancienne fonction, puisque "terreaux" (terrai) signifie fossé(s). La fouille a montré que la problématique de ce site était excessivement plus complexe que certains ne la prévoyaient. Elle a permis de décomposer, grâce à une méthode régressive et à la pratique de toute une équipe pluridisciplinaire, toutes les phases de son histoire depuis sa formation naturelle. Histoire singulière de ce site, maintes fois creusé, naturellement et volontairement, jusqu'à aujourd'hui avec le plus profond des creusements qu'il ait jamais connu, celui d'un vaste parking. Histoire singulière de ce site, longtemps aux limites de la ville, puis totalement intégré, mais qui participe toujours aux vicissitudes même de la ville et toujours sur des décisions consulaires ou municipales !
- 71 La réalisation de ces quatre parcs de stationnement est le fruit d'une volonté politique initiée par le Maire de Lyon, Michel Noir, et le Président de la société Lyon Parc Auto. Le concept mis en place par François Gindre, Directeur et Alain Chaussinand Ingénieur de LPA a pris forme grâce à la vision pluridisciplinaire de ce *tandem* qui a réussi à associer élus, techniciens, archéologues, artistes, architectes dans un projet où le mot urbanité trouve tout son sens.
- 72 La société Lyon Parc Auto a réussi à intégrer l'étude du passé, la vie au présent et même le futur dans la réalisation des parcs (**fig. 143 et 144**). Dans chaque parc un artiste a participé à l'aménagement intérieur. Pour le parc des Terreaux (architecte Pierre Favre), Matt Mullican, artiste américain, a choisi de transcrire ce qu'il avait ressenti en visitant le chantier archéologique des Terreaux. Des plaques en granite noir du Zimbabwe gravées sont placées au sol dans les halls d'accès aux ascenseurs. Comme

pour reconstituer la succession de strates qui composent le sous-sol, chaque plaque restitue le plan de la ville depuis sa formation au niveau - 6 jusqu'à son image actuelle au niveau - 1. Cet artiste a aussi choisi des objets parmi ceux que nous avons découverts dans le comblement du fossé ; des copies sont placées à l'entrée du parc dans une niche aménagée dans le sol et fermée par une vitre (cf. illustration de couverture) ; là encore, symbole de notre passé enfoui sur lequel nous marchons... Une portion du mur d'escarpe a été reconstruite au premier niveau. Cet ensemble d'éléments lié à la profondeur, à l'enfouissement rappelle à chacun la construction lente de nos cités en strates successives et complexes, symbole aussi de nos pas quotidiens sur nos propres racines. L'œuvre conçue par François Morellet pour le parc de République (architecte Pierre Vurpas) met en scène avec humour des jeux de lumière « Les hasards de la République ». Dans les sept niveaux du puits des cages d'ascenseur, 22 m de haut, l'artiste a installé un jeu de lumière de néons, longues traces de couleur ; pour chaque niveau stationnement, des « accidents visuels » sont mis en scène avec des néons encastrés dans les sols ou les murs.

143- Place des Terreaux, place de la République, place de la Bourse

Cl. F. Guy/A.U.

- 73 Le parc des Célestins (architectes Michel Targe et Jean-Michel Vilmothé), est un ouvrage en double cylindre, l'un s'imbriquant dans l'autre avec un itinéraire en spirale entre les deux. Le cylindre intérieur, traité par Daniel Buren devient une véritable tour de Babylone enfouie ; un miroir de cinquante cinq facettes incliné et mobile situé au niveau le plus bas renvoie les multiples facettes de son architecture. Ce miroir nous renvoie aussi sa propre image au visiteur qui se penche ; cette œuvre intègre totalement l'inter-activité entre le visiteur et l'architecture dans le jeu avec le reflet. Sur la place un périscope permet de poursuivre cette vision.

- 74 L'aménagement des places, confié à des artistes ou des paysagistes, est soigné et intègre la vision architecturale, le ludique, le parcours, la flânerie. La signalétique même, voulue par Art/Entreprise et Yan Pennor's, en noir et jaune, offre de nouvelles traces pour de nouvelles pistes dans la ville.
- 75 L'histoire ancienne et contemporaine de ces parcs et leur intégration dans la ville invitent à relire cette phrase de Fernand Braudel :
- « Les villes sont autant de transformateurs électriques : elles augmentent les tensions, elles précipitent les échanges, elles brassent sans fin la vie des hommes... Elles sont les accélérateurs du temps entier de l'histoire ».

144- Place des Célestins

Cl. F. Guy/A.U.

Bibliographie

Allmer et al. 1888 : ALLMER (A.), DISSARD (P.). — *Trion. Antiquités découvertes en 1885, 1886 et antérieurement au quartier de Lyon dit de Trion*. Mém. Acad. Sci. Belles-Lettres Arts Lyon, t. 25, 1888, p. CLXVIII, 1-641, ill.

André et al. 1985 : ANDRE (P.), JACQUIN (L.), MANDY (B.). — *La presqu'île lyonnaise : proposition d'analyse urbaine*. Art et archéologie dans l'Ain et en Rhône-Alpes, n° 1, 1985, p. 40 à 50.

Arlaud, Bertin 1991 : ARLAUD (C.), BERTIN (D.). — De la rue Impériale à la rue de la République : archéologie, création et rénovation urbaines. In : *Les dossiers des archives municipales 2*, Lyon, 1991, 151 p.

Arlaud, Burnouf 1993 : ARLAUD (C.), BURNOUF (J.) (dir.). — L'archéologie du bâti médiéval urbain. *Les Nouvelles de l'Archéologie*, n° 53-54. Paris : éd. Errance Automne-Hiver.

Arlaud et al. 1994 : ARLAUD (C.), BURNOUF (J.), BRAVARD (J.-P.), LUROL (J.-M.), VEROT-BOURELLY (A.). — *Lyon Saint-Jean. Les fouilles de l'îlot Tramassac*. Lyon : Service régional de l'archéologie, DARA n° 10, p. 117133 (série lyonnaise n° 4).

Arlaud et al. 1998 : ARLAUD (C.), BERTRAND (E.), LAUBENHEIMER (F.), LUROL (J.-M.). — Un vide sanitaire, rue Childebert à Lyon. In : Laubenheimer (F.). — *Les amphores en Gaule, production et circulation*. Presse universitaire Franc-comtoises, Besançon, 1998, p. 193-204.

Artaud 1846 : ARTAUD (J.-F.). — *Lyon souterrain ou observations archéologiques et géologiques faites dans cette ville depuis 1794 jusqu'en 1836*. Lyon, 1846, 259 p.

Audin 1918 : AUDIN (A.). — *Une hypothèse sur le confluent*. Les Lectures, Lyon, 1918, 6 p.

Audin 1947 : AUDIN (A.). — *Le confluent et la croisée de Lyon*. Lyon : Institut des Etudes Rhodaniennes de l'Université de Lyon, 1947, p. 90-130 (Mémoires et documents ; 22).

Audin 1956 et 1964 : AUDIN (A.). — *Essai sur la topographie de Lugdunum*. Lyon : Institut des Etudes Rhodaniennes de l'Université de Lyon, 1956, 176 p. (Mémoires et documents; 11) et 1964, 3e édition, 177 p.

Auger 1990 : AUGER (M.). — Lyon Saint-Jean, quartier Saint-Vincent : verres des XVe - XVIIIe s. In : Verrerie de l'Est de la France, 13-17e s. : fabrication et commercialisation. *Revue Archéologique de l'Est et du Centre Est*, 1990, 277 p.

Aujourd'hui le Moyen Âge. Catalogue de l'exposition Aix-en-Provence, 1981-1983, 125 p.

Ayala 1990 : AYALA (G.). — Alba-la-Romaine (Ardèche), les lampes en terre cuite. *RAN*, 23, 1990.

Ayala et al. 1992 : AYALA (G.), avec la coll. de VEROTBOURELLY (A.). — Rue Palais-Grillet : une intervention archéologique au coeur de la presqu'île lyonnaise, *RAE*, éd. du CNRS, 43, 1992.

- Becker et al. 1986** : BECKER (Chr.), CONSTANTIN (C.), DESBAT (A.), JACQUIN (L.), LASCoux (J.-P.). — Le dépôt d'amphores augustéen de la rue de la Favorite à Lyon. *Figulina*, 7, 1986, p. 147-150.
- Becker et al. 1989** : BECKER (Chr.), MANDY (M.-O.), VICARD (T.), AUGER (M.). MACE (S.) — Les fouilles de la place Antonin Poncet à Lyon, *A M M*, t. 7, 1989, p. 137-186.
- Becker, Jacquin 1989** : BECKER (Chr.), JACQUIN (L.). — La sigillée du centre de la Gaule dans trois ensembles de la fin du IIIe s. au milieu du IVe s. sur le site de l'Îlot Vieille Monnaie à Lyon. *SFECAG*, Actes du congrès de Lezoux, 1989, p. 93100.
- Bellon et al. 1995** : BELLON (C.), DELAVAL (E.), CHASTEL (J.), PLASSOT (E.), TRANOY (L.). — *Vaise, un quartier de Lyon antique*. Lyon : Service régional de l'Archéologie, DARA n° 11, 291 p., (série lyonnaise n° 5).
- Bémont, Jacob 1986** : BEMONT (C.), JACOB (J.-P.). — *La terre sigillée gallo-romaine, lieux de production du Haut Empire : implantations, productions et relations*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme. DAF, n° 6, p. 96.
- Bertin 1991** : BERTIN (D.). — De la rue Impériale à la rue de la République : archéologie, création et rénovation urbaines. In : *Les dossiers des archives municipales 2*, Lyon, 1991, 151 p.
- Bertucchi 1983** : BERTUCCHI (G.). — Amphores et demiampoules de Marseille au Ier s. av. J.-C. *RAN*, XVI, 1983, p. 89-102.
- Boessneck 1969** : BOESSNECK (J.). — *Osteological difference between sheep (Ovis aries L.) and goat (Capra hircus L.)*, « *Science in archaeology, a survey of progress and research* », D. Brothwell & S. Higgs (éd.), Thames & Hudson, London 1969, p. 331-358.
- Bonnet 1998** : BONNET (C.). — Nouvelles formes d'amphores orientales, place des Célestins à Lyon. In : Laubenheimer (F.). — *Les amphores en Gaule, production et circulation*. Presses universitaires Franc-comtoises, Besançon, 1998, p. 237-244.
- Bois et al. à paraître** : BOIS (M.), FOREST (V.). — La corne et le fer. In : *Autour du travail de la corne*. J.-C. Béal (dir.). Table-ronde septembre 1996, Lyon.
- Bourrier 1897** : BOURRIER (T.). — *Les industries des abattoirs*. Paris : Librairie J.-B. Baillière et Fils, 356p.
- Bouvier et al. 1992** : BOUVIER (A.), FAUREBOUCHARLAT (E.), MONNIER (J.). — La motte castrale de Décines-Charpieu (Rhône). *Archéologie médiévale*, t. XXII, 1992, p. 231-307.
- Bravard 1989** : BRAVARD (J.-P.). — La métamorphose des rivières des Alpes françaises à la fin du Moyen Âge et à l'époque moderne - *Bulletin de la Société Géographique de Liège*, 1989, 25, p. 145-157.
- Bravard et al 1986** : BRAVARD (J.-P.), AMOROS (C.), JACQUET (C.). — Reconstitution de l'environnement des sites archéologiques fluviaux par une méthode interdisciplinaire associant la géomorphologie, la zoologie et l'écologie. *Revue d'Archéométrie*, 10, p. 43-55.
- Bravard et al. 1990** : BRAVARD (J.-P.), LE BOT-HELLY (A.), HELLY (B.), SAVAY-GUERRAZ (H.). — Le site de Vienne (38), Saint-Romain (69), Sainte-Colombe (69). L'évolution de la plaine alluviale, de l'âge du Fer à la fin de l'Antiquité : proposition d'interprétation. Xe rencontre internationales d'Archéologie et d'Histoire, Antibes, 19-21 oct. 1989. *Archéologie et Espace*, éd. APDCA, Juan-les-Pins, 437-452.
- Bravard et al. 1992** : BRAVARD (J.-P.), VEROTBOURRELY (A.), SALVADOR (P.-G.). — Le climat d'après les informations fournies par les enregistrements sédimentaires fluviaux étudiés sur des sites archéologiques. In : *Le climat de -500 à +500, Les Nouvelles de l'Archéologie* n° 50, p. 7-13.
- Bravard et al. 1997** : BRAVARD (J.-P.), PRESTREAU (M.) (sous la dir. de). — *Dynamique du paysage : entretiens de géoarchéologie : table ronde tenue à Lyon les 17 au 17 novembre 1995*. Lyon : Service régional de l'archéologie DARA n° 15, 281 p.

Bravard, Tardieu : BRAVARD (J.-P.) TARDIEU (J.). — L'abbatiale de Cruas dans son environnement : reconstitution paléohydrologique sur le site du cône de déjection de la Crête. En préparation.

Brien-Poitevin 1996 : B RIEN-POITEVIN (F.). — Consommation des coquillages marins en Provence à l'époque romaine. *RAN* 29, p. 313-320.

Brun, Lecacheur, Pasqualini 1992 : BRUN (J.-P.), LECACHEUR (P.), PASQUALINI (M.). — Les amphores du port antique de Toulon. In : *Les amphores en Gaule, production et circulation*. Paris. p. 119-122.

Burnouf et al. 1991 : BURNOUF (J.), GUILHOT (J. O.), MANDY (M.-O.), ORCEL (C.). — *Le pont de la Guillotière ; franchir le Rhône à Lyon (Rhône)*. Lyon : Service régional de l'archéologie, DARA n° 5 (série lyonnaise n° 3).

Burnouf, Laubenheimer 1998 : BURNOUF (J.), LAUBENHEIMER (F.). — Des vides sanitaires, place Bellecour à Lyon. In : Laubenheimer (F.). — *Les amphores en Gaule, production et circulation*. Presses universitaires Franc-Comtoises, Besançon, 1998, p. 175-192.

Clapasson 1982 : CLAPASSON (A.). — *Description de la ville de Lyon - 1741*. Ed. annotée et illustrée par G. Chomer et M.-F. Perez, Seyssel, 1982.

Colardelle 1980 : COLARDELLE (R.) et (M.). — L'habitat médiéval immergé de Colletière à Charavines (Isère). Premier bilan des fouilles. *Archéologie Médiévale*, t. X, 1980, Tours.

Columeau 1991 : COLUMEAU (P.). — *L'animal pour l'homme, recherches sur l'alimentation carnée dans le Sud de la France du Néolithique au Moyen Âge d'après les vestiges osseux*. I : le monde rural. Travaux du Centre C. Jullian, 9, Université de Provence, 186p.

Coville 1928 : COVILLE (A.). — *Recherches sur l'histoire de Lyon du Ve au IXe s. (450-800)*. Paris : Picard. 1928, p. 283-288.

Cuaz 1902 : CUAZ (E.). — *Histoire du couvent et théâtre des Célestins*. Lyon, Waltener, 1902.

Dangréaux, Jospin 1986 : DANGREAU (B.), JOSPIN (J.-P.). — La céramique allobroge du musée de Grenoble, Isère. *SFECAG*, Actes du congrès de Toulouse, 1986, p. 145-153.

Dangréaux, Desbat 1987-1988 : DANGREAU (B.), DESBAT (A.). — Les amphores du dépotoir flavien du bas de Loyasse à Lyon. *Gallia*, t. 45, 1987-1988. Paris : CNRS, p. 115-151.

Desbat 1980-1981 : DESBAT (A.). — Vases à médaillons d'applique des fouilles récentes de Lyon, *Figlina* 5-6.

Desbat 1982 : DESBAT (A.). — *Lyon et ses fleuves dans l'Antiquité. Lyon au fil des fleuves*. Exposition, Elac, Lyon, 1982.

Desbat 1987 : DESBAT (A.). — L'enceinte de Lyon au Haut-Empire. In : *Les enceintes augustéennes dans l'Occident romain (France, Italie, Espagne, Afrique du Nord)*. Actes du colloque international de Nîmes, IIIe congrès archéologique de Gaule méridionale, 9-12 octobre 1985. Nîmes : Ecole antique de Nîmes, 1987, p. 63-75 (nouvelle série : 18).

Desbat 1988 : DESBAT (A.). — La sigillée claire B : état de la question. *SFECAG*, Actes du congrès d'Orange, mai 1988. Gonfaron, supplément au n° 36 de la *Revue archéologique Sites*, p. 91-99.

Desbat et al. 1979 : DESBAT (A.), LAROCHE (C.), MERIGOUX (E.). — Note préliminaire sur la céramique de la rue des Farges à Lyon. *Figlina*, 4, 1986, p. 1-17.

Desbat et al. 1983 : DESBAT (A.), JOUANAUD (J.-L.), BLANCHARD (L.). — Vases à médaillons d'applique inédits de Lyon et de Martigues (Bouches-du-Rhône). *RAN* XVI, p. 395-399.

Desbat, Savay-Guerraz 1986 : DESBAT (A.), SAVAY-GUERRAZ (H.). — Les productions céramiques à vernis argileux de Saint-Romain-en-Gal. *Figlina* 7, p. 1-17.

Desbat, Savay-Guerraz 1990 : DESBAT (A.), SAVAY-GUERRAZ (H.). — Note sur la découverte d'amphores Dressel 2, tardives à Saint-Romain-en-Gal. *Gallia*, t. 47, Paris : CNRS, p. 203-213.

Desbat et al. 1994 : DESBAT (A.), LEBLANC (O.), PRISSET (J.-L.), SAVAY-GUERRAZ (H.), TAVERNIER (D.) avec la coll. de LE BOT-HELLY (A.) et BODOLEC (M.-J.). — *La maison des Dieux-Océans à Saint-Romain-en-Gal (Rhône)*. 55e suppl. à *Gallia*, CNRS, Paris, 276 p.

Dubant 1991 : DUBANT (D.). — Fortifications urbaines en France du XIVe s. au XVIe s. Etat de la question. *Revue Archéologique Sites*, n° 45, avril 1991.

Empereur, Picon 1989 : EMPEREUR (J.-Y.), PICON (M.). — Les régions de production d'amphores impériales en Méditerranée orientale. *Amphores romaines et histoire économique*. p. 223-247.

Faure-Boucharlat, Maccari-Poisson 1993 : FAURE-BOUCHARLAT (E.), MACCARI-POISSON (B.). — Le mobilier céramique. In : sous la direction de Colardelle (M.), Verdel (E.), *Les habitats du lac de Paladru (Isère), dans leur environnement*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme, DAF, n° 40, 1993, 416 p.

Faure-Boucharlat et al. 1996 : FAURE-BOUCHARLAT (E.), VICARD (T.), MACCARI-POISSON (B.), SAVAYGUERRAZ (H.). — *Pots et potiers en Rhône-Alpes. Epoque médiévale, époque moderne*. Lyon : Service régional de l'archéologie, DARA, n° 12.

Faure-Boucharlat et al. à paraître : FAURE-BOUCHARLAT (E.), — *Vivre à la campagne*. Lyon : Service régional de l'archéologie, DARA, n° 21 à paraître.

Feugère et al. 1977 : FEUGERE (M.), PONCET (J.), VAGINAY (M.). — Céramique ornées d'époque Tibère-Claude trouvées à Roanne (Loire). *Figlina*. n° 2, 1977. p. 107-143.

Février et al. 1986 : FEVRIER (P.-A.), PICARD (J.-Ch.), PIETRI (Ch.), REYNAUD (J.-F.). — Province ecclésiastique de Lyon. In : Gauthier (N.) éd., Picard (J.-Ch.) éd. —

Topographie chrétienne des cités de la Gaule, des origines au milieu du VIIIe s. Paris : de Brocard, 1986, t. IV.

Fiches 1986 : FICHES (J.-L.). — *Les maisons gallo-romaines d'Ambrussum (Villetelle-Hérault), les fouilles du secteur IV*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme, DAF, n° 5. p. 101.

Forest 1994a : FOREST (V.). — Nombres de restes déterminés des principales espèces animales consommées en milieu urbain en France durant les périodes historiques. Essai de synthèse. *Anthropozoologica*, 19, p.29-37.

Forest 1994b : FOREST (V.). — Approche du chien médiéval par l'archéozoologie. in "Histoire et évolution du chien", séminaire 25/26 mars 1994, *Société française de cynotechnie*, 14p.

Forest 1998 : FOREST (V.). — Etudes de faune en Biterrois (partie nord et nord-est). In : Mauné (S.) — *Les campagnes de la cité de Béziers dans l'Antiquité (partie nord-orientale) (IIe s. av. J.-C. - VIe s. ap. J.-C.)*. Montagnac : éd. Monique Mergoïl, p. 156-177.

Forest à paraître : FOREST (V.). — Cornes et matière cornée. Quelques données archéozoologiques et textuelles du Xe s. à nos jours dans le Sud-Est de la France. In : *Autour du travail de la corne* J.-C. Béal (dir.). Table-ronde septembre 1996 Lyon.

Forest et al. 1995 : FOREST (V.), PETERS (J.), MANHART (H.). — Avifaune du XVIe s. à Lyon (Rhône, France). *Revue de Médecine Vétérinaire*, 146, 10, p. 637-346.

Forest et al. 1997 : FOREST (V.), ROIDET-BELARBI (I.). — Augmentation du format des bovins en Gaule romaine : problèmes méthodologiques et innovation technique. In : *le temps de l'innovation*. Actes du colloque techniques et économies antiques et médiévales, Aix-en-Provence, 1996, p. 166-170.

Fournial 1967 : FOURNIAL (E.). — *Les villes et l'économie d'échange en Forez aux XIIIe et XIVe s.* Paris, p. 205-207 et 352-356.

Gauthiez 1994 : GAUTHIEZ (B.). — Topographie de Lyon au Moyen Âge. *AMM*, 12, p. 3-38.

Germain de Montauzan 1909 : GERMAIN de MONTAUZAN (C.). — *Les aqueducs antiques de Lyon, étude comparée d'archéologie romaine*. Paris : éd. Leroux, XXIV, 437 p.

Germain de Montauzan 1924 : GERMAIN DE MONTAUZAN (C.). — Le confluent du Rhône et de la Saône à l'époque romaine. *Revue des Etudes Anciennes*, 26.

Gonthier 1981 : GONTHIER (N.). — Une esquisse du paysage urbain lyonnais aux XIVe, XVe s. In : *Le paysage urbain au Moyen Âge*. Actes du XIe congrès des Historiens Médiévistes de l'Enseignement supérieur. Lyon, 1981, p. 253-277.

Grataloup 1988 : GRATALOUP (C.). — Les céramiques à parois fines de la rue des Farges à Lyon, *BAR International Series*, 457, Oxford, 201 p.

Greimas 1968 : GREIMAS (A. J.). — *Dictionnaire de l'ancien français, jusqu'au milieu du XIVe s.* Paris, Larousse, 1968, 676 p.

Hayes 1972 : HAYES (J.-W.). — *Late Roman Pottery, a catalogue of roman fine wares*. The British School at Rome, London. 1972, All p.

Hesnard 1980 : HESNARD (A.). — Un dépôt augustéen d'amphores à Longarina, Ostie. *Mémoires of the American Academy in Rome*, 36.

Kleinclausz 1925 : KLEINCLAUSZ (A.). — *Lyon des origines à nos jours. La formation de la cité*. Lyon : P. Masson, XII, 431 p. Réimp. Marseille : Lafitte, 1980.

Kleinclausz 1939 : KLEINCLAUSZ (A.). — *Histoire de Lyon des origines à 1595*. T. I, Lyon, 1939.

Labrot 1989 : LABROT (J.). — Jetons et métaux du Moyen Âge. In : *l'Estampille*, 1989, p. 48-56.

Laroche 1988 : LAROCHE (C.). — La céramique terra nigra de Besançon, les fouilles de St. Jean. *SFECAG, Actes du Congrès d'Orange*, 1988, p. 145.

Lasfargues et al. 1970 : LASFARGUES (A.), LASFARGUES (J.), VERTET (H.). — Les gobelets à parois fines de la Muette RAE, 21, 1-2, p. 224-224.

Laubenheimer 1985 : LAUBENHEIMER (F.). — *La production des amphores en Gaule Narbonnaise sous le Haut-Empire*. Annales littéraires de l'Université de Besançon, 327, vol. 66, Paris : Les Belles Lettres, 466 p.

Laubenheimer, Schwaller, Vidal 1992 : LAUBENHEIMER (F.), SCHWALLER, VIDAL. — Nîmes, les amphores de la rue de Condé. *Les amphores en Gaule, production et circulation*. Paris, 1992, p. 133-150.

Laubenheimer, Bonnet 1998 : LAUBENHEIMER (F.), BONNET (C.). — Assainissements place des Célestins à Lyon In : Laubenheimer (F.). — *Les amphores en Gaule, production et circulation*. Besançon : Presses universitaires Franc-Comtoises, 1998, p. 205-235.

Lemaître 1997 : LEMAITRE (S.). — L'amphore de type agora F65/66. dite monoansé. Essai de synthèse à partir d'exemple lyonnais. *SFECAG, Actes du colloque du Mans*, mai 1997, Marseille, 1997, p. 311-319.

Le vert et le brun, de Kairouan à Avignon, céramiques du Xe au XVe siècle. Catalogue de l'exposition, musée de Marseille. Réunion des musée Nationaux, Marseille, 1995, 246 p.

Macaire 1990 : MACAIRE (J.). — L'enregistrement du temps dans les dépôts fluviaux superficiels : de la géodynamique à la chronostratigraphie. *Quaternaire*, 1.

Maccari-Poisson 1991 : MACCARI-POISSON (B.). — Contribution à l'étude des poteries du haut Moyen Âge : le quartier Saint-Jean à Lyon (IXe-Xe s.). In : *A cerâmica medieval no mediterrâneo occidental*. Congrès de Lisbonne, Mertola, 1991, p. 147-160.

Macé et al. 1991 : MACE (S.), VEROT-BOURRELY (A.), BRAVARD (J.-P.). — Genèse et fonctionnement holocène de la plaine alluviale à Lyon. In : *116 ème Cong. nat. des soc. sav.*, Chambéry 1991, Préprotohistoire, p. 17-31.

- Mandier 1988** : MANDIER (P.). — Le relief de la moyenne vallée du Rhône au Tertiaire et au Quaternaire. Essai de synthèse paleogéographique. Orléans : BRGM éd., doc. n° 151.
- Mandy et al. 1988** : MANDY (B.), GENIN (M.), GODARD (C.), KRAUSZ (S.), SANDOZ (G.), THIRION (Ph.). — Un réseau de fossés défensifs aux origines de Lyon. *Gallia*, 45, Paris : CNRS, p. 49-66.
- Magny 1992** : MAGNY (M.). — Sédimentation et dynamique de comblement dans les lacs du Jura au cours des 15 derniers millénaires. *Revue d'Archéométrie*, 16, p. 27-49.
- Marangou 1991** : MARANGO (A.). — *Le vin et les amphores de Crète (de l'époque classique à l'époque impériale)*. Thèse dactylographiée, Aix-en-Provence. 1991.
- Marcadé 1961** : MARCADE (J.). — *Roma-Amor, Essai sur les représentations érotiques dans l'art étrusque et romain*. Genève, 1961.
- Marquié 1996** : MARQUIE (S.). — Trois médaillons d'applique inédits de la place des Célestins à Lyon. *SFECAG, Actes du Congrès de Dijon*. 16-19 mai 1996, p. 467-473.
- Martin-Kilcher 1987** : MARTIN-KILCHER (S.). *Die Römischen Amphoren aus Augst und Kaiseraugst, 1, Die südspanischen Ölenamphoren (Gruppe 1)*. Augst, 1987, 311 p., 94 fig.
- Maynard 1932** : MAYNARD (L.). — *Dictionnaire des Lyonnaises - Les hommes, le sol, les rues. Histoires et légendes*. Lyon, 1932. (4 vol.).
- Méniel et al 1989** : MENIEL (P.), ARBOGAST (R.-M.). — Les restes de mammifères de la Cour Napoléon du Louvre (Paris) du XIVe au XVIIIe s. *Revue de Paléobiologie*, 8, 2, Genève, p. 405-466.
- Menestrier 1696** : MENESTRIER — *Histoire civile ou consulaire de la ville de Lyon*. Lyon.
- Mitchiner 1988** : MITCHINER (M.). — *Jetons, medalets and tokens. The medieval period and Nuremberg*. T. 1, Londres
- Monfalcon 1847** : MONFALCON (J.-B.). — *Histoire de la ville de Lyon*. Lyon : Gulilbert et Dorier. 1847, 2 vol.
- Noddle 1974** : NODDLE (B.). — Ages of Epiphyseal Closure In : Feral and Domestic Goats and Ages of Dental Eruption. *Journal of Archaeological Science*, 1, p. 195-204.
- Paradin 1573** : PARADIN de CUYSEAUX (G.). — *Mémoires sur l'histoire de Lyon*. Lyon.
- Perez 1990** : PEREZ (M.-F.). — La ville, corps vivant. In : Bayard (F.), Cayez (P.). — *Histoire de Lyon : des origines à nos jours : du XVIe s. à nos jours*. Lyon : Edition Horvath, Le Coteau, 1990, p. 9-40, t. 2
- Pesez 1978** : PESEZ (J.-M.). — Histoire de la culture matérielle. In : J. le Goff, *La Nouvelle Histoire*, Paris.
- Pferdehirt 1986** : PFERDEHIRT (B.). — Die Römische Okkupation Germanicus und Rätien von der Zeit des Tiberius bis zum Tode Trajans. *Jahrbuch des R.G.Z.* 1986, p. 221-320.
- Picon 1989** : PICON (M.). — Transformations techniques et structures économiques : le cas de Lezoux. *SFECAG, Actes du congrès de Lezoux*, 1989, p. 31-33.
- Plaisir et manière de table aux XVIe s. et XVe s.** Catalogue de l'exposition du Musée des Augustins, Toulouse, 1992, 347 p.
- Pointet 1926** : POINTET (J.). — *Historique des propriétés et maisons de la Croix-Rousse du XVIe s. à la Révolution*. Lyon : Imprimerie des Missions africaines, 1926, 2 vol.
- Pontmartin 1845** : PONTMARTIN (A.) de. — Des améliorations à introduire dans la partie centrale de la ville de Lyon. *Revue du lyonnais*, 1ère série, p. 177-194.
- Premiers temps chrétiens en Gaule** : Catalogue de l'exposition Lyon, Musée de la civilisation gallo-romaine, 1986. — Premiers temps chrétiens en Gaule méridionale : *Antiquité tardive et du haut Moyen Âge, IIIe-VIe s.* Février (P.A.), Leyge (F.) (sous la direction de). Lyon : ALSSAM, 1986, 201 p.
- Quéro et al. 1998** : QUERO (J.-C.), VAYNE (J.-J.). — *Les fruits de la mer et plantes marines des pêches françaises*. Lausanne-Paris : Delachaux et Niestlé éd., 256 p.

- Raynaud 1982** : RAYNAUD (C.). — Un atelier de potiers du IV^e s. à Générac. *RAN*, XV, 1982, p. 325-350.
- Raynaud 1986** : RAYNAUD (C.). — Céramiques du début du III^e s. dans le quartier bas d'Ambrussum (Villetelle, Hérault). *Figlina*, 7, 1986, p. 51-63.
- Raynaud 1990** : RAYNAUD (C.). — *Le village gallo-romain et médiéval de Lunel-Viel (Hérault), La fouille du quartier ouest (1981-1983)*. Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 422, Paris : Les Belles Lettres, 353 p.
- Reynaud 1986** : REYNAUD (J.-F.). — *Lyon aux premiers temps chrétiens : basiliques et nécropoles*. Paris : Ministère de la Culture, Imprimerie Nationale, 1986, 143 p. (Guides Archéologiques de la France).
- Reynaud 1990** : REYNAUD (J.-F.). — Les temps barbares *In* : Pelletier (A.), Rossiaud (J.). — *Histoire de Lyon des origines à nos jours : Antiquité et Moyen Âge*. Le Coteau : édition Horvath, 1990, p. 263-280, t. 1.
- Reynaud 1998** : REYNAUD (J.-F.). — *Lugdunum christianum*. Paris : Maison des Sciences de l'homme DAF, 69, 288 p.
- Reynaud et al. 1975** : REYNAUD (J.-F.), COLARDELLE (M.), BAILLY-MAITRE (M.-Chr.), FAURE-BOUCHARLAT (E.), CLERMONT (M.), MANDY (B.), MANIPOUD (B.). — Etude d'une céramique régionale : Les vases à fonds marqués du XI^e s. dans la région Rhône-Alpes. *Archéologie Médiévale*, 5.
- Rigoir 1968** : RIGOIR (J.). — Les sigilées paléochrétiennes grises et orangées. *Gallia*. XXVI. p. 177-244.
- Rodet-Belarbi 1991** : RODET-BELARBI (I.). — Etude des mammifères du F 1 de la zone 106 : une étude de cas. *In* : "Les Jardins du Carrousel à Paris. Fouilles 1989-1990", (dir. P. Van Ossel), III-Les rapports des spécialistes, p. 235-266.
- Rodet-Belarbi 1997** : RODET-BELARBI (I.). — Les hommes et les animaux à l'époque gallo-romaine d'après les ossements animaux. *Revue de Médecine Vétérinaire*, 148, 7, p. 575-592.
- Rondot 1889** : RONDOT (N.). — *La céramique lyonnaise du XVI^e au XVIII^e*. Paris.
- Rossiaud 1990** : ROSSIAUD (J.), PELLETIER (A.). — *Histoires de Lyon des origines à nos jours : Antiquité et Moyen Âge*. Le Coteau : édition Horvath, 1990, p. 351-460, t. 1.
- Rubellin 1990** : RUBELLIN (M.). — Lyon à l'époque carolingienne. *In* : Pelletier (A.), Rossiaud (J.). — *Histoires de Lyon des origines à nos jours : Antiquité et Moyen Âge*. Le Coteau : édition Horvath, p. 281-354, t. 1.
- Rubellin, Lorcin 1990** : RUBELLIN (M.), LORCIN (M. T.). — La résistance à l'évolution IX^e-XII^e s. *In* : Pelletier (A.), Rossiaud (J.). — *Histoires de Lyon des origines à nos jours : Antiquité et Moyen Âge*. Le Coteau : édition Horvath, p. 281 - 354, t. 1.
- Russo et al. 1961** : RUSSO (P.), AUDIN (A.). — Le site de Lyon : panorama de son évolution *In* : *Revue de géographie de Lyon*, 36, 4, p. 295-346,
- Russo et al. 1964** : RUSSO (PH.), AUDIN (A.). — *Histoire ancienne de Lyon*. Lyon, Audin, 64 p.
- Se nourrir à Besançon au Moyen Âge : A la table d'un vigneron de Battant**. Catalogue de l'exposition, Musée des Beaux Arts et d'Archéologie de Besançon, 10 mars-10 juin 1990, 83 p.
- Serjeantson 1989** : SERJEANTSON (D.). — Animal remains and the tanning trade. *In* : *Diet and Crafts in Towns. The evidence of animal remains from the Roman to the PostMedieval periods*. Serjeantson D., Waldron T. (eds), BAR British Series 199, p. 129-146.
- Stern 1967** : STERN (H.). — *Recueil général des mosaïques de Gaule II : Province de lyonnaise, 1, Lyon*, Xe suppl. à *Gallia*, Paris : CNRS.

Steyert 1895 : STEYERT (A.). — *Nouvelle histoire de Lyon et des provinces de Lyonnais, Forez, Beaujolais, Franc-Lyonnais et Dombes*. t. 1 : Antiquité depuis les temps préhistoriques jusqu'à la chute du royaume burgonde (534). Lyon : Bernoux et Cumin éditeurs, 615 p., 786 ill.

Tchernia 1986 : TCHERNIA (A.). — *Le vin dans l'Italie romaine, essai d'histoire économique d'après les amphores*. BEFAR, 261, Rome, 1986, p. 105.

Tranoy, Ayala 1994 : TRANOY (L.), AYALA (G.). — Les pentes de la Croix-Rousse à Lyon dans l'Antiquité, état des connaissances, *Gallia*, 51, Paris : CNRS, p. 171-189.

Trombetta et al 1991 : TROMBETTA (P.-J.). — Le matériel monétaire des fouilles du Louvre et du Carroussel In : *Les jardins du Carroussel à Paris, fouilles 1989-90*, III, le rapport des spécialistes, Paris.

Turcan 1980 : TURCAN (R.). — La presqu'île à l'époque romaine : problèmes historiques et archéologiques. *Revue du Lyonnais*, t. II-2. p. 1-87.

Un gout d'Italie 1993 : ABEL (V.) et AMOURIC (H.) (sous la dir. de). — *Céramiques et céramistes italiens en Provence, du Moyen Âge au XXe s.* Catalogue de l'exposition Aubagne 1993. Aix en Provence : éd. Narration. 140p.

Vachet 1902 : VACHET (A.) abbé. — *A travers les rues de Lyon*. Lyon, 500 p.

Van Ossel 1998 : VAN OSSEL (P.) et al. — *Les jardins du Carroussel (Paris) de la campagne à la ville : la formation d'un espace urbain*. Paris : Maison des Sciences de l'homme DAF 73, 388 p.

Verhaegue 1988 : VERHAEGHE (F.). — La céramique très décorée du Bas Moyen Âge en Flandre. *Nord Ouest Archéologie*. p. 19-113

Vermorel 1871 : VERMOREL (B.). — Les fossés de la Lanterne *Revue du Lyonnais*, 3e série, t. XII, p. 324-340.

Vermorel 1879 : VERMOREL (B.). — *Historique des rues de la ville de Lyon pour faire suite au plan topographique et historique de Lyon en 1350*. Lyon : imprimerie Albert, XVII74 p.

Vermorel 1881 : VERMOREL (B.). — *Historique des anciennes fortifications de Lyon entre les Terreaux et la Croix-Rousse*. Lyon : Pitrat Ainé.

Vérot-Bourrély et al. 1989 : VEROT-BOURRELY (A.), JACQUET (C.), BURNOUF (J.), AMOROS (C.) et BRAVARD (J.-P.). — *Le site gallo-romain de la place Bellecour (Lyon) : reconstitution interdisciplinaire du paléoenvironnement*. Actes du colloque du CTHS « La ville et le fleuve », 3, p. 147-155.

Vérot-Bourrély et al. 1995 : VEROT-BOURRELY (A.) : aspects du paléo-environnement In : Délaval (E.), Bellon (C.), Chastel (J.), Plassot (E.), Tranoy (L.). — *Vaise, un quartier de Lyon antique*. Lyon : Service régional de l'archéologie, DARA n° 11, (série lyonnaise n° 5), p. 257-259.

Villedieu 1985 : VILLEDIEU (F.). — Amphores et vaisselles en usage à Lyon du IVe au VIe s. : activités économiques et commerciales. *SFECAG*, Actes du congrès de Reims, 1985, p. 42-46.

Villedieu 1990 : VILLEDIEU (F.). — *Lyon Saint-Jean : les fouilles de l'avenue Adolphe-Max*. Lyon : Service régional de l'archéologie, DARA n° 3, 239 p., (série lyonnaise n° 2).

Zeller 1984 : ZELLER (O.). — L'implantation savoyarde à Lyon à la fin du XVIe s. In : *Habiter la ville : XVe-XXe s.* Actes de la Table ronde organisée sous la direction de Maurice Garden et Yves Lequin, Centre Pierre Léon, Université Lyon 2, 1981. Lyon. Presses universitaires de Lyon, 1984, 315 p.

Rapports de fouilles, maîtrises

Arlaud et al. 1989 : ARLAUD (C.), MACE (S.). — Place des Terreaux. Rapport de sondages. SRA Rhône-Alpes, Lyon, 4p.

Arlaud et al. 1989 : ARLAUD (C.), MACE (S.). — Place de la Bourse. Rapport de sondages. SRA Rhône-Alpes, Lyon.

Arlaud et al. 1990 : ARLAUD (C.), VEROT-BOURRELY (A.). — Place des Célestins. Rapport de sondages. SRA Rhône-Alpes, Lyon.

- Ayala et al. 1996** : AYALA (G.), HORRY (A.), LENOBLE (M.). — Groupe de recherches sur les céramiques de l'Antiquité tardive du haut Moyen Âge : programme collectif de recherche. SRA Rhône-Alpes, Lyon.
- Ayala et al. 1997** : AYALA (G.), HORRY (A.), BATIGNE (C.), LENOBLE (M.). — Les céramiques de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge à Lyon et dans le Rhône : programme collectif de recherche. SRA Rhône-Alpes, Lyon.
- Becker 1982** : BECKER (Chr.). — Place Bellecour, Lyon. Rapport de sondages. SRA Rhône-Alpes, Lyon, 10 p.
- Becker 1989** : BECKER (Chr.). — 23-25 place Tolozan, Lyon. Rapport de sondage. SRA Rhône-Alpes, Lyon, 2 p.
- Bertin 1987** : BERTIN (D.). — *Les transformations de Lyon sous le préfet Vaise. Etude de la régénération du centre de la presqu'île 1853-1864*. Doctorat d'Université. Université Lumière, Lyon 2. dactilographié, 3 vol.
- Bravard 1984** : BRAVARD (J.-P.). — Etude géomorphologique de site (7 à 11 rue de la Monnaie - Îlot 24, Lyon). In : Rapport Jacquin 1984, 6 p.
- Columeau 1980** : COLUMEAU (P.). — Etude de la faune de l'habitat mérovingien de Larina à Hières-sur-Ambly (Isère). In : *L'oppidum et l'habitat mérovingien de Larina. Commune d'Hières sur Ambly - Isère. Histoire et fouilles*. Porte (P.). Mémoire de maîtrise d'Histoire (Archéologie).
- Godard et al. 1991** : GODARD (C.) VEROT-BOURRELY (A.) — Parking République, rue Childebert, Lyon. SRA Rhône-Alpes, Lyon.
- Grataloup 1984** : GRATALOUP (C.) — Les céramiques à parois fines du site de la rue des Farges à Lyon, Mémoire de maîtrise, Université Lyon II, 2 vol.
- Helly 1979** : HELLY (B.). — Rue Puits-Gaillot. SRA Rhône-Alpes. Lyon.
- Jacquin 1984** : JACQUIN (L.). — 7 à 11, rue de la Monnaie (Îlot 24), Lyon. Rapport de sauvetage programmé. SRA Rhône-Alpes, Lyon, 88 p.
- Laroche et al. 1980** : LAROCHE (C.), MERIGOUX (E.). — Rue Dubois. Fouille de sauvetage. SRA Rhône-Alpes, Lyon.
- Lascoux 1987** : LASCoux (J.-P.). — ZAC Saint-Vincent. Fouilles de sauvetage programmée. Rapport préliminaire. Secteur I (16 à 22 rue Bouteille), SAM, 1987 et SRA Rhône-Alpes, Lyon.
- Lascoux et al. 1994** : LASCoux (J.-P.), JACQUET (P.), NOURISSAT (S.), WILDLACK (W.). — ZAC Saint-Vincent Lyon. Document final de synthèse 2 Vol. SRA Rhône-Alpes, Lyon.
- Le Nezet 1994** : LE NEZET (M.). — Place Valmy, fouille de la future station de métro Lyon-Vaise. SRA Rhône-Alpes, Lyon, 301 p., 61 fig., 34 photos.
- Mandy 1981** : MANDY (B.). — Place Louis-Pradel (annexe de la mairie de Lyon), Rapport de sauvetage urgent. SRA Rhône-Alpes, Lyon, 3p.
- Mandy 1988** : MANDY (B.). — Place des Terreaux. Rapport de sondages. SRA Rhône-Alpes, Lyon, 3p.
- Mérigoux 1980** : MERIGOUX (E.). — *La céramique commune sombre du dépotoire flavien (70-80) du site de la rue des Farges*. Mémoire de maîtrise, Université Lyon III, 159 p.
- Monin 1985** : MONIN (M.). — 25, rue du Plat (Facultés Catholiques), Lyon. Rapport de sauvetage urgent. SRA Rhône-Alpes, Lyon, 16 p.
- Monnoyeur-Roussel et al. 1992** : MONNOYEUR-ROUSSEL (V.). — Place Benoît Crépu (îlot Clément V) Lyon. Rapport de sauvetage. SRA Rhône-Alpes, Lyon, 138 p.
- Raynaud 1990** : RAYNAUD (F.). — Opéra de Lyon, place de la Comédie, Lyon. Rapport de sauvetage programmé. SRA Rhône-Alpes, Lyon, 38 p.

Sternberg 1996 : STERNBERG (M.). — Lyon. Chantier Périphérique Nord. Etude de l'ichtyofaune. Rapport dactylographié, 26p.

Tranoy 1989 : TRANOY (L.). — 1989, 29-30 quai Arloing, Lyon. Rapport de sauvetage, SRA Rhône-Alpes, Lyon.

Publications, travaux universitaires autour des parking

Travaux universitaires :

Etude parasitologique des sédiments du site archéologique des Terreaux à Lyon — Cécile Jeanmaire-Hirardot ; Thèse pour le Diplôme d'Etat de Docteur en Pharmacie, Université Claude Bernard Lyon I, Faculté de Médecine, Institut des Sciences Pharmaceutiques et Biologiques ; soutenue en juin 1993 avec mention Très Bien

De l'étude des petits objets. Méthode d'enregistrement et d'étude mise au point lors des fouilles des parkings de la Presqu'île de Lyon — Magali Rolland sous la dir. de Jean-François Reynaud; Maîtrise d'Histoire de l'Art et Archéologie, à l'Université Lyon II ; soutenue en septembre 1994. Mention Très Bien.

Les faïences à Lyon — A. Horry sous la dir. de J.-M. Pesez. Diplôme de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. *Les médaillons d'applique, place des Célestins* — S. Marquié sous la dir. de A. Desbat ; Maîtrise d'Histoire de l'Art et Archéologie à l'Université Lyon II.

Rénovation urbaine et archéologie : les exemples de Fourvière et de la Presqu'île à Lyon — S. Bonnière et A. Gauthier. sous la dir. de A. Pelletier. Ecole Nationale des Travaux Publics de l'Etat. Soutenue le 12 juin 1996.

Articles :

Avifaune citadine en France au XVI^e s. d'après les restes osseux — Dr. V. Forest.-H. Manhart - J. Peters. *Revue de Médecine Vétérinaire* 1995.

Contribution à l'étude du paléoenvironnement à l'époque médiévale : les fouilles de la place des Célestins et de la place des Terreaux — A. Vérot-Bourrély, M. Le Nezet, C. Arlaud, J.-M. Lurol. In : "L'homme et la nature au Moyen Âge. paléoenvironnement des sociétés européennes". Actes du Ve Congrès International d'Archéologie Médiévale Grenoble 6-9 octobre 1993. Paris : éd. Errance, 1996

Analyses ostéologiques et parasitologiques d'une décharge publique du XVI^e s. : le comblement d'abandon du fossé des fortifications médiévales place des Terreaux à Lyon — Docteur V. Forest, Docteur C. Hirardot, M. Le Nezet C. Arlaud. In : L'homme et la nature au Moyen Âge, paléoenvironnement des sociétés européennes". Actes du Ve Congrès International d'Archéologie Médiévale Grenoble 6-9 octobre 1993. Paris : éd. Errance, 1996

Informatisation des archives du sol en archéologie de sauvetage. Les expériences lyonnaises, II Le système L.P.Arch' — C. Arlaud, H. Hammache, J.-M. Lurol *Le Médiéviste et l'ordinateur* n° 29 Printemps 1994 : 28-31

Un vide sanitaire rue Childebert, à Lyon — C. ARLAUD, E. BERTRAND, F. LAUBENHEIMER, J.-M. LUROL : 193205 In : *Les amphores en Gaule II. Production et circulation* sous la direction de F. Laubenheimer. Presses Universitaires Franc-Comtoises 1998, 283 p.

Assainissements place des Célestins — F. LAUBENHEIMER, C. BONNET, avec la coll. de C. ARLAUD et J.-M. LUROL : 205-237. In : *Les amphores en Gaule II. Production et circulation* sous la direction de F. Laubenheimer. Presses Universitaires Franc-Comtoises 1998, 283 p.

Crédits illustrations

- 1 Les clichés ont été effectués par les membres de l'équipe archéologique sauf mention contraire.
- 2 fig. 1, 143, 144 : Cl. : F. Guy/A. U.
 fig. 2 : Odile Franc, d'après Mandier 1988
 fig. 3, 6, 20, 27 : François Vaireaux
 fig. 4 : Service archéologique municipal de Lyon
 fig. 5 : Desbat (A.) In : *Lyon au fil des fleuves*. Lyon : Elac 1982 : 31-33
 fig. 7, 24, 25, 26, 29, 31, 33, 44, 47, 50, 52, 53, 54, 55, 65, 67, 97, 91, 100, 114, 116, 123, 133, 135, 138, 140, 141, 142 : Catherine Plantevin
 fig. 9 : Musée de la civilisation gallo-romaine à Lyon
 fig. 45, 49, et le médaillons en regard chap. 2 : Musée de la civilisation gallo-romaine à Lyon, Ch. Thioc
 fig. 8,10 : mise au net François Vaireaux
 fig. 11,13, 68, 98, 104, 112, 129, 139 : Archives municipales de Lyon
 fig. 12 : Musée Gadagne, Lyon
 fig. 12, 99, 101, 102, 103, 137 : Bibliothèque municipale de Lyon
 fig. 16,17, 57 : Cl. : J.-Cl. Chuzeville, LPA
 fig. 18 : Cl. : P. Plattier
 fig. 24 : Cl. : Agnès Vérot-Bourrély
 fig. 42, 43 : Cl. : Paul Veyseyre
 fig. 48 : S. Marquié
 fig. 14, 15, 16, 17, 21, 22, 23, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 58, 59, 106, 109 : Catherine Plantevin et François Vaireaux
 fig. 60, 61, 62, 63, 69, 87, 88, 111, 132 : Catherine Plantevin, François Vaireaux et Brigitte Rambault
 fig. 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85 : Catherine Plantevin et Brigitte Rambault
 fig. 110, 113, 115, 124, 125, 126, 130, 131 : François Vaireaux et Brigitte Rambault
 fig. 105 : Brigitte Rambault
 fig. 64, 116, 117, 118 : Frédéric Pont
 fig. 128,134, 136 : L. Wavrin
 fig. 89, 90 : Arc-Nucleart à Grenoble

fig. 93 : Magalie Rolland

fig. 92 : Cl. : Atelier de restauration G. Chapotat à Vienne 38 000

fig. 51, 94, 95, 96, 127 : M. Coutureau, V. Forest, d'après R. Barone, *Anatomie comparée des mammifères*, éd. Vigot, 1976.